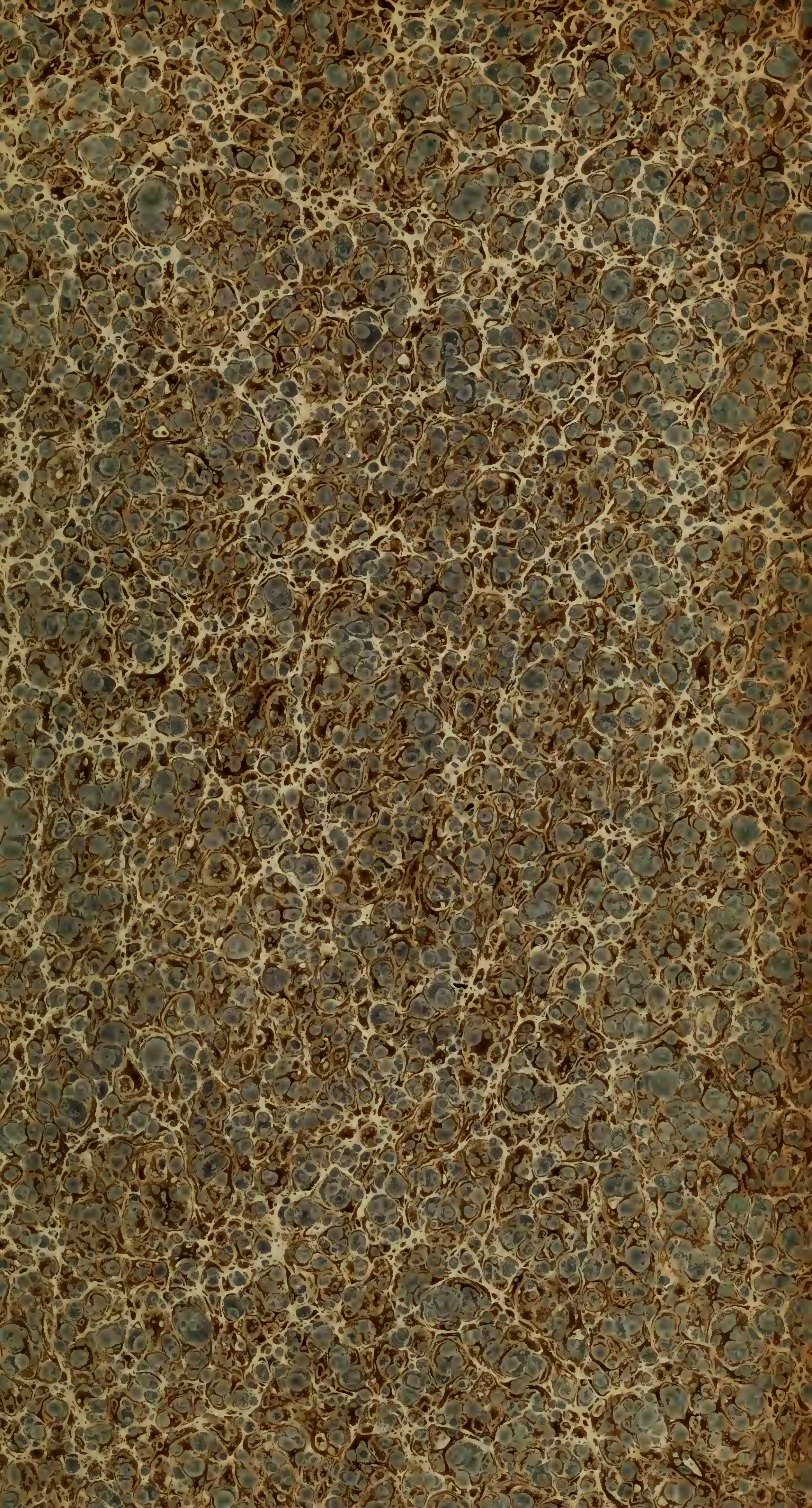
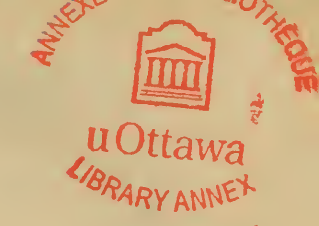








NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET C[ie],
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

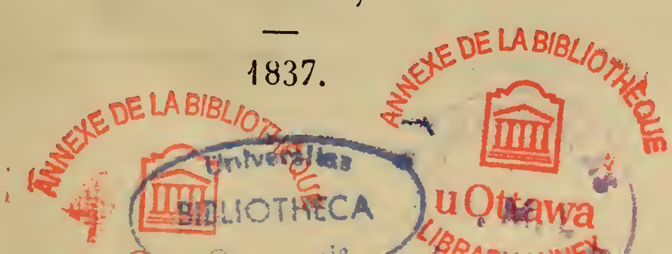
Tome Quatorzième.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE;

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.





NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Marie revient dans la maison de Joseph, et là, comme ensevelie dans son humilité, elle demeure dans un recueillement profond qu'on ne peut assez admirer dans une vierge que le ciel a si glorieusement illustrée. Transportons-nous dans sa retraite à Nazareth, entrons sous ce toit rustique où un travail mercenaire sert à sa subsistance et à celle de son époux. Marie dans une vile chaumière, elle dont les pères avaient occupé le trône, voilà la mère d'un Dieu; une pauvre cabane, deux pauvres époux, voilà le temple de la Divinité et le berceau du christanisme; disons mieux: voilà le Messie et la nuit profonde où sont ensevelies et la victoire sur le monde et les plus grandes merveilles du bras de Dieu. Étrange spectacle! qui devait nous apprendre encore que le Dieu de l'Évangile serait un Dieu caché, inconnu aux grands, manifesté aux humbles; qu'une obscurité majestueuse couvrirait toujours les avenues de son sanctuaire, et que si la religion avait un côté éclatant et lumineux pour frapper notre raison et la soumettre, elle aurait toujours un côté enveloppé d'un voile impénétrable, pour humilier notre esprit et confondre cette raison altière qui ne veut croire que ce qu'elle voit, comme si l'homme pouvait comprendre tout ce

qu'un Dieu peut faire, ou que Dieu ne pût faire que ce que l'homme peut comprendre.

La simplicité de la foi de Marie ne lui permet que le silence, le respect et un profond recueillement qui lui fait conserver dans son cœur toutes les merveilles dont elle est le témoin : *Maria autem conservabat omnia conferens in corde suo.* L'humilité et la sainteté furent toujours, en proportion, égales dans sa personne. Eh ! quelle autre disposition eût pu produire en elle des mystères qui ne furent que des mystères d'humiliation ! Que pouvait-elle conserver et repasser dans son cœur, sinon les abaissemens de son fils ? et jusqu'où ne dut-elle pas porter une vertu qui avait pour principe et pour modèle l'anéantissement d'un Dieu fait homme? Aussi rien de plus difficile que de saisir tous les caractères de l'humilité de Marie. Étrangers que nous sommes à cette vertu, que nous nous connaissons peu aux traits qui la représentent! Peut-être avons-nous lu plusieurs fois sans réflexion et sans sentiment ce que l'Évangile nous a tracé de l'humilité de cette Vierge sainte. D'ailleurs, il n'en est pas de l'humilité comme des autres vertus : celles-ci se hâtent de se produire; le cœur qui les conçoit ne peut pas se contenir; la charité même, qui est la plus parfaite de toutes, est moins réservée sur ce point; les plus grandes œuvres, celles qui sont les plus éclatantes, ne sauraient encore la satisfaire; elle ne se borne jamais, elle tend toujours à se répandre le plus loin qu'il est possible; elle marche souvent avec bruit, et il n'est pas difficile de la reconnaître. Mais il n'en est pas de même de l'humilité : cette vertu se renferme toute dans le cœur; son caractère propre est de ne vouloir point paraître; la lumière la trouble et la déconcerte; elle aime à marcher dans les ténèbres, elle gagne toujours à n'être point aperçue; elle craint d'être trahie, et souvent elle tire plus des défauts qu'elle semble avoir, que des vertus qui l'accompagnent. Il faut donc la bien connaître pour la discerner, et quiconque ne la possède pas, ne l'aperçoit presque jamais où elle est. C'est pourquoi nous voyons sans étonnement le silence de Marie sur le mystère que Dieu avait opéré en elle. Nous entendons dire de sang-froid que Joseph conçut des soupçons contre elle, qu'il voulut la renvoyer, et que ce fut de la bouche d'un Ange qu'il apprit le secret de Dieu. La vertu de Marie n'entre, ce me semble, pour rien dans cet événement; l'Évangéliste ne nous fait rien observer, et cependant ce qu'il ne dit pas, que Marie fut fidèle à Dieu, qu'elle subit sans se plaindre toute la confusion dont elle se vit chargée, qu'elle préféra l'humiliation que son Sauveur lui procurait, à la consolation de s'ouvrir

à un époux fidèle, gardien de sa virginité, et qu'elle ménagea moins dans cette occasion l'honneur de cette même virginité que l'avantage d'une humilité qu'elle estimait encore plus : ce point si essentiel dont l'Évangéliste ne dit rien et qu'il abandonne à nos réflexions, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable et de plus héroïque dans Marie. O Vierge sainte! vous n'aviez qu'un mot à dire pour manifester votre gloire; mais votre humilité ne vous permet ni de la chercher, ni de révéler les secrets de Dieu avant le temps, ni de confondre les jugemens des hommes, ni d'imposer silence à la calomnie : vous étiez destinée à représenter l'état d'opprobre et d'humiliation de votre Fils, sa religion persécutée, sa vertu calomniée; voilà ce qui vous empêche d'ouvrir la bouche ni à la plainte, ni au murmure, et ce qui vous porte à vous reposer uniquement du soin de votre justification sur le Dieu qui, pour votre gloire même, a permis cette épreuve.

Nous verrons cette Vierge sainte arriver à Bethléem pour obéir à l'édit de l'empereur; nous n'ignorerons pas qu'elle ne trouva point de place dans l'hôtellerie, qu'elle déposa son fils dans une crèche, que, tandis que tout le reste du monde ignorait le trésor qu'elle gardait, quelques pasteurs la trouvèrent dans une étable : on nous apprendra les sinistres desseins qu'un roi cruel forme contre l'enfant nouvellement né; l'on nous fera remarquer que ce fut Joseph qui en fut instruit, qui reçut l'ordre pour le temps et pour le lieu de la retraite, qui régla le départ et le retour; mais à tous ces traits savons-nous bien reconnaître jusqu'à quel point Marie aima la pauvreté, l'obscurité et la souffrance, combien elle savait dès lors conformer ses désirs et ses sentiments aux dispositions de l'enfant qui lui était confié, et quelles furent sa dépendance et sa soumission à abandonner tous ses priviléges et à recevoir aveuglément de la part d'un homme les ordres les plus durs, parce qu'ils lui parurent venir de Dieu?

Il n'y avait que l'exemple d'un Dieu soumis à sa conduite qui pût faire prendre à cette Vierge sainte, dans son éminente dignité, le parti de la soumission la plus humble. Qu'il est difficile de fléchir et de plier dans un rang où l'on se voit au dessus de tout le monde! Que les moindres condescendances coûtent au faîte des grandeurs! Quelle répugnance n'a-t-on pas à se soumettre, quand on se croit en droit de commander! Marie, en qualité de mère de de Dieu, se trouve revêtue d'une dignité qu'elle ne pouvait partager avec personne. Elle avait vu le ciel même s'abaisser à ses pieds et les Anges lui rendre hommage; elle n'ignorait point ce qu'elle

fit entendre elle-même à sa cousine peu de temps après son élévation, que, souveraine de l'univers, elle règnerait sur les têtes couronnées, et que les plus grands rois du monde feraient gloire d'être les premiers de ses sujets : *Beatam me dicent omnes generationes.* N'était-ce pas là des titres légitimes pour ne pas ramper au moins dans cette union où la sujétion est volontaire, et où la domination doit être respectueuse, où la supériorité n'exclut point l'égalité, et où la subordination n'est après tout que société? Cependant, attentive à étudier tous ses devoirs, et fidèle à les remplir tous, Marie, sans avoir égard à ses priviléges particuliers, s'en tient à la loi générale qui ordonne aux épouses d'être soumises à leurs époux, et respecte dans le sien le Dieu même qui la gouverne. Mais d'où peut venir dans cette Vierge sainte ce fonds de soumission pour un homme, son supérieur à la vérité par son choix, mais du reste son inférieur en dignité et en mérite? De l'exemple de son Fils. Eh! se dit-elle, comment refuserais-je de me soumettre à celui que Dieu m'a donné pour époux, tandis que Dieu veut bien se soumettre à moi-même comme à celle qu'il a choisie pour mère? Ai-je donc plus de droits de soutenir ma dignité, que n'en a le Souverain de tous les êtres de soutenir sa majesté? Si par amour il s'abaisse pour s'unir à moi, ne dois-je pas m'abaisser par reconnaissance pour me lier à lui davantage et pour lui plaire? En s'humiliant ainsi pour me sauver, ne m'avertit-il pas de m'humilier de plus en plus de peur de me perdre? Il est mon Créateur, mon modèle; et il prend ma volonté pour règle de la sienne : que celui donc qu'il m'associe pour lui commander soit aussi mon guide, mon oracle et mon chef. Ainsi raisonna, ainsi vécut Marie.

Que cet exemple de soumission, lien précieux de l'union conjugale, n'est-il suivi de toutes les personnes qui, sans avoir les prérogatives de Marie, entrent dans les mêmes engagemens! L'on y verrait régner constamment la paix et la concorde, que produit le concert des esprits et des cœurs, au lieu qu'on n'y entend que trop souvent frémir la jalousie, et murmurer la discorde; suites naturelles de l'opposition des sentimens et de la contrariété des inclinations.

Enfin, c'est l'exemple d'un Dieu anéanti, qui apprend à Marie à se tenir dans la dépendance. Car n'est-ce pas une espèce d'anéantissement que de s'assujétir à une autre autorité qu'à celle de Dieu même? Quel autre qu'un Dieu avait droit de commander à celle à qui un Dieu obéissait? Et supposé que le ciel eût des oracles à donner à de si augustes sujets, l'ordre naturel ne semblait-il pas

demander qu'il s'adressât directement à la mère, afin de conserver les droits de sa maternité? Ainsi en usa d'abord la Sagesse éternelle avant l'Incarnation. Ses premières attentions furent toutes pour Marie. Personne sur la terre n'entra dans le sanctuaire de leurs divins secrets. Un Ange seul en fut le confident et le dépositaire; et le Dieu du salut, au moment qu'il vint ici-bas en commencer le grand ouvrage, ne voulut avoir pour coopératrice de ses miséricordieux desseins que sa sainte mère. N'était-ce pas là suffisamment en établir la dignité, et en déclarer la prééminence? Cependant, après l'Incarnation, cette dignité s'éclipse, et cette prééminence disparaît. Ce Dieu fait homme, qui doit être obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, engage sa sainte mère à se ranger sous les mêmes lois; le mérite d'obéir avec lui devient désormais son unique gloire. L'honneur de commander passe tout entier à son époux. C'est à lui que les ordres de Dieu s'adressent; c'est vers lui que volent les ambassadeurs du ciel; c'est à lui que les oracles divins se révèlent; c'est lui qui impose au Verbe incarné ce nom sacré que Marie avait appris la première, et sans lequel il n'y a point de salut à espérer; c'est lui qui dispose de sa personne adorable, qui la produit au jour, ou qui la cache dans les ténèbres; c'est lui qui dira au Fils et à la Mère : Fuyons en Égypte, ou retournons à Nazareth; et le Fils et la Mère lui obéiront. En un mot, Marie, quoiqu'ici-bas à la tête du mystère de l'Homme-Dieu, dépend en tout du chef de la sainte famille, l'image et l'origine de cette Église sainte qui renferme tous les enfans de Dieu, et tous les cohéritiers de Jésus-Christ. Or, cette entière dépendance de la mère d'un Dieu, n'est-elle pas le comble de son humilité, relativement aux titres qui font sa gloire? Aussi la sainteté de Marie, et son humilité qui en était la base, ne firent-elles que croître à mesure que s'opérèrent les grands mystères de la religion. Eh quoi! la sainteté de Marie aurait-elle pu tarir dans la source de toute sainteté? Non : ce ne fut que pour la préparer à la visite corporelle du Seigneur que le Saint-Esprit la visitait si souvent par sa grace, et ces graces avant-courrières n'étaient que le prélude de celles que réservait à Marie l'auteur de tout don parfait. Disons mieux : jusqu'au moment de l'Incarnation, la sainteté de Marie ne fut, pour ainsi dire, qu'une sainteté humaine; depuis ce fut une sainteté qu'on oserait presque appeler divine. La Divinité est incommunicable sans doute, et on ne peut l'attribuer à Marie; mais on prétend seulement que depuis le jour de l'Incarnation de Jésus-Christ jusqu'à celui de sa naissance, Marie fut si étroitement

unie au Fils de Dieu, qu'il est besoin de recourir à la foi pour ne pas confondre leurs opérations, et ne pas prendre la sainteté de Marie pour la sainteté de Dieu même. Ce n'est plus qu'un même corps et une même chair, tous deux ne passent dans le dénombrement de l'empire que pour la même personne et la même tête. Jésus-Christ ne voit, n'entend que par les yeux et les oreilles de Marie, et Marie n'agit et ne vit que par le mouvement et l'impulsion de Jésus-Christ. Je vis, pouvait-elle dire avec plus de vérité que l'Apôtre, je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; je parle, j'agis, mais ce Dieu qui habite en moi est le principe de mes mouvemens et de mes paroles, je ne fais que lui prêter mon organe et mon ministère. Quelle sublimité dans les opérations de Marie portant le Fils de Dieu dans son sein! Ne nous imaginons pas que la sainteté de cette auguste Vierge se trouva affaiblie, lorsque le Fils de Dieu, une fois entré dans le monde, ne la soutint plus par cette habitation corporelle : loin de nous une pensée si injurieuse à la mère de Dieu! Si c'est un crime à ses serviteurs de s'arrêter dans le chemin de la vertu, quelle tache serait-ce pour sa mère d'y reculer! Ce n'est ni la chair, ni le sang qui nous unissent à Dieu, qui n'est qu'esprit et vérité, c'est l'amour : et Marie n'eut jamais tant d'amour pour lui, que lorsque ce Dieu incarné se fut rendu visible à ses yeux. Oui, disons-le, quelque grand qu'eût été jusqu'alors l'amour de Marie, ce n'était point encore un amour de croix et de martyre, et par conséquent un amour digne de la mère d'un Dieu humilié. Mais à quelles épreuves ne fut-il pas mis cet amour, et que ne fit-il pas souffrir à Marie en la personne de Jésus-Christ, lorsque, quittant son sein, ce divin Sauveur eut quitté le lieu de son repos pour fournir la carrière de ses souffrances! Quelle leçon pour nous que cet amour de Marie toujours éprouvé, toujours humilié! quel exemple pour tous les fidèles, et quelle condamnation de cet esprit d'indépendance, qui se soulève, contre tout ce qui le soumet et le captive, de ces orgueilleuses résistances qui refusent d'obéir aux puissances les plus légitimes, et aux ordres même de Dieu! quel modèle enfin pour toute ame vraiment chrétienne! quel engagement à se défendre de la vanité et à combattre l'orgueil! Ne perdons jamais de vue les sentimens que Marie conserva dans son cœur depuis le moment de l'Incarnation, et qui la rendirent aussi humble à ses yeux qu'elle était élevée devant Dieu. Ah! Seigneur, disait-elle sans cesse dans ce cantique sacré, dicté, ce semble, pour elle par l'un de ses ancêtres, à qui la promesse de son élévation avait été faite: Seigneur, vous

le savez, comblée de vos faveurs, je ne me suis point enflée de mes avantages : *Domine, non est exaltatum cor meum;* et, élevée de votre main au plus haut rang, je n'ai point perdu de vue ma bassesse : *Neque elati sunt oculi mei.* Les miracles de la grace que vous avez opérés en moi ont toujours eu pour contre-poids l'idée du néant dont vous m'avez tirée; et, devenue votre mère, je n'ai jamais oublié que j'étais votre créature et votre humble servante : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.* Mais quand j'aurais été tentée d'orgueil, quand la vaine gloire serait venue flatter mon ame : *Si non humiliter sentiebam*, pouvais-je oublier ce Fils unique de Dieu que j'ai conçu dans mon sein, que j'ai nourri de mon lait, comme le fils de l'homme : *Sicut ablactatus super matre sua?* et son anéantissement profond pouvait-il m'inspirer d'autres sentimens que les siens propres : *Ita retributio in anima mea?* O vous donc, qui faites profession de croire et d'espérer en lui, peuples fidèles, imitez-le comme moi dans ses abaissemens. Suivez-le à mon exemple dans ses humiliations : *Speret Israël in Domino*, et assurez-vous, quelque grands que vous puissiez être sur la terre, qu'après avoir été humbles à proportion de votre élévation, vous serez élevés dans le ciel à proportion de votre humilité.

Marie, la plus pure des vierges, malgré toutes les raisons qui semblent l'exempter de la purification, s'y soumet avec la docilité la plus parfaite.

Que de prétextes une piété moins docile que celle de Marie ne pouvait-elle pas lui suggérer pour la dispenser de la loi de la purification ! Combien de raisons pour ne pas obéir à un précepte qui paraît la dégrader, obscurcir même la gloire du Rédempteur et dérober aux yeux du monde les signes éclatans de sa rédemption ! Cependant Marie songe-t-elle à éluder une loi si humiliante ; cherche-t-elle, dans son innocence, dans sa qualité, dans les ménagemens d'un honneur imaginaire des motifs pour s'en dispenser? Non, disciple de la loi, elle ne s'en fait pas l'interprète ; la simplicité de son obéissance prévaut sur tout ce que la raison humaine peut lui opposer. Elle connaît mieux ses devoirs que ses prérogatives. Il y a une loi, c'est assez ; elle obéit, elle s'interdit même en obéissant jusqu'au plus léger murmure : elle conforme à la loi ses sentimens et sa conduite.

La grace, dit saint Augustin, avait élevé Marie au dessus de la loi ; mais l'humilité l'a assujétie à la loi : *Mariam supra legem fece-*

rat gratia, sub lege fecit humilitas. Que ces sentimens en effet sont humbles, et qu'il serait difficile de trouver dans l'histoire sacrée l'exemple de sa soumission ! Nous y voyons bien, à la vérité, un roi puissant, anéanti, jusqu'à s'appeler un ver de terre, et l'opprobre des hommes; mais ce prince si humble, craint cependant d'être mêlé avec des pécheurs ; il prie le Seigneur de le séparer d'une nation perverse et de ne pas confondre le vice avec la vertu : *Discerne causam meam de gente non sancta.* Or, la mère du Messie, Marie, n'avait-elle pas plus de droit d'adresser à Dieu la même prière que David ? Comme lui, ne pouvait-elle pas lui dire : Seigneur, faites connaître au monde les priviléges par lesquels il vous a plu de me distinguer ? Faites voir, selon votre parole, que je suis bénie entre toutes les femmes : *Discerne causam meam de gente non sancta.* Non, grand Dieu, s'écrie-t-elle au contraire, point de dispenses, point de singularité : je sais de quel prix est à vos yeux la soumission à votre loi ; confondez-moi donc parmi les autres mères d'Israël !

Mais, Fille de Sion, souvenez-vous des grandes choses qui ont été dites de vous; souvenez-vous que vous êtes la mère d'un Dieu, la mère du Législateur même, et par conséquent au dessus des lois communes. Pourquoi vous soumettre à un précepte, qui, ne marquant distinctement que les mères ordinaires, ne peut comprendre celle qui est mère sans cesser d'être vierge? Ô Marie! qu'y a-t-il à purifier en vous ? et le Sauveur du monde n'est-il pas par lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne peut l'être par toutes les cérémonies du Judaïsme ? Quoi, soumettre à la loi la grandeur même; à la loi, la puissance même ; à la loi, l'indépendance, la souveraineté même! Ah ! dispensez-vous d'une cérémonie si humiliante pour vous et si flétrissante pour l'honneur de votre Fils ! sortez enfin, sortez de l'obscurité : faites-vous respecter, faites-vous connaître : *Manifesta te mundo.*

Voilà bien notre langage, en voilà le faible et l'illusion; ainsi raisonnons-nous sur Marie; ainsi lui prêtons-nous notre esprit de révolte et d'indocilité. Ah! répond cette Vierge sainte, loin de me soustraire à la loi, je dois au contraire avec mon Fils, par une obéissance volontaire et sans réserve, anéantir ces vaines subtilités que votre orgueil vous suggère contre la loi ; condamner tant d'interprétations arbitraires, tant de dispenses abusives, tant de nécessités feintes ; enfin, tant d'opinions relâchées, qui, trouvant toujours des modifications à la loi, en altère la pureté : en qualité de mère

d'un Dieu humilié et obéissant à la loi, je dois m'humilier, me soumettre avec lui, obéir et me taire.

Sentimens sublimes et bien dignes sans doute de Marie! Sont-ce les nôtres? Marie se soumet à une loi qui l'humilie; et ce qu'il y a d'humiliant dans la loi, n'est-ce pas ce qui nous aigrit, ce qui nous irrite, ce qui nous révolte contre la loi? Qu'il est pénible, dit-on souvent dans le monde, et peut-être le disons-nous nous-mêmes, qu'il est dur de se soumettre à une loi qui mortifie toutes les passions, qui captive les sens, qui crucifie la chair! Comment résister sans cesse aux penchans les plus doux, aux inclinations les plus naturelles, aux affections les plus sensibles? Comment aimer un ennemi qui nous persécute, pardonner une injure qui nous outrage, fuir une occasion qui nous flatte? De ce langage, hélas! trop commun, que résulte-t-il? Des désordres que Dieu réprouve, ou l'abandon formel, ou l'observation imparfaite de la loi. La plupart l'abandonnent; et l'on peut même dire que, par un déréglement presque universel, il n'est plus honteux de la violer. Oui, la transgression de la loi, autorisée par le grand nombre et par la coutume, semble avoir perdu la timidité qui devrait lui être naturelle; l'irréligion se produit ouvertement et ne craint plus la lumière, tandis que la religion a besoin, pour ainsi dire, d'un voile pour se couvrir, de peur d'être raillée ou passer pour hypocrisie. Disons plus, la licence en est venue jusqu'à ennoblir la prévarication, jusqu'à ériger le vice en vertu. L'orgueil est regardé comme un légitime apanage de l'élévation; l'indévotion, comme un droit acquis aux grandes occupations; le luxe, comme un louable emploi des richesses; la duplicité, comme une vertu de politique; la vengeance, comme une preuve indispensable de valeur; l'usure, comme une innocente industrie; le jeu le plus passionné, comme une honnête occupation; le théâtre même, comme une école propre à former la jeunesse. Ah! ne sommes-nous donc nés dans le sein même de la religion la plus auguste que pour en être les plus grands prévaricateurs? Eh quoi! l'Indien observe avec scrupule les pratiques de son culte superstitieux; religion fausse et insensée, il l'observe cependant avec soin; le ridicule de sa loi se montre peut-être à sa raison, mais cet instinct, ou plutôt ce fonds de religion qui se trouve naturellement dans l'homme, ne lui permet pas d'examiner; il s'y soumet. Peuple malheureux de ne pas connaître le vrai Dieu! il le servirait plus fidèlement que nous. Le mahométan, qui n'a qu'une grossière idée de la Divinité, respecte ce qu'un prophète trompeur lui a enseigné comme venant de Dieu. Il a des lois aus-

tères, et il les observe. L'hérétique et le schismatique qui nous environnent s'assujétissent à des pratiques pénibles et mortifiantes, si toutefois leur commerce avec nous ne les a déjà corrompus; si le mépris qu'ils nous voient faire de notre loi, ne leur a appris à violer la leur. Mais, objecte-t-on, l'abandon de la loi est-il donc universel? N'est-il plus de saintes ames qui, attachées à la religion, semblent la consoler de ses pertes? Oui, sans doute, il en est encore beaucoup qui font profession d'observer la loi : mais, parmi la plupart, à quoi se réduit cette observation? Souvent à une dévotion vaine et frivole, qui, voulant allier Jésus-Christ avec le monde, l'Évangile avec les passions, donne à Dieu quelques exercices d'un culte extérieur, et laisse vivre au dedans les désirs et les affections du siècle; quelques prières récitées par habitude où les lèvres se prêtent, mais où l'esprit et le cœur se refusent; quelques momens donnés à Dieu, mais qui semblent accorder le droit de l'oublier et de l'offenser le reste du temps; quelques discours que l'on va entendre, mais où l'on est conduit par la curiosité, entraîné par le torrent, retenu par le respect humain, où la parole divine, frappant l'oreille sans toucher le cœur, semble dispenser de l'obligation de la pratiquer par le mérite qu'on s'imagine d'avoir à l'écouter; quelques aumônes réglées, mais que la vanité inspire, que l'importunité arrache et que la dureté semble reprocher; quelques communions faites à certains jours de solennité, mais l'esprit peut-être rempli des idées du plaisir et le cœur fumant encore du feu de quelques passions mal éteintes; quelques exercices de piété qu'on s'impose et qu'on observe peut-être avec soin, mais sans rompre certaines habitudes, sans réformer certaines restrictions que l'on apporte à l'abstinence, au jeûne, à la pénitence; certains entretiens qui amollisent le cœur, certaines lectures qui fomentent de malheureux penchans; certains enjouemens où il est si difficile que la vertu se conserve dans son intégrité; certains discours souvent assaisonnés de satire, de médisance, de raillerie; certain désir de plaire toujours aussi empressé; certaines modes aussi indécentes qu'étudiées et souvent d'autant plus criminelles qu'elles sont accompagnées d'un air de modestie. On croit avec cela avoir accompli la loi, être fidèle observateur de sa religion; en deux mots, on veut encore aujourd'hui, dans un certain monde qui se pique de régularité, on veut de la religion, de la vertu, de la dévotion; mais prenons-y garde, on ne veut de la dévotion qu'autant qu'il en faut pour n'être pas infidèle; de la vertu qu'autant qu'il en faut pour n'être pas un grand pécheur; de la religion qu'autant qu'il en faut pour n'être

pas idolâtre. Que Marie confond aujourd'hui une pareille conduite! elle conforme à la loi son esprit et son cœur; sa démarche extérieure répond à ses sentimens; elle obéit à la loi, non seulement avec la docilité la plus parfaite, mais avec la simplicité la plus majestueuse.

Après avoir demeuré quarante jours dans la retraite, éloignée des choses saintes, comme le prescrivait la loi, je la vois enfin entrer dans le temple, mais y entrer sans autre appareil que celui de la pauvreté, de la piété, de la modestie. Quoiqu'issue de la plus noble des tribus, quoique fille de tant de rois, elle ne se pique pas de faire le présent des riches, son offrande est celle des pauvres. Quoique mère du Messie, elle ne prétend pas faire la loi aux prêtres, elle la reçoit d'eux; elle ne s'ingère pas dans leur ministère, elle se contente d'accomplir à la lettre les plus légères observances ne croyant rien au dessous d'elle, quoiqu'elle fût au dessus de tout; elle ne néglige rien, elle n'oublie rien que les égards dus à sa dignité. Pendant toute la cérémonie, moins occupée de la beauté du temple que de la majesté de celui qui y réside, elle rend à Dieu les plus profonds hommages, elle lui fait une protestation publique de sa dépendance, elle l'adore en esprit et en vérité, elle l'honore du culte le plus intérieur et le plus pur qui fût jamais. Elle ne prétend pas que son rang lui donne le droit de s'approcher de l'autel, ni d'aller jusqu'au Saint des saints, elle qui était plus sainte que le temple même; elle garde l'ordre établi pour plaire à Dieu, qui l'aime surtout dans ceux qui semblent, par état, n'y être pas assujétis. Qu'un tel exemple était nouveau dans la Judée! et ne l'est-il pas encore dans le christianisme? L'Écriture nous apprend que Judith même, la modeste Judith, partout ennemie du faste, souffrait les honneurs qu'on lui rendait à Béthulie, toutes les fois que, sortant de sa retraite, elle paraissait dans les cérémonies publiques de la religion: *Diebus festis erat procedens cum magna gloria.* C'était à vous, Vierge sainte, à nous donner l'exemple de la vraie simplicité, de la véritable modestie. Qu'il est beau d'être grand comme Judith, et de courber sa gloire sous le voile de l'humilité! mais qu'il est plus glorieux encore d'être grand comme Marie et de cacher sa grandeur, ses priviléges, son humilité même! S'humilier ainsi, c'est augmenter sa gloire en la sacrifiant. Or, tel est l'esprit de notre sainte religion, un mélange merveilleux de majesté et de simplicité, de grandeur et d'humilité. Simplicité évangélique, indispensable pour tout Chrétien, puisque, selon Jésus-Christ, si nous n'avons l'innocente simplicité des enfans, nous ne devons pas espérer d'avoir

jamais ni accès à son cœur, ni part à son royaume. Tout le christianisme se réduit là; mais s'il en est ainsi, où en est donc le christianisme parmi nous? Car, disons-le avec douleur, nous ne marchons plus dans la droiture, ni dans la simplicité des enfans de Dieu; on s'en défend même comme d'une faiblesse. On fait encore parmi nous l'éloge de la simplicité, de la bonne foi, de la candeur; mais cet éloge même, on craint de le mériter jusqu'à un certain point. L'ancienne franchise de la nation ne subsiste presque plus que dans nos histoires; nous en portons encore le nom glorieux, mais, hélas! ce n'est plus qu'un nom. Où sont, parmi nous, ces ames faites pour le siècle de nos aïeux, où une noble ingénuité caractérisait les hommes, où l'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas inventé? Aujourd'hui le mensonge, la duplicité, la dissimulation règnent partout. On ne savait pas autrefois se venger sous le voile d'une feinte amitié; être dévot, et même réformateur, sans cesser d'être mondain; donner l'aumône d une main, et de l'autre retenir des restitutions; ne parler que de probité, et n'en reconnaître point de scrupuleuse; déclamer contre les scandales publics, et en entretenir chez soi de secrets; on ne savait pas allier avec tous les charmes de la politesse le fiel de la malignité; avec l'éclat d'une réforme sévère, les plus honteux relâchemens; avec une apparence d'équité, toutes les souplesses de l'injustice; avec le ton d'un honnête homme, le cœur d'un fourbe; enfin, avec un langage assez chrétien, toute l'incrédulité d'un païen: on ne le savait pas sous le règne de la candeur, on le sait aujourd'hui. Aimable simplicité, autrefois la vertu des héros, la gloire des Abraham et des David, autrefois l'honneur de notre patrie, nous vous regrettons en vain, vous êtes aujourd'hui une vertu surannée, une vertu populaire et décriée.

Pardonnerait-on aujourd'hui à David ses pieux transports devant l'arche sainte? Nos prétendus esprits-forts ne se joindraient-ils pas à cette femme qui fut couverte de l'opprobre de la stérilité, pour avoir tourné en dérision la pieuse simplicité du saint roi? Serait-il permis aujourd'hui à saint Louis, le plus saint, et peut-être le plus grand de nos rois, d'avoir tous les jours des pauvres à sa table, et de les y servir lui-même, après leur avoir lavé les pieds? On le croirait indigne du trône, si on l'en voyait descendre pour de si viles fonctions. Serait-il permis à des empereurs, à des généraux d'armée et aux plus grands du siècle, comme on l'a vu autrefois, de venir mêler leurs voix avec celle des prêtres et de chanter avec le peuple les louanges du Très-Haut? C'était la dévotion des siècles

passés; les temps ont changé, on a laissé au vulgaire cette piété simple et docile, on a secoué avec une fierté dédaigneuse les dévotions populaires; on veut des pratiques plus recherchées, un culte dont le langage même ait un air de nouveauté, une dévotion qui fasse honneur au moins par singularité. Que deviendra donc, ô mon Dieu! la simplicité évangélique, cette simplicité de cœur qui conserve toutes les vertus et qui les embellit? Ah! loin de vos autels cette piété fastueuse qui cherche moins à vous plaire qu'à devenir un spectacle pour le monde! O Vierge sainte! que vous êtes peu accompagnée dans le temple! Quelques personnes humbles prennent part au mystère. On n'y voit point les pharisiens, les princes des prêtres, les grands de la Judée; la cérémonie était trop obscure, les sages du siècle ne se dégradent point ainsi. Adorable Sauveur, quand vous marcherez à la gloire, chacun voudra vous suivre, vous aurez des disciples jusqu'au Thabor; mais quand vous allez au temple, quand vous irez au Calvaire pour vous immoler, tout le monde vous abandonnera. O Marie! conduisez-moi à ce divin Sauveur; apprenez-moi à aller à Dieu et à observer sa loi, à votre exemple, avec un cœur simple et docile.

Marie, en obéissant exactement, littéralement et sans restriction à la loi de Moïse, nous offre le modèle le plus parfait de la fidélité avec laquelle nous devons accomplir et observer nous-mêmes la loi de Dieu.

C'est une des vérités fondamentales de la foi chrétienne que l'observation de la loi de Dieu, quelque parfaite qu'on la suppose, n'a rien d'impossible, et qu'il n'est point, dans la religion de Jésus-Christ, de sainteté si sublime où l'homme secouru de la grace ne puisse parvenir. Que l'esprit de mensonge établisse un principe contraire; qu'il nous représente la loi évangélique dans un degré de perfection où les efforts du juste ne peuvent atteindre; qu'il prétende que Dieu ait fait à l'homme des commandemens impossibles dans la pratique, c'est un dogme affreux qui nous révolte, c'est un blasphème qui nous fait horreur, c'est une erreur que l'Église a frappée mille fois de ses anathèmes, et que nous faisons profession de détester. Mais, prenons-y garde, à cette erreur que nous anathématisons, n'en substituons-nous pas une autre aussi injurieuse à Dieu, et non moins dangereuse pour nous? En effet, se récrier sur la rigueur et sur la sévérité de la loi, se plaindre parce qu'elle humilie notre orgueil, parce qu'elle contredit notre vanité, parce qu'elle captive nos sens, parce qu'elle contrarie nos

passions; se plaindre de la loi, parce qu'elle nous oblige de renoncer à un certain honneur mondain dont nous sommes jaloux, parce qu'elle nous oblige de sacrifier ce que nous avons de plus cher et ce que nous aimons le plus; en un mot, se plaindre de la loi, parce qu'elle mortifie tout à la fois et l'esprit et le cœur, n'est-ce pas ce que nous faisons tous les jours pour pallier, pour justifier même, s'il était possible, nos révoltes et notre infidélité? Or, n'est-ce pas ici une erreur d'orgueil et de lâcheté que nous substituons à une erreur de schisme et d'hérésie; erreur sur laquelle le mystère de ce jour nous fournit une instruction également solide et sensible? Car, prenons-y garde, que fait aujourd'hui Marie dans le temple de Jérusalem? Elle se purifie, et en se purifiant elle consent à paraître impure et pécheresse: sacrifice de son honneur, par conséquent obéissance à la loi la plus humiliante, obéissance qui confond notre orgueil. Qu'était-ce pour Marie que se purifier selon la loi? C'était en quelque sorte renoncer à sa virginité; c'était du moins en ternir l'éclat, en obscurcir la gloire; c'était se confondre avec le vulgaire des femmes d'Israël, se dégrader, pour ainsi dire, sacrifier à une observance légale le titre le plus illustre, le plus glorieux privilége, la maternité divine. Ce n'est pas, remarque saint Bernard, que Marie manquât de raisons légitimes pour se dispenser de la loi. La loi ne regardait que les femmes d'Israël, qui, en devenant mères, avaient contracté les souillures de l'impureté, et Marie, en mettant au monde son Fils unique, n'avait pas cessé d'être vierge. Sa maternité, au contraire, loin de donner atteinte à sa virginité, n'avait fait qu'en relever l'éclat. C'était par l'opération du Saint-Esprit qu'elle avait conçu, et le fruit de sa fécondité était le Saint des saints, le Saint par excellence. Marie ne l'ignore pas; mais rien de plus sacré pour elle que la loi de son Dieu, et, par une suite nécessaire, point de titres, point de priviléges, point de prérogatives qu'elle ne soit disposée à sacrifier à la loi de son Dieu. Or, c'est spécialement en cela que la conduite de cette Vierge sainte devient notre exemple, et que son exemple, par l'opposition qui se trouve entre elle et nous, est seul capable de nous confondre devant Dieu. Marie se soumet exactement et littéralement à une loi qui l'humilie, et même à ce qu'il y a de plus humiliant dans la loi; et nous, ennemis de la dépendance, nous ne voulons reconnaître aucune subordination; la docilité et la soumission, ces vertus qui nous sont spécialement propres, nous paraissent impraticables; nous trouvons le joug de l'autorité injuste; et si nous ne le secouons pas tou

jours, parce qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de le faire, nous ne le portons qu'en murmurant, qu'en nous plaignant sans cesse de sa dureté et de sa pesanteur. Parce que nous sommes prévenus de cette maxime fausse, qu'en matière d'outrages, la sensibilité doit aller jusqu'à l'extrême délicatesse, nous ne voulons rien souffrir, rien pardonner; ce que l'Évangile appelle générosité, grandeur d'ame, nous le nommons bassesse et lâcheté. Un geste, un mot, s'il blesse notre vanité, suffit pour nous troubler; nous ouvrons alors notre cœur au ressentiment, à la haine, nous formons des projets de vengeance; et, comptant pour rien le précepte et l'exemple d'un Dieu, nous nous portons à des excès d'emportement incompatibles, non-seulement avec l'esprit du christianisme, mais avec les sentimens même de l'humanité. Parce qu'une vie exemplaire et édifiante nous exposerait aux railleries et aux mépris d'un libertin, quelque disposés que nous soyons d'ailleurs à marcher dans les voies du Seigneur, nous nous en écartons, nous suivons le grand nombre dans la route du vice. En vain la grace nous sollicite, en vain elle nous presse, nous nous refusons à ses saints empressemens; et, au lieu d'honorer le Seigneur par une vie chrétienne, il semble que nous craignions de nous déshonorer par une pratique plus parfaite de son Évangile. Disons tout en un mot; parce que la loi nous réduit à paraître devant les hommes dans un état humiliant pour notre vanité, nous nous déterminons à vivre dans un risque continuel de notre salut; comment? en la négligeant cette loi, en la rejetant, en la violant, malgré l'indispensable obligation où nous sommes de l'embrasser et de nous y soumettre: or, voilà encore ce qui rend l'exemple de Marie plus convaincant contre nous. Car, remarquons-le, Marie, en se soumettant à la loi de la purification, se soumet à une loi humiliante, mais à une loi humiliante qui ne l'oblige pas, qui ne peut pas l'obliger; et nous, non seulement nous refusons de nous soumettre à la loi, parce qu'elle nous humilie, mais nous refusons de nous y soumettre malgré la persuasion intime où nous sommes que cette loi, quelque humiliante qu'elle soit, est pour nous de l'obligation la plus étroite; que, sans une soumission parfaite à cette loi, il n'y a pour nous ni récompense, ni bonheur à espérer; point de malheurs au contraire, point de châtimens auxquels nous ne devions nous attendre; que, comme notre salut dépend de notre soumission à cette loi, notre éternelle réprobation est inséparablement attachée à notre révolte et à notre infidélité. Ah! Seigneur, votre loi, cette loi sainte et sanctifiante, sera-t-elle donc toujours sacri-

fiée à l'orgueil de l'homme? Verrez-vous toujours notre vanité s'opposer à vos desseins, résister à vos ordres, fouler aux pieds vos plus saintes volontés? Et nous, Chrétiens, ne comprendrons-nous jamais que c'est dans une humble soumission aux lois du Seigneur, même les plus humiliantes, que consiste notre véritable grandeur? Ne comprendrons-nous jamais que le grand mérite, le mérite essentiel, le mérite unique du Chrétien, c'est de s'humilier pour son Dieu et pour la loi de son Dieu? Quoi qu'il en soit, la loi du Seigneur, fût-elle encore mille fois plus humiliante qu'elle ne l'est, dussions-nous, en l'observant, nous exposer aux railleries et au mépris des hommes; fallût-il, pour l'accomplir, sacrifier notre honneur, notre gloire, notre réputation, c'est pour nous une obligation indispensable. Mais quel nouveau sujet de confusion! non seulement nous transgressons formellement la loi, mais nous cherchons à nous justifier cette transgression même. Le moyen, dit-on, d'embrasser ce que l'on n'aime pas, et de se refuser à ce qui plaît davantage! Le moyen de vivre dans un détachement parfait, dans un renoncement absolu, dans un dépouillement sincère, entier, universel, ainsi que le prescrit l'Évangile! Et de là, dans la plupart des Chrétiens, cette transgression volontaire et réfléchie, cette transgression hardie et tranquille, cette transgression opiniâtre et habituelle, cette transgression générale et universelle de la loi.

Transgression de la loi : transgression volontaire et réfléchie. Nous connaissons toute l'étendue de nos obligations. Point de Chrétien, peut-être, mieux instruit que nous des devoirs du christianisme; nous savons ce que la loi ordonne, ce qu'elle défend, mais comme si nous prenions à tâche de contredire la loi, ce qu'elle ordonne nous l'abandonnons, et nous nous portons à ce qu'elle défend. Nous connaissons tout le désordre et tout le danger du péché, et cependant nous nous exposons à l'occasion du péché, nous recherchons l'occasion du péché, nous nous obstinons à vivre dans l'occasion du péché. Ainsi cette science du bien et du mal qui, dans les desseins de Dieu, devait être, par rapport à nous, la science du salut, par l'abus que nous en faisons, devient, si l'on peut s'exprimer ainsi, une science de mort et de damnation. Transgression de la loi; transgression hardie et tranquille. Dans les commencemens, on ne viole la loi qu'avec une espèce de répugnance; à la vue du peché, la conscience s'alarme, elle se trouble, elle s'effraie; on ne franchit le pas qu'en tremblant; on ne fait encore que se prêter au péché; on n'est, si l'on peut parler ainsi,

prévaricateur qu'à demi : mais bientôt on se rassure, on s'enhardit, on se familiarise avec le péché, on s'y abandonne, on s'y livre; plus de crainte, plus d'inquiétude, plus de troubles; on pèche tranquillement et de sang-froid, on pèche quoi que dicte la raison, quoi que la religion inspire, quoi que Dieu ordonne, et quelle que soit la loi; ou, pour mieux dire, point d'autre loi alors, point d'autre Dieu que le plaisir du péché.

Transgression de la loi : transgression opiniâtre et habituelle. Après un premier péché, le parti le plus sage comme le plus chrétien, ce serait de le détester ce péché, de le confesser, d'en faire pénitence; mais non : à ce péché on en ajoute de nouveaux, on accumule crime sur crime : on en contracte l'habitude, on y persévère, on affecte une espèce de constance et de stabilité dans le désordre, et, pour la plupart, c'est un plan de conduite, un système de vie, une espèce d'état.

Enfin, transgression de la loi : transgression générale et universelle. On viole la loi dans tous ses points; on la viole de toutes les manières, on s'abandonne à tous les vices, on se rend coupable de tous les péchés, on est tout à la fois indocile, emporté, intempérant, impudique, impie, scandaleux. Et plût à Dieu encore que, se bornant à offenser Dieu, on n'apprît pas aux autres à l'offenser, on ne leur insinuât pas l'art détestable du crime, on ne leur donnât pas des leçons d'indocilité et d'indépendance, de débauche et d'impureté, d'impiété et d'irréligion! Plût à Dieu qu'allant encore plus loin, on ne se fît pas de son libertinage une espèce de triomphe! et n'est-ce pas ce qui arrive tous les jours? On s'en vante publiquement, on s'en fait gloire, on a honte de le céder à d'autres sur ce point, et de là on tombe dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, dans l'impénitence finale : car voilà où conduisent souvent la corruption du cœur, l'oubli de Dieu et de sa loi.

Il faut cependant en convenir, tous n'en viennent pas à cet excès, et la loi de Dieu n'est point encore dans un oubli général. Il en est parmi nous qui font profession d'observer la loi : mais qu'est-ce qu'observer la loi, si on ne l'observe qu'imparfaitement? Nous faisons profession d'accomplir la loi; mais nous soumettons-nous à toutes les pratiques de la loi sans exception, à tous les exercices de la loi sans réserve? nous soumettons-nous à la loi dans toute son étendue? Nous assistons au sacrifice des autels; mais y assistons-nous avec cette piété, avec cette dévotion qu'exige de nous un Dieu victime pour nous? Nous approchons des tribunaux sacrés; mais est-ce l'esprit de pénitence et de componction qui nous y con-

duit? Nous offrons à Dieu plusieurs fois le jour l'hommage de nos lèvres; mais le faisons-nous avec ce respect, ce recueillement que demande la majesté de Dieu que nous prétendons honorer? Nous avons horreur, en matière d'impureté, des péchés grossiers; mais ces regards dangereux, ces lectures suspectes, ces discours licencieux, ces expressions indécentes, ne nous les permettons-nous jamais? Nous sommes chastes et irréprochables sur les mœurs; mais sommes-nous dociles et soumis? travaillons-nous à réformer, à fléchir cette dureté de caractère qui, pour plusieurs de nous, est la source intarissable de mille fautes? Nous sommes exacts à nous acquitter de certaines pratiques de dévotion que nous nous sommes prescrites; mais apportons-nous la même exactitude à remplir les devoirs de notre état? Nous menons une vie édifiante et exemplaire, nous sommes même des modèles de piété et de régularité; mais avec tout cela ne sommes-nous pas fiers, hautains, opiniâtres dans nos sentimens, entêtés dans nos idées, suffisans, présomptueux, décidant de tout, pleins de nous-mêmes, et du mérite que nous nous donnons? Enfin, nous faisons profession d'observer la loi, mais l'observons-nous dans tous les lieux, l'observous-nous dans tous les temps, l'observons-nous dans toutes les circonstances? Ah! heureux, mille fois heureux, ô Vierge sainte! celui qui, à votre exemple, fait de la loi du Seigneur la règle universelle, la règle invariable de sa conduite! Heureux qui comme vous est fidèle à la loi! *Qui custodit legem, beatus est.* Pourquoi? parce que la loi à son tour lui sera fidèle: *Et lex illi fidelis.* C'est-à-dire parce que les humiliations même de la loi seront pour lui, comme elles l'ont été pour vous, le principe d'une véritable et solide grandeur; parce que, jusque dans les rigueurs de la loi, il trouvera comme vous une source de délices et de félicité. La loi lui sera fidèle, comment? en lui épargnant ces retours funestes, ces inquiétudes amères, ces remords cruels que traîne toujours après soi l'infraction de la loi. La loi lui sera fidèle, quand? dès cette vie, par la douce consolation dont elle le remplira; au moment de la mort, par la sainte confiance qu'elle lui inspirera; au jugement de Dieu, par la gloire immortelle dont elle le couronnera.

Marie se soumet à la loi, non seulement avec un cœur docile, simple et fidèle, mais encore avec un cœur généreux et héroïque.

Quand nous avons vu Marie entrer dans le temple, ne nous sommes-nous pas imaginés d'abord que ce jour était le plus beau

de sa vie; que son sacrifice allait être la source de son bonheur; que du moins, aussi heureuse que la mère de Samuël, en consacrant son fils au Seigneur, elle verrait croître ce cher fils à l'ombre des autels, pour être un jour la consolation de sa mère, la gloire de sa famille et l'oracle des tribus? Heureux présages, flatteuses espérances, vous n'êtes pas pour Marie; que sa condition est différente de celle des autres mères! Pour les autres femmes d'Israël, nous le voyons dans l'Écriture, la présentation de leurs enfans n'était qu'une pieuse cérémonie, un hommage religieux, il est vrai; mais un hommage sans conséquence; la mère portait son fils à l'autel, et le remportait dans sa maison; elle l'offrait bien plutôt pour le sauver que pour le sacrifier. N'en soyons pas surpris: c'est que, jusqu'alors, le Seigneur avait épargné les enfans de la terre, comme des victimes trop peu proportionnées à sa grandeur: il demandait l'obéissance, et laissait la victime; mais ici, ô mon Dieu! par un secret de charité qui coûtera cher à l'amour maternel, vous voulez l'un et l'autre, l'obéissance et la victime, l'hommage et le sacrifice; vous voulez que l'Agneau soit offert à l'autel, et qu'il soit un jour immolé sur la croix. Grand Dieu! quelle source d'amertume pour Marie! fallait-il être mère à ce prix? et ne devait-elle entrer dans le temple avec tant de joie que pour en sortir avec tant de douleur? Mais, Seigneur, vous connaissiez cette ame sainte, et elle vous connaissait, c'en est assez: elle entre dans tous les desseins de votre justice et de votre miséricorde; sa tendresse n'affaiblira point son courage; la plus tendre des mères sera aussi la plus soumise; le sacrifice de Marie sera aussi généreux qu'il est douloureux.

Sacrifice douloureux: c'est une mère qui vous offre son fils, un fils, le bonheur et les délices de sa vie, un fils unique et uniquement aimé, et qui l'offre à la mort: oui, c'est la plus tendre des mères qui va remplir elle-même ce triste ministère. Prenez Isaac, dit autrefois le Seigneur à Abraham, dont il voulait éprouver la foi, prenez Isaac, vous le conduirez sur la montagne, et là vous l'immolerez à Dieu. Cet enfant, je le sais, est votre fils unique, votre fils bien-aimé; et c'est parce que vous l'aimez tendrement, parce que vous l'aimez uniquement, que j'en exige de vous le sacrifice: je jugerai par là de votre amour: *Tolle filium unigenitum tuum quem diligis, Isaac, et offeres mihi eum in holocaustum.* Tel est l'ordre que le Seigneur intime aujourd'hui à Marie. Apportez-moi dans mon temple, lui dit ce Dieu de majesté, par la bouche de Moïse, présentez-moi dans mon sanctuaire, cet enfant que vous

venez de mettre au monde, et qui fait l'unique objet de votre tendresse; cet enfant de bénédiction et au nom duquel toutes les nations seront bénies; cet enfant, le désiré des peuples, le salut de l'univers; cet enfant qui, par le plus grand des prodiges, est tout à la fois votre fils et votre Dieu : *Tolle primogenitum, et sacrifica mihi.* Ce n'est plus l'ange du Seigneur qui apparut autrefois à Abraham; c'est Siméon qui renouvelle à Marie l'ordre du Ciel; il donne d'abord mille bénédictions à l'enfant et réveille toute la tendresse de la mère, par un récit pompeux des grandeurs de son fils : c'est-à-dire, qu'il commence par couronner la victime, mais c'est pour l'immoler. D'abord il s'écrie, saisi d'une admiration prophétique : Écoutez, ô la plus heureuse des mères! l'enfant que vous portez entre vos bras est le rédempteur d'Israël, la lumière des nations, le salut du monde. Heureux les chastes flancs qui l'ont porté! vous verrez de vos yeux les accroissemens de sa gloire; je n'en vois que les commencemens, c'en est assez; et mes yeux défaillans vont se fermer pour toujours. Non, après avoir vu le Christ du Seigneur, je n'ai plus rien qui me retienne sur la terre : pour vous, heureuse mère, vous verrez ce que nos pères, les prophètes ont désiré de voir et ce qui ne leur a pas été accordé : vous verrez régner votre Fils; mais, avant de monter sur le trône de David, il règnera sur la croix. Vous verrez toute la terre devenir son héritage, mais auparavant il sera pour toute la terre un objet de contradictions : il donnera la vie à des peuples sans nombre qui habitent dans les ombres de la mort, mais ce ne sera qu'aux dépens de la vie même qu'il a reçue de vous : il sera honoré, adoré, glorifié, mais ce ne sera qu'après avoir été crucifié; et alors votre ame sera percée d'un glaive de douleur : *Doloris gladius pertransibit.* Ah! saint prophète! que dites-vous? ménagez vos expressions; souvenez-vous que vous parlez à une mère. Pourquoi troubler par un si triste récit la joie d'un si grand jour? Pourquoi prévenir le spectacle de la croix et toute l'horreur du Calvaire? le temps marqué ne viendra que trop tôt : laissez Marie goûter du moins pendant quelques momens le bonheur de sa maternité; mais non, Seigneur, c'était l'arrêt de votre providence, arrêt de mort contre le fils, arrêt de douleur contre la mère. Vous serez obéi, grand Dieu! la mère imitera son fils; le fils et la mère seront obéissans jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Si donc on rend le Sauveur à Marie, c'est pour le lui redemander bientôt : la victime croîtra, sa douleur croîtra aussi. Chaque jour ajoutera un nouveau degré à ses alarmes, chaque jour fera de nouvelles plaies à son cœur. Bien-

tôt, hélas! bientôt, d'entre les bras de la mère éplorée, ce tendre fils passera entre les mains des bourreaux. En essuyant ses larmes, elle se dira sans cesse : Bientôt j'essuierai ses plaies. Ah! cruel supplice, tu remplis déjà toute ma pensée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, ne m'annonce qu'un douloureux avenir. O glaive de douleur! tu ne sortiras jamais de mon sein; j'ai un fils, bientôt je n'en aurai plus. Quels charmes, quelle beauté, quel éclat, quelle splendeur! Fallait-il le posséder ou fallait-il le perdre? O mon fils! les délices de ma vie, que ne vivez-vous avec moi ou que ne puis-je mourir avec vous! Dieu ne demande pas de nous un sacrifice aussi sanglant; mais il exige de nous le sacrifice de cette passion dominante, de cet attachement honteux, de ces plaisirs criminels, de cette ambition démesurée, de cette vengeance implacable, de cette colère impétueuse, de cette usure palliée, de ces richesses d'iniquité, de cette vie molle, en un mot, de cette habitude invétérée. Voilà le premier-né qu'il nous ordonne d'immoler, voilà la victime que nous avons à lui sacrifier : *Tolle unigenitum quem diligis.*

Mais si la douleur de Marie s'augmente chaque jour, chaque jour aussi sa constance s'anime, sa généreuse soumission triomphe de sa tendresse : point de sacrifice plus héroïque; c'est le cœur d'une mère, mais c'est le cœur de Marie. Fût-il jamais un cœur plus religieux, plus docile, plus soumis aux ordres du Ciel? Abraham fut obligé de cacher à Sara le sacrifice de son cher Isaac. Il savait, dit saint Chrysostôme, que la tendresse de la mère n'eût pas manqué de prétextes pour sauver le fils, ce fils reçu de Dieu pour être l'objet de son amour, ce fils qui soutenait seul l'espérance de cette nombreuse postérité qui lui était promise, ce fils enfin destiné à être la gloire de sa famille et le bonheur de sa vie. Elle eût mille fois appelé barbare la main qui l'eût immolé. Mais ici la nature est soumise à la grace : une mère offre elle-même le sacrifice qu'elle pleure. Elle en gémit par tendresse, mais elle y consent par vertu : sa foi plus forte que la nature en modère les transports. Loin d'elle ce trouble des sens, cette confusion de mouvemens désordonnés! Marie éprouve la plus cruelle douleur, mais elle n'y succombe pas. Elle tourne vers le Ciel des yeux inondés de larmes; elle y voit les ordres et les desseins du Très-Haut, et elle y conforme tous les mouvemens de son cœur. Elle voit dans la mort de son Fils la justice de Dieu satisfaite, sa gloire réparée, le monde racheté, le démon vaincu : elle y voit l'Église naissante; à cette vue, elle adore et se soumet. Grand Dieu! s'écrie cette tendre mère, ce Fils, l'objet de ma tendresse, le soutien de mes jours, la source

de mon bonheur; ce Fils si cher, vous voulez que je le consacre à une vie pleine de contradictions et à une mort encore plus rigoureuse! Eh bien, Seigneur, je vous l'immole: votre bonté me l'a donné, ma reconnaissance doit vous le rendre : il est plus à vous qu'à moi; il tient de vous comme de son principe, la plénitude de la divinité qui habite en lui et le rend égal à vous, et il ne tient de moi que la faiblesse de l'humanité qui l'environne. Comme votre Fils, il est immortel et la source de l'immortalité; comme le mien, il est sujet aux souffrances et à la mort : vous ordonnez qu'il périsse; mon cœur souffre, mais il obéit. Oui, mon Dieu, j'y consens; qu'il meure ce Fils, puisque son sacrifice vous est agréable; qu'il meure pour réparer votre gloire, pour désarmer votre vengeance, pour sauver les hommes; qu'il meure, et le sacrifice que vous fait aujourd'hui ma résignation à votre loi, jamais ma tendresse pour mon Fils ne le révoquera : *Deus meus volui.* Je l'aime ce Fils, digne de toute ma tendresse; et comment ne l'aimerais-je pas? Mais j'ose le dire, Seigneur, et vous ne vous en offenserez pas, ce Fils, tout Dieu qu'il est, m'est encore moins cher que votre loi : je le sacrifie donc à cette même loi, et avec lui je sacrifie tous les mouvemens de mon cœur, tous les sentimens de mon cœur, toute la tendresse de mon cœur : *Deüs meus volui, et legem tuam in medio cordis mei.* Grand Dieu! il est de votre amour de m'éprouver, mais il est de mon devoir de me soumettre; mon cœur est prêt à tout : *Paratum cor meum, Deus :* prêt à tout souffrir, prêt à soutenir les plus rudes épreuves, prêt à vous offrir le plus grand sacrifice : pourvu que votre saint nom soit glorifié, que votre bras soit désarmé, que les hommes soient rachetés, mon ame ravie n'a plus rien à désirer ni à craindre. Immolez le fils, et, s'il le faut, immolez la mère : *Paratum cor meum.*

C'en est donc fait, Jésus ne sera plus désormais pour Marie qu'un objet de tristesse et d'amertume, lorsqu'à l'ombre de la retraite elle le verra croître insensiblement, et chaque jour approcher du Calvaire; pourra-t-elle jeter sur lui quelque regard de tendresse qui ne soit troublé par le souvenir effrayant des ignominies qui l'attendent? Elle aura donc sans cesse présente à sa mémoire cette croix qui sera le théâtre de ses opprobres; cette croix dans les bras de laquelle il doit passer au sortir des siens; cette croix, le terme fatal où doivent aboutir tous les projets de la miséricorde divine envers les hommes. Oui, elle ne l'ignore pas; mais la gloire de Dieu parle; elle demande, cette gloire, une réparation qui la venge; elle demande une victime qui concilie par sa mort les droits

de la clémence et ceux de la justice divine : de si grands intérêts l'emportent dans l'ame de Marie sur toute autre considération : elle a cette précieuse victime en son pouvoir, c'est toute sa consolation, tout son bonheur ; elle la tient du choix le plus glorieux, et tous les droits qu'elle a sur elle, elle y renonce par reconnaissance et ne se charge de la nourrir que pour la voir périr par une mort honteuse et cruelle. Ah ! glaive de douleur, qui percez dès aujourd'hui le cœur le plus tendre par l'endroit le plus sensible, que n'achevez-vous ? à quoi bon prolonger ses jours, pour prolonger sou martyre ? Pourquoi multiplier vos coups, en différant le trait mortel que vous réservez à sa tendresse ? ou plutôt que ne vous dérobez-vous à sa vue, jusqu'au moment fatal du sacrifice ? Mais, non : Dieu veut que Marie boive à longs traits le calice que sa main lui destine, que chaque instant de sa vie en augmente l'amertume, et qu'elle ait sans cesse devant les yeux la mort de son Fils et son propre supplice, afin de nous présenter un modèle dans nos afflictions, dans nos souffrances. Admirable leçon ! n'en profiterons-nous jamais ! Ah ! au moindre coup affligeant, nous nous répandons en plaintes, en murmures ; la fureur et le désespoir éclatent dans nos disgraces. La mort a-t-elle moissonné ce tendre rejeton, l'espoir et le soutien d'une famille ? La douleur seule trouve une libre entrée dans notre cœur : bienséance, religion, rien n'est écouté, et comme Jacob on pleure toute sa vie son cher Joseph. Un ami, un protecteur viennent-ils à nous manquer ? que de soupirs, que de gémissemens ! Comme David on ne cesse de regretter son cher Jonathas. Une épouse vient-elle d'être enlevée des bras de son époux, désespéré, il se livre à tout ce que le chagrin inspire de plus triste ; il ne veut plus vivre. Emporté jusqu'à la fureur, il ose accuser Dieu d'injustice, ou plutôt il semble qu'il n'y ait plus de Dieu. Ah ! jetons les yeux sur Marie, elle sanctifie ses larmes, elle pleure la victime, mais elle adore le sacrificateur. Comme elle soumettons-nous, et comme elle nous trouverons dans le sein de notre Dieu un dédommagement toujours prêt, une ressource toujours ouverte : soumettons-nous comme Marie, et, comme un ami fidèle, Dieu n'éprouvera notre confiance que pour la couronner. Soumettons-nous comme Marie, et, comme un médecin charitable, Dieu ne nous fera souffrir que les maux qui seront nécessaires pour notre salut. Enfin, soumettons-nous comme Marie, et, comme elle, après avoir rendu à Dieu, par une résignation parfaite à sa volonté, par une soumission fidèle à sa loi, l'hommage et le culte qui lui

conviennent, nous pourrons prétendre au bonheur qu'il nous destine dans le ciel.

Marie offre, non seulement Jésus-Christ dans le temple, mais elle s'offre elle-même à Dieu avec Jésus-Christ, et dans l'esprit de Jésus-Christ.

Qu'est-ce qui conduit aujourd'hui Marie dans le temple ? Vierge par état, mère par miracle, décorée d'une sainteté nouvelle par la naissance d'un Homme-Dieu, vient-elle chercher l'expiation de ses fautes, lorsque la grace l'en a préservée ? Peut elle se proposer autre chose que de glorifier Dieu par Jésus-Christ? Pénétrée de la grandeur du Dieu de ses pères, elle en reconnaît le domaine absolu; mais, convaincue de son propre néant, elle cherche dans Jésus-Christ à relever l'hommage qu'elle fait d'elle-même. J'avoue, dit-elle, ô mon Dieu ! l'autorité souveraine que vous avez sur moi; vos yeux sont témoins du dévoûment sincère de mon cœur à votre majesté sainte; mais qui suis-je pour attirer vos regards et pour mériter vos bienfaits ? Que ce Fils adorable que vous m'avez donné, supplée à mon insuffisance: seul, il est digne de vous, parce qu'il vous égale : que l'encens de mon sacrifice, confondu avec le sien, monte jusqu'à votre trône: heureuse d'avoir, dans sa personne sacrée, de quoi rendre un culte qui réponde à votre grandeur infinie! Ainsi Marie présente à Dieu son Fils unique; mais, à l'ombre et sous les auspices de cet Homme-Dieu, elle s'offre elle-même de glorifier le Très-Haut et de solliciter ses graces; mais elle offre de son côté tout ce qui peut l'honorer et le fléchir : elle fait précéder Jésus-Christ pour première victime; mais elle fait une même oblation avec lui, et elle nous montre par là que notre consécration doit être inséparable de celle de Jésus-Christ, et que, comme son sacrifice doit précéder et relever le nôtre, le nôtre doit accompagner et combler le sien. Profitons d'une telle instruction, unissons-nous à Jésus-Christ notre Sauveur, et que l'unité de notre consécration et de la sienne commence, dès cette vie même, ce concert dont parle l'Apôtre, où Dieu sera tout en Jésus-Christ, où Jésus-Christ sera tout en nous, et où nous serons tous en Dieu. Ne croyons pas que ce soit ici une de ces pratiques arbitraires de piété; c'est l'essence du vrai culte, c'est la substance de la religion, c'est une disposition essentielle à l'accomplissement des devoirs du christianisme. S'agit-il en effet de rendre gloire à Dieu ? corrompus de nous-mêmes, comment pourrions-nous lui faire accepter nos

hommages ? Mais les présentons-nous avec Jésus-Christ ? Ah! Dieu, nous regardant alors à travers son Fils bien aimé, ne voit en nous qu'un même objet de complaisance. Ainsi saint Paul nous recommande d'adorer et de rendre grace au nom et dans l'unité de Jésus-Christ. S'agit-il d'attirer sur nous les faveurs du Père céleste ? c'est par Jésus-Chrit que nous avons accès auprès du trône de sa grace : son nom et son crédit nous sont donnés pour appuyer nos vœux; et nos vœux, soutenus de ses demandes et de ses mérites, ne peuvent avoir qu'un succès heureux : aussi saint Paul nous assure-t-il que c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que le Père des miséricordes nous comble de toutes sortes de bénédictions. S'agit-il de sanctifier nos actions, d'avancer dans la justice et de prospérer aux yeux de Dieu pour l'éternité ; unissons-nous à Jésus-Christ, principe de tout bien pour le salut, marchons avec Jésus-Christ qui est la voie, la vérité, la vie, sans lequel on ne peut aller à son père. Consacrons toutes nos actions à Dieu par Jésus-Christ ; appuyons notre consécration de la sienne, accompagnons la sienne de la nôtre, prenons dans notre propre cœur, dans tout ce qui nous touche et nous environne, la matière de notre sacrifice ; offrons-nous avec Jésus-Christ, nous et tout ce qui dépend de nous ; nous et nos pensées, nos paroles et nos œuvres ; nous et toutes les affections de nos cœurs, et tous les actes de notre volonté, et tous les mouvemens de notre ame ; nous et notre vie, et tous les usages qu'on en peut faire et tous les momens qui y succèdent ; notre vie et les prospérités qui l'accompagnent, et les disgraces qui la traversent, et les diverses occupations qui la remplissent, et les différens mouvemens qui la partagent : alors, toutes nos entreprises, toutes nos œuvres émanées de Jésus-Christ, perdant leur imperfection naturelle, seront marquées du sceau de Jésus-Christ, et relevées par le mérite et la dignité de sa personne, pourvu cependant que, d'ailleurs, nos dispositions et nos œuvres soient dignes de Jésus-Christ et de sa religion. Alors il se souviendra de l'alliance qu'il a contractée avec nous; il se souviendra qu'il nous a solennellement adoptés, qu'il s'est chargé de nos intérêts et de notre cause : quelque coupables, quelque indigens que nous soyons d'ailleurs, nous serons enrichis de la plénitude de sa rédemption avec les justes, qui, par eux-mêmes, n'ont d'autre ressource et d'autre fonds assuré que les mérites inépuisables de Jésus-Christ : nous n'avons rien, mais nos biens sont en lui ; nous ne faisons rien de bien, mais en agissant avec lui, tout devient parfait pour nous : notre vie est stérile pour l'éternité ; mais, unie à la sienne, elle est pleine et abon-

dante. Nous prenons en lui tout ce qui nous manque, et c'est ce qui fait de notre indigence un titre de condamnation pour nous, puisqu'il nous est si facile de nous enrichir. Si l'Église elle-même brille aux yeux de Dieu d'une sainteté toujours constante, c'est qu'elle a soin de faire intervenir Jésus-Christ à toutes ses demandes : elle ne se conduit que par ses lois, elle ne marche que sous ses yeux, elle n'agit qu'en son nom, elle ne compte que sur ses mérites : Jésus-Christ est l'ame de tout ce qu'elle fait. Marie n'est la plus sainte des créatures, que parce qu'elle est la plus intimement unie à Jésus-Christ; elle participe plus abondamment aux mérites de son sacrifice, parce qu'elle l'imite plus fidèlement : elle offre dignement Jésus-Christ, non seulement parce qu'elle fait une même victime avec lui, mais encore parce qu'elle se conforme plus exactement à ses dispositions. Jésus-Christ étant le chef qui nous anime, il faut, dit saint Augustin, que son esprit soit le principe qui nous conduise : il faut que nous soyons ses images comme nous sommes ses membres, et que nous agissions par sa vertu comme nous vivons de sa vie ; que nous ne consultions pas nos sentimens, mais que nous épousions les siens; que nous ne suivions pas notre raison naturelle, mais les lumières de son esprit. Marie, comme la plus noble portion de ce chef adorable, fut l'expression la plus fidèle de ses dispositions divines : offerts ensemble sur le même autel, ils sont guidés par les mêmes vues et soutenues par les mêmes motifs. Il suffit, en un mot, d'étudier la conduite de Marie dans la solennité de ce jour, pour y reconnaître tout l'esprit de Jésus-Christ.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de renoncement, de souffrance et de mort. C'est dans cet esprit que s'offre Marie. Elle tient tout de Jésus-Christ, elle ne connaît qu'en lui les biens et les maux; les liens de la charité l'unissent plus étroitement à lui que ceux de la nature. Elle l'aime d'autant plus ardemment, qu'en aimant son Fils elle aime son Dieu ; et ce Fils unique elle le dévoue à la mort qu'on lui destine; elle entend Dieu même qui prononce l'arrêt terrible, elle voit le glaive de la justice divine qui s'appesantit sur sa tête sacrée, et dès lors elle en porte le contre-coup dans son cœur. O précieux et divin enfant, dit-elle, que vous allez coûter cher à mon amour! Je ne vous possède donc que pour vous porter du berceau sur l'autel, et vous voir passer de l'autel sur la croix! Ces sentimens même, tout naturels, tout légitimes qu'ils sont, à peine les écoute-t-elle ; bientôt elle les fait rentrer dans les ordres de celui qu'elle adore. Elle entend la justice de Dieu qui demande le sang de son Fils ; c'en est assez pour qu'elle impose silence à sa propre

tendresse; c'en est assez pour qu'elle se dispose à nous sacrifier le véritable Isaac, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Exemple qui confond tant de lâches Chrétiens qui prétendent servir Dieu et qui lui disputent les plus légers sacrifices, à qui tout coûte pour le salut et à qui tout ce qui coûte devient impraticable. Vils esclaves de la mollesse, qui ne connaissent d'autre douleur que celle qui naît de la satiété des plaisirs, qui traitent de lois injustes les violences auxquelles l'Évangile promet le ciel, et qui, confondant la nature avec la grace, regardent la croix de Jésus-Christ comme un scandale ou au moins comme un objet étranger à la piété.

L'Esprit de Jésus-Christ est un Esprit de soumission et de dépendance. Il est venu, non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir: c'est dans cet esprit que Marie entre dans le temple. Fille de David, Vierge privilégiée, et pour dire encore plus, Mère d'un Dieu, elle ne se distingue des autres femmes de Juda que par une observation plus exacte de la loi. Le temps, le lieu, les prières et les offrandes, rien n'est omis dans la cérémonie de sa purification. Exemple qui confond tant de Chrétiens prévaricateurs qui comptent tous les articles de la loi par la variété des prétextes qu'ils y opposent, qui, loin de se régler sur la loi, prétendent régler la loi sur eux-mêmes; au lieu de réformer dans leur conduite ce qu'elle a de contraire à la loi, ils entreprennent de supprimer dans la loi ce qu'elle a d'incommode pour leur conduite. Ils s'efforcent de faire prendre à la loi tous les plis qu'ils ont pris eux-mêmes; ils la regardent sous des jours faux, et pour ainsi dire, à la lueur de leurs passions; ils y cherchent des dispenses qui n'y furent jamais : à force de les chercher, ils se flattent de les avoir trouvées; à force de désirer qu'elles y soient, ils se persuadent enfin qu'elles y sont; tantôt c'est une bienséance, tantôt c'est une nécessité; tantôt la loi n'est pas claire, tantôt elle renferme un autre sens; tantôt le précepte ne paraît pas essentiel, tantôt il ne paraît pas personnel. Raisons spécieuses, mais qui en imposent assez pour laisser vivre sans remords une foule de prévaricateurs.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'humilité. Il s'anéantit, dit saint Paul, et se montre à tout un peuple sous la forme d'esclave. Il s'humilie dans le secret de son cœur et se soumet à toute l'ignominie de la croix. C'est dans cet esprit que Marie subit toute l'humiliation d'une loi qui la dégrade en quelque sorte et qui la confond avec les femmes vulgaires. Ni la virginité miraculeuse qu'elle a conservée, ni la maternité divine dont elle est décorée,

ni les expressions mêmes de la loi qui l'ont exceptée, ne lui paraissent point des titres suffisans pour la dispenser d'accomplir toute justice. L'équité de la loi, dit saint Augustin, respecte la virginité de Marie, parce qu'elle est pure; et la docilité de Marie respecte l'autorité de la loi parce qu'elle est humble : elle ne s'applaudit d'être honorée, que parce qu'elle peut mettre plus de dignités aux pieds du Seigneur, et lui rendre un hommage plus digne de lui. Exemple qui confond tant de grands du siècle, qui voudraient commander à la loi même, et qui semblent entreprendre de dominer l'auteur de la loi; qui mettent leurs infractions à l'abri de leur naissance et de leur rang; qui regardent comme un droit honorable celui de désobéir à Dieu plus impunément que les autres hommes; comme si Dieu les regardait des mêmes yeux dont ils se regardent eux-mêmes; comme s'il ne voyait pas dans tous les hommes une même argile animée de son souffle; comme si son empire et ses lois ne réunissaient pas sous un même joug, les grands et les petits, le courtisan et l'homme vulgaire.

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit de force : le même esprit paraît aujourd'hui dans Marie. Elle s'élève au dessus des jugemens désavantageux qu'on peut porter sur sa virginité, et sur la divinité de son Fils. Contente d'accomplir la volonté du Seigneur, elle se repose sur lui du soin de sa gloire. Exemple qui confond tant de Chrétiens qui ne tiennent à la vertu qu'autant que la vertu les honore; qui mollissent sur le devoir, dès qu'ils se voient exposés à la censure et qui loin de se reprocher leur lâcheté, la prennent pour une prudence. Ah! qu'ils apprennent de Marie que la piété sincère, quoique amie du secret et du silence, sait marcher, quand il le faut, au grand jour, et à visage découvert, que l'injustice du monde ne l'intimide point, qu'elle se contente du témoin invisible qui la regarde du haut du ciel. Elle ne défère qu'à la vérité, elle ne ménage que la charité, n'envisage que l'éternité.

Enfin l'esprit de Jésus-Christ avec tous ses caractères, tous ses dons, et toutes ses graces, fut l'esprit dont toute la conduite de Marie fut animée; en sorte qu'on peut dire avec saint Augustin, qu'elle fut autant sa mère selon l'esprit que selon la chair. C'est en cela qu'elle s'est montrée la digne mère d'un Dieu. Une attention pareille à conserver cet esprit de Jésus-Christ, à le consulter, à le suivre, à s'y conformer, nous rendra vraiment Chrétiens, dignes d'entrer en société avec Jésus-Christ, notre chef, et de partager sa gloire et ses mérites. C'est du moins à ces traits que saint Paul reconnaît les Chrétiens. Pour nous, dit-il, nous n'avons pas

reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu et de son Fils; c'est-à-dire qu'un Chrétien qui porte ce nom à juste titre, ne voit rien et ne juge de rien que par l'esprit de Jésus-Christ, n'agit que par l'impression de cet esprit, n'entreprend rien que de concert avec cet esprit; c'est cet esprit qui règle ses désirs, qui réforme ses jugemens, qui dirige ses vues; en un mot, cet homme n'est plus à lui, il est à celui qui le remplit et qui le possède. Travaillons donc à former en nous cet esprit de Jésus-Christ; demandons à Dieu que du haut de son trône il l'envoie dans nos cœurs, et qu'il l'y conserve jusqu'à la fin.

Marie, en se soumettant à la loi de la Purification, nous a appris que notre premier devoir à l'égard de Dieu est d'obéir à ses lois; elle nous rappelle en second lieu, en soumettant son Fils à la loi de la présentation, le devoir de la reconnaissance qui rapporte tout à Dieu.

S'il est vrai qu'en qualité de législateur, Dieu soit en droit d'exiger de nous un culte d'obéissance qui nous assujétisse sans réserve à son autorité souveraine, il n'est pas moins incontestable qu'en qualité de bienfaiteur universel, il demande de notre part un culte de reconnaissance, par lequel nous l'honorions comme premier auteur et source féconde de tous les biens. Or, ce devoir, que tout nous inspire naturellement, à quoi nous engage-t-il envers Dieu? Marie nous l'apprend dans ce mystère : elle porte son Fils au temple pour l'offrir au Seigneur, et par cette offrande elle fait un aveu public que c'est à Dieu seul qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est : secondement, ce Fils qu'elle offre à l'Éternel, elle le consacre sans réserve aux intérêts de sa gloire ; de sorte qu'elle fixe ainsi les deux plus importantes obligations de la reconnaissance chrétienne à l'égard de Dieu, et qui consistent, l'une à le reconnaître pour l'auteur de tout ce qu'on a, l'autre à employer pour sa gloire tout ce qu'on possède.

Quoique la loi de la présentation pour les premiers-nés de chaque famille ait été particulièrement établie pour rappeler d'âge en âge aux enfans de Jacob le prodige de cette nuit fatale, où le Seigneur, par le ministère de son Ange, fit tomber sous le glaive de sa colère tous les premiers-nés de l'Égypte, et, au travers des flots de sang, ouvrit à la postérité des Patriarches le chemin de la liberté, cependant cette même loi devait encore avoir pour les Israélites un autre objet, celui de leur faire comprendre, par cette cérémonie sensible, qu'ils tenaient de la seule libéralité de Dieu tout ce

qu'ils possédaient sur la terre, la prospérité de leurs familles, la richesse de leurs campagnes, l'abondance publique, la tranquillité des peuples, et que tous ces avantages ne devaient servir qu'à les rendre plus fidèles, en ajoutant à tous les motifs qu'ils avaient de l'être, celui de la reconnaissance. Souvenir essentiel! salutaire leçon qui ne pouvait être trop gravée surtout dans des esprits tels que ceux de la nation juive, où l'attachement aux biens terrestres faisait bientôt perdre de vue la main du dispensateur invisible qui en était la source, et où l'on n'était jamais plus près de devenir ingrat que lorsqu'on était plus heureux et plus favorisé!

Or, ce fut dans cet esprit, dans ces vues de reconnaissance, si conformes aux dispositions intérieures de son ame, que Marie vint à Jérusalem présenter son Fils au Seigneur. Car ce n'était pas assez pour elle qu'en présence d'Élisabeth et de Zacharie elle eût fait éclater les tendres sentimens que lui inspirait l'excès des miséricordes divines à son égard; son cœur ne s'était expliqué que devant un petit nombre de témoins, et ses hommages furent alors renfermés dans le sein d'une seule famille ; il tardait à son impatience de renouveler publiquement un si juste devoir, et d'en rendre l'accomplissement plus solennel par celui d'une observance religieuse. Les jours prescrits par la loi ne sont donc pas plus tôt écoulés, qu'elle se hâte de venir au temple. Elle n'a d'autre trésor que son Fils, trésor ignoré dans Israël, mais qui remplace dans son estime toute la grandeur de Dieu et de Salomon, dont le sang est méconnu dans sa personne. Elle le met entre les mains des prêtres, ce Fils de bénédictions, ce gage des anciennes promesses faites à Jacob, afin qu'ils l'offrent à David sur le saint autel, et qu'avant de devenir l'hostie de propitiation qui réconciliera tous les peuples, il serve à sa mère d'hostie, de sacrifice pacifique, qui acquitte publiquement sa reconnaissance.

Que nous sommes bien éloignés d'acquitter ainsi la nôtre! Investis de toutes parts, et comme pénétrés des dons de Dieu, nous ne pensons peut-être jamais à la main d'où partent tant de bienfaits; contens d'en profiter, nous ne remontons point à leur origine, et plus la jouissance en est flatteuse, plus ils servent souvent à nous en faire oublier l'auteur. Rien de plus commun en un mot, parmi nous, que l'oubli des dons de Dieu. Marie confond aujourd'hui cette ingratitude. En présentant son Fils au temple, elle fait d'abord par cette offrande une profession publique que c'est à vous seul, ô mon Dieu! qu'elle est redevable de tout ce qu'elle est ; elle ne s'en tient pas à cette première profession, elle y joint l'accomplis-

sement d'un autre devoir aussi indispensable pour un cœur reconnaissant, celui de consacrer ce qu'elle a de plus cher aux intérêts de votre gloire : nouvel objet d'instruction et d'imitation qu'elle nous propose. A ne s'en tenir qu'aux apparences, rien de grand, rien d'auguste dans la cérémonie de la présentation de Jésus au temple par les mains de sa mère. Tout y est simple, et même obscur, comme dans la plupart des événemens qui ont partagé la vie du Sauveur. Un enfant est offert à l'autel par le ministère public; une mère pauvre, ignorée dans Israël, sans autre distinction que son recueillement, sa modestie, sa piété, le rachète par une vile offrande ; c'est là tout ce que les sens aperçoivent ; un voile mystérieux est étendu sur tout le reste : mais pénétrons au-delà de ces simples dehors, que les objets changent de nature ! qu'ils paraissent majestueux ! qu'ils sont dignes de l'attention du ciel et de notre admiration ! Dès ce jour, Jésus se charge publiquement d'être la victime du monde; dès ce jour il paraît devant son Père comme l'hostie qui doit être offerte pour la réconciliation du monde ; dès ce jour il s'engage, par un acte solennel, à satisfaire pour les iniquités du monde. De là concevons tout ce qu'il en doit coûter à Marie pour soumettre Jésus à la loi de la présentation. Car qu'était-ce que le présenter à Dieu dans la circonstance présente ? C'était le dévouer au courroux céleste, c'était le livrer à la mort, lorsque le salut du monde le redemanderait ; c'était ratifier l'arrêt de sa condamnation, prononcé dans le conseil de la sagesse divine; c'était s'engager à représenter cette victime publique au jour où devait s'exercer contre elle une vengeance qui ne pouvait être désarmée que par son sang. Quel emploi, quel triste ministère pour Marie ! Ah ! mon Fils, pouvait-elle dire, vous porter au temple, c'est vous conduire à la croix, n'importe, je vole où la gloire d'un Dieu m'appelle ; et doit-il en coûter davantage à ma reconnaissance pour vous livrer à sa justice, qu'à vous pour en essuyer les rigueurs ?

Appliquons-nous ce dernier exemple que nous donne Marie. A quoi nous servent les dons de Dieu ? quel usage en faisons-nous ? Ah ! trop heureux si les dons de votre miséricorde, ô mon Dieu ! ne restaient qu'inutiles à votre gloire ! trop heureux si nous n'en faisions usage que pour nous-mêmes, sans en abuser encore contre vous !

Abus du rang et de l'élévation. On ne les a dans les desseins de Dieu, ces distinctions humaines, qu'afin de faire respecter la vertu, en la consacrant par l'éclat de ses exemples : mais à quoi servent-

ils au contraire ? On n'est au dessus des autres que pour affecter à l'égard de Dieu la même indépendance où l'on vit à l'égard des hommes, que pour se faire de sa prééminence même une raison de tout accorder à ses cupidités; de l'impunité dont on est sûr, un attrait à tout entreprendre ; de la certitude qu'on a de trouver toujours des approbateurs, un droit à ne rougir de rien.

Abus du crédit et de l'autorité. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour protéger le mérite, soutenir les droits de l'innocence, défendre la faiblesse contre l'oppression, venger le mépris des lois, maintenir l'ordre contre les entreprises de la licence : mais à quoi servent-ils au contraire ? A seconder l'injustice ; à faire tomber sur des créatures sans talent et sans vertus les récompenses dues à la capacité modeste ; à tyranniser la faiblesse, incapable d'opposer au bras qui l'accable d'autres armes que les gémissemens et les plaintes; à servir l'iniquité, soit en ne craignant pas de s'en déclarer le protecteur, soit en se pardonnant d'en être le complice.

Abus de la fortune et des richesses. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour être les ministres de sa Providence auprès du malheureux et de l'indigent : mais à quoi servent-elles ? A vivre dans un plus profond oubli de Dieu ; à perdre de vue la noblesse de ses destinées et de ses espérances ; à s'enivrer du sentiment d'une béatitude passagère ; à se concentrer dans la corruption des sens ; à profiter, pour se satisfaire, de toutes les occasions qui se présentent, et à acheter celles qui se refusent.

Abus de l'esprit et des connaissances. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour se défendre plus sûrement, à la faveur de ce flambeau, contre les préjugés et les erreurs du monde; que pour s'attacher solidement à Dieu par la vue plus développée, plus réfléchie de ses perfections et de ses merveilles; que pour éclairer l'ignorance qui s'égare, et lui servir de guide au milieu des précipices où elle s'engage sans le savoir : mais à quoi servent-elles pour l'ordinaire ? A armer la raison contre la foi, à combattre les mystères de l'une par les vains systèmes de l'autre; à répandre partout un esprit d'indocilité, qui ne veut d'autre arbitre de sa créance qu'elle-même, d'autres règles de conduite que celles qui s'accordent avec les faiblesses du cœur.

Abus des talents et de l'éducation. On ne les a dans le dessein de Dieu que pour être plus utile dans la société ; pour remplir avec plus d'éclat dans l'ordre civil et politique les devoirs qui distinguent les conditions humaines : mais à quoi servent-ils? A faire redouter parmi nous le progrès des arts, tant on en a perverti la destination

légitime; à précipiter la chute entière des mœurs; à faire presque regretter l'antique barbarie de ces siècles où les talens n'enfantaient point de prodiges, mais où le christianisme comptait plus de saints et la patrie plus de héros.

Abus des avantages et des agrémens du corps. On ne les a dans les desseins de Dieu qu'afin qu'ils relèvent par de nouveaux charmes la pudeur, la modestie, l'innocence; afin qu'ils rendent ainsi la vertu plus aimable : mais à quoi servent-ils le plus souvent? A être, dans ceux qui les possèdent, la matière d'une vanité puérile, d'une fierté dédaigneuse, d'une estime excessive pour tout ce qui peut faire valoir ce vain mérite; ils servent à jeter dans les ames les étincelles d'un feu profane, à disputer à Dieu ses adorateurs, à fournir des armes funestes qui laissent à peine à un cœur innocent le pouvoir de combattre et de se défendre; ils servent à devenir les uns pour les autres autant d'idoles sacriléges auxquelles tout est sacrifié, jusqu'à Dieu même.

Abus des forces et de la santé. On ne les a dans les desseins de Dieu que pour porter plus aisément le joug du devoir; pour moins éprouver le découragement qui naît des obstacles et de la faiblesse; pour se signaler par de plus grandes entreprises et donner de plus beaux exemples; mais à quoi servent-elles? A se livrer avec plus de hardiesse aux emportemens du libertinage; à y persévérer avec plus de confiance; à se permettre de plus longs succès dans la carrière du crime; à être plus rebelle aux sollicitations de la grace, dans la persuasion qu'on est encore loin du tombeau; à hâter par les excès les plus honteux une vieillesse douloureuse et languissante, une caducité précoce où les infirmités vengent la nature des opprobres dont on la souille.

Abus enfin du caractère et des plus belles qualités de l'ame. On ne l'a dans les desseins de Dieu, cet heureux naturel, que pour trouver au fond de soi-même des dispositions qui facilitent la vertu, un attrait qui la persuade, un préservatif contre les dégoûts qui l'accompagnent; on ne les a ces qualités que comme autant de moyens de remplir avec plus de facilité les obligations que notre état nous impose : mais à quoi sert-il cet heureux naturel? A ouvrir plus d'entrées à la séduction, à devenir par complaisance ce qu'on n'oserait être par choix. A quoi servent-elles ces qualités? A être de nouveaux écueils au salut; on a de l'élévation dans l'ame, mais ce n'est que pour aspirer à s'agrandir; de la prudence, mais pour tromper plus habilement; de la bravoure, mais pour se venger avec plus de fureur; de la délicatesse dans le sentiment, mais pour se laisser amollir par le langage du

cœur qu'on prend faussement pour l'expression de l'esprit; enfin de la fidélité, mais pous s'affermir dans ses coupables engagemens, pour y traîner sa chaîne avec plus de persévérance. Ainsi, ô mon Dieu, faisons-nous un abus le plus monstrueux de vos dons, ainsi les employons-nous à vous déshonorer. Mais ne nous y trompons pas, quelque usage que nous en fassions, vous en saurez toujours tirer votre gloire et les conduire malgré nous à leur destination véritable. D'après vos oracles, ce fils que Marie présente aujourd'hui au temple doit être pour le monde un principe de salut ou un sujet de chute : il en sera de même de vos dons, il faudra qu'ils glorifient votre miséricorde ou votre justice; votre miséricorde, si nous en usons conformément à vos desseins; votre justice, si nous les tournons contre vous; votre miséricorde, si nous les employons à nous sauver; votre justice, si nous les faisons servir à notre perte : *Ecce positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Marie, en se confondant avec les femmes de la terre par une cérémonie humiliante, dont sa virginité et sa maternité même semblaient la dispenser, nous apprend ce que nous devons à la loi de Dieu.

Nous naissons tous sujets de la loi; écrite au fond de nos cœurs aussitôt qu'ils sont formés, elle s'empare de nos premiers sentimens, et s'assure un empire sur tous les autres. Le monarque qui doit couler ses jours dans l'indépendance et l'autorité les commence, ainsi que ses peuples, dans la servitude et la soumission : les cris qui marquent sa naissance annoncent un sujet à la loi comme un maître à la terre; et souveraine aussi bien de ceux qui commandent que de ceux qui obéissent, elle exerce ses droits sur eux avant qu'ils puissent en avoir sur les hommes. Nous sentons tous son empire s'accroître à mesure que nous croissons nous-mêmes; et, si dans la suite nous nous écartons de ses règles, elle nous rappelle à ses premières impressions par les remords vengeurs qui succèdent à nos écarts, et punit nos révoltes par le sentiment de notre dépendance. Mais, par la dégradation de notre nature, nous naissons avec un penchant aussi ancien dans le monde que le péché dont il est tout à la fois et l'effet et le principe; penchant qui passe de siècles en siècles, avec la vie, du sein de nos pères dans les nôtres; et cet héritage d'iniquités qui ne devrait se faire connaître que pour être aussitôt le sujet de nos craintes, dès qu'il est connu, devient l'objet de nos complaisances; de là le premier

soupir d'une liberté naissante qui n'est qu'un cri de sédition contre la loi. Rebelles par choix, aussitôt et aussi souvent que nous pouvons choisir, nous semblons ne connaître la loi, ne l'étudier que pour l'enfreindre : or, c'est à ces infractions que l'Église oppose dans ce jour le spectacle le plus capable de nous convertir ou de nous confondre, c'est-à-dire, l'exemple d'une Vierge qui pouvant, comme mère du Législateur, se voir dispensée de la loi, ne pouvant d'ailleurs la remplir sans qu'il lui en coûte son honneur et son Fils, sacrifie sa gloire à sa honte, dévoue son Fils à la mort, souffre ce qu'il y a de plus sensible dans ces deux sacrifices, plutôt que de manquer à rien de ce que prescrit la loi, la remplit en un mot par l'hommage le plus parfait et le plus parfaitement rendu.

Oui, l'hommage que Marie rend à la loi est l'hommage le plus parfait qu'une créature puisse rendre à la souveraineté du Créateur. Les autres fêtes que l'Église consacre à Marie ne nous présentent que les miracles de la libéralité et de la magnificence du Seigneur envers elle; mais on peut dire que la cérémonie dont elle s'acquitte aujourd'hui est la fête même de sa reconnaissance et en quelque sorte de sa libéralité envers le Seigneur. Elle reçoit dans les autres mystères, mais elle donne dans celui-ci. Ailleurs, elle n'a que la gloire d'être affranchie des lois; ici, avec l'honneur de la dispense, elle a le mérite de la soumission. Dans les autres mystères, c'est Dieu, occupé du soin de la former à son image, qui, craignant, ce semble, que tout ce qui manquera aux perfections de la mère ne manque aussi à la gloire du Fils, travaille à lui assurer des hommages supérieurs à ceux de toutes les créatures par une élévation qui n'est inférieure qu'à la sienne; dans celui-ci, c'est Marie, qui répondant à un miracle de graces par un prodige de fidélité, qui réglant ce qu'elle doit d'hommages par ce qu'elle a reçu de faveurs, rend à Dieu sans réserve ce qu'il a donné sans mesure; et, au lieu de compter les titres qui l'affranchissent de la loi par les droits qui l'élèvent, se fait des devoirs qui l'engagent de tous les titres qui la dispensent. Tout ce qu'elle reçut de graces et de priviléges dans une Conception miraculeuse, tout ce qu'une Annonciation glorieuse lui assura d'avantages et de distinction, tout ce qu'elle recueillit de gloire et de grandeur dans la naissance d'un Dieu devenu son Fils, tout ce qu'elle tient de lui, tout ce qu'elle a de droits sur lui, voilà ce qui compose le tribut qu'elle paie à la loi. Pour comprendre toute l'étendue de cet hommage, rappelons-nous ici ces réflexions sans nombre comme sans mélanges, sans bornes comme sans défauts, sans ombre comme sans limites, que l'homme

ne saurait concevoir, que Dieu seul peut donner, que Marie seule possède. Elle était mère d'un Dieu ; et dès lors, créature séparée du rang ordinaire, elle entra dans un ordre de providence spécialement établi pour elle. Supérieure aux patriarches par sa foi, aux Prophètes par ses lumières, aux rois par sa grandeur, aux Apôtres par son zèle, aux Martys par sa constance, aux vierges par sa pureté, à tous les saints par l'étendue de ses vertus, à tous les hommes par la sublimité de ses mérites, à tous les Anges par l'éclat de ses perfections, elle est le tabernacle du Très-Haut, comme dit le Prophète : *Tabernaculum Altissimi;* le miroir de la majesté du Seigneur, comme dit la Sagesse : *Speculum majestatis Dei;* l'ouvrage de l'éternité de Dieu, comme disent les Pères : *Æterni consilii opus;* après Jésus-Christ, l'objet des oracles, le nœud des deux Testaments : de l'ancien, parce qu'elle en est le terme ; du nouveau, parce qu'elle en est le commencement ; de tous les deux, parce qu'elle en remplit l'attente. Ajoutons à ces priviléges ceux attachés au nom de mère de Dieu, les droits de souveraineté qui en sont l'apanage, les titres d'indépendance qui en sont le caractère, la singularité du choix qui en est le principe, la sublimité des récompenses qui en sont la gloire : joignons-y un mérite personnel comparable à ces avantages, égal à ces honneurs, digne de ces priviléges, supérieur à ces prérogatives ; voilà ce qu'elle avait reçu, mais pour le rendre ; ce qu'elle se connaissait, mais pour l'oublier ; ce qu'elle possédait, mais pour l'anéantir : anéantissement dans une élévation si éclatante, ne craignons pas de le dire, prodige aussi étonnant que celui de son élévation même.

Ministres du Dieu vivant, saints pontifes qui présentez au Seigneur les offrandes des peuples ; lévites fidèles qui entretenez sur ses autels le feu des parfums qu'on lui consacre, interprètes sacrés des lois, concevez aujourd'hui toute l'étendue de leur triomphe ! Jamais vîtes-vous dans le sanctuaire tant de gloire sous les ombres de l'humilité, tant de vertus sous les apparences du péché, tant de mérites distingués dans l'ordre commun et des hommages d'une soumission si profonde, avec les titres d'une indépendance si glorieuse ? Vos pères virent autrefois les Séraphins, environnés de gloire, défendre la sainteté du sanctuaire contre les attentats des profanateurs, et couvrir le tabernacle de leurs ailes. Des princes étrangers, des vainqueurs glorieux, des conquérans superbes vinrent révérer, dans la magnificence du temple, la majesté de celui qu'on y adore, et offrirent sur les autels du Dieu des armées les dépouilles des ennemis qu'ils avaient vaincus. Ne leur enviez point

la beauté de ce spectacle; ce que la terre a de plus saint, ce que le ciel a de plus grand, l'Éternel est sous vos yeux, sa mère à vos pieds; l'un anéanti, l'autre humiliée, tous deux soumis à la loi. Et vous, saint Prophète, heureux vieillard, il était réservé à vos vertus de voir passer, des bras de Marie dans les vôtres, la consolation d'Israël et le salut du monde. Ah! si vous ne volez pas aussitôt à leur rencontre, si vous n'approchez qu'à pas lents pour les recevoir, si vos genoux affaiblis se dérobent sous votre corps chancelant, c'est moins l'effet de vos nombreuses années que celui de la joie qui suspend en quelque sorte l'usage de vos sens. Vos yeux peuvent désormais se fermer à la lumière. Quel autre spectacle pourrait occuper vos regards, ou retenir sur la terre un homme qui a porté entre ses bras la gloire du ciel et le bonheur du monde!

Mais, dans ces mêmes bras, que voyons-nous? notre Maître et notre victime, notre juge et notre modèle, notre condamnation ou notre salut. Chrétiens orgueilleux, qui, loin de vous soumettre à la loi comme Marie, vous vous faites si souvent un titre de révolte, contre le ciel et contre la loi, des avantages que vous avez sur la terre, vous croyez-vous donc trop grands, trop élevés selon le monde pour vous soumettre en Chrétiens? Mais êtes-vous plus que Marie, selon les préjugés même du siècle? Les fondateurs de son peuple étaient ses ancêtres, les chefs de sa nation étaient ses aïeux, le sang des héros et des Saints, celui des pontifes et des conquérans, celui des Prophètes et des monarques avait, de siècles en siècles, coulé jusqu'à elle sans démentir la pureté de sa source, et, en passant par ses veines, il avait acquis un nouveau lustre. Est-ce tout? Non : Marie nous offre quelque chose de plus grand encore. Un Dieu entre ses bras, à ses ordres, sous son empire, et elle, au milieu de ces honneurs, anéantie sous l'empire de la loi, n'est-ce pas là le plus parfait hommage qu'une créature puisse rendre à Dieu? Et comment le rendit-elle? de la manière la plus parfaite, sans aucun intérêt, contre tout intérêt.

En effet, la purification des femmes devenues mères était en elle-même, et dans l'esprit du législateur, une de ces cérémonies légales, respectables dans leur objet, mais bornées dans leur étendue, et qui devaient disparaître avec les figures au premier jour de la loi évangélique. A la vérité, la séparation des deux sacerdoces n'était pas encore faite, le voile du temple ne devait se déchirer qu'à la mort du Sauveur, et les ombres de l'Ancien Testament ne commenceront enfin à se perdre pour toujours que dans celles du Calvaire : mais n'étaient-elles pas déjà dissipées pour

Marie? Mère du Rédempteur, n'avait-elle pas porté dans son sein le prix de la rédemption commune; et le privilége de sa Conception n'avait-il pas été pour elle le gage et le miracle d'une rédemption particulière? D'ailleurs la raison qui soumettait les femmes ordinaires à la loi de la purification, lui était non seulement étrangère, mais injurieuse. Elle n'avait conçu que par l'opération du Saint-Esprit. Un Dieu était son Fils; elle était devenue mère sans cesser d'être vierge; disons plus, sa virginité consacrée dans elle par la maternité en avait reçu un nouveau lustre, et de simple vertu était devenue un miracle. Fallait-il des titres plus réels pour la dispenser d'une loi que son Fils venait abolir pour les autres et avait déjà sans doute abolie pour elle?

Que ces titres doivent nous paraître solides! et combien n'en ferions-nous pas valoir de bien moins véritables, au préjudice de quelques lois arbitraires, nous à qui des prétextes frivoles paraissent si souvent des titres contre les lois les plus essentielles; nous qui, ne marchant sous l'empire du Seigneur que le compas à la main, mettons entre les lois qui nous obligent une distinction qui les dégrade, resserrons où elles étendent, exceptons où elles ajoutent, confondons où elles expliquent, expliquons où elles commandent, et qui, craignant toujours d'en porter la pratique au-delà de nos droits, restons toujours, en les pratiquant, au-dessous de nos devoirs?

Que ces sentimens si opposés à l'esprit de la loi furent éloignés de celui de Marie! Affranchie de toutes les obligations, elle s'en fit une indispensable de la plus légère circonstance. Telle est, par exemple, cette solitude rigoureuse qui interdisait aux mères l'entrée même du temple pendant l'espace de quarante jours depuis la naissance de leur fils. Ce fut là sans doute le point de la loi qui gêna le plus la tendre piété de Marie; elle ne parut cependant au temple que le quarantième jour. Il fallait y racheter l'enfant: quel autre méritait une offrande plus distinguée que celui qui, par la grandeur de sa génération éternelle, était le Fils du Très-Haut, et qui, dans les abaissemens même de son Incarnation, se trouvait le descendant de tant de rois? A quel prix ne convenait-il pas de racheter celui qui venait payer le prix de la rédemption du monde? Droits respectables de sa grandeur et de sa sainteté, vous êtes sacrifiés avec lui. Marie, confondue avec les mères les plus obscures, rachète son Fils comme le moins précieux des enfans; deux tourterelles sont le tribut de sa pauvreté, comme le symbole de sa candeur. Tout ce qui la renferme dans l'ordre commun lui

paraît d'un mérite distingué, et elle ne veut pas d'autre gloire aux yeux du Seigneur, que celle de s'humilier avec lui aux yeux des hommes. Que de sacrifices dans un seul! Ce qu'une créature a de plus précieux, ce qu'une mère a de plus tendre, ce qu'un cœur a de plus sensible, tout est immolé, son honneur à la honte, son Fils à la mort, sa vie entière à la douleur.

Et d'abord son honneur. La loi de la purification n'était établie que pour l'expiation du péché : que fait donc Marie en s'y soumettant? Elle est sainte, elle est Vierge, elle est mère d'un Dieu; mais, par une démarche si contraire à tous ces noms, elle ne paraît rien de ce qu'elle est, elle paraît tout ce qu'elle n'est pas, coupable, femme ordinaire, mère pauvre d'un enfant pécheur : rapprochons cette conduite de l'amour extrême qu'elle fit toujours paraître pour la pureté. Anges saints qui eûtes la gloire de lui annoncer le choix que le Seigneur avait fait d'elle, vous êtes témoins qu'elle eût renoncé aux honneurs de la maternité divine s'il eût fallu l'acheter aux dépens de sa virginité, et aujourd'hui elle se purifie comme si sa virginité avait été le prix de sa maternité.

Ce n'est pas assez : Marie sacrifie ce qu'une mère a de plus tendre, son fils; et quel fils? C'est le Fils de Dieu égal à son Père, Dieu comme lui, homme comme nous, et victime pour nous. Les Patriarches n'ont fait que l'entrevoir, les Prophètes n'ont eu que l'honneur de l'annoncer, le ciel est son héritage, la terre sa conquête, l'univers son empire, les astres sa couronne, les Anges ses ministres, les hommes ses sujets, Dieu son père, et Marie sa mère. Telle est la victime que demandait le Seigneur, et que cette mère soumise porte elle-même dans le sanctuaire.

Mettons le dernier trait au tableau de Marie. Jusqu'ici nous avons vu un autel, mais sans hostie; un sacrificateur, mais sans glaive; une victime, mais point de sang. Quelle voix vient de se faire entendre? Pontife du Dieu vivant, quel oracle venez-vous de prononcer? Des fers, des tribunaux, un peuple accusateur, un Dieu victime, une croix. Voile du temple qui devez vous déchirer à la mort de ce Dieu Sauveur, déployez-vous aujourd'hui; épargnez, s'il est possible, à nos yeux la vue de ce Calvaire sanglant, où le Fils doit être en proie à la fureur des bourreaux, et la Mère percée du glaive de douleur. L'arrêt s'exécutera : disons mieux; déjà, aux yeux de ce divin enfant, l'appareil de sa passion future est dans celui de son sacrifice présent. Il compte les accusateurs de sa sainteté parmi les témoins de son offrande; il met à la place du pontife qui prononce cet oracle le pontife aveugle qui con-

damnera son innocence. Le prétoire s'ouvre à ses regards en même temps que le sanctuaire ; le temple est le Calvaire à ses yeux ; l'autel où il se présente est la croix où il expire ; le sang ne coule pas encore, mais les clous se préparent, les bourreaux s'apprêtent, la victime est livrée, le peuple la voit : *Ecce homo.*

Marie, honorée par la loi, nous enseigne quelle sera notre récompense si nous n'agissons que d'après elle.

Il est temps de tirer le voile qui a dérobé jusqu'ici à nos yeux la gloire de Marie. Nous l'avons vue rampante au pied des autels, se soumettre comme si elle n'eût été que servante, oublier sa sainteté, et se racheter comme si elle eût été coupable. On la déclare publiquement la mère du Rédempteur ; et en cette qualité, elle exerce sur lui, avec éclat, un droit de sacerdoce et de souveraineté ; et en vertu de ce droit ainsi exercé, elle fait l'emploi de médiatrice entre Dieu et les hommes : trois avantages, dont le premier rend l'éclat à son honneur, dont le second donne de l'étendue à ses droits, et le troisième ajoute la puissance à sa sainteté. Outre la cérémonie de ce jour, on trouve dans la vie de Marie trois circonstances glorieuses où elle fut déclarée mère d'un Dieu : 1° Elle en reçut la certitude et le premier hommage au jour de l'Annonciation : c'est le ciel qui le lui rendit, un Ange en fut l'interprète, Dieu le garant, et l'Esprit saint l'auteur ; 2° Joseph son époux en fut instruit par l'Ange du Seigneur, et il connut alors le prix d'une alliance qui, en l'unissant à la mère de son Dieu, mettait sous ses yeux la sainteté de l'une, la majesté de l'autre, et dans l'une et l'autre la destinée du monde entier ; 3° Élizabeth la félicita sur la naissance future d'un fils, dont celui qu'elle portait elle-même dans son sein lui fit sentir, par le miracle de sa sanctification, la grandeur et la divinité. De ces trois témoignages, le premier fut un effet du choix dont le Seigneur avait honoré Marie ; mais elle en fut seule témoin et en déroba la gloire aux yeux des hommes. Le second était nécessaire pour son honneur et pour celui de Jésus-Christ même ; mais Joseph en fut seul instruit et n'en connut que la sainteté. Le troisième était marqué par la sanctification accordée au précurseur de Jésus-Christ ; mais Élizabeth n'en parla qu'à Marie, n'en reconnut que les effets, et ce mystère, quoique révélé par le Ciel, restait inconnu à la terre. Dieu lui réservait un témoignage plus éclatant, c'est celui qu'il lui rend à ce jour. Témoignage authentique, c'est le pontife du Dieu vivant qui déclare la maternité

divine : témoignage certain, c'est d'après l'inspiration de Dieu même : témoignage public, c'est dans le temple et à tous ceux qui croient aux promesses faites à Israël. Ne perdons rien de ces circonstances.

Il y avait alors à Jérusalem, dit l'Évangile, un saint vieillard nommé Siméon. C'était un homme juste : *Vir justus;* il marchait dans la crainte du Seigneur : *timoratus;* il attendait la consolation d'Israël : *Exspectans consolationem Israel.* L'Esprit saint s'était engagé à prolonger ses jours jusqu'à l'arrivée du Messie : *Responsum acceperat a Spiritu sancto non visurum se mortem, nisi videret sanctum Domini.* Il arrive dans le temple avec Anne, prophétesse du Seigneur, que l'Esprit saint y conduit : *in Spiritu;* il voit Jésus et Marie ; aussitôt disparaît à ses yeux cette nuit de tant de siècles dont les ténèbres avaient couvert tous les âges du monde. Un nouvel ordre d'événemens, formé par un assemblage de prodiges, lui présente, dans un enfant de quelques jours, l'attente d'Israël et le destin de tous les hommes. Il le prend entre ses bras affermis sous ce fardeau précieux, il le présente à tout le peuple ; et tandis qu'il l'adore, Anne, prophétesse inspirée par le Seigneur, lui rend aussi témoignage : *Et ipsa confitebatur.* Elle le rend, non pas dans le secret du tabernacle, mais dans toute l'enceinte du temple ; non pas aux lévites et aux ministres des autels, mais à tout le peuple assemblé : *Omnibus.* Témoignage éclatant et dont la gloire passe de Jésus-Christ jusqu'à Marie. Écoutez, disaient Anne et Siméon, vous tous qui attendez avec nous la consolation d'Israël : cette femme que vous voyez confondue avec les autres, c'est la mère du Rédempteur, promis à nos Patriarches, annoncé par nos Prophètes, attendu par nos pères ; c'est dans lui, c'est par elle que s'expliquent et s'accomplissent les promesses du Seigneur. Juifs charnels et grossiers, vous entendez ces oracles, mais sans les comprendre ; vous voyez tous ces prodiges, mais sans les connaître. La sublimité de ces mystères vous échappe ; il n'est donné qu'à ceux qui attendent avec foi la rédemption d'Israël de reconnaître le Fils de Dieu dans le Fils de Marie : *Omnibus qui exspectabant redemptionem Israel.* Et quelle impression dut produire sur des cœurs fidèles une déclaration si publique ! Joseph et Marie en furent eux-mêmes étonnés : ils en avaient été instruits par le ciel même : ils avaient entendu les concerts des Esprits célestes qui annonçaient sa naissance aux bergers : ils avaient vu des rois adorateurs oublier au pied de sa crèche la majesté du trône ; et l'éclat de tant de témoignages n'empêche pas que celui d'Anne et de Siméon ne les frappe encore d'étonnement : *Erant pater ejus et mater mirantes.* Mais

déclarer si publiquement que Marie était la mère du Rédempteur, n'était-ce pas déclarer en même temps qu'elle était Vierge? Cette qualité était inséparable de l'autre; ainsi l'avait promis l'ange du Seigneur; ainsi tant de siècles auparavant l'avaient annoncé les oracles et les Prophètes. On ne pouvait donc publier plus hautement que Marie était la plus pure des Vierges, qu'en publiant qu'elle était la mère du Messie qui ne devait naître que d'une Vierge. Mais quel jour était marqué dans les décrets de Dieu pour la manifestation de sa gloire? le jour de ses humiliations. Il fallait qu'elle se rachetât avec son Fils pour être reconnue mère du Rédempteur; et Dieu, pour faire éclater tous ses droits, attendait qu'elle en fît le sacrifice dans toute leur étendue. Quel fonds d'instructions pour nous! Souvenons-nous qu'il n'appartient qu'à Dieu de mettre le prix à nos services, comme il n'appartient qu'à lui d'en être l'objet; qu'il n'est de vraie grandeur pour le Chrétien que celle qui vient de sa soumission à la loi; qu'elle est fidèle à ceux qui la remplissent : *lex fidelis;* que ceux-là sont méprisables, qui ne l'estiment pas ou ne cherchent pas à se rendre estimables par elle : *Qui contemnunt et erunt ignobiles;* que si elle est un frein pour nos passions dont elle réprime la liberté, elle est en même temps un honneur pour notre raison qu'elle garantit; qu'il n'est de vrais souverains que ceux qui sont dominés par elle, et qu'elle nous donne sur le cœur de Dieu tous les droits que nous lui donnons sur le nôtre.

En second lieu, Marie exerce dans ce mystère un droit de sacerdoce et de souveraineté sur la personne de Jésus-Christ : il s'offre lui-même à son père, mais c'est entre les bras et par les mains de Marie, devenue sa mère par l'opération du Saint-Esprit. Elle avait donné à la terre un Dieu dans un homme, dans un Homme-Dieu elle donne au ciel une victime. Jésus-Christ reçut la vie de Marie dans l'étable de Bethléem, dans le temple de Jérusalem il prend entre les mains de Marie un engagement à la mort. Ne nous figurons donc pas, dans l'oblation qu'elle fait de son Fils, une offrande stérile et semblable à celle des autres mères, qui, rachetant leurs enfans, ne faisaient que les montrer à l'autel et les présenter selon la loi, comme un héritage sur lequel le Seigneur avait un droit de domaine et de souveraineté, mais dont il voulait bien laisser à leur tendresse l'usage et la jouissance. Marie offre le sien sans retour comme sans délai, et, de tous les droits qu'elle a sur lui, ne se réserve que celui de le sacrifier. Il ne peut pas encore aller au temple, elle l'y porte; il ne peut pas encore s'élever à l'autel, elle

l'y place; et si elle rachète sa vie, ce n'est qu'afin de nourrir chez elle, pour le Seigneur, la victime que le Seigneur a formée dans elle.

Nous ne disons pas que sa volonté ait été nécessaire à la rédemption des hommes; mais qui oserait dire que cette volonté n'a pas été jointe à celle de son Fils? Son consentement était-il nécessaire pour l'incarnation du Verbe? Non sans doute. Un Ange cependant était descendu du ciel pour le lui demander : *Fiat*, répondit-elle alors, que la volonté du Seigneur s'accomplisse, j'y consens. On ne pouvait pas dire que le premier consentement fût la cause de l'incarnation du Verbe. Il y avait néanmoins une liaison entre le mystère de Jésus-Christ fait homme et le consentement de Marie, choisie pour être sa mère : l'un était attaché à l'autre sans en dépendre. On ne peut pas dire aujourd'hui que l'offrande de Marie fût la cause de la Passion du Sauveur ; il y a cependant un rapport entre l'action du Fils qui accepte le sacrifice et l'action de la mère qui le présente; l'une est également une suite sans être une dépendance de l'autre. Si son aveu n'est pas nécessaire pour que la rédemption du monde s'accomplisse, il est pourtant vrai que la rédemption du monde ne s'accomplira pas sans cet aveu. C'est son sang après tout et une partie d'elle-même; et si elle n'en dispose pas à titre de souveraineté, elle peut l'offrir à titre d'hommage.

Ainsi la rédemption du monde se trouve dans le concert de trois volontés : celle de Dieu, qui en est l'auteur; celle de Jésus-Christ, qui en est le prix; celle de Marie, qui en est l'instrument. La mort du Messie est résolue par le Père qui l'ordonne comme souverain, par le Fils qui l'accepte comme sujet, par Marie qui l'offre comme mère. Il mourra, parce qu'il aime son père; son père le veut, parce qu'il aime les hommes ; Marie aime assez Dieu et les hommes pour y consentir. Or, quelle gloire pour cette Vierge qui avait été associée à la paternité de Dieu même, d'être encore associée en quelque sorte à sa souveraineté, en lui offrant le Fils dont elle est mère! Offrande efficace et agissante, qui opère dès le moment même sur toute la personne de Jésus-Christ et en vertu de laquelle, constitué dans un état de victime destinée à la mort, il entre sous le règne de la justice, devient, aux yeux de Dieu, l'homme d'iniquités et de vengeances, et, prenant sur l'autel les engagemens de la croix, ne quittera la route du temple que pour entrer dans celle du Calvaire.

En faut-il davantage pour justifier à nos yeux ces titres glorieux de rédemptrice et de médiatrice du salut des hommes, que les

Pères de l'Église attribuent à Marie, et dont ce mystère est encore la source? Elle est rédemptrice, non pas seulement pour avoir donné la vie au Rédempteur, mais pour l'avoir mis, en le rachetant lui-même, dans la voie de la donner pour nous; elle est médiatrice, non pas précisément à cause de l'alliance qui l'a rendue mère du médiateur, mais encore en vertu de la consécration qu'elle fait, avec une espèce d'autorité, du médiateur dont elle est mère.

En troisième lieu, si, guidés par la foi, nous entrons dans le sanctuaire où Marie, tenant entre ses mains ce dépôt sacré, le remet dans celles du pontife, est courbée sous l'autorité de la loi, souscrit d'avance à tous les traits de rigueur qui menacent la tête de son Fils, ne nous semblera-t-il pas l'entendre elle-même prononcer cet oracle de sang dont elle est pour lui l'interprète et après lui la victime? Il est donc venu, dit-elle, ce jour de vengeance et de miséricorde, dans lequel je suis mère et je cesse de l'être: moment funeste pour moi où Dieu me donne son Fils, et où je donne mon Fils à Dieu! Ne balançons pas: la voilà, Seigneur, cette victime adorable, marquée dans l'éternité de votre justice, attendue depuis le commencement des siècles, nécessaire pour le salut des peuples. C'est un Dieu égal à vous, vous me l'aviez donné pour ma gloire, je le sacrifie aux intérêts de la vôtre. Glaive du Seigneur, levez-vous, percez, s'il le faut, la mère avec le fils: les autres vous offrent leurs enfans, mais vous les leur rendez; acceptez le vôtre et le mien, et qu'il soit à vous sans partage.

Samuël fut présenté par sa mère au service des autels, mais pour être ministre et Prophète; et moi, dit Marie, je présente mon Fils, mais pour hostie et victime. Je l'ai prêté au Seigneur, disait la mère du Prophète: *Commodavi eum Domino;* et moi je le livre tout entier au domaine du Seigneur, et le sacrifice que je fais à sa grandeur est sans retour pour mes droits, comme il est sans bornes dans son mérite.

On vit autrefois une mère, consternée sur les malheurs de son fils, se livrer à la douleur la plus amère et la plus violente. Non, disait-elle, dans l'excès de son désespoir, non, je ne le verrai pas mourir le fils que le Seigneur m'avait accordé pour être le soutien de ma vieillesse; pourrai-je soutenir l'horreur d'un tel spectacle? j'en mourrai moi-même: *Non videbo morientem puerum.* Et moi, dit Marie, je m'engage à suivre jusqu'à la croix la victime que j'offre aujourd'hui sur l'autel. Je soutiendrai tout l'appareil de son supplice: le sang qui coulera de ses veines épuisées rejaillira jusque sur moi, ma foi me soutiendra, et au lieu de pleurer, dans

un Dieu Sauveur, mon Fils mourant, j'adorerai dans mon Fils mourant un Dieu Sauveur des hommes. Quel sacrifice, mais quelle gloire ! Oui, dit aujourd'hui le Seigneur à Marie comme autrefois à Abraham, c'est moi qui ai commandé le sacrifice, j'en reçois l'honneur, vous en aurez la récompense: j'en jure par l'autel sur lequel vous l'offrez; j'en jure par la croix sur laquelle il doit expirer; j'en jure par moi-même : *Per memetipsum juravi :* parce que vous avez été fidèle aux intérêts de ma gloire, je répandrai sur vous les bénédictions de ma grace : *Benedicam tibi.* Ces bénédictions couleront de siècles en siècles de mes trésors, par vos mains, sur toutes les nations de la terre : *Benedicentur in te omnes gentes terræ.* Votre culte répandu avec ma loi, aura des autels partout où j'aurai des temples; le nombre de vos enfans égalera celui de mes serviteurs: *Multiplicabo semen tuum.* On verra dans le sein de mon Église des cœurs généreux et fidèles, des ames vertueuses et charitables former sous vos auspices, dans mon sanctuaire, les sociétés les plus saintes; sociétés dont l'innocence serrera les nœuds, dont la piété dictera les lois, où les vertus marqueront les rangs : *Multiplicabo semen tuum.* Des ennemis furieux se déclareront contre les intérêts de votre gloire, mais ceux de la mienne s'y trouveront renfermés; vos victoires sur eux égaleront leurs combats contre vous : *Possidebit portas inimicorum.*

Vous avez été fidèle, c'en est assez; mon empire reconnu rétablira le vôtre; et le Fils offert dans mon sanctuaire y assure une place à la mère : *Quia fecisti hanc rem.* Oui, Vierge sainte, c'est l'éclat de cette gloire qui maintient parmi les fidèles un culte précieux à l'Église, commencé avec son règne, soutenu par son zèle, répandu par ses ordres, et contre lequel ne prévaudront jamais les efforts de l'erreur et de l'impiété, du libertinage et de l'hérésie, des vices et des scandales. Puisse une fidélité semblable à la vôtre allumer et entretenir un zèle digne de vos intérêts, une reconnaissance égale à vos bienfaits, une soumission semblable à votre générosité, une sainteté tracée par vos exemples, soutenue par votre protection et couronnée enfin d'un rayon de votre gloire ! (L'abbé Duquesne, *Grandeurs de Marie*).

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Sanctifica mihi primogenitum ; mea sunt enim omnia.

Consacrez-moi tous les premiers-nés ; car toutes choses sont à moi. (*Exod.*, 18, 2.)

Quidquid habueris masculini sexus consecrabis Domino.

Vous consacrerez au Seigneur tous les mâles. (*Exod.*, 13, 12.)

Mulier si, suscepto semine, peperit masculum, immunda erit septem diebus.

Si la femme ayant usé du mariage enfante un mâle, elle sera impure pendant sept jours. (*Levit.* 12, 2.)

Omne sanctum non tanget, nec ingredietur sanctuarium, donec impleantur dies purificationis suæ.

Elle ne touchera rien qui soit saint, et elle n'entrera point dans le sanctuaire jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis. (*Levit.* 12, 4.)

Quum expleti fuerint dies purificationis suæ, deferret agnum anniculum in holocaustum, et pullum colombæ sive turturum pro peccato, et tradet sacerdoti qui offeret illa coram Domino, et orabit pro ea.

Lorsque les jours de sa purification auront été accomplis, elle portera un agneau d'un an pour être offert en holocauste pour le péché, le petit d'une colombe ou une tourterelle qu'elle donnera au prêtre qui les offrira devant le Seigneur et priera pour elle. (*Levit.*, 12, 6, 7.)

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.

Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu du temple. (*Ps.* 47, 10.)

Tempus faciendi, Domine ; dissipaverunt legem tuam.

Il est temps, Seigneur, que vous agissiez ; les pécheurs ont renversé votre loi. (*Psalm.*, 118, 126.)

Homo sensatus credit legi, et lex illi fidelis.

L'homme prudent et sensé met sa confiance dans la loi de Dieu qu'il observe, et cette loi lui est fidèle. (*Eccli.*, 33, 3.)

Non veni solvere legem, sed adimplere.

Je ne suis pas venu pour dispenser de la loi, mais pour la faire accomplir. (*Math.*, 5, 17.)

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Les jours de la purification de Marie étant acccomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (*Luc*, 2, 22.)

Simeon exspectans consolationem Israel.

L'occupation de Siméon était d'attendre la consolation d'Israël. (*Ib.*, 25.)

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.

Un glaive de douleur percera votre ame. (*Ib.*, 35.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.*, II, 22.)

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà long-temps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce Roi a toujours pensé au bien de ses peuples; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades; et comme telle était la loi, que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés, ni ses malades guéris que par sa croix, par ses clous et par ses blessures, il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa Passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ: travail, accablement, mort toujours présente; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul[1] que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avait fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opé-

[1] Hebr., x, 5.

ration tellement intime et puissante que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et, par une suite nécessaire, pressé de toute la rigueur de ses jugemens, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le Sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'Ange : *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint Apôtre [1], et digne d'ê« tre reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est venu « au monde pour délivrer les pécheurs, » et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin que l'Église catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime, parce qu'elle a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très importante et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le Nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, Chrétiens, n'admirez-vous pas, dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paraissent dans notre Évangile nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation ? Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paraît toute exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son ame, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur ? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée ? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'of-

[1] I Tim., I, 15.

frir lui-même à son Père, attire tous ses fidèles à son sentiment et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre Évangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même Évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paraissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car, comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon, détaché du siècle présent, immole l'amour de la vie; Anne, pénitente et mortifiée, détruit devant Dieu le repos des sens; et Marie, soumise et obéissante, sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice: par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté : et c'est le sujet de ce discours. (BOSSUET, *Ier sermon sur la Purification de la sainte Vierge.*)

Siméon nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance; et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet, il faut penser, Chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous

haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature. Car, si elle répugne de telle sorte à tous les autres animaux qui sont engendrés pour mourir, combien plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, lequel a été créé si heureusement que, s'il avait voulu vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin? Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujéti tout ce qui respire; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui et n'adoucit point ses disgraces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la crainte « de mourir tenait dans une éternelle sujétion : » *Et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii servituti* [1].

Voici, Messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre Médecin. Cette méthode paraît sans raison; mais, si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'était le remède propre, et, s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin, un désordre étrange, un extrême déréglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévi-

[1] Hebr., II, 15.

tables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire et veut toujours l'impossible ! Et toutefois, Chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire bien comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un grand malheur que le corps ait perdu son ame, combien plus que l'ame ait perdu son Dieu ? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'ame raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle ? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer !

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que « notre ame ayant bien « voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait été con-« trainte de quitter son corps : » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus.* Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujétis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contrains de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force ; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnaissez, Chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse ! Car, puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée, qu'y avait-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécra-

ble; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paraissez donc, il est temps, ô le désiré des nations! divin Auteur de la vie, glorieux triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple. C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie: tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, Chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est « que la peine du péché, et la sienne est le sacrifice qui l'expie: » *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam: et ideo quum sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato.*

Ah! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles: *Nunc dimittis* [1]. On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur: on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix: en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient: en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent: en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, Chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon? Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut

[1] Luc., II, 29.

plus voir autre chose, et il aime mieux l'aller attendre avec espérance que de demeurer en ce monde où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais. Nous donc, qui ne voyons que les vanités dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie?

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi, sa belle-mère, qui lui persuadait de se retirer. « Non, non, ne croyez pas « que je vous quitte ; partout où vous irez, je veux vous y suivre ; « partout où vous demeurerez, j'ai résolu de m'y établir : *Quocum-« que perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter mo-« rabor*. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. « Ah! je le prends à témoin que la seule mort est capable de nous « séparer, encore veux-je mourir dans la même terre où vos restes « seront déposés, et c'est là que je choisis le lieu de ma sépulture. » *Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ*[1]. Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et les cendres même être plus tranquilles, quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivans, et dans la lumière de vie?

Après cela, Chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle vous « crie tous les jours : Je suis laide et désagréable, et vous la ché-« rissez avec ardeur. Elle vous crie : Je vous suis rude et cruelle ; et « vous l'embrassez avec tendresse. Elle vous crie : Je suis changeante « et volage, et vous l'aimez avec attache. Elle est sincère en ce point, « qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas long-temps « avec vous et que bientôt elle vous manquera comme un faux « ami au milieu de vos entreprises, et vous faites fondement sur

[1] Ruth., I, 16, 17.

« elle, comme si elle était bien sûre et fidèle à ceux qui s'y fient. » *Clamat tibi : Fœda sum ; et tu amas. Clamat : Dura sum, et tu amplecteris ? Clamat : Volatica sum, et tu sequi conaris ? Ecce respondet tibi amata tua : Non tecum stabo.* Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt, dit saint Augustin, à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. » *Qui tanta agis, ut paulo serius moriaris, age aliquid, ut nunquam moriaris.*

Cessons donc de nous laisser tromper plus long-temps à cette amie inconstante qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse. (Bossuet.)

Anne nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de pénitence en mortifiant nos appétits.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits et prenez l'eau dans votre fontaine. » *Bibe aquam de cisterna tua et fluenta putei tui*[1]. Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'ame raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens ; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux, puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgraces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre ame par le ministère des sens ; mais elle doit jaillir au dedans du cœur, toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, Chrétiens, se prend de la nature de l'ame, qui ayant sans doute ses sentimens propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part, et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source tou-

[1] Prov. v, 17.

jours féconde de plaisirs réels, desquels, certes, quiconque a goûté, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? Qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre ame ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, Chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avait sur nous quelque autorité, avec quelle clarté nous ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort. Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme, ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu! quel est ce désordre? et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes, et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui devait être spirituel même dans la chair, devient « tout charnel, même dans l'esprit » : *Qui... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis.*

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu, dans la connaissance de nos faiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné devait être régi par l'esprit; et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'elle en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'ame est devenue corporelle. Car, qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner

leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains momens dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité, nous ne romponspas de bonne foi. Apprenons, Messieurs, à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits momens de relâche où il semble que la passion se repose, tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés! tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentimens que l'amour de la vertu avait réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* [1] : « Tous mes « bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de mon salut ont « passé en mon esprit comme un nuage, et ces grandes résolutions « ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature; maintenant, Messieurs, voici le remède. Voici le Sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, « et y cueillir un fruit agréable au goût : » *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* [2] ; mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre ame. Ce qu'il accomplit sur la croix il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet Enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrissent tous ceux qui le voient; à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradi-*

[1] Job., xxx, 15. — [2] Gen., III, 6.

cetur[1] : « Il est mis pour être en butte, dit le saint vieillard, à toute « sorte de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignemens, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers, par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit Enfant, et quelles misères vous sont réservées! Mais vous les souffrez déjà par impression; et votre Prophète a raison de vous appeler « l'homme de dou-« leurs, l'homme savant en infirmités : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem*[2] : parce que si vous savez tout par votre science divine, par votre expérience particulière, vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs et les peines : *Virum dolorum.*

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, Chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, Chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas long-temps sa vigueur quand

[1] Luc. II, 34. — [2] Is., LIII, 3.

il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diu fortis est contra seipsum.*

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre le transport du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quam fastidium ipsius voluptatis ?* Qui nous donnera, Chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'ame, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience ? Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un regard d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née, cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvemens séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie. (Bossuet.)

Marie nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté.

La sainte et immuable volonté de Dieu, à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en deux manières, et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous, et par les commandemens qu'il nous fait, et par les événemens qu'il nous envoie. Car, comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événemens qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, Messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à

souffrir, il propose dans ces préceptes ce qui lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événemens ce qu'il veut que l'on endure; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi, celle qui conduit les événemens en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidens fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes frères, d'autres sentimens : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et, à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfans de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice; regardons dans les événemens les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et, pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, Chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions? Mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, est établi pour « la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé « comme un signe auquel on contredira, et votre ame sera percée « d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère! Je vous prie,

Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils; mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une ame menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre ame confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendans sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle doit se mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous, si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire, qu'« il est moins « dur, sans comparaison, de souffrir une seule mort que de les ap- « préhender toutes : » *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo.* Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente long-temps; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô nature! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre; ce qu'on exécute lui fait tout sentir; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, qu'arrivera-t-il? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent; et elle nous apprend par cet exemple les deux

actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, Chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux? est-ce un fils? et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu, vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutius habitura quem Domino commendasset* [1].

C'est la grande obligation du Chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir, parce qu'étant les instrumens principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains, qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de leur dire : non seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur; car il a dit par son Prophète « qu'il « fera la volonté de ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet* [2]. (Bossuet.)

[1] S. Paulin. Ep. ad Sever. n° 9. — [2] Ps. CXLIV, 20.

Offrande de Marie.

Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la Purification de la Vierge Marie qui eut lieu, selon la loi de Moïse, quarante jours après la naissance du Sauveur. Car il était écrit dans la loi qu'une femme qui aurait enfanté un fils selon le cours ordinaire de la nature serait immonde pendant sept jours, et que le huitième l'enfant serait circoncis. Ensuite, que pendant qu'elle serait appliquée à se purifier, elle s'abstiendrait de l'entrée du temple, c'est-à-dire pendant quarante jours après lesquels elle offrirait son fils au Seigneur avec des présens. Il est clair que la Mère du Sauveur n'était pas comprise dans cette loi, puisqu'elle n'avait pas enfanté selon le cours ordinaire de la nature.

Or, croyez-vous que connaissant ce qui s'était opéré en elle, Marie n'ait pas pu sentir de l'opposition pour se soumettre à cette loi et se dire à elle-même : Qu'ai-je besoin d'être purifiée? Pourquoi m'abstiendrai-je d'entrer dans le temple, moi qui ai mis au monde le Seigneur du temple? Il n'y a rien eu d'impur, rien d'illicite, rien qui exige de purification dans sa conception et dans sa naissance; puisque d'ailleurs cet Enfant est la source de toute pureté, et qu'il est venu pour purifier le monde du péché. Qu'est-ce que l'observance légale trouvera à purifier en moi qui suis devenue la plus pure de toutes les créatures et de toutes les vierges par cet enfantement immaculé? Il est vrai, ô heureuse Vierge, il est vrai, vous n'avez aucune raison qui vous oblige à vous purifier, vous n'en avez aucun besoin. Mais votre Fils avait-il besoin d'être circoncis? Soyez donc dans la multitude des femmes, comme l'une d'entre elles, puisque votre divin Fils a bien voulu être de même parmi les enfans des hommes. Il a voulu être circoncis; et croyez-vous qu'il ne désire pas encore plus d'être offert à son Père? Offrez donc pour notre réconciliation une hostie sainte et agréable à Dieu. Le Père Éternel recevra avec joie cette oblation nouvelle, cette hostie d'un prix infini dont il dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Mais cette victime, mes frères, est encore trop délicate pour être offerte aujourd'hui, elle n'est que présentée au Seigneur. On lui substitue deux oiseaux, et aussitôt on la retire. Un jour viendra où elle sera offerte non dans le temple, ni entre les bras de Siméon, mais hors de la ville et sur les bras de la croix. Un jour viendra où cet Enfant ne sera pas racheté par un sang étranger, mais où il rachetera les autres par son

propre sang, parce que Dieu le Père l'a envoyé à son peuple pour le racheter. Ce sera alors le sacrifice du soir, mais aujourd'hui c'est le sacrifice du matin. Celui-ci est plus agréable, mais celui-là sera la consommation et la plénitude de tous les autres. Le premier se fait peu de jours après sa naissance, le second aura lieu lorsqu'il sera parvenu à la force de l'âge; et de l'un et de l'autre on peut dire : *Oblatus est quia ipse voluit;* il a été offert parce qu'il l'a voulu. Car s'il est offert aujourd'hui, ce n'est pas qu'il en ait besoin et qu'il soit soumis à la loi, mais c'est parce qu'il l'a bien voulu; et s'il doit être un jour offert sur la croix, ce n'est pas parce qu'il le mérite, ni parce que la malice des Juifs doit l'emporter sur lui, mais c'est parce qu'il l'a bien voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* Je vous offrirai donc, Seigneur, un sacrifice volontaire, parce que vous vous êtes volontairement sacrifié pour mon salut, et non par nécessité.

Mais qu'est-ce que nous lui offrirons, mes frères, qu'est-ce que nous lui rendrons pour tout ce qu'il a fait pour nous? Il a donné ce qu'il avait de plus précieux; la victime ne pouvait être d'un plus grand prix. Faisons donc tout ce qui est en notre pouvoir, offrons-lui ce que nous avons de meilleur, offrons-nous entièrement nous-mêmes. S'il n'a pas dédaigné de s'offrir pour nous, pourquoi diffèrerions-nous? O mon Dieu, qui pourra m'assurer que vous voudrez bien recevoir mon offrande? Je n'ai que deux chétifs présens à vous présenter, mon corps et mon ame. Que ne puis-je vous les offrir parfaitement en sacrifice de louange? Il est plus glorieux et plus avantageux pour moi que je vous sois offert que de rester à moi-même. Car abandonné à moi-même, il n'y a dans mon ame qu'agitation et trouble. Mon esprit, au contraire, sera dans la paix et dans la joie aussitôt qu'il vous appartiendra uniquement. Dans le temps où Jésus était sur le point de mourir, les Juifs offraient à Dieu des hosties mortes. Mais maintenant je vis, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Le Seigneur ne veut pas ma mort, et j'aurais de la peine à lui sacrifier ma vie. Les hosties qui l'apaisent et qui lui plaisent sont les hosties vivantes. Or, pour que notre oblation lui soit agréable, voyons les trois qualités qu'elle doit avoir, figurées par les trois personnes qui étaient au temple dans l'offrande qui fut faite de Jésus. Il y avait Joseph l'époux de la Mère de Dieu, cette Vierge Mère et l'enfant Jésus. Que notre offrande soit donc accompagnée d'une constance virile désignée par Joseph; de la continence de la chair figurée par Marie; et d'un esprit humble dont Jésus-Christ nous fournit l'exemple. Je veux dire qu'en nous donnant à Dieu, nous le devons faire avec

une résolution mâle de persévérer, avec un grand désir de conserver une innocence virginale, et enfin avec une simplicité et une humilité d'enfant plus intérieures encore qu'extérieures. (Saint Bernard.)

Obéissance de Marie opposée à la désobéissance d'Ève.

Ce fut au moment de l'Incarnation du Verbe que s'accomplirent à la lettre ces paroles de l'Évangile : « Il est venu chez lui [1].» On vit le Créateur porté dans le sein d'une Vierge, sa créature, et cette même Vierge anéantir sur l'arbre de la croix, par son obéissance parfaite, le décret de mort que la désobéissance d'Ève avait attiré sur nous, au sujet de l'arbre de la science du bien et du mal. Alors fut effacé le souvenir de la fatale séduction à laquelle Ève, vierge encore, s'était laissée aller, quand un Ange, ministre du Dieu de vérité, est venu apporter à Marie, également Vierge, la bonne nouvelle du salut. Car, de même que la première s'était laissée séduire par un Ange pour s'éloigner de son Dieu et prévariquer contre son Verbe, de même la seconde apprit de la bouche d'un Ange qu'elle porterait un Dieu dans son sein, en obéissant à son Verbe ; et de même encore, que l'une s'était laissée entraîner à la désobéissance, de même l'autre montre envers son Dieu la plus parfaite soumission, afin que de la sorte Ève, vierge, eût pour intercesseur la Vierge Marie.

Si donc le genre humain tout entier avait été condamné à la mort par une Vierge, nous le voyons aujourd'hui sauvé par une Vierge ; l'obéissance de l'une ayant servi de compensation et de contrepoids à la désobéissance de l'autre. La faute de notre premier père fut expiée par les châtimens infligés au premier-né ; la prudence du serpent fut vaincue par la simplicité d'une colombe ; et ainsi nous vîmes tomber les chaînes qui nous attachaient à la mort par une funeste nécessité. (Saint Irénée, *contre les hérésies.*)

Péroraison.

Regardez le bon Siméon : comme l'Évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie ! Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de graces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait* [2]. Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que

[1] Joan, I, 11. — [2] Luc., II, 28.

d'ardens baisers! quelle abondance de larmes! il faut donc, avant toutes choses, que votre ame se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi: et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez [1] a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point [2] ! Après, que votre ame s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous [3]? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite, entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* [4].

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère et adoucit les esprits? Or, n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car, par le moyen de la sainte chair de Jésus, nous nous unissons à la Divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit [5]. Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos ames! C'est pourquoi songeons, Chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui, comme des soldats aveugles et téméraires, profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor [6]. Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. (BOSSUET.)

[1] Luc., x. 23. — [2] Joan., xx, 29. — [3] Ps. xxxiv, 11. — [4] Luc., ii, 29. — [5] I Joan., i, 3. — [6] I Thes., iv, 4; II Cor., iv, 7.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.*, II.)

Cet enfant, qui est aujourd'hui porté à Jérusalem, c'est le Fils unique de Dieu, égal à son Père, éternel comme lui et Dieu comme lui. Celle qui le porte, c'est Marie, Mère de Dieu, la plus sainte de toutes les femmes et la plus remplie de grace. Le sujet pourquoi elle le porte, c'est afin de le présenter à Dieu; et l'Évangéliste, s'arrêtant à une circonstance bien remarquable, ajoute que tout cela se fait selon la loi : *Sicut scriptum est in lege Domini*[1] : comme si Marie, ni Jésus-Christ même, ne pouvaient avec bienséance paraître devant Dieu qu'en observant la loi; comme si leur sacrifice, tout divin qu'il est, ne devait être agréé de Dieu qu'autant qu'il se trouverait conforme à sa loi; comme si l'ouvrage du salut et de la rédemption des hommes dépendait de l'accomplissement de la loi. Que signifie cela? c'est, Chrétiens, le mystère que j'entreprends de développer et le point auquel je m'attache pour votre instruction et votre édification. Cette obéissance à la loi du Seigneur, cette obéissance que la présentation d'un Dieu sauveur et la Purification d'une mère Vierge nous prêchent si hautement, cette vertu si inconnue et néanmoins si nécessaire, voilà l'importante matière que me fournit la solennité de ce jour. Divin Esprit, vous qui sanctifiâtes Marie par la pratique et l'observation de la loi, et qui la conduisîtes dans le temple pour y offrir son sacrifice comme il était ordonné dans la loi, remplissez-nous des mêmes sentimens dont son ame bienheureuse fut alors pénétrée; donnez-nous comme à

[1] Luc., II.

elle une haute idée de cette sainte et adorable loi du Seigneur; faites-nous bien comprendre que, sans cette loi, il n'y a dans nous que corruption et que désordre; en sorte que du moment que nous sortons des bornes de cette loi, nous devenons incapables de tout bien et déterminés à tout mal. Tant de crimes qui se commettent tous les jours, et que je puis appeler les abominations et les horreurs de notre siècle, en sont une preuve visible : mais peut-être l'endurcissement de nos cœurs ferait-il perdre à cette preuve toute sa force, si les lumières de votre grace ne venaient au secours de nos réflexions. Je parle devant le plus grand roi du monde, et, sûr que je suis de sa religion, je ne crains point de parler avec trop de liberté, tandis que je parle pour les intérêts de la loi de Dieu. Je ne vous demande pas même, ô mon Dieu! comme la vertueuse Esther, que mes paroles lui plaisent, parce que je me promets de sa piété, qu'en lui parlant de l'excellence et de la prééminence de votre loi, non seulement je lui plairai, mais je le persuaderai et le toucherai. J'ai besoin néanmoins, Seigneur, de votre secours; et, pour l'obtenir, je m'adresse à Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

C'est le propre de l'esprit de l'homme, de n'avoir rien d'uniforme dans ses sentimens, d'être souvent contraire à lui-même et de donner, selon les situations diverses où il se trouve, dans des extrémités tout opposées. Cela se vérifie en mille sujets, mais particulièrement en celui que j'ai entrepris de traiter, qui est l'obéissance et la soumission due à la loi de Dieu. Car je découvre deux principes différents qui forment dans l'homme une double opposition à cette obéissance, tellement que nous pouvons dire aussi bien que l'Apôtre : Je sens dans moi-même une loi secrète qui répugne à la loi de mon Dieu, et qui me captive sous la loi du péché. Ces deux principes, suivant la belle réflexion de saint Ambroise, sont l'orgueil de l'homme et sa lâcheté : l'orgueil de l'homme, qui lui fait oublier ce qu'il doit à Dieu; et sa lâcheté, qui l'empêche de voir ce qu'il peut, et de quoi il est capable avec le secours de Dieu: l'orgueil de l'homme, qui le rend insolent et libertin; et sa lâcheté, qui le rend faible et pusillanime; l'orgueil de l'homme, qui, à l'égard de Dieu même, lui inspire de la hauteur; et sa lâcheté, qui, à l'égard de ses devoirs, le jette dans l'abattement: l'un et l'autre, pour lui faire violer cette souveraine et divine loi que Dieu lui a imposée, mais dont la servitude, quoique aimable, du moment qu'il se pervertit, commence à lui déplaire et à lui devenir odieuse. Or je veux, Chrétiens, combattre aujourd'hui ces deux désordres, et

parce que l'accomplissement de la loi consiste à éviter également ces deux extrémités dangereuses, soit en se soumettant avec humilité à ce que la loi commande, soit en s'efforçant avec courage de surmonter ce qu'il y a dans la loi de difficile, mon dessein est de graver bien avant dans vos esprits et dans vos cœurs ces deux obligations, et de vous mettre pour cela devant les yeux l'obéissance que pratique aujourd'hui Marie : car, sans sortir de mon mystère, vous verrez dans la personne de cette Vierge offrant son Fils pour sacrifice, le modèle d'une obéissance solidement humble et d'une obéissance courageuse et héroïque : d'une obéissance solidement humble, qui confond notre orgueil, et d'une obéissance héroïque, qui condamne notre lâcheté. Prenez garde : Marie, dans la cérémonie de ce jour, accomplit la loi du Seigneur ; et cette loi, comme l'Évangile nous le fait assez entendre, est infiniment rigoureuse pour elle. En ce qu'elle obéit à la loi, je trouve la confusion de notre orgueil ; ce sera la première partie : en ce qu'elle surmonte toutes les difficultés de la loi, je trouve la condamnation de notre lâcheté ; ce sera la seconde partie : deux points que j'ai à développer, et qui vont faire le partage de ce discours et le sujet de votre attention. (BOURDALOUE, 1er *sermon sur la purification de la Vierge.*)

Marie confond notre orgueil en obéissant à la loi.

Nous nous élevons au dessus de la loi de Dieu ; et cela, Chrétiens, nous arrive en deux manières : l'une, que j'appelle révolte du cœur, lorsque, sans nous expliquer autrement que par nos œuvres, nous disons intérieurement comme l'Ange rebelle, *Non serviam* [1] ; il m'en coûterait trop pour vivre dans cette servitude ; que Dieu ordonne tout ce qu'il lui plaira, je ne me soumettrai point à sa loi : l'autre que je considère comme la plus pernicieuse erreur de notre esprit, lorsque, nous trompant nous-mêmes, nous cherchons des prétextes et nous nous formons des consciences pour nous dispenser des obligations de la loi. Or, le mystère que nous célébrons confond hautement ces deux entreprises de notre orgueil ; et c'est, comme vous allez voir, ce qui paraît d'abord dans la présentation de Jésus-Christ et dans la Purification de Marie.

Quoique nés dépendans et sujets de Dieu, nous avons, mes frères, un penchant à nous révolter contre la loi de Dieu qui nous domine : voilà l'origine de la corruption de tout l'homme. Prenant

[1] Jerem., II.

l'homme en particulier et selon la différence des conditions qui partagent le monde, voilà le péché capital des grands du siècle qui, de leur état, se font un principe d'indépendance, comme si la loi de Dieu n'était pas faite pour eux, comme si Dieu, en la portant, avait dû les excepter; comme s'il n'était pas, au contraire, de l'empire de Dieu qu'il y eût un législateur pour eux, et une loi afin, disait le Prophète royal, de leur apprendre qu'ils sont hommes : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant quoniam homines sunt* [1]. Donnons à cette morale toute son étendue. Voilà, dis-je, en général, le péché des impies et des libertins, qui, jusque dans l'obscurité des plus médiocres fortunes, ont souvent à l'égard de Dieu des cœurs aussi indociles que ceux qui tiennent dans le monde les premiers rangs; la licence et l'impiété faisant dans les uns ce que l'abus de la grandeur et de l'élévation fait dans les autres. Mais Marie obéissant à la loi de Moïse, et se purifiant dans le temple, confond bien là-dessus, malgré nous, notre conduite. Car enfin elle était reine, elle était mère de Dieu, elle était, comme mère de Dieu, en possession d'une autorité légitime sur l'auteur même de la loi; et par conséquent elle avait tous les titres d'indépendance que peut avoir au dessous de Dieu une pure créature. Il est vrai : mais c'est justement pour cela que Dieu veut qu'elle s'assujétisse à la loi, afin de détruire par son exemple l'indépendance criminelle que nous affectons, afin de condamner notre libertinage par une preuve convaincante et sans réplique. Car si dans l'ordre de la Rédemption, dont le secret adorable se développe aujourd'hui à nos yeux, une mère de Dieu, toute mère de Dieu qu'elle est, n'est pas exempte d'obéir; de quel front pouvons-nous soutenir devant Dieu l'injustice et la témérité de nos désobéissances? Marie fait quelque chose encore de plus: et quoi? non seulement elle se soumet à la loi, mais elle y soumet son Fils, ce Fils qui, plus grand, plus libre, plus absolu qu'elle, et néanmoins voulant bien être soumis par elle, fournit encore à Dieu contre nous une raison mille fois plus touchante pour réprouver et pour confondre cet esprit d'orgueil qui nous rend prévaricateurs. C'est-à-dire, Marie soumet à la loi la grandeur même, à la loi la puissance même, à la loi l'indépendance et la souveraineté même. Car voilà le double miracle que le ciel nous découvre dans cette fête, une reine sujette, et assujétissant un Dieu; un Dieu obéissant et présenté par une mère obéissante : pourquoi? ah! mes chers auditeurs, comprenez-le bien. Vous qui tenez dans le monde les pre-

[1] Ps. IX.

miers rangs et vous qui vous trouvez réduits aux derniers ; vous que vos conditions distinguent, et vous qu'elles ne distinguent pas, grands et petits, riches et pauvres, car je suis redevable à tous, écoutez-moi : c'est ici que l'intelligence d'une des plus importantes vérités vous est donnée, et c'est par la comparaison même de vos états que je vais vous la rendre sensible.

Pourquoi un Homme-Dieu sujet à la loi? Pour vous faire entendre, grands du monde, l'obligation spéciale où vous êtes de vivre dans un parfait assujétissement aux lois de Dieu. Vous ne l'avez peut-être jamais bien conçu ; et, par un renversement de raison et de religion, vous vous flattez que la rigueur des lois divines n'est pas pour vous comme pour le reste des hommes : mais détrompez-vous aujourd'hui de cette fausse prévention, et pour cela entrez en esprit dans le temple de Jérusalem : car vous y verrez la maxime contraire solidement établie; et pour peu que vous vous appliquiez à considérer le mystère de ce jour, vous concluerez que les lois divines vous regardent encore plus particulièrement que le reste des hommes, quoiqu'elles soient pour tous sans exception. Vous me demandez sur quoi est fondée cette conséquence ? Sur trois raisons que vous devez méditer tous les jours de votre vie. Première raison, c'est que plus vous avez dans le monde ou de naissance ou de pouvoir, plus vous êtes capables de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû en qualité de Souverain législateur ; comme il est vrai de dire que Jésus-Christ, en se réduisant sous la loi, a eu seul l'avantage d'honorer la souveraineté de Dieu autant qu'elle mérite de l'être. Motif admirable pour vous engager, tout élevés et tout-puissans que vous êtes, à une obéissance exacte. Dieu trouve en vous, quand vous accomplissez sa loi, une gloire particulière, et il ne tient qu'à vous de la lui procurer, cette gloire, qui plus que toute autre contribue à sanctifier son nom, et dont par là même il est si jaloux. Seconde raison, c'est que Dieu ne vous a distingués dans le monde que pour le glorifier de la sorte : car ne croyez pas, Chrétiens, qu'il y ait des hommes ou revêtus d'honneurs, ou pourvus de biens, pour être plus en droit que les autres de faire leurs volontés, et de vivre selon leurs lois. Cela ne peut être, et Dieu, dont la toute-puissance est inséparable de sa sagesse et de sa sainteté, n'a pu, dans l'inégalité des conditions humaines, se proposer une telle fin; les rois mêmes, qui, selon l'expression du Saint-Esprit, sont comme les divinités de la terre, ne règnent que pour servir le Seigneur : *Et reges ut serviant Domino* [1]. Voilà l'or-

[1] Ps. CI.

dre de la Providence et même de la création, selon lequel ce qui approche le plus de Dieu n'est défini que par une servitude plus immédiate, et une plus grande dépendance de Dieu. Et pourquoi cet ordre ne subsisterait-il pas, puisque Jésus-Christ, qui est le chef des prédestinés, n'a été prédestiné lui-même que pour y être soumis? En quoi consiste tout le mystère de son humanité? Saint Paul nous l'enseigne en deux mots, dont nous voyons aujourd'hui l'accomplissement: *Misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege* [1]; un Dieu formé d'une femme pour être assujéti à la loi. Voilà l'idée que nous en donne l'Apôtre; voilà pourquoi ce Fils de Dieu a été envoyé: hors de là ce Verbe divin ne se serait jamais fait chair, et sans cela il n'y aurait point eu de Dieu-Homme. Serez-vous donc surpris, ou devez-vous l'être, quand j'ajoute que sans cela il n'y aurait dans le monde ni qualité, ni dignité, ni rang, ni fortune, mais que Dieu vous aurait laissés dans le néant; et que, s'il vous en a tirés, c'est afin que sa loi eût en vous des observateurs fidèles et de zélés défenseurs? Je dis plus, et c'est la troisième raison: Dieu, en vous plaçant au dessus du commun des hommes, a prétendu vous proposer au monde comme des modèles de la sainte dépendance que je vous prêche; de même que Jésus-Christ et Marie n'ont paru dans le temple du Seignenr que pour être l'exemple d'une inviolable fidélité, et d'une parfaite soumission à sa loi. C'est-à-dire, selon saint Grégoire, pape, que Dieu prétend que les petits apprennent des grands à lui obéir, et que les grands se considèrent sur ce point comme la règle, à quoi les petits ne manquent jamais de se conformer.

Ceci me donne lieu de parler maintenant à vous, mes frères, à vous dont le salut me doit être d'autant plus cher, et les ames plus précieuses, qu'ayant moins de part aux avantages du siècle, vous participez moins à ses désordres et à sa corruption; à vous que Dieu a fait naître dans des conditions plus obscures, et dont il semble que la destinée, ou, pour mieux dire, la vocation se termine à dépendre et à obéir. Pourquoi une Mère de Dieu, et par son ministère un Homme-Dieu soumis à la loi? Pour trois autres raisons qui vous regardent, et que je vous prie de n'oublier jamais: pour vous consoler, pour vous instruire, et pour vous confondre. Pour vous consoler de l'état où vous êtes, et qui vous réduit à n'avoir pour partage que l'obéissance; c'est l'état que Jésus-Christ a choisi, ayant mieux aimé prendre la forme de serviteur que celle

[1] Gal., IV.

de maître, et se soumettre à la loi que de donner la loi : pour vous fortifier par cette pensée, que ceux qui sont plus élevés que vous dans le monde sont sujets comme vous à la loi de Dieu, seront jugés aussi bien que vous selon la loi de Dieu, n'éviteront pas plus que vous le tribunal où tout doit être décidé par la loi de Dieu ; voilà votre consolation : pour vous instruire de la manière dont vous devez obéir, je veux dire aux hommes pour Dieu, et à Dieu dans les hommes, en sorte que votre obéissance ne s'arrête pas à l'homme, mais qu'elle s'élève à Dieu, comme à sa fin et à son principal objet : *Sicut Domino, et non hominibus* [1] ; que vous regardiez ces hommes de qui vous dépendez, comme les images de Dieu ; que vous respectiez leurs lois comme des écoulemens de la loi de Dieu ; que vous receviez leurs commandemens, comme des déclarations expresses de la volonté de Dieu ; vous souvenant que sans cela l'obéissance que vous leur rendez n'est qu'une obéissance servile, qu'une obéissance païenne, qu'une obéissance réprouvée, dont Dieu ne vous tiendra jamais nul compte, et dont vous perdez tout le fruit, parce que vous ne la pratiquez pas selon ce divin exemplaire qui nous est aujourd'hui proposé dans la présentation d'un Dieu Sauveur, et dans la purification d'une mère Vierge ; voilà votre instruction : mais surtout, pour vous confondre de l'extrême et de l'injuste opposition que vous avez à dépendre de Dieu et à porter le joug de sa loi, lorsque avec tant de docilité vous vous faites un mérite, du moins une politique, de dépendre des hommes. Car, en vous comparant vous-mêmes avec vous-mêmes, voici, mes frères, le sujet de ma douleur, et ce qui me fait gémir. Vous n'osez désobéir aux hommes, et vous désobéissez à Dieu ; vous êtes souples devant les hommes, et orgueilleux devant Dieu ; les lois des hommes vous contiennent dans le devoir, et vous violez impunément celles de Dieu. Saint Paul disait aux Éphésiens : *Obedite dominis carnalibus sicut Christo* [2] : Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect comme à Dieu même : mais s'il m'était permis de changer la proposition de saint Paul, peut-être vous dirais-je volontiers : Obéissez à votre Dieu comme vous obéissez à vos maîtres selon la chair ; et c'est là ce que j'appelle votre confusion. Car quelle indignité que je me trouve obligé de souhaiter pour vous qu'au moins les choses ici fussent égales, et de me contenter que vous eussiez pour votre Dieu une obéissance aussi prompte, aussi humble, aussi fidèle que celle

[1] Col., III. — [2] Ephes., VI.

qu'exigent de vous les hommes et que vous leur rendez si exactement!

Je sais, mon cher auditeur, que cet assujétissement aux lois de Dieu vous paraît gênant et humiliant; je sais que vous vous aveuglez jusqu'à croire qu'il répugne à cette liberté naturelle dont vous êtes jaloux; et que vous ne distinguez pas d'un amour déréglé de l'indépendance et d'un esprit de libertinage. Mais votre ignorance là dessus vient encore de n'avoir pas bien pénétré le mystère de Jésus-Christ et de Marie obéissans à la loi du Seigneur : car si je vous disais que l'obéissance à cette sainte loi, bien loin d'humilier l'homme, fait sa véritable gloire; que plus on est sujet à cette loi, plus on est heureux, plus on est libre, plus on est maître de soi-même; qu'en cela consiste la différence de cette loi et des lois humaines; qu'au lieu que l'affranchissement des lois humaines passe pour un privilége, le grand privilége de la grace, selon saint Augustin, est d'être incapable de s'émanciper de cette loi; que David, tout roi qu'il était, instruit d'un secret si important, envisageait comme une béatitude l'attachement à cette loi, c'était son occupation la plus ordinaire de méditer cette loi, ne trouvait point de repos que dans l'observation de cette loi : *Pax multa diligentibus legem tuam* [1]; ce sont autant de vérités dont la raison et la foi vous feraient, malgré vous, convenir; mais ne fais-je pas, pour vous en convaincre, quelque chose de plus, quand je vous propose le Saint des saints sanctifié par l'obéissance qu'il rend à cette loi, ce premier-né de toutes les créatures qui s'assujétit à cette loi, ce Rédempteur par excellence, qui veut être lui-même racheté selon les termes de cette loi; quand je vous représente Marie avec toute sa grandeur et son auguste maternité, remplie d'une sainte joie, parce qu'à l'exemple de son Fils elle se conforme à cette loi? n'est-ce pas, dis-je, ce qui doit faire plus d'impression sur vos esprits et sur vos cœurs, que si je rapportais tous les raisonnemens de la théologie?

Après cela, Chrétiens, laissez-vous encore séduire par les fausses maximes du siècle, et mettez le bonheur de la vie dans une malheureuse possession de ne dépendre d'aucune loi, dans une licence criminelle de tout entreprende au préjudice de la loi, dans un oubli de vos devoirs qui aille ou à méconnaître votre Dieu, ou à vous le figurer comme un Dieu fauteur de vos désordres. A le méconnaître, en disant avec l'impie Pharaon : *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus* [2]? Et qui est-il ce Dieu dont on me menace

[1] Ps. CXIII. — [2] Exod., V.

sans cesse, et dont on m'oppose la loi? qui est-il pour m'obliger à me contraindre dans mes passions, dans mes désirs, dans mes desseins? A vous le figurer comme un Dieu fauteur de vos désordres, en disant avec l'insensé : S'il y a un Dieu, est-il tel qu'on nous le dépeint? connaît-il toutes choses? y prend-il un si grand intérêt, s'offense-t-il aisément? a-t-il une justice si sévère? est-il si terrible dans ses vengeances? *Et dixerunt : Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso*[1]? Car voilà le langage du pécheur ennemi de la loi, et c'est où conduit enfin l'esprit du monde. On n'en vient pas là d'abord; mais par un progrès infaillible du péché on s'accoutume sinon à parler, du moins à penser et à vivre ainsi. A force de violer la loi, la crainte de Dieu s'affaiblit, le libertinage se fortifie et prend le dessus. Après bien des péchés commis et bien des transgressions réitérées, on se trouve dans l'abominable état de celui qui disait en insultant à Dieu : *Peccavi; et quid mihi triste accidit*[2] ? J'ai péché; et que m'est-il arrivé de mal? De là cette tranquillité que l'on conserve même en péchant; de là cette hauteur et cette fierté avec laquelle on soutient le vice; de là cet endurcissement qui y met le comble. On rejette sans distinction toute loi de Dieu qui est incommode : si l'on en respecte quelqu'une, ce n'est pas parce qu'elle est la loi de Dieu, mais parce qu'elle est autorisée des lois du monde, et que les lois du monde forcent à la garder. Au commencement on sauve les dehors ; mais à la fin on lève le masque, on ne se contraint plus en rien, on ne ménage plus rien ; et Dieu veuille qu'on ne fasse pas même gloire de son impiété et de ses excès ! Voilà ce que les Saints et les serviteurs de Dieu ont tant déploré et ce qu'ils déplorent tant tous les jours; voilà ce qui leur a fait répandre des larmes. *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam*[3]; je suis tombé, disait le Prophète royal dans une espèce de défaillance, quand j'ai vu, Seigneur, jusqu'à quel point votre loi était profanée ; quand j'ai vu les pécheurs de la terre la mépriser avec insolence et la rejeter. Voilà ce qui obligeait les Prophètes à paraître dans les cours des princes, pour opposer au torrent de l'impiété le zèle de la loi qui les animait; et me voici, Chrétiens, chargé du même ministère et envoyé pour la même fin. Quand je prêche ailleurs la parole de Dieu, il me suffit de dire à ceux qui m'écoutent, s'ils ne vivent pas en chrétiens : Infortunés que vous êtes, vous avez abandonné la loi de votre Dieu, et c'est ce qui vous a perdus! mais parlant au-

[1] Ps. LXXII. — [2] Eccles., V. — [3] Ps. CXVIII.

jourd'hui à des grands du monde, je leur fais un reproche encore plus terrible; je leur dis avec le prophète Malachie : *Vos autem scandalizastis plurimos in lege*[1]; non seulement vous avez abandonné la loi de votre Dieu, mais vous la faites abandonner à je ne sais combien d'autres que vous scandalisez et qui ne sont pas à l'épreuve de votre exemple. Mais cette pensée m'emporterait trop loin , revenons à notre sujet.

Outre que nous nous élevons au dessus de la loi de Dieu par une révolte de cœur, nous tombons encore dans ce désordre par un aveuglement d'esprit, c'est-à-dire, que nous nous laissons préoccuper de certaines erreurs, que nous cherchons des excuses et des prétextes pour nous décharger du fardeau de la loi de Dieu ; que, raisonnant selon notre sens et nous faisant des principes à notre gré, nous adoucissons la sévérité de la loi de Dieu ; que, pour parvenir a nos fins, nous interprétons comme il nous plaît les obligations de la loi de Dieu ; et que, séduits par les artifices de l'amour de nous-mêmes dont nous sommes prévenus, nous accommodons la loi de Dieu à nos intérêts, à nos vues, à nos inclinations et à nos passions, au lieu d'accommoder nos intérêts et nos passions, nos inclinations et nos vues à la rigueur de la loi de Dieu. Or, voici encore Marie et Jésus-Christ même qui, par la sainteté de leur exemple, nous font évidemment connaître le danger et le dérèglement d'une conduite si pernicieuse : comment cela ? en se soumettant l'un et l'autre à une loi dont ils étaient incontestablement exceptés ; à une loi qui s'expliquait d'elle-même en leur faveur, et qui, dans les termes où elle était conçue, ne portait rien qui les obligeât.

Non, mes frères, disait saint Augustin, soit qu'on eût égard à l'esprit de la loi, soit qu'on la prît à la lettre, ni Marie ni le Sauveur du monde ne pouvaient y être compris. Car il n'y avait rien à purifier dans Marie, et le Sauveur des hommes était par lui-même consacré à Dieu d'une manière plus excellente qu'il ne pouvait l'être par toutes les cérémonies du judaïsme. Ils n'avaient donc l'un et l'autre qu'à user de leurs droits, puisqu'ils étaient dispensés de la loi de Moïse. Mais Dieu, ajoute saint Augustin, par une disposition merveilleuse de sa providence, ne voulut pas que notre religion dont Jésus et Marie jetaient alors, pour ainsi dire, les premiers fondemens, commençât par une dispense, quoique légitime : cette dispense, quelque autorisée qu'elle eût été, aurait pu par les fausses

[1] Malach., II.

conséquences que nous en aurions tirées, servir à nos relâchemens, et notre amour-propre n'eût pas manqué à s'en prévaloir. Ainsi, pour nous ôter ce prétexte, le christianisme qui devait être l'idée de la plus irrépréhensible sainteté, a-t-il commencé par une obéissance volontaire, par une obéissance gratuite, par une obéissance qui anéantit tout ce qu'une vaine subtilité peut nous suggérer contre les saintes lois que la religion nous impose; par une obéissance qui condamne sans réserve tant de dispenses abusives que nous nous accordons, tant de singularités odieuses que nous affectons, tant d'exceptions du droit commun que nous couvrons du voile d'une prétendue nécessité, tant de raisonnemens frivoles et mal fondés, tant d'opinions hardies et trop larges, tant de probabilités chimériques, tant de détours et de raffinemens où nous altérons la pureté de la loi; en sorte que, tout étroite qu'elle est, elle ne nous oblige plus qu'autant que nous le voulons et de la manière que nous le voulons. Car quelle vertu l'exemple de l'Homme-Dieu et de sa bienheureuse Mère n'a-t-il pas pour nous détromper de tout cela et pour nous en découvrir l'illusion?

De là vient qu'en conséquence de ce mystère, notre divin Maître, instruisant ses disciples, leur déclarait si souvent ce que son humilité nous prêche aujourd'hui d'une voix bien plus forte et plus intelligible : *Non veni solvere legem, sed adimplere* [1]; ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi, ni pour l'enfreindre : comme s'il eût craint, remarque saint Chrysostôme, que sa qualité de Messie et d'auteur de la nouvelle alliance ne leur donnât lieu de former cette pensée, qu'il ne savait ne leur pouvoir être que préjudiciable. *Non veni solvere, sed adimplere :* Non, je ne suis pas venu pour la destruction, mais pour l'accomplissement de la loi : parole divine, et qui devait pour jamais nous fermer la bouche. C'est pour cela même que ce Sauveur adorable était si fidèle et si attaché à toutes les observances de la loi écrite, qu'il se rendait si régulièrement à Jérusalem pour célébrer la Pâque, et que jusqu'à un seul point il ne laissait rien passer des moindres devoirs sans y satisfaire : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant* [2]. Par où il prétendait combattre en nous cette disposition criminelle que nous avons à disputer avec Dieu, quand il s'agit de sa loi; par où il prétendait nous faire sentir l'injustice de notre procédé, lorsque nous ne rendons à la loi de Dieu qu'une obéissance forcée, qu'une obéissance intéres-

[1] Matth., v. — [2] Ibid.

sée, qu'une obéissance imparfaite, et qui se réduit toute à cette règle : Y suis-je obligé dans la rigueur ? est-ce un commandement absolu ? y va-t-il du salut éternel ? Règle trompeuse et qui nous expose à une réprobation éternelle, puisqu'il est certain qu'entre l'obligation de la loi et le conseil, il n'y a souvent qu'un pas à franchir, et que nous conduisant de la sorte, nous marchons toujours sur le bord du précipice. Par où il prétendait nous confirmer dans cette importante maxime, que nous devons toujours prendre contre nous-mêmes le parti de la loi de Dieu ; que sur le sujet de la loi de Dieu nous devons toujours craindre de nous tromper et de nous former de fausses consciences ; que, pour décider en mille occasions jusqu'où la loi de Dieu s'étend, nous ne devons point consulter les lois du monde ; qu'en ce qui regarde la loi de Dieu, le seul nom de dispense doit nous faire trembler, et que nous devons nous en défendre avec tout le zèle que peut inspirer une ferme et solide religion. Car voilà, Chrétiens, les saintes leçons que nous font dans ce mystère la présentation d'un Dieu Fils de Dieu et la Purification de la Reine des vierges.

Je sais encore une fois que si chacun de nous veut s'écouter, il n'y aura personne qui ne se croie fondé en raisons pour se dispenser des lois de Dieu les plus indispensables. Et, pour venir aux espèces particulières, je sais, par exemple, que la loi qui défend l'usurpation du bien d'autrui, et qui en ordonne la restitution, se trouvera anéantie, si l'on veut consulter la politique, qui ne manquera pas de décider en faveur de l'ambition et de la cupidité. Je sais que la loi qui défend de se venger n'aura plus lieu, si l'on se met en possession de donner aux vengeances les plus déclarées le nom de justice, et si chacun, se faisant droit sur ses propres injures, s'opiniâtre à ne rien rabattre de la satisfaction qu'il se croit due. Je sais que la loi qui fait de l'occasion prochaine du péché, recherchée ou entretenue, un péché déjà consommé, ne sera plus qu'un fantôme de loi, si chacun en veut être cru ou sur ses prétendus engagemens qu'il proteste ne pouvoir rompre, ou sur la confiance qu'il a dans ses forces et dans sa disposition présente. Je sais que cette loi de l'abstinence et du jeûne et du carême, que l'Église va bientôt publier, deviendra une loi chimérique, si chacun, idolâtre de sa santé, ne veut avoir égard qu'à sa délicatesse, ou pour mieux dire qu'à sa mollesse. En un mot, je sais qu'en suivant l'esprit du monde, qui est un esprit de licence, nous secouerons le joug des plus rigoureuses obligations et de nos devoirs les plus essentiels. Mais où va une telle conduite, et qu'en

pouvons-nous attendre? Avons-nous à faire à un Dieu qui puisse être surpris, et à qui nous puissions en imposer? lui qui a fait la loi selon les vues de sa sagesse infinie, et qui ne nous a pas appelés à son conseil quand il a voulu l'établir, s'en rapportera-t-il à nous? en passera-t-il par nos avis? s'en tiendra-t-il à nos décisions, quand il viendra nous juger? Si Jésus-Christ et Marie avaient raisonné comme nous, ce mystère de leur obéissance que je viens de vous représenter, et qui a tant contribué à notre salut, aurait-il eu son accomplissement?

Ah! Seigneur, s'écriait le Prophète royal, et c'est la conclusion que nous devons tirer avec lui, heureux ceux qui, purs et innocens, marchent avec humilité dans la voie de votre sainte loi! *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini*[1]! Heureux ceux qui cherchent cette voie avec un cœur droit, et qui, l'ayant une fois trouvée, la suivent avec une invincible persévérance! car vous l'avez ordonné, mon Dieu, et il était juste que vos lois fussent exactement gardées, autrement elles ne seraient plus vos lois, et elles n'auraient plus ce caractère de souveraineté qui leur est propre, s'il nous était permis d'attenter sur elles et de les interpréter au gré de nos passions. Voulez-vous, Chrétiens, un abrégé de tout ce que je viens de vous dire, le voici dans ces deux paroles de saint Augustin, qui exprime ma pensée bien plus noblement et plus fortement que moi: *Mariam supra legem fecerat gratia, sub lege fecit humilitas.* La grace, dit ce saint docteur, avait élevé Marie au dessus de la loi, et l'humilité l'a assujétie à la loi; la grace de son innocence et de sa maternité demandait qu'elle fût libre, et l'humilité de son cœur lui a fait préférer d'être obéissante et dépendante. Au contraire, et la grace et l'humilité nous inspirent également la soumission: pourquoi? Parce que la grace qui est en nous n'est autre que la grace de la pénitence, et par conséquent de l'humilité même. Mais notre orgueil s'oppose à l'une et à l'autre, et, tout sujets que nous sommes à la loi, je dis doublement sujets, et, comme homme et comme pécheurs, il nous révolte contre Dieu. (BOURDALOUE.)

Marie confond notre lâcheté en surmontant toutes les difficultés de la loi.

C'est un principe de foi, que la loi de Dieu, quelque parfaite qu'elle puisse être, non seulement n'est point impossible, mais

[1] Ps. CXVIII.

qu'elle n'est pas même tellement élevée au dessus de nous que nous ayons droit de nous plaindre de sa difficulté, et de nous en faire un prétexte pour justifier nos lâchetés et nos infidélités. *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, nec procul positum ; nec in cælo situm, ut possis dicere : Quis nostrum valet in cælum ascendere, ut deferat illud ad nos*[1] ? Le commandement que je vous fais, disait Dieu aux Israélites, n'est au dessus ni de vos forces, ni de l'étendue de vos conditions; en sorte que vous puissiez dire : Qui de nous arrivera là? et pour le garder il ne faut ni passer les mers, ni se retirer dans les déserts et dans les solitudes, comme s'il était bien éloigné de vous : *Nec trans mare positum, ut causeris et dicas : Quis nostrum poterit transfretare*[2] ? Car c'est un commandement, ajoutait le Seigneur, que j'ai mis dans vos mains, dans votre bouche et dans votre cœur : dans votre cœur, en vous le rendant aimable; dans votre bouche, en vous faisant avouer qu'il est souverainement juste ; et dans vos mains en vous donnant de si puissans secours pour l'accomplir avec facilité : *Sed juxta te est, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illud*[3]. Ainsi parlait le Dieu d'Israël par l'organe de Moïse, en publiant une loi qui néanmoins, comme nous le savons, était une loi de crainte, une loi de rigueur et de servitude. Qu'aurait-il dit (c'est l'excellente réflexion de saint Augustin) et que n'aurait-il pas pu dire s'il avait été question de publier la loi évangélique, qui est une loi de grace, une loi d'amour et de liberté?

Cependant, Chrétiens, nous établissons un principe tout contraire; et pour avoir de quoi nous défendre de toutes les accusations que cette sainte et adorable loi formera contre nous un jour, ou qu'elle forme déjà devant Dieu, nous l'accusons elle-même de n'être pas assez proportionnée à notre faiblesse; nous nous la figurons dans un degré de sévérité où nous prétendons que nul de nous ne peut atteindre; et, par une pusillanimité dont nous voudrions la rendre responsable, nous disons sans cesse comme l'Israélite prévaricateur : *Quis in cælum ascendet?* Et qui est l'homme qui pourra jamais parvenir à un point de sainteté si sublime? en un mot, nous nous persuadons que cette loi, pour exiger trop de nous, est absolument au dessous de nous : et pourquoi? appliquez-vous à ceci : Parce qu'elle nous engage, disons-nous, à nous dépouiller en mille occasions de ce que nous avons de plus cher; parce qu'elle contredit certaines affections tendres de notre cœur,

[1] Deut., xxx. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

et qu'elle nous oblige à les étouffer; parce qu'elle nous prive de certaines joies et de certaines douceurs de la vie à quoi nous sommes attachés; parce qu'elle nous ordonne de renoncer à un certain honneur mondain dont nous nous piquons, et que souvent elle nous réduit à paraître devant les hommes dans des états très humilians. Car voilà ce que nous concevons de plus rigoureux dans la loi chrétienne, et où volontiers nous supposerions que notre faiblesse, secourue même de la grace, ne peut s'élever. Mais envisageons aujourd'hui Marie; et, témoins de sa fermeté et de sa constance, instruisons-nous et confondons-nous. Car voici les importantes leçons que nous pouvons tirer de la conduite de cette Vierge, et que nous devons opposer aux sentimens lâches qui nous arrêtent: leçons que nous rendent sensibles les trois principales circonstances de ce mystère, c'est-à-dire le sacrifice que fait Marie du bien le plus précieux pour elle, et le plus cher, qui est son fils; le sacrifice qu'elle fait de toutes les douceurs de la vie, en acceptant le glaive de douleur dont Siméon lui prédit que son ame sera percée; surtout le sacrifice qu'elle fait de son honneur en voulant paraître, comme les autres femmes, impure et pécheresse, elle qui était l'innocence et la pureté mêmes. Ah! Chrétiens, que n'ai-je le zèle des Apôtres pour vous faire sentir, mais efficacement, mais vivement, toute la force d'un si grand exemple!

Première leçon: Marie n'a qu'un fils, et, pour obéir à la loi, elle se résout à le sacrifier. Ce fils qu'elle aimait de l'amour le plus tendre, ce fils qu'elle avait conçu par miracle, ce fils en qui elle possédait tous les trésors, elle l'offre dans le temple de Jérusalem; mais elle l'offre de la manière la plus héroïque, sans condition et sans réserve, sachant les ordres rigoureux que le ciel a portés, et qui doivent un jour s'exécuter dans la personne de son divin enfant; consentant déjà qu'il soit la victime et le prix de la rédemption des hommes; renonçant pour cela à tous les sentimens de son cœur; et par un dernier effort de la plus généreuse et de la plus rigoureuse obéissance, voulant bien que ce fils ne soit plus à elle qu'avec le triste, mais indispensable engagement de le voir dans la suite des années immolé sur la croix: voilà ce qu'il en a coûté à Marie pour accomplir la loi. Or, est-ce là, mes chers auditeurs, ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes? Il est vrai, pour obéir à la loi de Dieu, il nous en doit quelquefois coûter le sacrifice de ce que nous avons de plus cher; mais confessons-le de bonne foi, et ne nous déguisons rien à nous-mêmes: ce que nous avons alors de plus cher est-il assez considérable pour le faire tant valoir à Dieu?

quelque cher qu'il nous soit, du moment qu'il répugne à la loi de Dieu, n'est-ce pas ce qui nous trouble, n'est-ce pas ce qui nous dérègle ? n'est-ce pas ce qui nous corrompt ? n'est-ce pas ce qui nous décrie ? et enfin n'est-ce pas ce qui nous damne ? Si la loi de Dieu nous retranche un mal aussi pernicieux que celui-là, avons-nous sujet de nous en plaindre; et la sainte violence qu'elle nous fait en nous obligeant à un renoncement si salutaire, doit-elle passer pour un excès de rigueur ? Prenez garde, s'il vous plaît; ceci mérite une réflexion particulière. Dans cette solennité, Dieu nous dit comme à Marie, ou, si vous voulez, comme à Abraham : *Tolle unigenitum tuum quem diligis, et offer illum mihi in holocaustum* [1] ; sacrifie-moi ce premier né, c'est-à-dire cette passion dominante qui est dans ton cœur. Cela nous semble dur; mais en même temps faisant un retour sur nous, nous sommes contraints d'avouer que cette passion dominante est, par exemple, un attachement honteux qui nous déshonore, un esclavage des sens qui nous abrutit, une loi de péché qui nous captive et qui nous tyrannise : mais en même temps nous sommes forcés de reconnaître que cet attachement dont nous nous faisons une passion n'est qu'une fascination d'esprit, qu'un ensorcellement de cœur, qu'une source d'égaremens dans notre conduite, et de déréglemens dans nos affections et dans nos actions; mais en même temps l'expérience nous montre que cette passion, dont nous sommes possédés, n'a point d'effet plus présent ni plus ordinaire que de remplir notre ame de chagrins, de jalousies, de remords, de désespoirs; que, tandis que cette passion nous dominera, nous n'aurons jamais de paix ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes; que notre conscience, notre raison, notre foi s'élèveront toujours contre elle; qu'elle nous exposera même à la censure du monde, et qu'ainsi le monde, tout corrompu qu'il est, préviendra, par son jugement, le jugement terrible de Dieu que nous avons à craindre : en un mot, nous sentons bien que cette passion, avec ses prétendus charmes, du moment que nous nous y sommes livrés est comme un démon qui s'est emparé de nous, et qui, malgré nous, nous fait trouver dans nous-mêmes un espèce d'enfer. Or cela étant, quelle plainte avons-nous droit de former contre la loi de Dieu ? et quand il nous dit : *Tolle,* délivre-toi, Chrétien, de cet enfer, sors de cet esclavage, arrache cette passion de ton cœur; pouvons-nous lui répondre : Seigneur, vous m'en demandez trop ?

Ah ! mes frères, reprend saint Chrysostôme, si Dieu en usait

[1] Gen., XXII.

avec nous dans toute l'étendue de sa puissance, et que, sans nul égard au plus et au moins de ce qu'il nous en peut coûter, mesurant les choses par la seule règle de ce qui lui est dû, il nous commandât de lui sacrifier nos inclinations même les plus innocentes et les plus légitimes; s'il disait à l'un : Descends de cet état de grandeur qui te distingue dans le monde; à l'autre : Dépouille-toi de ces biens que tu as justement acquis; à celui-ci : Oublie cet enfant qui est l'espérance de ta maison; à celui-là : Romps ce commerce, quoique honnête, que tu entretiens avec cet ami, et qui fait la douceur de ta vie : si Dieu, dis-je, nous parlait de la sorte, nous n'aurions rien à répliquer; et pour le seul respect de sa loi nous devrions être disposés à tout. Amitié, grandeur, intérêts, famille, il faudrait abandonner tout : pourquoi? Parce qu'en matière de loi, dit Tertullien, mais particulièrement de loi divine, l'autorité de celui qui commande ne doit point être mise en comparaison avec l'utilité de celui qui obéit. Mais Dieu, mes chers auditeurs, tient à notre égard une conduite bien différente; et, par une condescendance digne de lui, il ne nous fait point de loi qui ne nous soit avantageuse. Que nous dit-il? Sacrifie-moi, Chrétien, ce qui te nuit, ce qui te perd, ce qui te damne, car tout le reste je le laisse à ton pouvoir; possède ces biens dont je t'ai pourvu, mais défais-toi de cet amour criminel qui serait le principe de ta réprobation; mets-moi au dessus de cet ennemi que tu nourris dans ton sein, et qui t'éloignerait de la voie du salut; quitte ce péché dont tu t'es fait une habitude, et qui, par les dégoûts et les amertumes dont il est mêlé, te fait bien payer par avance les faux plaisirs que tu y goûtes. Voilà comment Dieu nous traite, plutôt en père qu'en souverain et en législateur : et ne sommes-nous pas inexcusables si, pour autoriser nos lâchetés, nous osons encore alléguer que le joug de sa loi est dur et pesant?

Il est dur de renoncer à ce qu'on a de plus cher; mais moi, je soutiens que cela n'est dur que parce qu'il ne nous plaît pas de l'adoucir par les grands et puissans motifs que Marie se proposa dans la présentation du Sauveur. Car, comme remarque saint Bernard, ce qui rendit à Marie l'accomplissement de cette loi, je ne dis pas supportable, mais aimable, ce fut la vue qu'elle eut qu'en présentant son Fils, elle le sacrifiait à Dieu, elle fléchissait la colère et la justice de Dieu, elle s'acquittait elle-même des obligations infinies qu'elle avait à Dieu, elle attirait sur elle et sur nous les faveurs de Dieu : voilà ce qui l'anima, et ce qui lui fit surmonter cette tendresse maternelle qui s'opposait à son sacrifice. Or, à qui

tient-il que nous n'agissions dans les mêmes vues? et que dans la nécessité où nous nous trouvons quelquefois d'accomplir un précepte qui combat la nature et à quoi elle répugne, nous ne nous soutenions par ces pensées: Il est vrai que ce qu'on me demande et ce qu'il faut que je sacrifie, c'est ce que j'aime uniquement; mais par là je donnerai à Dieu ce qu'il attend de moi; mais par là je montrerai à Dieu que je veux reconnaître ses dons, et les graces qu'il a répandues sur moi; mais par là j'apaiserai Dieu justement courroucé contre moi; mais par là, tout pécheur que je suis, j'engagerai Dieu à avoir compassion de moi; mais par là je me rendrai Dieu propice, je le mettrai dans mes intérêts, je le porterai à user de miséricorde envers moi. Au lieu que cette passion a fait jusqu'à présent tout mon désordre, du moment que je la sacrifierai, elle fera devant Dieu tout mon mérite. Si nous avions ces motifs présens à l'esprit, quel précepte nous paraîtrait rigoureux? et si, pour ne nous pas aider de ces motifs, la loi nous devient pénible, devons-nous nous en prendre à d'autres qu'à nous-mêmes? Il est dur de sacrifier sans condition et sans réserve ce que l'on aime: mais moi, je prétends qu'on le fait bien tous les jours pour obéir aux lois du monde. Car, pour satisfaire à certaines lois du monde, que n'abandonne-t-on pas, et de quoi ne se prive-t-on pas? Vous me direz que les lois du monde ne vont pas jusqu'au sacrifice du cœur : et n'est-ce pas pour cela même, répond saint Ambroise, qu'elles sont plus dures, en nous obligeant de sacrifier tout, tandis que le cœur n'y consent pas et qu'il y contredit? au lieu que la loi de Dieu ne nous oblige à rien à quoi elle ne dispose notre cœur, jusqu'à nous en faire aimer la difficulté.

Seconde leçon: Pour garder la gloire de Dieu, il y a des douceurs dans la vie dont il faut se passer : et c'est encore ce qui effraie notre amour-propre. Car, quelque disposition que l'on ait à vivre dans l'ordre, on se propose toujours, en vivant ainsi, un certain état de douceur; et souvent même c'est cette douceur que l'on cherche, en se réduisant à l'ordre : et un des faibles les plus ordinaires de la piété, est de se rebuter de l'ordre, dès qu'on n'y trouve pas cette douceur. Mais Marie nous apprend bien aujourd'hui à nous préserver de cet écueil: pour accomplir la loi du Seigneur, cette Vierge incomparable sacrifie toutes les joies de son ame. Je m'explique. Elle sait bien que ce qu'elle va faire, en présentant Jésus-Christ, doit être pour elle une source de douleurs; elle voit déjà Siméon qui lui montre le glaive dont elle sera percée, elle entend l'oracle du ciel qui lui est annoncé par ce saint

vieillard, et elle n'ignore pas que la prédiction qu'il lui fait est le commencement de son martyre. Il n'importe : le zèle de la loi presse ; elle entre dans le temple, elle paraît devant Siméon, elle lui met son fils entre les bras ; et par ces paroles prophétiques : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* [1], elle reçoit de lui le coup mortel. Car, ne pensez pas qu'elle n'en ait senti l'effet qu'au Calvaire, lorsqu'elle assista au crucifiement de son Fils. Tout ce qu'elle doit souffrir alors, elle le souffre dès aujourd'hui, et dès aujourd'hui elle peut dire qu'elle est attachée à la croix. Mais, pourquoi faut-il qu'en obéissant à la loi, elle endure ce martyre douloureux? Ah! Chrétiens, parce qu'elle était prédestinée pour nous enseigner cette grande vérité, que là où il s'agit de la loi de Dieu, il n'y a ni plaisir, ni douceur de la vie à ménager. Or en voici la preuve authentique : car si des joies aussi saintes et aussi pures que les siennes ont dû être sacrifiées, il n'est pas juste, dit saint Bernard, que nous épargnions les nôtres qui sont vaines, qui sont toutes profanes, qui nous dissipent et qui nous font perdre l'Esprit de Dieu. Et si la mère de Dieu, qui, par excellence entre toutes les femmes, était bienheureuse, a néanmoins consenti, en se soumettant à la loi, d'être la plus affligée, nous ne devons pas si aisément nous rebuter de cette divine loi, pour quelques peines qu'il y a à supporter en l'observant. Mais le moyen, direz-vous, de mener une vie insipide et ennuyeuse? car voilà le spécieux prétexte dont se couvre la lâcheté de tant d'ames mondaines, quand on leur parle d'une soumission parfaite à la loi de Dieu : le moyen de soutenir cet état? Mais, mon cher auditeur, comment le soutenez-vous tous les jours dans les engagemens malheureux que vous avez avec le monde? comment le soutenez-vous dans la dépendance servile où vous vous réduisez pour suivre toutes les volontés et tous les caprices d'un homme dont vous cherchez la faveur? comment le soutenez-vous quand votre ambition ou votre cupidité vous le commande? Si vous agissiez par l'esprit de la foi, je vous dirais que la grace, qui est toute-puissante, saura bien vous adoucir cet ennui que vous craignez. Si vous connaissiez le don de Dieu, vous confesseriez que ces joies courtes et passagères auxquelles on renonce pour Dieu sont abondamment compensées par des consolations bien plus solides et bien plus propres à remplir la capacité de votre cœur. Et si, au défaut de toute autre considération, vous vouliez vous souvenir des désordres où vous avez vécu, vous vou

[1] Luc., II.

estimeriez heureux de trouver dans cet ennui et dans cet éloignement des fausses joies du monde de quoi faire pénitence ; et cette pénitence, quoique secrète et cachée, surpasserait en mérite toutes ces pénitences et ces réformes d'éclat que la vanité quelquefois soutient plus que la religion. Quoi qu'il en soit, je vous dis qu'il est indigne que sur un devoir aussi important que l'observation de la loi de Dieu, vous apportiez une excuse aussi frivole que l'est cet ennui prétendu qui vous y paraît attaché.

Troisième et dernière leçon : Marie, pour obéir à la loi, sacrifie jusqu'à son propre honneur, puisqu'en se purifiant elle paraît de même condition que les autres femmes. Ainsi l'éclat de sa virginité est obscurci, de cette virginité dont elle avait été si jalouse dans le mystère de l'Incarnation, de cette virginité dont la gloire est de briller au dehors, et de ne pas laisser voir la moindre tache. Elle consent à en perdre la réputation et le nom; et de toutes les humiliations, voilà, j'ose le dire, la plus difficile à soutenir, d'être pure devant Dieu, comme le soleil, et de paraître impure aux yeux des hommes: tel est néanmoins le sacrifice que fait la plus sainte de toutes les vierges : pourquoi? Afin de ne pas manquer à la loi. Or cette loi de Dieu, mes chers auditeurs, ne nous oblige à rien de si humiliant. Elle veut que nous paraissions ce que nous sommes; qu'étant essentiellement soumis au souverain domaine de Dieu, nous ne rougissions point des services qu'il exige de nous, et des hommages que nous devons lui rendre; surtout, qu'étant véritablement impurs et pécheurs, nous n'ayons pas honte des pratiques de la pénitence, qui doivent servir à nous laver, à nous réconcilier, à nous acquitter auprès de la justice divine. Mais que faisons-nous? Par le plus étrange renversement, nous voulons être pécheurs et paraître justes. Marie abandonne les apparences, pourvu qu'elle soit du reste assurée de conserver le trésor de sa virginité; et vous, souvent peu en peine de la chose même, vous ne cherchez qu'à sauver les apparences. Du moins, n'est-ce pas précisément alors le faux honneur du monde qui vous fait garder la loi de Dieu. Mais en combien d'autres occasions cette adorable loi est-elle sacrifiée? Parce qu'on veut s'élever et tenir un certain rang, on viole toutes les lois de l'équité et de la justice, on opprime le faible, on trompe le simple, on forme mille intrigues contre des égaux et des concurrens; on emploie contre eux le crédit, l'artifice, la médisance, la calomnie, et sur leur ruine on établit sa fortune et les fondemens de sa grandeur. Parce qu'on est prévenu de cette damnable maxime, qu'en matière d'injure il faut avoir raison de tout, et qu'autrement on est

sans honneur, malgré la loi la plus authentique et la plus expresse qui nous ordonne de pardonner, quels ressentimens ne conserve-t-on pas? quels desseins ne conçoit-on pas? à quelles extrémités et à quelles vengeances ne se porte-t-on pas? On ne veut point entendre parler d'accommodement, on exige pour une offense assez légère, dont on se fait un monstre, des satisfactions infinies; ou, pour mieux dire, on ne sera jamais satisfait qu'on n'ait vu périr cet homme de qui l'on se croit offensé, et qu'on ne l'ait perdu. Parce qu'on craint la raillerie, et qu'on s'y exposerait en se distinguant des autres, tout instruit qu'on est de la loi, tout disposé qu'on est à l'observer, on se laisse aller au torrent, engager par l'exemple, dominer par le respect humain, et au lieu de mettre sa gloire à servir Dieu, on la met à le déshonorer et à l'outrager. Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc que pour un fantôme d'honneur qui nous séduit, tous vos droits vous soient refusés, qu'on trahisse tous vos intérêts, qu'on renverse tous vos desseins, qu'on s'oppose à toutes vos volontés, qu'on méprise et qu'on foule aux pieds toutes vos lois? Et vous, ô hommes! ne comprendrez-vous jamais en quoi consiste votre véritable grandeur? que c'est à dépendre du premier de tous les maîtres, à vous attacher inviolablement à lui, à vous approcher continuellement de lui, à combattre généreusement pour lui, à vous rendre grands devant lui, à vous attirer son estime, et à mériter ses faveurs : tout cela par où? Par l'accomplissement de sa loi. (Bourdaloue.)

Le Sauveur et sa sainte Mère nous apprennent combien nous devons être soumis à la loi de vérité qui nous règle.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connaissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes, et enfin que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, Messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paraît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius libe-*

raverit, tunc vere liberi eritis [1] : « Vous serez vraiment libres, dit-« il, quand je vous aurai affranchis. » Quand il dit que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grace et par sa doctrine : *Tunc vere liberi eritis.* C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux, et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, Chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux; la seconde, c'est la liberté des rebelles; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfans. Les animaux semblent être libres, parce qu'on ne leur prescrit aucune loi; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois; les sujets et les enfans de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable, et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, Chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvemens, mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfans d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée et que vous consentiez jamais d'être libres d'une manière si basse! Et toutefois, Chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes; tant nous avons ravili l'honneur de notre nature!

[1] Joan., VIII, 36.

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avait bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, que Dieu donnât des lois « à l'homme, non pour le priver de sa liberté, mais pour lui témoi- « gner de l'estime : » *Legem... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber quam abjectus videretur.* Et certes, cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie : il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois que par le peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis a Deo et ex fastidio liberis.*

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudraient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent pas, « dit le saint Psalmiste, quel est l'honneur et la dignité de la nature « raisonnable, puisqu'ils veulent qu'on les compare et qu'on les « mette en égalité avec les animaux brutes, privés de raison : » *Homo quum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* [1]. Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job, en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat :* [2] « L'homme vain et déraisonnable s'emporte par une fierté insensée, « et s'imagine être né libre à la manière d'un animal fougueux et « indompté. » En effet, quels sont vos sentimens, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée ; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri ;* qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur? O hommes! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse : mais, certes, votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même ; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement

[1] Ps. XLVIII, 21. — [2] Job., XI, 12.

énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison, et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt*[1] : « O Seigneur ! envoyez un législateur à votre « peuple : » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers élémens et conduise leur enfance : donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr, et les mène à la perfection ; « et ainsi vous ferez connaître que vous « les traitez comme des hommes ; » c'est-à-dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande ; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujéti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence ! Ouvrons les yeux, Chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire

[1] Ps. IX, 21.

le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus, sans comparaison, que la loi ne met les enfans sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien, comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendans; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, Chrétiens, que la liberté nous était donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme est étrangement déçu de sa propre liberté » : *Sua in æternum libertate deceptus!* Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'était pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir long-temps de sa liberté licencieuse: car écoutez ce beau mot de saint Augustin: Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière; j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées; mais, hélas! ô liberté malheureuse! en faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas: *Volens quo nollem perveneram.* Voilà en ce peu de mots, messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlais tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions, ni même à ses fantaisies: il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire: il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains; et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfans, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Telle est la liberté de l'homme pécheur: il est libre, à son avis; il fait ce qu'il veut; mais que cette fausse liberté le trompe! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le

moins. Car, messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées; quiconque méprise leurs réglemens, est assujetti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois ; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le souverain que tu offenses ; et reconnais au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, Chrétiens, vivons dépendans de Dieu; et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'Apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée : » *Non enim sine causa gladium portat* [1], combien plus devons-nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant; que ce n'est pas en vain qu'il lance la foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre? Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines: apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince? ne mettons-nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandemens, à exposer notre vie pour son service? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance? Tous ces sentimens sont très justes, tous ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au dessus de soi; après Dieu il est le premier; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre ; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes

[1] Rom., XIII, 4.

intrigues, « les oiseaux du ciel lui rapportent tout [1], » et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis,* dit le même Salomon [2]. Après, il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchaient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si, dans cette faiblesse de notre moralité, nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel ? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle, après tout, s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ? Eh ! messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques momens une vie qui se précipite d'elle-même ? Si donc nous craignons celui qui, ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage, « combien plus, dit le Sauveur [3], doit-on redouter celui qui peut envoyer et l'ame et le corps dans une gêne éternelle ? »

Cependant, ô aveuglement ! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu ! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs déréglés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, Chrétiens ? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice ; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas ; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux ; les viandes défendues nous paraissent plus délicieuses durant le temps de pénitence ; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par une fausse douceur, parce qu'il nous paraît d'autant plus agréable qu'il est moins permis : » *Fallit peccatum fallaci dulcedine, quum tanto magis libet quanto minus licet.* Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir, à notre tour, à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre que « le péché prend occasion du précepte pour nous tromper ; » c'est-à-dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione accepta per mandatum, seduxit me* [4]. O Dieu, quel est donc notre égarement ! et com-

[1] Eccles.. x, 20. — [2] Prov. xvi, 10. — [3] Matth, x, 28. — [4] Rom, vii, 11.

bien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due, puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer !

Paraissez, ô très sainte Vierge ; paraissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée par sa pureté angélique d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête ; et non contens de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, Chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. (BOSSUET, IIe *sermon pour la Purification.*)

Siméon et Anne nous apprennent quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne, et comment nous devons résister à la loi du péché qui nous tyrannise.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures, et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissans, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse ; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événemens divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir,

et même ordinairement notre prévoyance; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe: « Mes pensées ne sont pas vos pensées; autant que le ciel est éloigné de la terre, autant mes pensées sont-« elles au dessus des vôtres [1] : » et encore cet autre oracle du même prophète: « Toutes mes volontés seront accomplies, et tous mes « desseins auront leur effet, dit le Seigneur tout-puissant : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* [2].

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche, et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela, les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre ni de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événemens bizarres qui se jettent à la traverse; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés, mais qui sait aussi se raidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbitre souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous ne craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous

[1] Is., LV, 8, 9. — [2] Ibid., 46.

faire fléchir par la force ; et par là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événemens qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence, afin de nous soumettre tout-à-fait à lui et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, Chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfans : certainement si leurs volontés étaient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y aurait pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison ! Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible ; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui ; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la faiblesse et de l'imbécillité de leur raison ?

Mais, s'il est ainsi, Chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfans à cheveux gris, et qu'il y a d'enfans dans le monde ! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes faibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison à cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt ? quelle raison à cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise ? ne ressemblent-ils pas à des enfans, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent ? Mais il y a cette différence, que la nature, en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfans, leur a donné pour frein leur propre faiblesse ; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, Chrétiens, que la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance, et

l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations, et qui, sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deçà et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs: c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre Évangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés: nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangréné, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même: un chirurgien expert me rend cet office, triste, à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent: je le confesse, je le reconnais; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter: c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidens importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables, parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me

détacher de la mienne ; et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et, Chrétiens, qui le pourrait croire ? il y a des maux qui nous plaisent. Étrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il « y a des maux, dit saint Augustin, que la patience supporte : ce « sont les maux qui nous affligent ; et il y en a d'autres, dit le même « saint, que la tempérance modère » : ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrenamus.* O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ? nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue ; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très grands maux ; mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu ! où en sommes-nous ? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! « Malheureux homme que je suis ! « qui me délivrera de ce corps mortel ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Écoute, homme misérable : « Ce sera la grace de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* [1]. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite : cette peine,

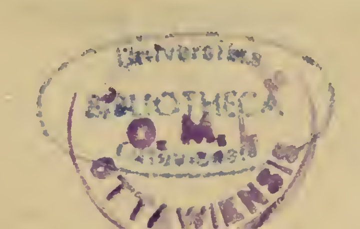
[1] Rom., VII, 24, 25.

c'est un remède; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfans de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagemens les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le maître et le Souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos ames, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre ame, lui dit-« il, ô mère ! sera percée d'un glaive, et ce Fils, toute votre joie « et tout votre amour, sera posé comme un signe auquel on con-« tredira » : *In signum cui contradicetur* [1] : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une ame menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté

[1] Luc., II, 35, 34.



elle doit se mettre en garde. Alors cette ame étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire « qu'il vaut mieux sans comparaison endurer une seule mort que de les appréhender toutes: » *Satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo.* Toutefois Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses: elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace: elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi, si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables: il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes: nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, toute odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante: nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard: « Seigneur, laissez maintenant mourir en paix votre serviteur: » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.* (Bossuet.)

Péroraison.

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme; ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui: « Mes yeux ont vu le Sauveur: » *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avait destiné pour être exposé en vue « à tous les peuples de l'univers: » *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* On l'a vue cette « lumière éclatante qui devait « éclairer toutes les nations et combler de gloire son peuple d'Israël: » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ*

Israel[1]. Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni nous n'avons jamais écouté sa « voix, ni nous n'avons pas sa parole demeurant en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens*[2]. Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit qu'il le connaît, et ne garde pas ses commandemens, « c'est un menteur, et la vérité n'est point en lui : » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est*[3]. Après cela, Chrétiens, qui de nous peut se vanter de le connaître? qu'avons-nous donné à son Évangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? Au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti*[4]? « Nous avons été affligés, « sans être touchés de componction; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avait promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, Chrétiens, craignons de mourir, car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignemens de son Évangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux! O que la mort leur sera fâcheuse! ô que ses appro-

[1] Luc., II, 29, 30, 31, 32 — [2] Joan., v, 37, 38. — [3] I Joan., II, 4 — [4] Ps XXXIV, 19.

ches leur seront terribles! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés; « en ce jour, périront, « dit le Psalmiste, toutes leurs hautes pensées: » *In die illa peribunt omnes cogitationes eorum* [1]; en ce jour, commenceront leurs supplices; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur ame, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort: son ame ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens; l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc point mes desseins, mais tu les accomplis : tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis.* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix! O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner! et afin que, fermant les yeux à tout ce qui se passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. (Bossuet.)

[1] Ps. CXLV, 3.

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.*, II, 22.)

La soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple dans le mystère que l'Église propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle, il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au temple, et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier et plus héroïque : et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur ou une recherche continuelle de nous-mêmes : sans elle, les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi ; les inconstances de notre cœur, notre seule règle ; la bizarrerie de nos désirs, notre seul frein et l'unique ressort de notre conduite : nous devenons, en un mot, notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu qui fait tout le prix de nos sacrifices ; qui donne du mérite à nos souffrances ; qui sanctifie nos joies ; qui ôte à nos affections leur amertume, à nos prospérités leur venin ; qui fixe nos irrésolutions ; qui calme nos craintes ; qui soutient nos découragemens ; qui règle nos espérances ; qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts ; en un mot, qui assure toutes nos vertus, et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils ; qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événemens ; qui sanctifie tous les états ; qui règle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique, et qui fait que chacun à sa place ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

D'où vient donc, mes frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante est si rare parmi les fidèles ? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avait point d'être souverain au dessus de nous qui en fût le modérateur ; comme si le hasard était le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées ?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événemens qui se passent ici-bas, souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source et à reconnaître un Dieu dans l'univers, seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu ? secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte ?

C'est-à-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut ? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut ? Implorons, etc. *Ave, Maria.* (MASSILLON, Ier *Sermon sur la Purification de la sainte Vierge.*)

Quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu sont : premièrement, une vaine raison, qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières ; qui veut approfondir ce qu'elle devrait adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes ; que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que tout fût pour nous ; de sorte que

tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui sous prétexte de chercher Dieu ne se cherche qu'elle-même, et substitue toujours les désirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvait-elle pas opposer à l'ordre de Dieu qui l'obligeait à venir se purifier dans le temple! que de raisonnemens spécieux! rien d'impur n'avait souillé son enfantement; elle était même devenue plus pure en devenant mère : qu'était-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avait pas contractée, et racheter par une vile offrande celui qui venait racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché? Cependant elle obéit: et, sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures, nous osons sans cesse appeler le Seigneur en jugement avec nous; nous voulons être sages contre Dieu même : et soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison, et nous opposons toujours nos faibles raisonnemens aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu! on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence; pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre; pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés; pourquoi il a rendu le salut si difficile; pourquoi il a fait les hommes si faibles; pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire; pourquoi il permet tant d'événemens si funestes à la foi et à la gloire de son Église; que sais-je? des questions éternelles où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave vouloir faire rendre compte au Maître souverain; le vase de boue demander à l'ouvrier souverain pourquoi il l'a fait ainsi; le ver de terre rampant dans cet exil où un abîme immense

le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles vues; condamner l'économie de la religion; s'en former un plan spécieux et plus plausible; oser réformer ce grand ouvrage qui est la fin de tous les desseins de Dieu; et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes frères, si les princes eux-mêmes, dans la conduite des affaires publiques et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des états et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir, voulons-nous que Dieu, dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes, n'en ait point pour ses créatures? si le gouvernement d'un état seul demande des conseils cachés et des mesures inconnues qui souvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raisons et les utilités secrètes, quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos faibles lumières? S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en aurait-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Écriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnemens sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, serait-il moins respectable, et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul; et dont nous ne connaissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes frères: si ce que nous connaissons de ses œuvres nous paraît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connaissons point, l'est aussi? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentirait-il lorsqu'il se cache? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière, pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, serait-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles, qui doivent périr, comment aurait-il laissé dans le désordre les choses invisibles qui dureront autant que lui-même?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières : car non seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à sa providence de nous voir placés en certaines situations, où notre faiblesse trouve des écueils inévitables : nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose : nous nous plaignons que la cour, que les armes, que les emplois où notre rang et notre naissance nous attachent, nous éloignent du salut et nous le rendent comme impossible : il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée et loin des grandes tentations : nous réformons le plan éternel de sa providence à notre égard, et nous nous formons une destinée plus sûre, à notre gré, que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; que la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même faiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour, nous aurait fait une tentation de la retraite même ; que nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs, et qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons pas que tous les états ont leurs dangers ; que les saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouïes ; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre où le salut ne coûte pas de grands efforts ; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent ; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change, et que pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus et plus considérables ; que s'il y a plus d'occasions de chute, il y a aussi plus d'occasions de mérite et de vertu ; que les objets séduisans et les grands spectacles qui nous

environnent sont bien moins des piéges que des instructions; que la cour où notre destinée nous attache nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en déprendre; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs; que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances; que le vide et l'ennui de ses amusemens nous rappelle comme de lui-même à une vie plus sérieuse et plus solide; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés nous fait chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle : en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même, et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes que, dans chaque état, les périls ont leurs compensations et fournissent pour ainsi dire les sûretés; et que les mêmes objets qui font la plaie ont pour nous des retours qui la guérissent.

O mon Dieu! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres! nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches! O mon Dieu! que deviendrait l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous; si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un de vous condamner; et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de vérité avec lequel il examine vos merveilles! Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu; une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes; et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la médiocrité de son offrande : tout semblait révolter son cœur contre la soumission que Dieu demandait d'elle; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes; et que ce qui nous coûte le plus à offrir, est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes frères, d'où vient en second lieu ce fonds de révolte que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, car c'est la vie des

grands surtout; que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous, que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; qu'il n'agît que pour nous seuls, qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas que par rapport à nous seuls; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes frères, nous, qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événemens s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne s'élevât et ne se couchât que pour nous seuls; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événemens qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte, le plus léger contre-temps nous accable; nous nous plaignons de Dieu, nous croyons qu'il a tort à notre égard et qu'il nous maltraite : nous, mes frères, qui dans l'élévation et l'abondance où nous sommes nés ne souffrons presque rien; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre; nous, qui ne connaissons pas, comme dit le Prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les momens les plus tristes seraient des momens de félicité pour mille malheureux! ah! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde : il faut que Dieu soit bien irrité contre nous lorsque tout favorise nos passions, que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle, que

tout rit à nos penchans, et que les désirs seuls de notre amour-propre semblent décider de tout ce qui nous regarde : qu'il est terrible alors à notre égard, mes frères ! il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire sur le bûcher, et qu'on les destine au sacrifice.

De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places : nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons ; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures ; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire ; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait : *Notre orgueil monte toujours* [1], comme dit le Prophète : semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvaient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions : plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent ; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire : le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres : notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît : la destinée que Dieu nous fait n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes : nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux ; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos ; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De là, troisièmement, comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage, les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenaient et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse : nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères ; leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait

[1] Ps. LXXIII, 23.

notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie : les applaudissemens qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable: nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure : nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe ; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté ou le caprice même des souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité que pour être les premiers ministres de sa providence: nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs : il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes; mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les empires.

Que le monde est grand, mes frères ! qu'il est magnifique ! que le gouvernement des états et des empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure : sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volonté de qui tout se fait; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses élus et sur son Église ; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus, des Aman ou des Mardochée, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de

ses serviteurs ; qui dispense les bons ou les méchans succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes !

Que le monde, mes frères, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence ! que c'est un spectacle digne de la foi! Mais si vous en séparez Dieu ; mais si vous le regardez tout seul ; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement ; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout : ah ! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place ; où l'impie jouit de la récompense de la vertu ; où le juste a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice ; où les passions sont les seules lois consultées ; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hasard semble décider des plus grands événemens ; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause ; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint ou qu'on refuse au mérite ; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu ; et voilà comme nous le regardons : nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les états et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines ; en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu, sous prétexte de le chercher : dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu ; et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, les intérêts de sa naissance divine, et les obstacles que sa purification semblait mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, et le faisant passer pour le simple Fils de Marie et de Joseph ; si elle n'eût consulté que ses frayeurs nées de sa piété même, Marie devait, ce semble, se soustraire à la loi

commune ; et ne pas venir dans le temple donner à son Fils un caractère de souillure et de péché, qui le confondait avec les autres enfans de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu : elle ne veut le salut des hommes et la gloire de son Fils qu'autant que Dieu le veut lui-même ; et rien ne lui paraît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut, toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte est une fausse vertu, est bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours : nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées ; et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

Premièrement les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais : nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage, on prierait avec goût ; on courrait avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde ; on passerait les jours entiers, sans s'ennuyer, dans la retraite et à des lectures saintes ; on aimerait à soulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle ; cette déférence qui unit les cœurs, et si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes ; cette condescendance qui rapproche les humeurs, et qui lie les esprits ; cette patience qui désarme la férocité, et qui se concilie l'estime et la tendresse ; ces soins et ces attentions domestiques, qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix, préviennent les déréglements et les scandales des dissensions, et font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle : on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut, on ne l'aime point ; et souvent la piété de la femme fidèle, qui devrait être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit, faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu, dont la paix est le fruit, comme si elle était le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne saurions comprendre

que se soumettre à Dieu, et faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde; qu'en ce point tout est renfermé; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes; que ce n'est pas à nous à choisir notre voie; et que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la foi, et toute la sûreté du fidèle.

Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections: nous nous sommes à charge à nous-mêmes; les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre, et nous dégoûtent de la vertu; nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher; vivre contens de nous-mêmes; nous applaudir en secret de notre vertu, et jouir du témoignage flatteur de notre conscience: nos fautes nous inquiètent, et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix tout humaine; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercherait au dedans de nous une vaine complaisance: nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement; et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière: Dieu veut nous conduire par la foi; et nous voudrions aller à lui par la lumière: Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine; et après quelques faibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous: Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui; et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous: Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains; et nous voudrions le tenir dans les nôtres: en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui; et nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux: nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions; de découvrir leurs vices; de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien et de toute justice: sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes; et loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, et laisser entre ses mains les intérêts de son Église, qu'il saura bien protéger malgré la malice et la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs

de la piété, nous autorise à violer les règles de la piété même.

Enfin, les déréglemens de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables : nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir; nous nous plaignons de notre destinée, qui nous unit, par des liens de devoir et de société, avec des personnes qui vivent comme des païens, et sans aucun sentiment de religion et de piété : il nous paraîtrait bien plus doux de vivre avec des ames fidèles qui penseraient comme nous; et par nos aigreurs et l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes; nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous le sommes : c'est-à-dire dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel et de présomption; et, loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant, et paraissant plutôt triompher de leurs vices que compatir avec douceur et avec religion à leurs faiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses élus, et les mener souvent à la pénitence et au salut, par la voie même de leurs déréglemens. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence; attend pour eux les momens de la grace; adore les vues éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger; mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes frères, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs; mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect : ils servent à son ouvrage; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour : nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; et ne pas faire consister notre vertu dans

l'éloignement des pécheurs, mais dans le désir sincère de leur pénitence. (MASSILLON.)

Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu?

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et ses espérances; le présent nous agite par ses embarras et ses contre-temps; enfin le passé même nous tourmente, en rendant comme présents, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devrait avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes, qui ne vivent pas de la foi et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or, la soumission seule à la volonté de Dieu nous fait attendre l'avenir sans inquiétude, nous fait voir le présent avec tranquillité, rappeler le passé avec fruit, et, dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu, et dans une conformation continuelle à ses ordres, la paix et la consolation que le pécheur ne saurait jamais trouver dans les passions et dans lui-même.

Je dis premièrement que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son fils ne devait-elle pas jeter dans son ame sainte? on lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles; que cet enfant sera exposé comme un but aux traits des méchans et à la contradiction de son peuple, et qu'il est établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs; quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devaient alors troubler la paix de son cœur! Cependant elle jette comme le Prophète toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles; elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet enfant; elle s'y soumet sans vouloir les approfondir et les connaître, et, s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière.

Oui, mes frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine, et les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suf-

fisait pas à leurs inquiétudes ; ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avaient pas assez de chagrins réels ; ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisait pas sa malice ; ils n'ont plus de lumières que les autres que pour se former plus d'inquiétudes ; ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leurs malheurs ; ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides ; ils ne sont plus prévoyans que pour être de pire condition et moins tranquilles que les imprudens et les insensés. A ces traits, vous vous reconnaissez, mes frères ; car qu'est-ce que la vie de la cour? qu'une agitation éternelle sur l'avenir ; qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions et d'espérances. De craintes, tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace ; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée ; un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions : nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances : un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais, pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent ; la félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet ; les assujétissemens et les peines sont dans le cœur, qui les sent et qui les dévore.

Mais une ame soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis qui agitent les enfans du siècle ; elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la Providence, que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables ; qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver ; qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde ; encore plus consolant de lire dans les Livres saints qu'il nous ordonne de nous remettre à lui seul, et qu'enfin, il se charge de l'avenir et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence, et que, pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout soin et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se confie en Dieu, mais il ne le tente pas ; il travaille comme si tout dépendait de lui ; il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu ; il sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures, mais il sait encore mieux

que la foi en attend le succès de Dieu seul; il est prudent dans le choix des moyens, mais il est simple et soumis dans l'attente des événemens; en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain, la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle.

Et quand je dis commune, mes frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun : car, d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et les caractères d'une prudence toute humaine? C'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du fidèle, dit cet Apôtre, est chaste et innocente : *Primum quidem pudica*[1] : il ne connaît de mesures légitimes que celles que la conscience permet et que la religion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins, et toute prudence incompatible avec le salut lui paraît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins : il ne compte pour rien les crimes ou les démarches obliques qui lui répondent du succès; il cherche à réussir aux dépens même de son ame; et tout ce qui peut lui être utile lui paraît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *Deinde quidem pacifica :* ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite; et dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise : il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures; il attend la paix de l'événement et non de sa soumission; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

Troisièmement, la prudence du fidèle est modeste : *Modesta;* il s'interdit les projets ambitieux; il n'a que des vues conformes à son état : il sait mettre des bornes à ses désirs : il pense moins à s'élever qu'à se rendre utile, et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable; il prend toujours de nouvelles mesures parce qu'il forme toujours de nouveaux projets; sa cupidité ne connaît point de bornes, tout ce qui le flatte lui convient; les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraie; les périls qui l'élè-

[1] Ep. Jac., III, 17.

vent cessent d'être des périls, le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint, et il ne compte pour rien d'exposer son salut pourvu qu'il assure sa fortune.

Quatrièmement, la prudence du fidèle est humble et docile: *Suadibilis;* il se défie toujours de ses propres lumières; il compte plus sur le secours du ciel que sur toutes les mesures de la prudence humaine, et en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil : il ne compte que sur l'habileté de ses mesures, il se confie en sa propre sagesse : il n'attend le succès que de ses soins, et agit tout seul comme s'il n'y avait point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

Cinquièmement, la prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *Non judicans;* il ne cherche point sa sûreté dans la défiance continuelle de ses frères : il croit difficilement le mal et aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances : comme son cœur est corrompu, tout lui paraît corruption et duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ses ennemis : il soupçonne le mal où il ne le voit pas : il se persuade que pour juger sûrement, il faut toujours juger mal de ses frères, et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes tout ce dont il est capable lui-même.

Sixièmement, la prudence du fidèle n'est point dissimulée : *Sine simulatione;* il ne met point son habileté dans ses artifices : comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser, et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur, au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle : ses lèvres démentent toujours son cœur : son visage est toujours la contradiction de ses sentimens; il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux; toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse et de mauvaise foi; et sa prudence est toujours pénible parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : *Plena misericordia, et fructibus bonis;* il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu et les secours de la prière; il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde, et trouve dans les devoirs de la religion les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation : il fuit les maximes de la reli-

gion comme incommodes à sa fortune ; et s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il désire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur, facientibus pacem* [1]. Mais la prudence du siècle qui ne vient point du ciel, mais de la corruption du pécheur et du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de désirs, de chagrins ; et, comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne saurait être plus tranquille que ses passions mêmes : *Non est ista sapientia desursum descendens a Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica* [2].

La seconde source des inquiétudes humaines sont les événemens présens, et ce qui se passe tous les jours à nos yeux : rien n'arrive presque jamais selon nos désirs ; ce que nous aimons nous échappe ; ce que nous souhaitons nous fuit ; ce que nous craignons nous arrive : nous ne sommes jamais heureux de tous points : si la fortune nous rit, la santé nous abandonne ; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque ; si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade ; si l'envie nous épargne, et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige ; enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur ; et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs ; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente : tout était incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : la bassesse de son Fils, et la grandeur future qu'on lui annonce ; le glaive qui doit percer son cœur, et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse ; l'abjection qui l'environne, et les grands événemens qui l'attendent : mais la volonté de Dieu est le seul dénoûment de ses doutes, et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à

Ep. Jac., III, 18. — [2] Ibid., 15.

qui tout est aisé; maître des événemens; qui, d'un seul regard, peut finir nos peines; auprès de qui tout se trouve des ressources; qui n'a qu'à dire, et tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons ne sauraient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent : on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, et avec ces appuis de chair et de sang, en qui ils mettaient une vaine confiance; semblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un faible soutien contre la muraille de boue déjà penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, ensevelis sous ses ruines : *Tanquam parieti inclinato, et maceriæ depulsæ*[1]. Il est mille situations où les hommes, avec toute leur puissance, ne peuvent rien pour nous : ils ne sauraient du moins nous faire à nous mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une ame soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir: je ne risque rien à le laisser faire, il a des ressources pour tous mes besoins; ce qui paraît désespéré aux hommes est facile à sa puissance; il veut qu'on espère contre l'espérance même, et, plus les secours humains paraissent inutiles, plus il vient à notre secours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons; qui a ses raisons éternelles dans les événemens qu'il nous ménage; qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; qui ne fait rien au hasard, et qui connaît les événemens avant même de prendre des mesures. Hélas! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient; et que d'ordinaire dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre ame : mais ce qui console l'ame fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'ame fidèle, dans les situations où il me place; et, quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables : je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur

[1] Ps. LXI, 4.

mes lumières faibles et bornées; je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre : il mène souvent à la terre de promesse par les circuits pénibles et arides du désert, et nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

Enfin, non seulement parce que c'est à la volonté d'un Dieu puissant et sage que nous nous soumettons, mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire en faisant semblant de nous favoriser : nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous; nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver; s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir; enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous montre les voies. Hélas! mes frères, nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle, depuis long-temps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes : nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous; tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une ame fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu. Elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage; il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature, un père qui ne se propose que le salut de son enfant, un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes frères! en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature? Et quand la religion n'aurait que ce seul avantage, le parti du juste et du fidèle ne serait-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre?

Enfin, les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines; nous ne rappelons les événemens fâcheux

de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir ; nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auraient pu nous les épargner ; nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune; nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins ; nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences ; nous nous représentons après coup les moyens de les éviter très faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés : et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, et qui, seules, devraient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises qui augmentent nos regrets, et qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle. Elle ne voit que Dieu seul dans tous les événemens de sa vie passée, dans l'ambassade de l'Ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des Mages; elle compare, dit l'Évangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles et toute la conduite passée de Dieu sur elle; l'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet enfant, *Conferens in corde suo* [1] ; elle n'y voit rien d'humain, tout y est de Dieu, et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes frères, la grande science de la foi. Le passé devrait être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagemens et les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes; nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines : tant de changemens soudains, des morts si terribles et si peu attendues, des accidens si funestes, les prospérités ou les malheurs de l'État, l'élévation ou la décadence de ceux qui occupaient les premières places, que sais-je? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles; nous ne devrions, dis-je, les rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou

[1] Luc., II, 19.

renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne saurait nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout, et les arbitres de la fortune publique ; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition par les obstacles qu'avait toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui, en un clin d'œil, l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part: tout passe, tout disparaît, tout s'écroule à nos yeux ; un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant; une nouvelle cour reparaît à la place de celle que nos premières années ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers; nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant; et au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul qui ne passe point, paraît si grand, où Dieu seul qui, changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paraît si digne de nos hommages; nous ne le voyons pas, nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui; nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains; nous rappelons même, par l'imagination, ce qui nous en est échappé; nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel; il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu; nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées; c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et nous instruire; nous n'y voyons que les révolutions humaines; nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le ha-

sard conduisait l'univers, et qu'il n'y eut pas d'autre raison de ce qui arrive que l'événement lui-même.

Ah! mes frères, les Patriarches, dont la vie était si longue sur la terre, n'avaient point d'autre occupation que de méditer, dans les grands événemens qui avaient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur et l'ordre de ses volontés adorables; ils repassaient sur les différentes voies par où sa sagesse les avait conduits, ils y admiraient les ménagemens ineffables de sa providence; c'était là le livre où ils étudiaient sans cesse les grandeurs de Dieu et ses miséricordes envers les créatures; ils voyaient Dieu partout; l'invisible était comme visible pour eux dans tous les accidens divers et merveilleux, qui avaient partagé leur vie; ils ne voyaient que Dieu dans l'univers, et ne comptaient pour rien les hommes dont sa sagesse se servait pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes frères, la grande science que nous apprennent nos divines Écritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes, ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance: Dieu n'y paraît nulle part, les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout, Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des états et des empires, qui donne la paix, ou qui suscite les guerres: Dieu seul paraît dans cette histoire divine; il en est, si je l'ose dire, le seul héros; les rois et les conquérans n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés saintes; enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires, paraît à découvert dans ceux-ci; et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis, et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une ame fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le ciel sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie passée: l'énigme sera alors dévoilée: ils verront comment tout ici-bas se rap-

portait à leur salut; avec quelle bonté et quelle sagesse adorable Dieu faisait tout servir à la sanctification des siens; c'est-à-dire tout ce qui se passait sur la terre; toute l'histoire de leur siècle; la piété ou le déréglement des princes; le gain ou la perte des batailles; le bonheur ou l'infortune publique: ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devait contribuer à la consommation des élus; et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devait être utile à leur saint.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs sera de voir que, dans le temps même qu'ils croyaient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étaient entre les mains de sa sagesse, qui se servait de leurs égaremens mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étaient entre les mains de Dieu que des instrumens utiles à la sanctification des justes; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étaient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, et qui flattaient si fort leur vanité, n'avaient aucun rapport avec eux; qu'ils n'ont vécu que pour les élus, et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événemens dont ils ont été les principaux acteurs, et qui rendront leur nom célèbre dans les histoires; en un mot qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers; mais que c'était Dieu qui se glorifiait par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes: semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, et a fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu, mais qui n'est lui-même qu'un vain son, et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il était le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes frères, qui devrait rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur: car enfin, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins, qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable; qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance; et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événemens, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu. Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés, il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu

veut : c'est là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi, et la grande science du fidèle. Hors de là, mes frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la viscissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée: chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon; ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens ; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice: ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète; se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrace par de nouvelles espérances, l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fex ejus non est exinanita*[1]. (MASSILLON.)

Jésus-Christ, dévoué et consacré au Seigneur, nous donne la science de Dieu.

Connaître Dieu dans lui-même, c'est le privilége de la gloire et l'état des bienheureux : le connaître dans ses œuvres et par rapport à nous, c'est l'avantage de la foi, et ce qui sanctifie les hommes sur la terre. Connaître Dieu comme souverain Seigneur, comme premier principe et dernière fin, comme l'Être par excellence de qui relèvent tous les êtres, et de qui ils dépendent essentiellement; le connaître comme source de tous les biens, comme celui, dit l'Écriture, qui protége, qui sauve, qui vivifie, et d'où procède toute grace et tout don parfait; le connaître comme vengeur du péché,

[1] Ps. LXXIV, 9.

comme Saint des saints, qui sait punir le péché autant que le péché est punissable ; en un mot, le connaître dans l'étendue de ces trois divins attributs que nous distinguons, mais qui sont en eux-mêmes indivisibles, savoir, dans l'étendue de sa grandeur, de sa bonté, et de sa justice : voilà, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, ce qui s'appelle pour nous, dans la vie, la science de Dieu, et ce que l'homme chrétien doit continuellement étudier, s'il veut s'acquitter envers Dieu des trois plus importans devoirs que la religion lui impose : devoir de dépendance, devoir de reconnaissance, et, supposé que Dieu soit offensé, devoir de pénitence. Or ce sont justement, mes chers auditeurs, les trois idées que le Sauveur du monde a voulu imprimer dans nos esprits, en nous mettant devant les yeux l'oblation adorable de sa personne dans le temple de Jérusalem. Ceci mérite toute votre attention.

C'est Jésus-Christ, Fils de Marie, qui est présenté à Dieu : et pourquoi ? Pour honorer la souveraineté infinie de Dieu : *Sanctifica mihi omne primogenitum tam de hominibus; quam de jumentis : mea enim sunt omnia* [1] ; Que chaque premier né me soit offert, disait Dieu au législateur Moïse, dans le chapitre treizième de l'Exode. Pesez, s'il vous plaît, ces paroles, qui font le sujet principal de cette fête, et qui contiennent en substance l'instruction solide et touchante que j'en vais tirer : Que chaque premier né me soit offert, parce que toutes choses m'appartiennent, et que, sans exception, je suis le Seigneur absolu de toutes les créatures. Ainsi Dieu usant de ses droits, et se faisant connaître pour ce qu'il était, l'ordonnait aux Israélites. Telle était la fin de la loi. C'était pour cela que les mères portaient à l'autel ce qu'elles avaient de plus cher, leurs aînés et le premier fruit de leur fécondité. C'était par là qu'elles rendaient hommage à ce suprême empire que Dieu exerce et qu'il ne convient qu'à lui seul d'exercer dans l'univers : *Ego Dominus, et non est alius* [2]*:* C'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre que moi. Tel était, dis-je, l'esprit de cette sainte et divine loi que Moïse avait publiée, et qui se terminait à protester, par une cérémonie solennelle, que tout était à Dieu, de Dieu, et pour Dieu ; à Dieu, en qualité de souverain ; de Dieu, en qualité de principe ; et pour Dieu, en qualité de fin dernière : *Mea sunt enim omnia.* Mais il fallait que la loi de grace relevât encore cette cérémonie, et lui donnât toute sa perfection : il fallait, pour honorer cet empire de Dieu autant qu'il devait l'être, un premier né

[1] Exod., XIII. — [2] Is., XLV.

d'un ordre et d'un mérite supérieur à tous ceux qui, jusqu'alors, avaient été présentés. Il n'y avait que Jésus-Christ qui, offert par Marie, et s'offrant lui-même, pût dignement et parfaitement remplir la mesure de ce devoir : pourquoi? Saint Jean Chrysostôme en apporte deux excellentes raisons. Premièrement, parce qu'en conséquence de sa prédestination éternelle, il était le premier né de toutes les créatures ; auguste et éminente prérogative que lui attribue saint Paul, *Primogenitus omnis creaturæ* [1] : secondement, parce qu'étant Dieu et homme tout à la fois, la présentation de sa personne était un hommage, non seulement digne de Dieu, mais proportionné et égal à la majesté de Dieu : *Non rapinam arbitratus est, esse se æqualem Deo* [2]. Je m'explique. Dieu voulait que dans chaque famille le premier né lui fût voué, pour lui répondre de tous les autres, et pour être comme un otage de la dépendance où devaient vivre tous les autres, représentés par celui-ci qui était leur chef. Mais chacun de ces premiers nés n'étant chef que de sa maison, et la loi dont je parle n'obligeant que les enfans d'Israël, il n'en pouvait revenir à Dieu qu'un honneur borné et limité. Que fait Dieu? Il choisit dans la plénitude des temps un homme chef de tous les hommes, dont l'oblation lui est comme un tribut universel pour toutes les nations et pour tous les peuples ; un homme qui nous les représente tous et qui, faisant à notre égard l'office d'aîné, répond à Dieu de lui et de nous, à moins que nous n'ayons l'audace de le désavouer, et que nous ne soyons assez aveugles pour nous détacher de lui ; un homme, dit le grand Apôtre, dans qui tous les êtres réunis rendent aujourd'hui à Dieu le devoir de leur soumission, et qui, par son obéissance, remet sous l'empire de Dieu tout ce que le péché en avait soustrait. Car c'est ce que le Saint-Esprit a voulu nous exprimer dans ces admirables paroles de l'Épître aux Éphésiens : *Instaurare omnia in Christo* [3]; et c'est aussi sur quoi est fondé ce droit d'aînesse que Jésus-Christ devait avoir au dessus de toute créature : *Primogenitus omnis creaturæ* [4].

Je dis plus ; toutes les créatures, prises même ensemble, n'ayant nulle proportion avec l'être de Dieu, et, comme parle Isaïe, toutes les nations n'étant devant Dieu qu'une goutte d'eau, ou qu'un atome et qu'un néant, quelque effort qu'elles fissent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvait être pleinement honoré par elles ; et, dans le culte qu'il en recevait, il restait toujours un vide infini, que tous les sacrifices du monde n'étaient pas capables de

[1] Col., I. — [2] Phil., II. — [3] Ephes., I. — [4] Col., I.

remplir. Il fallait un sujet aussi grand que Dieu, et qui, par le plus étonnant de tous les miracles, possédant d'un côté la souveraineté de l'être, et de l'autre se mettant en état d'être immolé, pût dire, mais dans la rigueur, qu'il offrait à Dieu un sacrifice aussi excellent que Dieu même, et qu'il soumettait dans sa personne, non point de viles créatures, non point des esclaves, mais le Créateur et le Seigneur même. Or c'est ce que fait aujourd'hui le Fils de Dieu. *Sacrificium et oblationem noluisti, holocaustum et pro peccato non postulasti; tunc dixi : Ecce venio* [1] : Vous n'avez plus voulu, ô mon Dieu ! d'oblation ni d'hostie, les sacrifices de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je me présente à vous. Car c'est à la personne du Sauveur que conviennent littéralement ces paroles du Prophète royal, et c'est dans le temple de Jérusalem qu'elles furent authentiquement vérifiées, puisque ce fut là que cet Homme-Dieu, abolissant les anciens holocaustes pour en établir un nouveau, vint lui-même s'offrir à son Père, se consacra, se dévoua solennellement, entra dans le sanctuaire, non plus, dit l'Apôtre, avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang; c'est-à-dire, honora Dieu, non plus par des sujets étrangers, mais par lui-même et aux dépens de lui-même ; et par cette unique oblation donna, pour jamais à ceux qui devaient être sanctifiés, une idée parfaite du vrai culte qui est dû au Dieu vivant : *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*[2]. Voilà donc, mes chers auditeurs, ce que nous inspire le mystère de ce jour, un sentiment profond et respectueux de la souveraineté de Dieu; un attachement inviolable à ce premier devoir de la religion, qui est l'obéissance et la soumission à Dieu, une disposition à se sacrifier, et, s'il était possible, à s'anéantir pour reconnaître, comme Jésus-Christ, l'empire de Dieu.

Or, de là même concluez et jugez quel est le désordre de l'homme qui, par une propriété inséparable de son être, de quelque condition d'ailleurs qu'il soit, étant né sujet de Dieu, vit néanmoins, à l'égard de Dieu, dans une espèce d'indépendance d'autant plus criminelle que, bien loin d'en rougir, il semble encore souvent s'en glorifier. Indépendance de Dieu, péché capital des grands du monde, dont le caractère le plus commun est de vivre comme s'ils n'étaient nés que pour eux-mêmes, et qui, par un renversement de principes, usant du monde, ou plutôt en jouissant, comme si le

P .XXXIX. — [2] Matth., XVI.

monde ne subsistait que pour eux, rapportent tout à eux, au lieu que tout doit être rapporté à Dieu. Indépendance de Dieu, d'où il arrive que dans leurs entreprises Dieu n'est pas même consulté ; que sa loi n'est jamais un obstacle à leurs injustes desseins ; que leur politique est la seule règle de leurs plus importantes actions, pendant que la conscience n'est écoutée et ne décide que sur les moindres ; que ce qui s'appelle leur intérêt, n'est jamais pesé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néanmoins doivent l'être un jour : comme si leurs intérêts étaient quelque chose de plus privilégié qu'eux-mêmes ; comme si leur politique pouvait prescrire contre la loi de Dieu, qui est éternelle ; comme si la conscience n'était un lien que pour les ames vulgaires ; comme s'il y avait des hommes affranchis, par leur état, de la suprême domination du Seigneur de toutes choses. Indépendance de Dieu, souvent accompagnée d'illusion et d'erreur ; en sorte que ces esprits mondains, professant au-dehors de la religion, ne laissent pas d'en être secrètement les déserteurs, ne s'y assujétissent qu'autant qu'il leur plaît, l'interprètent selon leur sens, l'accommodent à leurs passions, et au lieu de régler par elle leur ambition, leurs désirs, leurs vues, la font toujours servir à leurs vues, à leurs désirs, à leur ambition. Indépendance de Dieu, qui vient, dans les uns, d'un oubli général de leurs devoirs ; dans les autres, d'un excès d'amour-propre ; dans ceux-ci, d'un esprit d'orgueil ; dans ceux-là, d'un fonds de libertinage et d'impiété : quatre sources du désordre que je combats. Oubli général de leurs devoirs, lorsque, dissipés et emportés par le torrent du siècle, enflés de leurs succès et plongés dans le plaisir, ils ne se souviennent plus enfin qu'ils ont un maître, un législateur, un juge : tellement que le respect et la crainte de Dieu s'effacent à mesure que le monde les possède, et qu'il ne leur reste plus qu'une foi morte, incapable de les toucher, beaucoup moins de les contenir dans l'ordre d'une obéissance exacte et fidèle. Excès d'amour-propre, lorsque, à force de s'aimer, de se flatter, de se rechercher et de se satisfaire, ils se font d'eux-mêmes leurs idoles ; qu'ils se regardent eux-mêmes comme leur fin, et que dans l'usage de la vie toujours occupés d'eux-mêmes, toujours pleins d'eux-mêmes, toujours attachés et bornés à eux-mêmes, ils deviennent insensibles non seulement pour tout ce qui est hors d'eux-mêmes, mais pour le Dieu qui les a créés, et dont la supériorité leur paraît gênante et incommode. Esprit d'orgueil, lorsqu'à l'exemple de ce roi infidèle dont parle l'Écriture, ils disent, au moins dans leur cœur : *Quis est Dominus*,

ut audiam vocem ejus[1]? Et quel est ce Seigneur dont on me menace sans cesse? qu'ils méprisent sa voix, qu'ils rejettent ses graces et ses inspirations, qu'ils violent avec impunité ses commandemens et ses lois, qu'ils lui résistent en face, et qu'ils portent l'obstination et l'endurcissement jusqu'à pouvoir lui être rebelles sans cesser d'être tranquilles. Fonds de libertinage et d'impiété, lorsque livrés à leurs erreurs, et au sens réprouvé qui les aveugle, ils passent jusqu'au raisonnement de l'insensé : Y a-t-il un Dieu ? s'il y en a un, est-il tel qu'on nous le figure ? connaît-il toutes choses ? y prend-il un intérêt si grand? a-t-il une Providence aussi exacte et aussi sévère que celle dont on veut que nous dépendions ? *Et dixerunt: Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso*[2] *?* Car voilà, Chrétiens, où conduit peu à peu l'esprit du monde.

Or, à tout cela Dieu a voulu par son infinie miséricorde opposer, dans la personne de son Fils, un exemple sensible, un exemple convaincant et à quoi nous n'eussions rien à répliquer. Car, si, dans l'ordre des secrets divins qui se développent aujourd'hui à nos yeux, un Homme-Dieu ne paraît devant Dieu que sous la forme et dans la posture de serviteur, avec quel front pouvons-nous soutenir l'indépendance chimérique et prétendue que nous affectons? Je le répète, Chrétiens, ce que nous prêche cette auguste solennité et le premier fruit que nous en devons retirer, c'est une dépendance entière de Dieu. Je ne suis pas à moi, mais à Dieu; donc je ne dois pas vivre pour moi, mais pour Dieu; donc toutes mes vues doivent avoir Dieu pour terme; donc je dois mettre Dieu à la tête de tous mes conseils ; donc il faut que Dieu soit la règle de toutes mes entreprises ; donc je ne dois rien désirer que dans les bornes quoique étroites de l'inflexible équité de Dieu; donc je ne dois rien résoudre, ni former aucun projet qu'après l'avoir mis à l'épreuve de la loi de Dieu ; donc je dois être prêt à me départir de tout ce qu'une licence criminelle ou une prudence humaine m'aurait engagé à faire contre les ordres de Dieu; car c'est là dans la pratique ce que nous appelons dépendre de Dieu. Je dois vivre pour Dieu, donc il ne m'est pas permis d'avoir d'établissement, de fortune, de dignité, de rang, de grandeur que pour Dieu. Une grandeur pour moi-même, un établissement pour moi-même, une élévation, une fortune pour moi-même serait un monstre dans la nature et comme une idolâtrie subsistante au milieu de moi-même, dont la jalousie de mon Dieu se trouverait piquée, et qui m'attirerait infailliblement

[1] Exod., V. — [2] Ps. LXXII.

ses vengeances. J'appartiens à Dieu, et je ne suis ce que je suis que pour dépendre de lui ; donc je dois être sincèrement, efficacement, continuellement disposé à m'immoler pour lui ; donc en mille occasions qui se présentent, je dois me renoncer, et, selon l'expression de l'Évangile, me perdre moi-même pour lui ; donc je ne dois ménager ni réputation, ni crédit, ni faveur, ni biens, quand il s'agit de me déclarer pour lui ; car voilà ce que c'est que sacrifice, et je ne puis autrement témoigner à Dieu que je suis sa créature. Malheur à moi, si, pour tout autre que Dieu, j'étais disposé de la sorte! pourquoi? Parce qu'il ne peut y avoir que Dieu de qui je dépende de cette dépendance absolue dont le sacrifice est la marque. Malheur à quiconque voudrait être ainsi dévoué à un homme mortel! parce qu'il n'y a point d'homme mortel à qui ce dévouement puisse être dû, ou plutôt à l'égard de qui ce dévouement ne fût un crime. Aux hommes, dit le Saint-Esprit, le tribut, l'honneur, le service, mais à Dieu seul le sacrifice de tout ce qui est en nous et de nous-mêmes, puisqu'il est le Seigneur par essence et que nous dépendons de lui jusque dans le fond de notre être.

C'est dans cet esprit que tout Chrétien a dû se présenter aujourd'hui devant les autels. Si, dans l'oblation que nous avons faite à Dieu de nos personnes, il y a eu quelque chose d'excepté, Dieu ne s'est point tenu honoré de notre culte, et nous ne l'avons point connu pour ce qu'il est; car, autant que nous le pouvions, nous avons osé limiter ce droit d'empire universel et inaliénable sur quoi était appuyée la loi de la Présentation : *Mea enim sunt omnia* [1]; et, démentant sa parole, nous lui avons dit, non de bouche, mais par l'effet, que toutes choses ne lui appartenaient pas. Un seul intérêt réservé, une seule passion épargnée, une seule attache que le cœur n'a pas encore rompue, c'est assez pour faire à notre Dieu un tel outrage ; par là, notre oblation, quelque fervente qu'elle nous ait paru d'ailleurs, a été non seulement vicieuse et imparfaite, mais odieuse ; par là nous avons commis ce larcin si détesté de Dieu, et si distinctement marqué dans l'Écriture : *Quia ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam in holocausto* [2]. Oui, mes chers auditeurs, ce larcin dans l'holocauste, c'est l'exception dont je parle, c'est l'injuste réserve que nous faisons d'une chose que Dieu nous demande comme Seigneur et qui devrait être la matière du sacrifice qu'il attend de nous ; d'une chose que nous mettons à part, et que nous retranchons du nombre de celles dont nous

[1] Exod., XIII. — [2] Is., XVI.

voulons bien qu'il soit maître. Désordre dont nous avons dû, vous et moi, nous garantir en présentant à Dieu, comme Marie, ce véritable, quoique mystérieux premier né, figuré dans la loi ancienne, je veux dire, ce que nous aimons plus fortement et plus tendrement, cette passion dominante, cet objet à qui nous sommes si étroitement liés, et que je puis bien nommer le premier né de notre cœur, puisqu'il en a tous les premiers mouvemens. En le sacrifiant à Dieu, nous pourrions dire que nous lui avons tout sacrifié, et qu'il ne tient plus à nous que Dieu ne soit en possession de toute la gloire dont il était si jaloux, quand il disait à son peuple : *Sanctifica mihi omne primogenitum; mea enim sunt omnia* [1]. Et c'est ainsi, hommes du monde, que vous entrerez dans les sentimens de Jésus-Christ, et que, vous conformant à son exemple, vous connaîtrez Dieu comme votre souverain.

Mais voici une seconde qualité dont il ne se glorifie pas moins, et qu'il vous importe encore plus de bien connaître. Les Juifs offraient à Dieu leurs premiers nés en mémoire du bienfait signalé qu'ils avaient reçu, lorsque Dieu, pour les délivrer de l'esclavage de Pharaon, avait fait périr dans une seule nuit tous les premiers nés d'Égypte : *Ex quo percussi primogenitos in terra Ægypti, sanctificavi mihi quidquid primum nascitur in Israel* [2]. Ce fut, selon le témoignage de Dieu même, le motif principal pourquoi cette cérémonie fut instituée; et Jésus-Christ, qui était la fin et le consommateur de la loi, est aujourd'hui offert comme premier né de tout le genre humain, en actions de graces des obligations infinies, personnelles et singulières que nous avons à Dieu, mais que nul de nous n'était en pouvoir de reconnaître, si, par son adorable présentation, cet Homme-Dieu ne nous en eût fourni le moyen. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : Dieu voulait être connu de son peuple, non seulement comme auteur des biens spirituels et surnaturels qui regardent le salut, mais comme auteur des prospérités et des graces temporelles qui ne laissent pas, quoique d'un ordre inférieur, d'être du ressort de sa providence. Il voulait que son peuple les tînt de lui, en usât comme venant de lui, ne les regardât que comme des graces d'en haut et des dons qui partaient de lui. Car de là vient, dit saint Jérôme, que presque autant de fois que Dieu donnait aux Hébreux quelque marque éclatante de sa protection, soit en les tirant de captivité, soit en les faisant triompher de leurs ennemis, il ordonnait une fête pour en conserver le souvenir;

[1] Exod., XIII. — [2] Num., III.

afin, dit ce saint docteur, qu'à proportion qu'ils devenaient heureux, ils se vissent dans la nécessité d'être religieux; et que de siècle en siècle, de génération en génération, les pères apprissent à leurs enfans que c'était le Dieu d'Israël qui les avait sauvés, qui les avait protégés, qui les avait élevés; et que comme une source de bonheur pour eux était de le publier et d'en convenir, aussi le plus grand de tous les malheurs qu'ils avaient à craindre était de l'ignorer ou de l'oublier. Pourquoi ce soin d'entretenir cette pensée dans leurs esprits? Ne vous imaginez pas, mes chers auditeurs, qu'en cela Dieu agît par intérêt, ou comme un maître, sévère exacteur de ses droits, et déterminé à ne rien perdre de ce qui lui est dû. Mais, reprend saint Jérôme, il exigeait d'eux ce devoir, parce qu'il prévoyait que sans cela les biens mêmes qu'ils recevaient de lui leur seraient préjudiciables; que sans cela les prospérités dont il les comblait ne serviraient qu'à les pervertir; qu'il n'y aurait que ce devoir de reconnaissance qui pût les préserver d'une entière corruption; que du moment qu'ils le négligeraient, leurs mœurs aussi bien que leur foi commenceraient à se dérégler; et qu'ils ne seraient jamais ingrats sans être par une suite nécessaire insolens, impies, réprouvés. Dans cette vue, poursuit saint Jérôme, Dieu leur fit observer des solennités, leur ordonna des sacrifices, leur prescrivit des cérémonies et des lois; et c'est dans cette même vue qu'il nous propose à nous-mêmes le médiateur et le Sauveur des hommes, comme le modèle, comme le supplément, comme la perfection de notre connaissance. Trois choses que je vous prie de bien observer. Comme le modèle de notre reconnaissance; car c'est ici que Jésus-Christ nous dit : *Inspice et fac secundum exemplar*[1] : Veux-tu, Chrétien, n'être pas ingrat envers Dieu? regarde-moi et imite-moi. Offre-toi de même que je me suis offert, et sacrifie-toi dans le même esprit que je me suis sacrifié : comme le supplément de notre reconnaissance, car tout ce qu'il y a de défectueux dans les actions de graces que nous rendons à Dieu est amplement et abondamment suppléé par l'oblation d'un Dieu; comme la perfection de notre reconnaissance, puisqu'un Dieu a pu seul rendre suffisamment et pour ainsi dire avec une juste proportion tout ce que nous devions à Dieu. Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, et tâchons de profiter de ces divines leçons.

A quoi se réduisent-elles? A confondre en nous cet esprit d'ingratitude qui fait que, bien loin de reconnaître les bienfaits de

[1] Exod., XXV.

Dieu, on ne convient pas même avec Dieu que ce soient ses bienfaits; que, bien loin de lui en rapporter la gloire, on ne veut pas lui en tenir compte; qu'on se les attribue à soi-même; qu'on s'en fait des armes contre lui; qu'on en devient plus fier, plus vain, plus orgueilleux et par conséquent plus emporté dans ses passions et plus vicieux; car, que voyons-nous dans le monde de plus ordinaire, que des hommes ainsi dénaturés, sans néanmoins passer pour l'être, et sans faire réflexion qu'ils le sont; des hommes non seulement enflés, mais corrompus par les prospérités dont Dieu les comble; des hommes qui semblent ne mépriser Dieu que parce que Dieu les a distingués, et dont on peut bien dire qu'ils ne sont méchans que parce qu'ils sont heureux? Combien en voyons-nous qui, au lieu d'aller au principe des succès et des avantages qu'ils ont dans la vie, croient avoir droit de s'en applaudir, et se disent secrètement à eux-mêmes : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia* [1] : C'est moi qui me suis fait ce que je suis, c'est moi qui ai établi ma maison, c'est par mon industrie et mon travail que je suis parvenu là; tout cela est l'ouvrage de mes mains? Où est aujourd'hui le riche mondain à qui l'on ne puisse faire avec douleur et avec indignation le même reproche que Moïse faisait aux Juifs? *Incrassatus est dilectus, et recalcitravit; incrassatus, impinguatus, dilatatus dereliquit Deum factorem suum, et recesssit a Deo salutari suo* [2] : Il s'est engraissé des biens de Dieu, et c'est pour cela qu'il a été rebelle à Dieu, qu'il a quitté Dieu, l'auteur de son être et le réparateur de son salut. Abus que Dieu déteste souverainement, et que nous ne pouvons assez détester nous-mêmes. Selon toutes les lois de la justice, plus un homme est comblé de biens, plus il devrait être fidèle, fervent, attaché au culte de Dieu ; et, par un effet tout contraire, plus on est comblé de biens, plus on est froid et indifférent pour Dieu; disons mieux, plus on est impie et ennemi de Dieu.

Ah! mes frères, s'écriait saint Bernard, heureux l'homme qui est toujours en crainte, et qui n'appréhende pas moins d'être accablé des bienfaits et des graces qu'il reçoit, que des péchés qu'il commet! *Beatus homo qui semper est pavidus, nec minori angitur sollicitudine, ne obruatur beneficiis quam peccatis!* Pourquoi cette crainte et cette inquiétude touchant les bienfaits de Dieu? Apprenez-le : parce qu'il est certain que les bienfaits reçus de Dieu seront aussi bien pour nous un sujet de damnation au dernier jugement,

[1] Deut., XXXII. — [2] Ibid.

que les péchés commis contre Dieu; et parce qu'il est vrai qu'au lieu que les péchés commis peuvent au moins nous humilier et par là servir à notre conversion et à notre prédestination, les bienfaits de Dieu méconnus ne servent qu'à nous aveugler, qu'à nous endurcir, qu'à fomenter notre impénitence. Ne vous étonnez donc pas si j'insiste sur cette morale : peut-être Dieu me l'a-t-il inspirée, comme la plus propre à vous toucher; et peut-être a-t-il prévu que ce serait celle à quoi vous résisteriez moins. Combien a-t-on vu de pécheurs, insensibles à tous les châtimens divins dont on les menaçait, se laisser attendrir par le motif de la reconnaissance? Ainsi Dieu en usa-t-il à l'égard de David : au lieu de lui présenter l'énormité de son crime, il lui remit devant les yeux le nombre de graces dont il l'avait prévenu : C'est moi, lui dit-il, par la bouche de son Prophète, qui vous ai sacré roi d'Israël, c'est moi qui ai affermi votre trône, c'est moi qui vous ai délivré des mains de Saül; et si tous ces bienfaits vous paraissent peu de chose, j'y en ajouterai encore de plus grands : *Et si parva sunt ista, adjiciam tibi multo majora* [1]. David fut ému de ces paroles; il ne put soutenir l'aimable reproche que Dieu lui faisait : de pécheur qu'il était, il devint en ce moment un juste, un saint, un homme selon le cœur de Dieu. Je ne vous en dis pas davantage, Chrétiens : Dieu vous a donné, aussi bien qu'à David, des ames nobles; et pourquoi le souvenir de tant de biens dont le Seigneur vous a comblés ne ferait-il pas sur vous les mêmes impressions?

Enfin, Dieu se fait aujourd'hui connaître comme vengeur du péché, puisque Jésus-Christ paraît dans le temple de Jérusalem comme la victime destinée pour l'expiation du péché, et pour la réparation qui en était due à la justice et à la sainteté de Dieu : réparation que Dieu attendait depuis tant de siècles, et que Jésus-Christ seul devait commencer dans la solennité présente. Dieu, dis-je, l'attendait, cette réparation. Car il fallait qu'il fût vengé; et, tout miséricordieux qu'il est, il ne devait jamais pardonner à l'homme pécheur, si sa colère n'était apaisée par une hostie qui du moins pût autant le glorifier que le péché l'avait déshonoré. Or, nul autre que Jésus-Christ ne pouvait ainsi réparer la gloire de son Père; et voilà pourquoi il s'est offert. En effet, c'est ici, aussi bien que dans sa circoncision, qu'il paraît sous la forme de pécheur, ou qu'il se substitue en la place des pécheurs. Marie et Siméon, en le présentant, le livrent, pour parler de la sorte, à la

[1] II Reg., XII.

justice divine, comme s'ils disaient à Dieu : Vengez-vous, Seigneur; votre gloire le demande, et voici de quoi vous rendre toute celle qui vous a été ravie. Frappez et lavez dans le sang d'un Dieu tous les outrages que vous avez reçus. Si le temps n'est pas encore venu de porter le coup, la victime est toujours entre vos mains et ce sera pour le moment que votre sagesse a marqué et qu'il vous plaira de faire éclater vos vengeances. Or, Chrétiens, on vous l'a dit cent fois; et moi-même je ne puis trop de fois vous le redire, ni vous imprimer trop avant dans l'esprit une si importante vérité: quoique cette oblation de Jésus-Christ ait suffi pour effacer tous les péchés du monde, elle ne vous dispense pas du devoir de la pépénitence. Au contraire, elle doit vous y exciter et vous y engager plus fortement, en vous faisant voir jusques à quel point Dieu hait le péché, et jusques à quel point il doit être haï et puni. Je dis haï par nous-mêmes, et puni par nous-mêmes. Car, ne nous y trompons pas : il est vrai que le Fils de Dieu, en se présentant pour nous à son Père, lui a présenté dans son adorable personne des mérites infinis; mais pourquoi? Afin que l'excellence de ses mérites relevât les nôtres, et non point afin d'exclure absolument les nôtres, et de nous décharger du soin de les acquérir. Les nôtres sans les siens ne seraient rien; nos satisfactions sans celles de cet Homme-Dieu, offert à Dieu, seraient inutiles : mais aussi les siennes, quoique abondantes et surabondantes, manqueraient, sans les nôtres, d'un accompagnement nécessaire pour nous les rendre profitables, et pour nous les appliquer. Il faut donc que les nôtres soient jointes aux siennes. Car c'est ainsi que Dieu l'a ordonné; et il est bien juste que, comme Dieu juge et vengeur, il exige de l'homme criminel toute la réparation dont l'homme est capable. Mais nous, mes chers auditeurs, nous en jugeons et nous en voulons juger tout autrement. Sans être hérétiques de profession, nous le sommes de pratique et d'effet. Je m'explique. Une des erreurs de l'hérésie des derniers siècles est de ne vouloir point reconnaître la nécessité des bonnes œuvres, surtout des œuvres pénales et satisfactoires; et si nous renonçons à ce dogme dans la spéculation, du reste nous le suivons dans toute la conduite de la vie. Nous exaltons volontiers le prix de cette divine offrande, qui a été faite à Dieu dans le temple de Jérusalem par les mains de Marie, et nous nous en tenons là, comme si nous étions persuadés que tout ce que nous y pouvons ajouter n'est qu'une pure surérogation. Non seulement on vit sans pénitence, mais on cherche en tout ses aises et ses commodités; mais on veut être de toutes les parties de

plaisir, et entrer dans tous les jeux et dans tous les divertissemens du monde ; mais on se rend idolâtre de son corps, et l'on ne refuse rien à ses sens de tout ce qui les peut flatter. Est-ce là l'exemple que Jésus-Christ nous donne dans sa présentation? sont-ce là les leçons qu'il nous fait? et par quel injuste partage prétendons-nous lui laisser toute la peine de notre rédemption, et en retenir tous les avantages pour nous? Non, non, Chrétiens, c'est ne pas connaître Dieu, ce Dieu des vengeances, que d'espérer en être quittes auprès de lui à si peu de frais, et sans qu'il nous en coûte. (BOURDALOUE, *IIe sermon sur la Purification.*)

Jésus-Christ, offert et immolé pour nous, nous donne la science de nous-mêmes.

C'était un principe établi, même parmi les païens, et dont ils ont fait comme le point capital de leur morale, que de se connaître est l'abrégé de toute la sagesse et de toute la perfection. Connaissez-vous vous-mêmes, disaient ces sages du monde, dépourvus du don de la foi, mais dont les maximes ne laisseront pas de servir un jour à la condamnation des Chrétiens : connaissez-vous vous-mêmes, et vous serez humbles. Or, étant humbles, nous vous répondons de vous; et sûrs de cette seule vertu, nous vous garantissons toutes les autres. Connaissez-vous vous-mêmes, ajoutaient-ils, et quelque figure que vous fassiez dans le monde, vous avouerez que vous êtes peu de chose, que peu de chose vous enfle, et que peu de chose vous abat; connaissez-vous, et vous découvrirez dans vous des misères qui vous confondront, des vices qui vous effraieront, des faiblesses d'esprit dont vous rougirez, des bassesses de cœur dont la seule vue réprimera tout votre orgueil et tout votre amour-propre; connaissez-vous, et vous trouverez dans vous une raison pleine d'erreurs, une volonté fragile et inconstante, des passions insensées, et souvent les plus lâches et les plus honteux désirs. Tout cela vous humiliera, tout cela vous détrompera des vaines idées que vous avez de vous-mêmes; mais c'est par là que vous parviendrez au mérite des vertus solides; c'est par là que vous serez justes, modérés, doux, charitables; en un mot, connaissez votre néant, et vous deviendrez des hommes parfaits. Ainsi raisonnaient ces infidèles; et c'était sur ce fondement que le savant Cassiodore, Chrétien de profession et de religion, croyait avoir droit de conclure que la véritable grandeur est de bien comprendre sa petitesse : *Nimia magnitudo sui est intelligere parvitatem.* Et moi, mes chers auditeurs, prenant la chose dans un sen-

timent, ce semble, opposé, mais également propre à nous instruire et à nous édifier, je prétends que la petitesse dont nous avons le plus à nous confondre, et que nous devons plus souvent nous reprocher, c'est de ne pas connaître assez notre véritable grandeur. Je soutiens que l'homme étant aussi grand dans les idées de Dieu qu'il est petit dans lui-même, sa perfection et son bonheur sont de se regarder toujours dans Dieu, et jamais dans lui-même; de s'élever continuellement à Dieu, et de ne faire nul retour sur lui-même; de se confier, de se glorifier en Dieu, et, s'il était possible, de s'oublier éternellement lui-même : pourquoi? Parce que la vue de lui-même, détachée de celle de Dieu, ne peut que le désespérer et le désoler, et qu'il est question de le fortifier et de l'encourager.

Mon dessein n'est donc pas maintenant de vous inspirer ces pensées basses de vous-mêmes, ni de vous représenter ce fonds d'humiliation qui, comme parle un Prophète, est au milieu de vous : mais je veux au contraire, sans préjudice de l'humilité chrétienne, et pour vous attacher à vos plus importans devoirs, vous mettre devant les yeux votre excellence et votre dignité; excellence que vous avez jusqu'à présent ignorée, dignité dont vous avez été mille fois les profanateurs. Je veux vous rendre l'une et l'autre sensibles, et, à l'exemple du grand saint Léon, réveiller par là votre foi en vous disant : Connaissez, ô hommes! ce que vous valez, et connaissez ce que vous êtes. Deux choses à quoi se réduit toute la science, je dis la science pratique et salutaire de nous-mêmes; deux choses qu'il faudrait étudier tous les jours de notre vie : ce que nous valons et ce que nous sommes : ce que nous valons dans l'estime de Dieu, et ce que nous sommes par la vocation et la prédestination de Dieu; ce que nous valons, quoique pécheurs, et ce que nous sommes comme Chrétiens. Or, pour l'apprendre, il suffit de considérer ce qui se passe aujourd'hui dans le temple de Jérusalem, et c'est ici que j'ai encore besoin de toute votre attention.

Ce que nous valons dans l'estime de Dieu, pouvons-nous l'ignorer, Chrétiens, en voyant Jésus-Christ offert pour nous, Jésus-Christ livré pour nous, Jésus-Christ accepté pour nous, c'est-à-dire Jésus-Christ offert, livré, accepté comme le prix de notre rédemption? Dans l'estime des hommes, cette règle pourrait n'être pas sûre, parce que les hommes ne connaissent pas la valeur des choses, et qu'ils se trompent souvent en donnant beaucoup pour avoir peu; mais dans celle de Dieu, qui est infaillible, le raisonnement de saint Augustin est vrai et convaincant, lorsqu'il nous dit : Voulez-vous savoir l'excellence et le mérite de ce que Jésus-Christ a

racheté? voyez à quel prix et à quelle condition il l'a racheté. Or, ce qu'il a racheté, c'est votre ame, c'est votre salut, c'est vous-mêmes, et il l'a racheté au prix de son sang, au prix de sa vie, au prix de sa personne même. Il y a donc de la proportion entre votre salut et le sang d'un Dieu, entre votre ame et la vie d'un Dieu, entre vous-même et la personne d'un Dieu. Peut-être ne l'aviez-vous jamais compris; mais voilà la grande leçon que vous fait le Rédempteur des hommes en se présentant dans le temple. Qu'est-ce que le salut de l'homme? Un bien pour lequel Dieu, agissant selon les lois de sa sagesse, n'a pas épargné son propre Fils; un bien qui mis dans la balance, mais la balance du sanctuaire, l'a emporté par dessus les mérites d'une vie divine, puisqu'il est vrai qu'une vie divine, avec toutes ses perfections et tous ses mérites, lui est aujourd'hui sacrifiée.

Voilà, homme du monde, ce que vous avez coûté à Dieu, et ce que vaut dans l'idée de Dieu votre salut. Prenez garde, s'il vous plaît: quand on nous dit qu'en comparaison de ce salut, tous les biens de la terre, que nous prisons tant, ne sont que des ombres et des fantômes; que ce salut est l'unique nécessaire dont nous puissions compter l'acquisition et la possession pour un gain, et que tout ce qui ne s'y rapporte pas doit être censé comme une perte selon l'Apôtre: *Verumtamen hæc omnia detrimentum feci*[1]; qu'il n'y a que ce salut qui subsiste et qui soit éternel, au lieu que tout le reste est passager; que notre cœur inquiet et volage ne peut trouver de repos que dans ce salut, et que rien de visible ne peut le fixer, beaucoup moins le remplir ni le rassasier; quand on nous prêche ces vérités, nous en convenons malgré nous, et, quelque préoccupés que nous soyons en faveur du monde, nous nous disons intérieurement qu'il n'y a en effet que le salut qui soit digne de notre estime, et qui mérite absolument nos soins. Or, tout cela, pour parler avec Tertullien, ce sont les témoignages d'une ame naturellement chrétienne, et c'est assez pour en juger de la sorte, de n'être pas déraisonnable, puisque les philosophes, prévenus du sentiment de leur immortalité, en ont ainsi jugé eux-mêmes, et qu'ils s'en sont fait honneur. Mais, quant à ces témoignages de la nature la foi ajoute les siens, et que, nous proposant un Dieu offert pour nous en sacrifice, elle nous fait comprendre que notre salut n'a pu être mis à un moindre prix que celui-là; que tout autre que ce Dieu de gloire, reçu, si j'ose user de ces

[1] Phil., III.

expressions, en paiement, et consigné sur l'autel comme notre rançon, n'aurait pas suffi pour racheter le plus vil de tous les pécheurs ; qu'il a fallu qu'il s'y employât tout entier; que c'est en considération de ce mystère que David, par un esprit de prophétie, appelait ce Dieu qui devait le sauver, non plus le Dieu du ciel et de la terre, mais le Dieu de son salut : *Domine, Deus salutis meæ*[1]; comme si l'on pouvait dire sans blasphème que toute la divinité est aujourd'hui restreinte à l'ouvrage de la rédemption de l'homme, et que ce Dieu de majesté n'est plus ce qu'il est que pour l'homme et pour son salut, puisque c'est pour le salut de l'homme qu'il est non seulement donné, mais donné, reprend saint Augustin, jusqu'à devoir être un jour détruit, et en quelque sorte anéanti, tellement que cet incomparable docteur, pénétré de la pensée du Prophète, s'écrie encore avec lui : *Et factus es mihi in salutem* [2]; oui, mon Dieu, je suis votre créature, et en cette qualité, j'ai été fait pour vous; mais lorsque je vous vois revêtu d'un corps, et entre les bras de Marie, dans votre adorable présentation, il me semble que, tout Dieu que vous êtes, vous avez été fait pour moi, et je ne me trompe pas : *Et factus es mihi in salutem;* quand la foi, dis-je, venant au secours de notre raison, remplit nos esprits de ces vérités importantes et convaincantes, ah! Chrétiens, pour peu que nous ayons de christianisme, que devons-nous penser de ce salut, dont l'excellence et la prééminence au dessus de tous les autres biens nous sont si authentiquement révélées?

Mais si cela est, comme nous n'en pouvons douter, où en sommes-nous, et que devons-nous penser de nous-mêmes, en voyant l'affreuse contradiction qu'il y a sur ce point entre notre vie et notre foi? Car enfin, comment accorder une telle foi avec cette indifférence pour le salut, avec cet oubli du salut, avec ce mépris du salut, avec cet abandon volontaire de salut où nous vivons? est-il rien de plus négligé dans le monde? Vous demandiez autrefois, Seigneur, ce que l'homme pourrait donner en échange pour son ame, et par où il pourrait se racheter s'il venait jamais à se perdre : *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua*[3] *?* Et je ne suis point surpris que vous en ayez ainsi parlé; car, après vous être donné pour l'homme, ne l'aviez-vous pas réduit dans l'impossibilité d'imaginer jamais un échange qui le dédommageât de la perte de son salut? ne devait-il pas être le premier à se dire un million de fois : *Quam dabit homo commutationem pro anima*

[1] Ps. XVII. — [2] Ibid. CXXII. [3] — Hebr., X.

sua? Depuis que ton Dieu t'a racheté à ses propres dépens, pour quel avantage et quelle espérance du siècle, malheureux, te commettras-tu désormais, et t'exposeras-tu à périr? mais, hélas! ne faut-il pas ici changer la proposition? et, saisi d'un prodige aussi outrageux pour vous, Seigneur, qu'il nous est funeste, ne puis-je pas demander pour quel sujet, fût-ce le plus frivole, l'homme mondain n'est-il pas prêt à tout moment de donner son ame, de la vendre, de la prostituer? Est-il un intérêt qui ne l'aveugle? est-il un caprice qui ne l'emporte? est-il une chimère d'honneur dont il ne s'entête? est-il un attrait de volupté qui ne le charme et ne le corrompe jusqu'à vouloir bien se damner? A en juger par ses actions et sa conduite, ce salut si prisé de Dieu ne paraît-il pas avoir dans son estime le dernier rang; et tous les jours, par la plus insigne folie et le renversement le plus monstrueux, à quoi ne le sacrifie-t-il pas? comme s'il avait entrepris de vérifier la proposition contradictoire à celle de Jésus-Christ: *Quam non dabit commutationem pro anima sua.* Combien de Chrétiens, plus maudits et plus réprouvés qu'Ésaü vivent tranquilles, après avoir renoncé pour un vain plaisir à leur droit d'aînesse et à l'héritage des enfans de Dieu! combien de pécheurs aussi sacriléges que Judas, font encore sans frémir le pacte exécrable que fit cet infortuné disciple, et vendent comme lui à un vil prix le sang du juste, c'est-à-dire leur salut qui a coûté le sang d'un Dieu! en cela même d'autant plus sacriléges que Judas, qu'au moins ce traître se reconnut, détesta son crime, en témoigna de l'horreur; au lieu que ceux-ci y sont insensibles. Or c'est ce prodigieux aveuglement que Jésus-Christ, comme la lumière du monde, est venu guérir; et voici l'excellent remède qu'il y a apporté. Car, pour ne point sortir de notre mystère, et pour faire toujours rouler cette divine morale sur la présentation du Sauveur, voici par où mon salut m'est devenu précieux. Je l'abandonnais, ce salut; et, l'abandonnant, je m'avilissais moi-même, je me livrais à ma passion, je servais en esclave la créature, j'obéissais aux sens et à la chair, et par là, selon la parole sainte, je me dégradais jusqu'à me rendre semblable aux bêtes. Mais, viens, me dit aujourd'hui cet Homme-Dieu, viens, et à la faveur des lumières dont le temple est éclairé, profitant de l'état où tu me vois et du sacrifice, quoique non sanglant, que je présente pour toi, commence enfin à te connaître. Me voilà sur l'autel comme la victime et le prix de ton ame : regarde, et, par le prix auquel je l'achète, comprends ce que tu perds en la perdant. C'est là, dis-je, ce qu'il nous fait entendre; et malheur à nous, si, par

l'endurcissement de notre cœur et par une indocilité criminelle, nous n'écoutons pas sa voix ! si jamais nous perdons le souvenir de notre excellence et de ce que nous valons, et de plus, si nous ne soutenons pas encore, par la sainteté de nos mœurs, notre dignité et ce que nous sommes !

Car, en conséquence de cette rédemption que le Sauveur des hommes vient de commencer en se présentant pour nous à Dieu , nous sommes spécialement l'héritage de Dieu, la conquête de Dieu, le peuple de Dieu. Il est vrai, comme créatures formées de la main de Dieu, nous appartenions déjà à Dieu ; mais comme rachetés d'un Dieu, nous lui appartenons encore par un droit tout nouveau, et nous lui sommes consacrés d'une façon toute spéciale : or, voilà ce que j'appelle notre dignité. Car, remarquez ici une différence essentielle entre Dieu et les hommes : appartenir aux hommes, c'est un esclavage qui nous humilie et nous rabaisse ; mais appartenir à Dieu et être à Dieu, c'est, selon l'Écriture, un état de liberté qui nous relève et qui nous honore, en nous dégageant de la plus honteuse servitude, qui est celle du monde et de l'Enfer. C'était la belle leçon que faisait saint Paul aux premiers fidèles, quand il leur disait : Mes frères, vous n'êtes plus à vous : *Non estis vestri* [1]; mais vous êtes à Dieu ; et appartenir à un si grand maître, c'est votre gloire. Et sur quel principe l'Apôtre appuyait-il cette consolante vérité, qu'ils n'étaient plus à eux, mais à Dieu ? sur ce qu'ils avaient été rachetés de Jésus-Christ, et rachetés à un très grand prix : *Empti enim estis pretio magno* [2]. Ce n'est pas assez, mais parce qu'en qualité de Chrétiens, nous avons beaucoup plus de part à cette rédemption, d'ailleurs universelle et commune, c'est surtout comme Chrétiens que nous sommes à Dieu, surtout comme Chrétiens que nous appartenons à Dieu ; et par conséquent, surtout comme Chrétiens que nous avons été honorés du saint et glorieux caractère d'enfans de Dieu.

D'où le même Apôtre, instruisant toujours les mêmes fidèles, concluait deux choses que je vous prie, mes chers auditeurs, de n'oublier jamais, et qui doivent servir de règle dans toute la conduite de votre vie : *Empti estis pretio magno :* Vous avez été achetés à un grand prix. Glorifiez donc Dieu, et portez-le dans vos corps : première conséquence : *Glorificate, et portate Deum in corpore vestro* [3]. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas que, en vertu decette rédemption, Dieu règne dans nos esprits, mais qu'il faut que nos

[1] I Cor., VI. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

corps participent à la grace de ce mystère, et que, par l'exercice d'une continence exacte, ils paraissent, aussi bien que nos ames, rachetés de Jésus-Christ, et purifiés de tout ce qui les pourrait souiller. Or, pour cela, ils doivent être revêtus de la mortification du Seigneur Jésus, et c'est ce que l'Apôtre entend quand il nous exhorte à porter Dieu dans nos corps: *Empti estis pretio magno;* Vous avez été achetés à un grand prix, ne vous engagez donc pas dans la servitude des hommes: seconde conséquence : *Nolite fieri servi hominum* [1]. Car il y a une servitude des hommes incompatible avec le bienheureux état de cette rédemption parfaite où nous entrons aujourd'hui, une servitude des hommes essentiellement opposée à la liberté que Jésus-Christ nous a acquise, une servitude des hommes redevable à tous les serviteurs de Dieu. Mais à qui le prédicateur de l'Évangile en doit-il donner plus d'honneur, qu'à ceux qui mènent la vie de la cour? où les effets que produit cette damnable servitude sont-ils plus funestes et plus pernicieux qu'à la cour? Servitude des hommes, engagement comme nécessaire à l'iniquité, disposition prochaine à l'injustice, assujétissement aux erreurs d'autrui, aux caprices d'autrui, aux passions d'autrui; servitude des hommes, dont on sent tout le poids, dont on voit toute l'indignité, dont on connaît les dangereuses suites, dont on gémit dans le cœur, dont on voudrait être délivré, et dont on n'a pas le courage de secouer le joug: servitude des hommes, qui vous fait entrer dans toutes leurs intrigues et tous leurs desseins, quelque criminels qu'ils soient; qui vous fait acheter leur faveur aux dépens de tous les intérêts de Dieu, aux dépens de tous les intérêts de la conscience et du salut, aux dépens de vous-mêmes et de votre ame. Ah! mes frères, êtes-vous hommes, et surtout êtes-vous Chrétiens, pour servir de la sorte? Prenez garde; je dis, pour servir de la sorte : car à Dieu ne plaise que je fasse d'ailleurs consister la liberté chrétienne à s'affranchir du juste devoir qui nous soumet aux puissances légitimes. Je reconnais avec l'Apôtre, et selon l'ordre sagement établi de Dieu, qu'il y a des hommes qui doivent être obéis par d'autres hommes et servis par d'autres hommes. Je puis même ajouter que jamais ils ne sont mieux obéis, ni mieux servis que par des hommes vraiment Chrétiens, parce que l'esprit du christianisme est un esprit de subordination et de soumission. Mais, du reste, cette dépendance que nous inspire la religion a ses bornes, et j'en reviens toujours à la maxime de saint Paul : *Nolite fieri servi ho-*

[1] I Cor., vi.

minum. Non vous ne devez point servir les hommes jusqu'à en faire des divinités, jusqu'à les substituer en la place du premier souverain maître à qui vous appartenez, jusqu'à leur vendre sa loi, à leur vendre votre innocence, à leur vendre votre éternité, en vous rendant fauteurs de leurs vices, complices de leurs désordres, compagnons de leurs débauches, approbateurs perpétuels de tout ce que leur suggèrent la cupidité, le plaisir, l'ambition, l'envie, la haine, la vengeance, le libertinage et l'impiété. Voilà ce que j'appelle, non plus une obéissance raisonnable, mais une servitude, et la plus vile servitude : voilà de quoi un Dieu sauveur a prétendu nous dégager. (Bourdaloue.)

Péroraison.

Grand Dieu! pourquoi mon ame ne vous serait-elle donc pas soumise? *Nonne Deo subjecta erit anima mea* [1]? Êtes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde? ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événemens n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins; en voulant chercher des sûretés, je me creusais des précipices : ce que je regardais comme mon appui, se tournait ensuite contre moi-même : vous vous plaisiez, grand Dieu! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevais; vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, et que si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines! qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres! Que d'inquiétudes je me serais épargnées si j'avais été fidèle à ce devoir! ma destinée aurait été semblable; mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes; et j'aurais trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur; et ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre que l'accomplissement de vos volontés éternelles. Ainsi soit-il. (Massillon.)

[1] Ps. lxi, .2

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Perfecerunt omnia secundum legem Domini.

Ils accomplirent tout selon la loi du Seigneur. (*Luc.*, II.)

C'est la conclusion que tire l'Évangile de la Purification de la sainte Vierge, et de la Présentation de Jésus-Christ. Sous quelle idée, Chrétiens auditeurs, vous représenterai-je aujourd'hui Marie ; et de tant d'éloges consacrés à son honneur, auquel dois-je m'attacher dans cette auguste solennité? La peindrai-je à vos yeux comme l'arche de la nouvelle alliance, l'aurore du soleil de justice, l'aube pure et sans tache du jour naissant de la loi de grace? Telle et plus belle encore parut Marie dès le premier moment de son immaculée Conception. Mais aujourd'hui que, comme un astre éclipsé, elle se cache sous les sombres voiles d'une cérémonie légale qui lavait des taches que toujours Vierge elle n'avait pu contracter ; aujourd'hui que, par un excès d'humilité, elle vient se confondre au milieu d'une troupe profane de femmes pécheresses ; aujourd'hui que, pour plaire davantage à son Dieu, toute pure qu'elle est, elle s'occupe du soin de se purifier, ne renonce-t-elle pas aux honneurs dus à son irrépréhensible pureté? Irai-je donc, pour relever l'état de sa pureté virginale, vous produire le privilége de sa maternité divine ; viendrai-je vous rappeler le précieux souvenir de cet heureux moment où le ciel et la terre attendaient de son consentement le Désiré des nations et le Sauveur du monde? C'est la peinture que nous fait l'Évangile de Marie, élevée à la dignité de Mère de Dieu ; mais non pas de Marie, mise indistinctement au rang des mères des hommes.

Ce n'est donc ni comme Vierge par excellence, ni comme mère par miracle, qu'elle paraît aujourd'hui dans le temple. C'est comme la plus humble et la plus soumise de toutes les créatures : et ses

exemples en ce jour de son humiliation et de son abaissement, nous disent beaucoup mieux que ses paroles au jour de son élévation et de sa gloire : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini*[1].

En effet, qu'est-ce que servir Dieu? sinon obéir promptement à ses lois, exécuter ponctuellement ses ordres, se soumettre aveuglément à toutes ses volontés adorables. Or, voilà ce que Marie nous apprend dans ce mystère, que les Pères ont appelé le mystère de sa parfaite obéissance : *Totius puritatis mater*, dit saint Laurent Justinien, *purgationis legitimæ speciem suscepit, ut obedientissimæ humilitatis virtutem insinuaret.* Car, je remarque dans l'Évangile de ce jour deux lois expressément portées par le Seigneur, et religieusement observées par Marie. L'une regardait la Purification de la Mère, et l'autre l'oblation du Fils. La première consistait en de simples observances et de pures cérémonies. La seconde était plus intérieure et plus spirituelle. Se séparer durant quelques jours du commerce du monde, s'abstenir pour un temps de tout ce qui était sacré, venir par quelque offrande solliciter les prières des ministres du Dieu vivant, c'était où se réduisait la loi de la Purification. Mais porter les premiers-nés au temple, les présenter à l'autel, les offrir au Seigneur, c'était faire un aveu public qu'on n'avait aucun droit sur leur destinée; reconnaître qu'ils appartenaient à Dieu seul, protester que, si on les retenait encore, ce n'était que pour les élever comme des victimes dévouées à sa gloire. Ainsi donc, l'observation de ces deux lois, pour être entière et parfaite, devait être tout à la fois littérale et spirituelle.

Et telle est encore celle que nous devons tous à la loi de notre Dieu. Car cette divine loi a sa lettre et son esprit : c'est-à-dire, qu'elle a des devoirs qu'elle prescrit, et des sentimens qu'elle inspire. C'est le beau caractère qu'en fait David. La loi de Dieu, dit ce Prophète, est pure et sans tache : *Lex Domini immaculata*[2] *:* voilà pour la lettre. Elle règle les plus secrets mouvemens de l'ame, et elle étend son pouvoir jusque sur les cœurs : *Convertens animas :* voilà son esprit. C'est dans l'union inséparable de ces deux parties de la loi que consistent et son essence et sa perfection. Si vous en altérez la lettre, vous en corrompez la pureté, et vous vous rendez prévaricateur. Si vous en abandonnez l'esprit, vous en perdez tout le mérite, vous n'obéissez plus qu'en esclave forcé, vous n'êtes plus qu'un vil mercenaire. Et voilà, dit saint Augustin, d'où viennent le désordre, la confusion et le scandale du christianisme. C'est un abus bien

[1] Luc., I, 32. — [2] Ps. XVIII, 8.

ancien, d'affaiblir sans scrupule la loi de Dieu, d'en diminuer le joug sans autorité, et d'élargir la voie du ciel par des explications arbitraires et présomptueuses. Car les uns interprètent à leur gré la loi de Dieu : et, au lieu de régler leurs mœurs sur elle, ils veulent la régler sur leurs mœurs, en sorte qu'elle ne les oblige qu'autant qu'elle leur plaît. Première illusion. D'autres, uniquement attentifs aux observances extérieures, gardent, si vous voulez, les dehors de la loi : mais n'en prennent jamais l'esprit, et n'ont qu'une religion de pure représentation et de simple spectacle. Seconde illusion.

Pour corriger ces deux abus, si communs dans le monde chrétien, je ne veux aujourd'hui que l'exemple de Marie. Cette Vierge si pure, malgré toutes les raisons qui semblent l'exempter de la Purification, s'y soumet sans restriction, et nous apprend par là à observer la loi à la lettre : première instruction. Cette Mère si tendre, non contente d'accomplir à l'extérieur l'oblation de son Fils, y conforme ses sentimens, et nous enseigne par là à observer la loi selon son esprit : seconde instruction. Si donc nous voulons être de zélés imitateurs de Marie, soyons comme elle de parfaits observateurs de la loi. Attachons-nous à la lettre, prenons-en l'esprit. C'est le partage de ce discours et le fruit de ce mystère.

Vierge sainte, c'est à vous de nous donner de si importantes leçons. Née pour commander au maître de l'univers, vous mettez votre gloire à vous y soumettre, plus jalouse de la dépendance que vous impose le titre de créature, que de l'autorité que vous donne la qualité de mère de Dieu. Imprimez au fond de nos cœurs cette humble soumission et cette docilité parfaite. Apprenez à de vils esclaves, à des enfans rebelles, à de coupables pécheurs, à respecter les volontés adorables d'un maître souverain que nous devons honorer, d'un père bienfaisant que nous devons aimer, d'un juge redoutable que nous devons craindre. C'est la grace que nous vous prions de nous obtenir par votre intercession. *Ave.* (Le P. SEGAUD, *Pour le jour de la Purification.*)

Marie nous apprend à observer la loi à la lettre.

Quelque bien conçues et quelque sagement portées que puissent être les lois humaines, elles sont néanmoins sujettes à des explications, à des exceptions, à des priviléges, et ne peuvent par conséquent toujours être gardées à la lettre, parce que ceux qui les ont faites, n'étant après tout que des hommes aussi bornés dans leurs lumières que faibles dans leur pouvoir, il est rare que rien n'échappe

à leur autorité ou à leur sagesse. Mais quand Dieu parle, quand il ordonne, quand il porte une loi, sa loi ne peut souffrir la moindre altération. C'est un décret irréformable, parce que ses lumières étant sans défaut et son pouvoir sans bornes, il peut tout ce qu'il veut, et ne veut rien qu'il ne rende possible. Et voilà pourquoi nous lisons à la tête de ses ordonnances ces paroles remarquables, qui sont comme le sceau de la Divinité : *Ego Dominus :* Je suis le Seigneur. C'est moi qui vous parle. Loin d'ici tout raisonnement, toute excuse, tout privilége : Je suis le Seigneur votre Dieu : *Ego Dominus.*

Cette seule considération ne devrait-elle pas suffire pour nous inspirer cette humble soumission que toute créature raisonnable doit aux lois de son Créateur? Et nous faudrait-il d'autre motif pour la pratique du bien, pour la fuite du mal, que ce mot décisif que nous a dicté notre Sauveur : Dieu le commande, Dieu le défend. Vils et méprisables vers de terre devant Dieu, nous convient-il de disputer avec lui ou de lui résister en face; d'interpréter ses volontés, de pénétrer dans ses secrets, d'avoir à ménager une gloire et des intérêts, quand il est question de lui rendre hommage? de consulter la raison humaine, la nature corrompue des passions révoltées, sur la manière dont nous devons exécuter ses ordres, lorsqu'il ne tient qu'à lui de nous livrer sur l'heure à sa vengeance, ou de nous faire rentrer dans le néant dont nous sommes sortis. C'est être, je ne dis pas téméraires, mais insensés, que d'oser désobéir ou répliquer à celui qui a dit et tout s'est fait : *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum.*

Cependant, comme ses saintes lois sont essentiellement opposées aux inclinations corrompues de notre nature, il n'est point d'effort qu'elle ne fasse pour s'y soustraire et se mettre en liberté. D'abord elle s'érige en interprète de la loi, et, par des subtilités étudiées, elle cherche à l'éclaircir ou plutôt à s'aveugler. Premier artifice.

Quand elle ne peut obscurcir la loi par ses opinions erronées, elle tâche de trouver en soi, ou dans son état, quelque titre de dispense et de privilége. Second artifice. Enfin, quand elle ne trouve rien, ni dans la loi, ni dans elle-même, qui soit favorable à ses prétentions, elle s'efforce au moins de découvrir, dans les circonstances présentes, quelque obstacle apparent dont elle puisse se parer. Troisième artifice.

Telles sont les ruses ordinaires de l'amour-propre pour éluder une loi qui le proscrit, et pour secouer un joug qui l'importune.

Vous les connaîtrez encore mieux par le détail que j'en vais faire, en leur opposant l'obéissance, et l'humble soumission de Marie.

Opinions commodes! favorables interprétations de la loi! eurent-elles jamais plus de lieu et moins d'effet que dans la Purification de la sainte Vierge? la loi s'explique presque d'elle-même en sa faveur. Les termes n'en sont point obscurs : ils ne marquent distinctement que les mères ordinaires, et forment par conséquent un préjugé favorable à celle qui était mère, sans avoir cessé d'être Vierge. Aux termes précis de la loi, ajoutons l'intention présumée du législateur. Elle semblait supposer, dans celle qu'il obligeait à se purifier, quelque ombre au moins, quelque apparence de péché : (car c'est ce que signifient ces paroles qui nous montrent la fin de la loi): *Mundabitur a peccato* [1]; et conséquemment elle ne pouvait s'étendre à Marie dont l'innocence sans tache n'en avait reçu aucune atteinte. Je vous le demande, Chrétiens auditeurs, était-ce faire violence à la loi que de l'entendre de la sorte? Était-ce faire violence à la lettre que d'en excepter une Vierge, quoique mère? Et tant de saints docteurs ont-ils donc voulu flatter Marie aux dépens de la vérité, quand ils ont soutenu d'un commun accord que la loi de la Purification n'avait jamais été faite pour elle? Non sans doute; et je ne craindrai point de le dire après eux : ou il n'est jamais permis d'expliquer, d'interpréter, d'adoucir de sa propre autorité une loi divine; ou celle-ci devait être expliquée, interprétée, adoucie en faveur de Marie. Cependant, vérité bien sévère à la nature, mais bien importante au salut! Marie par sa conduite rejette tous ces éclaircissemens spécieux qui n'avaient pu échapper à ses lumières. Tant de raisonnemens qu'il vous plaira. Disciple de la loi, elle ne s'en fait point l'interprète. Docile pour tout ce que la loi lui prescrit, elle ne raisonne point contre, elle ne veut point soumettre la volonté de Dieu à son jugement; mais elle soumet son propre jugement à la volonté de Dieu : elle règle sa conduite sur la lettre de la loi prise à la rigueur et non sur ses interprétations favorables. Il y a une loi. C'en est assez. Elle obéira, quelque difficulté qu'elle y trouve. Exemple bien accablant pour ces esprits présomptueux, qui de leur propre autorité s'érigent en arbitres de l'Évangile, et qui, malheureusement féconds en opinions relâchées, trouvent à tout ce qui leur paraît trop sévère des modifications et des tempéramens! Comment aimer, dit-on, un ennemi qui nous hait, oublier une injure qui nous blesse, fuir une

[1] Luc., XII, 8.

occasion qui nous flatte? Il faut bien aider à la lettre. Nous ne sommes pas des Anges sur la terre. Tant de perfection ne nous convient pas. Faux raisonnemens dignes des enfans d'Ève, instruite à l'école du serpent! raisonnemens funestes au salut! qui élargissez les voies du Seigneur au gré de la cupidité, vous serez à jamais confondus par l'obéissance de la mère d'un Dieu fait Homme, pour être obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Vous me direz sans doute, pour vous défendre de suivre son exemple, ce qu'ont dit les Pères pour justifier le précepte, que Marie pouvait avoir un ordre précis de se soumettre à la Purification : qu'au moins l'exemple de son Fils, soumis avant elle à la circoncision, était pour elle une règle déjà faite, et qu'elle devait suivre; que surtout le scandale qu'elle aurait donné aux yeux de tout un peuple jaloux de ses observances, l'obligait à sacrifier les intérêts d'une gloire cachée, à l'intérêt de l'édification publique : mais que pour vous rien de semblable ne vous engage à une observance aussi étroite, et que pourvu que vous ne méprisiez pas ouvertement la loi, on ne doit pas vous faire un crime d'en adoucir quelquefois la rigueur par quelque interprétation favorable.

Telle est, Chrétiens auditeurs, notre injustice. Toujours penchant à la sévérité, quand il s'agit des autres, et portés au relâchement dès qu'il est question de nous, nous pesons dans des balances bien différentes nos obligations et leurs devoirs, et nous vérifions par là cet oracle du Saint-Esprit, que les mesures des hommes sont inégales et trompeuses : *Mendaces filii hominum in stateris*[1]. Jugeons-en par ces raisons que je viens de rapporter d'après quelques saints docteurs. Elles vous ont paru décisives par rapport à Marie, peut-être vont-elles vous paraître fausses et outrées, sitôt que je viendrai vous en faire l'application. Souffrez cependant que je la fasse, elle est trop importante à votre instruction.

Que Marie eût un ordre exprès de se soumettre à la Purification, c'est une pure conjecture de quelques saints docteurs : conjectures qui ne se peut vérifier par le texte sacré. Mais une vérité constante que nous y lisons, c'est que Dieu, jaloux de sa loi, veut qu'on l'entende et qu'on l'observe toujours à la lettre. Le précepte en est général et formel : vous n'ajouterez ni n'ôterez rien à mes paroles, nous dit-il au Deutéronome : *Non addetis ad verbum quod vobis loquor, nec auferetis ex eo*[2]. Or, je demande, ces sens favorables,

[1] Ps. LXI, 10. — [2] Deut., IV, 2.

que l'on s'efforce si souvent de donner aux termes de la loi, sur le pardon des offenses, sur l'amour des ennemis, sur la fuite des occasions, sur la mortification des sens, sur cent autres articles de l'Évangile, sont-ils toujours si justes et si conformes à la lettre, que l'on puisse dire avec vérité qu'ils n'y ôtent ou qu'ils n'y ajoutent rien? *Non addetis ad verbum*, etc. C'est un examen que tout Chrétien peut et doit faire de bonne foi s'il veut se sauver. Mais où la plupart n'osent et ne veulent pas entrer de peur de condamner comme insoutenables tant de maximes licencieuses, de mitigations forcées, d'adoucissemens dangereux dont on se prévaut tous les jours pour se former de fausses consciences contre la pratique littérale de la loi de Dieu. Ce que je sais, Seigneur, pesez bien, Chrétiens, cette expression, elle est du roi Prophète, ce que je sais, c'est que vous nous avez ordonné de garder tous vos commandemens à la dernière rigueur : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis* [1]. Tel plaisir, dit-on, est publiquement permis; tel intérêt n'est pas absolument défendu; ici l'obligation n'est pas étroite; là il n'y a pas au moins de péchés griefs. Ah! Chrétiens! que l'on est près de sa perte, quand on se plaît ainsi à marcher toujours sur le bord du précipe! et qu'en fait de mœurs, du bien au mal, le pas est souvent imperceptible! qu'il est glissant! qu'il est périlleux pour le salut!

Mais voici quelque chose de plus décisif et de plus fort. Vous n'ignorez pas quels étaient ces scribes et ces pharisiens contre qui Jésus-Christ, dans l'Évangile, lance de si fréquens et de si terribles anathèmes. Austères et relâchés tout à la fois, ils interprétaient à leur gré certains points de la loi, et dans d'autres points ils ne souffraient nulle explication. Exacts jusqu'au scrupule sur la sanctification des jours consacrés au Seigneur, et sur le payement des biens destinés à son service, ils condamnaient toute œuvre servile le jour du Sabbat, et voulaient qu'on donnât jusqu'à la dîme des moindres fruits de la terre. Mais, en même temps, indulgens à l'excès sur le chapitre de l'intérêt, ils n'obligeaient au serment que quand on jurait par l'or du temple, c'est-à-dire à leur profit, et permettaient à l'enfant de refuser tout impitoyablement à la nécessité pressante de son père, pourvu qu'il ne refusât rien à leur insatiable avarice : étrange et bizarre conduite! mais trop fidèle image des mœurs de notre siècle, où chacun se pique de sévérité dans tout ce qui n'intéresse point sa passion! Or, que prononce

[1] Ps. CXVIII, 4.

Jésus-Christ sur ce mélange monstrueux de morale étroite et commode? Condamne-t-il la rigueur et la sévérité de l'une? Non, Chrétiens auditeurs, il la loue, il la conseille, il la recommande même comme importante et salutaire : *Hæc oportuit facere* [1]. Mais il réprouve la licence et le relâchement de l'autre, comme damnable et contraire à la loi de Dieu : *Hæc oportuit facere et illa non omittere* [2]. Admirable décision, qui confirme la vérité que je vous prêche. Car si vous prétendez que Marie ne dût point se servir des interprétations favorables qu'elle pouvait donner à la loi, parce que le bon plaisir de Dieu était qu'elle l'observât à la lettre, je vous montre, par l'approbation générale que Jésus-Christ donne à l'obéissance littérale des pharisiens, qu'il attend de vous une égale soumission, et que votre obéissance à sa loi ne peut être moins parfaite, si j'ose m'exprimer ainsi, que celles des scribes et des pharisiens dans les mêmes points où ils étaient le plus sévères. Car voilà le sens naturel de ces divines paroles : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* A cela que pouvez-vous répondre?

Sans recourir, dit-on, aux oracles divins, l'exemple seul de Jésus-Christ soumis à la loi n'était-il pas une raison suffisante pour sa mère de s'y soumettre? J'en conviens avec vous. Mais cette raison, si forte à l'égard de Marie, perdra-t-elle, si je la fais valoir contre vous, toute sa force? Cette conséquence vous paraît juste et naturelle : Jésus-Christ s'était soumis à la loi sans restriction, donc sans restriction Marie devait s'y soumettre. La mère n'était pas plus privilégiée que le Fils. Celle-ci, à votre avis, est-elle moins raisonnable et moins solide? Jésus-Christ s'est fait, non l'interprète, mais l'observateur de la loi; s'il l'a quelquefois expliquée, c'était toujours pour la restreindre et jamais pour l'adoucir. Il a hautement protesté contre toutes les interprétations favorables qu'y donnaient les docteurs de son temps. Il a juré que le ciel et la terre passeraient plutôt qu'une seule lettre ou un seul point de ses divins décrets : *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege* [3]. Donc un Chrétien, s'il est véritablement Chrétien, doit toujours s'en tenir à l'observation littérale de la loi de Dieu. Le serviteur n'est pas plus privilégié que le maître. Donc la liberté qu'il prend quelquefois de la réduire à ses opinions est déjà une infraction commencée, un mépris tacite de ses ordres, une opposition secrète à ses volontés, une prudence de la chair, qui se couvre du voile et du nom de discrétion; enfin un mystère d'iniquité, qui tôt ou tard

[1] Matth., XXVIII, 23. — [2] Ibid. — [3] Ibid., V, 18.

aboutit infailliblement à la mort éternelle. De ces deux conclusions, la première, qui concerne Marie, est de saint Thomas, après saint Bernard. Mais la seconde, qui regarde tous les Chrétiens en général, est de Jésus-Christ même, dans le passage que j'ai déjà cité : *Qui ergo solverit unum de mandatis minimis*, *minimus vocabitur in regno cœlorum* [1].

Enfin vous prétendez avec justice que le scandale qu'eût donné Marie, en se dispensant de la purification, suffit seul pour prouver que cette Vierge incomparable, quoiqu'exempte de la loi, par la loi même, était néanmoins obligée de la subir à la rigueur. Mais je prétends aussi que la même raison suffit pour détruire la fausse persuasion où vous êtes qu'on agit sûrement quand on agit, non sur les maximes rigoureuses de la loi, mais sur les maximes de la loi tempérées, modifiées, ajustées aux vains raisonnemens des hommes. Car si Marie, pour éviter le scandale, se fait un devoir d'abandonner ses plus justes prétentions, pour se conformer à la pratique littérale de loi ; si l'intérêt de l'édification publique lui fait fermer les yeux à tout ce qui justifie ses propres intérêts ; si la considération des suites fâcheuses que pouvait avoir son exemple lui fait un précepte de ce qui ne semblait au plus pour elle que de conseil, à combien plus forte raison la crainte du scandale doit-elle vous faire renoncer à ces gloses infidèles, à ces interprétations abusives, à ces raffinemens captieux qui sont les principes ordinaires de tant de décisions suspectes et d'actions hasardées ? Gloses, interprétations, raffinemens, secrets inconnus à la sainte simplicité, disons mieux, à la sage sévérité de nos pères, fruits malheureux de la corruption du siècle qui ont ouvert et ouvrent encore la porte à une infinité de relâchemens déplorables ; sources empoisonnées de tant d'usures palliées, de tant de dettes mal payées, de tant d'injustices colorées, de tant d'abus déguisés, qui sont le scandale de nos jours. Épargnez-m'en le détail : un seul discours n'y pourrait suffire. Mais, pour peu que vous jetiez les yeux sur l'état présent du christianisme, et que vous y considériez tant de coutumes introduites, tolérées, autorisées même par l'exemple de ceux qui se piquent de religion et de régularité; sur l'abstinence et le jeûne, sur les divertissemens et les plaisirs, sur l'honneur et la vengeance; sur l'usage et l'emploi des biens même sacrés; sur les différens moyens de les acquérir, de les retenir, de les placer, de les mettre à couvert, de les faire valoir et de les augmenter, que sais-je

[1] Matth., v, 19.

moi? sur tant d'autres points toujours dangereux dans la pratique, et toujours justifiés dans la spéculation, vous conviendrez que cette morale n'est que trop étendue et trop bien fondée, et qu'elle mérite qu'on y fasse de sérieuses réflexions.

Mais quoi! me direz-vous; pour maintenir la pureté de la loi, faut-il donc renoncer aux lumières de la raison? Ah! Chrétiens, n'y renoncez-vous pas de bon cœur à toute heure pour maintenir la pureté de votre foi? La raison est-elle donc un guide plus sûr en fait de mœurs qu'en matière de doctrine? Sujette à se tromper dans les vérités de pure spéculation, doit-elle être regardée comme infaillible dans les vérités pratiques? Les passions qui combattent la morale de Jésus-Christ n'ont-elles pas autant ou plus de pouvoir pour séduire l'esprit de l'homme, que n'en a toute l'obscurité des mystères pour le révolter? Si donc, pour ne point tomber dans l'égarement et dans l'erreur, vous consentez à captiver la raison sous le joug de la foi, pourquoi ne la feriez-vous pas plier sous le joug de la loi, afin de vous garantir du relâchement et de la corruption? le péril est égal de part et d'autre. Quiconque suit son esprit particulier dans l'interprétation de la parole de Dieu, devient bientôt apostat de sa foi; et l'on ne tarde guère à devenir infracteur de la loi, dès qu'on commence à l'expliquer à son gré et suivant ses inclinations. En deux mots, la raison, seule arbitre des vérités de la foi, a fait de tout temps les hérétiques; et la raison, seule juge des vérités de la loi, fait tous les jours des prévaricateurs. Concluons donc que le parti le plus sûr en matière de conduite, c'est, à l'exemple de Marie, de s'en tenir précisément à la lettre de la loi, sans glose, sans adoucissement, sans interprétation.

Mais l'observation littérale de la loi dit quelque chose de plus. Non seulement elle condamne toute modification, elle exclut aussi toute dispense et tout privilége; et c'est encore ce que nous apprend l'exemple de Marie. Fut-il jamais privilége mieux établi que les siens? Mère d'un Dieu sauveur, revêtue d'une autorité légitime sur l'auteur même de la loi, au dessous de Dieu seul, et tenant à lui par les liens les plus sacrés : quels titres de dispense! s'il en était de réels à l'égard de la loi de Dieu. Un prince de la terre disait autrefois à son épouse, au rapport de l'Écriture, que la loi qu'il avait portée pour tous n'était point portée pour elle : *Non pro te, sed pro omnibus lex constituta*[1]. Était-ce trop présumer de vous, ô mon Dieu! de croire que vous en aviez usé de même à l'égard de votre

[1] Esth., XV, 13.

sainte Mère, et qu'au moins, par rapport à certains devoirs humilians tel qu'était celui de la Purification, vous l'aviez déchargée de l'obligation commune? Nous l'aurions cru, Chrétiens, si Marie ne nous eût détrompés par son exemple; et si par son humble obéissance, elle ne nous eût appris par avance cet oracle si sévère de l'Évangile, que Dieu ne fait acception de personne, et que celui-là seul qui accomplit sa volonté lui tient lieu de frère, de sœur et de mère : *Qui fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est*[1]. Eh! que deviendront donc tant de faux priviléges, ou pour parler plus juste, tant de véritables prévarications dont la licence du siècle semble l'avoir mis en possession, au mépris des plus saintes maximes de la loi chrétienne? L'orgueil, par exemple, au milieu même du christianisme, passe pour un légitime apanage de la grandeur; le luxe, pour un louable emploi des richesses; la duplicité, pour une vertu de cour; la vengeance parmi les militaires, pour une preuve indispensable de valeur; l'usure dans le commerce, pour une innocente industrie; le jeu, pour une honnête occupation du sexe; la galanterie, pour la meilleure école de la jeunesse; l'indévotion, pour un droit acquis aux grandes occupations. Ainsi de mille autres usages. Déplacez ces mœurs, faites-les changer d'état et de condition, elles vous paraîtront autant de contraventions manifestes, autant d'attentats visibles à la loi de Dieu; mais, considérées dans l'ordre naturel où elles ont coutume de se trouver, si on ne les regarde pas pour de véritables vertus, au moins ne les compte-t-on pas pour de grands vices. Et voilà ce que j'appelle, dans l'opinion du siècle, des priviléges imaginaires et des dispenses prétendues de la loi de Dieu.

Pour confondre ces scandaleux abus et ceux qui les suivent, je n'aurais qu'à leur opposer ces paroles du grand Apôtre : Il n'y a pour tous qu'un seul Dieu, une seule foi, une seule loi, un seul baptême; et par conséquent pour tous les mêmes obligations : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*[2]. Je pourrais leur produire des exemples tout contraires que nous avons devant les yeux. Je pourrais, à ces vices publiquement accrédités, opposer des vertus hautement reconnues : tant de riches bienfaisans et de jeunes gens bien réglés, tant d'hommes pieux et de femmes vertueuses qui savent si bien rendre à Dieu et aux hommes ce qui leur est dû, accorder les bienséances du monde et les obligations de la religion; s'acquitter de leurs exercices de piété sans manquer aux devoirs de la

[1] Marc., III, 35. — [2] Ephes., IV, 5.

société. Je pourrais, sans sortir de cet auguste auditoire, leur y faire remarquer dans l'élévation des plus éminentes dignités, nul trait de hauteur; dans la noblesse du sang le mieux allié, nulle trace de fierté; dans l'éclat du nom le plus distingué, nulle ombre de vaine gloire; dans l'exercice du commandement le plus sacré, nul air d'empire; dans le mérite des honneurs les plus recherchés, nulle ambition que celle d'obliger; en un mot, je pourrais leur y montrer la modération et le pouvoir, la grandeur et la bonté, la droiture et la politique, la bravoure et la douceur, la science de la guerre et l'amour de la paix, le mérite et la modestie, la politesse et l'édification, le travail et la piété, l'honorable usage et le charitable emploi du bien. Ces exemples vivans prouvent assez que le monde, malgré tous ses efforts, n'a pas encore prescrit contre l'Évangile.

Mais, pour détromper pleinement les aveugles partisans du monde de tous ces faux priviléges, j'aime mieux aujourd'hui les renvoyer à Marie qu'à ses serviteurs. Aux pieds de cette humble servante du Sauveur, qu'ils fassent valoir tant qu'ils voudront leurs droits prétendus : je suis grand, noble, riche, puissant, jeune, important, nécessaire. Et moi, lui dira cette Vierge sainte, je suis Mère de Dieu, et cette auguste qualité, loin de me dispenser d'un seul point de la loi, n'a servi qu'à me lier davantage. Ni mon rang, ni ma grandeur, ni mon emploi, ni mon affinité même avec Dieu, ne m'ont paru des titres suffisans pour me soustraire au moindre de ses ordres. Que trouvez-vous en vous ou hors de vous qui puisse fonder une cause de dispense aussi légitime?

Quelque obstacle apparent, dernier artifice et dernier retranchement de l'amour-propre. Retranchement aussi faible que les deux premiers, quoique plus souvent mis en usage.

Car, en premier lieu, combien de Chrétiens, sur la première difficulté qu'ils rencontrent à pratiquer quelque partie d'une loi sainte, se croient en droit de l'abandonner toute entière, comme si l'impuissance de satisfaire à un point les déchargeait de tous les autres! La loi, dit un usurpateur du bien d'autrui, oblige à rendre et le fonds mal acquis et les fruits dissipés de l'injustice; or, ce qui me reste de bien de mes fraudes et de mes usures ou de celles de pères n'y pourrait suffire. La loi, dit un médisant, ordonne de rétablir pleinement la réputation du prochain; or, comment le faire dans la multitude de ceux que ma langue maligne a infectés de son cruel poison? La loi, dit un infidèle administrateur des biens de l'Église, veut que l'on en partage les revenus entre ses besoins et ceux des pauvres; or, le moyen, dans ces temps malheureux, de satis-

faire à tant d'obligations? La loi, dira bientôt un intempérant, m'engage à un jeûne pénible dont la durée aussi bien que la rigueur excède la mesure de mes forces. Sur ces principes mal entendus, l'un ne fait nulle restitution, l'autre nulle réparation, celui-ci nulle aumône et celui-là nulle abstinence. Ah! Chrétiens! si Marie eût raisonné de la sorte, aurait-elle accompli la loi de la Purification? Le même précepte, pouvait-elle dire, qui ordonne aux mères de se purifier, leur défend de s'approcher de tout ce qu'il y a de saint et sacré; or, puis-je observer à la lettre ce précepte, moi qui, par mon emploi, me trouve obligée de nourrir dans mon sein, de porter entre mes bras l'auteur de la sainteté même? Sur ce raisonnement plus solide que tous les vôtres, s'exempte-t-elle des cérémonies humiliantes de la Purification? Non, Chrétiens; mais, exacte à faire ce qu'elle peut, elle supplée à ce qu'elle ne peut par la ferveur de ses affections et par la sincérité de ses dispositions. A son exemple, faites donc tout ce que vous pouvez, désirez sincèrement ce que vous ne pouvez pas faire: Dieu sera content et ne manquera pas de suppléer au reste.

En second lieu, quant aux prétextes différens que l'amour-propre nous suggère, pour nous faire passer par dessus les lois divines, quelque subtil et quelque ingénieux qu'il soit, en peut-il imaginer de plus plausibles et de plus imposans, que l'intérêt et l'honneur de Dieu? Je dis intérêt et honneur de Dieu, non pas imaginaire, tel que celui qui sert quelquefois de couleur et de voile aux passions les plus injustes. L'on sait assez que l'ange de ténèbres ne se transforme que trop en ange de lumières, et qu'un vrai fantôme de vertu se met souvent à la tête des plus grands vices: que c'est par devoir que l'on se dérange, par zèle que l'on s'aigrit, par raison que l'on s'emporte, par charité que l'on se désunit, par miséricorde que l'on se venge, par religion que l'on est incrédule, et souvent par piété même que l'on s'éloigne de Dieu. Car, hélas! où ne va pas le raffinement de l'amour-propre? jusqu'à pervertir les motifs les plus saints, et les faire servir aux actions les plus noires.

Je parle ici d'un intérêt réel et effectif de la gloire de Dieu, tel que celui qui semblait s'opposer à la Purification de la sainte Vierge: puisque l'honneur de Jésus-Christ était effectivement intéressé à l'honneur de Marie; que la honte de l'une rejaillissait sur l'autre, et que la virginité de la mère ne pouvait être obscurcie, sans ternir l'éclat de l'origine toute divine du Fils. Ainsi donc l'intérêt de la loi d'une part, et d'autre part l'intérêt du législateur parais-

sant ici désunis et difficiles à accorder, devaient au moins partager un cœur également jaloux de leurs droits en apparence opposés, et le faire balancer quelque temps entre l'obéissance et le zèle. Cependant l'obéissance l'emporte. Elle apprend à Marie, et par elle à tous les hommes, que l'inclination la plus droite, la vue la plus pure, et le motif le plus saint, ne peuvent, en fait de loi divine, justifier l'infraction la plus légère; que Dieu veut être obéi préférablement à tout, et que nul bien, quelque grand qu'il puisse être, fût-ce le salut du monde entier, ne peut le dédommager du moindre mépris de ses ordres. Voilà, en peu de mots, la réponse générale à tous les vains prétextes que l'on peut opposer à l'observation littérale de la loi de Dieu.

Que si, cependant, il vous reste encore quelque difficulté sur certains points de morale douteux et controversés (car j'avoue qu'il en est toujours de tels pour éprouver notre fidélité) et que vous désiriez une règle sûre pour ne pas vous égarer, prenez-la encore de l'exemple de Marie. Que consulte cette Vierge si sage dans ce mystère d'obéissance et de soumission? La coutume de la loi, dit l'Evangile: *Consuetudinem legis* [1]: c'est-à-dire, selon les Pères, la loi expliquée par l'usage et la pratique de ses plus fidèles observateurs. Car, ne vous y trompez pas, Chrétiens auditeurs, il y a deux sortes de coutume. L'une n'est qu'une corruption de la loi, et l'autre en est le plus solide appui. Celle-ci est la portion la plus pure de l'héritage des saints: celle-là n'est qu'une succession illégitime d'abus, et une perpétuité malheureuse de mauvais exemples. La première conduit à la vie, et la seconde mène à la mort. En voulez-vous faire le discernement, adressez-vous, comme Marie, non pas à la multitude (car selon toutes les règles de l'Évangile, en fait de mœurs, où est la multitude, là est l'égarement et la licence), mais au petit nombre des fidèles et des élus. Prenez pour guides quelques ames choisies, quelques Siméons éclairés dans les voies de Dieu, quelques Prophètes soumis eux-mêmes et obéissans à la loi de Dieu et de son Église; justes et timorés, remplis du Saint-Esprit, qui puisent au pied des autels, et dans les chastes embrassemens de Jésus-Christ, les réponses du salut. Alors écoutez leurs décisions, suivez leur conduite: gravez au fond de vos cœurs leurs conseils et leurs exemples. (Le P. SEGAUD.)

[1] Luc., II, 27.

Marie nous enseigne à observer la loi selon son esprit.

Outre la transgression visible et littérale des lois divines, qui n'est, hélas! que trop ordinaire dans le siècle où nous sommes, il est une autre espèce d'inobservation secrète et spirituelle, qui, pour être moins scandaleuse et moins grossière, n'en est ni moins réelle, ni moins condamnable aux yeux de Dieu. Ce vice se rencontre dans une infinité de Chrétiens, Chrétiens par hasard et non par choix; fidèles de nom plutôt que de créance; adorateurs du vrai Dieu, bien plus en apparence qu'en effet; gens qui le prient par coutume; qui nous écoutent par curiosité; qui approchent des sacremens par politique, et qui, uniquement attentifs à l'édification publique, se mettent peu en peine de la sainteté chrétienne. Cependant, comme la religion, selon le Prophète, est cette divine fille du ciel qui tire toute sa gloire de ses sentimens et de ses dispositions : *Omnis gloria filiæ regis ab intus* [1] : à moins qu'elle ne soit animée de Dieu ; à moins que Dieu n'en forme les mouvemens, et n'en règle les exercices, bien loin qu'elle soit ce qu'elle devrait être, ce n'est plus qu'une illusion, un masque, un vain fantôme de religion.

Pour vous mieux faire sentir la différence de ces deux cultes, l'un purement littéral et l'autre spirituel, souffrez que je distingue pour un moment les cérémonies extérieures de l'oblation que fait Marie, d'avec les sentimens intérieurs dont elle l'accompagne. A n'en juger que par les apparences, dit saint Bernard, cette offrande de Marie paraît assez superficielle : *Oblatio Jesu satis delicata videtur;* puisqu'elle consiste simplement à présenter cet Enfant-Dieu, à le racheter de deux tourterelles, à le reprendre incontinent des mains des prêtres au moment qu'il en est sorti, et à le garder comme auparavant : *Ubi tantum puer sistitur Domino, redimitur avibus, et illico reportatur.* Et, si le sacrifice de Marie, ajoute-t-il, n'eût rien eu de plus, jamais l'Église ne nous l'eût proposée comme le modèle d'une parfaite obéissance à la loi divine. Mais voici ce qui étant comme l'ame de ce mystère, par rapport à Marie, en fait devant Dieu tout le prix. C'est que parfaitement instruite des desseins de Dieu sur ce cher Fils, qu'elle lui présente ; desseins dignes de la majesté souveraine qui les conçoit, favorables aux hommes, dont ils assurent le bonheur et le salut, mais rigoureux à son amour

[1] Ps. XLIV, 14.

qui en doit être la première victime, ah! Chrétiens! loin d'y résister, elle s'y conforme, elle s'y soumet et elle y souscrit: et dans cette simple soumission, que de sentimens héroïques! que de sublimes vertus! J'y découvre tout à la fois, et un esprit de piété, et un esprit de charité, et un esprit d'austérité. Appliquez-vous, Chrétiens, je vous prie, à ces trois dispositions. Elles renferment, comme vous le verrez dans la suite, toute l'essence et la perfction de la loi de Dieu.

Esprit de piété dans l'obligation de Marie. L'Évangile n'en dit qu'un mot; mais ce seul mot, pris dans toute son énergie, nous donne la plus haute idée que l'on puisse se former d'une piété tendre et solide : *Erant pater ejus et mater mirantes* [1], sa mère était dans l'admiration. Eh! de quoi, je vous prie? Ce n'était pas sans doute une admiration profonde du récit qu'on lui faisait des grandeurs de son Fils. Que pouvait-on lui dire sur ce sujet, qu'elle n'en sût encore davantage? Elle en aurait fait au besoin des leçons à Siméon même, comme elle en fit dans la suite aux Apôtres et aux disciples. Ce ravissement était donc causé par des principes plus intérieurs et plus cachés. C'était le fruit de son union intime avec Dieu, de son attention continuelle à son adorable présence, de sa docilité à écouter sa voix, de sa fidélité à en suivre les impressions. Ce n'était point une admiration sèche et stérile : elle était la source d'une infinité de saints mouvemens qui partageaient son cœur, d'une crainte respectueuse pour ce souverain Maître de l'univers qu'elle adorait, d'une parfaite reconnaissance des bienfaits de ce Rédempteur qu'elle offrait, d'une correspondance mutuelle à son amour qui l'animait, d'un dévoûment total à son service dont elle l'assurait. Si sa langue, autrefois si éloquente dans la maison d'Élizabeth, garde aujourd'hui le silence, ce n'est que par respect pour le lieu sacré où elle est et pour l'action sainte qu'elle fait. En un mot, quelle était l'occupation de Marie durant la célébration d'un de nos plus augustes mystères? Écoutez ceci, Chrétiens indévots dans vos exercices de piété même! et instruisez-vous de la majesté de votre religion et de la sainteté de vos devoirs. Présente bien plus d'esprit que de corps, elle les contemplait, elle les méditait, elle les admirait; spectacle elle-même d'admiration pour les Anges, et complaisance aux yeux de Dieu : *Et erant pater ejus et mater mirantes.*

Esprit de charité : ce ne sont pas seulement ses propres intérêts qui la conduisent au pied des autels, ce sont aussi les nôtres,

[1] Luc., II, 33.

Chrétiens auditeurs. Obligation commune que nous avons tous à Marie. Malheur à nous! si nous sommes assez ingrats pour l'oublier jamais. Digne mère du Sauveur du monde, dit saint Bernard, ayant entre ses mains le prix du salut du genre humain, maîtresse du trésor de toutes les graces divines : *Redempturus humanum genus, etc. universum pretium contulit in Mariam.* Fidèle gardienne de l'agneau sans tache, charitable médiatrice auprès du souverain médiateur, loin de le retenir dans son sein et de satisfaire sa tendresse maternelle, elle le porte elle-même au temple, elle le livre entre les mains des prêtres, elle en attend le sacrifice; elle fait plus, dit saint Bernard, elle le prévient en quelque sorte, elle le sollicite par avance : toute prête, ajoute-t-il, comme un autre Abraham, à immoler, s'il le faut, ce cher Fils de ses propres mains, plutôt que de laisser périr, faute de victime suffisante, et qui? ah! Chrétiens auditeurs, voici l'excès de la charité! des rebelles dont on lui prédit les résistances et les contradictions, des endurcis dont Siméon lui annonce les fureurs et les persécutions, des réprouvés dont elle prévoit la perte volontaire et la fin malheureuse. A ces traits de bonté, qui reconnaissez-vous dans Marie? la mère d'un Dieu ou la mère des pécheurs? l'un et l'autre, conclut saint Bernard, avec cette différence que le consentement qui la fit mère de Dieu lui coûta beaucoup moins que l'entremise qui la fait aujourd'hui la mère des pécheurs : *Hic positus est in signum cui contradicetur.*

Esprit d'austérité dans l'oblation de Marie. Qui peut dire combien cette grande ame sacrifie d'innocentes douceurs, et à quel excès de souffrances et de rigueurs elle se livre en cette triste cérémonie? Hélas! reste-t-il donc encore quelque joie sur la terre à une mère qui consent à perdre un Fils, un Fils unique, et un tel Fils? Que dis-je? qui consent à le perdre! qui ne se charge de l'élever, de le nourrir que pour le voir périr par une mort honteuse et cruelle! Ah! ah! glaive de douleur! qui percez dès aujourd'hui le cœur le plus tendre par l'endroit le plus sensible! que n'achevez vous? à quoi bon prolonger ses jours pour prolonger son martyre? pourquoi multiplier vos coups en différant le trait mortel que vous réservez à sa tendresse? ou plutôt que ne vous dérobez-vous à sa vue jusqu'au moment fatal du sacrifice? Mais non; Dieu veut que Marie boive à longs traits le calice que sa main lui destine, qu'elle le boive jusqu'à la lie, que chaque instant de sa vie en augmente l'amertume, et qu'elle ait sans cesse devant les yeux la mort de son

Fils et son propre supplice : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* [1].

Reprenons tout ceci, Chrétiens auditeurs, et faisons-nous-en l'application. Esprit de piété, esprit de charité, esprit d'austérité, ne sont ce pas là les trois liens invisibles qui nous attachent et qui nous rendent fidèles à la loi de Dieu ? Parcourez-en toutes les obligations. Qu'y trouverez-vous qui n'ait besoin, ou d'une entière abnégation de soi-même, ou d'une sincère affection pour le prochain, ou d'un continuel retour vers Dieu? Vertus intérieures et cachées, qui se produisent au dehors par les œuvres, et qui se déclarent par les actions, il est vrai, mais qui résident dans le cœur, qui y prennent leur source, qui en tirent toute leur force. C'est donc proprement le cœur qui doit obéir à la loi; et quand le cœur n'y est pas, il n'y a ni soumission parfaite ni obéissance véritable. Entrons dans le détail, et donnons plus de jour à des vérités si importantes.

Qu'est-ce qu'un véritable observateur de la loi de Dieu? C'est un véritable adorateur de la majesté suprême, c'est un esprit tout divin, qui, porté sur les ailes d'une foi vive et d'une espérance animée, s'envole incessamment du milieu du monde, pour chercher en Dieu sa béatitude et son repos; c'est une ame nourrie d'un pain céleste, fortifiée du secours de la prière, embrasée des ardeurs de la charité; c'est un esprit plein de confiance, qui s'endort paisiblement dans le sein de la divine Providence, un serviteur attentif à toutes les volontés de son maître, un soldat courageux à combattre les ennemis de son roi, et déterminé à mourir plutôt que de leur laisser remporter le moindre avantage. Toutes ces expressions figurées, répandues dans la plupart des Livres saints, ne nous marquent-elles pas bien l'esprit de piété dans lequel on doit servir Dieu.

Qu'est-ce qu'un observateur zélé de la loi à l'égard du prochain? C'est un homme désintéressé, humble, officieux, patient, qui juge entre soi-même et le prochain, comme entre deux personnes, ou tout aussi chères, ou tout aussi indifférentes ; qui en matière de bien, loin de ravir ou de désirer même ce qui ne lui appartient pas ; est toujours prêt à donner, ou du moins à partager ce peu qui lui appartient ; et qui, en fait de mal, oublie plutôt les injures, qu'un ingrat les bienfaits, baise d'aussi bon cœur la main qui le frappe que celle qui le flatte, et recherche avec plus d'empressement les

[1] Luc., II, 35.

occasions de pardonner, qu'un vindicatif ne poursuit celles de se venger. Or quel fonds inépuisable de charité ne faut il pas pour s'acquitter pleinement et sincèrement de tous ces devoirs?

Enfin qu'est-ce qu'un parfait observateur de la loi par rapport à soi-même? C'est un homme sobre, tempérant, chaste, mortifié, qui s'abstient des voluptés dangereuses, comme de l'amorce des vices et du poison de la vertu ; et qui n'use des plaisirs légitimes qu'autant qu'ils sont nécessaires, pour le mettre en état de remplir ses devoirs, comme des consolations dont Dieu veut qu'on tempère les amertumes de cette vie. C'est un homme qui, bien loin de compter, entre les parties de sa félicité, rien de ce que les voluptueux désirent avec ardeur, ou regardent avec envie, ne prend des divertissemens ce qu'il y a d'innocent et de permis que comme un dur assujétissement de la nature, ou comme un faible adoucissement de son exil. Or, quel renoncement à soi-même, quel dégagement de tous les objets sensibles, quel crucifiement continuel n'est pas nécessaire pour remplir ces obligations, pour parvenir à cette modération d'esprit? Ces sentimens intérieurs de piété, de charité, et d'austérité, sont donc autant de devoirs indispensables pour quiconque veut garder la loi dans sa pureté.

Or, voilà ce qui manque à une infinité de Chrétiens dans le siècle où nous sommes. Je parle même de ces Chrétiens qui se piquent de religion et de régularité, dont la religion apparente et la régularité fastueuse n'étant qu'une police toute humaine, qui n'a de la sainteté chrétienne que l'ombre et la figure, quelque opinion que les hommes en conçoivent, n'en aura jamais devant Dieu, ni le mérite, ni la récompense. Je parle de ces Chrétiens qui, comme je l'ai déjà dit, n'ont de Chrétien que les simples dehors ; qui s'imaginent avoir rempli toute justice, quand ils ont sauvé les apparences, sans songer que les apparences ne les sauveront pas ; qui dans la loi nouvelle retombent dans l'inconvénient de l'ancienne loi, appelée par saint Paul la loi des œuvres : *Legem factorum* [1], au lieu que la nôtre est par excellence la loi de l'esprit; qui la porteraient volontiers, cette divine loi, comme les Juifs, gravée sur leurs vêtemens et sur leur front, sans la faire passer dans leurs sentimens, et dans leurs ames. Je parle de ces Chrétiens qui, pour tromper les autres, ou pour se tromper eux-mêmes (car il importe peu par quel motif), s'appliquent uniquement à régler l'honnête homme, qu'on peut appeler l'homme de société, sans se mettre en

[1] Rom., III, 27.

peine de former en eux l'homme chrétien, que saint Pierre appelle l'homme du cœur : *Cordis homo* [1] ; qui réduisent tout le christianisme à de pures cérémonies ; la piété à des prières mortes, où les lèvres se prêtent, et l'esprit se refuse ; le culte du vrai Dieu à des apparitions passagères dans nos églises, que l'on peut justement mettre au nombre des visites de bienséance, où l'on est conduit par l'habitude, entraîné par le torrent, retenu par le respect humain ; la charité à des aumônes forcées qu'arrache plutôt l'importunité du pauvre, que la compassion de sa pauvreté, et que l'amour de Jésus-Christ ne tire pas du cœur ; l'austérité à des abstinences délicieuses, plus propres à flatter la délicatesse qu'à mortifier la sensualité. A l'abri de ces pieuses observances, l'on vit dans une funeste sécurité, comme si la loi de Dieu n'exigeait rien davantage. L'on se croit innocent parce que l'on ne se sent pas des plus coupables. L'on se flatte d'être du petit troupeau des élus, parce qu'on n'est pas du nombre des libertins déclarés. Et l'on se tient à couvert des jugemens de Dieu, qui sonde les cœurs, parce qu'on a l'approbation des hommes, qui ne jugent que sur les apparences, sans se souvenir que cet arbre si vert, dont parle l'Évangile, tout chargé qu'il était de feuilles et de fleurs, mais dénué de fruits, et de bons fruits, mérita par sa trompeuse fécondité d'être maudit du Sauveur même, et condamné aux flammes.

A ces Chrétiens trompeurs ou trompés, comme les appelle saint Augustin : *Falsos atque fallentes*, j'oppose la réalité et la sincérité de Marie. Pénétrez-en les raisons : et vous verrez que les mêmes motifs vous engagent, dans l'obéissance que vous rendez à la loi de Dieu, à ne vous point contenter de la lettre, mais à en prendre l'esprit. Quelles sont les vues de Marie dans le sacrifice intérieur qu'elle fait de son Fils ? Saint Paul nous les a découvertes, en nous révélant celles de Jésus-Christ, puisqu'on ne peut douter que les dispositions de la mère ne fussent conformes aux sentimens du Fils : Seigneur, fait-il dire au Sauveur, au moment qu'il se présente à son Père, je sais que vous n'avez point agréé les anciens holocaustes, et les victimes passées : me voici donc sur la terre, selon qu'il est écrit de moi, pour faire, ô mon Dieu, votre sainte volonté. Remarquez avec saint Paul trois vérités renfermées dans ces courtes paroles : que tous les autres sacrifices quoiqu'offerts selon la loi, n'étaient point par eux-mêmes agréables au Seigneur : *Holocaustomata non tibi placuerunt* [2] ; qu'ils n'avaient pu lui plaire

[1] I Petr., III, 4. — [2] Hebr., X, 6.

qu'autant qu'ils étaient unis à celui-ci, dont ils étaient les figures et les ombres : *In capite libri scriptum est de me*[1]; et qu'enfin ce dernier était proprement celui qu'il attendait depuis tant de siècles : *Ecce venio*[2]. Trois réflexions du grand Apôtre sur les sacrifices de l'ancienne loi, que j'applique au culte simplement extérieur que l'on rend à Dieu, et à la soumission purement littérale que l'on a pour sa loi. Car je dis d'abord que ce culte et cette soumission pris en soi, et séparés de l'esprit qui leur est propre, est un culte et une soumission désavoués, réprouvés, condamnés de Dieu.

En quels termes ne s'en est-il pas expliqué dans les divines Écritures? Prophète! dit-il à Isaïe, je vais faire éclater ma colère sur mon peuple; je vais lui en faire ressentir les plus redoutables effets, et mon bras vengeur va s'appesantir sur lui sans miséricorde. Eh! qu'a-t-il donc fait, ce peuple autrefois si cher à votre cœur, pour se rendre indigne de vos anciennes miséricordes? Vos temples toujours ouverts à ses hommages, de plus en plus enrichis de ses présens, vos sacrifices du matin au soir presque continuels, ne sont-ce pas là des preuves suffisantes de sa religion et de sa piété? Vaine religion! fausse piété! reprend le Seigneur : ce peuple m'honore des lèvres; mais son cœur est éloigné de moi : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.*[3]. Paroles dont le Fils de Dieu s'est servi contre les pharisiens, ces hommes dont la vie exemplaire et régulière en apparence eût été un parfait modèle de conduite, et une expression fidèle de la loi, si elle n'eût été démentie par des dispositions bien opposées, et des sentimens tout contraires. Malheur à vous, leur disait le Sauveur, dans l'ardeur de son zèle, malheur à vous, hypocrites! parce que vous êtes semblables à ces sépulcres blanchis, dont les dehors sont spécieux, et les pompeuses apparences imposent aux yeux du public par la beauté de leur structure et la richesse de leurs ornemens, mais les dedans infects rebutent par leur horreur secrète et leur corruption cachée : *Vœ vobis, scribœ et pharisœi! quia similes estis sepulchris dealbatis, quœ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum*[4]. Les saints, qui ont eu l'Esprit de Dieu, n'ont eu garde de tenir un autre langage. Saint Paul, instruisant son disciple Thimothée, ne l'avertit-il pas que toute pratique purement extérieure a peu d'utilité? *Corporalis exercitatio ad modicum utilis est*[5].

Je dis, de plus, que l'obéissance extérieure et littérale n'est méri-

[1] Ps. XXXIX, 8. — [2] Ibid. — [3] Matth., XV, 8. — [4] Ibid., XXVII, 27. — [5] I Tim., IV, 8.

toire devant Dieu qu'autant qu'elle est en même temps intérieure et spirituelle. Et c'est encore de Jésus-Christ que je tire cette excellente leçon. Pharisien aveugle, disait le sage législateur, voulez-vous que ce qui paraît aux yeux des hommes porte un véritable caractère de sainteté, ayez soin que ce qui se passe au dedans soit toujours saint aux yeux de Dieu : *Pharisœe cœce! munda quod intus est, ut fiat quod deforis est mundum*[1]. Et en effet, sur quoi pensez-vous que soit fondée l'inégalité de mérites et de récompenses des saints? Est-ce sur l'observation plus ou moins littérale de la loi? Non sans doute, Chrétiens! ils l'ont tous observée à la lettre : et quiconque l'eût violée en un seul point, dit l'Apôtre saint Jacques, en vain eût-il gardé tous les autres : *Quicumque offendit in uno, factus est omnium reus*[2]. C'est donc sur l'observation littérale, plus ou moins fervente, plus ou moins épurée, plus ou moins animée de l'esprit de Dieu.

Enfin je dis que cette conformité à la loi divine que l'on observe est surtout celle que Dieu désire; et la raison en est évidente. Dieu est esprit et vérité, dit encore Jésus-Christ, il cherche des adorateurs en esprit et en vérité; il veut un culte digne de lui; un culte proportionné à la spiritualité de son être; un culte de même nature que la grace intérieure qui le produit: *Spiritus est Deus, et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare*[3]. Toute religion donc qui n'offre qu'un appareil de cérémonies fastueuses; toute religion qui se termine à des observances purement littérales; toute religion qui n'élève à rien de parfait; qui substitue le corps à l'esprit, les sens à la raison, et les lèvres au cœur, n'est qu'une représentation vaine, qu'un fantôme vide, et une infructueuse servitude. De pareils services ne peuvent être que réprouvés de de Dieu; il regarde bien moins l'apparence que le fond du culte qu'on lui rend, et qu'on lui doit.

C'est dans le cœur des vrais fidèles, et dans des pratiques secrètes, que la religion se retranche, lorsqu'elle est contrainte; c'est là que, malgré la vexation qui la gêne, elle est hors de toute atteinte. L'amour et la charité est un culte imperturbable, et c'est le cœur pur et saint qui en est l'asile. Voilà pourquoi les anciens Israélites, s'exhortant mutuellement au service de Dieu, ne se souhaitaient rien tant que des sentimens et des affections conformes à la sainteté de la loi dont ils faisaient profession : *Benefaciat vobis Deus*, se disaient-ils, *et det vobis cor omnibus, ut colatis eum et faciatis ejus*

[1] Matth., XXIII, 27. — [2] Jacob, II, 10. — [3] Joan., XXIV, 24.

voluntatem corde magno et animo volenti : adaperiat cor vestrum in lege sua, et in præceptis suis [1]. Vœux que je réitère aujourd'hui, et pour vous et pour moi, aux pieds de ses autels, sous les auspices, de Marie. (Le P. SEGAUD).

Marie, en offrant Jésus-Christ dans la Purification, nous montre un esprit de fidélité.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches de salut que Dieu demande de nous ont leur source ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame; ou dans un orgueil et une complaisance secrète qui trouve, dans les dons mêmes de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu ; ou enfin dans un découragement dangereux, qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa faiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie, dans ce mystère, nous fournit de grandes règles, pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas; humble, elle ne s'élève pas; généreuse, elle ne se décourage pas : suivez, s'il vous plaît, cet ordre, et m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas : car, que ne pouvait-elle pas se dire à elle-même pour se dispenser de la loi commune de la Purification ? Quand les raisons tirées de sa propre gloire n'auraient pas été capables de la toucher, pouvait-elle être indifférente à la gloire de son Fils? En se confondant avec les autres mères, par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne semblait-elle pas le confondre aussi avec les autres enfans d'Israël ? et pouvait-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine, et préparer de loin des preuves à l'incrédulité, et aux blasphèmes de ses ennemis ?

Mais elle avait appris dans sa retraite de Nazareth que l'œil de la grace est simple; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare ; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'âme juste le mérite de sa docilité; et qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher et jeter loin de soi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle se soumet

[1] II Macch., 1, 2, 3, 4.

avec simplicité, et adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvéniens inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux même qu'on regarde comme justes, et qui vivent dans la pratique de la vertu ! Oui, mes frères, nous prenons presque toujours, dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancherait sur bien des choses que la loi de Dieu demande de nous; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le monde ne manquerait pas de donner du ridicule : on ferait certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher; mais les inconvéniens qu'on en craint paraissent plus dangereux que le mal même qu'on est obligé de se permettre : on serait moins sensible à une injure; mais on est revêtu d'un caractère sacré, dont on est obligé de venger l'honneur : on souffrirait la calomnie sans se plaindre; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, et si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite et une entreprise de miséricorde renversée : on garderait contre cet écrivain les règles de la charité, et de la politesse même chrétienne; mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération; et, contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir et changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Église fidèle, mais sonner de la trompette comme les prêtres de la Loi contre Jéricho. Ainsi la religion elle-même sert souvent d'asile et d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes frères, le soin de venger sa gloire : défendons la vérité avec les armes de la charité : combattons l'erreur avec cet esprit de douceur et de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent : découvrons le mal sans aigrir le malade; et n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses celui des emportemens qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions : accomplissons la loi qui est claire. Que les inconvéniens douteux que nous croyons apercevoir de loin ne nous retardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; et puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paraissez si sensibles aux intérêts de la gloire

de Dieu, et qui peut-être confondez ce sentiment de la foi avec une vivacité tout humaine sur votre gloire propre, savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion et dans le décri d'un ennemi de la vertu; vous vous trompez : c'est souvent dans la patience d'un juste persécuté; c'est dans le silence d'une ame fidèle que l'on calomnie. Ces actes pénibles et secrets de la foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux, et de plus digne de sa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu; et peut-être que ceux des Israélites, devenus fidèles et fervens dans la captivité, l'honoraient davantage le long des fleuves de Babylone par les gémissemens secrets, par les désirs saints et ardens, par les tristes cantiques qu'ils faisaient monter sans cesse vers le trône du Dieu de leurs pères, par la patience avec laquelle ils supportaient les rigueurs de leur servitude et le joug des incirconcis, que n'aurait pu faire la ruine entière des ennemis d'Israël, la gloire de Jérusalem rebâtie, et la magnificence de son temple et de ses sacrifices : ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu; c'est, le plus souvent, en exerçant le juste par des opprobres que le Seigneur sait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellens de l'Esprit saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles et plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier, ou aux ames moins instruites, tout ce qui ne paraît établi que pour le culte extérieur, et les pratiques les plus communes de la religion que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante : on néglige ces secours innocens, comme si une foi plus éclairée pouvait s'en passer : on croit en donnant moins aux sens et à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout : on se relâche sur mille usages saints et sensibles, qui répandaient au commencement de notre pénitence une onction secrète dans nos cœurs, et soutenaient la fidélité de notre piété naissante : on se persuade qu'il y a une voie plus excellente; et cependant, depuis qu'on est infidèle à ces usages, on est tombé dans le relâchement et la sécheresse; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étaient la récompense et le soutien de la vertu; en négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu a

peu négligé les plus essentielles; et l'on est devenu tout charnel, depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes frères, tout aide à la véritable piété, tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance; rien n'est imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur; et les pratiques les plus simples lui paraissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des séraphins, dès qu'elles en ont l'amour et le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parce qu'on vaque à des occupations plus relevées, à des lectures plus spirituelles, à des méthodes plus parfaites : mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des faibles et des imparfaits, vous êtes, comme les Apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur; mais vous y conservez encore comme eux un goût de chair et de sang, et pensez encore à vous bâtir sur la terre un tabernacle et une cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'élève pas. Car, mes frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministère de son Fils, elle qui en avait développé les merveilles d'une manière si sublime dans son divin cantique; et que l'élévation de ses lumières ne répondît à celle de sa grace et de sa dignité? Cependant elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard sur les suites de sa destinée et de celle de son Fils : elle paraît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit et de grace lui avait déjà appris : elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle, et tout ce que l'Ange lui avait révélé dans sa retraite de Nazareth; et comme si le cantique du vieillard Siméon lui eût découvert sur cet enfant des mystères qu'elle eût jusque-là ignorés, elle écoutait ces paroles, dit l'Évangile, avec une admiration de respect et de surprise : *Erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo*[1].

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres. Souvent, enflé de quelques faibles lumières qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connaissance, tout régler sans vocation,

[1] Luc., II, 33.

tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire; tout paraît au dessous de ce qu'on croit être soi-même : il faut des Pauls decendus du ciel; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paraissent plus que des talens destinés à sauver les ames vulgaires; on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatans, et quelque chose de plus que la science des saints; et la vanité paraît jusque dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse; tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jésus-Christ en soit plus glorifié si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos frères : nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatans; nous laissons aux autres les plus utiles aux peuples; nous fuyons, en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs et pénibles, qui ne font que préparer les voies en secret, et qui laissent aux autres la gloire publique du succès et tout l'honneur de l'ouvrage : peu semblables à David qui se contenta d'avoir amassé avec des soins incroyables tous les matériaux du temple, et laissa à son fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, et tout l'honneur de cet ouvrage célèbre. Cependant tout est à craindre lorsque l'orgueil et la vaine complaisance se mêlent avec les talens et les dons extérieurs de l'Esprit saint : c'est une rouille qui les infecte, et qui en anéantit le fruit et l'usage; vous arrosez, et le Seigneur ne donne pas l'accroissement; vous travaillez, et vous semez du vent : Dieu ne bénit pas un instrument qui n'agit pas sous sa main; et vous devenez coupable, et des dons que vous avez reçus, et des fruits que le Seigneur avait attachés à l'usage saint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuse, Marie ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la pensée seule fait frémir sa tendresse : cependant, à des présages si funestes, elle offre une foi généreuse et soumise. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage; elle voit

déjà la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, et le véritable Isaac prêt à être immolé sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son Fils, unissant sa soumission à la sienne; elle tire de lui toute sa force; et comme ils offrent la même hostie, ce n'est, pour ainsi dire, que la même obéissance qui en consomme et en sanctifie l'oblation.

Or, c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfans; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talens qui font réussir dans le monde; s'il paraît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre; on le regarde comme consacré et destiné au siècle par sa naissance; le Seigneur n'a plus de droit sur lui: en vain mille traits d'une vocation sainte paraissent déjà sur sa personne; en vain mille désirs de séparation et de retraite que la grace opère déjà dans son ame laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui; en vain, comme Moïse, préférant l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Égypte, se dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au désert, on résiste à l'ordre de Dieu; on regarde les plus saints mouvemens de la grace comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle: on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais, sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre: on exige qu'il connaisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé: on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions: on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution; et on le met dans des occasions qui corrompent son ame: et comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur cette terre inondée d'iniquités cette chaste colombe pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avait appelée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. Et en effet, lorsque vous trouvez les mêmes désirs de retraite dans ceux de vos enfans, qui, par l'ordre de leur naissance ou par la médiocrité de leurs talens, se trouvent moins propres au monde et à seconder la vanité de vos projets, êtes-vous si

difficiles et si circonspects? prenez-vous tant de mesures pour éprouver si c'est le bon esprit qui les poussse? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses? Ah! loin de vous défier de leur âge et de leur enfance, vous en abusez : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, vous le leur inspirez: loin de leur faire connaître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, et de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur présenter avec neutralité le siècle et la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire : vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins : sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paraisse trop aimable : vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel; mais peut-être vous leur rendez la retraite un asile souhaitable, par les sévérités et les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille : vous êtes heureux; mais vos enfans le sont-ils? et pouvez-vous appeler un bonheur pour vous leur infortune, et l'humanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition?

Mais, de plus, la honte de vos familles devient ainsi le partage du Seigneur : ainsi les vases de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles que vous rejetez comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle, et les colonnes de la maison du Seigneur! Eh quoi! mes frères, l'art des arts, le gouvernement des ames demande-t-il moins de talens que les occupations frivoles et les inutilités de la terre? quoi! l'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des graces de l'Église, des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, et à des esprits vulgaires et médiocres? Quoi! la force, pour résister à l'erreur; la lumière et l'élévation, pour la découvrir et la confondre; le zèle, pour combattre le monde avec ses abus et ses maximes; la sainteté, pour le corriger; la plénitude de l'esprit de Dieu, pour le toucher; l'éloquence sainte, pour le convaincre; l'intrépidité, pour ne pas le ménager; la grandeur d'ame, pour être au dessus de ses menaces et de ses promesses : sont-cela des ministères vulgaires et rampans?

et faut-il, pour des fonctions si élevées, être né moins heureusement que pour les amusemens du monde, et les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations ?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares et sublimes : vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, et que nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égaremens, que nous soutenions votre faiblesse, que nous consolions vos afflictions : vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi, et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes frères, qui nous avez donnés à l'Église ; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus ; et si vous ne présentez au temple que ce que vous avez de pire et de plus défectueux, comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre ?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes frères, du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de vos dérisions et de vos censures : mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil et de vos intérêts sordides que vous trouvez si digne de risée ? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez ? S'il n'y avait point dans l'Église de parens avares, ambitieux, injustes, y verrait-on beaucoup de ministres mondains, scandaleux, ignorans ? Si le Seigneur se choisissait lui-même ses victimes, seraient-elles si indignes de lui ? et les asiles saints cacheraient-ils tant de dégoûts, de faiblesses et de murmures ? Eh ! pleurez plutôt sur des désordres, dont vous êtes les seuls auteurs, et que la justice de Dieu vous imputera un jour : couvrez plutôt du voile du silence des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Église : tournez contre vous-mêmes vos propres censures ; que les scandales du sanctuaire vous rappellent uniquement l'injustice de vos destinations sur vos enfans : nos égaremens sont toujours ou la peine ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourrait vous arriver de plus heureux que de consacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureusement né dans vos familles ? de fournir à l'Église des ministres éclairés, des ouvriers puissans en œuvres et en parole ; qui ramènent les pécheurs, qui consolent les justes, qui fortifient les faibles, qui soient établis, comme aujourd'hui Jésus-Christ, pour le salut de plusieurs, pour

être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la consolation de l'Église, le soutien de leurs frères? et quand même le Seigneur vous demanderait, comme autrefois à Abraham, et aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres, et de votre nom, ne serait-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriserait? Le monde l'aurait infecté; et le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son tabernacle : vous eussiez été peut-être le père infortuné d'une postérité maudite; et vous aurez la consolation d'y voir un élu, que Jésus-Christ vous rendra dans le ciel : peut-être même, consacré au Seigneur et revêtu d'un caractère de dignité dans l'Église, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre; sera-t-il l'Ange tutélaire de votre mort; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la foi et les derniers remèdes des mourans; peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déjà défaillante; et comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Égypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, et la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus* [1]. Eh! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière du tombeau? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité que celle qui nous suivra dans le ciel : ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses saints et attachés aux flammes éternelles, seront pour nous comme s'ils n'avaient jamais été, dit l'Esprit de Dieu : *Nati sunt quasi non nati* [2]; et nous ne devons compter parmi nos neveux que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cœlo est.*

Voilà les consolations temporelles dont Dieu récompenserait ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité et la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voient périr la gloire et la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté auquel on avait sacrifié tous ses frères, et sont une source de chagrins amers et de confusions éclatantes : on voit ces enfans, que la chair et le sang avaient placés sur l'autel, déshonorer leur ministère, de-

[1] Hebr., XI, 21. — [2] Eccli., XLIV, 9.

venir l'opprobre de l'Église; que sais-je? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug et perdre la foi, après avoir perdu la pudeur et l'innocence. Et si les intérêts de l'Église et de votre salut sont trop faibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable et si barbare, du moins, que vos propres intérêts et le soin de votre gloire et de celle de votre nom, vous arrêtent; et sous un prince surtout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le sanctuaire, si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'état, et de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talens et de la piété ne les assortit; et qui est si attentif à ne pas donner à l'Église des ministres qu'elle rejette et qui ne se sont pas donnés eux-mêmes. (MASSILLON, *IIe sermon pour le jour de la Purification.*)

Quel sacrifice Marie fait pour nous en qualité de mère d'un Dieu Sauveur.

Tout ce qui peut caractériser un grand sacrifice est évidemment rassemblé dans celui que Marie offre au Seigneur, en lui présentant Jésus-Christ: sacrifice infiniment précieux, à en examiner l'objet: c'est un Dieu qu'elle présente; sacrifice absolument universel, à en considérer l'étendue : c'est à toutes les volontés de Dieu qu'elle le dévoue; sacrifice singulièrement touchant, à en examiner toutes les circonstances : c'est une mère qui offre son fils avec la double connaissance et des perfections d'une telle victime et des douleurs auxquelles elle est destinée; sacrifice qui surpasse tout par sa valeur, qui s'étend à tout par sa nature, qui réunit tout dans ses rigueurs. Voyons avec reconnaissance ce qu'elle fait pour le salut du monde, et apprenons ce que nous devons faire pour le nôtre.

Il est arrivé le moment où, selon la parole du Prophète, le Maître souverain, que les Juifs attendaient, se hâte de venir dans son temple: *Statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis* [1]; et dès lors se vérifie cet autre oracle qui avait annoncé la supériorité de la gloire dont le Messie devait remplir la maison de Dieu: *Implebo domum istam gloria* [2]. C'est en effet par la présentation que Marie fait de Jésus-Christ dans le temple que le temple du Seigneur lui offre une gloire parfaitement égale à celle qu'il mérite, et infiniment supérieure à celle que toutes les créatures réunies pourraient lui rendre. C'était la loi d'offrir à Dieu les premiers nés d'Israël, en action de graces pour les faveurs dont Dieu

[1] Malach., III, 1. — [2] Agg., II, 8.

combla son peuple et comme un hommage dû à la souveraineté du domaine de Dieu. Ainsi lui-même avait-il exprimé clairement ses droits, en déclarant solennellement que tout lui appartient : *Mea sunt omnia.* Et Marie vient y satisfaire selon toute leur étendue.

S'offrir elle-même à Dieu, c'est ce qu'elle a fait dès les premiers instans de son être : se vouer entièrement au service de Dieu, ç'a été le premier désir de son cœur : s'élever à Dieu par la plus sublime perfection, c'est le caractère qui la distingua toujours. Mais, comme ce n'en est point assez pour procurer un honneur infini à Dieu, puisque tout est nécessairement borné dans les créatures, elle ne trouve que dans le Dieu Sauveur, dont elle est la mère, la matière d'un sacrifice dont la grandeur se mesure sur la grandeur de Dieu. Elle accourt au temple, et là, présentant à Dieu, non plus simplement elle-même et sa soumission, non simplement les vœux de la terre et les louanges du ciel, non simplement comme les autres mères, un premier né, mais un enfant qui, par sa qualité de premier né de toutes les créatures, veut les faire entrer en part de ses mérites, ennoblir et sanctifier leurs hommages, un enfant qui est anéanti devant Dieu, quoiqu'il puisse, sans rien lui dérober de sa gloire, se dire égal à Dieu, un enfant qui est le don le plus excellent que Dieu ait pu faire au monde et que le monde puisse offrir à Dieu ; elle acquitte en même temps, et ce que le domaine de Dieu exige, et ce que lui doit la reconnaissance.

Car que signifie, de la part de Marie, la présentation de Jésus-Christ dans le temple ? C'est, mes chers auditeurs, qu'elle se dépouille des droits que lui donne sa qualité de mère, pour que tout cède aux droits de Dieu ; c'est qu'elle lui présente ce qu'elle a de plus cher, et ce que l'univers a de plus grand, pour reconnaître et pour honorer le suprême empire de Dieu. Comme si elle disait à Dieu : Vous me l'avez donné, Seigneur, j'étais indigne de cette gloire ; recevez-le de mes mains, pour que je puisse contribuer ainsi à la vôtre ; vous me l'avez donné pour vous, je n'en usurperai pas la possession pour moi-même. Tout Dieu que vous êtes, vous ne pouvez rien faire de plus grand pour moi ; je vous le présente, parce que je ne crois pas devoir rien faire de moins pour vous. Tout vous appartient par droit d'autorité et de puissance ; je veux que de ma part tout soit à vous par soumission et par amour.

Excellente disposition du cœur de Marie ! Loin d'elle ces vices, hélas ! trop communs de tant d'ames peu généreuses qui, forcées à convenir que c'est de la libéralité de Dieu que dérivent tous les biens dont elles jouissent, gémissent cependant de la nécessité de

lui en payer un légitime tribut; qui regardent presque comme une dure violence la juste demande qu'il leur en fait; qui se persuadent, pour peu qu'elles accordent à ses désirs, qu'elles le servent à trop grands frais; qui s'approprient une possession indépendante de ces mêmes biens dont elles disputent à Dieu le saint usage; et qui voudraient au moins n'être obligées à lui rendre que ce qu'il leur coûterait peu de lui céder.

Ainsi, c'est de Dieu qu'est émanée dans les hommes cette intelligence, la plus noble et la plus précieuse portion de leur être; mais, parce que Dieu en exige le sincère hommage par la soumission de l'esprit à l'autorité de sa parole, c'est surtout du joug et des ombres de la foi que l'on murmure; comme si c'en était trop de subordonner les faibles connaissances de la raison humaine à la vérité infaillible et aux lumières de Dieu. C'est Dieu qui forme leur cœur, siége des affections dont il doit être l'objet, puisqu'il en est le principe; mais, parce que ce cœur éprouve quelquefois des sentimens qu'il est ordonnée de combattre, on se récrie contre l'obligation d'immoler à Dieu ceux qu'il est défendu de nourrir. C'est Dieu qui est incontestablement le suprême auteur de la vie, et au service duquel on doit l'employer tout entière; mais, parce qu'il est dans la vie un temps qui plus particulièrement semble inviter à en jouir, on croit en faire assez de revenir à Dieu sur le retour de l'âge, après s'être réservé les criminels amusemens de ce qu'on appelle les beaux jours. C'est de Dieu qu'on a reçu certains avantages, certaines prérogatives; mais, à mesure qu'elles flattent plus, on est aussi plus obstiné à ne pas s'en dessaisir. Les droits, le rang, les douceurs, les espérances, la fortune qu'offre le monde, voilà l'obstacle et le grand obstacle que tous les jours on oppose à la voix de Dieu, à l'attrait de ses invitations, aux desseins de perfection que la grace cherche à inspirer; et ce qui a le plus de valeur à nos yeux est presque toujours ce que nous refusons de sacrifier, comme si les biens que Dieu nous prête nous appartenaient, et qu'il en perdît le domaine dès qu'il nous a permis d'en user. Ah! mes frères, entrons en esprit dans le temple. Connaissons ce que Dieu mérite par le prix de l'oblation qu'il reçoit. Eh! quelle oblation! Remarquez, mes chers auditeurs, ce second trait qui lui est propre. Oblation totale de la part de Marie : elle dévoue Jésus-Christ à toutes les volontés de Dieu.

Oui, c'est dans le temple que Marie vient faire devant Dieu la solennelle acceptation de tout ce qui pourra contribuer à en accomplir les desseins. Elle entre dans les intentions de Dieu avec cette

étendue de volonté qui ne connaît d'autre règle que la volonté divine. Elle n'excepte rien de ce que Dieu n'a pas excepté; et, offrant le Sauveur, elle laisse à Dieu seul le soin d'opérer par lui, selon ses vues, le salut du monde. Dès ce moment, elle remet Jésus-Christ entre les mains de Dieu qui l'envoie sur la terre; elle le livre sans réserve à tous les arrangemens de ses décrets; elle le confie tout à la fois et à sa justice qu'il doit satisfaire, et à sa miséricorde dont il doit établir le règne; sans s'opposer aux moyens rigoureux concertés entre l'une et l'autre, elle le présente dans le même esprit dans lequel Jésus-Christ s'offre lui-même. Il a dit, en entrant dans le monde, qu'il y venait pour accomplir la volonté de son Père; il dira un jour à Dieu: Qu'il ne soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre; et voilà ce qu'exprime énergiquement l'oblation entière que fait Marie : *Tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino*[1].

C'eût été là cependant l'occasion, s'il en fut jamais, de chercher à borner les desseins de Dieu, puisque c'eût été du Fils même de Dieu qu'elle eût soutenu les intérêts. Que n'eût-elle pas eu à alléguer pour modérer la sévérité des traitemens auxquels il devait être exposé, pour tempérer l'amertume des fonctions de Sauveur, dont il pouvait, à des conditions moins onéreuses, mériter le titre, et pour s'épargner à elle-même le torrent de douleurs qui devait l'environner?

Ah! Chrétiens, en juger ainsi, ce serait oublier qu'il appartient à Dieu, et qu'il n'appartient qu'à lui, de nous tracer la route que nous devons suivre; que c'est à lui seul à fixer le prix du salut dont il connaît seul toute la valeur; que c'est évidemment courir le risque de n'atteindre pas le terme que Dieu propose, si l'on entreprend de régler les conditions auxquelles on veut y parvenir. Malheur à nous par conséquent si, en paraissant nous soumettre à Dieu comme à l'arbitre de nos destinées, nous osons, s'il m'est permis de le dire, gêner sa providence, en même temps que nous croyons l'honorer; l'assujétir à nos idées, tandis que nous devons nous abandonner à sa sagesse; censurer ses dispositions, au lieu de les adorer! Il est permis sans doute de représenter à Dieu nos maux, et de lui en demander la délivrance; mais il ne l'est pas, et il ne peut l'être, de combattre ses volontés par la rébellion de la nôtre; de ne souscrire à ses ordres que quand ils nous plaisent; de ne vouloir marcher que dans les voies du salut qui sont con-

[1] Luc., II, 22.

formes à nos goûts; disons-le clairement, de vouloir un jour partager le royaume de Jésus-Christ, sans vouloir participer à sa croix.

Erreur donc, erreur funeste dans ceux qui se font à eux-mêmes le système et le plan de leur sanctification; qui en arrangent les projets et en déterminent les moyens; qui éclatent en murmures, lorsque Dieu en substitue de moins doux et de plus efficaces; qui comparent avec la leur, pour s'en plaindre dans un esprit d'indocilité, la situation de ceux que Dieu, par des chemins moins difficiles, conduit au bonheur du terme. Cependant n'osons-nous pas l'accuser en secret de ce qu'il nous marque un sentier plus épineux pour arriver à la vie? Et, lorsque nous lui demandons d'ouvrir le ciel à nos désirs, ne voudrions-nous pas aussi qu'il nous consultât sur le choix des mérites qui peuvent nous y faire entrer? Si nous disons, avec le Prophète : Vous êtes mon Dieu, *Deus meus es tu;* ajoutons-nous, comme lui, dans le sentiment d'une résignation entière : C'est à vous à régler mon sort: *In manibus tuis sortes meæ*[1]?

Et telle est, cependant, mes frères, l'étendue de la soumission que vous devez à la volonté de Dieu. Pourquoi? Non seulement pour honorer les droits de la suprême autorité, mais encore pour confier vos plus chers intérêts aux vues de sa miséricorde. Dieu vous connaît, et vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. Mieux que vous, sans doute, il sait ce qui vous convient. Tel moyen de salut que vous rejetteriez, est précisément celui qu'il faut employer pour vous sauver. Peut-être, si le choix vous était libre, ou l'appât d'un bien sensible vous entraînerait, ou un fol amour de vous-mêmes vous aveuglerait, ou une pusillanimité dangereuse vous découragerait, ou une présomption téméraire vous égarerait. Peut-être le siècle vous séduirait par ses illusions, la gloire par son éclat, l'abondance par ses délices, la prospérité par ses attraits; peut-être passeriez-vous aisément des charmes de la tranquillité aux langueurs de l'indolence; d'une vie douce à une vie dissipée; d'un état florissant à des vues d'ambition; d'un succès heureux à de fastueux projets. Peut-être l'exemption des maux produirait l'abus des biens; les agrémens de la vie vous en feraient oublier le terme; les bienfaits temporels de Dieu vous inviteraient à violer ses lois; le goût d'une félicité passagère éteindrait dans vous le désir de l'éternelle béatitude. Peut-être seriez-vous stupidement

[1] Ps. xxx, 16.

attachés à vos possessions si vous étiez riches ; fièrement impérieux si vous étiez puissans; orgueilleusement enflés de vos talens s'ils étaient applaudis ; enivrés criminellement des plaisirs du monde s'il vous était accordé d'y avoir part. Peut-être ce genre de vie que vous aimez vous perdrait si vous pouviez l'embrasser ; cet établissement dont la pensée vous flatte, vous exposerait si vous pouviez le réaliser ; le danger de cette place vous pervertirait si vous pouviez l'occuper ; la splendeur de ce rang vous éblouirait si vous pouviez y monter. Ah ! laissez donc à Dieu seul, qui vous montre le terme, le soin de vous marquer aussi la route. Comme il est l'auteur de votre salut, qu'il soit aussi le distributeur des secours salutaires qui réussiront à l'opérer. Offrez-vous à Dieu, pour qu'il soit glorifié dans vous ; abandonnez-vous à ses desseins pour aller à lui selon ses vues. Le moyen de lui plaire, c'est de vouloir ce qu'il veut ; la manière de le servir, c'est d'agir et de souffrir comme il le veut. C'est là ce que nous enseigne Marie ; elle achève de nous instruire par ce qu'il y a de touchant dans les circonstances qui viennent illustrer son sacrifice.

Avant elle, plusieurs femmes vertueuses, devenues mères par une protection spéciale du Seigneur, lui en avaient témoigné leur reconnaissance, ou par le nom même qu'elles donnaient à ces enfans de bénédiction, comme la mère de Ruben, de Siméon, de Lévi et de Juda ; ou en les consacrant spécialement à son service ; ainsi le fit solennellement la mère de Samuel. Mais à quel ministère étaient-ils destinés? A l'honneur, ou d'être les chefs du peuple de Dieu, ou de l'instruire et de l'éclairer. C'est à la rigoureuse fonction de sauver tous les hommes et d'en payer la rançon que Marie vient aujourd'hui dévouer Jésus-Christ. Et ce n'est pas assez encore qu'elle l'offre à Dieu sans réserve dans le temps même de cette oblation ; elle en connaît toutes les suites. Car, pour ne rien omettre des différentes particularités de ce mystère, quel est, d'une part, ce transport d'allégresse, dans le saint vieillard que le ciel inspire, et de l'autre, cette prophétie douloureuse qu'il fait entendre à Marie ?

Heureuse mère! Voyez tressaillir de joie Siméon, lorsque, tenant dans ses bras le Désiré des nations, dans le ravissement d'une ame attendrie, il s'écrie qu'il est prêt à descendre sans regrets dans les ténèbres du tombeau, satisfait d'avoir vu briller la lumière qui doit éclairer les peuples, et qu'il ne lui en coûte plus de quitter la terre, dès qu'il a eu la consolation d'y adorer son Libérateur

Nunc dimittis servum tuum in pace[1]. Mais, ô contraste lugubre! à ce moment, quel avenir il étale aux yeux de Marie! La destinée du divin enfant se dévoile; que d'oracles dans un seul! Que de douleurs il annonce au Fils, en parlant du glaive qui doit percer le cœur de la Mère! Dans l'énergie de ce seul mot, quel prophétique tableau des tourmens préparés à l'un et à l'autre! *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*[2].

Ainsi, la même voix qui exalte les divines grandeurs de Jésus présage que Jésus sera immolé à la vengeance divine. Marie présente Jésus au berceau; et déjà elle l'aperçoit sur le Calvaire. Elle ne voit couler encore que les larmes de son enfance; et déjà elle anticipe la vue de Jésus arrosé de son sang. Elle l'offre comme le digne objet des complaisances de Dieu; et déjà elle se le représente expirant sous les coups de sa justice. Du temple où il est offert, elle se transporte au lieu qui doit consommer ses supplices; des bras de Siméon elle le voit passer entre ceux de la croix. Il s'agit d'un fils, et cette prédiction s'adresse à la mère. Elle est mère, et que lui en disent les sentimens? Elle est mère! Avec quelle éloquence son cœur maternel doit lui peindre, et les charmes d'un tendre enfant, sur lequel sont gravés les traits de la majesté d'un Dieu; et les perfections d'un Fils que, par devoir comme par amour, elle adore; et les miséricordieux desseins qui l'ont fait naître parmi son peuple; et la sublimité des leçons par lesquelles il vient l'instruire, et la force des exemples qu'il se prépare à lui donner! Et cependant il périra cruellement par les mains de ce peuple même. Elle est mère et elle se voit chargée de nourrir, dans son Fils, la victime que Dieu demande. Elle est mère, son Fils est Dieu, mais c'est un Dieu Sauveur; quel état pour Marie! A quel prix elle soutient le poids de sa gloire! A quelle épreuve se trouve sa foi! A quels traits est marqué son sacrifice! Elle en voit la certitude; elle en entend annoncer les rigueurs; elle en fixe l'appareil.

Ah! c'est ici singulièrement, mes chers auditeurs, que je vois se développer tout entière la grande ame de Marie. Elle connaît à quoi elle s'engage pour le salut du monde que Jésus-Christ vient racheter. Elle s'engage à tout et ne rétracte rien. Ce n'est donc pas ici un de ces désirs de ferveur que quelquefois un goût sensible produit et qui s'évanouit avec l'attrait qui le vit naître. Ce

[1] Luc., II, 29. — [2] Ibid., 35.

n'est pas une de ces offrandes que précipite l'impression d'un saint mouvement, mais qu'on reprend bientôt, ou qu'on partage après l'instant d'un courage passager, que le cœur ne sait pas entretenir. Ce n'est pas un de ces accès d'une ardeur subite où l'on regarde tout comme convenable à ses forces, quand il suffit de se persuader qu'on peut, et où l'on ne trouve plus rien de possible, dès qu'il faut efficacement vouloir; c'est une fidélité que rien ne dément, c'est une constance que rien n'ébranle, c'est une générosité que rien n'affaiblit : caractère frappant du sacrifice de Marie.

Dieu connaissait ce grand cœur, et ce n'était pas en exposer l'héroïsme que de lui ouvrir toute l'étendue de la pénible carrière qu'il lui fallait parcourir. Il en use autrement à notre égard : il nous voile la route qu'il nous a marquée, pour ne pas alarmer notre timide faiblesse, et pour que nous n'abandonnions pas tout dessein de victoire, à la seule idée des combats qu'il faudra livrer. Hélas! comme des enfans auxquels on déguise l'amertume du remède qui doit les guérir, Dieu, dans sa bonté, nous surprend par des coups salutaires, dont il nous aide par sa grace à soutenir l'effort, après nous en avoir long-temps épargné la vue. Au lieu de nous montrer, comme autrefois à saint Paul, ce que nous aurons à souffrir, il se contente de nous y préparer ; il couvre ses desseins pour ne pas irriter notre résistance, et l'ignorance dans laquelle il nous laisse de l'avenir qui nous attend est un ménagement de sa part pour nous l'adoucir.

Mais avons-nous du moins la courageuse docilité de plier volontairement sous sa main, lorsqu'il l'appesantit sur nous? Ne perdons-nous pas au contraire le mérite de nos épreuves? Presque toujours l'affliction est le signal de nos révoltes. On ne sait pas souffrir les malheurs qu'on n'a pas su prévoir, et qu'il ne nous permet pas d'écarter. Et parce qu'on ne veut rien sacrifier à Dieu, on fait céder le désir d'être à lui aux obstacles qu'il faudrait vaincre, aux douceurs qu'il faudrait s'interdire, aux mœurs du siècle qu'il faudrait abjurer. Ainsi, l'on vit et l'on meurt indigne d'obtenir la protection de Dieu dans le ciel, dès qu'on regrette de la mériter par des sacrifices sur la terre. (Le P. Lenfant, *Pour la Purification.*)

Péroraison.

C'est par l'excellence de votre sacrifice, ô Vierge sainte, que nous sollicitons en ce moment la faveur d'offrir à Dieu ceux que

son amour autant que sa justice nous demande. Réunis sous vos auspices dans son temple, n'aurons-nous rappelé à nos esprits la sublimité de vos exemples, la générosité de votre offrande, que pour en remporter lâchement un cœur plus rebelle à l'obéissance d'un Dieu? L'oblation du Fils d'un Dieu ne nous aurait-elle donné que d'infructueuses leçons? Plus vos vertus nous confondent, auguste Marie, plus aussi nous recourons au crédit que vous ont mérité vos vertus mêmes. Obtenez-nous cette docilité à la loi dont vous êtes le modèle, par les mérites infinis du Fils adorable que vous offrîtes à Dieu comme sa victime. Adressons-nous avec confiance, mes chers auditeurs, à la mère de notre Sauveur, pour que ce Dieu Sauveur nous accorde la grace de travailler efficacement à notre salut dans cette vie, et de régner éternellement avec lui. C'est ce que je vous souhaite, etc. (Le P. Lenfant.)

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Quelque glorieuse que fût la dignité de Marie, quelque supériorité que lui donnât sur toutes les grandeurs que le monde révère la prééminence du titre qu'elle avait reçu du ciel, cependant ce n'était pas par des vertus d'éclat, des vertus qui attirent les regards et entraînent l'admiration, que cette Vierge sainte devait se distinguer: mère d'un Homme-Dieu qui cache toute sa grandeur, qui l'obscurcit dès sa naissance, qui se plaît à être inconnu, méprisé, ses vertus devaient être des vertus simples et modestes, des vertus qui s'ignorent elles-mêmes, des vertus, en un mot, dont l'humilité fût le principe, et capables par là de caractériser la mère de celui qui semblait avoir mis sa gloire dans la profondeur de ses anéantissemens mêmes. Aussi, avec les qualités les plus dignes de la vénération publique, jamais on n'y prétendit moins: avec tout ce qui peut justifier l'estime de soi-même, jamais on ne se méprisa davantage: avec les priviléges les plus étendus, jamais on n'usa mieux de la grandeur; c'est-à-dire, que la sainteté de Marie fut une sainteté souverainement humble dans ses vues, souverainement humble dans ses sentimens, souverainement humble dans l'usage qu'elle fit de son élévation. Quelle source de mérites devant un Dieu qui ne couronne que les humbles, et au jugement d'une religion qui n'enseigne que l'humilité!

Comme mère de Dieu, c'était, ce semble, à Marie à parler, à se montrer, à ordonner; et, en sa qualité, quel rang ne devrait-elle pas tenir dans la vie de son Fils? Quel rang dans l'histoire de la religion? Cependant comment y paraît-elle? A peine lui échappe-t-il quelques paroles; à peine l'Evangile fait-il mention d'elle: après l'enfance de son Fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangé-

listes. En cela nous reconnaissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Évangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchans sont dérobés par là à notre vue! Marie mène une vie commune et cachée; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail; et en effet ce détail n'est pas nécessaire. Nous comprenons assez par son état, ses sentimens, que sa vie dut être pénible et soumise; son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auraient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler; mais il nous en fallait pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours poussés au delà des bornes de notre état par notre vanité et notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu, et pratiquant mal ce que nous disons, nous avions besoin d'être convaincus, par l'exemple de Marie, que la vraie vertu est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime l'humilité.

Rien ne prouve donc mieux la profonde humilité de Marie que le silence modeste qu'elle a constamment observé. L'Évangile ne nous apprend pas qu'elle ait parlé plus de quatre fois; encore ne fut-ce qu'en peu de mots, et dans un premier mouvement de vertu. On ne la vit jamais, quoique instruite à fond des mystères de Dieu, dogmatiser, instruire les peuples, disputer avec les sages, ni mêler sa voix avec celle des Apôtres: éloge trop rare dans un sexe à qui saint Paul ne permet que de prêter à l'instruction une oreille docile, et de croire en silence! Tout le reste d'une vie si précieuse a été dérobé à la postérité par l'humilité de Marie. Après la mort de son Fils, elle se montre dans l'assemblée des fidèles, mais sans prérogative, sans distinction, confondue avec les saintes femmes, et le petit nombre qui compose l'Église naissante; elle n'y paraît que pour donner l'exemple de la soumission à la voix des pasteurs; elle écoute les Apôtres comme ses maîtres; elle se soumet à leurs décisions comme le moindre fidèle; la simplicité de sa foi ne lui permet que le silence, le respect; et avec le titre de mère du Sauveur, elle ne brigue que l'honneur d'être le premier enfant de l'Église. Silence de Marie, humble déférence, vous deviez à jamais confondre cette piété inquiète et fastueuse qui, non contente de croire, voudrait juger et dogmatiser; vous deviez à

jamais apprendre, surtout au sexe dévot, que c'est sagesse d'ignorer, et vertu de se taire; que prétendre, sous prétexte d'une plus grande perfection, se frayer une route à part, s'ingérer dans les disputes et les contestations sur la doctrine, épouser un parti, une secte, un système, au mépris de l'autorité des pasteurs, c'est, pour ces sortes de personnes, blesser autant la loi de la bienséance que celle de la religion, et qu'en un mot, le silence est pour elles un aussi grand devoir dans l'ordre de la foi que la pudeur et la modestie le sont dans l'ordre des mœurs et de la conduite. Ce n'est pas assez: Marie, non contente de se taire et d'obéir en tout, veut encore, pour ainsi dire, s'ensevelir toute vivante. C'en est fait, elle ne paraît plus, ni dans les Actes des Apôtres, ni dans les annales de l'Église. Condamnée à l'oubli, un voile impénétrable couvre le reste de sa vie, jusqu'à nous laisser dans l'incertitude sur les circonstances de sa mort, sur le lieu et le temps où elle finit sa carrière. Il fallait donc, ô mon Dieu! que tout fût leçon pour nous dans cette Vierge sainte; et, par ce dernier trait d'une humilité sans bornes, apprendre aux ames qui font profession de vertu, mais qui aiment à rencontrer les regards des hommes, que la véritable dévotion et la perfection chrétienne consistent dans le renoncement à soi-même, dans l'anéantissement de l'amour-propre, en un mot, dans l'amour de l'oubli; et qu'aux yeux de Dieu, il y a souvent plus de mérite à se faire ignorer qu'à se faire connaître. Ainsi l'humilité fut-elle le caractère distinctif de Marie, l'ame de tous ses mouvemens et de toutes ses actions. Il était dans les vues de Jésus-Christ de conduire sa divine mère à la participation de sa gloire céleste, par celle de ses humiliations sur la terre: c'est pourquoi, dans le temps où elle obéit à l'édit de l'empereur pour se rendre à Bethléem, il permit qu'elle ne trouvât point de place dans l'hôtellerie, qu'elle le déposât dans une crèche; et tandis que tout le reste du monde ignorait le trésor qu'elle gardait, quelques pasteurs la trouvèrent dans une étable; c'est pourquoi il avait résolu, dans ses décrets éternels, que cette Vierge sainte fût assujétie à Joseph; qu'il dirigeât toutes ses démarches, qu'il fût par préférence instruit des sinistres desseins d'un roi cruel; qu'il reçût l'ordre pour le temps et le lieu de la retraite, et réglât le départ et le retour. On sait, en un mot, quelles furent sa dépendance et sa soumission à abandonner tous ses priviléges, et à observer fidèlement la volonté de Dieu: or, c'est dans cette obscurité mystérieuse, dans cette sorte de délaissement que Marie a passé sa vie; Jésus-Christ la fit toujours mar-

cher dans la voie des humiliations, et toujours Marie se soumit à ses ordres ; elle ne tira aucun avantage de tout ce qui se passait de glorieux pour ce divin Fils, elle ne partagea avec lui que ses abaissemens ; et cette éminente sainteté dont elle était pourvue ne servit qu'à lui faire supporter avec joie l'obscurité où il sembla la laisser.

Marie ne parut en effet dans aucune des circonstances où les triomphes de Jésus-Christ auraient pu contribuer à ses propres triomphes; on ne la vit point mêlée parmi le peuple qu'il entraînait à sa suite, recueillir avec avidité les applaudissemens et les éloges qu'une juste admiration donnait aux miracles de sa puissance ; elle partagera sa retraite de Nazareth; elle ne participera point à l'éclat de ses conquêtes spirituelles ; satisfaite d'écouter ses oracles, elle n'aura d'autre ambition que celle d'y conformer sa conduite; les Prophètes l'auront fait connaître avant sa naissance; mille figures brillantes l'auront annoncée sous les ombres de la loi ; mais, comme nous l'avons dit, les écrivains du Nouveau Testament paraîtront l'oublier et n'en parleront que rarement; ils n'en diront presque rien, comme s'ils étaient d'intelligence avec sa modestie pour la laisser dans les ténèbres; elle verra les Apôtres annoncer partout les mystères du nouveau culte, elle se contentera de les adorer en silence; le disciple qui reposa sur le sein de Jésus, en publier la génération divine; la mère qui porta Jésus dans son sein semble n'avoir appris qu'à se taire ; ce ne sera que dans les jours d'humiliation qu'elle ne craindra plus de paraître; alors, jalouse de s'associer à la honte de son Fils, elle sortira de sa solitude; loin de fuir le théâtre de ses opprobres, elle s'empressera d'y voler, et quelque douloureux que doive être pour elle le spectacle de la croix, elle en voudra être le témoin, parce qu'il doit servir à l'humilier. Jugeons-nous sur ce modèle, et comparons avec cette sainteté de Marie souverainement humble dans ses vues, la corruption de notre misère souverainement orgueilleuse dans les siennes. Ah ! dans quel cœur ne règne pas avec tyrannie la passion de s'élever et de se distinguer dans le monde! On ne forme en secret que des projets d'agrandissement, on ne s'occupe que des moyens de les faire réussir ; on ne s'effraie point des prétentions les plus hardies, on les érige en grandeur d'ame, en noblesse de sentimens. C'est trop peu que de ne pas rester dans la poussière ou dans l'oubli, il faut tenir un rang, et, s'il est possible, un des premiers parmi les hommes; si l'on n'est pas assez heureux pour éclipser les autres, on veut du moins n'être éclipsé par personne ; ajouter à la considération qui

naît de l'opulence celle que donnent le crédit, l'autorité, les emplois; remplacer l'estime qu'on ne saurait attendre de son propre mérite par les respects et les hommages que procure la fortune; au défaut de circonstances favorables ou de talens propres à fixer l'attention, ne rien omettre pour la partager; enfin, faire un rôle à quelque prix que ce puisse être, et, pour y parvenir, se précipiter dans mille intrigues, se plier à mille bassesses, s'asservir à mille passions étrangères, entreprendre au delà de ses forces, et franchir également les bornes de son état et celles du devoir.

Désir d'élévation, de célébrité, de prééminence; désir qui ne domine pas seulement dans les ames possédées de l'esprit du siècle et entêtées de ses maximes, mais qui ne se glisse que trop souvent jusque dans des ames désabusées de ses erreurs. Il entre, ce désir, dans les plans de réforme et de régularité qu'on se prescrit à soi-même. On y veut une dévotion fastueuse et d'ostentation, des exercices de bruit et d'appareil, des pratiques qui avertissent le monde qu'on n'est plus à lui, mais à Dieu. Si l'on fait des sacrifices au Seigneur, on a soin que l'autel ne soit pas dressé dans le désert, mais sur la montagne; parmi les travaux du zèle, on choisit par préférence ceux où le succès est plus flatteur et la considération plus étendue; parmi les services que la charité rend au prochain, ceux qu'on est plus sûr d'entendre bientôt publier par la reconnaissance; parmi les retranchemens qu'inspire la mortification chrétienne, ceux dont le cœur s'aperçoit le moins, et dont le monde tout à la fois s'aperçoit davantage. Si l'on consent à seconder des entreprises vertueuses, c'est à condition qu'on en sera l'ame et qu'on en fera mouvoir les ressorts au gré de ses lumières personnelles; si l'on se donne des soins, des mouvemens pour les faire réussir, c'est dans l'espérance qu'on aura la première part à l'honneur du succès; si l'on enrichit le sanctuaire de ses dons, c'est dans la vue d'éterniser la magnificence du bienfaiteur; de sorte qu'on mêle presque toujours aux intérêts de la gloire du ciel les intérêts de sa propre gloire, et qu'on n'est enfin jamais véritablement humble dans ses vues, parce qu'à l'exemple de Marie, il faudrait commencer par le devenir dans ses sentimens. Cette Vierge sainte, objet des complaisances du Seigneur, n'est en effet à ses propres yeux qu'un objet de mépris. O Dieu d'Abraham! s'écrie-t-elle sans cesse, si la postérité doit applaudir à mon bonheur, si mon nom doit voler jusqu'aux extrémités du monde à la suite du nom de votre Fils, ce n'est ni à la noblesse de ma race ni au mérite de mon innocence que je dois attribuer la distinction que la Providence a faite de moi, mais à

votre puissance que j'en suis redevable; c'est à cette miséricorde qui verse les biens sur la timide indigence; c'est à cette force suprême qui se plaît à abaisser l'orgueil et va chercher dans le néant la matière de ses plus grandes merveilles! Ces sentimens si humbles s'expriment encore plus par l'usage qu'elle fait de son élévation. Marie, dans un rang supérieur à toutes les dignités de la terre, n'en est que plus fidèle à ses obligations, plus attentive, plus compatissante envers les autres, plus méfiante à l'égard d'elle-même; sa plus grande satisfaction est de trouver l'occasion de sacrifier toutes les prérogatives de son rang et de se montrer fidèle aux observances de la loi qui assujétissent le plus à l'obéissance. Mais si ses propres intérêts lui sont étrangers, ceux du prochain lui deviennent personnels; dès que ses services peuvent être utiles, cette seule considération la décide et fait disparaître à ses yeux tous les obstacles; partout où son zèle voit des besoins à soulager, elle ne se pardonnerait pas de rester oisive. Enfin, quoique son sang puisé dans une source corrompue n'ait point eu de part à la malédiction commune, elle n'en est pas moins défiante à l'égard d'elle-même. Quoique exempte de nos faiblesses, quoique affermie dans la vertu par une plénitude de graces, quoique inaccessible à l'empire des cupidités et à la séduction du monde, elle se tient en garde contre les révoltes des unes et contre la perversité de l'autre; elle ne regarde les faveurs célestes qu'elle a reçues que comme un engagement à les multiplier par sa correspondance. Pour nous, au contraire, n'est-ce pas à mesure que nous devenons plus grands, plus heureux, plus distingués selon le monde, que nous devenons aussi plus coupables envers Dieu, plus fiers envers le prochain, plus témérairement prodigues de notre salut et de notre ame? Ainsi les dons de votre providence, ô mon Dieu! nous deviennent-ils le plus souvent funestes par le mauvais usage que nous en faisons.

Si Marie n'a pu parvenir à la gloire qu'en marchant dans la voie des humiliations de Jésus-Christ, elle n'a pu de même mériter la félicité dont elle jouit dans le ciel qu'en partageant les souffrances de son Fils.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté, dit saint Paul, de s'humilier en prenant nos faiblesses et la nature de l'esclave; en qualité de Sauveur, il a encore voulu s'assujétir à l'obéissance la plus rigoureuse et à la mort de la croix. Il ne suffisait pas non plus que la sainteté de Marie fût une sainteté souverainement humble; pour distinguer la mère d'un Dieu Sauveur soumis jusqu'à la croix, il

fallait que cette sainteté fût encore souverainement éprouvée : or, telle fut la vie de Marie, une vie de larmes et de douleurs. Représentons-nous donc les épreuves les plus violentes, celles qui attaquent plus vivement la sensibilité du cœur, celles qui sont les plus propres à ébranler la constance : Marie les soutient avec une fermeté de résignation, avec une vigueur de courage qui prouve qu'à l'humilité la plus profonde peut s'allier l'héroïsme le plus sublime.

Avant que d'être mère, Marie, libre, dégagée des soins tumultueux qui dévorent l'homme profane, tranquille dans sa paisible retraite, seule avec Dieu seul, goûtait dans un repos profond les délices qui accompagnent la vertu. Mais à peine a-t-elle prononcé ces mots décisifs : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit « fait selon votre parole, » que d'autres destinées se forment pour elle ; plus de jours sereins, chaque heure, chaque instant lui amène un nouveau sujet de deuil et de pleurs. Sa destinée sur la terre se confond avec celle de son Fils; et quel enchaînement non interrompu de peines, de contradictions et d'outrages ! Je ne parle point ici des soupçons qui s'élevèrent sur la vertu qu'elle chérissait le plus ; elle sut les soutenir dans le silence, et attendre sans trouble le moment marqué pour dissiper le nuage qui obscurcissait sa gloire. Heureuse d'avoir à souffrir tandis qu'elle souffre seule ! mais Jésus naît, et dans quel état ! Ce divin enfant n'aperçoit pour lui d'autre héritage sur la terre que les pleurs qu'il répand et les larmes qu'on donne à ses souffrances. Ce fut alors pour la première fois qu'il en coûta à Marie d'être pauvre. Une indigence que l'on souffre pour Jésus a ses charmes ; mais une indigence dont Jésus souffre a autant de peines que d'amour. Avec les pleurs du divin enfant, elle voit couler sous le couteau de la Circoncision les premières gouttes de ce sang destiné à arroser le Calvaire. Bientôt elle entend dans le temple un Prophète divinement inspiré lui annoncer le glaive de douleur qui doit percer le cœur de la mère, et les supplices marqués pour terminer la vie du Fils. A peine a-t-elle présenté son Fils à Dieu qu'il faut fuir la fureur d'Hérode et chercher un asile dans une terre étrangère. Elle ne reparaît en Israël que pour vivre dans l'obscurité et dans la douleur. Disgraces de la part de son Fils et par son Fils même, non pas, dit saint Bernard, que ce divin Sauveur ne fût plein de tendresse et de respect pour sa mère, mais comme notre maître, il devait nous apprendre à être détachés de tout et à faire la volonté de son Père préférablement à toute autre. A peine sorti de l'en-

fance, Jésus s'arrête à Jérusalem pendant que Joseph et Marie retournent à Nazareth. Il va interroger ceux qui enseignent dans le temple; il s'y fait admirer par la profondeur de sa sagesse et l'éclat de ses lumières; mais son absence devient pour Marie la source des plus cruelles inquiétudes. Elle s'empresse de le chercher parmi ceux de sa famille et de sa tribu : inutiles empressemens! bientôt elle revient sur ses pas; deux jours se passent dans des fatigues continuelles et des incertitudes effrayantes; enfin elle le retrouve dans le temple parmi les docteurs d'Israël, écoutant leurs leçons comme s'il avait besoin de se former à leur école. Ah! mon Fils, s'écrie-t-elle dans les premiers transports de sa joie, pourquoi nous quittez-vous? Nous étions, votre père et moi, dans la peine et l'amertume. Cette tendre sollicitude semblait mériter un témoignage de sensibilité. Jésus ne croit pas cependant devoir dans cette circonstance l'accorder à Marie. « Qu'était-il besoin de me chercher? « lui dit-il; ignoriez-vous que le service de mon Père doit m'occuper « sans partage? » Disons plus : Marie est mère de Jésus, et Marie est sans crédit auprès de Jésus. Lui demande-t-elle une marque de son pouvoir aux noces de Cana, il semble lui refuser jusqu'au titre de mère : « Femme, lui dit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi? » Vient-on l'avertir au milieu d'une assemblée du peuple que sa mère le demande, il répond avec une espèce d'étonnement : « Qui est-ce qui se dit ma mère? Je ne connais pour m'appar- « tenir que ceux qui font la volonté de mon Père. » Entend-il enfin crier dans la foule qu'heureux est le sein qui l'a porté, il élève la voix, non pour ajouter à l'éloge de sa mère, mais presque pour le rétracter : « Plus heureux, s'écrie-t-il, ceux qui entendent la « parole de Dieu et s'y rendent dociles! » Quoi donc! être mère de Dieu et ne le paraître jamais; être mère de Dieu et être moins que celles qui ne le sont pas? Mystère des humiliations et des épreuves de Marie, vous confondez notre faible raison. Eh! comment l'homme pourrait-il vous pénétrer? C'est un secret entre le le Fils et la mère, entre le ciel et Marie; le ciel qui, pour combler ses mérites, veut mettre le comble à ses disgraces; Marie, qui consent, pour ainsi dire, à renoncer aux faveurs dont le ciel l'a honorée, à se dépouiller de tous les droits de mère, d'épouse, de vierge, pour être un modèle d'un renoncement entier à soi-même. Apprenons ici à connaître le véritable esprit de la religion. Jésus-Christ venait d'ouvrir la carrière évangélique; Marie, dans cette nouvelle carrière, marchait la première après son Fils. Or, comment cet Homme-Dieu s'y était-il montré d'abord? Au milieu des

larmes et des souffrances. Comment continuait-il d'y marcher? Au milieu des contradictions et des mépris. Comment devait-il la terminer? Au milieu des opprobres et des supplices.

Marqué dès sa naissance du sceau de la tribulation, il ne devait admettre à sa suite que ceux qui auraient assez de courage pour recevoir de sa main le même sceau, ne compter parmi ses disciples que ceux en qui se trouverait cette empreinte toute divine; ne leur faire part de ses récompenses qu'à proportion qu'ils porteraient ce caractère plus sensiblement gravé dans leur personne. Par conséquent, quel devait être le sort de Marie? Un sort qui la condamnât aux souffrances, qui lui fît éprouver le martyre des souffrances, qui lui imprimât profondément le sceau respectable des souffrances, qui la fît reconnaître pour la mère d'un Homme-Dieu, dont la vie tout entière n'avait été qu'une suite d'humiliations et de souffrances; par conséquent encore, de quelle manière Jésus devait-il traiter Marie Comme il était lui-même traité par son Père; comme il devait traiter dans la suite, non seulement ses Apôtres, mais encore tous ceux qui, le prenant pour leur chef, auraient la noble ambition de le prendre en même temps pour leur modèle. Or, puisque de la main de son père, Jésus ne recevait qu'un calice de douleur, il était donc convenable qu'il ne présentât point d'autre calice à sa mère que celui des afflictions; puisque le Dieu de l'Évangile ne conduisait ses disciples que par le chemin de la croix, il ne fallait donc pas qu'il conduisît sa mère par celui des consolations; et, puisque le souverain mérite dans la loi nouvelle devait consister dans la ressemblance avec son auteur, il était donc juste que Marie fût éprouvée plus que personne, afin que personne ne ressemblât à Jésus-Christ autant qu'elle. Cette Vierge sainte ne l'ignore pas : elle sait qu'elle n'a dérobé Jésus à la fureur d'Hérode que pour le réserver à la fureur des pharisiens; elle sait qu'elle ne l'a retiré de l'Égypte que pour le rendre à une terre plus barbare, qu'il abreuvera de son sang. Sorti de la solitude, ce divin Fils remplit la Judée du bruit de ses miracles, le peuple accourt en foule sur ses pas, chaque jour augmente le nombre de ses disciples; Jérusalem ne s'entretient que de ses vertus et de ses prodiges; mais elle sait que ce peuple inconstant l'abandonnera, que ses disciples timides le méconnaîtront, que cette Jérusalem déicide demandera sa mort. Cette idée désolante est sans cesse présente à son esprit: affligée par des maux qui ne sont pas encore, Marie porte à chaque instant le poids des disgraces qui doivent se suivre et se remplacer dans le cours de tant d'années; c'est déjà sans doute beaucoup pour une mère, mais ce n'est pas encore

assez pour Marie ; et où serait en effet l'entière ressemblance entre la mère et le Fils, si, destinée à boire dans le calice même de sa passion, Marie n'eût, en quelque sorte, partagé la mort et les douleurs de Jésus dans le mystère ineffable de sa compassion sur le Calvaire? Le Calvaire! à ce mot, quelles idées, quelles images! La croix élevée présente à l'univers son Dieu et sa victime. Déjà tous les coups sont portés, toutes les plaies sont ouvertes, le sang coule, un cri se fait entendre, l'Homme-Dieu expire! Dans ce trouble affreux, quel objet vient s'offrir à nos regards! Marie, au pied de la croix, l'arrosant de ses larmes, baignée elle-même et couverte du sang de son Fils! Jésus sur la croix, Marie à ses pieds! Élevons en ce moment nos esprits et nos pensées, et dans le cœur de Jésus, voyons tous les maux en foule s'y précipiter et s'emparer de son ame pour l'affliger jusqu'à la mort; dans le cœur de Marie, le glaive de douleur qui frappe, qui perce ce cœur maternel, et toutes les tortures de son Fils répétées au fond de son ame par le sentiment de la tendresse; dans Jésus, tout ce que la rage des hommes, secondée des fureurs de l'Enfer, peut faire endurer de cruel et de barbare; dans Marie, tout ce que l'amour maternel peut causer de déchiremens, d'effroi, de consternation. Cœur de Jésus, autel sanglant où se consomme l'holocauste éternel; vaste théâtre où la divinité et l'humanité, la vie et la mort, les vertus du ciel et les puissances de l'Enfer livrent leur dernier combat, et qui, dans sa douleur, se brise, se déchire pour enfanter l'Église et le salut du monde. Cœur de Marie, abîme d'affliction, où, comme sur une mer agitée, les flots de la tristesse se repoussent et se succèdent, qui se plaint et se soumet, qui souffre et qui adore, accepte l'événement et le redoute. Dans le Fils, plus de supplices et de tourmens; dans la mère, plus d'angoisses et d'amertumes; désolation, agonie des deux parts : dans le Fils, par la mort avec toutes ses horreurs; dans la mère, par la vie même, plus terrible pour elle que mille morts. Sacrifices incompréhensibles! vous tenez le spectateur étonné, flottant entre ces deux objets; et, partagé dans son admiration, il demande lequel des deux est la victime.

A qui donc comparer Marie sur le Calvaire? Où est le héros de la religion qui puisse être mis en parallèle avec elle? Serait-ce son Fils? on croirait en dire trop. Et saint Bernard n'a pas cru en dire assez : pourquoi? Parce que Jésus sur le Calvaire voulait mourir, et mourut en effet; Marie le voulut aussi, et elle ne le put pas. Jésus, dans sa passion, expire victime de son amour pour les hommes; Marie, dans sa compassion, veut mourir victime de son amour pour Jésus, et elle

est condamnée à lui survivre. Miracle nouveau, s'écrie le saint docteur, étrange difficulté à résoudre, lequel a le plus souffert, sur le Calvaire, du Fils ou de la mère? Tirons le voile sur des objets trop grands pour des yeux mortels, et crions au miracle. Miracle à Jésus sur la croix; miracle à Marie au pied de la croix; miracle d'amour dans Jésus mourant, miracle de force dans Marie survivant à Jésus. Et comment aurait-elle été un prodige de sainteté, si ses douleurs et ses souffrances n'eussent approché du prodige? *Mater tota miraculum est.*

Ah! ne perdons jamais de vue cette divine mère lorsque son Fils, ce digne objet de son amour, se montra à elle chancelant sous le poids de sa croix; lorsqu'à la trace de son sang, elle le suivit au Calvaire, lorsqu'elle entendit les derniers sons de sa voix mourante, lorsqu'on lui remit entre les bras ce corps pâle et défiguré, objet méconnaissable à tout autre œil qu'à celui d'une mère! Non, après les souffrances de l'Homme-Dieu, il n'y eut jamais de douleur comparable à celle de Marie, puisqu'il n'y eut jamais un cœur qui sût si bien aimer.

Voilà donc ce que valut à Marie sur la terre l'honneur de la maternité divine; elle n'eut pas un moment de plaisir, elle n'eut pas un moment de faiblesse. La force du Fils soutient la mère: comme il n'échappe à Jésus-Christ aucune parole qui ne soit digne d'un Dieu, il n'échappe à Marie aucune plainte qui soit indigne de la mère d'un Dieu. Donner des pleurs tandis que Jésus donne son sang, aimer Jésus et l'imiter, ces deux mots font l'histoire de Marie, celle de sa grandeur, et celle de sa conduite. Ainsi, après Jésus sur la croix, rien de plus étonnant que Marie au pied de la croix. Le disciple bien-aimé s'y trouve, il est accompagné de Madeleine: dans le disciple bien-aimé, c'est le cœur d'un Apôtre; dans Madeleine, celui d'une amante; mais dans Marie, c'est le cœur de la plus tendre des mères. Mais encore, que vient-elle chercher sur le Calvaire? ce qu'on reprocherait à toute autre de ne pas fuir, le spectacle d'un Fils mourant; spectacle digne de Marie, et qu'elle soutiendra avec tout l'héroïsme de la vertu: ce n'est pas la mère de Moïse qui baigne de ses pleurs le berceau qu'elle abandonne aux flots; ce n'est point Jacob qui trempe de ses larmes la robe sanglante de Joseph; ce n'est point Jephté qui condamne par ses regrets l'imprudence d'un vœu téméraire; ce n'est point David qui veut s'ensevelir dans le tombeau d'Absalon. Au Calvaire tout est digne du Dieu qui s'immole. Marie aime Jésus comme son Fils, elle l'aime encore plus comme son Dieu. Elle l'aime comme il veut être aimé, comme il

aime lui-même, et il n'est pas moins le modèle que l'objet de sa tendresse; plus attentive à considérer sur la croix les vertus dont on lui donne l'exemple que l'événement funeste qui lui ravit son Fils, ce qu'elle souffre avec lui, avec une sorte de proportion, elle le souffre comme lui. Sur le même autel sont posées les deux victimes; c'est le même coup qui les frappe, le même feu qui les consume, la même constance qui les soutient. Dans le courage de la mère, dit saint Ambroise, on reconnaît la divinité du Fils; s'il n'appartient qu'à un Homme-Dieu de mourir comme Jésus, il n'appartenait qu'à la mère d'un Homme-Dieu de soutenir dans un calme si héroïque le terrible spectacle d'un Fils mourant, et de quel Fils!

Pourquoi donc, ô divine Marie! Jésus tient-il sur vous une conduite d'épreuves et de rigueurs? Ah! c'est qu'il voit en vous une ame trop grande, trop noble pour avoir besoin de ces ménagemens, de ces appuis sur lesquels se repose la faiblesse humaine; c'est que votre divin Fils ne connaît point sur la terre d'autre cœur que le vôtre capable de ne pas plier sous le poids d'un amour si austère; c'est qu'il n'appartenait qu'à la mère du Dieu de l'Évangile de marquer toute la prééminence de la loi nouvelle sur la loi ancienne, de nous frayer la route du Calvaire, et d'animer par de grands exemples les ames que Dieu appelle à de grands sacrifices; c'est qu'il était digne de la mère d'un Dieu crucifié de marcher de plus près sur les traces sanglantes de son Fils, afin de participer à sa gloire autant qu'il est donné à une créature de la partager.

Après avoir parcouru une longue carrière d'humiliations et de souffrances, il était juste que Marie la terminât par une fin glorieuse.

Depuis l'Ascension de Jésus-Chrit, la très sainte Vierge avait passé le reste de ses jours dans la solitude et la retraite; comptant le monde pour rien, depuis que son Fils n'y était plus, elle supportait la vie avec patience, elle soupirait après la mort avec ardeur, et enfin, après une longue vieillesse, moins chargée cependant d'années que de vertus, elle quitte la terre d'une manière digne d'elle; son amour pour Jésus l'en détache et la fait triompher du trépas. Par ce triomphe, nous ne voulons pas dire que Marie ne soit pas morte, qu'enlevée dans le ciel, comme Elie sur un char de gloire, elle n'ait pas éprouvé la séparation de son ame et de son corps, et qu'affranchie des peines du péché, comme du péché même, cette Vierge immaculée n'ait point payé le tribut à la mortalité. Non, nous croyons avec la sainte antiquité que ce fut par

une mort naturelle qu'elle quitta la terre, et qu'elle ne fut point exceptée de la loi générale. Ce n'est point que sa prérogative de mère de Dieu ne lui ait pu mériter celle de ne point mourir; mais le Fils de Dieu, auteur de la vie, s'étant lui-même soumis à cette humiliante loi, il n'est plus honteux, il est même glorieux, dit saint Bernard, de mourir; ainsi, mourir par un excès d'amour, ce n'est point subir la mort, c'est la vaincre. Or, vaincre la mort, même en mourant, n'est-ce pas un privilége plus précieux que l'immortalité même? N'est-ce point ressembler au Sauveur, être grand au moment où tous les hommes sont si petits, et se couvrir de gloire dans le centre même de l'humiliation? Telle est la prérogative de Marie, elle ne craint rien, elle ne regrette rien. Eh! qu'aurait-elle à craindre? Une longue vie? Mais plus elle a été longue, plus elle a été sainte; une vie pure dès le premier moment de son origine, fervente dès ses premiers commencemens, sublime dans ses progrès, consommée dans sa fin; une vie passée en partie dans le temple, en partie à Nazareth avec Jésus-Christ, sanctifiée par sa présence, animée par ses exemples, soutenue par ses graces; une vie dont non seulement tous les jours furent pleins, mais qui, à toutes les heures, à tous les momens, recevait de nouveaux accroissemens de sainteté, de mérite et de ferveur: quels sujets de frayeur une telle vie peut-elle donner à la mort?

Qu'avait à craindre Marie? Cette abondante effusion de graces dont elle avait été prévenue. Il est vrai que les dons de Dieu sont un poids redoutable pour quiconque en abuse, et que pour nous, serviteurs infidèles, nous avons à craindre moins des péchés que nous avons commis que des graces que nous avons négligées, moins de la justice de Dieu que du mépris que nous avons fait de sa miséricorde; mais il n'en est pas ainsi de Marie; comblée de graces avant l'incarnation du Verbe, elle augmenta toujours ce riche dépôt. Or, des graces si humblement reçues, si fidèlement employées, si sagement ménagées, multipliées presque à l'infini, étaient bien plus propres à lui inspirer la confiance que la terreur. Qu'avait enfin à craindre Marie? Les reproches intérieurs, les alarmes secrètes, les accusations importunes d'une conscience d'autant plus agitée à la mort qu'elle a été plus tranquille pendant la vie. Ah! que la fausse conscience de ces demi-chrétiens, de ces prétendus braves, de ces philosophes que le siècle préconise, que cette conscience erronée qui fait aujourd'hui leur calme, fasse un jour leur supplice, rien de plus justement mérité; mais que peut reprocher à Marie une conscience pure, non seulement exempte de tout

péché, mais des plus légères imperfections? Si, comme Job, elle s'interroge elle-même, que de réponses de vie, que de témoignages favorables! témoignage de son cœur, qui l'assure que Dieu y règne et y a toujours régné; témoignage de l'Esprit de Dieu, qui lui dit intérieurement qu'elle tient le premier rang parmi ses élus : tant de saintes pensées, de désirs héroïques, de grandes actions que son humilité a dérobées aux yeux des hommes et à ses propres yeux; tant de vertus si sublimes dans leur principe, si épurées dans leur motif, si constantes dans leur durée; en tout cela quel sujet de crainte ou plutôt quel juste fondement d'espérance! Mais ce juge souverain, si exact à juger les justices mêmes, et dont l'approche intimide les plus grands saints, ne répand-il pas ici quelques traits de cette crainte religieuse qui rend la mort terrible aux ames les plus vertueuses? Ah! nous préserve le ciel d'une telle pensée! Quoi! Jésus, que Marie a porté dans son sein, qu'elle a nourri, élevé, qu'elle n'abandonna jamais, qu'elle a suivi jusqu'au Calvaire, l'unique objet de son amour pendant sa vie, deviendrait pour elle redoutable à la mort! Que ce serait mal connaître le Fils et la mère! A la vérité, son Fils est en même temps un Dieu sévère, mais sa sévérité même la rassure. Oui, si cette grande ame est si tranquille, c'est parce qu'elle va paraître devant un juge équitable, éclairé, tel que nous le redoutons, nous autres pécheurs, mais tel qu'elle l'espère, parce qu'elle n'en attend que des récompenses et qu'il ne peut que signaler à son égard sa justice en la couronnant; de sorte que si le Fils de Dieu, comme dit l'Évangile, vient avec sa croix, la croix parlera pour un cœur où elle a fait de si profondes plaies; s'il vient avec la balance du sanctuaire, toutes ses œuvres y seront trouvées pleines; s'il vient un flambeau à la main pour éclairer les replis de son cœur, il n'y découvrira que des vertus; et quelles vertus! Il n'appartient qu'à lui seul de connaître des mérites qui sont ses dons, comme c'est à lui seul de les récompenser; en un mot, sa mort ne fait que la mettre en possession de ce qu'elle espère; la mort ferme ses yeux à la terre qu'elle n'aima jamais, et les ouvre pour le ciel qu'elle désira toujours. Enfin, la mort de la sainte Vierge, exempte de trouble, d'inquiétude, de regret et de crainte, ne présente que l'image d'un sommeil paisible, disons mieux, d'un véritable triomphe. Rappelons-nous ici que la souffrance et l'humiliation, les gémissemens et les larmes furent toujours le partage de la mère d'un Dieu; que la plus sainte des créatures fut toujours la plus affligée, et que tandis qu'Hérode, fier de sa prospérité, triomphait sur un trône usurpé, Marie, loin de

ce trône qui lui appartenait par droit de naissance, était cachée dans une sombre retraite, éloignée du monde, oubliée des hommes, méconnue de ses proches, persécutée avec son Fils, sans cesse alarmée à son sujet, toujours en esprit attachée à sa croix, dans tous les temps victime de l'amour et de la douleur. Rappelons-nous ici que toute sa vie ne fut qu'un tissu d'épreuves et de tribulations; n'en exceptons pas même le temps de la gloire du Sauveur; car sans parler des persécutions suscitées de toutes parts contre l'Église naissante, qui affligèrent son zèle sans l'abattre, l'absence d'un tel Fils et le souvenir de ses plaies déchiraient sans cesse son ame : le sacrifice sanglant du Calvaire offert une seule fois, se renouvelait tous les jours pour elle : c'était le sacrifice du matin, du soir, de tous les temps. Sage Providence ! combien durera donc cette épreuve? Sauveur adorable, quand viendrez-vous essuyer des larmes que vous-même avez fait couler? Pourquoi votre auguste mère n'est-elle pas la première après vous qui entre en possession de votre gloire? Sa pauvreté, ses humiliations n'avaient-elles pas, au jour de votre ascension, assez perfectionné sa vertu? Fallait-il en différer la récompense jusqu'au temps de sa vieillesse? Helas! s'écrie-t-elle avec plus d'amertume que David, pourquoi avez-vous prolongé mon exil? Avec quelle ardeur impatiente ne désire-t-elle pas de voir, à la droite du Père, ce Fils tendrement chéri, qu'elle n'a vu encore que dans les humiliations et sur la croix! Il arrive enfin ce généreux jour où l'amour dont elle brûle, enflammé de plus en plus par une longue attente, brise par un dernier effort les liens qui l'attachaient à la terre et lui ouvre l'entrée des cieux. Elle subira la loi du trépas, puisque son propre Fils s'y est soumis, mais elle la subira d'une manière différente des enfans des hommes : à la fin de sa pénible carrière, le glaive prophétique de Siméon n'ira point jusqu'à son cœur; les amertumes de sa vie vont se changer en consolations; Marie trouve dans sa mort la source de sa félicité : quand on vit dans le monde sans attachement, on en sort sans peine. Justes mourans, vous l'éprouvez; mais quand, dans le monde, on n'aime que Dieu, le plaisir de quitter la terre est le plus doux de tous les plaisirs : peut-on rien regretter dans une séparation qui donne Dieu même pour récompense? D'ailleurs, Marie voyait en mourant que les souffrances de son Fils avaient répandu leur onction par toute la terre, que ce sang divin, sorti par mille plaies, fructifiait partout au centuple; que la croix, par une fécondité merveilleuse, portait déjà des fruits dans toutes les parties du monde; elle voyait le règne de Dieu établi dans Israël et chez les

gentils, sa doctrine reçue et pratiquée; l'Église, qui commençait à s'élever sur les ruines de la Synagogue et de l'idolâtrie; des nations entières déjà soumises au joug de l'Évangile; cet Évangile annoncé à Jérusalem, à Éphèse, à Antioche, à Alexandrie, à Rome, et déjà scellé par le sang de plusieurs martyrs; elle voyait ce que les Prophètes et les patriarches, ses aïeux, avaient tant désiré, le règne du Messie, la majesté de son empire, la grandeur de sa religion; après cela, ses yeux défaillans pouvaient se fermer à tout le reste; qui aurait pu la retenir encore sur la terre? Rompez donc, Vierge sainte, rompez vos liens, prenez l'essor, allez enfin dans le lieu de votre repos. C'est un Père, c'est un Fils qui vous appelle et vous crie : Venez partager ma gloire, vous qui avez partagé si généreusement mes souffrances; venez, mon amour est impatient de vous couronner. A cette douce et forte invitation, cette ame déjà céleste s'élève au dessus d'elle-même, son corps n'est pas un obstacle à ses désirs; par un accord tout nouveau, le corps et l'ame, l'esprit et la chair conspirent de concert pour leur mutuelle séparation; et ce prodige, c'est l'amour qui l'opère! Une si belle vie ne devait finir que comme elle avait commencé; la charité avait animé ses premiers désirs, il fallait que son dernier soupir fût encore un soupir de charité. Oui, il était de votre gloire, Seigneur, que cette fille du ciel ne mourût point comme les enfans de la terre, que sa mort ne fût l'effet ni des infirmités de la vieillesse, ni de la caducité de l'âge, ni des défaillances de la nature, ni des autres suites de la mortalité. La mort était trop faible pour immoler une si grande victime, la victoire en était réservée à la charité : oui, quand on aime Dieu comme Marie, avec un saint excès, on ne peut plus vivre sans le posséder, et pour mourir on n'a besoin d'autre glaive que celui de l'amour. Représentons-nous donc cet auguste spectacle qui ravit en admiration le ciel et la terre : les fidèles de la Palestine y accourent de toutes parts, on y voit les docteurs des nations, les colonnes de la vérité, les Apôtres qu'un Fils, dont la puissance égale la bonté, a réunis miraculeusement dans ce même lieu pour honorer le triomphe de sa mère. C'est en présence d'une assemblée si vénérable qu'elle expire : ne nous attendons pas de voir à cette mort ce qui fera horreur à la nôtre, cette pâleur mortelle, cette défaillance universelle, ces effrayans symptômes qui sont comme les derniers efforts de la nature mourante; ici tout est auguste; son visage, plus éclatant que jamais, annonce la paix à tous ses spectateurs; on y voit briller des graces modestes, une aimable pudeur, une douce majesté; ses yeux attachés au ciel en ont déjà

toute la sérénité; son esprit abîmé en Dieu semble déjà le voir face à face; de là ces désirs empressés, ces saillies impétueuses de son cœur qui semble sortir de lui-même pour se réunir à son principe; de là ces ravissemens non interrompus, ces continuelles extases, ces tendres élancemens, ce vol rapide de son ame, qui, recueillant toute la force de sa foi et toute la véhémence de son amour, la détache enfin de la terre, et portée par les Anges, ne disons plus dans le sein d'Abraham, mais dans le sein de Dieu même, va se perdre et se retrouver dans le sein de l'éternité. C'est ainsi que s'endort dans le Seigneur cette amante sacrée; c'est ainsi que disparaît cet astre lumineux qui a éclairé le monde pendant soixante-douze ans; c'est ainsi que triomphe de la mort celle qui a enfanté l'auteur de la vie. Charité sainte! voilà la plus illustre de vos victoires; vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi vous ne pouviez rien faire de moins: si la mère d'un Dieu devait jamais mourir, elle devait mourir dans les transports du saint amour.

Voulons-nous mourir sans crainte, vivons sans péché; voulons-nous mourir sans douleur, vivons sans attache; ou plutôt, parce que le cœur ne peut vivre sans aimer, aimons un objet digne de nous: nous avons assez et trop long-temps vécu pour le monde, commençons à vivre enfin pour Dieu; consacrons les restes de nos jours aux délicieux exercices de l'amour divin, et nous retrouverons à la mort cet amour tout vivant dans notre cœur, qui fera notre sûreté et notre consolation; alors, si nous ne sommes pas victorieux de la mort, du moins nous n'en serons pas les tristes victimes.

Marie, dans le tombeau, n'en éprouve pas la corruption : second degré de gloire dont Jésus-Christ récompense ses vertus.

Il était de la grandeur de Jésus-Christ et de son amour de ne rien faire de médiocre pour une mère en qui tout était grand : or, que pouvait-il faire de plus glorieux pour elle que de la rendre en tout, autant qu'il se pouvait, semblable à lui-même, et de donner à son triomphe les plus éclatans caractères du sien? Ce divin Sauveur avait demeuré incorruptible dans le tombeau, en était sorti glorieux et triomphant, enfin était monté dans le ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu son Père, et y faire la fonction de médiateur entre Dieu et les hommes: une pieuse tradition, qui remonte jusqu'aux premiers temps du christianisme, nous apprend que Jésus-Christ a accordé à sa mère, avec une juste proportion toutefois,

les mêmes priviléges. Le torrent des saints Pères et des docteurs de l'Église ne varie point sur ce sujet; Sophrone et Juvénal, tous deux patriarches de Jérusalem, nomment cette tradition immémoriale. Saint Épiphane compare l'assomption de la sainte Vierge avec l'élévation d'Hénoc et d'Élie dans le ciel. L'Église grecque en fait comme nous la fête. L'Église entière, par de pompeuses solennités, maintient cette conviction parmi ses enfans. Que pourrait-on d'ailleurs répondre à ce qu'allègue en faveur d'une si juste cause la raison même, saine et libre des préjugés? Elle dit que si l'arche, qui ne renfermait qu'un peu de manne avec les tables de la loi, a dû être formée d'un bois incorruptible, un corps où le Verbe incréé avait fait sa demeure ne devait point être flétri dans les horreurs du tombeau; elle dit que ce corps, n'ayant point été souillé dans Adam, ne devait point avoir part à sa malédection; elle dit qu'une chair divinisée, une chair si étroitement unie avec celle du Fils de Dieu, qu'elle ne fait qu'une même chair avec lui, n'a pu être en proie à la corruption commune; qu'en un mot la chair de Jésus et de Marie étant la même, elle ne devait être déshonorée ni dans l'un ni dans l'autre; elle dit que Dieu, qui a conservé et qui conserve encore aujourd'hui dans l'intégrité les corps de tant de saints, qui leur a donné jusque dans le sein de la terre une portion de vie et d'immortalité, n'a pu oublier celui de la Reine des saints; elle dit que puisque les ossemens d'une multitude infinie de bienheureux ont été conservés avec un soin religieux, et proposés à la vénération publique, à plus forte raison si Marie eût été réduite en cendres, ces précieuses cendres, recueillies avec respect, auraient été transmises jusqu'à nous, et placées sur les autels; enfin elle dit que si, au trépas du Sauveur du monde, plusieurs justes ressuscitèrent, le privilége de la résurrection n'a pu être refusé à la mère du Très-Haut. Peut-on croire, dit saint Augustin, que celui qui conserva, au milieu de la fournaise, les trois jeunes Hébreux, et non seulement leur corps, mais jusqu'à leurs habits, n'a pas fait pour sa mère ce qu'il fit autrefois pour les vêtemens de ses serviteurs? D'après ces autorités et ces raisonnemens simples, mais convaincans, ne craignons pas de donner au tombeau de Marie les mêmes éloges que l'Écriture donne au tombeau de Jésus-Christ; qu'il est *glorieux!* Magnifique éloge sans doute qui la distingue de tout ce qu'il y eut jamais de plus grand dans le monde. En effet, l'a-t-on jamais dit des plus grands rois, de ces héros tant vantés, de ces fiers conquérans dont l'homme a fait ses idoles et ses divinités? On a pu dire d'eux que leur palais, leur trône brillaient de l'éclat le plus

éblouissant. Qui ne sait comment la vanité a coutume de flatter la vanité? Mais a-t-on jamais osé dire qu'ils fussent glorieusement entrés dans le tombeau? N'a-t-on pas avoué que toute leur gloire avait échoué contre la pierre de leur sépulcre? A ce terme fatal, toute splendeur est effacée, toute puissance abattue, tout faste anéanti, tout est obscurci, tout est confondu, tout est détruit. Ils ont pourri à grands frais, mais ils ont pourri comme les autres dans ces superbes mausolés, ces dieux de la terre qui semblaient le disputer à Dieu même. Ils sont entrés dans le tombeau; ils y sont encore, ou plutôt il n'y a plus rien d'eux que quelques cendres méprisables que nous foulons aux pieds comme les restes malheureux d'une grandeur évanouie: ce n'est plus qu'un nom, et ce nom encore n'est rien. Qu'ils périssent aussi ces corps, abominables victimes de l'impudicité et de l'intempérance; que ces yeux qui ont jeté des regards indécens, que cette langue qui a tenu des discours obscènes, que ces mondains que la volupté a marqués de ses traits honteux, soient défigurés, dégradés, le châtiment est juste; mais vous ne permettez point, Seigneur, que le sein virginal qui vous a porté, que les bras dans lesquels vous avez reposé, que le cœur qui vous a tant aimé, soient la pâture des vers: vous ne voulez point que la Reine du monde soit confondue avec ses sujets dans la poussière. Nous pouvons donc aller avec confiance au tombeau où l'on a déposé le corps sacré de Marie; nous n'y apercevrons rien de ce qui a coutume d'inspirer de l'horreur et de réveiller des idées si humiliantes pour les hommes, nous n'y verrons que des marques qui attestent son triomphe. Son corps, soustrait à l'empire et au ravage de la mort, son corps incorruptible brille d'un éclat que la poussière et les ténèbres du sépulcre ne peuvent obscurcir. Son corps, pour se réunir à son ame, n'attendra point ce jour qui sera le dernier des siècles; ce jour où celui qui règne sur les vivans et sur les morts rassemblera, ranimera nos cendres dispersées pour leur rendre leur première forme. Le tombeau n'est pas digne de conserver un dépôt si précieux, et qui ne lui a été confié que pour peu de jours. Bientôt Marie jouira du privilége singulier d'une glorieuse résurrection. Voilà ce que la piété me porte à croire de vous, ô la plus sainte des Vierges! Que j'ai de plaisir de le penser et de le publier! En vous tout est glorieux, votre origine, votre naissance, votre vie, jusqu'à votre mort et votre tombeau. Oui, ce tombeau est plus glorieux que le trône des rois, de Salomon même; il est glorieux à Dieu qui y signale sa puissance et sa bonté; il est glorieux à vous-même, ô Marie! qui y restez si peu, qui y restez incorrup-

tible, qui en sortirez bientôt et qui en sortirez triomphante : singularité de gloire que rien ne peut égaler ; mais ce triomphe était dû surtout à votre incomparable pureté. Pour qui ces glorieux priviléges eussent-ils jamais existé s'il n'eussent été pour la Reine des vierges? Il n'en sera pas de même de ces personnes mondaines et voluptueuses, qui ne connaissent et ne suivent que l'impression des sens : que deviendront donc un jour ces corps si aimés, si flattés, si criminellement épargnés, si sacrilégement profanés, ces corps si préconisés par l'amour-propre? Les vers respecteront-ils ces cadavres infects, l'horreur de la nature? Un jour ils entreront dans le tombeau, et ils en sortiront un jour, mais pour quelle destinée? On n'ose y penser.

Les corps des justes ressusciteront pour vivre éternellement, mais c'est pour mourir éternellement que ressusciteront les impies. Or, vivant comme nous le faisons, de quelle manière espérons-nous ressusciter? Quelle croyons-nous que sera un jour la destinée de nos corps? En quel état comptons-nous les reprendre au grand jour de la manifestation, ces corps que nous ornons avec tant de faste, que nous nourrissons avec tant de délicatesse, que nous flattons comme la portion la plus chérie de nous-mêmes? L'Évangile nous avertit qu'une résurrection heureuse et sainte n'est promise qu'à ceux qui sont ennemis de leur chair, qui en répriment les mouvemens et qui en font un sacrifice à la pénitence. Pourquoi donc employons-nous à nous perdre et même si souvent à perdre les autres, les avantages extérieurs que le ciel peut nous avoir donnés? Pourquoi même n'avons-nous pas honte de les mettre quelquefois, ces corps, à la gêne, à la torture, pour plaire quelques momens, tandis que, lorsqu'il s'agit du salut, la moindre violence nous fait horreur? Ignorons-nous d'ailleurs que les maladies, les années, les rides vont bientôt les défigurer, et qu'en dépit de nos efforts, ils n'échapperont point aux vers qui ont droit sur eux? Ah! si comme nous devons le craindre, ces corps de péchés sont livrés au bras de la justice de Dieu, quel sera notre désespoir! Ne vaudrait-il donc pas mieux les nourrir frugalement, les parer modestement, les crucifier saintement que de les aimer pour les faire périr, et périr nous-mêmes avec eux? Aussi le Saint-Esprit ne nous dit pas simplement aujourd'hui : Ayez pitié de votre ame, sauvez votre ame et vous sauverez tout avec elle ; mais il ajoute : Ayez pitié, ayez compassion de votre corps, de ce corps périssable que vous aimez tant; efforcez-vous de lui assurer une portion de vie dans le règne même de la mort; tâchez d'en faire un ornement du ciel et non pas une

victime pour l'Enfer. Pour moi, je vous déclare, dit saint Paul aux Corinthiens, que vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé, et que si vous ne semez que dans la chair, vous ne moissonnerez que dans la corruption. Puissions-nous graver dans nos cœurs cette divine maxime! puissions-nous la graver dans les cœurs de tous les hommes! ce serait y graver de grandes vertus. Perdre son ame ou la sauver, tout l'Évangile est renfermé dans ce peu de paroles. Quelle consolation y trouve un véritable Chrétien qui, suivant le commandement de saint Paul, porte dans ses membres la mortification de Jésus-Christ! Peut-être au moment de la mort, étendu sur le lit de douleur, assiégé de maux, ne ressentira-t-il pas encore toute la douceur de cette sainte et paisible consolation; mais au moment de la résurrection, il en éprouvera toute la plénitude : éternelle beauté, éternelle santé, éternelle jeunesse, voilà quel sera son partage, et il ne pensera qu'avec le sentiment d'une joie pure aux douleurs qui lui auront arraché ici-bas des gémissemens. Nous désirons tous sans doute la grace d'une telle mort; mais ce n'est que par une vie sainte que nous pouvons l'espérer; n'abusons donc pas des momens qui sont en notre puissance, si nous voulons nous ménager le moment décisif qui ne dépend pas de nous; persévérons constamment dans le temps qui nous est donné, c'est le vrai moyen de persévérer jusqu'à la fin qui nous est inconnue; alors, à quelque heure que le Seigneur frappe et qu'il appelle, nous lui répondrons, et dans ce merveilleux concours de miséricorde du côté de Dieu et de correspondance de notre part, notre ame, prévenue des faveurs du ciel, parée des ornemens de la vertu, formée sur les exemples de Marie, s'élèvera sans peine au dessus de tout ce qui est mortel, jusqu'à ce qu'enfin elle passe doucement, ainsi que la sainte Vierge, du baiser du Seigneur dans le sein de la gloire éternelle.

Mais comment espérer de suivre les traces de Marie et d'atteindre au même but? Dieu, il est vrai, ne m'a pas confié les mêmes talens qu'à cette Vierge sainte; mais il m'assure dans son Évangile qu'il me suffit d'avoir été fidèle en peu de choses pour recevoir beaucoup. Si Marie n'était comblée de tant de gloire que parce qu'elle a été la mère du Rédempteur, ce serait pour moi une raison de l'honorer, de la révérer et de célébrer le jour solennel de son triomphe; mais en tout cela il n'y aurait rien qui pût exciter mon espérance; en la voyant monter au ciel, je ne pourrais prétendre y monter après elle, et les désirs que j'en formerais seraient aussi vains que présomptueux. Mais quand je considère qu'elle n'y monte que par un chemin qui

m'est ouvert aussi bien qu'à elle, quand je fais réflexion que les mêmes voies qui l'ont conduite au souverain bonheur sont celles que Dieu m'a marquées pour y arriver, quand je me dis à moi-même que tous les droits qu'eut Marie à la gloire dont elle est comblée peuvent par proportion et doivent me convenir, si je veux profiter de son exemple; ah! je sens alors mon cœur s'élever au dessus des choses terrestres, et je commence à chercher les biens du ciel, à les goûter, à les désirer, à soupirer après eux et à redoubler mes efforts pour atteindre au même but que Marie. Je puis, selon la mesure des graces que je reçois, être fidèle à mon Dieu, comme l'a été Marie; je puis, selon l'étendue des desseins que Dieu a sur moi, accomplir ses ordres, comme les a accomplis Marie; je puis écouter la parole de Dieu qui m'est annoncée avec le même esprit et la même docilité que l'a écoutée Marie; je puis obéir à la voix intérieure qui me parle avec la même promptitude que Marie; enfin, je puis en l'imitant sanctifier mes actions, mes occupations, mes affections, en sorte que j'aie droit comme elle de dire au moment de la mort : J'ai combattu, j'ai rempli ma course, j'ai gardé la foi, et il ne me reste plus que d'attendre la couronne de justice qui m'est réservée. Mais pour persévérer dans ces sentimens et les affermir de plus en plus en moi, j'ai besoin, ô Vierge sainte! de votre médiation, et c'est avec la plus vive confiance que je viens me jeter à vos pieds pour l'obtenir. Je vous la demande surtout pour l'heure de ma mort. A ce terrible passage où les soins les plus empressés de nos amis les plus fidèles deviendront inutiles, à ce redoutable moment où tout enfin m'abandonnera, tout m'échappera, rien ne me restera qui ne se soulève contre moi: ma conscience pour m'accuser, mes œuvres pour me condamner, la justice de mon juge pour prononcer mon arrêt; ah! Vierge sainte, venez alors à mon secours, venez recueillir mon ame sur mes lèvres mourantes pour la présenter vous-même à mon juge; vous le ferez souvenir de ses miséricordes, vous fléchirez son juste courroux. Mais je sais qu'il me faut mériter dès à présent votre protection pour ce moment terrible; priez donc, intercédez dès maintenant pour moi. Obtenez à un pécheur qui vous invoque la grace de la pénitence, les larmes d'une sainte componction, la persévérance ensuite dans les voies de la justice, afin que je mérite de vous avoir pour protectrice au dernier de mes jours.

Jésus-Christ dédommage Marie de ses humiliations dans le temps, par la gloire dont il la couronne dans l'éternité.

Parvenue enfin au terme de son exil, rendue immortelle, impassible, Marie va quitter le séjour odieux de ce monde, pour habiter le séjour des saints. Mais quelles expressions, quelles images pourraient donner une idée raisonnable de son entrée dans le ciel? Saint Bernard, ce docteur si éclairé, cet illustre zélateur de la gloire de Marie, n'osait parler de son assomption. Je souhaiterais, disait-il à ses disciples, je souhaiterais en dire quelque chose, car qui de nous peut se taire dans un jour comme celui ci? mais je crains d'en dire trop peu : non, Seigneur, à moins que vous ne déliiez ma langue, ce que je m'efforcerai de dire ne suffira ni à mon zèle, ni à la gloire de celle que je loue. C'est ainsi que ce grand homme, que l'hérésie respecte, se défiait de lui-même; il croyait ne pouvoir mieux honorer l'exaltation de Marie que par un respectueux silence. En effet, les plus nobles images sont ici en défaut. Il est beau de voir dans l'Écriture l'entrée pompeuse d'Esther dans le palais d'Assuérus; mais il y a ici quelque chose de plus grand, de plus auguste. Il est beau de voir dans Béthulie la modeste Judith victorieuse d'Holopherne et des Assyriens; il est beau de voir voler tous les cœurs à son passage, le peuple, les lévites, le grand prêtre lui-même accourir de Jérusalem, aller au devant de cette illustre héroïne, l'appeler à l'envi la gloire de son sexe, et rendre tous un hommage solennel à son courage et à sa vertu; mais il y a ici quelque chose de plus grand, de plus auguste. Les plus beaux spectacles de la terre ne sont pas dignes de représenter celui qui nous occupe. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Marie monte dans le ciel comme il convenait à la mère d'un Dieu; que, semblable à l'aigle, elle s'élève d'un vol rapide vers le soleil de justice, et que, dans son assomption, elle suit la route que lui a tracée Jésus-Christ dans son ascension.

Qu'il fut donc agréable à cette Vierge sainte ce dernier moment de son exil, où Jésus-Christ lui fit entendre ces paroles des livres saints : Levez vos regards vers le ciel, prêtez une oreille attentive à la voix qui vous appelle, venez du fond du Liban, venez enfin recevoir la couronne qui vous est préparée! Marie à cette voix s'élève dans les cieux. Qui pourrait peindre la majesté de cette reine du monde, qui monte sur le trône de sa gloire? Portes éternelles, ouvrez-vous, préparez-vous à recevoir une héroïne plus

illustre que les Débora, les Judith, les Esther; une héroïne qui a vengé la nature des outrages quelui avait faits le prince des ténèbres. A ce moment une multitude de légions célestes vient au devant d'elle, forme son cortége, et célèbre par des cantiques divins son entrée dans les cieux. Quel éclat nouveau! quelle douce majesté! quel changement subit! Tant que Marie vécut, la terre fut pour elle une véritable terre d'oubli : *Terra oblivionis.* Inconnue aux gentils, méprisée des Juifs, son humilité la voilait encore aux yeux des disciples; et nous la voyons partout, à l'exemple de son Fils, choisir la dernière place, et briguer le dernier rang. Si elle fut quelquefois honorée durant sa vie, ce ne fut que d'un petit nombre d'admirateurs secrets. Elle n'est même distinctement reconnue pour ce qu'elle est que de trois personnes choisies : d'un Ange dans son annonciation, d'Élisabeth dans sa visitation, et d'une autre femme inspirée de Dieu dans le cours des prédications de Jésus-Christ; hors de là, son Fils, d'intelligence avec elle, la laisse dans l'état le plus conforme au néant où il s'était lui-même réduit. Mais qu'il la dédommage bien aujourd'hui de cet état d'humiliation! Elle est exaltée, nous dit l'Église, au dessus des chœurs des Anges; elle reçoit pour couronne le diadème de la gloire; elle est proclamée reine de tous les saints. Ce n'est plus seulement un Ange qui la salue pleine de grace, ce sont tous les Anges qui la félicitent d'être devenue la dépositaire de toutes les graces du ciel. Ce n'est plus seulement la mère de Jean-Baptiste qui s'écrie à son approche : Eh! d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne à moi? ce sont toutes les troupes célestes qui s'entredisent à la vue de son triomphe : Quelle est donc cette Vierge majestueuse qui s'élève de la terre, et perce jusqu'au trône de Dieu même? *Quæ est ista?* Ce n'est pas seulement une ame fidèle qui, charmée des oracles du Fils, publie qu'heureux est le sein qui l'a porté; c'est toute l'assemblée des élus qui confessent que tout heureux qu'ils sont, plus heureuse encore est celle qui leur a donné l'auteur de leur félicité. Marie s'avance de plus en plus brillante d'une splendeur immortelle; l'aurore répand moins de rayons, le ciel tressaille d'une joie universelle. Les principautés, les puissances s'empressent d'honorer son triomphe, les Prophètes et les patriarches ses aïeux se réjouissent enfin de voir l'héritière de leur foi; elle est placée bien au dessus d'eux, et ils y applaudissent, parce que le rang qu'elle occupe est mérité par ses vertus. Tous à l'envi la nomment le salut des peuples, la gloire d'Israël : en un mot, tous les saints, impatiens de lui rendre hommage, la reconnaissent pour leur souve-

raine. Le Très-Haut lui tend les bras et lui montre auprès de lui le trône qu'il lui réserve. La tendresse de son Fils, contenue sur la terre, éclate alors par tous les témoignages que peut se permettre un Dieu : lui-même vient mettre sur sa tête la couronne de justice qu'il lui a préparée. Qui peut comprendre quelle fut alors la douceur d'une réunion si long-temps désirée ? Une mère revoit son fils, un fils unique, uniquement aimé, un fils brillant de gloire et de majesté, un fils qu'il suffit de voir un moment pour être heureux une éternité : revoir ce fils adorable, et le voir toujours, ce sont là des secrets que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a point entendus, que l'esprit humain ne peut comprendre! Séraphins, abaissez-vous ; suprêmes intelligences, humiliez-vous; c'est à sa droite que le Dieu que vous adorez veut faire asseoir cette reine des vertus : *Astitit Regina a dextris tuis.* Montez donc, Vierge sainte, montez sur ce trône que le vrai Salomon vous destine ; élevez-vous au dessus du cercle des vieillards prosternés devant l'Agneau, au dessus des dominations, des principautés et des puissances, au dessus des chérubins et des séraphins. Asseyez-vous à la droite de votre Fils ; et là recevez les hommages de tous les habitans du ciel; voyez les martyrs vous présenter leurs palmes glorieuses, les vierges leur voile éclatant, tous les justes vous faire hommage de leur couronne; entendez-les tous glorifier à l'envi le Dieu des miséricordes d'avoir réuni dans une même personne tant de dons, de graces et de prérogatives incomparables.

Mais quelle entreprise, ô divine Marie! que celle de décrire la félicité dont vous jouissez dans le séjour céleste ! L'accès en est interdit aux faibles mortels : comment oseraient-ils en exprimer les mystères sublimes? Vous seule, ô Vierge bienheureuse! pourriez nous dire quel fut votre ravissement en voyant tomber le voile qui vous avait toujours caché la grandeur de votre Fils; quel fut votre bonheur, lorsque, comblée de ses bienfaits, proclamée par lui-même souveraine de tous les êtres, vous n'aperçûtes dans votre nouvel empire que Dieu seul au dessus de vous, et tout le reste à vos pieds! C'est là sans doute que, vous félicitant de votre haute destinée, vous dites avec complaisance ces paroles que l'Esprit saint avait déjà prononcées en votre nom par la bouche d'un prophète : Celui qui m'a créée est venu se reposer en moi, comme dans son tabernacle; il m'a dit : Prenez possession de l'héritage d'Israël, et me voilà établie dans Sion; et je suis retenue pour toujours dans la plénitude des saints.

Eh! qui pourrait en effet, parmi les habitans du ciel, disputer

à Marie le rang élevé où elle va se placer? qui mérite mieux qu'elle de recevoir une entière prééminence sur tous les bienheureux? quel saint égala jamais la charité de Marie? quel juste naquit et vécut comme elle dans la plus parfaite innocence? quelle vierge porta jamais aussi loin la pureté de l'ame et du corps? quel martyr fut déchiré comme elle, pendant une longue vie, par un glaive de douleur plus pénible que des supplices momentanés? Si les Apôtres ont porté jusqu'aux extrémités du monde le nom et le culte de Jésus-Christ, c'est Marie qui a mis au monde Jésus-Christ même. Les Anges ne sont que les ministres de l'Éternel, qu'ils adorent en tremblant, et Marie, après l'avoir porté dans son sein, l'a vu, plein d'amour et de respect, obéir à ses ordres. Il est donc bien juste, ô Marie! que vous soyez placée au rang suprême que Dieu vous avait réservé de toute éternité. C'est là qu'il veut qu'inférieure à lui seul, supérieure à tout le reste, par la prééminence de votre dignité, vous receviez à jamais les hommages des nations; il veut que les plus puissans royaumes regardent votre protection comme leur invincible défense; il veut que les plus grands rois s'estiment plus honorés d'être vos serviteurs que d'être les maîtres du monde; que l'Église, fidèle au sacré dépôt qu'il lui a confié, répande dans tout l'univers votre culte; qu'enfin votre nom soit invoqué partout où celui de votre Fils est adoré.

Précieuse humilité, c'est à vous, après Dieu, que Marie doit ce qu'elle est. Ce n'est ni la splendeur de sa naissance, ni la noblesse de ses ancêtres, ni sa qualité personnelle qui la font monter à ce point de grandeur; c'est l'humilité qui l'a sanctifiée, et c'est aujourd'hui l'humilité qui la couronne. Mais, ô divin Sauveur! pouviez-vous mieux signaler votre amour et votre magnificence? Pouviez-vous, ô véritable Salomon! distinguer davantage la plus illustre des mères, qu'en la plaçant sur le premier trône du ciel, pour régner avec vous dans l'immensité des siècles? Heureuse de son bonheur, glorieuse de sa gloire, toujours servante, mais toujours mère, rendant à Dieu de grands hommages et en recevant de grands honneurs, également grande, et par ce que Dieu a fait pour elle, et par ce que Dieu a fait en elle. Heureux ceux qui la verront un jour assise à la droite de son Fils, et son Fils adorable assis à la droite de Dieu son Père! Réservons-nous pour un aussi grand spectacle, et travaillons à nous en rendre dignes; mais pour nous exciter à la mériter, portons de temps en temps nos regards vers la demeure des saints; contemplons-y Marie, et conjurons-la de jeter sur nous des regards de compassion.

Oui, Vierge bienheureuse, c'est à juste titre que vous êtes appelée la reine des cieux. Tout y reconnaît votre empire et votre souverain pouvoir; vous y participez autant qu'il est possible à l'autorité suprême de votre Fils. Ce faîte de grandeur était bien dû à l'excellence de vos prérogatives et de vos vertus; il était bien juste que tout fût dans la dépendance de celle dont Dieu même a voulu dépendre, que la plus auguste de toutes les créatures régnât sur tout ce qui n'est pas Dieu, et que Jésus-Christ, occupant la première place dans le ciel, réservât la seconde pour sa mère. Mais permettez-moi, auguste souveraine, de vous dire, comme autrefois Mardochée à la reine Esther: Ce n'est point pour vous seule que vous êtes élevée; servez-vous de votre puissant crédit auprès du roi, pour lui demander le salut de votre peuple : souvenez-vous du temps où vous étiez comme nous dans la tristesse et dans l'obscurité; que ce souvenir vous rende envers nous généreuse et compatissante. Il manquerait quelque chose à votre gloire, si, du sein de la félicité, vous refusiez d'intercéder pour les malheureux qui vous implorent ici-bas; mais qui osera dire que la mère de celui qui est la charité même en manque pour nous dans le ciel? Le titre de mère de Dieu vous ferait-il mépriser celui de notre mère commune? Dédaigneriez-vous de regarder comme vos enfans ceux que Jésus-Christ regarde encore comme ses frères? Pourriez-vous méconnaître une famille dont Jésus est le premier-né? Seriez-vous insensible à la perte de ces hommes pour qui vous fîtes si généreusement sur le Calvaire le sacrifice de votre Fils? Non, vous n'oublierez jamais ces nouveaux enfans que Jésus mourant vous recommanda dans la personne de son disciple.

Marie, assise à la droite de son Fils, qui lui communique par amour la puissance qu'il s'est acquise par ses mérites, y partage en quelque sorte son autorité avec sa gloire.

Uni à sa sainte mère de l'union la plus intime, Jésus-Christ partage avec elle sa félicité, sa puissance; il l'élève au dessus de toute principauté dans le ciel; il lui donne pour vêtement le brillant éclat de la lumière, pour nourriture la vérité, pour époux Dieu lui-même; il lui donne pour enfans tous ses élus, pour serviteurs les esprits bienheureux, pour royaume tout son empire, et pour couronne l'immortalité. Il lui confie la dispensation de ses graces; il l'établit la protectrice des empires, le refuge des pécheurs, l'appui de son Église, la reine des Anges et des hommes. Il dévoile à ses

yeux toutes les merveilles de sa providence; il lui découvre jusqu'aux plus profonds secrets de cette conduite admirable qu'elle n'avait envisagée pendant sa vie que des yeux de la foi. Il n'a rien de caché pour elle, point de réserve dans ses communications, point de mesure dans ses largesses, point d'exception dans ses faveurs. Mais si le cœur de l'homme ne peut comprendre quels sont les biens infinis que Dieu prépare au moindre de ses élus, en vain entreprendrait-on de représenter l'état de gloire et de puissance que Marie possède dans le sein du Père céleste. Ce qu'il nous importe de savoir, et ce qui est bien consolant pour nous, c'est que plus Marie est intimement unie au Seigneur, plus elle est en état de nous protéger auprès de lui. S'il veut bien écouter les vœux, quoique imparfaits, que ses serviteurs lui adressent du fond de leur misère, quel accueil ne fera-t-il pas aux prières d'une mère consommée dans la charité! Plus sa charité est parfaite, plus elle est touchée des maux qui nous pressent. Eh! pourrait-elle y être sensible, sans conjurer le Dieu fort de nous en délivrer par sa grace? Eh quoi! Vierge sainte, le désir du salut des hommes a dévoré votre divin Fils, et nous pourrions vous croire indifférente au sort heureux ou malheureux qui nous attend! Il s'est abaissé pour nous sauver, et vous n'auriez été élevée que pour nous voir d'un œil tranquille courir aveuglément à notre perte! Il n'est monté au ciel que pour nous attirer à lui, et vous, après y être montée, vous refuseriez de nous tendre une main secourable! Il ne cesse d'offrir pour nous, à la droite du Père, le sacrifice qu'il a fait une fois pour nous sur le Calvaire, et vous, contente d'avoir souscrit alors à l'immolation de la victime, vous négligeriez maintenant de nous la rendre propice! Il est ce bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, et vous seriez une mère inhumaine, qui laisse périr ses enfans après leur avoir donné le jour! Loin de nous ces blasphèmes injurieux à la mère de notre Dieu! Autant Ève a été pour nous une marâtre, autant Marie est une mère tendre. La première ne peut être appelée que la mère de la mort, puisqu'elle y a assujéti ses enfans, même avant qu'ils fussent nés; mais la seconde est proprement la mère de la vie; elle a enfanté Jésus, et en lui donnant la naissance, elle nous a procuré à tous une vie nouvelle. C'en est assez pour être assuré qu'elle ne jette sur nous, du haut du ciel, que des regards de tendresse. Non, elle n'a pu s'endurcir sur nos misères, fermer son cœur à la compassion, et ses oreilles à nos cris. Depuis le jour de son assomption, elle ne cesse d'intercéder pour nous et de nous protéger. Et ce qui doit redoubler notre confiance, c'est que le succès de ses prières ré-

pond nécessairement à la tendresse qui les inspire. Ah! ne croyons pas que cette Reine du ciel n'y ait reçu qu'un vain titre dépourvu de puissance, et des honneurs sans crédit. Celle qui obtint aux noces de Cana le premier miracle de Jésus peut encore tous les jours nous en obtenir de plus grands. A Dieu ne plaise que nous pensions ce qu'un excès de piété, ou plutôt une fausse dévotion ne persuade que trop souvent à des fidèles peu éclairés, que Marie, par sa qualité de mère de Dieu, a le droit d'exiger ce qu'elle veut bien demander pour nous; qu'elle prie moins qu'elle ne commande; ce serait affaiblir son éloge que de l'outrer : non ; mais ce que nous disons avec toute l'Église, c'est que Jésus ne cesse point, au sein de sa gloire, de reconnaître Marie pour sa mère, qu'il l'honore en cette qualité, qu'il l'écoute aussi favorablement que le demandent les mérites personnels et la dignité de cette auguste suppliante. Ce que nous disons, c'est qu'elle peut obtenir ce que n'obtint pas Abraham pour une ville infâme; qu'elle peut, mieux que Moïse, arrêter les vengeances du Seigneur contre un peuple infidèle; que les fléaux dont Dieu jurait de ne point délivrer Jérusalem, à la prière même de ses Prophètes, il les détournerait de dessus nos têtes, en faveur de Marie; que son intercession doit inspirer aux Chrétiens plus de confiance encore que n'en inspirèrent à Judas Macchabée les prières d'Onias et de Jérémie. Ce que nous disons enfin, c'est qu'il n'est point de juste sur la terre, ni de saint dans le ciel dont la protection soit plus efficace auprès du Seigneur que celle de Marie; que personne ne peut mieux qu'elle rappeler nos ames des portes de l'abîme, nous retirer des bras de la mort, nous secourir dans les tentations, nous obtenir le pardon de nos crimes. Il nous semble entendre le vrai Salomon dire à cette Vierge sainte ces tendres paroles adressées autrefois à Bethsabée : Ma mère, demandez, car je ne puis rien refuser à celle à qui je dois la vie. Ce n'est plus ce temps où, après trois jours d'absence, je ne répondais à vos tendres empressemens qu'avec une espèce de rigueur; ce n'est plus ce temps où l'heure du prodige que vous demandiez étant marquée, je vous disais : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Ce n'est plus ce temps où, paraissant vous méconnaître, je m'écriais : Quelle est ma mère, et quels sont mes frères? Ces humiliations passagères préparaient alors votre gloire présente; je jetais ainsi les fondemens de cette grandeur où je vous élève, de cette puissance que je vous accorde. Le temps est venu de partager ma gloire; soyez souveraine dans mon royaume; jouissez à jamais

des droits que vous acquîtes en me donnant le jour; je vous ouvre les trésors ma grace, soyez-en la dispensatrice.

Au sein de la gloire qui m'environne, je suis encore votre Fils, et vous êtes ma mère. Parlez : à votre voix ma colère apaisée se changera en clémence; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde: mes Anges voleront au secours de vos fidèles serviteurs; je prodiguerai à votre gré les dons de la nature et de la grace; à votre prière je suspendrai ma foudre, je retirerai mes fléaux de dessus la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons, je fermerai les Enfers et j'ouvrirai les cieux. Soyez le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des faibles, la ressource des malheureux, le salut des infirmes, la patronne des peuples, la bienfaitrice de l'univers; ma mère, demandez, et vos vœux exaucés vous prouveront ma juste déférence : *Pete, Mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Ce n'est pas ici dans la bouche du Sauveur une expression stérile de sa tendresse. Que de prodiges de puissance et de bonté Marie n'a-t-elle pas opérés sur la terre en vertu de l'immense pouvoir qu'elle a reçu de son Fils! Que les mérites qu'elle acquit en cette vie sont glorieusement récompensés dans l'autre par les effets miraculeux de son crédit, et par les honneurs que lui rendent les peuples et les rois! Partout on la reconnaît pour l'avocate des pécheurs, le soutien de l'Église, la ressource des villes, des empires et l'espérance du monde chrétien. Elle répand sur la terre les richesses qu'elle puise dans le sein de la Divinité. Comme mère de notre juge, mais une mère de miséricorde, elle ménage l'affaire de notre salut, cette grande affaire dont nous nous occupons nous-mêmes si mal. Elle montre sans cesse à son Fils, dit un saint évêque, le sein où il a reposé, tandis que le Fils montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour notre amour. Ils triomphent l'un et l'autre, le Fils par le droit de sa souveraineté, la mère par des supplications qu'elle adresse pour nous avec autant de zèle que de succès.

Disons donc qu'après Jésus, Marie est ce que le ciel a de plus grand, la terre de plus auguste, et que le parallèle entre le Fils et la mère est d'autant plus sensible qu'en rapprochant les circonstances de leur vie, on voit d'abord la naissance de l'un et de l'autre, dans la bouche des Prophètes, également prédite et annoncée. Le Fils est le pontife par qui notre salut s'est opéré; la mère est la médiatrice qui nous l'a procuré. L'un a brisé les idoles, l'autre a écrasé la tête du serpent. Jésus est devenu homme sans cesser

d'être Dieu ; Marie est devenue mère sans cesser d'être vierge. Jésus a triomphé par l'humiliation de la mort ; Marie par l'humilité de la vie. Tous deux partagent la même couronne : l'un porte le titre de Roi du ciel et de la terre, l'autre est déclarée Reine des Anges et des hommes. Ne soyons pas surpris, au reste, qu'après avoir donné à ses Apôtres le pouvoir de faire tant de miracles, Jésus-Christ ne l'ait point accordé à Marie. Ah ! sans doute qu'après le prodige inouï d'avoir donné Jésus à la terre, ce titre seul suffisait pour lui assurer les hommages du monde, pour être au dessus de tous les saints : Marie n'a pas besoin d'autre prodige que d'elle-même. Marie n'a donc pas marché, comme son Fils, sur les flots d'une mer irritée ; mais elle s'est soutenue pure et sans tache au milieu du déluge de l'iniquité. Marie n'a point rendu la vue aux aveugles, la vie aux morts ; mais elle a donné au monde celui qui était la lumière et la vie. Marie n'a point commandé aux démons et délivré les possédés ; mais, délivrée du péché, affranchie de l'empire du démon, tout l'Enfer a reculé devant elle. Marie n'a point guéri les malades ni remis les péchés ; elle s'est contentée d'être le soulagement des infirmes et le refuge des pécheurs. Elle n'a point, en un mot, comme son Fils, étonné le monde par ses miracles ; mais elle-même, par sa sainteté, a été le miracle de grace : semblable enfin à cet astre lumineux qui sort toujours vainqueur du nuage qui l'entoure, l'éclat de ses grandeurs a percé tous les voiles où sa modestie voulait les ensevelir ; son culte, devenu toujours plus cher aux hommes, s'est étendu avec celui de son Fils ; et l'univers conquis à la foi a retenti presque en même temps des noms augustes de Jésus et de Marie. N'en soyons pas étonnés : Marie n'a pas tardé à faire connaître le crédit presque sans bornes qu'elle a auprès de Jésus. Les temples dont il est le Dieu, elle en est la protectrice ; tous les sanctuaires qui retentissent du nom du Fils répètent les louanges de la mère ; la grace de Jésus-Christ ne lui gagne point des cœurs qu'il ne donne à Marie ; il les reçoit par elle, ou elle les reçoit de lui. Aussi la confiance en Marie, et l'invocation de Marie sont-elles le commencement ou le fruit de la vraie piété, et si l'on peut aimer Marie sans être saint, on ne connaît pas de sainteté séparée du culte de Marie. Ne soyons donc pas surpris que l'Église nous recommande si spécialement ce culte, et que, pour nous y inviter, l'Écriture la compare au soleil, et nous dise qu'elle en a l'élévation dans la sublimité du rang qui la distingue, les ardeurs dans les flammes de la charité qui la dévorent, la fécondité dans l'abondance des graces sans cesse accordées à sa

prière ; que, devenue pour la terre un astre favorable, pour les puissances de ténèbres une armée rangée en bataille, elle déconcerte les Enfers, soutient l'Église dans ses combats, et est tout à la fois l'appui, l'exemple et la Reine des nations. Pourquoi ces dons multipliés que Dieu verse avec une espèce de profusion sur Marie ? Parce qu'après avoir reçu elle seule plus de graces que tous les saints ensemble, elle en a parfaitement rempli la mesure par sa fidélité ; parce que, dans toute sa vie, il n'y a pas eu une pensée indifférente, pas une parole inutile, pas une action purement naturelle ; parce qu'elle a pris plus de part que tout autre aux opprobres du Rédempteur ; parce qu'elle a travaillé sans relâche pour un Dieu dont le caractère est d'être essentiellement et souverainement juste. Voilà ce qui lui fait donner la préférence sur les saints, ce qui la fait entrer plus avant qu'eux dans cette source intarissable de lumière que Dieu habite.

Quel secours et quelle protection ne devons-nous donc pas attendre de cette Vierge sainte, qui, étant assise dans la gloire auprès de son Fils, et ayant trouvé grace auprès de Dieu, est en état d'obtenir par sa médiation le pardon des coupables, la guérison des malades, la consolation des affligés, la délivrance des pécheurs, le salut de tous les enfans d'Adam ? Aussi quels titres d'honneur et de gloire les Pères ne lui ont-ils pas donnés ? De coopératrice du Sauveur, de médiatrice du salut, de réparatrice des siècles. En effet, on peut dire qu'elle a été donnée aux hommes et particulièrement aux pécheurs, comme une médiatrice dont ils peuvent se servir utilement auprès du médiateur même, parce que le médiateur étant en même temps juge, cette dernière qualité effraie ceux que la première rassure, et c'est la pensée de saint Bernard. Vous craignez, dit ce grand saint, d'approcher de l'Éternel ! il vous a donné Jésus pour médiateur ; qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut pas auprès du Père ? Craignez-vous encore d'approcher de ce Fils ? C'est votre frère et votre chair, qui comme nous a été tenté par toute sorte de maux, excepté le péché : mais peut-être redoutez-vous en lui la Majesté divine ; car, quoiqu'il soit devenu homme, il est toujours demeuré Dieu : vous voulez avoir un avocat auprès de lui, recourez à Marie ; en elle vous trouverez l'humilité seule, et elle sera sûrement écoutée ; car le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils.

Cette éclatante et glorieuse assomption fait non seulement le triomphe de Marie, mais encore celui de l'Église.

Si l'Église n'avait des sentimens plus élevés et des lumières plus pures que le commun des hommes, loin de triompher à la vue de l'exaltation de Marie, elle s'affligerait de son assomption, comme les Apôtres se livrèrent autrefois à la tristesse au jour de l'ascension de Jésus-Christ; mais, pénétrée pour la mère de Dieu d'un amour bien plus parfait que n'était celui des Apôtres pour le Sauveur et plus éclairée qu'eux sur ses propres intérêts, elle trouve son triomphe dans celui de Marie, soit, dit saint Bernard, par un effet de l'attachement respectueux qu'elle lui porte, soit par la considération des secours abondans qu'elle en espère.

Cette épouse du Fils de Dieu, dirigée par son Esprit, se conforme en tout à ses jugemens, à ses pensées, à ses dispositions; elle aime ce qu'il chérit, elle honore ce qu'il approuve, elle révère ce qu'il estime. Or, Jésus-Christ fut toujours pénétré d'un tendresse infinie pour Marie; il l'a choisie pour sa mère, il l'a comblée de ses graces, il l'a placée à sa droite : douterons-nous, après tant de marques de bienveillance de la part d'un Dieu, que l'Église n'ait pour cette auguste Vierge les plus vifs sentimens de tendresse et de vénération; et que, par conséquent, elle ne se réjouisse de son bonheur, elle n'applaudisse à son triomphe? Si la chair de Marie est la chair même de Jésus-Christ au sentiment des Pères; si les perfections de Marie sont une image des perfections de Jésus-Christ; si les liens de la nature et de la grace les unissent, l'Église peut-elle s'intéresser à la gloire du Fils sans être sensible à l'élévation de la Mère? L'Église sait que Jésus-Christ lui a été donné pour son Sauveur, son époux, sa vie et son tout : mais elle n'ignore pas qu'elle tient cet inestimable bienfait de Marie, dont Dieu le Père s'est servi pour donner son Fils au monde. L'Église sait que Jésus-Christ est un présent de l'excessive charité de Dieu; mais elle reconnaît qu'elle n'eût jamais reçu un Sauveur si puissant, si Dieu n'eût jeté les yeux sur une créature aussi pure que Marie. L'Église sait que le Père Éternel a livré son Fils, que ce Fils lui-même s'est livré à la mort pour nous; mais elle confesse aussi que Marie a souscrit à cet arrêt, et qu'elle n'a pris soin de l'enfance de Jésus-Christ qu'afin que, dans la plénitude de l'âge, il fût immolé pour notre réconciliation. L'Église a donc toujours regardé cette auguste Vierge, après l'Homme-Dieu, comme le principe intermédiaire du salut, la source de la grace, la porte du

ciel. Or, peut-elle conserver cette haute idée de la mère de Dieu et se refuser aux plus doux transports de joie à la vue de son exaltation? La parfaite reconnaissance qu'elle conserve lui permet-elle de voir d'un œil indifférent la souveraine félicité d'une bienfaitrice dont elle a reçu tant dè faveurs? Peut-elle révérer Marie comme sa mère et ne pas regarder la gloire de cette Vierge comme la sienne propre? Ah! n'en doutons pas, elle se croit aujourd'hui glorifiée dans la meilleure partie d'elle-même.

Aussi dans ce jour elle oublie ses pertes, elle oublie qu'elle est sur la terre veuve et désolée : obligée souvent de s'y nourrir de ses larmes jusqu'à l'avénement de son époux, elle oublie tout pour se souvenir que Marie est heureuse, et cette seule pensée la console dans ses maux. De là les chants d'allégresse dont elle fait aujourd'hui retentir ses temples, les trésors de grace qu'elle ouvre abondamment à ses enfans, les paroles de confiance qu'elle met dans la bouche de ses ministres; de là les efforts qu'elle fait pour inspirer à tous les fidèles une allégresse égale à la sienne. Ce jour heureux nous luit, dit-elle, jour vraiment heureux, où Marie victorieuse est entrée dans le ciel. Bannissez de vos cœurs le trouble et la douleur; que tous s'empressent à célébrer son triomphe; que tous se réjouissent avec elle, parce qu'elle règne à jamais avec son Fils. Je sais quels sujets vous avez de gémir; je sais que, pressés de toutes parts, il ne vous reste que des larmes pour pleurer votre exil; mais qu'aujourd'hui toutes ces tristes images s'effacent de votre esprit: Marie, notre Reine et notre mère, prend possession de l'empire des cieux: que ce grand objet vous occupe, vous console et vous rassure.

Voulons-nous nous convaincre encore plus de la sincérité des sentimens de l'Église par rapport à Marie, voyons les soins assidus qu'elle s'est donnés pour défendre l'honneur et pour étendre le culte de cette illustre Vierge. Quels anathèmes n'a-t-elle pas prononcés contre les impies qui s'efforçaient d'attaquer sa divine maternité, son inviolable pureté, sa perpétuelle virginité! Combien de solennités a-t-elle instituées en son honneur! combien de ministres a-t-elle consacrés à son culte! combien d'autels dressés en son nom, de temples érigés sous ses auspices! monumens éternels de la gloire de Marie, monumens éternels des sentimens de l'Église pour elle, et des hommages qu'elle s'est toujours proposé de lui rendre.

Des dispositions si marquées devraient faire impression sur nous: en sommes-nous, chacun en particulier, plus dévoués à Marie, plus ardens à son service? Quoi cependant de plus juste? quoi de plus équitable? Et en effet, mère de notre Dieu, cette Vierge sainte ne

mérite-t-elle pas nos plus profonds respects et notre confiance la plus entière? Avec tous nos efforts, reconnaîtrons-nous jamais assez les bienfaits que nous tenons de sa main libérale? Honorerons nous assez dignement les sublimes vertus dont elle est ornée, les augustes priviléges dont elle est ennoblie, le rang élevé qu'elle tient dans le ciel? Peut-être, fondés sur quelques vœux intéressés, sur quelques prières équivoques, sur quelques louanges superficielles, pensons-nous lui rendre les devoirs légitimes qu'exigent l'Église, la religion et la piété; mais qu'il est à craindre que ce ne soient ici de spécieux dehors que le cœur dément en secret, puisque d'ailleurs nous sommes si froids pour son culte et que nous négligeons d'imiter ce qui l'a rendue sainte et glorieuse! Car, n'en doutons pas, on n'honore la plus parfaite des créatures que par une vie conforme à la sienne: l'imitation de ses vertus est la preuve la moins équivoque de notre vénération pour sa personne; elle n'accepte les hommages que de ceux qui suivent ses exemples. Eh! comment une Vierge détachée de tout ce qui n'est pas Dieu écouterait-elle les soupirs d'un cœur avare? Comment cette mère de miséricorde recevrait-elle les offrandes d'une main sanguinaire? Comment ce miroir de justice accepterait-il les louanges d'une bouche vendue à la calomnie? De quel œil cette ame pure verrait-elle au pied de ses autels des victimes d'un amour désordonné, consumées intérieurement par un feu criminel? Comment enfin la mère de Jésus-Christ serait-elle sensible aux vœux de tant de Chrétiens qui offensent sans cesse son Fils par une vie presque païenne? Ah! des honneurs de la part de ces ingrats l'outragent, elle est prête à rejeter leur encens et leurs hommages. Mais comment revenir de nos voies, comment obtenir d'honorer dignement le Fils et la mère? L'assomption de Marie nous fournit les plus justes motifs d'espérer cette grace, puisqu'étant élevée dans le ciel, elle y demande et obtient de son Fils tous les secours qui nous sont nécessaires: nouveau sujet de triomphe pour l'Eglise.

Voir ligués contre soi les empereurs et les maîtres du monde, être contredite par ses propres enfans, persécutée par de faux sages, troublée au dedans par la crainte, agitée au dehors par les combats, c'était la triste situation de l'Église, lors même que Jésus-Christ eut envoyé son Esprit saint pour la conduire. L'idolâtrie et l'hérésie, répandues de toutes parts, ne laissaient à l'empire de Jésus-Christ que quelques villes privilégiées, encore même les Chrétiens tremblans y étaient-ils dominés par la multitude des Juifs et des païens, leurs ennemis. Les orages et les tempêtes menaçaient la

barque de Pierre d'un naufrage assuré. Jésus-Christ cependant semblait s'endormir sur ses besoins; il attendait, pour répandre ses graces avec plus d'abondance, dit saint Bernard, que la Vierge privilégiée qui l'avait porté dans son sein vînt elle-même les solliciter et les obtenir. L'Église affligée vit donc avec une joie incroyable l'heureux moment auquel cette protectrice toute-puissante s'éleva dans le ciel et y entendit de la bouche d'un Dieu ces paroles consolantes : Demandez, ô mère respectée! tout ce qu'il vous plaira pour mon peuple, et toutes vos demandes seront exaucées.

Fondée sur cet oracle, l'Église croit que comme c'est pour la former que Jésus et Marie ont été sur la terre, ils sont dans le ciel pour la soutenir et la couronner. Ici-bas, ils ont travaillé de concert à notre réconciliation éternelle; dans le ciel ils sont occupés à la maintenir, à la perfectionner, Jésus-Christ auprès de son Père, Marie auprès de Jésus-Christ: en sorte que d'un côté Jésus-Christ agit pour l'Église auprès du Père céleste, et que de l'autre Marie s'intéresse pour cette même Église auprès de Jésus-Christ son Fils. Là, ce chef adorable offre son sang répandu pour purifier l'Église; et Marie lui présente à lui-même le sein virginal qui l'a porté. Là, ce médiateur de la nouvelle alliance fait valoir en faveur de l'Église le bois sanglant auquel il fut suspendu; et Marie fait briller à ses yeux le glaive meurtrier qui perça son ame au pied de la croix. Enfin, comme Dieu ne peut rien refuser à son Fils, il ne peut rien refuser à sa mère; et comme Jésus-Christ ne cesse d'intercéder pour l'Église auprès de son Père, Marie ne met point de bornes aux prières qu'elle adresse pour l'Église à Jésus-Christ son Fils; elle en fait une de ses fonctions ordinaires, et, si l'on peut parler ainsi, une partie de sa félicité. L'Église acquiert donc, par l'assomption de Marie, un second chef auprès du premier, une médiatrice auprès du médiateur, une dispensatrice libérale auprès du trésor immense des miséricordes divines: aussi quelles richesses répandues sur l'Église! de quelle nouvelle splendeur ne brille-t-elle pas à nos yeux depuis que Marie est assise à la droite de son Fils! Les temps changent, tout s'accroît, tout se fortifie, tout est rendu digne du Dieu que nous adorons. Les césars courbent leurs têtes altières sous le joug évangélique : les maîtres du monde respectent la qualité d'enfans de l'Église : les empereurs païens, qui s'étaient nourris de son sang, deviennent ses protecteurs et ses pères; leurs bras, ces mêmes bras où brillait un fer étincelant, toujours prêts à la déchirer, ne sont occupés qu'à la soutenir et qu'à

l'étendre. Cette Église si humiliée prend une nouvelle forme ; un appareil nombreux la décore; un peuple immense court se placer parmi ses enfans ; l'idolâtrie renversée tombe dans l'opprobre ; l'hérésie terrassée voit son obstination confondue, et c'est à Marie placée dans le ciel que l'Église se confesse redevable de tant de succès. Je ne suis donc plus surpris si cette Église sainte appelle Marie sa consolation, son refuge, son espérance et sa vie; si, dans ses besoins particuliers ou publics, imprévus ou ordinaires, elle réclame son assistance; mais ce qui doit nous étonner, c'est qu'il se trouve des Chrétiens qui ne recourent pas à cette mère des miséricordes, au milieu des besoins qui les pressent de toutes parts.

Il est facile de comprendre que leur faiblesse et leur cupidité naturelle sont des obstacles à leurs autres devoirs : mais que leur en coûterait-il de recourir à Marie, et qu'ont-ils à craindre? croient-ils qu'elle ne puisse ou qu'elle ne veuille s'intéresser pour eux? Ah! dit saint Bernard, depuis le jour de son assomption, elle répand les graces et les faveurs les plus abondantes sur ceux qui les sollicitent. Eh ! que ne peut-elle pas obtenir ? elle ne manque ni de bonté ni de puissance : elle est la mère de miséricorde; c'est le nom que l'Église lui donne à juste titre : elle est la mère du Seigneur, et quelle autorité ne reçoit-elle pas de cette éminente dignité ! Peut-être la qualité de juge redoutable que Jésus-Christ joint à celle du Sauveur des hommes nous effraie-t-elle : mais auprès de Marie, qu'est-ce qui pourrait nous effrayer, ou plutôt qu'est-ce qui peut ne pas nous consoler et ne pas nous rassurer ? Approchons donc avec plus de confiance que jamais de son trône, et joignons nos prières à nos acclamations. Entrons dans les sentimens encore plus vifs et plus tendres que ceux qu'exprimait le prophète Élisée à la vue du glorieux ravissement d'Élie son maître: Mon père, disait le prophète qui restait sur la terre, mon père, protecteur d'Israël et sa lumière, ne m'abandonnez pas. Disons également en voyant Marie placée au plus haut des cieux : Jouissez, Vierge sainte, de la gloire qui vous est si légitimement acquise, mais souvenez-vous de nous dans votre règne. Assurée de votre bonheur, n'oubliez pas nos intérêts ; retirée de ce triste exil, attirez-nous après vous ; exaltée sur la tête des esprits célestes, votre élévation fait notre joie, votre félicité fait notre gloire, votre grandeur fait notre confiance. Que ces sentimens sincères de nos cœurs nous tiennent lieu de mérites auprès de vous, et nous attirent votre puissante intercession. Dans ce jour de votre assomption glorieuse où nous vous offrons plus particulièrement nos hommages ;

répandez sur nous plus abondamment vos faveurs et vos graces ; prenez-nous sous votre protection : enfin faites-nous ressentir ce que vous pouvez auprès de Jésus-Christ, afin qu'après avoir recueilli les fruits de votre triomphe, nous puissions y participer nous-mêmes dans le ciel.

Il ne suffit pas d'admirer le triomphe glorieux de Marie, il nous faut comme elle tendre au bonheur du ciel ; et nous ne pouvons y parvenir que par la pratique fidèle des vertus dont elle nous a présenté le modèle

Plus le Seigneur veut élever une ame à un degré éminent de grace, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes : il la dépouille d'abord de ce qu'on appelle grandeur selon le monde, pour ne lui laisser que cette grandeur véritable qui est le fruit de la justice et de la sainteté. Les abaissemens de Marie sur la terre, ainsi que nous l'avons vu déjà dans le cours de sa vie, sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparaient la plus haute élévation où une simple créature puisse atteindre, les voies par lesquelles elle y est conduite sont des voies d'humiliation et d'obscurité qu'elle embrasse avec les sentimens de l'humilité la plus profonde. Rappelons-nous quelques traits de la vie de cette Vierge sainte, et nous y découvrirons de nouveau une suite non interrompue de privations tristes et humiliantes, qui nous convaincront que nous ne pouvons parvenir à la gloire que par l'humilité. Aucune créature n'avait reçu du ciel plus de faveurs signalées que cette fille de Juda. Elle était née du sang de David ; la grace avait devancé en elle la naissance ; elle était Vierge dans sa fécondité ; enfin, la qualité de mère de Dieu relevait tous ses autres titres ; et cependant aucun de ces titres glorieux ne parut tant qu'elle fut sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune ; l'excellence de sa grace fut toujours cachée sous une vie simple et commune : sa dignité de mère de Dieu fut comme démentie par la ressemblance de son Fils avec un homme ordinaire. La Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth ; Marie n'ignorait pas ce qu'elle était : elle n'en laissa pas moins les hommes dans l'ignorance de ce que le Seigneur avait opéré en elle ; elle ne s'empresse pas de les détromper et de découvrir les merveilles de Dieu ; elle souffre volontiers que tout ce qu'elle a de grand soit comme s'il n'était pas. Elle porte ce dépouillement avec joie : pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité ; tout ce

qu'elle souhaite, c'est que la gloire de son Fils soit connue, et son royaume établi sur la terre. C'est ainsi que, par un abaissement continuel, la sagesse de Dieu préparait cette ame céleste à la gloire où elle est enfin élevée. Tout son soin avait été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël, et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, qui devait rendre témoignage dans tous les siècles à sa qualité de mère de Dieu. Son corps, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption; la vertu du Père la délivre d'entre les morts; les cieux s'ouvrent pour la recevoir triomphante et glorieuse : elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils; elle est placée au dessus des principautés et des puissances. C'est cette arche d'Israël, qui, après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, est enfin introduite avec pompe dans la Jérusalem céleste. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservait aux privations humiliantes et volontaires de Marie. Que nous sommes éloignés d'imiter une semblable humilité! Loin de souffrir avec résignation ce qui nous humilie, ou ce qui laisse ignorer aux hommes ce que nous sommes, hélas! tout notre soin est de paraître; toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par tous les endroits qui peuvent nous distinguer. Lors même que, touchés de Dieu et revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talens malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là notre sacrifice, qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons nous-mêmes jugé digne de mépris. Comment, avec un orgueil si démesuré, espérons-nous de parvenir au ciel, que nous savons n'être promis qu'aux humbles? Travaillons-nous davantage à l'obtenir par notre soumission aux volontés du Seigneur? Marie, dans tous les états de sa vie mortelle, avait toujours regardé la dépendance comme la voie par où la grace voulait la conduire; tantôt vivant dans une déférence entière aux volontés de Joseph, tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son Fils; tantôt confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme l'arbitre de sa conduite; tantôt enfin se tenant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles, ne paraissant entrer en rien, ne s'attribuant rien, n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée, se comportant enfin comme une simple fille

de l'Église, elle qui en était la protectrice et la mère. Quelle leçon! quel exemple! quel modèle! mais aussi quelle récompense! Dieu a rendu à Marie dans le ciel cette puissance qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre. Il l'a fait rentrer dans tous ses droits, il l'a établie sous lui la médiatrice des fidèles, le canal des graces, le soutien de l'Église, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et la Reine du ciel. Pour la récompenser de sa soumission sur la terre, il veut que tout ici-bas lui soit soumis; il veut que nous nous adressions tous à elle si nous voulons tout obtenir de lui: et qu'on ne dise pas que nous ôtons au Fils pour donner à la mère, car tout ce que nous honorons dans la mère est toujours reconnu pour être un bienfait du Fils. Ce sont ses dons que nous exaltons, en exaltant les dons accordés à Marie; c'est sa puissance que nous réclamons en réclamant celle de Marie; et il sera toujours vrai que Marie et nous, nous ne sommes ce que nous sommes que par Jésus-Christ. C'est donc ainsi que ce divin Sauveur a récompensé l'humble dépendance de Marie sur la terre; mais quelle espérance pouvons-nous avoir de participer à la félicité dont elle jouit dans le ciel, nous dont l'orgueil est blessé de la moindre idée de soumission, qui n'obéissons à l'autorité légitime qu'avec peine, qui allons souvent jusqu'à mépriser intérieurement ceux dont nous sommes obligés de dépendre, et qui nous vengeons de leur élévation par nos censures!

Ah! si Jésus-Christ lui-même ne reconnaît, dans son Évangile, pour sa mère et ses frères que ceux qui font la volonté du Père céleste, Marie reconnaîtrait-elle pour ses enfans les transgresseurs de cette sainte volonté? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diraient à Marie: Notre reine, notre refuge, notre espérance, seraient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte! Non, Marie ne compte pour ses serviteurs que ceux qui se conforment aux volontés de son Fils, dussent ces volontés être pénibles à la nature, et ne nous promettre que des souffrances en cette vie: car, ne nous flattons pas, ce ne sera que par les larmes, les épreuves et le même mystère de rigueurs exercées à l'égard de Marie que la Providence nous conduira dans le chemin du salut. Les souffrances sont le caractère propre et particulier qui distinguera toujours les élus: et c'est parce que nous en sommes naturellement ennemis, parce que nous n'avons pas la force de nous les appliquer volontairement, que Dieu y supplée en nous marquant malgré nous de ce sceau

des prédestinés. Tantôt il sème d'épines les voies où nous marchons; tantôt il empoisonne nos plaisirs en excitant dans notre ame un remords secret qui la déchire. Ainsi le Seigneur se plaît à nous présenter partout la coupe amère de la tribulation. Or, pourquoi cette providence de rigueurs? Pourquoi cette main toujours suspendue sur nos têtes pour nous frapper par les endroits les plus sensibles? Ah! c'est qu'il s'agit de nous sauver; c'est que, pour être véritablement le peuple d'un Dieu crucifié, il faut que nous marchions à l'ombre de la croix : qu'arrive-t-il cependant? Au lieu de nous soumettre à une conduite dont Dieu n'use que pour nos véritables intérêts, elle nous irrite au contraire, elle devient le sujet de nos murmures; la bouche s'ouvre aux plaintes, le cœur tombe dans l'abattement et la tristesse; on ne connaît plus que les éclats de la douleur ou le silence de l'accablement. L'ivresse des passions sert de remède aux plus indociles; ils s'y plongent dans l'espoir d'étourdir ainsi pour quelques momens la violence du mal auquel ils sont en proie : les plus modérés attendent un vain soulagement d'une compassion étrangère, compassion toujours infructueuse; les plus sages cherchent dans leur raison de quoi se défendre contre les faiblesses du sentiment; c'est-à-dire que tous consentent à perdre le mérite de leurs souffrances, ou changent pour eux le chemin du ciel en une voie d'égarement et de perdition. Marie nous a donné des leçons bien différentes : partout elle s'est fait une loi d'adorer la volonté de son Fils, et de s'y soumettre, lors même qu'il l'accablait de ses rigueurs; et quoiqu'elle ne l'ait point accompagné sur le Thabor, elle ne l'a pas moins suivi sur le Calvaire. Rappelons-nous encore ici, pour notre instruction ou pour confondre notre lâcheté, cette scène sanglante où l'Enfer déploya tout à la fois contre le Fils et la mère toutes ses fureurs. Jésus était arrivé sur la cime de la montagne marquée pour la consommation du sacrifice, on l'attache sur le bois funeste où l'holocauste allait se consomer. Le sang coule, et rougit la terre; son corps est couvert de blessures profondes, sa tête penchée ne peut plus se soutenir, tous les traits de la mort sont répandus sur son visage; il ouvre des yeux anéantis qu'il referme aussitôt, il n'a plus qu'un souffle de vie qui va bientôt s'évanouir. Vierge sainte, dans cet état reconnaissez-vous encore votre Fils? Oui, elle le reconnaît pour la victime que Dieu demande, et elle se tient immobile. La constance de Jésus a passé dans l'ame de Marie; ce qu'elle voit lui enseigne ce qu'elle doit être, une fermeté intrépide et une bonté généreuse; voilà ce qu'elle regarde comme un modèle digne de son imitation : elle ne

peut mêler son sang à celui que verse Jésus-Christ, mais elle peut retenir ses plaintes comme il retient les siennes : au défaut du sacrifice de sa vie, elle fait le sacrifice de sa tendresse; et pendant que le Fils sauve le monde par sa mort, la mère achève de l'instruire par sa fermeté. Quel enchaînement de disgraces et d'épreuves dans la vie de Marie! Quelle persévérance de la part du ciel à ne la placer que dans des situations douloureuses, à ne composer le tissu de ses jours que des événemens accablans pour la nature : mais en même temps quel courage au milieu de ces circonstances désolantes ! quelle docilité sous la main qui la frappe ! quel anéantissement de sa volonté pour n'écouter que les droits rigoureux dont elle est la victime! Hélas ! il s'en faut bien qu'on nous demande les mêmes sacrifices qu'à Marie, et que les disciples soient aussi peu ménagés que la mère ; malgré cela, nous ne savons opposer à Dieu que d'opiniâtres résistances, redouter une sévérité qui nous sauve, appeler par mille soupirs un état de calme et de prospérité qui nous perd. Y pensons-nous? et ne saurons-nous jamais nous faire des souffrances du temps un mérite pour l'éternité? Nous souhaiterions qu'il fût possible de retrancher de notre vie tout ce qui s'en écoule dans les larmes, tout ce qu'on en donne à des occupations pénibles, tout ce que les chagrins en empoisonnent, tout ce que les langueurs et les infirmités en emportent: mais que nous resterait-il donc pour le ciel ? A quel titre oserions-nous exiger cette récompense, qui ne se donne qu'aux grandes vertus, si nous murmurons de tout ce qui gêne l'amour-propre, de tout ce qui contredit nos désirs, de tout ce qui s'oppose au succès de nos entreprises ? Un Chrétien, cet homme de pénitence, cet homme dont la vie doit être un abrégé du Calvaire, aura-t-il rempli ses engagemens lorsqu'il ne présentera à Dieu pour mérites que des jours partagés entre le repos de l'indolence, et les amusemens du plaisir ; des jours livrés au tumulte de la dissipation ou aux déréglemens des cupidités; des jours peut-être pleins aux yeux du monde, mais vides et stériles devant Dieu? Non, disait le grand Apôtre, non, les souffrances du temps ne sont rien en comparaison de la gloire qui doit un jour éclater dans nos personnes: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis, ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Il viendra donc le moment qui verra finir cet exil malheureux, et qui m'ouvrira les portes de la céleste patrie; le temps du combat doit passer, celui de la récompense ne passera point: après avoir habité quelques jours cette région de pleurs et de misères, qu'il me sera doux d'être assis tranquillement au port, loin des révolutions et des naufrages! Heu-

reuse patrie! c'est là que le véritable repos m'attend, mais il n'est destiné qu'à la patience humble et soumise. Je m'y dévoue, Seigneur, je la réclame de votre puissante intercession; Vierge sainte, obtenez-moi cette soumission qui soit dès à présent un remède à mes maux, un adoucissement à mes peines; obtenez-moi de Dieu qu'il l'accepte comme le sacrifice le plus agréable que je puisse lui offrir, comme une satisfaction qui désarme sa justice, en attendant qu'il la récompense dans l'éternité. (L'abbé Duquesne, *Grandeurs de Marie.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION.

Positus est thronus Matri Regis quæ sedit ad dexteram ejus.

L'on mit un trône pour la Mère du Roi, laquelle est assise à sa droite. (*III. Reg.*, 2, 19.)

Magnificata est anima mea hodie præ omnibus diebus meis.

Mon ame a été glorifiée plus aujourd'hui que tous les jours de ma vie. (*Judith*, 12, 18.)

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.

Vous ne souffrirez point, Seigneur, que votre saint soit livré à la corruption. (*Psal.* 15, 10.)

Astitit Regina a dextris tuis.

La Reine se tient présente à votre droite. (*Psal.* 44, 10.)

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.

Le Très-Haut a sanctifié et s'est consacré son tabernacle. (*Psal.* 45, 5.)

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. (*Psal.* 115, 15.)

Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.

Levez-vous, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification. (*Psal.* 131, 8.)

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol?

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsquelle se lève, qui est belle comme la lune, et qui est aussi éclatante que le soleil? (*Cant.* 6, 9.)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert tout inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé? (*Cant.* 6, 5.)

Erit sepulchrum ejus gloriosum.

Son sépulcre sera bien glorieux. (*Is.*, 11, 10.)

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. (*Luc*, 10, 42.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.

Il parut un grand prodige dans le ciel : une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et qui portait sur sa tête une couronne de douze étoiles. (*Apoc.*, 12., 1.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Quæ ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum.

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé. (*Cant.*, VIII, 5.)

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'Incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes frères, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance; et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi, ces deux mystères sont liés ensemble, et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les Anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui avec Marie de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très chers frères, à cette pompe sacrée; mêlons nos voix à celles des Anges pour louer la divine Vierge, et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un Ange même en a apportées : *Ave, Maria.*

Le ciel aussi bien que la terre a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles, ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque éclat à ses vaines pompes; mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste

patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses qui ont réjoui les saints Anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorerez pas, mes frères, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité, si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des Anges et de toute la cour céleste; je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle : spectacle vraiment auguste et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce diviu appareil passe de trop loin nos intelligences; et d'ailleurs, comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes frères, de vous faire paraître l'heureuse Marie suivie seulement de ses vertus et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en ont fait tout l'éclat, ses vertus en ont fait la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité comme d'un habit étranger; ensuite, il a fallu parer son corps et son ame de l'immortalité glorieuse comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante; enfin, dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au dessus des chérubins et des séraphins et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée, et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité toute pure et tout éclatante est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste, et après que ces deux vertus auront fait en cette sorte les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie en la plaçant sur son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les Anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours avec

le secours de la grace. (Bossuet, *Ier sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.*)

L'amour divin dépouille Marie de sa mortalité.

La nature et la grace concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort; et la grace n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité, parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître, et enfin qu'il faut mourir une fois pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine de subir la loi de la mort pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ, un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle? Chrétiens, ce sera l'amour maternel; l'amonr divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'ame de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque[1] nous a donné une grande idée de cet amour maternel, lorsqu'il a dit ces beaux mots : «Pour former l'amour de « Marie, deux amours se sont joints en un : « *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus.* Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles sui-

[1] Amédée, évêque de Lausanne, qui vivait dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance.

vantes : C'est, dit-il, « que la sainte Vierge rendait à son Fils l'amour « qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son Dieu l'amour « qu'elle devait à un Fils : » *Quum Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet.* Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grace concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grace donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont l'on ne peut pénétrer, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* [1] : « Un abîme appelle un autre abîme ; » puisque, pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grace de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un fils : la grace a dû y agir, parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus.* Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grace ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'ils n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu ; et que la grace, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, Chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au dessus de la nature et de la grace, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison ; c'est que le Fils dont Marie est mère lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous, lui dit l'Ange [2], sera appelé « Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun qu'avec le Père « éternel, dans la manière dont elle l'engendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* [3].

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes frères, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'Évangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu ; c'est-à-dire, qu'il étendît

[1] Ps. XLI, 8. — [2] Luc., I, 35. — [3] Saint Bernard. Serm. II, *in Annunt B. Mar.*, tom. I, col. 977.

sur elle sa fécondité: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi*[1]. C'est en cette sorte, mes frères. que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capables d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvemens et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très heureuse Marie demeura encore assez long-temps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pélerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si, aimer Jésus; si, être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les ames, quel abîme de graces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grace a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère ; cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandait d'autre grace à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles graces.

[1] Luc., I, 35.

Il est certain, Chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrens de flammes, qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus ; croyez-moi, les séraphins, tout brûlans qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant [1] qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi ! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ! Si le grand apôtre saint Paul [2] veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets la Vierge ne ressentait-elle pas, de se voir si long-temps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement ! Quoi, disait-elle, quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Étienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si long-temps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon ame de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, ames saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'en-

[1] Luc., xii, 50. — [2] Phil., i, 21.

voyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'ame de Marie. Ah! je vous ai dit, Chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse; je change maintenant de discours, tellement que la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui est venu détacher cette ame? S'il m'est permis, Chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvemens extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même, de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi grec [1], étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge! ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel, ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu, va te perdre dans son sein immense qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit sans peine et sans violence sa sainte et bienheureuse ame entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvemens extrordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette ame bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel, ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son ame fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints Anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève « comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et « d'encens? » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* [2]. Belle et excellente comparaison qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums n'en est pas arrachée par force, ni poussée

[1] Philippe à Alexandre. — [2] Cant. III, 6.

dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'ame de la sainte Vierge a été séparée du corps ; on n'en a pas ébranlé tous les fondemens par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, Chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge? Mes frères, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise, en vérité, Chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis? vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas Chrétiens, et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature et que vous n'espériez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin : « Si vous ne gémissez pas comme voyageurs, vous « ne vous réjouirez pas comme citoyens : » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* C'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitans du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie, et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin, ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. (Bossuet.)

Marie, mère du Christ, était Vierge.

O Juifs! lisez Isaïe : il vous révèlera le grand mystère de la génération temporelle du Verbe. C'est ce Prophète qui nous a appris

que la mère du Christ serait vierge, quand il a dit : « Le Seigneur « continua de parler à Achas... Voici qu'une vierge concevra dans « son sein, et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel. Il « mangera du beurre et du miel; avant que de connaître le mal, « il choisira le bien[1]. » Or nous ne voyons pas qu'aucun individu de la race d'Abraham soit né d'une vierge, si ce n'est notre Christ, ni même que personne autre que lui ait passé pour être né d'une manière miraculeuse.

En vain prétendrait-on qu'il faut entendre les paroles du texte sacré, non point d'une vierge qui demeure vierge en concevant, mais seulement d'une jeune fille : car, si celui dont Isaïe parlait ne devait point naître d'une vierge, alors il n'y avait plus de prodige, et pourquoi donc le Saint-Esprit aurait-il dit : « Le Seigneur lui-même va vous donner un signe[2] ? » « Si la naissance de ce fils devait ressembler à celle des premiers-nés, où donc était ce signe, ce prodige que Dieu lui-même promettait ? C'était donc bien véritablement un prodige que le Saint-Esprit avait montré au Prophète, malgré l'éloignement des temps; et ce prodige devait être un jour un des principaux points de la croyance du genre humain; et ce prodige, c'était que le premier-né de toutes les créatures, le Verbe divin, en se faisant homme, naîtrait d'un sein virginal. Voilà ce que le Prophète annonçait si long-temps auparavant, afin que, lorsque la chose arriverait, on la regardât comme un effet de la puissance et de la volonté du Créateur suprême de toutes choses. Et vous, vous osez impudemment bouleverser le sens de l'Écriture, quoique vos pères l'aient reconnu comme nous, et vous osez soutenir que le texte sacré veut dire seulement : Une jeune fille concevra et enfantera. Voilà assurément un grand prodige, si vous ne voyez là qu'une jeune fille qui conçoit et qui enfante de la manière ordinaire ! (Saint JUSTIN, martyr, *Dialogue avec Tryphon.*)

Marie est Vierge, elle est mère de Dieu : le Verbe est né d'*elle* et non pas seulement en *elle*.

Puisque le Prophète nous a dit : « Une vierge concevra et enfan-« tera, » Marie a donc conçu et enfanté sans cesser d'être vierge. Ainsi, de même que dans Ève encore vierge la parole du démon avait produit des fruits de mort, de même il fallait que la parole de Dieu, par l'entremise d'une autre vierge, produisît à son tour des

[1] Is., VII, 10 et seq. — [2] Ibid., VII, 14.

fruits de vie, afin que si ce sexe avait causé tous nos malheurs, il fût aussi l'auteur de notre régénération et de notre salut. Ève crut aux paroles du serpent; Marie crut aux paroles de l'Ange. La première avait péché en croyant, et c'est en croyant que la seconde a tout réparé. Toutefois, Ève ne conçut rien d'après la parole du démon; elle ne gagna, en y croyant, que d'être assujétie aux douleurs de l'enfantement, et bientôt elle en fit la première expérience en mettant au monde un digne fils de Satan, le fratricide Caïn. Au contraire, Marie mit au monde celui qui devait un jour sauver Israël, son propre meurtrier et son frère selon la chair. Si donc Dieu voulut que le Verbe descendît dans le sein d'une vierge pour s'y incarner, c'était afin que sa tendresse fraternelle fît oublier le crime barbare du plus méchant des frères.

Toutefois, il ne convenait pas que le Fils de Dieu naquît à la manière ordinaire : s'il eût été tout-à-fait et en toutes choses le fils de l'homme, il n'aurait plus été le Fils de Dieu; il n'aurait eu rien de plus que Salomon, que Jonas, et que tant d'autres; et ainsi, de même qu'avant de naître d'une Vierge, il n'avait pu avoir un père sans avoir une mère, de même lorsqu'il naquit d'une Vierge, il a pu avoir une mère sur la terre sans y avoir de père.

Et en vain nous dirait-on que Jésus-Christ n'est point né *de* la Vierge, mais seulement *par* la Vierge; qu'il est né *dans* son sein, mais non pas *de* son sein. Car si l'Ange, dans l'avertissement qu'il donna à Joseph pendant son sommeil, ne lui dit pas « ce qui est né « d'*elle*, mais *en* elle [1], » c'est uniquement parce que le Fils de Dieu était encore dans son sein, et que la Vierge ne l'avait point encore enfanté. Et d'ailleurs saint Matthieu met fin à toute difficulté, lorsqu'en parlant de Marie il dit: « *De laquelle* naquit le Christ [2]. » Saint Paul arrive à son tour pour confondre ces subtils grammairiens quand il dit: « Dieu envoya son Fils né sous la loi, né *de* la « femme [3]; » a-t il dit *par* la femme ou *dans* la femme?

Enfin poussons à bout ce raisonnement: si le Verbe s'est fait chair de lui-même, c'est donc lui-même qui *s'est conçu*, lui-même qui *s'est enfanté*; et si tout cela est vrai, la prophétie n'a plus aucun sens. Ce n'est plus une vierge qui a conçu, ce n'est plus une vierge qui a enfanté, si ce qu'elle a enfanté ne provient point de sa substance. Ne faudra-t-il anéantir que cette parole du Prophète? N'en faudra-t-il pas faire autant des paroles de l'Ange qui annonce à la Vierge qu'elle concevra et qu'elle enfantera, et de tous les passages

[1] Matth., I, 20. — [2] Ibid, 16. — [3] Gal., IV.

de l'Écriture où il est question de la Mère du Christ? Il faudra donc réduire au silence la bouche d'Élizabeth qui s'écrie : « D'où me « vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne me visiter [1] ? » Si c'était moins un fils qu'un hôte que Marie portait dans son sein, comment a-t-elle pu lui dire : « Le fruit de vos entrailles est béni [2] ? » Comment serait-il le fruit de ses entrailles, s'il n'était pas né de ses entrailles?

Ce fruit, quel est-il? C'est Jésus-Christ, cette fleur mystérieuse qui devait s'élever sur un rejeton de la race de Jessé. Or, la race de Jessé, c'est la famille de David, et ce rejeton sorti de la race de Jessé, c'est Marie, fille de David.

Hérétiques, pour nier toutes ces vérités, allez donc, allez effacer les témoignages des démons eux-mêmes, lorsqu'ils criaient dans les rues de Jérusalem : « Fils de David! » allez effacer le témoignage des Apôtres. L'un d'eux, c'est saint Matthieu, commence ainsi la généalogie de Jésus-Christ : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, « fils de David, fils d'Abraham [3], » etc. Ces paroles veulent-elles dire autre chose sinon que le sang d'Abraham, de David et des autres patriarches est venu couler dans les veines du Fils de Dieu incarné, et que c'est Marie sa Mère qui le lui a transmis immédiatement? Paul nous en dit autant, lorsqu'il nous enseigne que « Jésus-Christ « était du sang de David selon la chair [4]? » Il faut de deux choses l'une : ou bien soutenir que David, Abraham et les autres patriarches n'avaient qu'une chair fantastique ou *spirituelle,* comme parlent les hérétiques, et alors on concevra jusqu'à un certain point comment celle de Jésus-Christ a dû avoir ces qualités ; ou bien convenir que la chair de Jésus-Christ était bien réelle, nullement fantastique, nullement spirituelle, puisqu'elle provient de celle des patriarches qui n'était nullement spirituelle, nullement fantastique, mais bien réelle. (TERTULLIEN, *De la chair de Jésus-Christ.*)

Marie a été vierge dans son enfantement.

A toutes les difficultés que nous font les Juifs nous pouvons opposer la belle prophétie d'Isaïe sur la naissance d'Emmanuel. La voici : « Le Seigneur continua de parler à Achaz... Voici qu'une « Vierge concevra et enfantera un Fils, et son nom sera Emmanuel [5]. » Si l'on veut disputer sur les mots, et soutenir qu'il s'agit non d'une vierge, mais d'une jeune fille, nous dirons que le mot *alma,* em-

[1] Luc., I, 43. — [2] Ibid., 42. — [3] Matth., I, 1. — [4] Rom., I, 3. — [5] Is., VII, 23.

ployé dans le texte sacré, et que les Septante ont traduit par *vierge*, et d'autres par *jeune fille*, se trouve employé dans le Deutéronome[1] pour signifier une vierge. Mais voyons un peu l'ensemble du passage, et jugeons du sens qu'il doit avoir par ce qui précède et ce qui suit.

Le Prophète raconte que Dieu dit à Achaz : « Demandez pour vous un prodige au Seigneur votre Dieu, etc. Or, quel prodige y aurait-il, s'il s'agissait d'une jeune fille qui conçoit et qui enfante à la manière ordinaire ? Si l'on veut disputer encore sur les mots, parce que le Seigneur dit à Achaz : Demandez *pour vous* un prodige, nous demanderons à notre tour s'il naquit du temps d'Achaz un enfant dont on ait dit *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous ?* Que si l'on ne peut en citer aucun, il est donc démontré que ce qui est dit à Achaz s'adressait à la maison de David. Or les Écritures nous attestent que le Sauveur, selon la chair, était véritablement le Fils et le descendant de David. (ORIGÈNE, *Contre Celse.*)

Pourquoi il convenait que la Mère du Verbe, quoique vierge, fût néanmoins mariée.

Pourquoi la Vierge n'a-t-elle pas conçu avant d'être fiancée ? nous dit-on. C'est afin, répondons-nous, que sa vertu fût à l'abri de toute attaque. Ce n'est point sans raison que Dieu a voulu qu'elle fût tout à la fois et fiancée et vierge ; vierge, afin qu'il fût constaté que son Fils n'était point le fruit de l'homme ; et fiancée, pour qu'elle ne fût point diffamée aux yeux du public, et que sa grossesse ne fût point considérée comme le résultat de son inconduite. Ainsi le Seigneur a mieux aimé laisser quelques ombres sur la merveille de sa naissance, que d'en laisser sur la pudeur de sa mère. Il savait combien la vertu d'une jeune fille est une fleur facile à flétrir, et il n'a point jugé à propos d'établir le miracle de sa naissance aux dépens de la réputation de sa mère.

Et gardez-vous de chanceler dans votre foi parce que l'Écriture se sert souvent, en parlant de Marie, du mot *épouse*. Ce nom ne suppose point la perte de la virginité, mais seulement une union qui a été accompagnée de toutes les solennités ordinaires du mariage. De même si l'Évangéliste a dit : « Et il ne la connut point jusqu'au moment où elle mit au monde son Fils[2], » n'en concluez point que, depuis, Marie ait cessé d'être vierge. Cette manière de parler est assez fréquente dans l'Écriture ; et quand Dieu dit à son

[1] Deut., XXII, 23. — [2] Matth., I, 25.

Fils : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos « ennemis à vous servir de marchepied [1], » assurément elle ne veut pas dire que, quand les ennemis auront été ainsi terrassés par le bras tout-puissant de Dieu, son Fils cessera d'être assis à sa droite. D'ailleurs l'Évangéliste, qui avait entrepris de prouver le mystère de l'Incarnation, n'a pas cru devoir étendre plus loin sa pensée à l'occasion de la pureté de Marie, dans la crainte de paraître avoir plutôt entrepris son apologie que la preuve d'un mystère. Et cette sainteté de Joseph, dont il a fait l'éloge, n'est-elle pas un sûr garant qu'il a respecté à jamais le temple qu'avait habité le Saint-Esprit, et que ses yeux n'ont plus vu dans Marie que la mère de son Dieu ? (Saint Ambroise, *Expos. évang. de S. Luc.*)

Merveilles que la sainte virginité opère en Marie.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau, et le triomphe de Marie serait imparfait s'il s'accomplissait dans sa sainte chair qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des ames, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption, et ainsi elle lui conserve l'être ; la sainte virginité lui attire une influence céleste qui la fait ressusciter avant le temps, ainsi elle lui rend la vie ; la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine, et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin qui préserve de corruption le corps de Marie ; et vous en serez convaincus si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable ; et c'est pourquoi cet Époux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, ames

[1] Ps. cix, 1.

chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas qu'une grace extraordinaire a répandu sur elle avec abondance une céleste rosée, qui a non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire, non seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite; non seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse; et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient, mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati;* c'est-à-dire, selon le langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, Chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ ont ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnemens de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair de péché », comme parle l'apôtre saint Paul [1]: *Caro peccati.* Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que la chair et le sang ne sauraient posséder: » *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* [2]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu: comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture. Il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Évangile: c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre

[1] Rom., VIII, 3. — [2] I Cor., XV, 50.

chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée; car, encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Époux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière; sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, Chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre « racine en elle, » comme parle Tertullien : *In utero radicem egit.* Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée, mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire, et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente dans son Évangile la gloire des corps ressuscités, par cette belle parole: « Ils seront comme les Anges de Dieu : » *Erunt sicut Angeli Dei* [1]. Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélisée : » *Angelificata caro.* Or, de toutes les vertus chétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des Anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot: *Habet aliquid jam non carnis in carne :* « Elle a au milieu de la chair « quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'Ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des Anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, Chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de

[1] Matth., XXXII, 30.

Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons: *Mulier amicta sole* [1] : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps: elle les purifie; elle les consacre; elle y éteint la concupiscence; elle y mortifie les mauvais désirs: et, par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très chers frères, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre: *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* [2]. Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-le encore beaucoup plus de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie; et, portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre; elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés: l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle: la sainte virginité lui a mis son habit royal; je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. (BOSSUET.)

L'humilité couronne Marie.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie, et sa gloire ne lui plairait pas si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, Chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour

[1] Apoc., XII, 2. — [2] II Cor., IV, 7.

merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte ; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* [1] ; qu' « elle n'a rien et possède tout. » Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique ; mais il est plus convenable à cette journée, et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit ; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un Fils bien-aimé, « dans lequel, dit le saint Apôtre, habitait toute plénitude : » *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* [2]. Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres ; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au dessus de tous, par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante : elle qui est séparée de tous, par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus, elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle ; mais elle le perd ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils [3]. »

Méditez ceci, Chrétiens ; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère ; il l'appelle femme, et non pas sa mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte Mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son Père, et Marie un Dieu pour son Fils. Ce divin Sauveur a perdu son Père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils : » *Ecce filius tuus*. Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair,

[1] II Cor., VI, 10. — [2] Col, I, 19. — [3] Joan., XIX, 26.

c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils; il était sa consolation, et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentimens plus dignes d'un Dieu; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Jésus étant prêt de passer de « la fragilité humaine, par laquelle il était né d'une femme, à la « gloire et à l'éternité de son Père; que fait-il? *Delegat;* il donne « saint Jean pour fils à Marie, et il laisse à un homme mortel les « sentimens de la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils : Jésus, son Fils bien aimé, a cédé ses droits à saint Jean, et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation, pourquoi me laissez-vous si long-temps? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean, c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il, consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange? *O commutationem!* s'écrie saint Bernard; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère; elle accepte humblement l'échange; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde, tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes frères, et vous verrez que cette humilité qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *Et omnia possidentes.*

O Mère de Jésus-Christ, parce que vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures.

O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs; vous serez leur second refuge et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre Fils; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si long-temps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* [1].

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire; sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les vertus célestes, qui règlent vos mouvemens, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira une « étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël [2]. » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un « fils [3]. » Ézéchiel reconnut cette porte close [4], par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique [5] : « Je vois à votre droite, ô mon prince, une reine en ha- « billement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire « de cette fille de roi est intérieure; elle est néanmoins parée d'une « broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à « mon Roi; on les lui amènera dans son temple avec une sainte « allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon ame exalte le « Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie

[1] Cant. VIII, 5. — [2] Num., XXIV, 17. — [3] Is., VII, 14. — [4] Ezech., XLIV, 2. — [5] Ps. XLIV, 10, 14, 15, 16.

« infinie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé le néant de « sa servante; et voici que toutes les générations m'estimeront bien-« heureuse [1]. » Voilà, mes très chers frères, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste Souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu, felix Maria.* Elle y a une fidèle correspondance, je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité ! (Bossuet.)

Péroraison.

Comment pourrai-je célébrer vos louanges d'une manière digne de vous, ô mère vierge et vierge mère? Ah! vous êtes trop élevée au dessus des hommes pour que la langue des hommes puisse trouver des louanges dignes de vous. O fille de David! ô mère de mon Sauveur et mon Dieu ! je veux au moins vous louer dans la langue de vos pères; je n'emploierai que des pensées et des images empruntées aux livres sacrés. O heureux rejeton de Jessé! trois fois heureuse la maison de David, à laquelle vous appartenez ! Dieu est au milieu de vous, et vous ne serez point ébranlée : « car il s'est « consacré dans vous un tabernacle [2]. » C'est en vous, ô Marie! que toutes les promesses, tous les sermens solennels que Dieu avait faits à nos ancêtres, ont eu le plus heureux accomplissement : car c'est par vous que le Seigneur s'est fait *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. Vous avez été figurée par ce buisson qui brûlait sans se consumer, par ce rocher sec d'abord et aride, d'où Moïse fit jaillir une eau pure et abondante. Si Moïse demeure si long-temps sur le sommet de la montagne, c'est que Dieu voulait l'y instruire de tous les mystères qui vous concernaient. Il vous représenta même par cette arche qu'il reçut ordre de construire pour recevoir les tables

[1] Luc., I, 46. — [2] Ps. XLV, 5.

de la loi, et qu'il ombragea d'ailes de chérubins, vive image de la mère de Dieu, de vous, ô Marie! qui avez conçu et enfanté d'une manière toute merveilleuse celui qui est essentiellement incorruptible.

Vous êtes bénie, oui, vous êtes bénie entre toutes les créatures; vous renfermez dans votre sein celui qui n'est pas même renfermé dans l'espace; vous êtes une tige ornée de la plus belle des fleurs; vous êtes la mère de votre Créateur; vous avez nourri de votre lait celui qui lui-même vous avait nourrie; vous avez porté celui qui porte toutes choses, qui vous portait vous-même; vous êtes la porte par laquelle un Dieu fait chair est entré dans le monde; vous êtes cette toison merveilleuse sur laquelle la rosée céleste s'est reposée; cette source de Bethléem que David, pressé de la soif, regrettait si fort; le véritable propitiatoire d'où notre Dieu s'est révélé au genre humain sous la figure d'un homme; vous êtes le vêtement sans tache de celui qui revêt, nous dit l'Écriture, « la lumière pour « son vêtement [1]. » Dieu, qui ne manque de rien, a néanmoins reçu de vous un corps semblable aux nôtres, et c'est de vous que le Tout-Puissant, pour accomplir ses projets éternels, a, en quelque sorte, emprunté tout ce qu'il lui fallait pour se faire homme. Quoi de plus magnifique? quoi de plus sublime? Ce Dieu qui remplit le ciel et la terre, sous la domination de qui est tout ce qui existe, ce Dieu a eu, en quelque manière, besoin de vous, puisque vous lui avez donné ce corps qu'il n'avait pas. Oui, c'est vous qui lui avez donné ce corps adorable qui a fait que mes yeux ont pu contempler mon Dieu. Salut, ô salut! mère et servante de Dieu, la seule créature à qui Dieu lui-même soit en quelque sorte redevable. Tous tant que nous sommes, que ne lui devons-nous pas pour tous les bienfaits dont il nous a comblés? Mais envers vous, c'est lui-même qui est redevable. Il nous a dit : « Honorez votre père et votre « mère [2]; » et lui-même ne doit-il pas observer son commandement envers celle dont il a reçu la naissance, celle qui a été sa mère sans qu'il ait eu besoin de père, celle enfin qu'il a élevée si fort au dessus des hommes par la gloire dont il l'a entourée?

O vous, qui êtes le temple saint, le sanctuaire vraiment admirable où Dieu lui-même a habité. Ce ne sont point là de vains éloges, ce ne sont point des louanges futiles et mondaines que nous venons vous offrir. Les faits parlent : vous avez nourri un Dieu de votre lait virginal, après lui avoir, pendant neuf mois, servi de demeure

[1] Ps. CIII, 2. — [2] Matth., XV, 4.

et de lieu de repos, et avoir enfin revêtu sa divinité d'un corps formé de la substance même du vôtre. Qui donc pourrait vous louer autant que vous le méritez? Le Prophète disait : « Combien « est grande la maison du Seigneur, combien est immense le lieu « qu'il habite! Il est grand, il ne connaît point de fin [1].» Voilà aussi ce qu'on peut dire de vous, car vous êtes la seule des créatures de Dieu qui ayez mérité d'entrer, en quelque sorte, en participation de la divinité, et d'être comparable à Dieu lui-même. Si Dieu, dans son éternité, n'a besoin que de lui-même pour être fécond; si seul il engendre son Fils unique et éternel comme lui, seule aussi, vous avez pu, dans le temps, devenir la mère de ce Dieu, qui a bien voulu se revêtir de notre humanité. Voilà ce que pensent de vous ô mère de mon Dieu! tous ceux qui embrassent sincèrement la foi. (S. MÉTHODIUS, *De Siméon et Anne.*)

[1] Baruch., III, 24.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Maria, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus qui est nommé Christ. (*Matth.*, I.)

Les hommes ne sauraient d'ordinaire expliquer de grandes choses qu'en beaucoup de paroles : à peine peuvent-ils, par de longues expressions, donner une haute idée de ce qu'ils s'efforcent de louer. Mais, quand il plaît à l'Esprit de Dieu d'honorer quelqu'un d'une louange, il la rend courte, simple, majestueuse : aussi est-il digne de lui de parler peu et de dire beaucoup. Il sait renfermer en deux mots les plus grands éloges. Veut-il louer Marie, et nous apprendre ce qu'il faut penser d'elle, il ne s'arrête point à toutes les circonstances que l'esprit humain ne manquerait pas de rechercher pour en composer une faible louange; il va d'abord à ce qui fait toute sa grandeur. Par un seul trait, il nous dépeint tout ce que Dieu a versé de graces dans son cœur, tout ce qu'on peut s'imaginer de grand dans les mystères qui se sont accomplis en elle, tout ce qu'il y a de plus admirable dans le cours de sa vie. Il n'a besoin, ce divin Esprit, que de nous dire simplement que Marie est la mère du Fils de Dieu; cela suffit pour nous faire entendre tout ce qu'elle est digne d'être : *Maria, de qua natus est Jesus.*

Que ne suis-je, mes frères, tout animé de cet esprit qui aide notre faiblesse, comme dit saint Paul! Que ne puis-je, par des termes simples, mais persuasifs, vous remplir de zèle et d'admiration pour Marie! C'est aujourd'hui que nous célébrons son triomphe; jour où elle finit une si pure et si belle vie. C'est aujourd'hui que nous lui devons toutes nos louanges; jour où elle commence une autre vie si heureuse, si pleine de gloire; jour où le ciel, pour qui elle était faite, ravit enfin à la terre le plus précieux dépôt que le Fils de Dieu y eût laissé; jour qui, étant le dernier de ceux qu'elle a

paru au monde, doit être employé par nous à admirer toutes ses vertus rassemblées. Qu'il est beau, qu'il est naturel aujourd'hui, qu'il est convenable à l'édification du peuple fidèle de voir toute la suite de ses actions, avec la sainte mort qui les a couronnées!

Considérons donc l'usage qu'elle a fait de la vie, l'usage qu'elle a fait de la mort. Apprenons, par son exemple, à nous détacher de la vie, pour nous préparer à mourir. Apprenons, par son exemple, à regarder la mort comme le terme de notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ. Voilà, mes frères, voilà tout ce que le christianisme exige de nous. Nous en trouvons dans Marie le parfait modèle. Prions-la de nous obtenir les lumières dont nous avons besoin pour méditer avec fruit ces deux vérités. *Ave, Maria.* (FÉNELON, *Pour le jour de l'Assomption.*)

L'usage que la sainte Vierge a fait de la vie.

La sainte Vierge pauvre selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleur par les tourmens de son divin Fils, sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, mes frères, que Dieu détache du monde les ames dont le monde n'est pas digne, et qu'il les réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleur la Mère même du Fils de Dieu. Apprenez, Chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être arrachés à la jouissance des ténèbres, comme parle saint Paul [1]; pour être transférés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire, pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poëme qu'il a fait sur cette matière; Marie, destinée à être la mère du Roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse. Elle était fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle aurait dû profiter de cette illustre naissance, elle aurait dû avoir part à la succession de la maison royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étaient confon-

[1] Col., I, 13.

dues ; les partages faits par Josué ne subsistaient plus ; toutes les fortunes étaient changées dans cette révolution. Joachim et Anne, princes par leur naissance, étaient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléem, où la sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer, parce que, dit l'Évangile, c'était leur pays, et qu'ils étaient de la famille de David; au lieu, dis-je, de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda, ils demeuraient à Nazareth, petite ville de Galilée, dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivaient comme des étrangers, sans biens, excepté, dit saint Jean de Damas, quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi, profondément humiliée dès sa naissance, Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paraissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous (car il est beau de se représenter ce détail, que Dieu n'a pas dédaigné de voir avec complaisance), représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portait; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques, selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches; tantôt apprêtant les doux repas que devaient faire avec elle son père, sa mère et son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi, dans ces humbles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse! Mais cet époux, à qui elle obéit si humblement, n'est son époux que pour protéger et cacher tout ensemble sa virginité, que pour en rendre le sacrifice plus héroïque par une victoire continuelle au milieu de l'occasion même. Ici, mes frères, le mariage a des lois nouvelles. Ailleurs les époux, dit l'Écriture, ne font plus qu'une seule chair : ici ils ne font plus qu'un seul esprit; leur société, leur union n'a rien qui ne soit élevé au dessus des sens.

Marie, ce germe de bénédiction et de grace, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devait sortir le Sauveur des nations, avait été elle-même le fruit des prières et des larmes de ses parens après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venait de lui; cette fille unique, ils la dévouèrent au temple, et cette offrande n'était pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à

elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu inconnue. Alors, vous le savez, mes frères, la stérilité des femmes était un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire était de multiplier le peuple de Dieu ; leur espérance était de voir sortir de leur race le Fils de Dieu même. Marie, qui devait en être la mère, mais qui ne le savait pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un Ange descend du ciel pour lui annoncer les desseins du Très-Haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette Vierge craintive. Cette heureuse nouvelle, qu'elle va devenir mère d'un Dieu, alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle goûte les douceurs. Elle accouche à Bethléem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger : mère pauvre d'un Fils qui devait enrichir le monde de sa pauvreté, selon l'expression de l'Apôtre[1], elle fuit avec lui en Egypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode ; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son Fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devait éclater dans le règne de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans, il quitte sa mère pour les intérêts de son Père. Bientôt il ne reconnaît plus pour parens que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuses sont non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri, mais les ames qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austère à la nature, il ne permet plus à sa mère de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'Évangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce Fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait de miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue ! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle était pleine : que ce silence est grand, mes frères, et que Marie est admirable dans les endroits même de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus ! Qui aurait pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avait été la fidèle dépositaire de tous les trésors de

[1] II Cor., VIII, 9.

la sagesse et de la science de Dieu, elle qui était devenue la mère de la sagesse souveraine et de la vie éternelle ? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire, et à se cacher. Après l'enfance de son Fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela, nous reconnaissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Évangile viennent d'un même esprit de simplicité. Que de vertus aimables et d'exemples touchans sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite ! Marie mène une vie commune et cachée ; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail : et en effet, ce détail n'est pas nécessaire ; nous comprenons assez par son état, par ses sentimens, quelle devait être sa vie, dure, laborieuse, soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auraient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avions déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler ; mais il nous en fallait pour apprendre à nous taire, et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures, toujours poussés au delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude, accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit, parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons, n'avions-nous pas besoin, mes frères, d'être convaincus par cet exemple que la vertu la plus pure est celle d'une ame qui se retranche modestement dans ses devoirs, qui fuit l'éclat, et qui aime la simplicité ?

Dans cette vie humble et retirée, Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa prière ; elle prépare déjà son cœur au sacrifice qu'elle doit faire à son Fils, pour le bien du monde. Ce Fils qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine, qui répand ses bienfaits partout où il passe, qui guérit toutes les langueurs, s'est fait lui-même notre remède pour nous guérir du péché, qui est le plus grand des maux ; il faut qu'il meure ce Fils, ce cher Fils, il est notre victime ; et à la vue des tourmens cruels qu'il va souffrir, un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mère. Marie, immobile au pied de la croix, y contemple déjà ce mystère d'ignominie. Hélas ! l'eût-elle cru ? Marie, l'eussiez-vous pensé, qu'en donnant au monde celui qui en devait être la joie et le bonheur, qui était l'attente de toutes les nations et de tous les siècles, il dût vous en coûter si tôt après tant de larmes et tant de douleurs.

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son Fils qu'elle voit mourir, c'est qu'elle est réservée à une peine plus longue et plus

rude. Que de douloureuses années passées depuis, privée de son bien-aimé! pauvre, errante dans sa vieillesse même; n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean, qui la nourrissait à Éphèse, et exposée à toutes sortes de persécutions.

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocens. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son Fils, celle de lui survivre long-temps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continuel des vertus les plus pénibles et les plus austères qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice: heureuse de ce que tous les momens de sa vie ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grace et de gloire! Heureux nous-mêmes, et mille fois heureux, si nous savions faire pour notre salut ce qu'elle a fait pour l'accroissement de ses mérites!

Hélas! à quelque âge, mes frères, en quelque état que la mort nous prenne, elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devait toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd tellement de vue sa mort, qu'il court au travers des dangers au devant de la mort même. Tout devrait nous avertir, et tout nous amuse. Nous voyons, comme dit saint Cyprien, tomber tout le genre humain en ruine à nos propres yeux. Depuis que nous sommes nés, il s'est fait comme cent mondes nouveaux sur les ruines de celui qui nous a vus naître. Nos plus proches parens, nos amis les plus chers, tout se précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité. Nous sommes continuellement nous-mêmes entraînés par le torrent dans cet abîme, et nous n'y pensons pas.

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament, ne sont que des ressources trompeuses. Elles servent moins à éloigner de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. Elle flétrit le soir, dit l'Écriture, et foule aux pieds les plantes que nous avions vu fleurir le matin. Mais non seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable! ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent pres-

que point à la mort. Ce malade la porte presque déjà dans son sein, et cependant, dès qu'il a le moindre intervalle, il espère qu'il échappera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir longtemps. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuses vieillesses pour se flatter : il regarde un âge plus avancé que le sien, espère d'y parvenir, y parvient effectivement, regarde encore au delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités le lassent de vivre, sans qu'il puisse jamais se résoudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie, sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler.

Quelle apparence, dit-on, de ne goûter aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi, dit-on, si on y pensait, aurait-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverserait-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque mouvement qui nous dégage de cette réflexion importune.

O folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les yeux pour ne pas voir le coup qu'elle va nous donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amère. Nous savons qu'il est de foi que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne, seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le Fils de Dieu se sert dans l'Évangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point, l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité.

On réserve tout à faire pour sa conversion au moment de la mort: restitution du bien d'autrui, paiement des dettes, détachement d'un intérêt sordide, réparation de scandales, pardon d'injures, rupture de mauvais commerce; éloignement des occasions, renoncement aux habitudes, précaution contre les rechutes, confession qui répare tant d'autres confessions mal faites; tout cela est remis jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier moment.

Considérez, Chrétiens, et je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, par tout ce qu'il y a de plus pressant dans l'intérêt de votre salut, d'y penser devant Dieu. Peut-être

sera-ce la dernière fois; que dis-je? sans doute ce sera la dernière fois pour quelqu'un parmi tant d'auditeurs.

Qu'une crainte lâche ne vous empêche donc pas de penser souvent à la mort. Oui, Chrétiens, pensez-y souvent. Cette pensée salutaire, bien loin de vous troubler, modèrera toutes vos passions, et vous servira de conseil fidèle dans tout le détail de votre conduite. Réglez vos affaires, appliquez-vous à vos besoins, conduisez vos familles, remplissez vos devoirs publics et domestiques avec l'équité, la modération et la bonne foi que doivent avoir des Chrétiens qui n'ont pas oublié la nécessité de mourir; et cette pensée sera pour vous une source de lumière, de consolation et de confiance.

Prenez garde, mes frères, que ce n'est pas la mort, mais la surprise qu'il faut craindre. Ne craignez pas, dit saint Augustin, la mort, dont votre crainte ne peut vous garantir; mais craignez ce qui ne peut jamais vous arriver si vous le craignez toujours.

Quelle est donc votre erreur, mon cher auditeur, si, renversant le véritable ordre des choses, vous craignez lâchement la mort, jusqu'à n'oser penser à elle; si vous craignez si peu la surprise, que vous viviez dans l'oubli téméraire d'un si grand danger!

Si vous négligez une instruction si importante, si vous ne prévenez ce malheur, ce sera (oui, le Fils de Dieu nous l'assure), ce sera pendant la nuit la plus obscure, c'est-à-dire, lorsque votre esprit sera le plus obscurci; pendant votre sommeil le plus profond, lorsque vous vous croirez le plus en sûreté, lorsque vous serez content, tranquille, assoupi dans votre péché et dans l'oubli de Dieu, que sa justice viendra à la hâte sans vous donner le temps de recourir à sa miséricorde. Hé! n'est-il pas honteux que nous ne puissions penser à la mort, nous qui non seulement avons tant d'intérêt de la prévoir, et de nous y préparer de loin, mais qui devons la regarder avec la sainte Vierge, comme notre bienheureuse réunion avec Jésus-Christ? (Fénelon.)

L'usage que la sainte Vierge a fait de la mort.

La sainte Vierge, dès le temps qu'elle conçut son divin Fils, était pleine de grace : plénitude qui signifie que le Saint-Esprit avait mis en elle toutes les vertus dans une haute perfection. Le Seigneur était avec elle; c'était lui qui la conduisait, et qui réglait tous ses sentimens. Tant de précieuses bénédictions du ciel la distinguaient des plus saintes femmes, et la rendirent digne du choix de Dieu

même pour le plus grand de tous ses desseins. Cette vertu si pure reçut chaque jour quelque nouvel accroissement, chaque jour, jusqu'à celui de sa mort; plus ses épreuves furent grandes; plus ses victoires furent agréables aux yeux de Dieu; et la grace ne trouvant pas dans son cœur les obstacles qu'elle rencontre dans le nôtre, y fit un progrès sans interruption.

L'ame fidèle ne peut regarder la vie présente que comme un court passage à une meilleure. Elle doit, dit saint Augustin, supporter patiemment les misères de l'une, et soupirer avec ferveur après les délices de l'autre.

Si cette disposition doit être celle de toute ame chrétienne, quelle devait être, mes frères, celle de cette Vierge épouse du Saint-Esprit, de cette créature si noble et si sainte, qui redoublait sans cesse l'ardeur de sa charité par celle de ses gémissemens et de ses prières? Saint Luc assure que les Apôtres ayant perdu de vue Jésus-Christ qui montait au ciel, ils se retirèrent à Jérusalem, où ils persévéraient tous dans un même esprit en prières avec Marie mère de Jésus-Christ: prières où Marie tâchait de recouvrer par une vive foi ce que ses sens venaient de perdre; prières où elle se consolait par le doux souvenir de tout ce que son cher Fils avait fait de plus tendre pour elle: prières où elle lui parlait, quoiqu'elle ne fût plus en état de le voir: prières où elle lui expliquait, plus par ses larmes que par ses paroles, son amour, sa douleur, ses désirs de finir une absence si triste et si rude. « Je désire de rompre mes liens, dit saint Paul[1]; « il me tarde d'être délivré de la prison de ce corps mortel, pour « entrer dans la parfaite liberté des enfans de Dieu, et pour m'unir « à Jésus-Christ. Il est lui seul toute ma vie, et la mort est pour « moi un gain inestimable. » Hé! n'est-ce pas, mes frères, ce que Marie disait sans doute chaque jour à son bien-aimé?

Oui, il me semble que je l'entends y ajouter, dans l'amertume de son cœur, ces paroles touchantes: Hé! n'y a-t-il pas assez de temps que mon ame languit dans les liens qui la tiennent ici-bas captive?

Hélas! que pourrait être la terre pour elle, pour elle, dis-je, qui avait déjà au ciel l'objet de toute sa tendresse? Qu'est-ce qui eût été capable de la consoler dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? N'était-elle pas violemment retenue ici-bas, pendant que son cœur s'élevait vers son Fils? Elle n'avait plus rien en ce monde, Jésus l'avait quittée. Ce n'étaient point les dangers dont

[1] Phil., I, 23; Rom., VII, 14, etc.

elle était environnée, ni les persécutions que souffrait l'Église naissante, qui la dégoûtaient de la vie; ce n'étaient point la gloire et le triomphe qui lui étaient préparés au ciel, qui lui faisaient désirer la mort: c'était uniquement Jésus-Christ, dont elle ne pouvait sans douleur se voir séparée. Toute sa vie n'était, selon les termes de saint Augustin, qu'un désir perpétuel, qu'un long gémissement; et la seule volonté souveraine du Fils pouvait calmer les impatiences toutes saintes de la mère.

Ne pensez pas, mes frères, que ces grands sentimens ne conviennent qu'à la Vierge sainte; il ne faut qu'aimer Jésus-Christ pour désirer d'être éternellement avec lui; et si nous avions de sa foi (chose honteuse) il ne faudrait que nous aimer nous-mêmes, pour avoir impatience de jouir avec lui de sa gloire et de son royaume.

Il n'appartient, dit saint Cyprien, de craindre la mort qu'à ceux qui n'aiment point le Seigneur, et qui ne veulent point aller à lui; qu'à ceux qui manquent de foi et d'espérance, qu'à ceux qui ne sont point persuadés que nous régnerons avec lui.

Et en effet, mes frères, faisons-nous justice. En vérité, regarderions-nous le désir de la mort comme une spiritualité raffinée (car c'est le langage du monde), si nous regardions la mort comme notre foi nous oblige de la regarder? Telle est notre faiblesse, que nous comptons pour beaucoup dans la vie chrétienne de nous préparer et de nous résoudre à la mort lorsque nous ne pouvons plus l'éviter. Mais attendre la mort comme notre bienheureuse délivrance des dangers infinis de cette vie, mais regarder la mort comme l'accomplissement de nos espérances; c'est ce que le christianisme nous enseigne le plus clairement et le plus fortement, et c'est néanmoins ce que nous ignorons comme si nous n'avions jamais été Chrétiens.

Que ceux qui ne connaissent et n'espèrent rien au delà de cette vie misérable, y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour-propre. Mais que des Chrétiens à qui Dieu a fait des promesses si grandes et si précieuses pour la vie future, comme parle saint Pierre; à qui sont ouvertes les voies à une vie nouvelle: mais que des Chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de misère et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusemens de leur pèlerinage, et pour soupirer après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'ame qui dément et qui déshonore leur foi. Quoi! des hommes, destinés à jouir avec Jésus-Christ d'une gloire et d'une félicité éternelles, ne se laisseront jamais toucher à tant de grandeurs qui leur sont

préparées! Abrutis, stupides, ensevelis dans l'amour des choses sensibles, ils feront leur capital des biens grossiers, fragiles, imaginaires de cette vie; et le Paradis ne sera que leur pis-aller. Quoi! ce ne sera que dans l'extrémité d'une maladie incurable qu'ils voudront bien accepter, faute de mieux, le royaume du ciel, parce qu'ils sentiront alors que tout ce qui les amusait sur la terre leur échappe pour jamais! Est-ce ainsi donc que nous demandons chaque jour à Dieu notre père l'avénement de son règne, que nous craignons néanmoins, et que nous voulons toujours différer? Quelle mauvaise foi! quelle espèce de division dans notre prière? Est-ce ainsi que nous préférons le ciel à la terre, l'éternité aux choses présentes, Jésus-Christ au monde? Est-ce ainsi que nous l'aimons ce Sauveur si aimable, nous qui voudrions vivre toujours d'une vie animale, et ne le voir jamais? Son royaume, que nous devrions acheter par tant de soupirs, par tant de travaux et par tant de victoires, et que nous n'achèterions jamais trop cher, nous sera-t-il donné à si vil prix? Nous sera-t-il donné pour rien? malgré nous-mêmes? Faudra-t-il qu'il nous force à le recevoir, nous qui craignons d'en jouir trop tôt, et qui voudrions n'en jouir jamais, pourvu qu'il nous laissât croupir dans cette boue dont nous sommes comme ensorcelés? Non, non, ce don céleste serait prodigué et avili, si Dieu l'accordait à des ames si indignes de le recevoir. Peut-il moins demander de nous, que de vouloir que nous désirions les biens inestimables qu'il nous veut donner; et pouvons-nous les désirer, sans comprendre que c'est la mort, comme dit saint Paul, qui nous revêtira de toutes ces choses?

Il faut donc que ce saint devoir prévale sincèrement sur toutes les passions qui nous attachent en cette vie; en un mot, cette vie n'étant faite que pour l'autre, nous devons être ici-bas toujours dans l'espérance, et par conséquent toujours dans le désir qu'elle s'ouvre pour nous recevoir, comme ayant tous nos biens dans un autre lieu que celui où nous sommes. Cette disposition, dit saint Augustin, est si essentielle au christianisme, que sans elle tout le plan de la religion se trouve renversé. Donnez-moi, dit-il, un Chrétien qui soit prêt à se contenter de jouir éternellement des plaisirs innocens de cette vie, pourvu que Dieu lui donne l'immortalité; quoiqu'il se propose de vivre dans une parfaite innocence, ce seul renoncement au royaume céleste le rend néanmoins criminel. Faut-il s'en étonner? Supposé la foi, peut-il sans impiété et sans folie préférer la jouissance des créatures à celle de Dieu même; la honte

de s'oublier soi-même ici-bas, à la gloire infinie de régner avec Jésus-Christ?

Aussi voyons-nous que les Apôtres et les premiers Chrétiens, prenant toutes ces vérités à la lettre, fondaient toute leur joie et toute leur consolation sur leur espérance. Ils se réjouissaient dans l'espérance de régner éternellement avec Jésus-Christ qui essuierait leurs larmes. « Ils vivaient, dit saint Paul [1], dans une humble et « douce attente de leur espérance bienheureuse, et de l'avéne- « ment du grand Dieu de gloire. »

Cet Apôtre veut-il relever le courage des fidèles, et leur montrer jusqu'où va le bonheur de leur condition; tantôt il leur dit: Nous serons élevés sur les nues au-devant de Jésus-Christ; alors nous serons à jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres, en vous entretenant de ces aimables vérités [2]. Tantôt il s'écrie: Si vous vivez de la vie ressuscitée de Jésus-Christ, ne cherchez plus que ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; n'aimez, ne goûtez plus que les biens d'en haut [3]; ne comptez plus pour rien ceux d'ici-bas. Tantôt il leur promet que leur délivrance est prochaine: Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra; cependant il faut que tout juste vive de la foi [4].

Ainsi vous voyez, mes frères, que bien loin de craindre la mort, ces Chrétiens si dignes de l'éternité avaient besoin qu'on leur promît qu'ils ne seraient pas encore sur la terre éloignés du Sauveur. C'était donc cette douce espérance qui les rendait patiens dans les tribulations, intrépides dans les dangers, et qui leur faisait chanter des cantiques de joie et d'actions de graces dans les plus horribles tourmens.

Nous voyons par les saintes lettres que, suivant les paroles du Fils de Dieu, qui avait mêlé à dessein dans ses prédications la ruine prochaine de Jérusalem avec celle de l'univers, ces premiers fidèles croyaient communément (et cette croyance les consolait) que le monde finirait bientôt. La brièveté de la vie, la mort prompte, le jugement du monde entier, où Jésus-Christ accomplira son règne et triomphera de tous ses ennemis; ces objets, dis-je, qui effraient nos lâches Chrétiens qui n'ont pas le courage de les regarder fixement, étaient pour ceux-ci des objets de ferveur et de confiance. Nous apprenons même de saint Augustin,

[1] Tit., II, 13. — [2] I Thess. IV, 16, 17. — [3] Col., III, 1, 2. — [4] Hebr., X, 37, 38.

qu'il n'y avait que leur soumission aux volontés de Dieu, leur désir de souffrir pour sa gloire et pour perpétuer l'Église en multipliant les fidèles, qui les empêchât de se procurer eux-mêmes la mort. Ils attendaient encore plus impatiemment le second avénement du Fils de Dieu, que les Patriarches et les Prophètes même n'avaient attendu le premier. Bon Dieu, à quoi sommes-nous réduits? Où est notre religion? Et qu'est donc devenue cette foi que nous avons reçue comme une précieuse succession de ces premiers héros du christianisme? Foi si vive, si courageuse en eux; foi si languissante, si étouffée en nous par un vil intérêt, par des plaisirs grossiers et honteux, par des honneurs vains et chimériques!

Mais, dira-t-on, la sainte Vierge, que vous proposez ici pour modèle, était pleine de grace : ainsi, en souhaitant de mourir, elle soupirait après un bonheur assuré. Marie était pleine de grace, il est vrai, et elle se confirmait tous les jours; cependant, au lieu de craindre comme nous la mort, elle ne craignait que la vie. La vie, dis-je, dont elle faisait un usage si innocent; la vie dont elle ménageait tous les momens pour l'accroissement de ses mérites, elle en souhaitait pourtant la fin : tant elle avait peur de s'y égarer des voies de Dieu!

Et nous, qui sommes si vides de grace et si abusés des folies trompeuses du monde, si esclaves de la chair et du sang, si déraisonnables pour nos intérêts, si accoutumés au mensonge et à l'artifice, si indiscrets et si malins dans nos paroles, si vains et si déréglés dans notre conduite, si fragiles dans les tentations, si téméraires dans les dangers, si inconstans et si infidèles dans nos meilleures résolutions, nous ne craignons pas d'abuser de la vie, nous oserons en souhaiter la durée, et nous craindrons au contraire la fin de ces épreuves continuelles où notre salut est si terriblement hasardé!

Mais, dira-t-on encore une fois, Marie n'avait pas besoin de faire pénitence; la mort ne pouvait que couronner toutes ses vertus. Si nous étions aussi prêts à mourir qu'elle, nous voudrions comme elle mourir; mais, dans la corruption où nous sommes, nous avons besoin de délai pour expier nos fautes; il n'appartient qu'aux innocens de se hâter de comparaître devant leur juge.

Voilà, mes frères, tout ce que les hommes, aveuglés par l'amour de la vie, peuvent dire de plus plausible pour se justifier. A cela je réponds deux choses:

1°. Vous n'êtes point, dites-vous, dans les dispositions de Marie. J'en conviens, mes frères, j'en conviens; et c'est cette opposition

extrême entre son état et le vôtre, que je déplore. Vivez comme elle, et vous serez dignes comme elle d'aspirer au bonheur d'une sainte mort. Si vous voulez cesser de craindre la mort, ôtez la cause funeste de cette crainte. Vivez comme ne comptant point sur la vie. Usez de ce monde, c'est saint Paul qui vous parle, usez de ce monde comme n'en usant point; car ce monde qui vous enchante n'est qu'une figure qui passe [1], et qui passe dans le moment qu'on en croit jouir.

Mais ne vous trompez point vous-mêmes, et n'espérez pas tromper Dieu. N'alléguez point vos propres péchés pour vous autoriser dans votre attachement aux choses présentes. Quoi! parce que vous avez jusqu'ici abusé de la vie, vous prétendez que c'est une bonne raison de désirer encore de la prolonger! Tout au contraire, vous devez être ennuyés de vivre, puisque la vie vous expose chaque jour à perdre Dieu éternellement. Tandis que vous vivrez amusés par vos sens, enivrés des choses les plus frivoles, vous ne serez jamais prêts à mourir, et vous demanderez toujours à vivre, fondés sur des propos vagues de pénitence. Mais renversez cet ordre : au lieu de faire dépendre vos dispositions pour la mort de votre attachement à la vie, d'un sincère désir de la mort, dites désormais en vous-mêmes : C'est au delà de la vie que sont tous nos vrais biens; hâtons-nous donc d'y parvenir. Soupirons, gémissons, comme dit saint Paul [2], de nous voir encore sujets malgré nous à la vanité et aux passions du siècle. Le meilleur moyen de nous rendre dignes de la gloire d'une autre vie, c'est de mépriser et de sacrifier sans réserve tout ce qui nous amuse dans celle-ci.

2° Remarquez, dit saint Augustin, combien vos projets de pénitence ont été jusqu'ici mal exécutés. Combien de fois, environnés des douleurs de la mort, comme parle le Roi-Prophète [3], avez-vous demandé à Dieu quelque temps et quelque terme, afin que l'avenir réparât le passé? Mais ce temps demandé et accordé uniquement pour repasser toutes vos années dans l'amertume de votre cœur, pour pleurer vos iniquités, à quoi ne l'avez-vous pas prodigué follement? Bien loin de vous délivrer de vos chaînes, vous n'avez fait que les appesantir. Chaque jour n'a servi la tyrannie de vos habitudes criminelles qu'à augmenter l'impénitence de votre cœur, qu'à abuser du temps, de la santé, des biens et de la grace même. Chaque jour a augmenté vos comptes, en sorte que vous êtes devenus insolvables.

[1] I Cor., VII, 31. — [2] Ibid., VIII, 20, etc. — [3] Ps. XVII, 5.

Ici, Chrétiens, j'interpelle votre conscience; je ne veux point d'autre juge que vous. Êtes-vous maintenant mieux préparés à comparaître devant Dieu que vous ne l'étiez autrefois? Si vous l'êtes, profitez de ce temps; demandez à Dieu que sa miséricorde, pour prévenir votre inconstance, se hâte de vous enlever du milieu de vos iniquités. Si vous ne l'êtes pas, rendez-vous au moins, rendez-vous à une expérience si convaincante. Concluez, dit saint Augustin, qu'en demandant de vivre, vous demandez plutôt de continuer vos infidélités que d'en commencer la réparation. De bonne foi, concluez donc que c'est plutôt l'amour des plaisirs de la vie que celui des austérités de la pénitence qui vous éloigne de la mort; et si vous manquez de courage pour aller jusqu'où votre foi vous appelle, du moins soupirez, rougissez de votre faiblesse; du moins avouez avec confusion que vous n'avez pas les sentimens que votre religion vous inspire.

Plus vous craignez, mes frères, de quitter ce monde, plus il convient à votre salut que vous le quittiez promptement. Plus vous l'aimez, plus il vous est nuisible; car rien ne prouve tant que vos lâches dispositions combien la vie est un danger, combien la mort serait une grace pour vous.

O aimable Sauveur! qui, après nous avoir appris à vivre, n'avez pas dédaigné de nous apprendre aussi à mourir, nous vous conjurons par les douleurs de votre mort de nous faire supporter la nôtre avec une humble patience, et de changer cette peine affreuse qui est imposée à tout le genre humain en un sacrifice plein de joie et de zèle. Oui, bon Jésus, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous. En vivant, hélas! nous n'y sommes qu'avec la triste crainte de n'y être plus un moment après. Mais, en mourant, nous serons à vous pour jamais et vous serez aussi tout à nous, pourvu que le dernier soupir de notre vie soit un soupir d'amour pour vous, et qu'ainsi la nature se perde dans la grace. (Fénelon.)

L'amour a fait mourir la sainte Vierge, il a fait aussi la gloire de son triomphe.

L'amour profane est toujours plaintif; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort: je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyables, que la nature n'est pas capable de porter; une si horrible destruc-

tion de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne; et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une ame, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer : tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères ames, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisait Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude; et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire [1]. » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui; et, pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui : tellement que l'ame, d'un côté détachée de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Écoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, quel dépouillement! que ferons-nous donc? que penserons-nous? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette unité si simple nous semble une mort; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égaremens agréables, où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul

[1] Luc., x, 41, 42.

nécessaire avec une force incroyable; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et « le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-nous de la sa-« gesse entre les parfaits, et nous expliquons aux spirituels les « mystères de l'esprit [1]. » Je dis donc que l'ame, étant dégagée des empressemens superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible qu'elle n'en peut aborder; elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas; elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire, qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche; l'ame l'empêche; il s'empêche et s'embarrasse lui-même; il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un! ô cœurs soupirans après l'unité, ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourmens dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous; afin que vous seule soyez et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les ames que vous avez rachetées, vous demandent ces instrumens funestes et salutaires; salutaires, parce qu'ils sont funestes; et funestes, parce qu'ils devaient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instrumens qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, époux de sang, donnez à vos épouses, les ames baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité

[1] I Cor., II, 6, 13, 14.

de votre Eglise, donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les ames que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mytère de votre croix; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant très parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les ames exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. Oh! quel renversement! oh! quelle violence! oh! que le travail de cet enfantement est horrible! Car Dieu ne délie pas, il arrache : il ne plie pas, mais rompt; il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout-à-fait ce qui nous détruit? Ah! que vous êtes cruel!

Mais que dis-je ici, Chrétiens? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserais en parler ni les approfondir davantage; et j'en ai dit seulement ce mot, pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les Séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer, avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une ame pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'épouse : « Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable « à un chevreuil et à un faon de cerf : » *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* [1]. C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu, et vous ne me verrez « plus; un peu, et vous me verrez [2]. » Car, que dites-vous, ô Jésus-Christ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime? Et vous

[1] Cant., II, 17. — [2] Joan., XVI, 16.

comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible! Et lorsqu'on vous aime bien, les momens sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les momens, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu. » Ce n'est pas là consoler; c'est plutôt outrager l'amour, c'est insulter à ses douleurs, c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes ames, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'ame tout entière. Je vous ai dit, Chrétiens, que sa mort est miraculeuse; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle, c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins; parce que tel était le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Église. Mais comme le divin amour régnait en son cœur, sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même; de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience; et puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères; soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que vivans plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette ame sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car, encore que Dieu ait marqué un terme commun a la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux; et la sainte chair de Marie est

une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe, la gloire de son ame par l'amour, la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'ame. Aussi l'Écriture sainte cherche - t - elle des expressions extraordinaires pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour « de sa tête; le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses « rayons : [1] » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères ames, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda !* « Le cœur en haut, le cœur en haut! » C'est une doctrine du grand saint Thomas, que ceux-là seront le plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violens désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'ame fidèle pénètrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. (Bossuet, *IIe sermon pour la fête de l'Assomption.*)

Gloire de Marie au jour de l'Assomption.

Pour quelle raison, mes frères, croyez-vous que l'Église ait choisi pour sujet de l'Évangile de ce jour l'endroit où il est parlé de l'entrée de Jésus-Christ dans un petit bourg, sinon pour faire allusion à son entrée dans le sein virginal de Marie? Une femme, nous dit l'écrivain sacré, le reçut dans sa maison. O heureuse femme! qui a mérité de donner entrée chez elle, non pas seulement aux espions

[1] Apoc., XII, 1.

de Jéricho, mais au vaillant espion de celui qui, changeant comme la lune, emprunte chaque jour de nouvelles formes pour nous séduire. Heureuse femme ! qui a mérité de recevoir, non seulement les députés de Jésus, fils de Navé, mais Jésus-Christ lui-même, le vrai Fils de Dieu. Heureuse femme! dis-je, dont la maison a été trouvée sans souillure, lorsqu'elle reçut le Sauveur, et en même temps remplie de tout ce qui pouvait la rendre agréable à son divin hôte. Car quelle a dû être la plénitude de celle qu'un Ange a saluée en l'appelant pleine de graces? à qui il a annoncé que l'Esprit saint descendrait en elle? et pourquoi? si ce n'est pour la posséder et la remplir, si ce n'est pour que ce divin Esprit venant où il abondait déjà, il se fît en Marie une surabondance qui refluât sur nous. Oh ! que nous serions heureux si ces parfums précieux, ces trésors de graces se répandaient sur nous, et si nous recevions tous d'une si grande plénitude! Car, Seigneur, Marie est notre médiatrice; c'est par elle que nous avons reçu votre miséricorde; c'est par elle que nous recevons aussi le Seigneur Jésus dans nos maisons.

Quelle source de joie, mes très chers frères, quelle abondante matière de réjouissance nous fournit aujourd'hui la solennité de son assomption! L'univers entier est illustré par la présence de Marie, tellement que la céleste patrie elle-même, éclairée par les rayons de cette lampe virginale, brille aujourd'hui d'un nouvel éclat. Mais pendant que les voûtes du ciel retentissent avec raison de cantiques et d'actions de graces, ne semble-t-il pas que nous devrions nous livrer à la tristesse plutôt que de partager sa joie? Car, autant le ciel a raison de se réjouir de sa présence, autant il paraît raisonnable que nous nous attristions ici-bas de son absence. Cessons cependant de nous plaindre; car ce n'est pas ici le lieu de notre demeure; nous aspirons à celle où la bienheureuse Marie est parvenue aujourd'hui. Or, si nous devons un jour en être les citoyens, et que nos noms y soient déjà inscrits, il est bien juste que même dans le lieu de notre exil, en gémissant sur les rives du fleuve de Babylone, nous pensions et nous participions à cette joie qui, par son abondance, remplit aujourd'hui toute la cité de Dieu; que nous recevions aussi sur la terre quelques gouttes de cette céleste rosée. Notre reine nous a précédés, et la pompe glorieuse avec laquelle elle a été reçue nous inspire à nous, ses faibles serviteurs, la confiance de suivre le Seigneur, en criant avec l'épouse : Tirez-nous après vous, et nous courrons à l'odeur de vos parfums. L'avocate de notre pèlerinage est allée devant nous, afin de traiter

efficacement, comme mère de notre juge, et mère de miséricorde, l'affaire importante de notre salut. La bienheureuse Vierge, en montant au ciel, fera donc aux hommes des présens; et que ne leur donnera-t-elle pas, puisqu'elle ne manque ni de puissance ni de volonté? Elle est la Reine des cieux, elle est pleine de miséricorde, elle est la mère du Fils unique de Dieu; que faut-il de plus pour établir l'étendue de sa puissance? à moins qu'on ne croie que le Fils de Dieu cesse d'honorer sa mère. Pourrions-nous douter que les entrailles de Marie soient des entrailles de miséricorde, lorsque nous pensons que la charité de Dieu même y a habité corporellement pendant neuf mois entiers? Félicitons-la, mes frères! Celle qui a reçu la première celui qui a bien voulu descendre dans le château de ce monde en est aujourd'hui reçue, et est introduite dans les tabernacles de la sainte cité. Mais avec quel honneur, avec quelle joie, avec quelle pompe croyez-vous que se fasse cette entrée? De même que sur la terre il n'y eut jamais de lieu plus digne de Dieu que le temple du sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu, de même il n'y a pas dans le ciel de trône royal au dessus de celui sur lequel Marie est élevée aujourd'hui par son divin Fils.

Mais qui pourrait seulement imaginer la gloire de l'entrée triomphante de cette reine du monde dans le ciel? la dévotion et l'empressement avec lesquels toute la multitude des célestes intelligences s'est empressée de venir à sa rencontre, les glorieux cantiques qu'ils chantèrent en la conduisant sur son trône? Qui pourrait exprimer l'aimable modestie, la sérénité éclatante qui parut sur sa face, lorsque son divin Fils la reçut entre ses bras et lui prodigua ses divins embrassemens? comme il l'éleva au dessus de toute créature, avec tout l'honneur que méritait une telle mère et une magnificence digne d'un tel Fils! Heureux sans doute, Marie, les baisers que vous donniez à Jésus, lorsqu'en le nourrissant de votre lait, vous le serriez sur votre sein virginal! Mais plus heureux encore ceux que vous recevez aujourd'hui de celui qui est assis à la droite de son Père! C'est aujourd'hui qu'en montant sur le trône de votre gloire, dans l'instant où il vous reçut, vous n'avez pas craint de le saluer, en lui disant avec l'épouse dans le transport de votre amour: Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche: *Osculetur me osculo oris sui.*

Qui pourra, mes frères, raconter la génération de Jésus-Christ, et l'assomption de Marie? Car, autant elle a été élevée en graces sur la terre au dessus de toutes les créatures, autant aussi elle est élevée

en gloire dans le ciel. Si l'œil de l'homme n'a point vu, si son oreille n'a jamais entendu, si son esprit n'a jamais pu imaginer ce que le Seigneur a préparé pour ceux qui l'aiment, qui est-ce qui osera parler du bonheur qu'il a destiné à celle qui lui a donné naissance, et qu'il aime plus que toutes les créatures ensemble? Heureuse et mille fois heureuse Marie! soit qu'elle reçoive le Sauveur dans son sein, soit que le Sauveur la reçoive lui-même dans le ciel! Admirable dignité de Vierge-mère, quelque part qu'on la considère! Bonté ineffable et toute aimable de la Majesté divine c'est ici votre ouvrage. (Saint Bernard).

Péroraison.

Pouvons-nous douter que celle qui a été jugée digne de porter dans son sein le prix de notre rédemption puisse nous obtenir le bienfait de notre délivrance? Ce n'est donc point sans raison que nous nous efforçons de la célébrer dans nos assemblées, puisque c'est à elle que nous sommes redevables de cet heureux commerce du ciel avec la terre. Elle pouvait donc elle-même se réjouir parmi toutes les femmes de ce qu'elle portait dans son sein virginal celui qui devait guérir tous les maux du genre humain. Elle s'étonnait en secret du signe de sa grossesse, elle qui savait n'avoir eu aucun commerce avec aucun homme. O virginité heureusement féconde! ô prodige d'un genre nouveau et inouï! celle qui est mère est en même temps Vierge; celle qui est Vierge est en même temps mère! Elle a enfanté celui qui l'a fait concevoir; elle a porté celui qui l'a créée: car enfin celui qui est né de Marie était le créateur de Marie; et c'est ainsi que la bienheureuse Marie est tout à la fois et Vierge et mère, puisqu'en portant son Fils dans son sein, elle n'a rien perdu de ce qu'elle possédait auparavant.

O mère de mon Dieu! quelle gloire est la vôtre! vous avez porté dans votre sein le Créateur du ciel et de la terre; vous avez couvert de vos baisers ses lèvres encore teintes de votre lait virginal; et quoi qu'il fût votre maître et votre Seigneur, vous l'avez vu, sous la forme de votre enfant, s'attacher à vous en formant ses premiers pas, et remplir votre cœur d'une joie ineffable. O heureux enfantement! tu as fait l'allégresse des anges, l'attente de tous les saints. Tout le genre humain, enveloppé dans une même proscription, avait besoin de toi pour voir disparaître l'anathème qui pesait sur lui.

Voilà, ô bienheureuse Marie! ce qui fait votre gloire; voilà ce

qui fait que vous êtes bénie entre toutes les femmes, que vous avez été préférée à toutes les troupes des Anges. Vous suivez l'Agneau partout où il porte ses pas; c'est vous qui invitez les chœurs des vierges, de toutes ces ames qui ne se sont jamais laissé prendre aux attraits des voluptés charnelles, à venir, à travers des chemins de lis blancs comme la neige, et de roses parées de toutes les graces du printemps, se désaltérer à la source de la vie. Dans cette région qui n'est habitée que par des saints, vous êtes assise à la première place; vous errez çà et là parmi les fleurs humides de rosée, jouissant de toutes les délices du Paradis; et vos mains immortelles se plaisent à cueillir des fleurs qui ne se flétriront jamais. Unissant vos chants à ceux des Anges et des Archanges, vous ne cessez de répéter avec eux : Saint, saint, saint!

Que fais-je? et pourquoi mon imagination s'efforce-t-elle de trouver des figures pour vous louer, lorsque je sens que tout ce que je dis est infiniment au dessous de ce que vous méritez? Si je vous appelle la mère des nations, vous êtes plus que cela; si je vous appelle la vive image de Dieu, vous êtes digne de cet éloge; si je vous appelle la nourrice d'un Dieu, je ne dis rien qui ne soit véritable à la rigueur. O bienheureuse mère! nourissez donc de votre lait celui qui est notre nourriture; nourissez celui qui est la nourriture des Anges; nourrissez celui qui vous a faite vous-même ce que vous êtes, afin de pouvoir lui-même dans votre sein se faire tout ce qu'il est devenu; dont la conception vous a accordé la douceur d'être mère, sans que sa naissance vous ôtât le mérite et la gloire de la virginité; qui, avant que de naître, vous a créée pour être sa mère, afin de sortir de votre sein comme l'époux sort de son lit, et de pouvoir se montrer, sous une forme visible, aux regards des mortels.

Quelle gloire ç'a été pour vous de donner en quelque sorte l'existence à celui de qui vous l'avez reçue, de porter dans vos bras celui qui vous porte lui-même avec le monde, de présenter vos mamelles à celui qui les remplissait d'un lait merveilleux!

Comment pourrons-nous louer dignement la charité de notre Dieu? comment pourrons-nous lui témoigner notre juste reconnaissance pour s'être ainsi fait homme à cause de nous, pour avoir choisi une mère parmi les filles des hommes, et s'être renfermé dans le sein d'une créature appartenant à notre nature? Ah! efforçons-nous surtout de lui rendre en ce jour des actions de graces, puisque c'est en ce jour que cette Vierge glorieuse a été enlevée dans les cieux par son assomption. Passons ce grand jour dans une sainte

joie ; dans quelque degré de gloire que Marie soit maintenant placée dans les cieux, n'oublions point qu'en mettant au monde celui qui est notre frère, elle est devenue véritablement notre mère et qu'ainsi, plus elle est élevée en puissance et en gloire, plus nous devons nous attendre à ressentir les heureux effets de son amour maternel pour nous, si nous nous adressons à elle avec confiance, et surtout si nous nous attachons à imiter les vertus dont elle nous a donné de si parfaits exemples. (S. Jérôme, *Sur l'Assomption de la Vierge.*)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Indica mihi quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels. (*Cant.*, I, 6.)

Tel est le langage de l'ame fidèle sur la terre. Éloignée de son époux que les nuages de la mortalité lui dérobent encore, ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de son éloignement, que l'espérance de le voir bientôt finir, soupirant sans cesse après cet heureux moment qui doit lui ouvrir les cieux et lui montrer l'époux immortel qu'elle aime, et faisant de la durée et des amertumes de son exil l'exercice de son amour et tout le mérite de sa foi et de sa patience : *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels !*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures mille attachemens inévitables qui partagent ici-bas leur amour, qui ralentissent en elles le désir des biens éternels, et qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudraient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri*[1], on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie et de toutes les créatures, cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie et ce tressaillement à la vue de la mort et de l'heureuse délivrance n'a été parfaite que dans Marie; et qu'elle seule en ce jour consacré par l'Église à sa sortie de la terre et à son exaltation dans le ciel a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, mon-*

[1] II Cor., v, 4.

trez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels!

En effet, les amertumes et les abaissemens de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort et dans son heureuse assomption leur consolation et leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avait été pour elle un lieu d'opprobres et de souffrances. Fille de douleur, dégradée de tous ses titres, inconnue dans tous ses dons, confondue avec les autres mères de Juda, il était juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne, et que toujours semblables à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations et la gloire de la mort de Marie que nous allons développer aujourd'hui, et qui renferment tout le mystère que l'Église propose à la piété des fidèles. Les consolations de sa mort qui compensent les amertumes intérieures dont son ame sainte avait toujours été affligée durant sa vie, la gloire de sa mort qui répare les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée sur la terre, voilà tout le sujet de ce discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumières de l'Esprit saint. *Ave, Maria.* (Massillon, *Pour la fête de l'Assomption.*)

Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes de sa vie.

On peut dire que Marie avait éprouvé trois sortes d'amertumes durant le cours de sa vie mortelle, et que ç'avait été là comme les trois traits qui avaient percé son cœur et consommé le sacrifice de ses douleurs et de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zèle, et une amertume de désir. Or, à ces trois amertumes répondent trois consolations à sa mort qui vont nous développer la première circonstance de ce mystère : une consolation de force et de courage, une consolation de paix et de joie, une consolation de possession et de jouissance. Entrons dans le détail, et m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avait éprouvée, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avait toujours semblé payer sa tendresse et ses plus saints empressemens. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards et les tendres attentions que semblait demander l'autorité qu'elle avait sur lui, et l'amour qu'il avait pour elle. Caché dans le temple à l'âge de douze ans, il paraît blâmer l'inquiétude où l'avait jetée la crainte de l'avoir perdu; et, loin d'être touché des alarmes et des empressemens de son amour, il ne lui parle que du Père

qu'il a dans le ciel, comme s'il avait oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il allait opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, et que c'est à son Père seul à lui marquer les temps et les momens où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'Ange lui-même lui avait donnée, et leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre que ceux qui observent la loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère et ses frères l'attendent avec impatience, il répond qu'il ne reconnait pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin, partout elle paraît oubliée, et toutes les fois que les Évangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jésus-Christ envers elle.

Telle avait été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissemens et par des rigueurs de la part de Jésus-Christ, toujours conduite par des voies dures et rigoureuses, elle devait servir de modèle et de consolation aux ames que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandemens, et qu'il livre à tous les dégoûts et à toutes les sécheresses d'une vertu triste et amère. Elle devait leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens et de la nature, a son mérite et ses avantages aux yeux de la foi; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures et parfaites; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la faiblesse plutôt que les fruits de la vertu; que la foi seule des promesses doit soutenir l'ame fidèle; que suivre Jésus-Christ par le seul attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même; que le caractère de la foi est d'attendre, de soupirer et de souffrir; que le temps de la vie présente est le temps des privations et non des consolations; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché; et que plus il veut s'unir une ame par une foi vive et fervente, plus il la prive de ces consolations humaines pour lui rendre cet exil encore plus insupportable; pour rallumer chaque jour en elle le désir de cette patrie immortelle, où, pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable, et où la vérité vue à découvert

paraîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la foi où nous vivons ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit à des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumières claires et évidentes, mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invisibles et éternels dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts et des plaisirs sensibles. La foi renferme donc deux privations essentielles, une privation de lumière et une privation de plaisirs; il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, et aimer pour ainsi dire ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité et de sentir toujours qu'elle est aimable; mais il faut mériter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumières aux lumières et aux vérités que nous ne voyons pas, et les plaisirs sensibles qui nous environnent aux plaisirs invisibles et seuls dignes du cœur que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des ames justes et privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il en est qu'il favorise de lumières extraordinaires et auxquelles il révèle, comme à Paul, des secrets et des mystères qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets et indicibles que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, et qui ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligées de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la foi, l'illusion même y est à craindre; notre siècle et les siècles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénèrent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu; souvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du ciel sont des lueurs trompeuses qu'une imagination échauffée et séduite produit, et qu'une vanité secrète consacre; et les Priscille nous ont instruits à nous défier d'une voie qui, sous prétexte de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice; souvent, ces goûts sensibles et abondans qu'on croit être le fruit de la grace, sont des sentimens humains qu'une tendresse naturelle excite et qui flattent la cupidité sans corriger la vertu; et tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre, parce qu'elle est la plus conforme à l'état ordinaire de la foi. Ainsi, loin de se décourager des dégoûts qu'on

éprouve dans les voies de Dieu et de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas, parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-mêmes, il y a bien plus lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux; et que les mêmes dégoûts qui font la peine et la tristesse de notre vertu en font en même temps la sûreté et l'excellence.

Voilà les délaissemens que Marie avait éprouvés sur la terre. Il était donc juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de sa mort; qu'il fût le spectateur de ce dernier combat; qu'il vînt la soutenir dans cette dernière heure; qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie; qu'il fût lui-même son Ange consolateur; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette ame impatiente d'être réunie à lui, qu'il avait paru presque toujours se refuser et se cacher, pour ainsi dire, à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge est une amertume de zèle. Avec quelle douleur voyait-elle l'inutilité des prodiges, des instructions et de tout le ministère de Jésus-Christ dans la Judée; les piéges que les Scribes et les Pharisiens dressaient à son innocence; la défection même de ses disciples; sa mort cruelle et ignominieuse; l'ingratitude et l'endurcissement d'un peuple qui le rejetait; toutes les promesses faites à leurs pères, tous les soins que le Seigneur avait pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation et par sa perte! Le malheur de ses frères selon la chair faisait son occupatiou la plus triste et la plus ordinaire : elle offrait sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abraham, des David, des Prophètes, pour apaiser la colère de Dieu, et adoucir par la mémoire de ces hommes fidèles les crimes de leurs descendans. Aussi dans l'Évangile on nous la représente partout recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem, et des desseins de colère que le Seigneur allait faire éclater sur cette ville infidèle.

Il fallait qu'elle apprît aux ames justes, et à celles surtout qu'un saint asile met à couvert des périls du monde, à s'occuper souvent au pied des autels des maux et des besoins de l'Église, à gémir sur les scandales qui la déshonorent; à solliciter les graces du ciel pour leurs frères selon la chair, que le torrent des plaisirs et des tentations humaines emporte, et qui vivent dans un oubli entier des choses du ciel.

Et voilà cette amertume de zèle et de douleur qui avait toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptait pour rien sa propre gloire, son élévation de

grace, de lumière et de dignité, tandis qu'elle voyait le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejeté, ses prodiges soupçonnés d'imposture[1], ses disciples persécutés, et Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts que des intérêts de l'objet qu'il aime.

Il fallait donc que ce zèle d'amertume et de douleur, qui avait rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déjà dissipés, et son ame sainte entrant déjà dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes et adorables de la sagesse divine sur les événemens de sa vie, qui avaient tant contristé son zèle et sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devait revenir aux hommes des opprobres de son Fils et de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Église allait retirer de leur haine envers Jésus-Christ; ce nombre infini de martyrs qui rendront gloire à Dieu par leurs tourmens et par leur patience; cette multitude de fidèles, qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule, et qui croîtra du sang même des martyrs; les tyrans désarmés par la faiblesse de l'Évangile; les Césars convertis par l'opprobre de Jésus-Christ; les philosophes ramenés par la folie de la croix; la pompe et la magnificence de l'Église succéder à l'obscurité de ces tristes commencemens; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, et son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événemens de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avait presque toujours vécu, avaient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avait ses raisons et ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avait conduite; que tout à son insu coopérait à son salut; que les conditions mêmes qu'on suscitait à sa piété étaient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice et la perfidie qu'elle avait éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devaient une inviolable fidélité n'était qu'un moyen dont Dieu se servait pour purifier sa foi; que ces événemens si tristes, et qui, en renversant sa fortune, paraissaient en même temps si funestes à la religion, n'étaient que des voies sûres et secrètes par où Dieu voulait la sanctifier; et que la

justice de Dieu sacrifiait des peuples et des royaumes entiers qu'il livrait à un esprit d'erreur et de révolte, qu'elle les sacrifiait, dis-je, à sa sûreté et à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme et de l'erreur, qui avait si fort contristé son zèle et sa piété, servait à fortifier dans la foi un petit nombre d'ames justes qui vivaient au milieu de la contagion sans en être infectées; que les maux de l'Église, dont elle gémissait, contribuaient à sa gloire et à son triomphe; et qu'enfin, en n'exauçant pas les désirs de son cœur, le Seigneur les accomplissait d'une manière plus glorieuse à la foi, et plus utile à son salut

Hélas! mes frères, on regarde présentement l'obscurité où vivent les ames justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse; on regarde les œuvres de miséricorde et les saintes agitations, dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde nous paraîtra insensé et puéril; ces actions célèbres que les hommes avaient si fort admirées; ces entreprises conduites avec tant de secret et de sagesse; ces victoires, ces succès, ces talens éminens qui nous feront jouer un si grand rôle dans nos histoires, tout cela nous ne le regarderons plus alors que comme des scènes puériles et des amusemens d'enfant. Toute notre vie nous paraîtra une enfance continuelle : tout ce que nous avons souffert pour le monde, ces soins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir; ces complaisances et ces assujétissemens qui avaient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des maîtres qui en avaient si peu pour nous, de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos désirs et tous nos soins n'avaient pour objet que des fantômes; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit, et que l'accomplissement même de nos désirs aurait été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : Fallait-il tant s'agiter pour ne rien faire? hélas! fallait il mener une vie si laborieuse pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompés, et ressembler à ceux qui se sont fatigués, en suivant une fausse route, et qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, et qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à me-

sure que nous courions après elles ; les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisait de les désirer pour les obtenir.

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie sur la terre avait été une amertume de désir. Depuis surtout que son cher Fils eut quitté la terre, tous les désirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité : elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil; séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel. Ainsi, étrangère sur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disait sans cesse comme l'épouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels!* Sans cesse comme le Prophète, elle se plaignait de la durée de son pèlerinage ; sans cesse elle disait comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle! quand paraîtrai-je devant la face de mon Seigneur*[1] ! Morte à toutes les créatures, plus unie à son Fils par les efforts vifs et continuels d'un cœur qui s'élevait sans cesse vers le ciel, qu'attachée à la terre par les faibles liens qui l'y retenaient encore; déchirée, pour ainsi dire, et par le mouvement rapide qui portait sans cesse son ame vers son Seigneur, et par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtait encore ici-bas, elle mourait tous les jours d'amour et de tristesse, et la véhémence de ses désirs, qui faisait la plus parfaite de ses vertus, faisait aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre, nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une ame qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, et qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes et de tentations, sans cesse exposée à le perdre, et jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, sont des inquiétudes secrètes de nos crimes, sont des mécontentemens d'un monde qui nous a trompés, sont un rassasiement de toutes les créatures dont nous avons abusé, sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas qui puisse nous rendre heureux, et nous voudrions parmi les objets sensibles qui nous environnent en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût se reposer et qui fût capable de le fixer et de le satisfaire.

[1] Ps. XLI, 3.

Parmi les ames mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil et l'éloignement où nous vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jésus-Christ; on sent la tristesse et les amertumes de la vertu; mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment; on ne sent pas les ténèbres d'une raison déchue de sa dignité, tout enveloppée dans les sens, et qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité, en quoi consistaient toute sa félicité et toute son excellence; on ne sent pas la faiblesse et l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, et qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des créatures et pour aimer l'Être-Suprême; on ne sent pas, en un mot, cette contrariété de désirs entre la loi des membres et la loi de l'esprit qui rend la servitude du corps si humiliante et si insupportable à l'ame fidèle. Ces grandes sources des larmes et de la tristesse des Saints sur la terre et qui forment proprement l'état et la vie de la foi, n'entrent pour rien dans notre piété; et la raison en est qu'avec le nom et les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore; mille attachemens frivoles partagent, affaiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs, qui naissent de la faiblesse de notre foi, nous font perdre de vue les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le désir des biens éternels absolument éteint; parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent et qui nous attachent, nous perdons la grace à notre insu. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivans et sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre ame.

Mais l'ame sainte de Marie ne trouvait plus rien en elle qui ne vînt de la grace : plus de désirs que pour le ciel, plus de mouvement que pour son Dieu, plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette ame pure, dont le cœur n'était pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains et injustes, et toute recueillie dans la charité, sentait toute la désolation qu'inspire un amour violent lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses désirs. Elle retrouve ce qu'elle avait comme perdu; elle va rejoindre ce cher Fils que la malice des hommes ou plutôt les ordres rigoureux de son Père avaient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime; son

amour n'a plus rien à désirer, on rend sa félicité entière et accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemption parfaite sous l'empire de la mort, on lui avance ce moment heureux de délivrance qui n'est marqué pour les élus qu'au jour de la révélation, et elle va voir dans sa chair son Sauveur qui en était le chaste fruit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si long-temps désirée! et qui pourrait exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vue de son Fils glorieux et immortel, adoré des Anges et des Saints, et lui découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire? Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus, et que le langage de l'homme ne saurait faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes frères, c'est que la mort n'a rien que de consolant pour une ame juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avait jamais aimé, d'un monde qu'elle avait trouvé plein d'ennuis et de piéges, d'une terre où elle avait toujours vécu comme étrangère; d'un corps qu'elle avait toujours haï, combattu, crucifié et qui avait été la matière de toutes ses tentations et la source de toutes ses peines; de toutes les créatures qui, en soulageant ses besoins, les multipliaient et aggravaient sa servitude. Elle s'applaudit d'avoir méprisé des biens qui vont lui échapper, de n'avoir pas mis sa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle, de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr et de n'avoir pris des mesures que pour une autre vie où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin ce moment heureux qui va la rendre à son Seigneur, en qui seul elle avait toujours mis toute sa confiance; à ce moment, qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre et commencer le jour serein de l'éternité.

Oui, mes frères, le véritable secret de trouver la mort douce et consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlèvera; c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ses attachemens si chers qu'elle rompra; c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent, puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainsi dire, que le Juste: il meurt à tout ce qui l'environne, parce qu'il tenait à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure: il meurt à son corps qu'il avait toujours idolâtré; il meurt à ses biens et à ses places qui avaient fait l'unique objet de ses soins et de ses désirs; il meurt à ses plaisirs dont il était l'esclave, à ses espé-

rances, sur lesquelles il s'appuyait, à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyait s'être fait une demeure éternelle, à toutes les créatures presque, qui servaient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes qui l'attachent encore à la terre! Il souffre mille morts dans une seule; toutes ces séparations portent chacune leur mort particulière dans son ame, et le Prophète a raison de dire que la mort du pécheur est la plus douloureuse et la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-temps, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'Époux céleste, et qui, habitant déjà par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte et le souvenir d'une mort précieuse! (MASSILLON.)

La gloire de la mort de Marie répare les humiliations de sa vie.

Plus le Seigneur veut élever une ame à un degré sublime de grace, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes, et comme s'il était jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable qui est le fruit tout seul de la justice et de la sainteté.

Les abaissemens de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparaient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite sont des voies d'humiliation et d'obscurité. Or, je remarque trois sortes d'abaissemens dans la vie de la sainte Vierge : un abaissement de privations, un abaissement de dépendance, et un abaissement de confusion et de mépris; et je dis que son assomption dans le ciel lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaissemens de sa vie mortelle; une gloire d'élévation et d'excellence, une gloire de puissance et d'autorité, une gloire de vénération et d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considère la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non interrompue de privations tristes et humiliantes : première sorte d'abaissement. Aucune créature n'avait jusque là reçu du ciel des titres plus augustes et plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle était née du sang de David; le privilége de sa grace avait prévenu même celui de sa naissance; elle

était Vierge dans sa fécondité; enfin l'auguste qualité de mère de Dieu rehaussait en elle tous les autres titres qu'elle tenait de la naissance et de la grace; et cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune; l'excellence de sa grace fut toujours cachée sous une vie simple et commune; l'élévation de sa dignité et le titre auguste de mère de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme que son Fils avait prise; la Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth; rien ne la distingue des autres mères de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle; elle ne s'empresse pas de les détromper et de découvrir les merveilles de Dieu; elle souffre la privation de tout ce qu'elle est de grand, c'est-à-dire de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature; elle porte ce dépouillement avec joie; il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité, et, ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son Fils soit connue, et son royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que, par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparait cette ame céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avait été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, et qui devait rendre témoignage dans tous les siècles à son auguste qualité de mère de Dieu. Son corps pur et sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption; la vertu du Père la délivre d'entre les morts; les cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jésus-Christ, triomphante et glorieuse; elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avait fournie pour ouvrir le ciel à tous les hommes; elle est placée au dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances. C'est cette arche d'Israël, dit le saint évêque de Genève, qui, après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, c'est-à-dire dans un état obscur et peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe et avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jésus-Christ n'aurait pas ressuscité tout entier, et qu'une partie de sa chair adorable aurait été assujétie en sa sainte mère à la corruption, si Marie n'eût participé au privilége

de sa résurrection glorieuse. Était-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort la mère de celui qui était la résurrection et la vie ? Était-il juste qu'une chair de laquelle avait été formée la victime qui venait d'ouvrir le ciel aux hommes n'y fût pas d'abord elle-même introduite ? qu'un corps qu'elle avait préservé par une grace singulière des souillures inévitables aux enfans d'Adam participât à leur malédiction, et devînt la proie des vers et de la pourriture ? qu'un corps qui avait été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel ? et c'est pour honorer cette mort et cette résurrection miraculeuse, et satisfaire à la piété des fidèles, que l'Église a depuis long-temps institué la fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservait aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grace avait opéré en elle de grand que le Seigneur le fait éclater par un privilége qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Église, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous, comme le gage immortel de leur zèle et de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes frères, loin de souffrir avec joie les privations qui nous humilient, et qui laissent ignorer aux hommes ce que nous sommes, hélas ! tout notre soin est de nous montrer, toute notre vie est une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que, touchés de Dieu et revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talens malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice, qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris; nous nous en élevons même en secret au dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu ; comme si, plus nous paraissions nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avait pas fallu que la grace, qui nous en a dégoûtés, fût forte et abondante ; comme si les miséricordes du Seigneur sur nous pouvaient devenir le titre de notre ingratitude, et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable ; ce qui devrait nous rendre plus méprisables à nos yeux ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour nos frères. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à

la gloire de la vertu ; nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grace et les talens de la vanité, et loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes frères, rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure ; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang et notre naissance, et jusque dans ces asiles saints où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage qu'on avait semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint le faux éclat du monde et de la naissance ; on remonte encore sur une vaine boue qu'on avait foulée aux pieds ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité les distinctions qu'on avait méprisées dans le monde, et dans le sanctuaire même de l'Époux, on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse.

Mais s'il est rare de porter avec foi cet abaissement de privation dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, et dans tous les états de sa vie mortelle, elle avait toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace voulait la conduire : tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph, tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son Fils, tantôt confiée au Disciple bien-aimé, et le regardant comme le maître de ses actions et l'arbitre de sa conduite ; tantôt enfin paraissant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles ; ne paraissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les Apôtres le gouvernement de l'Église naissante ; se soumettant à leurs lois et à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée ; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle, sans qu'elle affectât aucune autorité, et se comportant comme une simple fille de l'Église, elle qui en était la protectrice et la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons et de toutes les lumières ; revêtue de la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre ; le plus ferme appui sur la terre depuis la mort de son Fils, de l'Église naissante, en laisse tout le soin aux Apôtres, et ne se réserve que

la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil et l'inquiétude des fidèles, qui, sans participer à l'éminence de ses dons et de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission et sa dépendance !

Pour nous, mes frères, ce n'est pas la soumission à l'Église qui nous coûte; cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paraît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons; nous nous vengeons de leur élévation par nos censures; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant; leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts, et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi le second caractère de gloire à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avait tant aimé, est une gloire d'autorité et d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son Fils, cette puissance qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre; elle rentre dans ses droits; elle est établie, sous Jésus-Christ, la médiatrice des fidèles, le canal des graces, l'espérance et le soutien de l'Église, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et des empires, la reine du ciel et de la terre. Oui, mes frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes que celles de l'amour de son Fils pour elle. Il partage, pour ainsi dire, avec elle son autorité; il la rend la distributrice de ses graces; il veut que nous nous adressions à elle si nous voulons tout obtenir de lui, et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi que de croire honorer la puissance de Jésus-Christ en diminuant celle de sa sainte mère. C'est lui que nous honorons en elle; ce sont ses dons que nous exaltons en exaltant les dons ineffables de Marie; c'est sa puissance que nous réclamons en réclamant celle de sa sainte mère; et elle et nous, nous ne sommes ce que nous sommes que par lui, et notre confiance en elle ne prend sa source que dans les merveilles que Jésus-Christ veut bien opérer par elle.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il suffise de se mettre sous la protection de Marie, et de lui rendre quelques hommages, pour assurer son salut; le salut éternel est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque se livre aux désirs

de la chair, quiconque ne rompt point ses passions criminelles, il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connaît pas ; elle le regarde comme l'ennemi de son Fils; elle déteste la confiance qu'il met en elle, comme injurieuse à la religion et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égaremens; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité et une raison pour y persévérer.

Et certes, mes frères, si Jésus-Christ lui-même ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté du Père céleste, Marie reconnaîtrait-elle pour ses enfans les transgresseurs de cette sainte volonté et les ennemis de la doctrine et de la croix de son Fils? Si Jésus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie et à en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jésus-Christ et de sa vérité gravé dans notre cœur? Marie ne serait donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne? sa puissance renverserait donc l'œuvre de l'Évangile et ouvrirait aux hommes une autre voie de salut que celle que Jésus-Christ lui-même leur a frayée? Quelle illusion, mes frères, de prendre dans le respect que l'Église nous inspire envers Marie le motif de notre sécurité dans le crime, et de se persuader qu'il suffit de se confier en sa protection pour obtenir, après une vie toute de crime et de passions, la grace du repentir et du pardon à la mort! Eh quoi! mes frères, notre confiance en Jésus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie et du salut, serait vaine, si nous ne vivions pas comme ses disciples, et notre confiance en Marie serait plus puissante, quoique nous marchions dans les voies du monde et des passions? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ lui-même : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diraient à Marie : Notre reine, notre refuge, notre espérance, seraient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte? Tous ceux mêmes qui ont publié la gloire de Jésus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine et agrandi son royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ses ouvriers fidèles, qu'il couronne de la couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère, et nous

croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat et la magnificence et chargé peut-être ses autels de dons et d'offrandes, seraient comptés parmi ces serviteurs vigilans à qui la récompense des justes est promise, si l'innocence de leur vie et la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages? Non, mes frères, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre faiblesse et non comme l'asile de nos passions; comme la ressource de nos nécessités et non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ; elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend que la pureté et la fidélité du cœur qui les lui offre, et n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, et toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance et son autorité dans le ciel couronne aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avait toujours vécu sur la terre.

Enfin le dernier abaissement de Marie, pendant sa vie mortelle, avait été un abaissement de mépris et de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avait porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant et si triste. Elle adorait en secret les ordres du Seigneur sur elle, et sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venait de s'opérer dans son sein, elle laissait à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissait cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençait à éprouver dans ses chastes entrailles; elle se soumettait, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine, et à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu saurait bien retirer pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation et de son opprobre.

Telle était la disposition de Marie, et voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage: dernier caractère. Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle; partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux: ces siècles heureux et si honorables à la foi furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie, et il fallait bien que l'Église encore naissante rendît déjà des honneurs solennels à cette Reine du ciel, puiqu'il s'éleva

dès lors parmi les fidèles des hommes ignorans et superstitieux qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie, lui offrirent des sacrifices et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Éternel. Ainsi, à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre; à mesure que l'Église, favorisée par les Césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté des mystères, les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de Mère de Dieu; leurs blasphèmes ne servirent qu'à réveiller la piété des fidèles; de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés sous sa protection et sous son nom à la gloire de son Fils; la religion des peuples opposa des monumens publics, élevés à l'honneur de Marie aux secrètes entreprises de ses ennemis; des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes et laisser à la postérité, dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect et de celui de leurs pères envers Marie, et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes frères? les villes et les empires se mirent sous sa protection puissante; de saintes sociétés assemblées à son nom et dévouées à son culte s'élevèrent de toutes parts; les fléaux publics cessèrent par les vœux et les hommages qu'on lui adressa; nos villes et nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtiait, et un de nos rois, dont la mémoire nous sera toujours chère parce qu'il fut un roi juste et clément, fit, pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux de tout son royaume qu'elle venait de conserver et de délivrer de la plaie qui semblait annoncer sa désolation et sa ruine. (Massillon.)

Le triomphe de Marie est la consommation des graces qu'elle a reçues.

La grace et la gloire, dit le Prophète, sont des biens surnaturels, étroitement unis dans les desseins de Dieu. L'une n'est donnée que pour mériter l'autre; la même main bienfaisante les proportionne et les égale toutes deux; de ses pures faveurs elle prétend former de justes couronnes, et jamais elle n'accorde un seul degré de grace qu'elle ne prépare en même temps un degré de gloire qui lui réponde : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* [1].

[1] Ps. v, 83, 12.

Jugeons donc, suivant cette règle, des dons de gloire que Dieu communique à Marie, par les dons de grace dont il lui a fait part; car en elle les trésors du ciel n'ont point été stériles, et elle peut dire avec bien plus de droit que saint Paul qu'elle n'a point reçu de grace qui n'ait eu pleinement son effet : *Gratia in me vacua non fuit* [1]. Il n'est pas besoin de faire ici le détail de tous les rares avantages que Marie tenait de la libéralité divine, pour justifier tous les honneurs qu'elle en reçoit, et qui en sont les heureuses suites, il suffit de remonter à leur source commune; c'est la qualité de mère d'un Dieu Sauveur. Car si, par autant de priviléges que l'Église honore dans la vie de Marie, sa conception a été immaculée, sa nativité sainte, sa virginité féconde et sa fécondité pure, ce sont là des miracles de graces dont elle est redevable à sa maternité divine. Et si, par autant de prérogatives que nous révérons en elle après sa mort, sa chair virginale demeura incorruptible, son ame bienheureuse se réunit à son corps glorieux, son entrée dans le ciel fut triomphante, et son trône placé au dessus des chœurs des Anges et au dessous de Dieu seul : ce sont là des miracles de gloire qu'on doit encore attribuer à la qualité de mère d'un Dieu Sauveur.

En effet, remarquent les Pères, cette qualité seule entre toutes les qualités surnaturelles est proprement une dignité. Les noms de Prophète, d'Apôtre et de précurseur même, sont des noms de ministère et d'office. Il n'y a que le titre de mère de Dieu qui renferme une idée de majesté et de grandeur. Or, comme toute dignité demande, pour la remplir, des dispositions convenables, elle veut aussi, pour la soutenir, des distinctions qui lui soient propres. Il faut que les personnes revêtues d'un caractère éminent et singulier l'emportent sur les autres en honneurs aussi bien qu'en mérite. L'éclat qui les environne, le lieu qu'elles habitent, le rang qu'elles tiennent, sont les marques ordinaires de dignité reconnues par le consentement général des hommes, et réglées même par la sagesse de Dieu. En aurait-il excepté sa mère? non, Chrétiens! cet éclat extérieur lui est donné dans sa résurrection; ce lieu sacré lui est ouvert dans son assomption; ce rang supérieur lui est assuré dans son couronnement : trois particularités de la gloire de Marie que l'Église célèbre en ce jour, et sur lesquels est établi, comme vous le verrez dans la suite, le culte de vénération que nous rendons à la mère de Dieu.

[1] I Cor., xv, 10.

Je l'ai dit, Chrétiens auditeurs, et vous le comprenez sans peine; rien de plus éclatant entre tous les dons de la grace que la qualité de mère de Dieu; mais rien aussi de plus obscur, entre tous les emplois du salut, que la qualité de mère d'un Dieu Sauveur. Rien de plus éclatant que la qualité de mère de Dieu, surtout accompagnée de cette innocence originelle et soutenue de cette pureté virginale qui en firent les principaux ornemens. Rien de plus obscur que la qualité de mère d'un Dieu Sauveur, attachée surtout à ce fonds d'humiliation et asservie à ce fonds d'abaissement qui en ont été les engagemens nécessaires. Sa destinée portait donc également et de l'obscurité et de l'éclat; et voilà la réponse à l'objection spécieuse des ennemis de sa gloire. Quand nous parlons aujourd'hui des honneurs de son triomphe, ils se récrient, et nous opposent sur cela le silence des Écritures et surtout de l'Évangile. Aveugles qui ne voient pas dans son seul nom de mère de Jésus, c'est-à-dire d'un Dieu Sauveur, des présages assurés d'un sort plus glorieux que celui qu'elle avait sur la terre; bien plus aveugles encore, en ce qu'ils ne discernent pas que c'était là le temps où la dignité de la mère, aussi bien que la divinité du Fils, devait être enveloppée de nuages salutaires à nos besoins, et propres à tempérer les ardeurs de notre ambition; mais que ce temps une fois écoulé, la mère ne pouvait manquer d'entrer dans les splendeurs dues à sa maternité, comme le Fils ne manque pas de rentrer dans les clartés attachées à sa personne divine.

Marie vivait donc sur la terre comme ces personnes d'une naissance illustre que des raisons particulières obligent pour quelque temps de cacher ce qu'elles sont. Nulle marque sensible ne la distinguait aux yeux des hommes; et, sans la foi, l'on ne pouvait connaître qu'elle fût la mère d'un Dieu: jusqu'à ce qu'enfin toutes ses épreuves finies, rien n'empêchât plus qu'elle ne jouît des droits de de sa dignité et qu'elle ne parût dans toute la pompe convenable à sa condition. Alors ses dépouilles mortelles, revêtues d'immortalité, comme celles de son Fils, la firent participer à son éclat, comme elle en avait partagé l'obscurité. La mort, en lui faisant payer le dernier tribut à la nature, leva toute opposition aux priviléges de la grace. Dès que Marie, par une fin aussi sainte qu'avait été le commencement et le cours de sa vie, eut passé par où avait passé son Fils, elle fut quitte de toutes les autres lois imposées au reste des hommes, et ne tarda guère à braver les horreurs du tombeau.

N'était-il pas juste, en effet, que ce corps sacré, dont était

sorti l'auteur même de la vie, ne fût que prêté comme en dépôt, et non pas livré en proie à la mort? C'est le sens d'une ancienne prière qu'on récitait en ce jour du temps de saint Grégoire, et qu'on récite encore aujourd'hui en plusieurs églises : *Veneranda festivitas! in qua Dei genitrix mortem subiit, nec tamen nexibus mortis deprimi potuit.* N'était-il pas convenable que cette chair, pour ainsi dire divinisée, et devenue une même chair avec celle de Jésus-Christ, jouît aussi des mêmes avantages, et que, déjà glorifiée dans le Fils, elle fût bientôt glorifiée dans la mère? C'est la pensée de saint Augustin, et la conséquence naturelle de ce principe qu'il suppose comme incontestable : *Caro Christi, caro Mariæ.* N'était-il pas dans les règles que cette terre virginale, préservée de toute la contagion, ne fût pas sujette à toute la malédiction du péché, et qu'employée à former le Saint des saints, elle lui devînt semblable, c'est-à-dire exempte de corruption et comblée de gloire? C'est le sentiment commun des Pères, et la conclusion qu'ils tirent de cet oracle du Prophète : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* [1].

Que ces corps plongés dans le vice, nourris de la cupidité, entretenus dans la révolte, élevés dans la mollesse, nés dans l'anathème, conçus au moins dans le péché, soient rongés des vers et réduits en pourriture, c'est un état convenable à des pécheurs d'habitude, d'inclination et d'origine. Pour le corps de Marie, qui, par un privilége particulier, ne servit jamais ni d'instrument au péché ni d'obstacle à la vertu ; qui, par un choix plus glorieux encore, a fourni le précieux sang dans lequel a été lavée l'iniquité du monde, et les traits sensibles sous lesquels a paru la sainteté même, n'avait-il pas droit de prendre sans délai ses vêtemens de gloire? C'était l'arche de la nouvelle alliance, figurée par celle de l'Ancien Testament, qui devait être incorruptible et revêtue de l'or le plus pur; c'était ce chef-d'œuvre de grace dont parle le Prophète qui devait être incessamment élevé à la droite du Souverain des monarques, dans toute la pompe de la majesté royale; c'était ce miracle du ciel que saint Jean vit briller comme un nouvel astre, environné du soleil et couronné d'étoiles. Doutez-vous que toutes ces figures prophétiques aient eu leur accomplissement dans Marie?

Eh! ne vous suffit-il pas de savoir qu'un Dieu Sauveur est son Fils? Ignorez-vous jusqu'où va la tendresse d'un fils pour une mère?

[1] Ps. xv, 10.

Jugez-en par ces riches monumens et ces superbes mausolées élevées, dit saint Augustin, pour satisfaire l'inclination des vivans et non celle des morts. Qui ne voit dans ces ouvrages des enfans des hommes leurs pieux sentimens, leurs nobles désirs, et ce qu'ils feraient pour les personnes qui leur ont été si chères, s'ils en pouvaient éterniser la vie aussi bien que la mémoire, et rendre leurs corps aussi glorieux que leurs tombeaux? C'est ce que peut un Dieu Sauveur; c'est ce qu'il doit faire un jour pour tous ses serviteurs. Pourquoi donc aurait-il différé de le faire à l'égard de sa mère? Première distinction du triomphe de Marie : son éclat extérieur dans sa résurrection anticipée.

Les personnes distinguées, outre l'appareil qui les accompagne, veulent pour leur demeure un lieu proportionné à leur dignité et convenable à leur grandeur. La mère de Dieu, tant qu'elle vécut sur la terre, fut encore privée de cette distinction. Elle était mère de Dieu, mais d'un Dieu Sauveur qui, par le choix volontaire d'une étroite pauvreté, avait à peine où reposer sa tête. Or, convenait-il que la mère fût plus privilégiée que le Fils? Et n'était-ce pas assez pour elle d'être traitée comme lui?

Il fallait donc que cette arche d'alliance, semblable à la première, habitât sous les tentes, dans ces temps de combat, de peine et de travail. Mais quand le nouveau Salomon, ce Roi pacifique, eut ouvert dans le ciel le vrai temple de la paix, elle y fut portée en triomphe, non par les mains des hommes, mais par celles des Anges. Ce fut alors, disent les Pères, que s'accomplit cet oracle du Prophète : Élevez-vous, Seigneur, vous et votre arche sainte, dans le lieu de votre repos: *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* [1] : oracle qui exprime admirablement le mystère de ce jour, et qui nous en donne la preuve la plus claire. Car cette idée d'arche sainte et de tabernacle divin, sous laquelle nous est représentée Marie, montre que son assomption triomphante n'a rien qui doive nous surprendre, et que c'est une suite inséparable de sa dignité.

Est-il en effet surprenant que ce corps virginal dont un Dieu, neuf mois durant, a fait sa demeure, qui l'a porté, qui l'a nourri, qui l'a élevé, n'ait point d'autre demeure que celle de Dieu même? Était-ce trop du ciel empirée pour recevoir ce ciel animé? et où ce sanctuaire vivant, plus saint que les saints mêmes, plus pur que les Anges, pouvait-il être placé que dans le séjour des Anges et

[1] Ps. CXXXI, 8.

des saints? Non, dit excellemment un Père de l'Église, s'il y a lieu de s'étonner de la gloire de Marie, ce n'est pas de ce que Dieu l'ait élevée sur le trône, ni de ce qu'il l'ait mise à sa droite : Salomon l'a bien fait pour sa mère. Est-il croyable qu'un homme ait porté plus loin la tendresse filiale que Dieu, qui nous en fait un commandement exprès, et qui est venu nous en donner l'exemple? Ce qui doit nous jeter dans l'étonnement, c'est que Dieu l'ait choisie elle-même pour en faire son palais et son trône. Je ne suis point surpris, ajoute-t-il, quand j'entends chanter à l'honneur de Marie ce verset du Cantique : Venez, ma bien-aimée, venez au ciel telle que vous étiez sur la terre; venez y être couronnée : *Veni de Libano, veni, coronaberis* [1]. Toute mon admiration est épuisée quand j'ai entendu l'Église lui dire de la part de Dieu même : Venez, temple choisi de la Divinité; c'est dans votre sein qu'elle veut humaniser sa grandeur et incorporer sa majesté : *Veni, electa mea! ponam in te thronum meum.* La certitude de ces dernières paroles m'empêche de douter de la vérité des premières. Seconde distinction du triomphe de Marie : le lieu de sa demeure dans son assomption triomphante.

Enfin les personnes distinguées se font surtout connaître au rang qu'elles tiennent et aux hommages qu'elles reçoivent : pouvait-on les disputer à la mère d'un Dieu Sauveur? Cette auguste qualité l'élevait au dessus de tout l'univers. Elle méritait d'y être révérée à cause de l'étroite alliance qu'elle avait avec Dieu, dont elle était la mère; elle méritait d'y être bénie à jamais, à cause de l'obligation qu'on lui avait du Rédempteur, à la mort duquel elle avait consenti, comme elle avait contribué à sa naissance. Que ne lui devait-on pas d'honneur et de respect, et par justice et par reconnaissance! Cependant quel rang tenait-elle parmi les hommes, et quelle part avait-elle à leurs hommages? Soit ignorance dans les uns, soit infidélité dans les autres, la terre, tant qu'elle y vécut, fut pour elle une véritable terre d'oubli : *Terra oblivionis* [2]. Inconnue aux gentils et méprisée des Juifs, son humilité la ravalait encore parmi les disciples, et nous la voyons partout, à l'exemple de son Fils, choisir la dernière place et briguer le dernier rang. Si elle fut quelquefois honorée durant sa vie, ce ne fut que d'un petit nombre d'admirateurs secrets. Nous ne la voyons même distinctement reconnue pour ce qu'elle est que de trois personnes choisies : d'un Ange dans son annonciation,

[1] Cant., IV, 8. — [2] Ps. LXXXVII, 13.

de sa cousine dans sa visitation, et d'une autre femme inspirée de Dieu dans le cours des prédications de Jésus-Christ. Hors de là, son Fils, d'intelligence avec elle, la laisse dans l'état le plus conforme au néant où il s'était lui-même réduit.

Mais qu'il la dédommage bien aujourd'hui dans le ciel de ses humiliations sur la terre! Elle y est exaltée, nous dit l'Église, au dessus des chœurs des Anges; elle y reçoit pour couronne le diadème de la gloire; elle y est proclamée Reine de tous les saints. Ce n'est plus seulement un Ange qui la salue pleine de grace, ce sont tous les Anges qui la félicitent d'être devenue la dépositaire de toutes les graces du ciel. Ce n'est plus seulement Élisabeth qui s'écrie à son approche: Eh! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne à moi? ce sont toutes les troupes célestes qui s'entredisent, à la vue de son triomphe : Eh! quelle est donc cette Vierge, si pleine de majesté, qui, du fond de la terre, s'élève au plus haut du ciel, et qui perce jusqu'au trône de Dieu même? *Quæ est ista?* Ce n'est pas seulement une ame fidèle, qui, charmée des oracles du Fils, publie qu'heureux est le sein qui l'a porté; c'est toute l'assemblée des élus, qui, témoins des grandeurs de la Mère, confessent que, quelque grand que soit leur bonheur, plus heureuse incomparablement est celle qui leur a donné l'auteur de leur félicité. Eh! qui de tous les saints, en effet, peut dire à Dieu : Vous êtes mon fils? Ils n'en ont tous été et n'en sont encore que les serviteurs; Marie seule en est et en sera toujours la mère. N'était-il donc pas équitable qu'il y eût autant de différence entre la mère et les serviteurs qu'entre la reine et les sujets? Troisième distinction du triomphe de Marie: la supériorité de son rang dans son couronnement solennel.

Il est donc vrai, Chrétiens auditeurs, que ce qui nous frappe davantage dans la gloire de Marie n'est après tout que la consommation des graces qu'elle a reçues; que sa glorification anticipée, son assomption triomphante, son couronnement solennel, sont autant d'apanages de l'éminente dignité à laquelle Dieu l'avait élevée. Or (attention à ceci, s'il vous plaît; voici le fruit de cette première partie), puisque c'est sur cette même qualité qu'est fondé le culte de vénération que nous devons à Marie, n'est-il pas juste que ce culte réponde sur la terre aux marques de distinction qu'elle a dans le ciel; que ce culte lui donne aussi un éclat, un lieu, un rang digne de sa grandeur, c'est-à-dire que ce culte soit un culte extérieur et public, un culte intérieur et spirituel, un culte spécial et particulier? Un mot seulement sur chacun de ces trois

caractères, pour justifier les honneurs que toute la France en ce jour rend à la mère de Dieu.

Culte de vénération pour Marie, culte extérieur et public; pourquoi? Pour répondre à l'éclat que Dieu répandit sur elle par la glorification de son corps ressuscité. Car c'est en mémoire de cet appareil de gloire dont Dieu le revêtit au moment qu'il le tira du tombeau qu'au défaut de ce corps élevé dans le ciel nous glorifions ses images sur la terre, que nous les donnons en spectacle, que nous les portons en triomphe, que nous les suivons avec des acclamations de joie et des chants d'allégresse; honneurs qui révoltent étrangement les hérétiques, et dont ils nous font un crime, comme si nous prétendions attribuer aux images de Marie une vertu divine, ou bien à Marie même un caractère de divinité! Mais au fond ce n'est pas le sujet de leur chagrin, quoi qu'ils disent; ils n'ont pas assez mauvaise opinion de nous pour nous croire capables d'une erreur ou d'une impiété si grossière. Ils savent assez que les honneurs qu'on rend aux saintes images s'adressent aux saints mêmes, et non à la pierre, au bois, au métal qui les représentent, et ils n'ignorent pas que les honneurs qu'on rend aux saints se rapportent à Dieu même, dont on honore en eux les graces et les faveurs. En vain nous opposent-ils l'Ange de l'Apocalypse, qui ne voulut pas souffrir que saint Jean se prosternât devant lui; ils sont trop éclairés pour ne pas voir que cet exemple, dont ils s'appuient, les condamne et autorise toutes les marques de respect que l'on donne aux saints et surtout à la Reine des saints. Car pourquoi, demande saint Grégoire, les Anges, qui, dans l'Ancien Testament, se laissaient adorer des hommes, refusent-ils, depuis l'incarnation, leurs prosternemens et leurs adorations : *Quid est quod ante Redemptoris adventum Angeli ab hominibus adorantur et tacent, postmodum adorari refugiunt,* si ce n'est pour nous marquer, dit ce Père, que ces purs esprits, à qui la nature humaine rendait justement hommage, rendent hommage maintenant à la nature humaine, depuis que dans Jésus et dans Marie ils la voient dans le ciel élevée si fort au dessus d'eux? *Nisi quod naturam nostram, quam prius despexerunt, super se assumptam conspiciunt.*

Ce qui allume donc si fort le zèle des hérétiques contre le culte extérieur des saints, et nommément contre celui de la Reine des saints, c'est qu'ils ne veulent pas remonter à son origine; c'est que, par un aveuglement inexcusable, ils ferment les yeux à cet éclat extérieur qui, du ciel où ils sont, rejaillit en terre sur les restes précieux qui nous en conservent la mémoire; c'est que, par une

prévention insoutenable, ils s'obstinent à croire que Dieu, moins zélé pour ses amis que les hommes dont l'affection s'étend sur tout ce qui appartient à ce qu'ils aiment, content de glorifier leurs ames, laisse leurs corps dans l'oubli et dans l'humiliation, et n'accorde en cela nul privilége à sa mère : opinion si monstrueuse qu'elle a fait horreur aux plus célèbres écrivains de leur parti, qui ont au moins excepté Marie de cette proscription générale des saints, et qui ont avoué, conformément à la créance commune des fidèles, qu'ils ne doutaient pas qu'elle ne fût en corps et en ame dans le ciel.

Pour nous, qui, mieux instruits par la foi, reconnaissons Dieu, non seulement pour l'objet, mais pour l'auteur même des honneurs publics que les saints reçoivent sur la terre ; nous qui avons appris que ce fut par son inspiration que dès l'Ancien Testament la pieuse mère des Machabées recueillit leurs membres épars, les porta avec respect entre ses bras, et adora son propre sang dans les reliques de ses enfans, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze : *Fragmenta membrorum excipiebat, reliquias adorabat;* nous qui croyons que c'est par sa révélation expresse qu'ont été découverts les précieux trésors de tant d'ossemens sacrés ; par son opération toute puissante que leurs cendres mortes ont opéré tant de miracles; par sa protection spéciale que leurs reliques, en butte de tout temps aux insultes des infidèles, restent encore exposées à la vénération publique, et jouissent ici-bas d'un triomphe immortel; convaincus, dis-je, de ces complaisances de Dieu pour ses serviteurs, avec quelle assurance de lui plaire, d'entrer dans ses sentimens, de se conformer à sa conduite, devons-nous glorifier sa sainte mère! Et puisque, pour preuve authentique de sa résurrection, depuis tant de siècles, après tant d'exactes recherches, parmi les découvertes des corps de tant de saints, nous n'avons de Marie que ses simples images, pouvons-nous douter un seul moment si Dieu veut que nous les honorions comme nous l'honorerions elle-même, par un culte éclatant, extérieur et public?

Culte de vénération pour Marie, culte, en second lieu, intérieur et spirituel, qui doit l'établir dans nos cœurs et y fixer son règne, comme Dieu l'a placée dans le ciel et en a fait sa demeure. Aussi les honneurs que nous lui rendons en ce jour ne sont pas de vaines cérémonies; ce sont les suites d'un engagement éternel à son service, promis et juré devant Dieu, au pied de ses autels; c'est le tribut d'un zèle héréditaire pour sa gloire, zèle transmis dans tous les cœurs par un vœu solennel ; c'est

le renouvellement d'une consécration générale à son nom, à ses intérêts, à sa personne : consécration faite pour toujours par un de nos rois, et ratifiée chaque année par tout le peuple français. Telle est la fin de la solennité qui nous assemble.

Et pour en prendre l'esprit, il faut que chacun de nous fasse en particulier ce que Louis XIII, de glorieuse mémoire, et ce que tant d'autres rois chrétiens avant lui ont fait publiquement à l'honneur de Marie. Ils se sont dévoués à elle, eux et tous leurs sujets; dévouons-nous-y de même, nous et tous ceux qui nous appartiennent. Ils ont, après Dieu, mis en elle toute leur confiance, et lui ont abandonné leurs plus chers intérêts; confions-nous en elle, et recourons-y sans cesse dans tous nos besoins spirituels et temporels; ils l'ont regardée comme leur bienfaitrice et comme leur mère, toute mère de Dieu qu'elle est, et sous ces deux qualités ils ont cru lui devoir et tendre amour et fidèle retour. Regardons-nous aussi comme ses débiteurs, et même comme ses enfans, quelque indignes que nous soyons d'un si beau nom, et sous ces deux titres réunissons pour elle notre reconnaissance et notre tendresse. Ils se sont engagés à défendre et à maintenir tous ses priviléges contre tous ceux qui oseraient les attaquer; ne prêtons jamais l'oreille ni aux railleries impies des libertins, ni aux avis suspects de certains esprits critiques, hardis à blâmer des pratiques de dévotion que l'Église autorise à la gloire de Marie depuis tant de siècles. En un mot, faisons régner Marie dans nos cœurs, comme ces princes pieux l'ont fait régner dans leurs états, ou plutôt comme Dieu même la fait régner dans les cieux.

Ce culte de Marie, intérieur et spirituel, est-il bien fondé? et doit-on le regarder comme un devoir indispensable à tout Chrétien? Ne nous en rapportons point, si vous le voulez, à l'exemple de tous les saints, qui nous l'ont enseigné; aux suffrages de tous les Pères, qui nous l'ont recommandé; à l'autorité même de toute l'Église, qui ne cesse de nous l'inspirer. Dans ce jour de triomphe pour Marie, c'est de la bouche de ses ennemis mêmes qu'il faut tirer sa gloire; écoutons donc sur ce sujet un des principaux chefs des dernières hérésies qui lui ont déclaré la guerre. Pouvons-nous récuser en sa faveur un pareil témoignage? C'est Oecolampade, dans un sermon fait exprès sur ce que l'on doit à la mère de Dieu. » Eh! comment n'aimerais-je pas, s'écrie-t-il, la bien-aimée « de Dieu, la souveraine des Anges, la mère du Sauveur, l'avocate « des hommes, la Reine de miséricorde? *Quomodo non amarem* « *quam ipse Deus amat, quam venerantur Angeli, quæ peperit Sal-*

« *vatorem, quæ humani generis est advocata, quæ Regina appellatur*
« *misericordiæ?* » Le père le plus dévot à la sainte Vierge parlerait-il autrement de l'amour que nous devons avoir pour elle, et des droits incontestables qu'elle a sur tous les cœurs? « A Dieu ne
« plaise, ajoute-t-il, qu'on m'accuse jamais d'être opposé à Marie :
« *Nunquam de me audiatur quasi adverser Mariam,* puisque de ne
« pas se sentir même prévenu et porté pour elle, c'est, selon moi,
« un signe assuré de réprobation : *Erga quam minus bene affici,*
« *reprobatæ mentis certum existimem indicium.* » Où trouver contre les cœurs, je ne dis pas irréligieux et indévots, mais lâches et tièdes pour Marie, une décision plus formelle et un anathème plus terrible? « Non, conclut-il, dans tout ce qui regarde l'honneur de
« Marie, je ne voudrais rien en relâcher, rien en rabattre, rien en
« diminuer : » *Nollem e cultu Mariæ aliquid diminui.* Si l'hérésie n'a pas toujours tenu le même langage, ou si elle ne l'a pas suivi en pratique, c'est à elle à s'accorder si elle peut dans ses contradictions; mais pour nous, mes frères, simples fidèles et bons catholiques, que c'est une consolation sensible d'entendre cet aveu qu'arrache au mensonge même la force de la vérité!

Enfin, culte de vénération pour Marie; culte spécial et particulier, qui lui donne sur la terre un rang semblable à celui qu'elle a reçu de Dieu dans le ciel, c'est-à-dire un rang supérieur et distingué. C'est pour cela que nous la reconnaissons et que nous l'honorons tous aujourd'hui comme notre Dame, comme notre Reine, comme celle dont nous dépendons et dont nous voulons dépendre pour l'éternité : qualité que nous n'attribuons et qui n'appartient entre tous les saints qu'à Marie, non seulement par la consécration solennelle que nos rois lui ont faite de leur sceptre et de leur couronne, mais bien plus encore par l'abondante communication que Dieu lui a donnée de sa toute-puissance. Car ce Dieu, qui, pour glorifier ses saints, leur a, ce semble, distribué son empire, en préposant à chaque nation, à chaque province, à chaque ville, ses protecteurs et ses patrons, l'a soumis tout entier à sa mère, en réunissant l'univers sous la protection générale de Marie. Quelle nation, en effet, quelle province, quelle ville chrétienne et fidèle ne la réclame pas toujours la première, comme la plus puissante médiatrice, dit saint Bernard, auprès du souverain médiateur? *Tanquam mediatrix ad mediatorem.* Ce Dieu, qui, pour accréditer ses saints, leur a divisé ses dons, dit saint Paul, en conférant aux uns le pouvoir de guérir les malades, aux autres la vertu de chasser les démons, à chacun, en un mot, quelque portion de sa souveraineté bienfaisante, en a rassemblé

toutes les richesses dans sa mère, comme dans le premier canal d'où coulent jusqu'à nous toutes ses graces. Tant de temples, tant d'autels, tant de monumens érigés de toutes parts sous le nom de Marie, en mémoire de mille bienfaits divers, ne publient-ils pas qu'elle est la dispensatrice de tous les trésors du ciel? *Nos totum habere voluit per Mariam.* Enfin ce Dieu qui, pour distinguer les mérites de ses saints, accorde plus ou moins à leur intercession, n'a point mis d'autres bornes à l'entremise de sa mère que celles de sa propre clémence. Tout ce qu'elle demande lui est accordé sur-le-champ, mais avec une étendue de faveur et de crédit qui tient, dit saint Antonin, du commandement et de l'empire : *Rationem habet imperii.* C'est ce qui fait dire à saint Bernard, par un éloquent défi que je puis bien donner ici à son exemple : Oui, je consens, Vierge sainte, que celui-là n'ouvre jamais la bouche pour chanter vos louanges, qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection, quand il l'a implorée comme il faut dans ses besoins véritables : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse.*

J'ai pour garant de votre infaillible secours ce concert unanime d'actions de graces dont retentit aujourd'hui toute la France. Elle se souvient avec reconnaissance du triste état où elle était réduite, quand, docile à la voix de son roi, et secondant ses pieuses intentions, elle se dévoua à votre service : atteinte du funeste poison de l'hérésie, qui la gagnait insensiblement parce qu'elle n'avait pas la force de s'en défaire; agitée sans cesse des troubles de religion, causes ou prétextes des horreurs de la guerre; obligée à toute heure de répandre de ses mains son propre sang pour arrêter les progrès du mal, elle n'osait plus en tenter ni même en espérer le remède. La piété de son roi la fit recourir alors au nom de Marie, nom toujours fatal à l'erreur, et redoutable à l'Enfer même, qui en est l'origine. Elle se couvrit, elle s'arma de ce bouclier de la foi par un vœu public et solennel, et ce vœu, en l'attachant au culte de la mère de Dieu, l'affranchit de la crainte des ennemis de l'Eglise. Nos pères virent humilier leurs remparts séditieux, et ils se rangèrent sous l'obéissance légitime. Nous, plus heureux, nous avons vu tomber leurs temples infidèles et périr de nos jours jusqu'à leur mémoire. Quelle faveur! (Le P. Segaud, *Pour l'Assomption de la sainte Vierge.*)

Péroraison.

Vous êtes, ô Vierge sainte ! vous êtes tout à la fois notre Reine et notre modèle ; notre Reine, par l'éclat des priviléges glorieux dont Dieu vous a honorée ; notre modèle, par les vertus célestes qui ont embelli votre vie : *Salve, Regina.* Mais à ces titres qui vous assurent à jamais notre admiration et nos hommages, vous joignez un nom qui fait notre consolation et soutient notre espérance, vous êtes notre mère : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve !* Faites connaître que vous regardez comme vos enfans les fils d'une mère coupable dont vous avez réparé la faute, en vous montrant sensible aux maux sans nombre dont nous sommes environnés : *Ad te clamamus, exules filii Evæ.* Nous vous adressons nos soupirs, nous qui long-temps abreuvés de l'eau d'affliction et nourris du pain de douleur, habitions une patrie au milieu de laquelle nous étions condamnés à vivre comme étrangers et bannis, et qui, désolée pendant de si longues années par tous les fléaux à la fois, devait plus que jamais s'appeler pour nous une vallée de larmes : *Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle.* Chaque jour, il est vrai, voit nos maux s'adoucir ; nous ne vous demandons plus de réaliser de consolantes espérances et de nous rendre des biens pour nous les plus précieux de tous, nos temples, nos autels et la pompe vénérable de nos cérémonies saintes. Non, grace à la bonté divine, comme aussi grace à votre protection puissante, la religion long-temps captive voit enfin briser ses fers ; elle a quitté les habits d'un long veuvage, et, sortant des retraites obscures qui lui servaient d'asile, ses yeux, en revoyant le trône de saint Louis, ont appris à verser d'autres larmes que celles de la douleur.

Mais, ô Vierge sainte ! au milieu de tant de biens, quelle plaie profonde l'incrédulité fit à notre patrie, et que de maux appellent encore les regards de votre miséricorde ! *Misericordes oculos ad nos converte.* Si nous adorons dans votre Fils notre Dieu, notre Sauveur et notre unique espoir, combien qui parmi nous lui disputent ses titres ! combien qui voudraient lui ravir nos hommages et notre amour ! combien qui voudraient le forcer par leurs crimes à nous délaisser et à s'échapper du milieu de nous ! O Marie ! conservez-nous ce Jésus dont vous êtes la mère. Découvrez à tous les yeux l'éclat qui environne cet adorable Maître ; conservez-nous son saint Évangile et cette antique foi qui, pendant tant de siècles, fut la sauve-garde et l'honneur du nom français : *Jesum benedictum fruc-*

tum ventris tui nobis ostende. Il est vrai, nos ingratitudes ne méritent pas un tel bienfait; mais ce miracle est digne de votre charité pour les hommes et de votre prédilection pour la France : *O clemens! ô pia! ô dulcis Virgo Maria!* Alors, environnés de nouveaux moyens de sanctification, nous en serons plus courageux à marcher sur vos traces pour mériter la couronne qui doit être la récompense de la fidélité. Ainsi soit-il. (M. Borderies, évêque de Versailles, *Pour le jour de la Purification.*)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (*Luc.*, I, 49.)

L'homme était grand dans sa première origine, parce qu'il était uni à son Dieu, et immortel. Ces deux priviléges attachés à l'innocence furent perdus avec elle, et dès lors toute la véritable grandeur de l'homme s'évanouit. Dieu, irrité de sa révolte et de son orgueil, ne vit plus que sa bassesse et son néant; il se souvint qu'il l'avait formé du limon de la terre, et, pour l'obliger à s'en souvenir lui-même, il le condamna à rentrer par la mort dans la poussière d'où il l'avait tiré. C'en était assez pour faire comprendre à l'homme coupable qu'il ne pouvait plus être grand que par l'humilité et le repentir, sur cette terre devenue sa prison et son tombeau, et que s'il lui était encore permis d'aspirer à la gloire, ce ne pouvait être que dans un monde meilleur, où la justice divine étant satisfaite, et la miséricorde le relevant de sa déplorable chute, il serait revêtu une seconde fois de l'immortalité dont l'avait dépouillé sa désobéissance. Ainsi, le péché ayant rompu ce premier pacte dont les conditions étaient si belles: Sois docile à ton Créateur, et sois heureux, et jouis dès à présent de tes hautes destinées; un second pacte bien différent y fut substitué : Sois humble durant les jours d'expiation et de douleur qui composent ta vie mortelle, et renvoie les espérances d'élévation et de grandeur au delà de la mort et du temps.

Il semble que le divin médiateur de la nouvelle alliance devait être exempt d'une loi si rigoureuse, lui qui, loin d'être pécheur, était le Saint des saints et le réparateur du péché. Mais non : par cela seul qu'il s'est fait chair, il faudra qu'il subisse l'arrêt prononcé contre toute chair; il achètera la gloire par les opprobres; et parce

qu'il doit être élevé infiniment au dessus de tous les autres hommes dans le royaume de son Père, il sera de tous les hommes le plus abreuvé d'humiliations, dans le lieu de bannissement et d'épreuve : *Hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* [1]. De là il s'ensuivait, par une conséquence nécessaire, que celle des créatures qui aurait des liaisons plus étroites avec cet adorable Sauveur, qui approcherait le plus de son incomparable sainteté, qui serait destinée à occuper la première place après lui dans le séjour de son éternité, aurait plus de part qu'aucun autre enfant d'Adam à ses ignominies, et qu'en elle comme dans son Fils les abaissemens seraient proportionnés aux futures grandeurs.

C'est ce qu'elle conçut parfaitement elle-même, et quelque dure qu'une telle condition pût paraître à la nature, elle s'y soumit avec joie; elle entra sans hésiter dans les desseins profonds et sévères de la divine Providence sur elle. Aussi, tandis que les Anges et les hommes lui parlent de sa sublime dignité, et des merveilles inouïes que le ciel opère en sa faveur, elle ne sait parler que de sa petitesse, et semble se vouloir enfoncer jusque dans le néant. Qu'un prince de la milice céleste vienne la saluer en qualité d'épouse du Très-Haut, de mère du Roi immortel des siècles; qu'il la nomme pleine de grace et bénie entre toutes les femmes, elle ne peut d'abord répondre que par son silence à des paroles trop magnifiques pour ne pas la troubler et la confondre : *Turbata est in sermone ejus* [2]; elle ne retrouve ensuite la voix que pour se nommer la servante de celui qui veut être son Fils, pour rejeter le titre de Reine et y substituer celui d'esclave : *Ecce ancilla Domini* [3]; que, bientôt après son entrée dans la maison de Zacharie, l'Esprit saint qui l'accompagne partout se communique à Élisabeth, la remplisse tout à coup de la lumière des Prophètes, et, par un autre miracle plus étonnant, fasse tressaillir d'une sainte joie l'enfant qu'elle porte encore dans son sein; que, saisie d'admiration et de respect, Élisabeth demande comment la mère d'un Dieu daigne visiter une mortelle; Marie, toujours plus humble au milieu des prodiges qui se multiplient sur ses pas, et des louanges qu'on lui prodigue, s'écrie que si le Seigneur a fait en elle de grandes choses, ce qu'elle ne peut s'empêcher d'avouer : *Fecit mihi magna qui potens est* [4], c'est sa bassesse même, son abjection et sa misère qui a attiré sur elle ses regards : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* [5], parce qu'il se plaît à élever ce qui rampe dans la poussière, et à enrichir de ses dons l'in-

[1] Luc., XXIV, 26. — [2] Ibid., I, 29. — [3] Ibid., 38. — [4] Ibid., 49. — [5] Ibid., 48.

digence du pauvre: *Exaltavit humiles... esurientes implevit bonis*[1]. Voyez comme cette admirable Vierge a pénétré tout le fond du mystère et les plus secrets conseils de Dieu; comme elle a compris que l'abaissement est ici tout le fondement nécessaire de la grandeur, et que, pour monter un jour jusqu'au trône du Verbe incarné, il faut d'abord descendre par l'humilité au dessous de toutes les créatures.

C'est ce mystère d'ignominie et de gloire qui va faire le sujet de ce discours, comme il est l'objet de la solennité que nous célébrons. Je veux donc, mes frères, en ce jour du triomphe de Marie, développer dans toute son étendue le sens de cette parole de mon texte : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses;* et, pour vous faire bien entendre en quoi consiste la grandeur de cette auguste Vierge, vous montrer premièrement qu'elle a été grande pendant sa vie par un excès d'humiliations sans exemple, qui a couvert comme d'un voile épais toute se gloire : ce sera ma première partie ; secondement, qu'elle a été grande après sa mort par une surabondance de gloire presque infinie qui a répandu sur ses humiliations mêmes un éclat immortel : ce sera ma seconde partie ; et tel est, en deux mots, tout mon dessein.

O sainte et glorieuse Mère de la Parole divine incarnée ! vous que nous invoquons au commencement de tous nos discours comme la patronne et l'inspiratrice des orateurs sacrés, souffrez qu'en ce jour où je me propose de publier vos louanges, j'implore votre secours avec une confiance toute spéciale, et j'ose espérer que dans un sujet si haut vous n'abandonnerez pas à ses ténèbres et à sa faiblesse un ministre de votre Fils, qui n'a d'autre ambition que de vous honorer. *Ave, Maria.* (Le P. de Mac-Carthy, *Pour la Fête de l'Assomption.*)

Marie a été grande pendant sa vie par ses humiliations.

Qu'y a-t-il de plus propre à éclairer l'homme, et à confondre son orgueil, que de voir tout ce que nous appelons ici-bas honneurs, élévation, gloire, éclat, dignité, réputation, méprisé de Dieu et rejeté de lui avec un si absolu dédain, que celle des simples créatures qu'il choisit entre toutes les autres pour la glorifier sans mesure, et en faire l'objet unique de son amour et de ses faveurs, celle qu'il place au dessus de toutes les puissances du ciel, et qu'il

[1] Luc., I, 52, 53.

daigne, si je puis parler ainsi, s'unir par les liens les plus intimes du sang à lui-même, soit positivement exclue de tous ces vains avantages auxquels nous accordons tant d'estime, n'y ait pas la moindre part, et soit vouée par une disposition expresse de la Providence à l'oubli et à l'opprobre, dans ce monde où les êtres souvent les plus abjects paraissent environnés de tant de bruit, de faste et de grandeur? C'était là sans doute, après les ignominies du Verbe fait chair, la plus imposante leçon que la sagesse divine elle-même pût donner à l'homme superbe et aveugle. Tout ce que notre siècle et les précédens ont vu de gens de bien humiliés, de justes foulés sous les pieds des méchans, de rois et de princes vertueux renversés dans la poussière, était bien moins capable de nous frapper et de nous instruire que les prodigieux abaissemens de la Reine des Anges et de la mère d'un Dieu. Contemplons donc attentivement un si étonnant spectacle et un si instructif exemple. Suivons tous les degrés des humiliations de Marie: j'en distingue trois principaux, et je trouve le premier dans l'obscurité presque impénétrable qui enveloppa durant sa vie tous ses titres de gloire; le second, dans l'abjection profonde où la plongèrent les opprobres de son Fils; enfin, le troisième et le plus sensible à son cœur, dans les froideurs apparentes qu'elle essuya jusqu'à la fin, de la part de ce Fils unique et bien-aimé. Appliquez vous, je vous prie.

Qu'y eut-il de grand et d'illustre dans Marie qui ne fût caché, tant qu'elle vécut, aux regards des mortels? Elle sortait de la race de David, la plus antique maison royale qui fût alors sur la terre. Jouit-elle des distinctions et des honneurs dus à une si haute naissance? Qui songea seulement à l'envisager comme une auguste princesse? Les Évangélistes eux-mêmes semblent vouloir jeter un voile sur l'éclat de son origine. S'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Quand saint Luc raconte la visite qu'elle reçut d'un ambassadeur céleste, vous croiriez, à la manière dont il s'exprime, qu'il parle de la plus obscure et de la plus ignorée des filles de Juda. « L'ange Gabriel, dit-il, fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers une vierge dont le nom était Marie: *Et nomen virginis, Maria*[1].» Soupçonnerait-on, à ce langage, qu'il s'agit du noble rejeton de tant de rois? C'était une humiliation de plus pour elle, d'habiter, loin de la patrie de David et de ses aïeux, dans une ville tellement méprisée des Juifs, que c'était un axiome reçu parmi eux, qu'il n'en pouvait rien sortir

[1] Luc., I, 27.

que de vil : *A Nazareth potest aliquid boni esse* [1] ? Quel nouveau nuage est encore répandu sur une extraction si illustre, par l'indigence où elle vit, et par l'humble condition où elle est descendue ! Elle a uni son sort à celui d'un artisan, et n'est plus connue sous d'autre titre que celui d'épouse du charpentier.

Mais, si sa naissance est obscurcie en tant de manières, ses autres avantages naturels, les graces du corps, les talens de l'esprit, les qualités de sa grande ame, brilleront-ils de plus d'éclat aux yeux du monde ? Ah ! nous pouvons présumer sans doute qu'elle réunit dans sa personne toutes les perfections même de la nature, celle qui fut l'ouvrage le plus accompli du Créateur, celle dont les Prophètes avaient célébré d'avance la beauté dans leurs cantiques, celle que l'Esprit de science et de sagesse avait remplie dès sa plus tendre enfance, dont toutes les pensées étaient célestes, tous les sentimens divins, toutes les paroles et tous les mouvemens dictés et conduits par Dieu même. Voilà ce qui nous est permis de conjecturer. Mais, du reste, tous ces dons si précieux furent tellement ensevelis dans les ténèbres et le silence de sa retraite, qu'ils ne furent point aperçus des hommes, qu'on n'en parla point, et que nous n'en pouvons rien apprendre. Tandis que les histoires sont pleines des moindres circonstances de la vie des personnages célèbres ; que les moindres mots échappés de leur bouche ont été précieusement conservés ; qu'on a recueilli avec un soin minutieux tout ce qui pouvait nous instruire de leur caractère, de leurs goûts, de leurs talens, de leurs défauts même ; que le pinceau, le burin et le ciseau, se sont disputé l'honneur de transmettre leurs images à la postérité, nous cherchons en vain à connaître les détails de la vie et des actions de Marie ; nous ne trouvons nulle part l'expression fidèle de ces traits plus qu'angéliques, où dut être empreint le charme et reluire la splendeur de toutes les parfaites vertus : nos écrivains sacrés ne se sont pas mis en peine de tracer ce caractère si beau et unique d'une créature devenue l'épouse et la mère de son Dieu ; ils nous laissent ignorer tout ce que ses entretiens et ses discours durent avoir de touchant et de sublime, se bornant à rapporter quelques-unes de ses plus courtes paroles, et n'en disant autre chose, le plus souvent, sinon qu'elle était la spectatrice attentive et muette des œuvres de la divine sagesse, et qu'elle en imprimait profondément le souvenir dans son cœur. Il fallait que, conformément aux anciens oracles, toute la gloire de cette incom-

[1] Joan., I, 46.

parable fille du grand Roi fût renfermée au dedans, et dérobée à la curiosité et à l'admiration des mortels: *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*[1].

Mais que parlé-je de ces dons naturels, quand les graces d'un autre ordre et d'un tout autre prix furent enveloppées d'une obscurité encore plus profonde? Elevez ici vos pensées, mes frères; vous savez la honte de notre race et l'antique plaie du genre humain. Le premier homme ayant reçu dans ses entrailles le venin du péché, ce poison impur et funeste coula avec son sang dans les veines de tous ses malheureux enfans. Tous naquirent pécheurs, et reçurent avec la vie le germe de la corruption et de la mort. Marie, seule de toute la postérité d'Adam, est garantie de cette affreuse corruption. Elle naît revêtue d'innocence et de gloire; elle paraît, dès le premier instant, toute belle en présence du Seigneur, sans que la plus légère tache la défigure à ses yeux: *Tota pulchra es... et macula non est in te*[2]. Elle est semblable par sa blancheur au lis éclatant qui fait l'ornement des vallées: *Lilium convallium*[3]. Au moment où elle s'élève comme un astre nouveau, pour embellir l'univers, les Anges accourent et la contemplent avec ravissement. La lumière de l'astre des nuits ne leur paraît pas plus douce; les rayons du soleil ne leur semblent pas plus purs: *Pulchra ut luna, electa ut sol*[4]. Quelle eût été la vénération des hommes pour cette admirable enfant s'ils eussent pu la voir, telle que les esprits célestes et Dieu même la voyaient! Mais rien ne la distingue à leurs yeux des autres filles de Juda; ils confondent dans la masse commune ce qu'une grace invisible et inconnue en a séparé; et la seule créature véritablement innocente qui ait jamais été sur la terre, celle qui surpasse en sainteté les séraphins eux-mêmes, n'est l'objet que des dédains et de l'indifférence du monde. Mais elle, aussi modeste que sainte, loin de s'affliger de cette injustice, elle se réjouira toute sa vie d'une erreur qui l'aide à se perdre dans la foule, au gré de son humilité.

Quels autres trésors encore cette même humilité, secondant les vues mystérieuses de la Providence, saura couvrir de voiles impénétrables! O privilége incompréhensible de la maternité divine! ô merveille adorable de la fécondité jointe à l'intégrité virginale! double prodige inouï qui élevez Marie si haut au dessus de toutes les créatures, de quelles humiliations vous allez devenir la source pour elle! Marie est vierge; cette qualité glorieuse lui est plus chère mille fois que tous les biens de la terre, que toutes les gran-

[1] Ps. XLIV, 14. — [2] Cant. IV, 7. — [3] Ibid. II, 1. — [4] Ibid. VI, 9.

deurs même du ciel; cependant elle la perd en apparence. Visitée par le Très-Haut, dont la puissance féconde, quand il lui plaît, la stérilité et le néant même, elle a conçu un fruit divin dans ses chastes entrailles. Le miracle opéré dans son sein par la vertu du Très-Haut est le secret de Dieu même confié à elle seule, et à l'une des intelligences célestes députée vers elle pour le lui annoncer; tout le reste de l'univers l'ignore; Joseph lui-même, le saint époux de Marie, n'a pas été instruit de ce mystère, il conçoit des ombrages et de tristes soupçons: elle ne rompra point pour cela le silence; elle portera sans se plaindre le poids de cette ignominie; il faudra qu'une révélation expresse d'en haut vienne désabuser ce juste affligé, au moment où il cherche les moyens d'éloigner de lui son épouse sans un éclat qui la déshonore. C'est aux ames vertueuses et innocentes à nous dire ce que dut être une telle épreuve pour la plus pure des vierges.

Mais, si Joseph est bientôt détrompé d'une erreur si injurieuse à sa vertu, il n'en faudra pas moins, par une autre erreur bien humiliante pour elle, qu'il soit réputé le père de cet Enfant de bénédiction, de ce glorieux fruit de sa virginité, qui n'a point d'autre père que Dieu. Ainsi lui sera ravi, dans l'opinion des hommes, le plus beau de ses titres. Ce qui la discerne entre toutes les femmes est précisément ce qui la confond avec le commun des mères. Le ciel, loin de manifester au dehors, par quelque signe éclatant, une merveille qui lui attirerait les hommages de tout l'univers, veut que toutes les apparences et que ses propres démarches écartent jusqu'à l'idée de la grace extraordinaire qu'elle a reçue. Quarante jours se sont-ils écoulés depuis qu'elle a mis au monde le Sauveur, elle ira, conformément à la loi, le présenter au temple, et son époux le présentera avec elle, comme si le divin Fils de Marie eût été aussi le fils de Joseph; elle se purifiera de la même manière que les autres femmes de Juda, comme si ses entrailles fécondées par le plus grand des prodiges, sanctifiées, divinisées en quelque sorte par la génération du Verbe incarné, eussent participé à la souillure des enfantemens ordinaires. O adorable Rédempteur, où est donc la gloire de votre Mère? où est votre propre gloire? pourquoi faut-il que celle qui a eu l'ineffable honneur de vous donner la vie, ne soit marquée à aucun trait sensible qui la distingue et la fasse révérer des mortels?

Les desseins de Dieu se dévoileront, mes frères; mais, en attendant, je vous demande, à vous qui êtes si avides de l'estime et des applaudissemens du monde, qui vous montrez si impatiens de

produire au dehors tout ce qui peut vous attirer son attention et ses éloges, qui ne connaissez point de plus grand malheur que d'être oubliés et confondus dans la foule, qui sacrifiez peut-être votre repos, votre santé, votre conscience même, au besoin d'occuper les autres hommes de vous; qui vous parez tous les jours de tant de fausses couleurs, afin qu'au défaut du mérite, on en loue du moins en votre présence les apparences trompeuses, je vous demande s'il est possible d'imaginer quelque chose de plus grand et de plus héroïque, qu'une modestie qui dérobe constamment à tous les regards tant de vertus, tant de dons naturels et surnaturels, des prérogatives sans exemple, une dignité supérieure à celle des Anges, qui, avec tant de titres à l'admiration, accepte volontairement le mépris, et, au lieu de la gloire la plus méritée, embrasse avec joie les opprobres.

Avançons. On a vu des mères se résoudre sans peine à vivre dans l'obscurité, pourvu que leurs enfans fussent dans l'éclat; et, comme si leur existence eût passé toute entière dans ceux à qui elles avaient donné le jour, regarder les honneurs rendus à ceux-ci comme leur étant personnels à elles-mêmes, et y trouver de quoi contenter pleinement leur ambition. Marie avait un Fils unique, pour qui seul elle respirait. S'il eût été glorifié comme il devait l'être, qu'aurait-elle eu à désirer? quel lustre n'aurait pas rejailli sur elle des hommages et de la vénération dont il eût été l'objet? Mais au contraire quelle nouvelle ombre les ignominies du Fils vont répandre sur la vie déjà si humble et si obscure de la mère! C'est ici le second degré des abaissemens de cette auguste Vierge.

Ah! sans doute, lorsqu'un Ange lui annonçait que le saint Enfant qu'elle allait concevoir serait si grand qu'on le nommerait le Fils du Très-Haut, qu'il s'assiérait sur le trône de David, et règnerait éternellement sur la maison de Jacob, elle eut droit d'espérer que toutes les circonstances de sa naissance et de sa vie seraient brillantes et glorieuses. Dut-elle croire, après de si magnifiques promesses, que, lorsque le temps de l'enfanter serait venu, elle se verrait exclue de toutes les maisons de Bethléem, et ne trouverait d'autre asile pour le mettre au monde qu'une pauvre et affreuse étable, où, exposé aux injures de l'air, il ne serait réchauffé que par l'haleine de vils animaux? Dut-elle s'attendre que quand ses jours seraient menacés par Hérode, au lieu de voir les légions célestes se ranger autour de son berceau pour le défendre, elle serait réduite à fuir précipitamment avec lui sur une terre étrangère, et jusque chez une nation idolâtre, où il souffrirait en

silence les outrages faits à son Père, et les honneurs de la Divinité transportés aux démons mêmes? Eut-elle lieu de penser que ce nouveau roi, si pompeusement annoncé, vivrait trente ans muet et ignoré dans l'atelier de Joseph, partageant avec lui de pénibles et grossiers travaux? Mais surtout, ô la plus humiliée des mères! pouviez-vous prévoir que, lorsqu'enfin sortant de sa retraite, il enseignerait publiquement cette doctrine pure et sublime qu'il avait puisée dans le sein de son Père, lorsque, faisant les œuvres prédites par les Prophètes, il guérirait les boiteux et les aveugles, rendrait l'ouïe aux sourds et ressusciterait les morts, douze pécheurs se déclareraient seuls ses disciples : que, tandis que la multitude ignorante s'empresserait autour de lui, les grands, les doctes, les prêtres et les pontifes s'attacheraient à le calomnier et à le contredire, feraient de ses actions et de ses discours le sujet de leurs plus amères dérisions, le traiteraient hautement d'imposteur, de séditieux, de blasphémateur, et enfin de magicien et d'homme possédé du démon? Quels furent alors les sentimens de votre cœur maternel? hélas! mais quels furent-ils ensuite, et dans quel abîme d'humiliation fûtes-vous plongée, lorsqu'il fallut voir ce Fils, sur qui reposaient toutes vos espérances et toute votre gloire, livré à la fureur de ses ennemis, chargé de liens comme un malfaiteur, déclaré digne de mort par le conseil suprême de la nation, traîné de tribunal en tribunal, devenu le jouet des valets et des soldats, inhumainement flagellé, portant pour marques de sa royauté méprisée un vil lambeau de pourpre et une sanglante couronne d'épines, dévoué par le cri unanime de tout le peuple au plus cruel et au plus ignominieux des supplices? Poursuivrai-je?.... Je ne comprends plus votre constance, ô Marie, quand vous le suivez jusqu'au Calvaire, marchant sur les traces de son sang; que, témoin volontaire de la plus horrible des catastrophes, vous vous tenez de bout auprès de lui, pendant qu'il est dépouillé par les bourreaux, cloué à ce fatal gibet, élevé nu dans les airs entre deux scélérats. Pûtes-vous bien entendre, dans ces terribles momens, les railleries atroces de ses persécuteurs, les défis insultans qu'ils lui adressaient, leurs accens de joie et de triomphe mêlés aux gémissemens et aux soupirs de votre Fils mourant? Oh! combien de fois les outrages dont on l'accablait retombèrent-ils sur vous! combien de fois (car en pourrions-nous douter?) ces barbares qui vous connaissaient, dirent-ils en vous montrant avec insulte : La voilà, la mère de celui qui se disait le Christ, et qui ne peut maintenant se sauver de nos mains! *Oppro-*

bria exprobrantium tibi ceciderunt super me[1]. Ah! ce que je ne comprenais pas, il n'y a qu'un instant, je commence à le concevoir. Vous êtes venue à ce déchirant spectacle, vous n'avez pas eu pitié de votre propre douleur; vous avez surmonté toutes les forces de la nature, parce qu'il fallait que vous bussiez le calice d'opprobre jusqu'à la lie, et que votre confusion fût presque égale à celle de la victime des péchés du monde : *Operuit confusio faciem meam*[2].

Après cela, y aura-t-il encore un autre degré d'humiliation pour Marie? Oui, mes frères, malgré l'aveuglement des Juifs, elle savait que son Fils était le Verbe de Dieu; elle ne connaissait point d'autre gloire véritable que celle qui vient de lui; s'il l'eût honorée devant les hommes, c'en eût été assez pour compenser abondamment toutes ses ignominies. Mais cet adorable Sauveur, se conformant en toutes choses aux desseins de la sagesse éternelle et voulant consommer le mystère des abaissemens de cette ame sainte, la traita souvent avec des rigueurs apparentes qui furent pour elle la plus sensible des épreuves. Nous ne lisons pas dans l'Évangile qu'il lui ait donné une seule fois en public le nom si doux et si honorable de mère. Les seules paroles qu'on nous apprenne qu'il lui ait adressées, semblent être des leçons sévères. Dès sa douzième année, il la reprend, dans le temple, de l'inquiétude avec laquelle elle l'a cherché pendant trois jours, après l'avoir perdu; et comme si cet effet de la tendresse maternelle eût été l'usurpation d'un droit qu'il ne lui reconnaissait pas : Pourquoi me cherchiez-vous? lui dit-il; ne saviez-vous pas que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père? Lorsque, plusieurs années après, aux noces de Cana, elle ose témoigner le désir de lui voir faire un miracle, par ce seul mot où il paraît néanmoins tant de réserve : « Mon Fils, ils n'ont point de vin; » quelle réponse elle entend en présence d'une nombreuse assemblée, et dans la première occasion où il manifeste au monde sa puissance : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas venue; *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea*[3]. Ce n'est pas (et j'espère que personne ne s'y méprend) qu'il n'eût pour elle, comme homme, toute la déférence et tout le respect du fils le plus tendre et le plus soumis; mais lorsqu'il lui parlait ainsi de toute la hauteur, si je puis le dire, de sa divinité, comme pour empêcher qu'on n'oubliât la distance qui sépare la créature du Créateur, quel coup pour un cœur sensible! Quelle humiliation pour une mère! Que sera-

[1] Ps. LXVIII, 10. — [2] Ibid. 8. — [3] Joan., II, 4.

ce donc quand il semblera la méconnaître et la désavouer à la face de tout le peuple? Imaginez, si vous le pouvez, une mortification plus cuisante que celle-ci. Un jour qu'il était environné de la multitude, et qu'il l'entretenait du royaume de Dieu, sa mère et ses proches qui dans le langage de l'Écriture sont nommés ses frères, le cherchent avec empressement et demandent à lui parler sans délai; on l'en avertit : *Ecce mater tua et fratres tui foris stant, quœrentes te*[1]. Que fera-t-il? Vous vous rappelez que, dans une circonstance assez semblable, des disciples de Jean-Baptiste étant venus l'interroger de la part de leur maître, non seulement il daigna interrompre sa divine prédication pour satisfaire aux demandes du saint précurseur, mais il saisit cette occasion de faire publiquement son éloge, de le proclamer devant toute la foule qui l'écoutait, Prophète, plus que Prophète et le plus grand entre les enfans des femmes. Va-t-il rendre un pareil témoignage à Marie? Ah! mes frères, à peine lui a-t-on dit que sa mère et ses proches l'attendent, qu'élevant la voix il s'écrie, comme si on lui eût parlé de personnes étrangères et inconnues : Qui est ma mère et qui sont mes proches? *Quœ est mater mea et qui fratres mei*[2]? Puis, étendant la main vers ses disciples, il ajoute : Voilà ma mère et mes proches : *Ecce mater mea et fratres mei*[3]. O Vierge qui le portâtes dans votre sein, est-ce de cette sorte que vous vous attendiez à être honorée par votre Fils? Mais que je suis encore bien plus étonné de ses rigueurs à votre égard, quand je me transporte à la dernière scène de sa vie! Écoutons ici l'Évangéliste, mes frères. Jésus voyant du haut de sa croix sa mère et le disciple qu'il aimait, debout auprès de lui, dit à Marie en lui montrant son disciple : Femme, voilà votre fils; puis il dit au disciple : Voilà votre mère. O parole accablante! Quoi! Seigneur, vous n'avez pas en expirant de nom plus doux à lui donner que celui de *femme!* un autre sera son fils! un étranger l'appellera de ce nom de mère que vous lui refusez! *Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua*[4]. Les liens qui l'unissent au fruit de ses entrailles sont-ils donc rompus? est-elle dégradée de la maternité divine? Hélas! n'était-ce donc pas assez d'humiliation, assez de désolation pour elle d'être témoin de votre supplice et de votre mort, sans que votre dernier adieu lui-même, qui devait la consoler, mette le comble à sa confusion et à sa douleur? Allez donc, ô vous dont les inconcevables amertumes ne doivent recevoir aucun adoucissement! allez, après avoir vu toute votre gloire se changer pour vous en oppro-

[1] Matth., XII, 47. — [2] Ibid., 48. — [3] Ibid., 49. — [4] Joan., XIX, 26, 27.

bre, habiter la maison de votre nouveau Fils; vous y vivrez encore long-temps non moins obscure ni moins oubliée des hommes, après la résurrection glorieuse et le triomphe de celui à qui vous donnâtes le jour, que vous ne l'étiez auparavant. Ni le disciple qui vous retira dans sa demeure et qui fut l'appui de votre vieillesse, ni aucun autre des écrivains sacrés ne nous apprendra rien des dernières années de votre sainte vie. Nous saurons que Magdeleine et les autres saintes femmes, que les Apôtres et les disciples furent honorés des apparitions et des visites de votre Fils ressuscité; nous ignorerons si la même faveur vous fut accordée. Votre nom ne sera plus prononcé qu'une seule fois dans nos Écritures, et votre mort n'y sera même point racontée.

O Mère du Dieu caché, du Dieu anéanti, vous avez rempli votre destinée. Vous avez partagé ses anéantissemens et ses ignominies; vous les avez portés comme lui jusqu'à la dernière heure; la carrière de douleur et d'opprobre est enfin fermée pour vous : une autre de joie et de gloire va s'ouvrir. Mais il convenait qu'avant d'y entrer, vous fissiez preuve d'une magnanimité et d'une constance supérieures à des afflictions dont nulle autre que vous n'eût pu soutenir le poids. Il convenait qu'avant de paraître grande au sein d'une élévation sans bornes, vous fissiez admirer un autre genre de grandeur dans des abaissemens sans mesure : *Fecit mihi magna qui potens est.* (Le P. de MAC-CARTHY.)

Marie a été grande après sa mort par une surabondance de gloire presque infinie.

Rien ne me cause plus d'étonnement que de voir des hommes, dont l'esprit ne semble point rampant et vulgaire, se refuser à croire que le Rédempteur du genre humain et sa sainte mère aient pu vivre ici-bas dans l'abjection et les opprobres, comme si un tel partage eût été incompatible avec la divinité de l'un et avec l'auguste prérogative de l'autre. Il faut que ces hommes, plongés dans les sens et éblouis par le vain spectacle de ce monde qui passe, soient incapables de comprendre que leur vie qui s'écoule si rapidement n'est rien; que l'espace même des siècles et toute la durée du temps n'est qu'un point imperceptible dans le vaste abîme de l'éternité; que les œuvres de Dieu s'ébauchent et se préparent dans le siècle présent pour recevoir leur forme et leur perfection dans le monde à venir; que des humiliations passagères qui se changent en une éternelle gloire n'avilissent point la vertu, mais lui donnent un nouveau lustre et qu'elle sort plus belle et plus éclatante du sein de

l'obscurité et des ignominies, comme la lumière autrefois jaillit pure et éblouissante de la nuit et du chaos.

Voyons donc les trois degrés d'abaissement de Marie remplacés par un triple degré d'élévation et de gloire.

Premièrement, les sombres voiles qui cachaient toute sa beauté, tous les trésors de grace qui étaient en elle, sont déchirés par la mort. Quelles grandes choses j'ai maintenant à vous décrire! Mais, où trouverai-je des paroles pour les exprimer? Venez à mon secours, ô Esprit saint, auteur de ces merveilles; parlez vous-même par ma bouche, ou donnez-moi l'intelligence des divins livres où sont renfermés vos oracles, afin que je puisse découvrir, sous tant de figures diverses, les traits par lesquels vous peignez le triomphe de l'épouse.

Faut-il que Marie meure? porte-t-elle dans son sein le principe de la mortalité, elle qui est née exempte du péché et de la concupiscence qui nous faits mortels? Ah! voudrait-elle ne pas mourir, après que son Fils bien-aimé, le Fils du Dieu vivant est mort? Le Fils et la mère sont arrachés l'un et l'autre à la vie par une cause extraordinaire. Jésus expire par un ordre de sa souveraine et toute-puissante volonté; Marie, par un effet de son amour: Jésus s'immole parce qu'il ne veut pas laisser périr le genre humain; Marie se consume, parce qu'elle ne peut plus vivre loin de celui qu'elle chérit uniquement. Depuis qu'il a disparu de la terre, elle languit; l'ardeur de ses désirs est comme un feu qui la dévore; et c'est elle qui dit par la bouche du Prophète: *Amore langueo* [1]. Il ne faut rien moins qu'un miracle prolongé pour la retenir si longtemps dans les liens du corps après le sacrifice du Calvaire. Elle demande son bien-aimé à toutes les créatures, elle les prend toutes à témoin de ses soupirs, et les conjure de lui attester à lui-même qu'elle ne peut plus endurer le tourment que lui cause la profonde et incurable blessure de son cœur: *Adjuro vos, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei* [2]. Il se laisse enfin toucher à tant de larmes, il l'appelle à son tour, et lui dit: Sors de ta prison, ô épouse; prends ton vol en liberté, ô chaste colombe! *Surge, amica mea, columba mea, et veni* [3]. Cesse de gémir; cette triste saison de la vie mortelle est passée pour toi; l'hiver n'est plus, les orages et les douleurs sont finis à jamais: *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit* [4]; un printemps éternel succède; viens en jouir dans le véritable Éden, et y recevoir les embrassemens de ton

[1] Cant. II, 5. — [2] Ibid. V, 8. — [3] Ibid. II, 13. — [4] Ibid. II, 11.

Dieu : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa* [1]. A ces mots, les flammes dont elle est embrasée redoublent leur activité; et son ame sainte, semblable à un parfum exquis, à un encens d'agréable odeur qui se fond dans un brasier ardent, s'exhale tout entière, et s'élève comme une vapeur odoriférante jusqu'au ciel : *Sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* [2].

Cependant son corps sacré demeure inanimé sur la terre. Oui, mes frères, inanimé, mais non sujet à la corruption, comme les nôtres. Eh quoi! l'ancienne arche des Hébreux fut incorruptible, et l'arche vénérable de la nouvelle et éternelle alliance ne le serait pas! Le bois qui renferma les tables de la loi et la manne du désert fut défendu contre la pourriture et les vers, et le corps qui porta, qui conçut l'Homme-Dieu leur serait livré! Ce temple vivant, qu'habita pendant neuf mois le Verbe divin, serait dissout et réduit en cendre! cette chair virginale, qui est une même chair avec celle de Jésus-Christ, puisque celle-ci est une portion de celle-là, serait défigurée et flétrie par les affreuses suites de la mort! Non, non, ne le croyez pas! Les restes précieux de Marie descendront dans le sépulcre, parce que ceux de son Fils y descendirent; mais ils seront confiés comme un dépôt à la tombe, et ne lui seront pas abandonnés comme une proie. Bientôt, ô merveille! oh! que j'ai de joie à le publier! ils se ranimeront, ils triompheront pleinement de la mort, par la vertu de celui qui, le premier, la vainquit en ressuscitant glorieux. Sa mère (eh! ne devait-il pas en être ainsi?) ressuscitera la première après lui. Cette grace, que les autres élus attendront jusqu'au dernier jour, est avancée une fois, et par la plus juste exception, en faveur de la plus sainte des créatures.

Mais en quel état elle sort et renaît du tombeau! quelle nouvelle et florissante jeunesse! quel éclat de grace et de beauté! Je la vois qui change et se transfigure toute entière en la ressemblance de celui qui daigna se rendre semblable à elle en se revêtant de la nature humaine dans son sein. Où sont ici les expressions, où sont les images et les figures pour peindre ce que nul homme n'a vu, ce que nul esprit mortel ne saurait imaginer? Ah! la première Ève fut belle au moment où elle sortit pure des mains du Créateur, parée de tous les charmes de l'innocence, revêtue de la majesté qui convenait à la Reine de la nature, et portant sur son front l'auguste caractère de la ressemblance divine. Mais que la seconde Ève est bien plus belle encore, au moment où victorieuse de l'Enfer et

[1] Cant. v, 1. — [2] Ibid. III, 6.

foulant à ses pieds l'antique serpent qui séduisit la mère commune du genre humain, elle va entrer en qualité de reine du ciel dans son nouveau royaume! Quel spectacle fut donné alors, non plus aux habitans de la terre qui n'en étaient pas dignes, mais à toutes les immortelles troupes de la milice céleste! Depuis l'Ascension de leur divin roi, elles n'avaient rien vu de si ravissant que l'Assomption de Marie. Je parle d'après les Écritures interprétées par les saints Pères. Voyez leurs légions s'ébranler, se précipiter au devant d'elle, contempler avec étonnement et avec amour une beauté qui les surpasse, une splendeur qui presque les éblouit; s'interroger mutuellement et se dire : Quelle est donc cette incomparable créature qui, de ces régions éloignées, s'élève d'un vol si majestueux vers nous, soutenue par son bien-aimé et toute inondée de parfums et de délices? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* [1] ? Mais, ô Anges de Dieu ! qu'apercevez-vous donc qui puisse encore vous surprendre, accoutumés comme vous l'êtes aux spectacles du ciel? Celle que vous admirez surpasse-t-elle en éclat ce brillant flambeau des nuits qui règne dans le firmament en l'absence de l'astre du jour? Ah! répondez-vous, la lune est l'escabeau de ses pieds : *Luna sub pedibus ejus* [2]. Est-elle donc plus éblouissante que ces grands corps lumineux, ces étoiles magnifiques dont la main du Tout-Puissant a orné la voûte des cieux? Ah! douze des étoiles les plus belles, rangées autour de sa tête, forment à peine une couronne digne d'elle : *Et in capite ejus corona stellarum duodecim* [3]. Eh quoi! l'emporte-t-elle donc aussi sur le soleil lui-même? répand-elle plus de feux et de lumière? Ah! le soleil qui efface tout, n'est que son vêtement et comme le manteau dont elle se couvre : *Mulier amicta sole* [4]. O mes frères! si tels sont ses ornemens et sa parure, que penserons-nous de sa personne? de ce visage presque divin; de ces yeux auxquels je ne puis plus rien comparer dans l'univers; de ce front auprès duquel la sérénité du plus beau ciel paraîtrait sombre? Que dirons-nous de cette ame, image pure, et après l'ame de Jésus-Christ image la plus fidèle de Dieu même où se réfléchissent comme dans un miroir, la sainteté du Père, la sagesse du Verbe, la charité de l'Esprit d'amour; de sorte que sa perfection et sa beauté est pour ainsi dire celle même de la Trinité adorable? C'est dans cette splendeur que vont disparaître et se perdre toutes les humiliations de sa vie, comme

[1] Cant. VIII, 5. — [2] Apoc., XII, 1. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

on voit de légers nuages se dissiper et s'évanouir aux ardeurs des rayons du midi.

Voilà le premier degré de la gloire de Marie : tant d'obscurité remplacée par l'éclat de son triomphe, et l'indifférence des hommes vengée par l'admiration des Anges.

Montons plus haut. Les ignominies de son Fils ont formé le second degré de son abjection : l'exaltation de ce même Fils fait le second degré de sa gloire. Mais où vais-je m'abîmer, mes frères? D'un océan de merveilles je me plonge dans un autre encore plus profond et plus vaste : *Abyssus abyssum invocat* [1]. C'est de la puissance et de la majesté du Fils de l'homme dans son royaume immortel qu'il me faut parler maintenant. Quelle majesté! quelle grandeur ineffable! Parce qu'il s'est humilié, dit saint Paul, jusqu'à mourir sur la croix, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les Enfers. Marie donc, en entrant dans la céleste Sion, y voit tout prosterné devant celui qu'elle a porté dans son sein : les vingt-quatre vieillards qui représentent toute l'Église des prédestinés, jetant à ses pieds leurs couronnes; les Anges de tous les chœurs donnant mille signes en sa présence de leur adoration profonde. Elle entend les voûtes éternelles retentir sans interruption de ses louanges, et tant de voix les répéter nuit et jour, que le bruit de leurs concerts ressemble à celui de cent fleuves précipitant leurs ondes ou de la vaste mer agitant toutes ses vagues : *Audivi vocem de cœlo, tanquam vocem aquarum multarum* [2]. Pour lui, assis au plus haut des cieux sur un trône d'où partent sans cesse des feux et des éclairs, il habite avec son Père au sein de la lumière inaccessible. De là il donne des lois à l'univers, règle par sa souveraine volonté tout ce que les aveugles mortels attribuent au hasard, à la fatalité, aux combinaisons des politiques, à l'ambition des conquérans, aux caprices des maîtres de la terre; se joue des projets et des espérances de ses ennemis, tourne les obstacles en moyens, fait servir le mensonge au triomphe de la vérité, les passions et les crimes à celui de la vertu, les excès de l'impiété à l'affermissement de la religion, et développe à travers ces grands mouvemens et ces continuelles vicissitudes des choses humaines, l'ordre invariable de ses éternels et infaillibles desseins : *Portansque omnia verbo virtutis suæ... sedet ad dexteram majestatis in excelsis* [3]. A ses côtés est

[1] Ps. XLI, 8. — [2] Apoc., XIV, 2. — [3] Hebr., I, 3.

sa mère, non plus comme au pied de sa croix, enveloppée dans les humiliations et les douleurs de son Fils, comme dans un sombre nuage, mais perdue dans les rayons de sa gloire; non plus mère désolée, mais bienheureuse reine, partageant sa puissance et les hommages qui lui sont rendus: *Astitit regina a dextris tuis*[1]. O mon Dieu, daignez élever nos pensées au dessus de cette boue de la terre où elles rampent, et nous apprendre à contempler souvent les grands objets de l'éternité, afin que nous n'ayons pas le malheur de sacrifier à de vils intérêts d'un moment, à des plaisirs profanes qui nous souillent, à un faux honneur qui nous trompe et nous dégrade, les vrais biens, les délices pures et la solide gloire pour lesquels vous nous avez créés.

Ce qui met le comble aux grandeurs de Marie et en fait le dernier degré, c'est qu'elle est non seulement glorifiée avec Jésus-Christ, mais surtout glorifiée par lui-même. C'est ici le dédommagement de ces froideurs apparentes qui lui causèrent de si cuisans chagrins pendant sa vie. Il lui donne maintenant et le nom de mère et tous les droits, tous les honneurs qui y sont attachés. Il l'élève, en cette qualité, incomparablement au-dessus, non seulement de tous les Saints, mais de toutes les hiérarchies des Esprits célestes. Il veut que toutes lui obéissent et la reconnaissent pour reine. Il l'a établie la médiatrice des hommes auprès de lui, comme il est leur médiateur auprès de son Père, la protectrice de son Église, l'arbitre des royaumes et des empires, et lui a promis de ne rejeter aucune de ses demandes. De là ce culte si ancien, si solennel, si universel, que l'Église catholique lui rend sous ce titre auguste de mère de Dieu; culte bien inférieur à celui qui n'est dû qu'au souverain Être, mais aussi très supérieur à tout autre. Oh! combien tous ceux qui ont mis en elle leur confiance et l'ont invoquée dans tous les besoins, ont éprouvé d'heureux effets de sa puissante intercession! Combien de fois elle a adouci le sort des infortunés, brisé les chaînes des captifs, sauvé du naufrage ceux qui périssaient sur les flots, ramené des voies de l'erreur et de la région des ombres de la mort ceux que l'hérésie ou l'impiété avait séduits, rendu à eux-mêmes de jeunes cœurs que les plus violentes et les plus dangereuses passions avaient entraînés, converti des pécheurs endurcis dont le retour semblait désespéré, comblé des plus rares faveurs du ciel des ames pieuses et ferventes qui lui avaient voué un respect et un amour filial! Qu'on lise ce

[1] Ps. XLIV, 10.

que les Bernard, les François d'Assise, les Bonaventure, les Thérèse ont raconté de tant de prodiges opérés, de tant de victoires remportées sur l'Enfer, par la seule invocation de son nom. Quel prince, quelle nation, quelle race royale s'est jamais mise en vain sous sa protection? Plusieurs discours suffiraient à peine pour rapporter, je ne dis pas les faits particuliers et obscurs, mais les miracles éclatans et publics, qui dans la suite des siècles ont eu, en quelque sorte, le monde entier pour témoin. Je n'essaierai donc pas de les rapporter ici en détail: je ne parlerai pas même de cette fameuse bataille navale de Lépante, où les immenses armées du fier Musulman, assurées de marcher à de nouvelles conquêtes, enflées de tant de succès, et comme un torrent débordé qui a rompu presque toutes ses digues, n'ayant plus qu'une dernière barrière à renverser pour se répandre et pour inonder toute l'Europe, furent tout à coup arrêtées, terrassées, mises en fuite par un faible ennemi qu'elles étaient accoutumées à mépriser et à vaincre; où la chrétienté entière fut sauvée du plus grand des périls, et les vastes espérances des infidèles abattues pour jamais, par une intervention si manifeste de la Mère de Dieu, que la gloire de ce triomphe lui fut universellement attribuée, et que le saint pape Pie V institua à cette occasion la fête si connue de Notre-Dame de la Victoire, qui se célèbre encore dans tout le monde catholique. (Le P. de Mac-Carthy.)

Triomphe de Marie favorable à nos intérêts.

Je trouve entre l'Ascension de Jésus-Christ et l'Assomption de Marie un rapport et une ressemblance dont chaque trait peut devenir une source d'instructions utiles pour les Chrétiens. Réunissons ces deux mystères, dont le parallèle, sans rien ajouter de trop à la gloire de la Mère, sans rien diminuer de la gloire du Fils, nous montrera dans l'un et dans l'autre des guides assurés, des protecteurs puissans : des guides, pour nous conduire dans la route du ciel; des protecteurs, pour nous en aplanir les obstacles. En faut-il davantage pour nous intéresser à leur triomphe, et nous faire regarder Marie en particulier comme la mère des hommes, qu'elle instruit par son exemple, qu'elle soutient par ses secours?

Jésus et Marie, victimes et vainqueurs de la mort, s'élèvent au ciel après une vie, commencée par l'un dans les larmes de notre faiblesse, reçue par l'autre dans les disgraces de la fortune; continuée par celui-ci dans les travaux de la pénitence, malgré l'éter-

nité de bonheur dont il jouit; soutenue par celle-là dans les rigueurs de l'indigence, malgré les richesses de la royauté qu'elle attend; consommée pour nous par ce Dieu immolé, dans les douleurs et la honte des supplices; terminée comme la nôtre par cette Vierge soumise, dans la décadence et les humiliations de notre nature.

Par le premier de ces deux mystères, le ciel devient l'empire du Fils; par le second, le ciel devient le séjour de la Mère. Il y monta par une vertu qui lui était propre, elle y monte par une faveur qui lui est communiquée. Dans l'Ascension, je vois le triomphe d'un Dieu anéanti auparavant jusqu'à partager la honte et les faiblesses de ses créatures; dans l'Assomption, je vois une créature ennoblie jusqu'à entrer en partage de la gloire et de la félicité de Dieu même... La Divinité s'était éclipsée dans lui, sous les voiles de l'humanité; l'humanité est honorée dans elle des splendeurs de la Divinité. Ce triomphe était dû à Jésus Christ, par les droits de son union avec le Père céleste dont il n'avait pas cessé d'être le Verbe en devenant le Fils de l'homme. Ce triomphe était mérité à Marie par le privilége de son alliance avec le Verbe éternel dont elle était devenue mère sans cesser d'être Vierge. Jésus ressemblait à Marie, dans l'ordre de notre nature et comme sorti de son sein; Marie ressemblait à Jésus dans l'ordre de la grace et comme affranchie par lui du péché. Tous deux, dit saint Augustin, revêtus d'une même chair, agissaient par le même Esprit. Or, ajoute ce Père, cette ressemblance de nature et de grace qui les unissait sur la terre, était un gage de cette ressemblance de gloire qui les unit dans le ciel; ils y règnent, le Fils sur un trône à la droite du Père, la Mère sur un trône à la droite du Fils; mais à quel prix l'un et l'autre?

Vous le savez, Messieurs, la vie mortelle du Sauveur ne fut qu'un tissu de persécutions sanglantes, tramées d'abord contre son enfance par la jalouse fureur d'un tyran, suscitées dans la suite contre sa doctrine par l'hypocrite ambition des Pharisiens, terminées sur le Calvaire, malgré son innocence, par la rage sanguinaire des bourreaux. Le Fils de l'Éternel était venu parmi les hommes sur la trace du sang de ses Prophètes, et son sang répandu par les hommes marqua ensuite la route de ses Apôtres. Pour Marie, si les annales de notre foi font descendre à nos yeux d'abord les Anges comme ses ministres, ensuite un Dieu comme son Fils, que de traits affreux viennent obscurcir le brillant tableau qu'elles nous tracent de sa gloire! Je la vois aussitôt haïe des hommes que favorisée par son Dieu, ne pas trouver dans un royaume qui appartint à ses ancêtres un asile pour un Fils adorable à qui le royaume du ciel appartient;

chassée d'Israël dont elle est la gloire et porte la destinée, ne rentrer dans la Judée que pour offrir sur un autel sanglant l'auguste Fils qu'elle avait reçu de la miséricorde pour le rendre à la justice de son Dieu ; participer dans le cours de sa vie mortelle à tous les opprobres que sa sainteté lui attirait, sans participer à la gloire que lui procuraient ses miracles; le suivre enfin jusqu'à la mort, le voir expirer et lui survivre. Si donc, m'élevant avec vous, par le secours et sur la garantie de notre foi, je vous la montre aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ régnant avec son Père, c'est qu'en repassant avec vous sur les années de sa douleur, je puis vous la montrer sur le Calvaire aux pieds de Jésus-Christ expirant pour les hommes. La croix d'un Dieu mourant était pour elle le seul degré pour monter jusqu'au trône d'un Dieu glorifié. Si les astres qui couronnent le Fils forment le diadème de la Mère, c'est parce que la Mère a partagé les épines qui couronnèrent le Fils. Si ce torrent de voluptés ineffables dont la source n'est que dans le ciel inonde aujourd'hui son cœur, c'est parce que ce même cœur fut autrefois inondé de ces flots d'amertume et de chagrin dont la source était dans le calice de la Passion du Sauveur. Si elle brille dans la gloire, c'est parce qu'elle rampa dans l'obscurité ; si elle règne avec Jésus-Christ, c'est parce qu'elle ne vécut que pour lui, voulut mourir avec lui, osa vivre après lui. Quel spectacle, mais quel exemple ! Voudrions-nous être exempts d'une loi dont Jésus et Marie ont été les modèles jusqu'à en être les victimes? Ils ne possèdent le ciel qu'à titre de conquête et comme le prix de leurs souffrances, et nous voudrions l'obtenir à titre d'héritage et sans aucun effort ! Le Fils et la Mère ne sont devenus grands que par la voie des humiliations, des misères et des supplices, et nous voudrions être heureux sans travail, vainqueurs sans combat, saints sans vertus ou vertueux avec des vices ! De tels guides nous désespèrent, mais comptons sur leur secours. Second avantage.

Le Sauveur est monté au ciel, dit saint Paul, pour mettre, par ce triomphe, le dernier trait à la rédemption des hommes : *ut impleret omnia.* Sa bonté en avait tracé le plan, son amour en avait conduit le mystère, sa naissance en avait commencé l'ouvrage, son sang en avait payé le prix, sa résurrection en avait consommé le miracle ; mais le ciel, ouvert à ses vertus, devait aussi s'ouvrir à nos vœux ; et c'est au jour de son Ascension qu'il nous assure cette espérance : *ut impleret omnia.* Médiateur puissant entre Dieu et les hommes, il avait été notre garant et notre victime : prêtre de la nouvelle alliance, il avait offert le sang du sacrifice; il monte au

ciel pour nous l'appliquer comme pontife : *assistens Pontifex :* là il fait pour nous l'office d'intercesseur, de médiateur et d'avocat auprès de son Père, et c'est par ce dernier trait de sa bonté que l'ouvrage de notre salut s'accomplit : *ut impleret omnia.*

Marie, comme mère du Rédempteur, associée au plan de la rédemption, avait fourni le sang du sacrifice; elle avait coopéré au socerdoce en offrant la victime sur l'autel et sur la croix ; elle avait concouru au prix de notre salut, en donnant le corps livré pour nous à la mort ; Jésus-Christ l'appelle au ciel pour l'associer encore à la consommation de ce mystère : *ut impleret omnia.* Elle avait eu dans le privilége d'une conception miraculeuse la plénitude des trésors du ciel ; tout était rempli pour elle, mais tout ne l'était pas pour nous : il fallait qu'elle montât au ciel pour solliciter par ses vœux le salut des hommes; et ce ministère précieux de la maternité divine n'est bien rempli que dans ce jour : *ut impleret omnia.* Elle avait sur la terre l'assemblage de toutes les perfections qu'un Dieu puisse communiquer à une créature : mais c'était là comme son bien, et l'apanage de sa maternité ; la grandeur qu'elle reçoit aujourd'hui devient comme notre trésor, et l'héritage de nos vœux. Par là, la mesure de sa gloire et celle de notre espérance se trouvent glorieusement remplie : *ut impleret omnia :* elle est dans le ciel, elle y est pour nous, premièrement, comme une mère attentive qui connaît tous nos besoins : pouvons-nous en douter ? Dieu permet que nos Anges les connaissent; Marie est leur reine, et elle ne les connaîtrait pas ! Ne faisons point cette injure a l'Esprit saint, qui, en la choisissant pour épouse, éclaira son esprit de toute la plénitude de ses lumières, comme Jésus-Christ, en la choisisant pour mère, enrichit son cœur de tous les trésors de sa grace. Secondement, elle y est pour nous comme une mère puissante, qui peut soulager toutes nos misères. Quelle puissance, me direz-vous ? Non pas celle que nous accusent de lui attribuer les hérétiques des derniers siècles, qui, semant de nouvelles erreurs sur les traces des anciennes, s'efforcèrent de renouveler toutes les douleurs de l'Église, en rompant l'unité de sa doctrine. Nous attribuons à Marie une toute-puissance d'intercession, et non pas d'autorité ; efficace, mais suppliante; plus riche dans ses profusions que celle de Bethzabée, parce que l'amour de Jésus-Christ est plus libéral que celui de Salomon, mais semblable dans sa nature; plus féconde dans ses effets, mais aussi dépendante dans son principe ; en un mot, la puissance d'une mère qui prie, et non pas d'une reine qui commande. Cette explication une fois donnée, nous sommes autorisés à con-

naître dans Marie un pouvoir aussi supérieur à celui des autres saints que le titre de mère l'est à celui de serviteur... Troisièmement, elle y est pour nous comme une mère pleine de bonté. N'attendez pas, au reste, que, pour vous tracer une peinture fidèle des faveurs qu'elle aime à répandre sur les hommes, je rassemble dans un seul tableau les miracles divers qui ont rendu d'âge en âge son nom précieux à la terre, et redoutable à l'Enfer. Il me suffit de vous rappeler que nous sommes ses enfans, comme Chrétiens; c'est Jésus-Christ lui-même, expirant sur la croix, qui prit soin d'intéresser son cœur en faveur des fidèles qui doivent former son Église, et qui nous la donna pour mère. Comme Français, nous sommes spécialement ses sujets; nos rois, en lui faisant hommage de leur sceptre, lui ont assuré plus particulièrement celui de nos cœurs. (Le P. Geoffroy, *sur l'Assomption.*)

Péroraison.

O Vierge sainte, mère de Dieu, reine des hommes et des Anges, merveille du ciel et de la terre! je vous révère en toutes les manières que je le puis selon Dieu, que je le dois selon vos grandeurs, et que votre Fils unique, Jésus-Christ notre Seigneur, veut que vous soyez révérée en la terre comme au ciel. Je vous offre mon ame et ma vie, et veux vous appartenir pour jamais, et vous rendre quelque hommage et dépendance au temps et en l'éternité. Mère de grace et de miséricorde, je vous choisis pour mère de mon ame, en l'honneur de ce qu'il a plu à Dieu même de vous choisir pour sa mère. Reine des hommes et des Anges, je vous reconnais pour ma souveraine, en l'honneur de la dépendance que Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, a voulu avoir de vous comme de sa mère; et en cette qualité je vous donne sur mon ame et ma vie tout le pouvoir que je vous puis donner selon Dieu. O Vierge sainte! regardez-moi comme une chose qui est vôtre, et par votre bonté, traitez-moi comme le sujet de votre puissance et comme l'objet de vos miséricordes. O source de vie et de grace, refuge des pécheurs! j'ai recours à vous pour être délivré du péché et pour être préservé de la mort éternelle. Que je sois sous votre sainte protection; que j'aie part à vos priviléges, et que j'obtienne par vos grandeurs et votre puissance, et par l'honneur que j'ai d'être à vous, ce que je ne mérite pas d'obtenir à cause de mes offenses. Que l'heure dernière de ma vie, décisive de mon éternité, soit entre vos mains, en l'honneur de ce moment

heureux de l'incarnation auquel Dieu s'est fait homme, et où vous avez été faite mère de Dieu. O Vierge et mère tout ensemble! ô temple sacré de la divinité! ô merveille du ciel et de la terre! ô mère de mon Dieu! je suis à vous par le titre général de vos grandeurs; mais je veux encore être à vous par le titre particulier de mon élection et de ma franche volonté. Je me donne donc à vous et à votre Fils unique Jésus-Christ Notre-Seigneur, et veux ne passer aucun jour sans lui rendre à lui et à vous quelque hommage particulier et quelque témoignage de ma dépendance et de ma servitude, en laquelle je désire mourir et vivre pour jamais. Ainsi soit-il. (Le C. De Bérulle.)

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

L'Écriture, la tradition des saints Pères, l'autorité de l'Église, l'exemple constant et uniforme de tous les saints : telles sont les règles sûres qui doivent nous conduire infailliblement dans les routes de la vraie piété ; ce sont aussi celles qui nous dirigent dans le culte particulier que nous rendons à Marie. L'Écriture, il est vrai, nous a peu parlé du pouvoir et de la grandeur de Marie ; mais elle en dit assez pour nous en faire connaître toute l'étendue. Quand les hommes louent, ils prodiguent les expressions et les paroles ; mais quand le Saint-Esprit, qui saisit dans tous les objets le point précis de leur dignité et de leur grandeur, entreprend de faire un éloge, il trouve le secret de louer beaucoup en disant peu. Ses expressions sont concises, mais leur briéveté est énergique : elles sont simples, mais leur simplicité est majestueuse. Toute l'Écriture est pleine d'exemples de cette précision éloquente et sublime qui, dans un petit nombre de mots, renferme les idées les plus grandes et les plus élevées ; qui semble ne rien dire, mais qui donne tout à penser, et qui nous présente à tout moment des portraits formés d'un seul trait où l'on reconnaît cette main toute-puissante qui met aussi peu de temps à peindre les objets qu'elle en met à les produire. Ainsi, lorsque le Saint-Esprit veut nous décrire la création du monde, il dit tout en un mot : *Dixit, et facta sunt. Dieu dit, et le monde sortit du néant.* Il dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite. Quand il veut nous donner une idée du souverain Être, il en dit encore moins, et il fait entendre davantage. Je suis celui qui est, dit le Seigneur à Moïse : *Ego sum qui sum ;* c'est-à-dire celui qui possède l'être au souverain degré par propriété et par essence : rien n'existe que par moi, tout vient et dépend de moi ; j'ai tout créé et je puis tout détruire.

C'est avec la même précision et la même énergie que le Saint-Esprit nous fait, dans l'Écriture, l'éloge des grandeurs de Marie: *Maria de qua natus est Jesus;* Marie, de laquelle est né Jésus. C'est tout ce qu'elle en dit : mais c'est tout dire, et ce seul mot expliqué, cette seule idée approfondie a produit, sous la plume des saints, des volumes immenses. Dire en effet que Marie est mère de Dieu, n'est-ce pas dire équivalamment qu'elle a eu toutes les vertus, qu'elle a reçu tous les dons de la grace? N'est-ce pas dire qu'elle a été pure et immaculée dans sa Conception, sainte et vénérable dans sa Nativité, toujours vierge après son Annonciation, humble et fidèle dans sa Purification, glorieuse et triomphante dans son Assomption? N'est-ce pas faire entendre qu'elle a été bénie entre toutes les femmes, c'est-à-dire élevée au dessus de toutes les créatures, et que toutes les générations seront obligées de l'appeler heureuse? C'est ce que le ciel même a voulu nous faire comprendre, lorsque l'ange venant annoncer à Marie qu'elle était choisie entre toutes les filles de Juda pour être la mère du Messie promis depuis tant de siècles, il lui adressa ces paroles si simples en apparence : Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de graces! *Ave, gratia plena.* Paroles remplies d'une énergie sublime; car qu'est-ce qu'être pleine de graces, si ce n'est être comblée de ce don précieux qui est la source de la perfection et de la justice? Qu'est-ce qu'être pleine de graces, si ce n'est avoir toutes les vertus dans le plus haut degré, si ce n'est enfin être non seulement l'ouvrage de la grace, mais son chef-d'œuvre? En relevant des prérogatives si rares, nous n'avons garde de prétendre égaler le culte que nous rendons à Marie à celui que nous devons à l'Être-Suprême. Nous savons la différence infinie et essentielle qu'une piété solide et éclairée mettra toujours entre le créateur et la créature: à l'un doit être rendu un hommage direct et supérieur à toute autre espèce de culte et de vénération; l'autre ne peut jamais recevoir qu'un culte inférieur et subordonné. Mais celui que nous rendons à Marie ne se rapporte-t-il pas tout entier à Dieu, comme a son unique principe? Ne la prions-nous pas afin qu'elle le prie? Quand nous l'invoquons, n'est-ce pas pour l'engager à solliciter pour nous celui qui est l'auteur de toute grace et de tout don parfait? Il faut donc reconnaître ici qu'il y a des degrés de culte, comme il y a des degrés de grandeurs et de puissance, et que s'il n'est pas permis d'honorer Marie autant que Dieu même, nous pouvons et nous devons l'honorer plus qu'aucun autre saint, plus qu'aucune autre créature après Dieu, parce que si Marie est infiniment au dessous de Dieu, elle est infiniment au dessus

des Saints ; et puisque nous devons aux Saints même une vénération et un culte religieux, nous devons quelque chose de plus sans doute à celle qui les surpasse. Tant que les hommages que nous rendons à la mère de Dieu ne sortiront pas d'une gradation si juste et si proportionnée, qui pourrait en affaiblir le mérite ou en ébranler la solidité ? Aussi ne trouvons-nous pas dans l'Église de culte si autorisé ni confirmé par une tradition si suivie, si constante que le culte de la mère de Dieu. L'Église a toujours pensé que si c'est à la sainteté que nous devons nos hommages, personne ne peut à meilleur titre les mériter qu'une Vierge aussitôt sanctifiée que formée des mains de son auteur, et seule, par la plus glorieuse distinction, séparée de la masse commune ; qu'une Vierge à qui les dons du ciel et les plus riches trésors de la grace furent communiqués ; qu'une Vierge en qui cette même grace, non seulement ne reçut jamais l'atteinte la plus légère, mais augmenta toujours, et produisit des fruits au centuple ; qu'une Vierge enfin, le modèle des ames justes et le portrait de toutes les vertus. L'Église a toujours pensé que si c'est la dignité, le rang, si ce sont les prééminences, les qualités qui font le plus d'impression sur nos esprits, en présentant à notre culte la mère de Dieu, elle nous offre l'assemblage des plus étonnantes merveilles du Tout-Puissant ; la plus heureuse quoique en même temps la plus humble des femmes, destinée, par un choix éternel, à donner au monde celui qui devait être le salut du monde, marquée par les patriarches, annoncée par les Prophètes, mère sans égale, qui ne conçut que par l'opération d'un Dieu et qui vit sur la terre un Dieu soumis à ses volontés. L'Église a toujours pensé qui si c'est la pompe, l'éclat qui nous touche, il n'y a qu'à monter en esprit au plus haut des cieux. Là, nous verrons une reine placée au dessus de tous les chœurs des Anges, assise auprès du trône du Seigneur, dans le plus sublime degré d'élévation, voyant le monde entier, et ce qui est plus encore, le ciel même soumis à son empire. Enfin l'Église a toujours pensé que cette sainteté, cette innocence, cette pureté sans tache, cette surabondance de graces, ce comble de mérites, cette dignité, ce rang, ces titres, ces prérogatives, ces rapports sacrés avec l'auguste Trinité, comme fille du Père, comme mère du Fils, comme épouse du Saint-Esprit, étaient des motifs suffisans pour fonder solidement le culte de Marie. Aussi la dévotion à la sainte Vierge a-t-elle pris naissance comme d'elle-même avec la religion, et s'est-elle accrue avec elle. A peine cette reine du ciel eut-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siècles heureux et si honorables

à la foi furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie, et l'Église encore naissante fut même obligée de régler les honneurs solennels qu'on devait lui rendre, parce qu'il s'éleva dès-lors, parmi les premiers Chrétiens, des hommes ignorans qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, auraient changé la piété en superstition et en idolâtrie, en lui rendant des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Éternel. Mais quelle fut la surprise de cette Église sainte, lorsqu'elle vit tout à coup paraître des esprits inquiets et superbes qui osèrent disputer à Marie jusqu'à l'auguste qualité de mère de Dieu ! Au deuxième siècle, Cérinthe lui avait disputé l'intégrité de son enfantement; au quatrième, Jovinien lui avait contesté la virginité ; mais ces efforts de l'Enfer avaient été dissipés aussitôt que produits. Au quatrième siècle un homme professant en apparence une morale austère, et au fond ennemi de toute piété; un homme idolâtre de ses pensées, entêté de son mérite, souple, adroit, insinuant, qui savait beaucoup, mais qui ne savait pas qu'il est dangereux de trop savoir quand on n'est pas humble : Nestorius, malgré la tradition avérée de l'Église, ne craint pas d'avancer devant un peuple immense cette scandaleuse proposition : Anathème à quiconque osera soutenir que Marie est mère de Dieu ! Le Dieu des Chrétiens a-t-il donc une mère ainsi que les dieux du paganisme ? Il dit : et tous ceux qui l'entendent frémissent : accoutumés à un autre langage, les fidèles se bouchent les oreilles. Un pieux catholique, convaincu que, lorsqu'il s'agit de la foi, tout Chrétien est soldat, reproche en face à Nestorius ses erreurs. Tout Constantinople est en alarme : d'Alexandrie Cyrille élève la voix ; les solitaires font retentir la leur du creux de leurs antres : le patriarche de Jérusalem se fait entendre, on assemble un concile à Éphèse ; trois cents Pères s'y trouvent : l'hérésiarque refuse d'y paraître ; son jugement est porté, mais en quels termes ? Qu'il soit déposé, s'écria le concile, cet homme audacieux qui d'une main sacrilége a osé renverser les bornes posées par nos ancêtres : étranger à Marie, qu'il le soit à Jésus-Christ. Mérite t-il de consacrer le corps du Fils, celui qui n'a pas rougi d'attenter à l'honneur de la Mère ? A cette nouvelle attendue avec empressement, qui pourrait exprimer la joie des zélés et pieux Éphésiens ? A peine parurent les Pères du concile que mille cris d'acclamations retentirent de toutes parts. Bénis, s'écriaient les fidèles, bénis ceux qui sont venus, au nom du Seigneur, nous rendre la mère de notre Dieu et par conséquent notre mère, et qui ont ratifié ce qui se trouvait écrit dans tous les cœurs ! Le flambeau à la main, ils les conduisaient en pompe

dans leurs maisons; la victoire de Marie paraît à ces hommes de foi leur propre triomphe; le souvenir de cette mémorable journée se conserva long-temps. Je vous salue, ô Ephèse! s'écriait saint Cyrille; heureuse ville, qui vîtes aborder dans vos ports, de toutes les contrées de l'univers, tant de saints évêques, vengeurs de la gloire de Marie. Ainsi les intérêts de Marie étaient-ils précieux dès lors à tout le peuple saint, et l'Eglise a toujours regardé depuis comme un point capital de maintenir le culte légitime qui lui est dû : toujours elle a fait profession de croire que Marie a véritablement enfanté le Messie; que son enfantement n'a fait que rendre sa virginité plus pure, et que son culte, étant lié à celui de son Fils, doit durer autant que la religion même. Ses prières viennent à l'appui de ses sentimens. Dans cette liturgie célèbre que nous récitons au saint autel, liturgie qui vient sans contredit des siècles les plus reculés, dans quels termes parlons-nous de cette auguste Vierge! Sur le point de prononcer les paroles terribles qui immolent la victime sainte, nous honorons, disons-nous, la mémoire de cette Vierge glorieuse; nous la reconnaissons pour la mère de notre Dieu; nous déclarons que ce même Dieu, qui, par amour pour nous, voulut descendre du ciel en terre, prit naissance dans son sein : *Memoriam venerantes gloriosæ semperque virginis Mariæ Dei genitricis, etc.;* et ailleurs : Délivrez-nous, Seigneur, de tous maux; maux passés, ce sont nos crimes; maux présens, ce sont nos passions; maux à venir, ce sont ceux de votre justice. Et si nous ne méritons pas d'être écoutés par nous-mêmes, nous espérons que Marie voudra bien parler pour nous, et nous savons que vous êtes toujours disposé à l'exaucer: *Intercedente gloriosa Virgine,* etc. Enfin, dans presque toutes les oraisons, l'Église prie le Père par le Fils, et le Fils par la Mère : tel est son zèle pour la dévotion à la sainte Vierge.

Dévotion fondée sur son auguste qualité de mère de Dieu; qualité qui, à raison des obligations que nous avons à cette Vierge sainte, autorise nos hommages; peut-il être de bienfait plus réel, de faveurs plus insignes que celles que nous avons reçues de Marie comme mère de Dieu? C'est de son sang que l'Esprit saint a formé un corps au Verbe divin; c'est elle qui a nourri de son lait la victime seule capable de payer la rançon de l'univers; si nous sommes affranchis des peines de l'Enfer, si nous avons droit de prétendre au royaume céleste, si la grace coule abondamment sur nous; en un mot, si nous avons un Rédempteur, rendons-en graces à Marie; après Dieu, c'est à Marie que nous en sommes redeva-

bles. Pouvons-nous donc craindre de lui témoigner trop de reconnaissance? Ah! puisse-t-elle au contraire animer notre cœur et exciter notre zèle! Qu'elle soit toujours présente à notre esprit, cette créature heureuse qui est le canal par lequel tous les biens nous ont été transmis; que la vue de ses bontés nous fasse régler notre conduite sur ses désirs pour notre salut. Nous sommes indignes de vivre si nous ne lui marquons en toute rencontre l'attachement le plus inviolable. Que ne devons-nous pas attendre de celle par qui nous avons déjà reçu tant de faveurs! En devenant la mère de Dieu, elle est devenue nécessairement la nôtre, et parce que Jésus-Christ même ne dédaigne pas de nous appeler ses frères, et parce qu'elle nous aime et nous protège comme des enfans qui lui sont chers. En effet, ne voyant en nous que l'image de Jésus-Christ qui nous a rachetés, que les marques de son sang qui nous a lavés, elle nous regarde comme ne faisant qu'un avec son auguste Fils: aussi, entrant dans les desseins de Dieu, auxquels sa volonté fut toujours subordonnée, est-ce de nous particulièrement qu'elle s'occupe dans le ciel. Elle ne cesse d'y solliciter la persévérance des justes dans la piété, et le retour des pécheurs à la justice. Estimons-nous heureux d'appartenir à une religion qui nous procure tant de secours, et qui, unissant la terre au ciel par une communication réciproque de prières et de graces, nous ouvre à toute heure, surtout par la médiation de Marie, le sanctuaire de l'Éternel, et nous fait trouver un continuel accès auprès de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ notre juge.

Vierge sainte, vous que l'Église invoque comme la mère de l'Homme-Dieu, faites-nous voir de plus en plus que vous êtes aussi notre mère: *Monstra te esse matrem.* Soyez notre guide au milieu de cette mer orageuse, où l'on ne trouve de toutes parts que des tempêtes et des écueils. Nos pères vous ont invoquée, et ils sont tous morts en prononçant votre nom: nous vous invoquons de même, et nous vous demandons que ce nom sacré soit, dans notre cœur comme sur nos lèvres, notre consolation à notre dernière heure. O mère de Dieu! souvenez-vous qu'il ne fut jamais dit que vous ayez abandonné ceux qui, dans leur affliction, et avec un cœur contrit, ont réclamé votre protection. Nous la réclamons avec confiance: puisse-t-elle nous obtenir les graces du salut, la persévérance dans le bien et l'assurance de vous être réunis dans l'éternité!

Il n'est pas de dévotion plus raisonnable, parce que l'honneur que nous rendons à Marie se rapporte singulièrement à Jésus-Christ.

La dévotion à la sainte Vierge, loin de déroger au culte souverain qui est dû à Jésus-Christ, est au contraire fondée sur le tribut de gloire que nous devons, comme Chrétiens, à la personne du Fils de Dieu fait homme. Oublions en effet cette grandeur personnelle de Marie, qui prit sa source dans la grandeur de sa sainteté et de ses mérites, et ne considérons l'éminence de sa dignité que par les rapports intimes qu'elle lui donne avec son Dieu : en faut-il davantage pour faire comprendre au monde que la dévotion envers cette Vierge incomparable doit être regardée comme faisant partie de l'hommage qu'il doit à l'auteur de sa religion, et que ce Dieu-Homme ne peut agréer s'il n'est accompagné des témoignages d'amour, de respect, de reconnaissance que méritera toujours de notre part celle qu'il a daigné choisir pour mère?

Mais, dira-t-on, quelle liaison nécessaire entre deux sortes d'hommages si disproportionnés par eux-mêmes? Pourquoi faut-il que le culte suprême que mérite l'Homme-Dieu avant tous les temps soit inséparable du culte inférieur qui seul peut convenir à la créature, quelque élevée qu'elle puisse être par les bontés de son Dieu? Ah! sans doute Marie, comblée de toutes les grandeurs célestes, n'est toujours que la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini;* mais en même temps ne découvrons-nous pas dans les idées dont la religion nous éclaire combien cette créature, toute inférieure qu'elle est à son Dieu, se trouve cependant rapprochée de lui? Ne concevons-nous pas que, depuis l'union de cette Vierge mère avec son Fils, on peut dire d'elle-même comme de Jésus-Christ, avec la proportion convenable, que la plénitude de la divinité a réellement et corporellement habité dans elle? *In quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* Ne savons-nous pas, enfin, qu'après l'union de la nature divine avec la nature humaine dans Jésus-Christ, jamais créature ne fut plus étroitement unie à la divinité que Marie; et qu'à moins d'être Dieu elle-même, comme s'exprimait un saint personnage, elle ne pouvait approcher la Divinité de plus près? *Majorem gratiam habere non potuit, nisi ipsa esset Deus.* Or, sur des idées également grandes et solides que la religion nous donne de Marie, prononçons nous-mêmes de bonne foi. Se pourrait-il que la gloire de Jésus-Christ ne fût pas intéressée dans celle d'une créature qui a avec lui des rapports si intimes, et

qu'il ne regardât pas le défaut de dévotion pour elle comme un défaut de vénération pour lui-même?

Si en effet cet Homme-Dieu prétend que le respect dû à sa personne divine se répande jusque sur les temples où il daigne habiter parmi les hommes, s'il veut que la terre même qui fut marquée de la trace de ses pas, que la crèche obscure où il prit naissance, que la croix qui fut chargée quelques momens du poids glorieux de son corps; en un mot, que tous les lieux honorés de sa présence, que tous les objets consacrés par ses attouchemens, participent à nos hommages, et se ressentent, pour ainsi parler, de la gloire de la divinité qui est en lui, comment serait-il satisfait du culte que l'homme peut lui rendre, s'il ne rejaillissait pas sur cette heureuse Vierge qui, par son union avec lui, devint en quelque sorte incompréhensible comme lui-même? Développons davantage cette vérité: en qualité de mère de Jésus-Christ, qu'est-ce que Marie dans les idées de l'Église et des saints Pères? C'est une créature, dit saint Augustin, qui, dans un sens vrai, n'est plus distinguée de son Dieu; une créature, dont la substance devient réellement la substance même de son Dieu: *Caro Christi, caro Mariæ;* une créature, dit saint Jean Damascène, alliée de Dieu tout entière, et qui tient à ce Dieu-Homme par toutes les parties d'elle-même: *Tota Deo propinqua;* et par une conséquence nécessaire, une créature dont la gloire fait une partie de la gloire de son Dieu, comme sa substance même fait véritablement partie de la chair adorable de ce Dieu-Homme: *Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quam eamdem.* Voilà sans doute à quoi ne font pas assez réflexion ces esprits prétendus judicieux, qui, au lieu de voir, dans les honneurs que l'Église rend à Marie, l'intention de glorifier Jésus-Christ, s'autorisent au contraire de l'honneur suprême dû à Jésus-Christ, pour honorer moins les vertus et les grandeurs de sa mère. Car, s'ils pensaient un moment que la chair de Marie est devenue la chair de Jésus-Christ, que le sang de Marie est devenu le sang de Jésus-Christ, que la vie de Marie est devenue le principe de la vie de Jésus-Christ; s'ils pensaient que cette chair, que ce sang, que ce principe de vie, en passant de la mère qu'ils blasphèment dans l'humanité du Fils qu'ils adorent, ont été, je ne dis pas consacrés, mais comme divinisés dans sa personne, loin de croire alors déroger à la gloire du Fils par les devoirs rendus à la mère, l'honneur même de la mère leur paraîtrait, ainsi qu'à l'Église, entrer nécessairement dans l'hommage suprême que le Fils mérite. Car que pensons-nous en ce point, par

rapport à Jésus-Christ, que ce que pensèrent toujours et ce que pensent encore, par rapport à leurs princes, tous les différens peuples, qui ne croiraient pas honorer dignement leurs souverains, si l'hommage adressé à leurs personnes ne se répandait encore sur tout ce qui leur est uni par les liens du sang, et principalement sur celle dont le ciel les a fait naître? Les rois et les princes de la terre n'aiment-ils pas qu'on s'abaisse devant leurs ministres et leurs favoris, persuadés que leur couronne en est plus respectable quand ceux qui y touchent de plus près sont eux-mêmes plus respectés? Surtout un fils bien né n'a rien tant à cœur que de voir respecter celle qui lui a donné le jour: ce qu'on fait pour elle, il le tient comme fait à lui-même. Qu'était-ce que Bethsabée? une femme qui avait été pendant un temps l'opprobre et le scandale d'Israël, une femme coupable d'une de ces fautes qui impriment une éternelle infamie. Quand nous la verrions méprisée de Salomon même, ce mépris serait-il extraordinaire et sans exemple? Salomon cependant la révère; à peine l'aperçoit-il qu'il descend du trône, qu'il court au devant d'elle, tombe à ses genoux, oublie en sa présence ce que les hommes oublient le moins; il oublie qu'il est son roi pour songer qu'il est son fils. Or, quels croyons-nous que soient les sentimens de Jésus pour Marie? Sentimens du plus digne fils pour la plus digne mère. S'il se plaît à relever si bien la gloire de ses serviteurs, s'il veut que nous placions leur cendre sur les autels, s'il assure qu'un verre d'eau donné au moindre des siens est un service dont il se tient obligé, combien plus s'intéressera-t-il pour une Vierge que la nature lui a unie par des nœuds si doux, et la vertu par des nœuds plus doux encore? De quel œil nous verra-t-il rendre nos devoirs à une mère qu'il aime avec tendresse? N'en doutons pas, il nous approuvera du haut du ciel, il triomphera de voir que l'objet de ses complaisances est celui de nos hommages. Remontons à la source: que faisons-nous en cela qui ne tende directement et formellement à Dieu comme à son terme? Qu'on nous montre une seule partie du culte de Marie qui, à le bien prendre, ne se rapporte pas à la Divinité. Nous exaltons ses prérogatives, éloge d'un Dieu souverainement sage, qui de toute éternité a fait le choix de sa personne. Nous vantons son humilité, sa pureté, sa charité; éloge d'un Dieu souverainement saint, qui, ne lui donnant ni les richesses ni les grandeurs, s'est borné à la rendre vertueuse. Nous admirons le rang qu'elle occupe dans le ciel; éloge d'un Dieu souverainement juste, qui, après l'avoir fait passer par toutes les épreuves, l'a récompensée à proportion de ses

mérites. Nous lui adressons nos prières et nos larmes ; éloge d'un Dieu souverainement sensible à nos maux, qui nous a donné dans elle une puissante avocate toujours prête à invoquer son secours pour nous. Parcourons tous les différens honneurs qu'on lui rend, ils vont tous au même but : nous ne disons rien de ce chef-d'œuvre inimitable qui ne tourne nécessairement à la gloire des mains qui l'ont formé. Ajoutons encore qu'il n'est point de vrai serviteur de Marie qui ne s'attache à pleurer ses péchés, à vaincre ses penchans, à régler ses mœurs, à devenir de jour en jour plus irréprochable et plus fidèle par une parfaite observation de la loi ; ce qui est l'encens le plus précieux qu'on puisse brûler sur les autels du Tout-Puissant.

Eh ! comment le Fils de Dieu pourrait-il condamner l'honneur que nous rendons à Marie, puisque lui-même nous en a donné le plus beau et le plus touchant des exemples ? Jésus a honoré Marie : ce n'est pas assez, il l'a aimée, et de quel amour ? D'un amour affectueux et tendre, d'un amour soumis, qui a été jusqu'à recevoir ses ordres, jusqu'à les lui demander, jusqu'à les exécuter, jusqu'à persévérer trente ans dans cette obéissance. Quelles merveilles les évangélistes n'auraient-ils pas eues à nous offrir, s'ils avaient particularisé dans un détail exact les actions d'une si belle vie ! Mais sur ce détail l'Esprit saint leur impose silence ; la seule chose dont il veut que nous soyons instruits, c'est que, dans l'espace de trente ans, l'occupation du Dieu de majesté a été de rendre ses respects à Marie ; dans l'espace de trente ans, le Dieu de majesté a mis sa gloire à lui être soumis : *Et erat subditus illis.* Dans la suite, s'il fait des miracles, il ne commence que parce qu'elle le désire. Dans le temps même qu'il agit en Dieu, il lui obéit : Marie parle, et à sa voix le bras du Tout Puissant se signale par des prodiges : obéissance, ô adorable Sauveur ! qui est une leçon pour nous, puisqu'elle nous apprend qu'en allant à Marie, nous y allons sur vos pas.

Après cela, sur quel principe pourrait-on se fonder pour censurer le culte que nous rendons à cette Vierge sainte ! et par quelle témérité a-t-on pu se livrer à tant de scandaleux emportemens contre une tradition qui est évidemment une tradition apostolique ? L'hérétique soutient que nous faisons injure à Dieu, que nous préjudicions aux mérites du Sauveur ; il ose nous taxer d'idolâtrie. Quoi ! saint Cyrille, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, étaient donc idolâtres ! ils ont donc anéanti la médiation du Fils de Dieu ! ils ont donc été une pierre d'achoppement pour l'Église ! il faut donc les charger d'anathèmes ! Enfans du père du mensonge, qu'avez-vous dit ? Nous, idolâtres ! nous, destructeurs

des mérites de Jésus-Christ! Et comment? parce que Jésus-Christ est seul médiateur; car voilà à quoi toute votre preuve se réduit. Pour vous confondre, il suffit de vous répéter ce que nous enseignons, ce que nous prêchons sur les toits, que cette Vierge si éminente n'est après tout qu'une pure créature, que le canal des graces n'en est pas la source, que, ne recourant à elle que par voie d'intercession et de suffrage, si nous la plaçons entre nous et Dieu, c'est toujours à une distance infinie.

Non, quoi que puissent dire ces faux zélés pour la gloire de l'Homme-Dieu, ce sentiment même de religion qui nous fait adorer profondément la personne de Jésus-Christ, ne cessera de parler dans nous, pour nous faire un devoir d'honorer singulièrement Marie; et s'il nous reste un cœur véritablement chrétien, il ne faut que l'interroger ici, pour nous convaincre de la liaison nécessaire qui sera toujours entre l'adoration du Fils et la piété envers la Mère. Eh! n'est-ce pas en effet un sentiment comme naturel de vénération et d'amour que nous éprouvons pour Marie, dès que nous sommes éclairés de la grace du christianisme? Sentiment qui se trouve gravé dans nous indépendamment de nous-mêmes, et sur lequel peut-être nous n'avons jamais bien réfléchi; mais sentiment qui n'en est pas moins réel et moins fort dans tous les cœurs qui ne sont pas dominés de quelque passion violente ou atteints d'une secrète infidélité. Or, ce sentiment invincible, universel, qui porte tous les cœurs chrétiens à la piété envers Marie, quel autre germe peut-il avoir dans le cœur humain, que la grace même du christianisme, qui des hommes qu'elle éclaire fait tout à la fois et des adorateurs de Jésus-Christ, et des serviteurs de Marie? Comme si Jésus-Christ avait voulu que l'attachement à cette Vierge sainte dont il a voulu naître, devînt une marque et un caractère sensible de prédilection dans ses disciples : *Non satis*, lui fait dire un grand homme du dernier siècle: *Non satis mihi glorificatus videbor, nisi et ipsa sit glorificata.*

De toutes ces idées réunies, jugeons si la piété envers Marie est une de ces dévotions arbitraires qui ne touchent en rien au fond du christianisme, et s'il n'est pas de toute certitude que le monde chrétien doit la regarder comme un des devoirs de sa religion. Non, sans doute, il n'y a pas de précepte formel, ou de Dieu ou de l'Église, qui en ordonne la pratique. Mais il est un précepte adressé à tous les Chrétiens d'honorer de tout leur pouvoir la personne de Jésus-Christ; et c'est ce que nous ne ferons jamais comme nous devons, sans honorer spécialement Marie, parce que c'est

une suite nécessaire de l'obligation qu'impose le christianisme à tous ceux qui le professent, d'honorer comme Chrétiens tout ce qui tient à la personne de Jésus-Christ; or ici, rentrons au dedans de nous-mêmes, examinons notre cœur, et demandons-nous-le de bonne foi, est-ce là l'idée juste que nous nous sommes formée jusqu'à ce jour de la dévotion à la sainte Vierge? Et si nous l'avons mise en effet au rang des devoirs de religion, comme elle le mérite, l'avons-nous rempli par nos œuvres? Eh! que faisons-nous pour vous honorer selon vos mérites, ô Mère de mon Dieu? Nous ne sommes pas de ces mondains, il est vrai, qui, pensant à peine à honorer Dieu même, sont plus éloignés encore d'honorer dignement sa Mère; mais nous, qui nous flattons d'être à l'abri de tout reproche sur ce point, que faisons-nous et que voit-on dans le cours de notre vie qui nous acquitte envers vous du culte qui vous est dû? Ce que vous attendez et ce que vous avez droit d'attendre de moi en particulier, c'est une piété vraiment efficace et dont le sentiment se manifeste par mes actions; une piété régulière et nourrie de toutes les pratiques saintes que d'anciennes et respectables traditions ont perpétuées jusqu'à nos jours. Peut-être, hélas! ne découvrez-vous dans mon cœur qu'une piété vague et sans effet, qui n'opère rien pour votre gloire; qu'un sentiment stérile de vénération qu'avait fait naître en moi la seule grace du christianisme, et qui n'y a fait nul progrès sensible; que quelques mouvemens d'une piété tendre et affectueuse, qui se réveillent dans les jours consacrés par l'Église à vous honorer, mais mouvemens passagers et superficiels qui se dissipent trop souvent avec le jour même. O Vierge sainte! je prends la résolution de vous rendre désormais le culte que vous méritez comme mère de mon Dieu et que je vous dois spécialement comme Chrétien. Soutenez-moi, ô Marie! de votre puissante protection, afin qu'il soit digne de vous.

Dévotion à Marie, dévotion recommandée par l'Église.

Si la qualité de catholiques nous oblige à croire ce que croit l'Église comme la règle infallible de notre foi, elle nous oblige également à pratiquer ce que pratique l'Église comme la règle infaillible de nos mœurs, Or, quoi, de plus recommandé à tous les fidèles par cette Église sainte, que le dévouement à la mère de Dieu? Et que n'a-t-elle pas fait depuis dix-sept cents ans pour maintenir cette piété contre l'hérésie, pour l'accroître dans les pays du monde où Jésus-Christ a fait connaître

la divinité de sa personne et de sa religion? Nous nous rappelons quel zèle, quelle fermeté cette Église fit paraître dès les premiers siècles dans un de ses plus fameux conciles, contre l'impie Nestorius, qui osa disputer à Marie ses plus beaux titres, et s'efforça de ravir au monde chrétien les plus solides fondemens da sa dévotion pour elle; quelle application elle apporte à démêler et à confondre ses dogmes erronés! avec quelle force elle poursuivit cet hérésiarque dans tous les détours de ses vaines subtilités! et enfin avec quel éclat elle lança sur sa personne, comme sur sa doctrine, ces anathèmes solennels qui comblèrent de joie tous les vrais Chrétiens, et qui assurèrent pour jamais à Marie la qualité de mère de Dieu!

Que n'a pas fait l'Église pour accroître cette même piété dans tous les cœurs? Pouvait-elle mieux en assurer le progrès parmi les fidèles, que par ces magnifiques éloges, ces vœux continuels adressés à Marie, et dont nos temples retentissent sans cesse, que par ces coutumes saintes universellement établies, de ne pas laisser s'écouler un seul jour sans que les fidèles soient avertis jusqu'à trois fois de se recueillir pour saluer humblement Marie, de ne jamais chanter la gloire et les triomphes du Seigneur, sans que ces mêmes chants retentissent des éloges de Marie, et même de ne jamais annoncer les oracles de l'Évangile dans les chaires chrétiennes, sans que le ministre et ceux qui l'écoutent, pour attirer l'Esprit saint, se soient prosternés aux pieds de Marie?

Que n'a pas fait l'Église pour étendre cette piété dans tous les pays du monde où s'est répandue la religion de Jésus-Christ! Pourquoi tant de solennités, de fêtes, d'associations différentes instituées en l'honneur de Marie? Pourquoi ses images sont-elles exposées de toutes parts à la vénération publique, et son nom joint à celui de Jésus-Christ? Pourquoi, dans tous les lieux où elle arbore la croix, Marie est-elle représentée au pied de ce signe du salut? Pourquoi tant d'indulgences et de graces accordées par l'Église aux serviteurs déclarés de Marie? Est-il parmi les nations où la catholicité règne, est-il des empires, des royaumes qui ne se soient rangés avec empressement sous sa puissante protection? Est-il des villes un peu considérables dont le principal temple n'annonce, dès le frontispice, l'auguste patronne dont il se glorifie? Est-il des saints reconnus par l'Église qui n'aient fait profession de lui être dévoués? Serait-il possible de compter les autels dressés en son honneur, les monumens consacrés sous ses auspices, les vœux offerts dans les disgraces publiques pour obtenir sa faveur, les vœux acquittés dans les prospérités éclatantes pour éterniser ses bien-

faits? C'est un cri général de tous les siècles, de tous les conciles, de tous les Pères pour assurer et maintenir ses droits. Toute la sainte et religieuse antiquité, par le canal d'une tradition fidèle; tous les docteurs de l'Église, dans leurs savans écrits, ne nous ont-ils pas déclaré leurs sentimens pour Marie? Quelle foule d'autorités, quelle nuée d'irréprochables témoins! Femme bénie entre toutes les femmes, nous recourons à vous, dit Origène; maîtresse du ciel et de la terre, priez pour nous, dit saint Athanase; puissante Reine, demandez notre salut, dit saint Chrysostôme; mère de Dieu, jetez sur nous un regard favorable, dit saint Basile; Marie, l'univers suppliant est à vos genoux, venez au secours des malheureux, dit saint Augustin. Eh! que n'en ont pas dit saint Ambroise, saint Grégoire, saint Bernard, saint Anselme, saint Thomas et tant d'autres! Or, quel parallèle entre tant et de si grands hommes, et un Nestorius, un Vigilantius, un Luther, un Calvin, qui ont vomi tant d'horreurs, et dont les clameurs sont d'autant plus méprisables qu'ils ont eux-mêmes méprisé la voix de l'Église! Mais, quoi qu'il en soit de ces hérétiques déclarés, c'est peut-être moins eux que la religion a à combattre que les faux dévots, ces imposteurs cachés qui se parent sans cesse du beau nom de la vérité pour parvenir, s'ils peuvent, à la détruire. A Dieu ne plaise, s'écrient-ils, que nous condamnions le culte de Marie! nous le supposons bien établi; mais un cœur droit approuvera-t-il les excès qui s'y commettent? Doit-on souffrir qu'on ait pour elle une piété plus tendre que pour Dieu même? N'est-ce pas une irréligion que ses autels soient plus ornés, plus fréquentés que ceux de son Fils? A la bonne heure, qu'on puisse l'invoquer; mais ne serait-il pas plus à propos qu'on s'adressât immédiatement à Jésus-Christ? Pourquoi ce détail de pratiques, de cérémonies, d'observances qui ressentent l'indiscrétion, la superstition, qui ne sont propres qu'à amuser la simplicité d'une populace crédule et ignorante? Voilà ce que des hypocrites ont imprimé, ce qu'ils ne cessent de répéter; voilà l'imposture dans toute sa noirceur. Car, remarquons-le bien, ils reprochent à l'Église de porter trop loin l'attachement pour la mère de Dieu; mais quand l'ont-ils vue lui attribuer l'adoration en esprit et en vérité, ou lui offrir le saint sacrifice? Quand ont-ils entendu l'Église la nommer le principe de la grace, le principe du salut par voie de mérite et de rachat? Dans quels temps, dans quels lieux l'ont-ils vue jamais adopter l'erreur de ceux qui auraient voulu l'égaler à celui qui n'a point d'égal? Il y a plus, Pierre Damien avait dit qu'elle obtient tout par voie de commandement et d'autorité; saint Anselme avait dit qu'en

certaines occasions on sera plus promptement exaucé en s'adressant à la Mère qu'en s'adressant au Fils. Comme ces expressions étaient exagérées, l'Église n'y a-t-elle pas apporté les correctifs et les adoucissemens convenables? Tout le monde en est témoin : comment donc en prendre droit de s'élever contre l'épouse de Jésus-Christ? Mais pourquoi ne pas s'adresser immédiatement à ce Dieu sauveur? Aussi le fait-elle. Elle croit que rien n'est comparable aux titres qui fondent la confiance qu'elle doit avoir dans le Dieu fait homme; elle sait que dans lui la bonté égale le pouvoir, et que l'une et l'autre sont sans bornes; elle le regarde comme le père commun de tous les fidèles et comme l'arbitre souverain de leur sort. Si elle recourt à Marie, c'est pour intéresser en sa faveur son crédit auprès de lui, c'est pour appuyer les demandes qu'elle lui fait; afin d'être reçue favorablement de Jésus-Christ, elle se présente sous les auspices de sa mère, c'est-à-dire de la créature la plus parfaite à ses yeux et qu'il chérit le plus tendrement. Qu'y a-t-il en cela de blâmable? Quelle superstition peut-on trouver dans un usage où l'exemple des saints les plus éclairés lui sert de guide? Mais les autels de la Mère sont plus ornés, plus fréquentés que ceux du Fils; accusations vagues, pour ne pas dire fausses. Eh! quand ces abus seraient aussi réels qu'ils sont chimériques, qu'en pourrait-on conclure? Combien d'ignorans ont abusé de l'adoration de la croix! combien de profanateurs abusent des sacremens! combien de mondains abusent des richesses! et qui cependant a jamais dit qu'à cause des abus on dût supprimer tous ces objets? Si on ordonnait à ces censeurs injustes de se dépouiller des biens dont ils peuvent abuser, le feraient-ils? Mais non, ce ne sont pas les abus qui les touchent, d'autres motifs les animent, ils en veulent en général au culte de la religion, ils en veulent au culte des saints; et pour réussir dans cette entreprise, ils commencent par attaquer celui de Marie. Mais aux yeux d'un vrai catholique, une piété qui est née avec l'Église, qui s'est perpétuée avec elle jusqu'à nos jours, qu'elle s'est crue obligée de transmettre à ses enfans de siècle en siècle, et d'étendre par tous les moyens possibles, dans tous les lieux de son obéissance; une piété si constante, si universelle, si autorisée, ne peut lui paraître une dévotion arbitraire, et il croirait au contraire, en s'y refusant, donner lieu de soupçonner la pureté même de sa foi, puisque dès lors il cesserait d'avoir un des caractères les plus sûrs des vrais enfans de l'Église. Car une remarque qui mérite toute notre attention, c'est que toutes les sectes qui se sont élevées contre l'Église, malgré l'opposition infinie de leurs erreurs, se sont accor-

dées comme de concert à détruire dans le cœur des fidèles la dévotion à la sainte Vierge. Par une espèce d'enchaînement fatal, dès qu'elles se sont révoltées, elles ont déclamé contre le culte dû à Marie. Sans examiner ici quels motifs ont pu porter ces sectaires audacieux à décrier si unanimement une dévotion aussi ancienne et conséquemment aussi respectable; sans vouloir développer les raisons qui animèrent les hérétiques de tous les temps contre la Reine des Vierges, il s'ensuit que cette fureur de l'hérétique ou du faux chrétien ne peut être qu'un honteux subterfuge à la faveur duquel ils couvrent leur animosité réelle contre la religion. Pour nous, méprisons d'indignes clameurs; continuons, en qualité de catholiques, à rendre à la plus parfaite des créatures un culte légitime; et par un culte légitime, nous devons entendre un culte extérieur et public qui l'honore avec éclat, un culte extérieur et spirituel qui l'honore avec sentiment, un culte spécial et particulier qui l'honore par préférence. Et d'abord un culte extérieur et public qui l'honore avec éclat; car qui nous empêcherait de nous déclarer? Dieu a élevé sa bien-aimée au plus haut des cieux, il l'a couronnée de ses propres mains, il a rendu son nom célèbre dans toute la terre. Pour lui concilier la vénération, il a prodigué les miracles: et nous ne l'honorerions que dans les ténèbres, nous aurions honte de son service! Ah! combien une pareille lâcheté serait indigne de nous! Bannissons toute crainte frivole, et marchons tête levée à la suite d'une médiatrice que Dieu nous a donnée dans sa miséricorde: dans l'assemblée des libertins, prenons ses intérêts; dans l'assemblée des fidèles, chantons ses louanges; quelque part où nous nous trouvions, sans affectation et sans singularité, mais aussi sans timidité et sans honte, déclarons-nous ses serviteurs. Ce n'est pas assez, rendons-lui un culte intérieur et spirituel qui l'honore avec vérité. Inutilement lui donnerons-nous au dehors toutes les marques d'attachement et de zèle, si c'est un attachement et un zèle que le cœur dément. A quoi bon assiéger ses autels, se ranger parmi ses enfans, si on n'agit pour ainsi dire que par une espèce de bienséance? A quoi bon lui parler, si on ne lui parle que des lèvres? Croirons-nous lui en imposer par des prostestations infidèles, ainsi que le font trop souvent les amis à leurs amis, les sujets à leur souverain? Sachons qu'à la faveur d'une lumière céleste, elle lit dans les cœurs, et qu'il faut qu'elle voie dans les nôtres un dévouement sincère et respectueux qui nous attache à sa personne. Enfin, elle a droit d'exiger de nous un culte spécial et particulier qui l'honore par préférence. Nous devons révérer les saints, ceux dont nous avons l'hon-

neur de porter le nom, ceux qui furent engagés dans le même état que nous, ceux qui sont reconnus pour les protecteurs du lieu où nous vivons, surtout les saints qui, par leurs vertus héroïques, sont dans l'Église, comme parle l'Écriture, des lampes ardentes et lumineuses : mais il faut surtout que celle qui, en sainteté et en dignité, l'emporte sur eux, soit plus qu'eux tous célébrée dans nos fêtes, soit nommée dans nos prières, et que partout, dès qu'il s'agit d'elle, nous lui rendions, non des honneurs communs, mais des honneurs tels que les mérite celui de tous les êtres créés qui est le plus parfait et le plus auguste. Oui, ô mon Dieu! comme enfant de votre Église, où j'ai reçu dans le sacrement de confirmation la force de paraître un parfait chrétien aux yeux de Dieu et des hommes, je veux qu'on me reconnaisse au même signal que votre Église sainte, c'est-à-dire à cet attachement pour Marie que cette même Église a toujours recommandé ; et je le veux dans ce temps surtout où l'affaiblissement de la foi ne tend que trop à diminuer parmi nous le zèle qu'avaient nos pères pour la gloire de cette auguste Vierge.

Car si le culte que lui rend l'Église est pour tous ses enfans un devoir de tous les temps, ce devoir n'acquiert-il pas plus de force encore lorsque ses ennemis secrets ou déclarés semblent vouloir anéantir ma piété pour elle? Oui, sans doute, c'est alors que doit se réveiller en moi tout le zèle qui doit m'animer pour l'honneur de Marie; c'est alors que je dois célébrer plus religieusement ses fêtes, visiter plus souvent les temples dédiés sous son invocation, pratiquer plus constamment les pieux exercices établis pour l'honorer, et lui faire retrouver dans moi, s'il était possible, toute la gloire qu'on voudrait lui ravir. Oui, c'est dans ce temps où l'impiété cherche tous les moyens qui peuvent lui fournir des armes pour s'élever contre la foi, que je dois, par une conduite plus chrétienne et plus soutenue, opposer un rempart aux traits de l'irréligion. Telle est la route que votre Mère, ô mon Dieu! m'ouvre elle-même; tels sont les sentiers où sa voix m'appelle.

Vierge sainte, indépendamment de tout secours humain, vous saurez bien venger votre gloire des attentats et des blasphèmes du monde. Semblable à cette Église, épouse de l'Homme-Dieu dont vous êtes la Mère, tous les combats que vous aurez à livrer seront pour vous, ainsi que pour elle, autant de victoires ; et, après avoir triomphé de tout ce qu'il y a eu d'hérésies dans le monde chrétien : *Cunctas hæreses ipsa interemisti*, vous saurez triompher encore de l'incrédulité qui vous attaque aujourd'hui. Mais, quelque assurés que soient vos triomphes, indépendamment de mes faibles efforts,

daignez agréer mon zèle à vous honorer et à vous défendre; s'il est infructueux dans ses succès, il ne vous prouvera pas moins mon attachement dans le temps.

La dévotion à Marie, qui est d'obligation pour tout Chrétien, ne nous est pas moins nécessaire, si nous nous considérons comme hommes faibles et comme pécheurs.

Nous convenons tous que nous sommes faibles; souvent même nous aimons à nous croire plus faibles encore que nous ne sommes, pour trouver dans notre prétendue faiblesse une excuse à nos infidélités; or, cette conviction de notre fragilité est un motif de plus pour nous ménager une ressource dans la dévotion à Marie; ce n'est plus ici la religion seule qui parle, c'est notre propre intérêt qui commande. Victimes malheureuses de mille passions qui nous tyrannisent, nous ne pouvons nous dissimuler la pesanteur du joug qu'elles nous imposent; nous en gémissons souvent, mais en même temps notre cœur séduit chérit son esclavage. Le moyen de rompre des fers que l'on aime! le moyen de s'affranchir d'une servitude qui plaît! Prétendre en venir à bout par nos propres forces, projet téméraire! Quand on est d'intelligence avec son ennemi, l'effort apparent qu'on fait pour le vaincre est toujours impuissant. Nous avons donc besoin d'un appui qui nous soutienne; nous le trouvons dans la protection de Marie : protection assurée par la volonté constante où elle est de nous assister, protection toute-puissante par le crédit sans bornes qui la met en état de nous secourir : *Nec voluntas illi deest, nec potestas.* C'est le témoignage que lui rend saint Bernard; témoignage prouvé et dès lors bien propre à nous inspirer la plus vive confiance dans cette Vierge sainte, à moins que nous n'en soyons déjà venus à cet excès d'aveuglement qui rend l'homme entièrement indifférent à son salut; mais si notre ame nous est encore chère, si nous désirons sincèrement la sauver, recourons avec empressement à celle qui, mère de notre juge, peut tout auprès de lui et qui ne demande qu'à faire usage de son pouvoir en faveur de ceux qui réclament son assistance. Ne craignons point qu'elle rebute nos vœux : non seulement la charité qui l'anime la porte à s'intéresser pour nous, mais son obéissance aux volontés de son Fils lui en fait un devoir. Rappelons-nous que Jésus sur la croix a donné Marie pour mère à tous les hommes, lorsqu'il dit à l'Apôtre bien-aimé : *Voilà votre Mère : Ecce Mater tua;* et à cette Mère désolée : *Femme, voilà votre fils; Ecce filius tuus.* Ce n'est qu'après ces paroles que Jésus expire; et par là il nous

donne à entendre que c'est, à proprement parler, par ce transport qu'il fait aux hommes de tous ses droits sur le cœur de sa Mère qu'il a mis le dernier sceau à l'ouvrage du salut du monde. Oui, depuis ce moment, c'est par l'entremise de Marie qu'il se plaît à répandre sur nous les graces dont il est la source et qu'il nous a méritées pas son sang. C'est elle qui, comme la mère universelle de cette grande famille qui forme le christianisme, est la dispensatrice des trésors célestes. Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes à titre de Rédempteur, a voulu que Marie fût médiatrice entre nous et lui par voie d'intercession et de prières; tel est l'ordre du salut établi de Dieu, soit pour les justes, soit pour les pécheurs.

Qu'on ne nous impute point ici de porter atteinte au domaine absolu que Jésus-Christ a sur ses propres bienfaits. Ses dons sont à lui, et il en est toujours le maître; tout ce qu'il a fait en faveur de sa Mère, c'est de l'établir auprès de sa personne pour les demander, pour les obtenir et les répandre sur la terre. Il voyait, ce divin Sauveur, d'un côté des milliers de coupables obstinés dans le crime, des villes entières qui, comme Sodome, n'auraient pas dix justes à lui présenter pour apaiser sa colère et à qui il ne pourrait faire grace, parce que sa justice offensée s'opposerait à leur pardon; il voyait, de l'autre, dans les trésors de ses mérites, une infinité de graces puissantes destinées à justifier tous les pécheurs et à sanctifier de plus en plus tous les justes; mais graces trop au dessus des faibles vertus des hommes, pour qu'elles puissent être accordées à leurs simples désirs; or, que fait Jésus-Christ pour suppléer à l'indigence réelle, soit des pécheurs, soit des justes mêmes? C'est peut-être ici le triomphe et le chef-d'œuvre de son amour; il établit Marie la protectrice de tous les royaumes du monde; il ne se réserve de droits que celui de faire grace et de pardonner; il lui permet de prendre à chaque instant contre lui-même la défense du genre humain; il place entre lui et les hommes dont il est le juge une mère qu'il révère et qu'il aime, une mère bien plus puissante que Moïse pour arrêter son bras et suspendre ses coups. Déjà déterminé par le sentiment de son cœur à ne lui rien refuser, parce qu'elle est sa mère, il veut encore qu'elle soit spécialement la mère de tous les hommes, afin qu'à ce dernier titre elle se porte elle-même plus volontiers à solliciter en leur faveur; et comme son Père lui a remis entre les mains toute l'étendue du pouvoir suprême : *Omnia dedit ei Pater*, il y associe Marie en partie, en confiant à sa tendresse la dispensation de ses graces, et en quelque sorte à ne lui jamais rien refuser de ce qu'elle demanderait pour le salut de ses malheureux enfans,

Qu'on ne croie pas que ce que nous avançons ici ne soit que les spéculations d'une piété crédule ; qu'on ne croie pas qu'enthousiastes outrés de Marie, nous exagérons aux yeux des fidèles l'étendue de son pouvoir, pour mieux persuader la nécessité indispensable de sa protection ; nous ne parlons que d'après les autorités les plus respectables : autorité de saint Bernard, qui énonce formellement que Jésus-Christ ne fait descendre sa grace sur les hommes que par les mains pures et bienfaisantes de Marie : *Nihil nos habere voluit, nisi per Mariam ;* autorité de saint Anselme, qui regarde comme désespérée et presque impossible la conversion d'un pécheur que Marie ne protège pas : *Qui aversus est, et a te despectus, necesse est ut pereat ;* autorité de saint Épiphane, qui ne craint point de représenter Marie comme une ressource assurée pour tous ceux qui l'implorent, comme une médiatrice puissante qui réconcilie les hommes avec Dieu, qui sollicite leur grace et qui l'obtient : *Commune mundi propitiatorium ;* autorité de saint Bernardin qui, de tous les bienfaits dont le Ciel est la source, n'en reconnaît aucun accordé à la terre que par l'entremise de Marie : *Nulla gratia venit de cœlo, nisi transeat per manus Mariæ ;* autorité enfin de tous les docteurs de l'Église, qui tous appuient et confirment la grande idée que la raison et la religion nous donnent de la protection de Marie ; aucun qui ne reconnaisse en elle tous les priviléges, toute la puissance, tout le crédit qu'un Dieu qui aime en Dieu puisse communiquer à la plus parfaite de ses créatures, et à une créature surtout dont il a fait sa Mère.

Or, à présent, pécheurs insensés que nous sommes, quel nom donner à la conduite que nous tenons envers la Reine des cieux ? Elle peut tout pour nous, et nous ne l'invoquons pas ? Son pouvoir, quoique suppliant, est immense, et nous n'y avons pas recours ? Mille dangers nous environnent, elle peut les écarter, et nous ne l'en prions pas ? Mille maux nous accablent ; elle peut, en intercédant pour nous, nous en délivrer, et nous ne le lui demandons pas ? La colère d'un Dieu offensé éclate de toutes parts, il est prêt à lancer sur nous ses derniers traits ; Marie peut l'apaiser, le fléchir, le désarmer, et nous ne l'en conjurons pas ? Est-ce stupidité, est-ce ignorance, est-ce inattention, est-ce endurcissement ? Peut-être sont-ce tous ces motifs ensemble qui se réunissent en nous ; mais ce qui les aggrave encore, c'est l'ingratitude que nous y joignons.

Vous êtes indifférens pour Marie, vous ne pensez pas seulement à Marie, vous êtes à son égard comme si elle n'existait pas : je ne

vous dirai plus que vous manquez à Jésus-Christ même dont elle est la mère, et qui veut que vous l'honoriez; je ne vous dirai plus que vous désobéissez à l'Église, qui, en lui adressant des hommages et des vœux, entend que tous ses enfans se joignent à elle pour s'acquitter de concert de ce qu'ils doivent à leur mère commune; mais ce qui fera peut-être plus d'impression sur vos cœurs, s'ils sont encore susceptibles de sentiment et de délicatesse, si vous savez apprécier les procédés héroïques, c'est que malgré votre oubli pour Marie, malgré vos mépris peut-être, ou du moins vos railleries indécentes sur les exercices de piété qui se pratiquent en son honneur, cette Vierge généreuse, plus sensible à vos besoins qu'à vos outrages, ne cesse dans le ciel de s'employer auprès de son Fils pour qu'il éclaire vos esprits, qu'il touche vos cœurs, qu'il dissipe vos préjugés, qu'il vous retire de vos erreurs, qu'il vous ramène enfin à la vérité, à la pénitence et à des mœurs vraiment chrétiennes.

Oui, ingrats, voilà ce que fait Marie pour vous : en voulez-vous la preuve? Le concile d'Éphèse va vous la donner, puisqu'il nous apprend que c'est par sa médiation, par ses prières et sur ses instances que les idolâtres mêmes, qui ne la connaissent pas, arrivent cependant, par les moyens d'instruction qu'elle leur ménage, et par les nouveaux apôtres qu'elle suscite au milieu d'eux, à la connaissance de la religion et à la pratique de l'Évangile.

Prenez garde cependant d'abuser de cette disposition favorable de Marie à votre égard, en vous en reposant tellement sur elle du soin de votre salut, que vous ne fassiez rien de votre côté pour l'opérer. Le Dieu qui vous a créé sans vous ne vous sauvera pas sans vous : nous dirons donc également, et par proportion, que si Marie prévient vos demandes auprès du Seigneur, elle n'insiste qu'autant qu'elle vous voit dans la volonté sincère d'y correspondre. Ajoutons que, marchant sur les traces d'un Dieu qui chérit singulièrement ceux dont il est aimé : *Ego diligentes me diligo,* Marie ne prodigue ses soins et ses tendres sollicitudes qu'à ceux qui l'honorent et qui la réclament. Si nous ne sommes pas de ce nombre, en vain espérons-nous obtenir par elle ces secours puissans sans lesquels il est rare qu'un pécheur se convertisse. Il est donc évident que les pécheurs, qui ont le plus grand besoin de satisfaire à la justice de Dieu et de recourir à sa miséricorde, n'y parviendront jamais mieux qu'en employant le crédit de Marie et son pouvoir auprès du souverain Juge.

O pécheur! qui gémissez sous le poids de vos liens et qui souhaitez les rompre, profitez donc de l'avantage que la religion vous

offre. Tourmenté par ma conscience, devez-vous vous dire à vous-même, environné de mes crimes, dont l'image me suit partout, troublé sans cesse par les remords qui me déchirent, il me reste une ressource dans cet affreux état: du haut de son trône, Marie daigne abaisser sur moi ses regards compatissans ; elle sent mes maux plus que je ne les sens moi-même ; j'irai donc avec assurance porter à ses pieds mes besoins et mes vœux. Pour la toucher plus sensiblement, j'emprunterai la voix de l'Église; je lui dirai avec elle : Poursuivi par un Dieu justement irrité, c'est votre protection auprès de lui que j'implore, ô Vierge sainte! c'est entre vos bras que je viens me réfugier : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* Ne rejetez pas mes prières, les lèvres qui les prononcent sont impures, mais le cœur qui les forme est contrit et humilié : *Nostras deprecationes ne despicias;* oserai-je le dire, ô Vierge puissante! c'est à moi, c'est aux coupables comme moi que vous êtes redevable de votre grandeur ; vous n'eussiez jamais été mère de Dieu, si nous n'eussions jamais été ses ennemis ; daignez donc vous intéresser pour des malheureux à qui vous devez ce que vous êtes ; l'Enfer est ouvert sous mes pas, il est prêt à m'engloutir : parlez, intercédez, priez, et l'abîme se refermera : *Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.*

Ainsi doit s'exprimer celui qui désire sincèrement rentrer en grace avec Dieu ; il doit réclamer l'entremise de Marie avec d'autant plus de confiance que, mère de tous les fidèles en général, elle est particulièrement celle des pécheurs. Personne dans la nature ne sait aimer comme une mère ; combien n'en a-t-on pas vu se mettre entre un fils coupable et un père courroucé, pour adoucir l'esprit de l'un et épargner à l'autre des châtimens mérités! Ce que la tendresse naturelle suggère aux femmes ordinaires, la maternité divine l'inspire à Marie : elle s'emploie auprès de Dieu pour l'engager à pardonner à des enfans rebelles ; elle s'intéresse pour leur conversion, pour leur salut, parce que c'est en elle qu'a été formé, c'est en elle qu'a été puisé le sang qui fut le prix de leur rédemption.

Il y a sans doute de la différence entre les justes et les pécheurs; prenons garde, cependant, sous ce prétexte, de n'inspirer qu'aux premiers la confiance en Marie, et de la détruire dans les seconds; Marie est également la mère des uns et des autres. Si elle a pour ceux qui font le bien une prédilection plus marquée, elle a pour ceux qui s'égarent une compassion plus active. Mais, dira-t-on, les sentimens de Marie ne peuvent être contraires à ceux de Dieu : or, Dieu hait les pécheurs; comment Marie pourrait-elle les aimer

jusqu'à vouloir leur tenir lieu de mère? N'abusons point ici des termes; non, Dieu ne hait point les pécheurs, c'est le péché seulement qu'il déteste en eux. Comment l'Éternel haïrait-il ceux qu'il a créés, ceux qu'il est toujours disposé à recevoir en grace, et à qui il pardonne toutes les fois qu'ils reviennent sincèrement à lui? Ce ne sera que dans l'Enfer que les réprouvés seront véritablement les objets de sa haine; tant qu'ils respirent, ils peuvent encore devenir des saints; Dieu jusque là ne les a donc pas encore exclus de son amour. Les sentimens de mère que Marie conserve pour eux sont donc conformes à ceux du Père des miséricordes, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; de ce Dieu qui ne punit qu'à regret, et qui tient sa foudre suspendue, parce qu'il attend un intercesseur qui le désarme; de ce Dieu enfin qui a placé lui-même Marie entre son tribunal et les pécheurs pour seconder sa bonté en arrêtant les coups de sa justice.

Dévotion à Marie justifiée et autorisée par une multitude de miracles publics et avérés.

La confiance en Marie, l'invocation de Marie et son culte, sont non seulement fondés sur les principes les plus certains, sur les maximes les plus pures de la religion; cette dévotion a été non seulement consacrée par le suffrage des souverains pontifes, par l'approbation mille fois réitérée de l'Église catholique, par la doctrine unanime des Pères, par l'exemple de ce que le sacerdoce et l'empire eurent jamais de plus respectable et de plus auguste, par l'exemple de tant de saints, dont le nom, écrit dans les fastes de l'Église, console ceux qui marchent sur leurs traces, du mépris de ces hommes frivoles et superficiels, qui ne croient rien, parce que souvent ils ne savent rien, et qui, dans le désespoir de réussir par d'autres voies à se faire une réputation d'esprit, tâchent d'y suppléer par la réputation d'incrédulité: mais cette dévotion s'appuie encore sur des miracles vrais, que la licence de notre siècle voudrait en vain rendre douteux aux siècles suivans. Quelles preuves éclatantes de son pouvoir auprès de Dieu Marie n'a-telle pas données au monde entier! Trop circonspects pour citer ici ces prodiges, qu'une pieuse crédulité aurait pu admettre sans assez d'examen, que le secret d'une confidence particulière pourrait avoir rendus suspects, que la distance des lieux, ou l'éloignement des temps, semble couvrir de nuages obscurs, nous ne parlons que de ces graces miraculeuses que la publicité a rendues authentiques et que l'authenticité rend à son tour incontestables. A peine les césars

ont-ils courbé leurs têtes sous le joug évangélique qu'ils sont devenus les protecteurs de la dévotion à la très sainte Vierge. L'empereur Justinien, ô Marie! n'a-t-il pas confessé hautement qu'il devait à Dieu, par votre intercession, l'Afrique subjuguée, Justin, les Perses domptés, Narsès, les Goths vaincus? Interrogeons toute l'antiquité : *Interroga majores tuos,* et elle nous répondra : *Et dicent tibi.* Regardez autour de vous, parcourez les royaumes et les nations, et vous rencontrerez là des communautés nombreuses, des ordres encore florissans sous son nom ; ici des provinces et des cités célèbres sous sa protection ; et depuis la capitale du monde chrétien jusqu'aux bornes les plus reculées de l'héritage de Jésus-Christ, il n'est point de climat où le nom de Marie ne soit parvenu ; presque point de ville et de campagne qui n'aient des temples élevés à sa gloire ; point de temples sans un autel particulier à Marie : tant le monde entier a ressenti les effets de son pouvoir, tant il s'est cru obligé d'en montrer, d'en perpétuer sa reconnaissance. De là ce culte universel, et en même temps spécial et particulier, qui donne à Marie sur l'univers un rang semblable à celui qu'elle a reçu de Dieu dans le ciel ; de là cette vénération qu'on lui rend partout sous le titre auguste de Reine du ciel et de la terre : qualité qu'on n'attribue, et qui n'appartient, entre tous les saints, qu'à Marie par l'abondante communication que Dieu lui a donnée de sa puissance ; car ce Dieu qui, pour glorifier ses saints, leur a, ce semble, distribué son empire, en proposant à chaque nation, à chaque province, à chaque ville, ses protecteurs et ses patrons, l'a soumis tout entier à sa mère, en réunissant l'univers sous la protection générale de Marie. Aussi la réclame-t-on partout comme la plus puissante médiatrice auprès du souverain médiateur. Ce Dieu qui, pour accréditer ses saints, leur a divisé ses dons, dit saint Paul, en conférant aux uns le pouvoir de guérir les malades, aux autres la vertu de chasser les démons, à chacun, en un mot, quelque portion de sa souveraineté bienfaisante, en a rassemblé toutes les richesses dans sa mère, comme dans le premier canal d'où coulent jusqu'à nous toutes ses graces. Tant de monumens érigés de toutes parts, sous le nom de Marie, en mémoire de mille bienfaits divers, ne publient-ils pas que c'est par elle qu'on les a reçus? Enfin, ce Dieu qui, pour distinguer les mérites de ses saints, accorda plus ou moins à leur intercession, n'a pas d'autres bornes à l'entremise de sa mère que celle de sa propre clémence. Tout ce qu'elle demande lui est accordé, mais avec une étendue de faveur qui tient, dit saint Antonin, du commandement et de l'empire : *Ratio-*

nem habet imperii. C'est ce qui fait dire à saint Bernard: Oui, je consens, Vierge sainte, que celui-là vous refuse le tribut de ses louanges, qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection, quand il l'a implorée dans ses besoins véritables: *Sileat, misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse.* Qu'on recherche un ennemi de Marie qui n'ait été l'ennemi de Jésus; qu'on trouve un panégyriste de Jésus qui n'ait été celui de Marie; qu'on nomme un saint, un élu de Dieu, qu'il n'avoue être redevable de son salut à Marie. Parcourez, continue le même saint, parcourez nos anciennes annales: si elles attestent un seul refus fait par Marie, je serai le premier à vous dire: Ne l'invoquez plus; mais si vous ne trouvez partout que des monumens de sa tendresse, avouez votre ingratitude et votre insensibilité pour le salut de votre ame.

Dépositaire des graces de Dieu, la fonction de Marie est de se présenter sans cesse au trône de Dieu, soit pour en faire descendre des lumières qui éclairent les ames les plus aveugles, qui touchent les ames les plus endurcies, qui ramènent les ames les plus égarées; soit pour prévenir les arrêts de la justice et en détourner les foudres. Est-il dans l'ordre de la nature aucune espèce de secours qu'elle n'ait obtenu? Ici, ce sont les vents déchaînés, les flots soulevés, la mer en fureur, et tout à coup, au nom de Marie, le calme répandu sur la surface des eaux; là, c'est un naufrage où les passagers consternés, le pilote éperdu s'attendent à périr; et, sous la garde de Marie, le vaisseau, échappé à tous les périls, est conduit heureusement au port. Que de malades guéris, que de malheureux soulagés, que de morts ressuscités! On s'efforcerait en vain de compter les familles tirées de l'indigence, les villes garanties des plus rudes assauts, les plus formidables armées ennemies mises en déroute, les provinces protégées, les empires conservés par l'effet bienfaisant de sa protection. Est-il un lieu si obscur sur la terre où l'on ne découvre quelque monument solennel de la reconnaissance pour cette bienfaitrice du genre humain? Qui pourrait retracer tant de pestes arrêtées, de fléaux dissipés, de contagions apaisées, d'embrasemens éteints à l'invocation seule du nom puissant de Marie? Faut-il d'autres témoins que cette foule de merveilles si multipliées pour convaincre l'esprit le moins crédule que Marie peut contribuer à la félicité du monde, et conséquemment que la confiance en son pouvoir est fondée, en observant néanmoins qu'elle ne dégénère pas en présomption? Pour animer cette confiance, faudrait-il remettre devant nos yeux des spectacles plus

récens, nous rappeler ici tant de victoires remportées par l'entremise de Marie, tantôt sur terre, tantôt sur mer, tantôt sur de téméraires perturbateurs de la paix publique, tantôt sur des barbares, ennemis du nom chrétien, comme celle de Lépante, par exemple, où trente mille infidèles perdirent la vie, et six mille la liberté, que vingt mille Chrétiens recouvrèrent? Depuis que l'on vit des césars catholiques, n'a-t-on pas vu honorer Marie comme la protectrice des empires, sous le beau nom de la dispensatrice de la victoire? Sans rechercher dans les annales étrangères de quoi relever la gloire de Marie, arrêtons-nous aux nôtres. Déjà l'on voyait en plus d'un endroit d'illustres monumens de la reconnaissance de nos pères: les dépouilles de leurs ennemis consacrées à Marie étaient la preuve qu'ils lui avaient toujours rapporté le succès de leurs armes. Presque aucun de ses autels que nous ne voyons encore décorés aujourd'hui de superbes trophées. Quelles journées plus fameuses dans nos histoires que celles de Bouvines, du Mons-en-Puelle, de Cassel et de Marignan! Les superbes édifices que les vainqueurs élevèrent à Senlis, à Chartres, à Milan, attesteront à jamais, ainsi que la métropole de cette capitale même, si Marie n'eut pas tout l'honneur de ces triomphes. Rappelons-nous ces jours de nuages et de désolation qui virent la France, armée contre la France, saper de ses propres mains les fondemens de cet empire: l'hérésie, assise sur les débris fumans de nos temples, bravait avec audace les foudres de l'Église et le tonnerre de nos rois; elle appelait l'étranger à son secours. Ah! plaise au ciel que nous ni nos descendans ne voient jamais se renouveler ces spectacles de fureur! L'erreur avait allumé partout, depuis près d'un siècle, le flambeau de la guerre et de la discorde. Tel fut toujours en effet le caractère de l'hérésie; le Disciple bien-aimé, dans son Apocalypse, nous en a tracé un portrait que l'expérience de tous les siècles a bien prouvé n'être que trop fidèle; dans les commencemens, tout est mystérieux dans son langage, ainsi qu'en ses démarches: *In fronte mysterium;* elle affecte un air d'austérité propre à séduire les simples; elle n'a que le mot de réforme à la bouche. Si des docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de sa doctrine, aussitôt elle enveloppe ses blasphèmes dans des termes pompeux et magnifiques: *Datum est ei os loquens magna et blasphemias.* Les prestiges sont alors sa ressource pour séduire les habitans de la terre: *Seduxit habitantes in terra;* elle a recours alors à ces signes miraculeux par lesquels elle contrefait les œuvres de la Toute-Puissance: *Propter signa quæ data sunt ei facere.* C'est ainsi que, sous le règne

de François I[er], le calvinisme avait commencé à se glisser, et peu à peu s'était accrédité dans la France. Cependant l'erreur, tant qu'elle est encore faible, ne parle que de douceur et de patience. Attendez qu'elle se soit fortifiée; alors elle élève le mur de division : ce fantôme prétendu devient un monstre énorme qui fait trembler toutes les puissances : *Babylon magna*. Après avoir renversé les autels, elle porte la main sur le trône même : *Habet regnum super reges terræ;* elle prend le glaive, elle fait des martyrs : *Ebria de sanguine martyrum Christi.* C'était à cet excès que les maux de la France étaient enfin venus. En vain l'Église alarmée avait-elle tâché d'étouffer l'hérésie dans ses commencemens; en vain Charles IX et Henri III lui portèrent-ils successivement mille coups mortels; elle semblait reprendre de nouvelles forces par ses défaites, et se faisait suivre presque de toute la terre : *Admirata est universa terra post bestiam.* Grand Dieu! nous adorons votre main vengeresse qui se servait des fureurs d'un parti pour punir les crimes de l'autre; et nous ne nous rappelons aujourd'hui le souvenir des fléaux dont vous accablâtes notre patrie que pour remercier votre miséricorde qui nous en délivra. Nos malheurs avaient donc enchéri en quelque sorte sur ceux que l'illustre Macchabée déplorait en termes si tendres. D'une part, on voyait les ennemis de l'état maîtres, non plus seulement de nos frontières, mais du centre même de cet empire; de l'autre, les Français acharnés les uns contre les autres avec plus de fureur que les ennemis mêmes. Chaque particulier s'érigeait en docteur, chaque seigneur en tyran, et parmi tant de voix qui voulaient commander, la moins respectée était celle du prince. Dans cette effroyable anarchie, que de crimes, que de meurtres! Déplorerons-nous ici le sort des ministres égorgés sur les débris de leurs temples? Hélas! l'onction sainte de nos monarques mêmes ne put les garantir de l'aveugle fureur des révoltés : la terre même, selon la belle expression de l'Écriture, sembla s'émouvoir alors de la désolation de ses habitans : *Commota est terra super habitantes.* Et la France, ainsi qu'autrefois la maison de Jacob, ne parut plus qu'un affreux tombeau, séjour de larmes et de confusion : *Et universa domus Jacob induit confusionem.* Quelle main bienfaisante a donc dissipé tant d'orages? Henri-le-Grand n'avait pu remédier encore qu'à une partie de tant de maux; conquérant de ses propres états, il se promettait d'achever son ouvrage, quand le plus noir des attentats ravit à la France son libérateur et son père. Dans ces tristes conjonctures qu'attendre d'un monarque encore enfant, surtout sous la tutelle d'une mère digne véritable-

ment de régner, mais trop enviée pour faire espérer un règne tranquille? L'esprit d'indépendance ne pouvait être détruit que par la destruction de l'erreur, et l'erreur dominait toujours. Cantonnée dans nos meilleures places, qu'on n'avait encore pu lui enlever, elle se croyait assez autorisée pour donner des lois, du moins assez forte pour n'en pas recevoir. L'Espagne, d'autre part, rivale si long-temps de notre monarchie, ne gardait la paix qu'on l'avait forcée d'accepter qu'en attendant l'occasion de lever le masque avec avantage. Qui combattra pour nous tant d'ennemis? L'épée du Seigneur : nous avons vu le danger, voici le dénouement et le succès. L'Espagne, mettant bas toute sa haine, recherche elle-même notre alliance, et pour gage de la paix, unit à son sang celui de nos rois. Les grands, rentrés dans le devoir, y sont maintenus malgré la jalousie qui les anime, et toutes les intrigues des princes étrangers. La Rochelle tombe enfin, cette ville depuis si long-temps le boulevard de l'hérésie, et alors la dernière ressource des rebelles. A vous, Seigneur, toute la gloire de ces heureux succès! Que nos politiques en fassent honneur à la bravoure de nos guerriers et aux intrigues du ministère; Louis XIII, ce pieux monarque en renvoie au ciel toute la gloire. Oui, c'est Marie, protectrice de son empire, qui a vaincu l'erreur, soumis ses ennemis, affermi son trône, rendu le lustre à sa couronne.

Louis-le-Juste vous a invoquée, ô Marie! avec la foi la plus vive, et tout a plié sous l'effort de ses armes, et l'hérésie terrassée est venue expirer au pied du trône. Puisse le souvenir en être à jamais gravé dans nos esprits! C'est à vous que nous devons la conservation de la foi primitive, tandis que nos voisins s'étaient détachés du sein de l'unité. C'est à vous que nous devons la fin des troubles qui agitaient cette monarchie, tandis que l'erreur a fait changer de face à tant d'empires. Si nous sommes encore dans la voie du salut, si nous jouissons de notre patrie, c'est à vous, ô Marie! que nous en sommes redevables. Vierge auguste, daignez toujours nous regarder avec la même bonté, nous prendre sous votre protection, et nous accorder vos secours.

Dévotion à Marie, justifiée, autorisée, non seulement par les prodiges que le ciel a opérés par son entremise dans l'ordre de la nature, mais encore dans l'ordre de la grace.

Nous avons vu les merveilles éclatantes dont l'univers chrétien est redevable à la protection de Marie; si nous pouvions pénétrer dans le secret des cœurs, que de miracles plus étonnans encore ne

découvririons-nous pas ! Miracles de conversion et de sanctification, qui arrachent tous les jours à l'Enfer une infinité de victimes. Combien de vertus chancelantes et prêtes à succomber, que sa vigilance sur les justes garantit tous les jours de ces chutes terribles dont il est si rare de se relever ! Combien de passions indomptées et devenues comme nécessaires par l'habitude, que sa compassion pour les pécheurs a soumises tout à coup au joug de la raison et de la grace ! Combien de vocations saintes qu'elle a inspiré de suivre, malgré les attraits séduisans et les sollicitations engageantes du monde ! Combien de généreux projets qu'elle a formés dans les cœurs les plus faibles, et pour l'exécution desquels elle leur a obtenu une force et un courage plus qu'humain ! Combien de repentirs amers et efficaces elle fait concevoir aux coupables les plus déterminés, malgré les obstacles qui s'opposaient à leur pénitence ! Tel, engagé dans l'occasion, a sauvé sa vertu déjà ébranlée, qui, sans l'assistance de Marie, eût vu échouer son innocence et son salut; tel, que le souvenir de ses iniquités accablait, effrayait, désespérait, dans un moment où il s'est adressé à Marie, s'est reconnu, s'est repenti, a pris une généreuse résolution, l'a suivie et l'a exécutée. Combien en ont reçu les mêmes secours, et l'ont eux-mêmes hautement publié ! Quel est l'homme, en effet, accablé tout à la fois sous le fardeau de ses malheurs et de ses crimes, qui l'ait priée du fond de son cœur et qui n'ait ressenti au dedans de lui-même cette force qui fait supporter les maux avec patience, et cette aversion du péché qui en éloigne par l'horreur qu'elle en inspire? Non, il n'est personne qui puisse se plaindre de l'avoir réclamée inutilement: mère sensible et compatissante, elle ne peut voir les maux de ses enfans sans employer tout son crédit et tout son pouvoir pour leur soulagement. Que ne devons-nous donc pas espérer de son ascendant sur le cœur de son Fils? Les misères humaines sont bien grandes sans doute, mais son amour pour nous est plus grand encore. Plus nos besoins sont étendus et nombreux, plus elle insiste auprès de Dieu pour qu'il daigne y subvenir. Ah ! ne craignons pas de l'avouer, après tant de motifs qui établissent la dévotion à Marie, ce que nous avons à craindre, c'est bien moins l'excès que le défaut; c'est bien moins une ferveur superstitieuse que la religion saura toujours éclairer et contenir, que ce froid engourdissement dans lequel nous languissons, et dont il semble que rien ne soit capable de nous faire sortir. Fussions-nous moins éclairés que nous ne le sommes dans la science de la foi, nous savons toujours qu'il ne peut y avoir qu'un seul et unique Dieu

digne de l'hommage souverain; qu'il ne peut être qu'un seul et unique médiateur du salut des hommes, qui est Jésus-Christ; qu'il ne peut être qu'une seule et unique voie du salut pour l'homme coupable, qui est la pénitence. Dès que le cœur est pénétré de ces sublimes vérités, il n'y a plus d'excès à craindre dans le culte de la mère de Dieu, soit par rapport aux hommages extérieurs qu'on lui rend, soit dans les éloges qu'on lui donne, soit pour les graces qu'on sollicite par elle, et qu'on espère obtenir par sa médiation. Il est donc essentiel de se mettre en garde contre ceux qui, sous une fausse apparence de zèle, distillent un poison caché. L'intérêt de la Divinité est leur prétexte; sa gloire est le but où ils paraissent tendre; mais ce ne sont là que des dehors empruntés sous lesquels ils masquent les sentimens pernicieux de leur cœur; ils saisissent avec avidité les moindres lueurs, pour jeter dans les ames simples des doutes qui ne peuvent que leur être préjudiciables; et, par une barbarie cruelle, après avoir voulu enlever à plusieurs les mérites d'un Dieu Sauveur, ils veulent encore leur ôter la protection d'une Vierge qui peut contribuer si utilement à leur salut. Ah! écoutons plutôt la voix de cette Vierge sainte, qui, malgré notre indifférence, et peut-être même nos mépris pour elle, est assez tendre pour vouloir conserver à notre égard la qualité de mère. Approchez-vous de moi, nous dit-elle, connaissez toute ma bonté pour vous, et venez en éprouver les effets. Venez, justes, venez, pécheurs : venez, justes, qui, malgré l'abandon presque général de mes enfans, vous faites encore gloire de l'être; je vous obtiendrai la paix et les consolations du ciel; je vous apprendrai par mon exemple à vous consacrer de bonne heure au Seigneur, à porter son joug dès vos plus tendres années, à continuer avec une ferveur toujours nouvelle le grand ouvrage de votre sanctification, et à être mes imitateurs comme je l'ai été moi-même de mon Fils : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Venez, pécheurs, je vous appelle tous, je vous attends tous: il n'est point de criminel à qui je veuille fermer les entrailles de ma clémence ; je partage avec les Anges du ciel la gloire d'en voir un seul converti, parce que son retour fait fructifier le sang qu'un Dieu Sauveur a puisé dans mes veines. Venez, pécheurs : quelque irrité que soit ce Fils contre vous, je me charge de l'adoucir par mes prières, de désarmer son bras, de lui faire agréer vos larmes, de vous faire obtenir le pardon de vos fautes. Venez; qui peut vous arrêter? je connais déjà vos misères, je puis les soulager, et je le ferai, parce que je ne cesserai jamais d'être sensible à l'honneur de mon

Fils, et que votre retour vers lui fait son triomphe et sa gloire.

Ne soyons donc pas surpris si l'Église appelle Marie son refuge, son espérance et sa vie; si dans ses besoins particuliers ou publics, imprévus ou ordinaires, elle réclame son assistance; si le pilote l'implore au fort de la tempête, le voyageur dans les périls, le guerrier dans les combats, le pauvre dans les besoins, le faible dans les tentations, le malheureux dans les disgraces, le mourant aux portes du tombeau, et si tous éprouvent les effets de sa main secourable, lorsqu'ils l'implorent dans des dispositions saintes. Que notre confiance en sa puissante protection égale donc, s'il est possible, la grandeur de son crédit auprès de son Fils et le désir ardent qu'elle a de nous être utile. Vils et timides mortels, si nous ne nous croyons pas dignes d'adresser directement nos vœux à la Majesté divine; si le Médiateur, tout homme qu'il est, nous en impose encore par la grandeur de sa divinité, Marie n'a rien de terrible, et tout en elle inspire la plus tendre confiance; elle compatit d'autant plus à l'état de ceux qui l'invoquent qu'il est plus déplorable. Vous donc, s'écrie saint Bernard, vous qui flottez sur l'océan orageux du monde, ne détournez pas vos regards de Marie, elle est pour vous un astre propice. Sentez-vous souffler le vent des tentations; craignez-vous d'échouer contre les écueils de l'adversité; êtes-vous agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la colère, de la vengeance ou de la haine : jetez les yeux sur l'étoile salutaire qui brille dans les cieux, invoquez Marie. Êtes-vous troublés par l'énormité de vos crimes, effrayés des horreurs du jugement futur, plongés dans la tristesse ou la douleur; êtes-vous surtout investis des ombres de la mort: invoquez Marie, mais avec un esprit de componction et d'humilité; et du haut du ciel, attentive à vos ardentes prières, elle les présentera au Seigneur, désarmera sa colère et vous assurera ses graces. Vous surtout que les remords déchirent, et qui n'attendez au tribunal du juste Juge qu'un arrêt de condamnation, c'est sur vous principalement que s'attendrit le cœur compatissant de Marie. Ah! invoquez-la; son nom seul portera dans votre ame le calme et la sérénité. Si la tentation s'élève encore, jetez-vous dans le sein de Marie, réclamez, invoquez Marie, elle priera, et le tentateur s'éloignera de vous. Mais quand le monde où vous êtes forcés de vivre fera renaître l'occasion de vos premiers péchés, si votre faiblesse mille fois éprouvée vous décourage, si le souvenir de vos anciennes inconstances et le sentiment de votre légèreté naturelle vous abattent, jetez-vous dans le sein de Marie, réclamez, invoquez Marie; son nom seul vous rendra supérieurs au

monde et à vous-mêmes, car c'est un nom de force. Combien, en le prononçant avec foi, ont éprouvé qu'il a été pour eux le soutien de leur faiblesse et un adoucissement à leurs maux ! Tant que vous l'aurez à la bouche, dit saint Bernard, ne craignez ni les égaremens de vos folles pensées ni les penchans séduisans de vos cœurs. On ne tombe pas avec un tel appui, on ne s'égare pas avec un tel guide.

Après tant de secours que nous offre l'invocation de Marie, et dont nous ne pouvons douter, n'est-il pas étonnant qu'on s'adresse si peu à cette mère des miséricordes? Mais, dira-t-on peut-être, en combien d'occasions ai-je recouru à elle, sans en être exaucé ! Mais comment y avez-vous recouru? Est-ce en ordonnant des sacrifices sans y assister, en envoyant des présens sur ses autels sans les y accompagner, en lui faisant offrir des vœux sans les lui porter vous-mêmes? Ce sont des graces possibles, mais elles sont en quelque sorte miraculeuses, et vous ne les méritez pas. Est-ce en lui demandant une conversion de mœurs sans changement de vie, des mérites sans bonnes œuvres, et des récompenses sans mérites? Ce sont des graces chimériques et imaginaires qui n'existent pas. Est-ce en l'intéressant seulement pour une santé dont vous abuseriez, pour un poste dont vous vous prévaudriez, pour un établissement dans lequel vous vous damneriez? Ce sont des graces qui vous deviendraient préjudiciables; et le refus même que vous essuyez est un bienfait. Non, non, dit saint Bernard, Dieu n'a rien à refuser à sa mère. Donnez-moi donc, ajoute-t-il, une famille où la mère de Dieu soit honorée, et je vous ferai voir cette même famille constamment protégée. Parmi ceux qui la composent, la foi devient-elle chancelante : c'est Marie qui la ranime et qui la fortifie : *Fidem excitat.* Perdent-ils tout espoir du succès dans les entreprises les plus difficiles : c'est Marie qui relève et qui ressuscite leurs espérances : *Spem erigit.* Appréhendent-ils qu'un faux ami ne les trahisse, qu'un ennemi ne les desserve, qu'un concurrent ne les traverse : c'est Marie qui dissipe toutes leurs craintes, et qui les rassure contre tous les dangers : *Timorem expellit.* Invoquez-la donc, continue-t-il, et vous serez exaucé : *Mariam cogita, Mariam invoca.* Que Marie, après Dieu, soit votre refuge, votre asile, votre appui; qu'elle soit votre consolation dans les peines qui vous affligent, votre conseil dans les doutes qui vous troublent, votre espoir dans les craintes qui vous alarment. Pères et mères, appelez-la dans vos maisons, pour en régler les affaires, pour en ménager les intérêts, pour seconder vos soins, pour bénir votre famille, et surtout pour y maintenir la paix; et avec la paix, l'ordre, l'union, la

charité, l'innocence des mœurs, la probité, la piété. Nous tous, qui que nous soyons, attachons-nous plus que jamais à Marie, afin de mériter de plus en plus ses soins bienfaisans pour la sanctification de nos ames. Elevons souvent nos cœurs vers elle, et adressons-lui de nouveau cette prière qu'un enfant de Marie ne peut trop répéter : C'est à vous, ô mère de mon Dieu ! c'est à votre protection que j'ose recourir: *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix;* protection assurée qui ne nous manque jamais, protection toute-puissante qui triomphe de tous les obstacles, protection universelle dont nul n'est exclu. Dans cette espérance, je me présenterai donc au trône de gloire où vous êtes parvenue : je pourrais sans doute m'adresser directement à Dieu même; mais j'en use comme un enfant coupable, qui cherche un médiateur pour le réconcilier avec son père: ce n'est pas défiance de la bonté divine, c'est un sentiment de mon indignité. Ah ! s'il est un objet qui doive vous toucher de compassion, c'est l'état malheureux où je suis réduit dans cette terre d'exil, dans cette vallée de larmes : *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus.* Que d'ennemis domestiques et étrangers, visibles et invisibles qui m'attaquent ! que d'inclinations vicieuses qui m'entraînent ! que d'habitudes qui me dominent ! que d'erreurs qui me séduisent et m'égarent ! l'Enfer, le monde et la chair, tout conspire contre moi pour me perdre : *In necessitatibus*.. Les maux qui m'affligent vous sont encore mieux connus qu'à moi-même : mépriserez-vous mes pleurs, et serez-vous insensible à mes gémissemens ? Nos pères, depuis tant de siècles, ont ressenti les effets de votre miséricorde : sera-ce dans ces temps plus malheureux que jamais que vous en interromprez le cours ? N'aurez-vous été une mère si tendre que pour les autres ? Vierge bénie du ciel et de la terre, vous êtes témoin des périls auxquels je suis sans cesse exposé ; veillez sur moi pour m'en garantir et m'en délivrer : *Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta;* mais que ce soit surtout ce jour fatal, après lequel il n'y a plus de temps à attendre ni de grace à espérer; à ce jour formidable où les plus fervens anachorètes ont tremblé ; à cette heure critique et décisive qui doit terminer ma course et commencer pour moi l'éternité : *Libera.* Puissante protectrice, prenez le bouclier pour me défendre dans ce dernier combat : *Libera.* Défendez-moi des vives saillies d'une nature indomptée, qui, jusque dans le sein de la mort, voudrait reprendre son premier empire et exercer sa tyrannie : *Libera.* Défendez-moi de ces accidens imprévus, de ces surprises, de ces troubles, de ce faux repentir de tant de mou-

rans, de cet endurcissement qui met le sceau à la réprobation : *A periculis cunctis libera nos.* Qu'on ne pense pas que je prétende, sur cette espérance, m'endormir dans une molle oisiveté; ce n'est point là l'esprit de vos enfans, tous mes désirs sont de seconder vos soins, d'agir de concert avec vous et de travailler moi-même à mon salut avec le secours des graces que je sollicite instamment de votre intercession.

Des véritables caractères de la dévotion à Marie.

Cette dévotion doit avoir pour base la confiance et l'amour qu'inspire la nature même à des enfans bien nés. Le Calvaire est le lieu où Marie nous a été donnée pour mère, et où elle nous a adoptés pour ses enfans. Quelle mère! De quel zèle, de quelle charité, de quelle compassion elle est pénétrée pour nous! Dieu est-il irrité, elle travaille à l'apaiser; a-t-il le bras levé pour nous frapper, elle se met entre lui et nous; sommes-nous criminels, elle excuse nos infidélités; sommes-nous pénitens, elle fait valoir notre repentir et nos larmes; sommes-nous justes, elle exalte nos bonnes œuvres; sommes-nous flottans, irrésolus dans la pratique du bien, elle sollicite les graces propres à fixer nos incertitudes : toujours occupée de nos intérêts, c'est par des bienfaits qu'elle nous prouve l'étendue de sa tendresse. De tous les titres qu'elle possède, celui de mère est le seul dont elle se prévale, l'office de mère est le seul qu'elle exerce. Dans Jésus-Christ nous avons un Sauveur, mais nous avons un maître : il est notre avocat, mais il est notre juge: par inclination il se livre à la miséricorde, mais par devoir il se prête à la justice. Pour Marie, rien dans elle qui donne de la crainte; l'affection maternelle est son unique partage. Point d'homme qui lui soit étranger, point de pécheur qui ne soit l'objet de son zèle : nos faiblesses, nos chutes mêmes excitent sa compassion. Or, quel retour ne demande pas de nous un tel amour? Elle met son bonheur à faire le nôtre; il est juste que dans nous tout exprime la reconnaissance. Imitons nos pères, qui craignaient toujours de ne pas assez prouver leur attachement à cette Vierge sainte. Mais, hélas! ne méprisons-nous pas au contraire l'heureuse simplicité de ces anciens serviteurs de Marie, qui, donnant l'essor à leur zèle affectueux, se sont quelquefois expliqués avec plus de force que de circonspection? Ne les accusons-nous pas d'erreur ou d'indiscrétion, parce que l'effusion de leur cœur semble quelquefois les avoir portés au delà des bornes d'une exacte précision?

Quoi donc! notre foi est-elle plus pure et notre dévotion plus solide que celle de ces grands hommes? Et si nous nous piquons de l'emporter sur eux par un langage plus correct, oserions-nous leur disputer l'avantage d'une piété plus vive, plus tendre et plus agissante que la nôtre? O siècle peu versé dans la science des saints! qu'avez-vous fait? Vous avez voulu épurer la piété, et vous l'avez desséchée; vous avez entrepris de la rendre plus éclairée, et vous l'avez rendue moins ardente; vous avez donc perdu pour les sentimens, et vous n'avez rien gagné pour les lumières. On laisse aujourd'hui le simple peuple courir en foule aux temples de la mère de Dieu, orner ses images, embellir ses autels, célébrer ses fêtes, lui réciter plusieurs fois le jour la Salutation Angélique, tandis que les esprits cultivés par l'éducation et par l'étude dédaignent ces pratiques, comme des exercices d'une dévotion minutieuse. Fallait-il donc que la religion, la dévotion, la piété, ainsi que les goûts, les opinions et les modes se ressentissent de l'esprit d'inconstance et de légèreté qui domine aujourd'hui? L'Église, toujours éclairée par le Saint-Esprit et par conséquent toujours immuable dans ses sentimens, n'a point suivi cette vicissitude d'opinions tantôt favorables, tantôt contraires au culte de Marie. Si nous en lisons l'histoire, nous y verrons toutes ces pratiques, que l'on ose aujourd'hui traiter de supertitieuses, justifiées sans interruption jusqu'à ces jours par l'exemple des ames les plus éclairées, exemple plus fort que tous les raisonnemens et qui suffit seul pour les mettre à couvert des railleries du libertinage et des dédains de l'ignorance. Nous y verrons des saints recourir sans cesse à la Mère de Dieu dans leurs tentations et dans leurs peines, lui recommander, par des prières assidues, le succès de leurs entreprises, regarder le titre de serviteurs de Marie comme un titre glorieux, se faire un point capital d'en remplir exactement les devoirs, exhorter enfin tous les hommes à rechercher sa protection, et à ne rien oublier pour la leur rendre précieuse; nous y verrons des rois, en reconnaissance des secours accordés dans les plus grands périls, travailler de leurs propres mains à la construction de ses temples; uous y verrons un saint Grégoire, qui n'a jamais pu être soupçonné de superstition et de faiblesse, dans le temps qu'une peste furieuse ravageait l'Italie, invoquer publiquement la Mère de Dieu, la supplier de faire cesser ce fléau terrible, et conduire lui-même, dans toutes les rues de Rome, l'image de cette Vierge sainte, qu'accompagnait une foule immense de peuple. Qu'arriva-t-il, et quel fut le succès de cette religieuse cérémonie? On vit, et tout ce peuple en fut témoin, on vit l'Ange extermina-

teur remettre dans le fourreau cette épée vengeresse, déjà teinte du sang d'une infinité de victimes immolées à la colère du Tout-Puissant. Que l'hérétique se récrie, que le libertin raille, que le faux dévot se scandalise des hommages publics rendus à Marie, il n'en est pas moins vrai que son nom, uni à celui de Jésus, sera toujours redouté des démons, et un appui infaillible pour tout vrai catholique, qui, évitant des abus réels et effectifs, ne se fera pas, de certaines pratiques purement extérieures, un motif d'impénitence. Car telles sont les conditions indispensables d'où cette Vierge sainte fait dépendre elle-même le succès de nos prières et l'intérêt qu'elle prend à notre malheureux sort; c'est de ne pas se faire de l'espérance de sa protection une raison de vivre tranquillement dans le crime; c'est de ne pas croire sauver à l'ombre de ses autels des passions favorites; c'est de ne pas faire consister toute sa piété à réciter des prières que le cœur désavoue, ou, en portant certaines marques extérieures de dévotion, croire n'avoir pas besoin de mérites personnels pour éviter le glaive exterminateur; c'est enfin de ne pas s'attacher uniquement à l'extérieur de son culte, comme si des actions édifiantes d'ailleurs pouvaient tenir lieu de pénitence et de componction. Ah! Marie le déclare à ces dévots sacriléges, elle ne voit en eux que des profanateurs qui la déshonorent, des impénitens qui portent, au lieu de la croix de Jésus-Christ, un joug de fantaisie, parce qu'il est moins gênant; des ames lâches qui ne s'attachent à elle que dans l'espérance de se sauver à moins de frais; enfin de faux chrétiens qui, en se faisant, de leur dévotion pour elle, une raison de négliger les préceptes de Jésus-Christ, font à ce divin Sauveur un outrage qui rejaillit sur sa mère.

Marie exige une dévotion raisonnable, également animée par la confiance, et réglée par la vérité. Elle protége le pénitent, ou celui qui tâche de le devenir, et non le pécheur qui ne cherche que l'impunité; elle sollicite pour nous la grace de faire pénitence, et non des dispenses de ce devoir sacré; elle vient au secours du pécheur qui l'implore, en s'efforçant de briser ses chaînes; mais elle abandonne celui que l'espoir de sa protection nourrit dans l'impénitence. Marie demande pour nous des secours proportionnés à notre faiblesse; mais elle ne veut pas substituer aux rigueurs de l'Évangile une dévotion commode et pharisaïque. Elle veut aider le zèle qui porte à rentrer dans les voies de la vertu; mais elle refuse avec horreur de favoriser la mollesse et de se prêter à une coupable lâcheté. Demandons-lui la force de faire le sacrifice en-

tier de nos passions; mais n'attendons pas qu'elle emploie son intercession à sauver la victime. Elle consent à nous obtenir cette componction du cœur qui mérite le pardon de nos crimes; mais elle ne veut jamais nous obtenir une indulgence sans contrition; elle n'aime enfin, elle ne protège que ceux en qui elle reconnaît l'Esprit de son Fils, ou du moins qui le demandent sincèrement. Pénétrés de ces grands principes, livrons-nous à la dévotion la plus tendre pour la mère de Dieu; courons aux temples où elle est particulièrement honorée; entrons avec une piété religieuse dans les sociétés qui se consacrent à son culte; répétons mille fois la salutation que lui fit l'Ange du Seigneur; prescrivons-nous enfin les pratiques les plus propres à nous la rendre favorable, et nous ne craindrons plus pour nous les excès d'une fausse dévotion, nous éviterons alors les abus qui excitent les censures de nos frères séparés et les dérisions des impies. Le rosaire et le scapulaire n'ont sûrement rien que d'édifiant en eux-mêmes : l'un consiste dans la Prière Dominicale et la Salutation Angélique, c'est-à-dire dans les prières les plus saintes et les plus excellentes; l'autre est un signe d'attachement au culte de Marie, ce culte si sage, si ancien et si recommandé par l'Église. Ces dévotions, autrefois si respectées et si respectables en effet, ne sont-elles pas renvoyées aujourd'hui à la simplicité du peuple et de l'enfance? Le culte que Marie a droit d'attendre des vrais disciples de son Fils est une piété publique qui ne craigne ni les regards ni les discours du monde; et, par je ne sais quelle honte, nous rougissons de nous attacher ouvertement à son service. Grand Dieu! croire se déshonorer que de réciter fréquemment, publiquement, dévotement, les paroles mêmes qu'un Ange lui adresse! Ah! que c'est bien peu comprendre toute la noblesse, toute l'excellence, toute la sublimité de cette prière! On semble la mépriser, parce qu'elle est courte, facile et commune; mais que fais-je donc lorsqu'à l'imitation de l'archange, je salue Marie, comme pleine de grace? Que j'apprenne au moins à ne pas blasphémer ce que j'ignore.

Quand je dis à Marie, *Ave*, je lui dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce que de toute éternité vous avez été choisie de Dieu pour être élevée à la plus haute dignité à laquelle une pure créature puisse parvenir; de ce que vous avez été distinguée et séparée de la masse de perdition, conçue tans tache et préservée du péché originel; de ce que, depuis le premier moment de votre être jusqu'au dernier de vos jours, vous n'avez cessé de croître en mérites et en grace devant Dieu. Quand je dis à Marie, *Ave*,

je dis : Je vous félicite et me réjouis de ce qu'ayant cru à la parole de l'Ange, vous avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, formé de votre sang, et mis au monde un Dieu dans la personne adorable de votre Fils. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce que le Seigneur est avec vous, non seulement comme il est avec toutes les créatures par son concours, comme il est avec les pauvres par sa providence, comme il est avec les pécheurs par sa grace actuelle, comme il est avec les justes par sa grace sanctifiante, comme il est avec l'Église par son assistance, comme il est avec les bienheureux par sa magnificence, comme il est dans ceux qui le reçoivent à la sainte table par sa présence réelle ; mais de ce qu'il y est par son incorporation avec vous, en ne recevant pendant neuf mois son accroissement que de votre propre existence. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite, et je me réjouis de ce qu'entre toutes les femmes vous êtes et vous serez éternellement la seule qui soyez vierge et mère tout ensemble ; de ce que votre corps sanctifié par Jésus-Christ a été préservé de la corruption du tombeau ; de ce qu'il a été transporté dans ce séjour de gloire, où celui des autres ne doit être admis qu'après la consommation des temps. Quand je dis à Marie, *Ave*, je dis : Je vous félicite et me réjouis de ce que dans le ciel vous êtes si élevée qu'il n'y a rien entre Dieu et vous ; de ce que votre trône y est placé au dessus de tous les chœurs des Anges ; de ce que vous y êtes établie la reine des cieux ; de ce que vous y avez tout accès, tout crédit, tout pouvoir auprès de Dieu. Enfin, quand je dis *Ave*, c'est Marie que je révère, mais c'est aussi pour moi-même que je l'implore. Ah! Vierge sainte ! toutes les fois que je vous adresserai la Salutation Angélique, répandez sur moi ces graces privilégiées dont vous êtes comme la dispensatrice, et qui sont attachées aux pratiques de votre culte. Obtenez-moi surtout cette piété généreuse, incapable de se laisser corrompre par le respect humain, et qui soutienne en toute occasion les intérêts de votre gloire contre les ennemis nombreux qui la combattent. Ah ! loin de moi cette timidité qui n'ose vous annoncer pour ce que vous êtes ! Non, l'on ne me verra jamais dissimuler mes sentimens à votre égard, ni demeurer dans un honteux silence, quand des bouches impies attaqueront devant moi vos prérogatives ou vous disputeront vos titres les plus incontestables.

Les exercices autorisés dans l'Église pour célébrer vos grandeurs seront aussi multipliés dans le cours de ma vie que le nombre des jours qui composeront mes années ; enfin, j'en viendrai, s'il est pos-

sible, à pratiquer le conseil que me donne un de vos plus zélés panégyristes, d'avoir toujours votre nom vénérable, soit dans ma bouche, soit dans mon cœur : *Non recedat ab ore, non recedat a corde.* Et après tant de témoignages d'attachement et de consécration à votre service, loin d'appréhender alors d'avoir péché par excès dans ma piété, je reconnaîtrai encore n'avoir rien fait qui soit digne de vous, parce qu'élevée au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, vous l'êtes en même temps au dessus des faibles hommages que nous pouvons vous rendre : *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Tel est le sentiment, telle est la conduite de l'Église; sous un tel guide, je ne puis m'égarer. Mais c'est à vous, auguste mère de Dieu et qui daignez encore être la mienne, c'est à vous de me préserver des piéges de la séduction dressés de tous les temps contre les fidèles. Que votre grandeur soit connue de l'univers! puisse-t-il comprendre, pour l'intérêt de son éternité, que la profession du christianisme est pour tous les hommes un engagement d'adoration pour celui à qui vous avez donné le jour et de vénération pour vous-même! Inspirez surtout aux ministres évangéliques cette force, cette fermeté, cet amour éclairé de la vérité nécessaires pour affermir le peuple chrétien contre le langage trompeur de l'incrédule, et le préserver aussi des erreurs où pourrait l'entraîner un zèle aveugle et inconsidéré. Pour moi, ô souveraine des Anges et des hommes! j'attends avec confiance que vous daignerez me prendre sous votre puissante protection, que vous écarterez, par vos instantes prières, les dangers qui menacent sur cette mer orageuse du monde, et qu'après m'avoir préservé de tous les écueils qui m'environnent, vous me ferez arriver heureusement au port de l'éternité bienheureuse.

Le culte que nous devons à Marie doit être non seulement extérieur et public, mais encore intérieur et spirituel; il doit être non seulement de vénération, mais d'imitation.

Les hommages rendus partout à Marie sont fondés sur les rapports intimes que nous avons avec elle dans l'ordre de la religion même. Elle est la mère du Dieu que nous adorons; pourrions-nous ne pas honorer celle à qui ce Dieu lui-même a été soumis sur la terre? L'Église l'a toujours distinguée de tous les autres saints, et l'a élevée infiniment au dessus d'eux; oserions-nous avoir d'autres sentimens que l'épouse de Jésus-Christ? La France enfin, dont elle s'est montrée tant de fois la protectrice, lui a dévoué ses peuples

par l'organe de ses rois; rétracterions-nous une consécration que la reconnaissance a dictée et dont nous retirons tous les jours les plus grands avantages? Le culte de Marie est donc d'obligation pour nous comme Chrétiens, comme catholiques et comme Français; mais qu'est-ce qu'un culte qui ne serait qu'extérieur et cérémonial? Pour le faire agréer à celle qui en est l'objet, pour nous le rendre utile à nous-mêmes, il faut qu'il soit spirituel, qu'il affecte encore plus le cœur qu'il ne frappe les sens; que ce soit, en un mot, un culte d'imitation qui se propose de retracer fidèlement les vertus dont Marie nous a donné l'exemple.

1° Ainsi attachés à Marie par tous les titres réunis de la religion et de la naissance, de la foi et de la patrie, nous devons avoir pour elle un zèle, une vénération, un dévouement qui ne se bornent pas à l'invoquer, mais qui aspirent et qui parviennent à l'imiter. Voulons-nous en effet qu'elle soit notre protectrice? prenons-la pour notre modèle; étudions bien toutes les actions de sa vie, c'est un vaste tableau où chacun trouvera tracé le plan de sa propre conduite : ne différons donc plus à nous y conformer. Il est dans la nature de vouloir ressembler à ce qu'on estime, à ce qu'on aime; si nos sentimens pour Marie sont ce qu'ils doivent être, nous devons nous sentir disposés de nous-mêmes à marcher sur ses traces; ce n'est pas assez de nous dire ses serviteurs et ses enfans, il faut prouver que nous le sommes, et nous ne le prouverons jamais qu'en nous rendant ses imitateurs. Avec ce dernier titre, nous pouvons infailliblement compter sur elle; il n'est plus rien que nous ne devions en attendre : quiconque s'efforce de lui devenir semblable est sûr d'en être aidé, secondé, protégé. Oui, Marie obtiendra tout, des prodiges mêmes, s'il le faut, à ceux qui, comme elle, adoreront Jésus-Christ, l'aimeront, croiront à sa parole, s'y conformeront; à ceux qui, comme elle, pratiqueront surtout la pureté, la patience et l'humilité.

Eh! ne croyons pas que cette imitation soit au dessus de nos forces; Marie, il est vrai, a porté toutes les vertus à un degré de grandeur et d'héroïsme qui captive l'admiration autant qu'il étonne, et cependant elle a su leur conserver ce caractère de simplicité qui les rapproche de l'état de chacun et les rend imitables à tous. Ce sont des leçons qui peuvent aisément se mettre en pratique, et il nous en coûtera moins pour les suivre qu'il ne lui en a coûté pour nous les donner, parce que la plupart sont naturellement plus convenables à notre condition qu'à la sienne. Par exemple, l'humilité sied mieux à des pécheurs qu'à une Vierge sans

tache; l'obéissance est plus analogue à des serviteurs qu'à la mère d'un Dieu; la pénitence a plus de rapport à des coupables qu'à l'innocence même; la foi est plus facile depuis l'établissement de la religion, l'espérance a plus de certitude depuis l'exécution des promesses, et la charité se persuade mieux depuis que le Sauveur du monde a aimé les siens jusqu'à l'excès.

2° Sur quoi donc nous excuserions-nous de marcher sur les traces de Marie? Sur ce que, prévenue de la grace, elle a toujours avancé dans la sainteté, dans la perfection, au lieu que, par une suite de la dégradation de la nature, on ne voit en nous que défauts et faiblesses. Mais c'est précisément parce que nous ne sommes ni parfaits ni saints que nous devons travailler à le devenir : étudions donc la vie de Marie, et tâchons d'y conformer la nôtre. Point d'état, point de condition qui n'y découvre dans les principes, dans les applications, dans les circonstances et dans les détails, des règles sûres pour diriger toutes ses actions. Pour les devoirs généraux, nous y apprendrons à être fidèles à Dieu, équitables envers le prochain et entièrement détachés de nous-mêmes; mais si nous passons aux obligations particulières, quelle foule d'instructions! Ce n'est point ici la morale restreinte en préceptes, c'est la vertu réduite en actes; Marie ne dit pas: écoutez mes conseils, elle dit: faites ce que j'ai fait; elle apprend donc aux jeunes personnes à conserver avec soin leur innocence, à fuir le monde et surtout certaines sociétés du monde; à se défier de leur propre cœur, à réprimer leurs sens, à s'interdire toute liberté non seulement criminelle, mais encore dangereuse; enfin, à ne s'écarter jamais de la retenue, de la modestie, de la sagesse si convenables à leur sexe et qui en font le plus bel ornement. Elle apprend aux pères et mères à maintenir l'ordre et la piété dans leur famille, à étudier le caractère et les dispositions de leurs enfans, à les élever, non pour eux-mêmes, mais selon les vues de Dieu et pour sa gloire; à leur inculquer de bonne heure l'amour de la religion, de la probité, du travail et du devoir, en employant, non ce ton d'autorité qui rebute, mais l'expression plus douce de l'amitié qui gagne la jeunesse et la persuade. En un mot, dans toutes les situations possibles, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, commander ou obéir, remplir les devoirs de la vie chrétienne ou ceux de la société, se soumettre aux lois de Dieu ou à celles des hommes, jetons les yeux sur Marie : partout elle se présente à nous pour nous tracer la route

que nous devons tenir; partout nous trouverons en elle un guide dont nous n'avons qu'à suivre les pas.

Tel est le vrai culte que nous devons à Marie et qu'elle attend, culte qui consiste spécialement à réaliser en nous les vertus que nous admirons en elle. Mais avouons-le de bonne foi, voilà le point essentiel où notre dévotion se dément et se refroidit. Nous ne manquons pas de zèle pour publier ses grandeurs, pour défendre ses prérogatives et pour lui payer, dans ses solennités, le tribut d'hommages que lui décerne l'Église. Ces pratiques saintes sont louables sans doute, et nous y sommes d'autant plus fidèles qu'elles nous coûtent peu; mais imiter Marie dans son éloignement du monde, dans son amour pour la retraite, dans son détachement d'elle-même, dans sa soumission à la volonté divine, dans sa disposition habituelle à tout souffrir pour Dieu, dans la mortification de ses sens, dans son assiduité à la prière, en un mot, dans tout ce qui l'a sanctifiée; voilà ce qu'on loue, mais ce qu'on ne fait pas : pourquoi? parce que la nature s'en effraie et qu'on ne veut rien qui combatte ou qui gêne la nature. Que s'ensuit-il de là? que le culte de Marie, le plus assidu de notre part, devient sans fruit pour nous dès que nous en retranchons ce qui en fait le vrai mérite et ce qui peut seul intéresser cette Vierge sainte en notre faveur.

3° Il n'est donc que trop vrai que nous avons dégénéré de la piété de nos pères et que nous n'avons plus pour Marie cette dévotion tendre et active qui caractérisait nos aïeux. Leur foi, simple dans les uns, trop superstitieuse dans les autres, a été remplacée dans nous par une incrédulité qui nous perd; nos ancêtres, aveuglés par un excès de zèle, ont élevé autel contre autel; on les a vus attachés à l'opinion du moment, combattre, vaincre et mourir pour la défense de leur secte. Leurs descendans, plus aveugles encore, ne veulent presque plus ni de culte ni de Dieu; ceux-là croyaient tout dans la chaleur de la dispute; ceux-ci ne veulent rien croire dans l'ivresse des passions. Qui eût jamais pensé qu'une fausse philosophie causerait plus de maux à l'Église que l'hérésie et le schisme, et qu'un siècle raisonneur serait plus à craindre qu'un siècle fanatique?

Illustre Protectrice, qui avez tant de fois sauvé la France, jetez encore sur elle un regard propice. S'il est des impies qui vous méconnaissent, s'il est des blasphémateurs qui vous outragent, il est aussi des serviteurs fidèles qui vous invoquent, et votre héritage n'est pas encore entièrement désolé; il est encore des maisons saintes où l'on vous honore, des ames ferventes qui élèvent vers vous

des mains pures ; écoutez leurs vœux, épargnez les coupables en faveur des élus, et ne vous vengez de vos ennemis que par de nouveaux bienfaits. Vous êtes témoin, ô Vierge sainte ! des fléaux qui nous accablent ; nous auriez-vous abandonnés ? et ne verrons-nous plus sous vos auspices cet heureux temps où il n'y avait, dans l'Église et dans l'État, qu'un sentiment, une créance, un langage, comme il n'y a qu'une foi, un baptême et un Dieu ? O Marie ! c'est dans votre sein que nous déposons nos pensées, nos inquiétudes et nos peines ; l'Église affligée gémit, l'orage qui la menace grossit de toutes parts, ne ramènerez-vous pas le calme ? ne nous rendrez-vous pas la paix ?

Malgré la colère du ciel qui éclate sur nos têtes, j'ose encore espérer en vous ; depuis long-temps le bras du Seigneur est levé sur nous et prêt à s'appesantir. Le libertinage et l'incrédulité, montés à leur comble, ne nous annoncent que trop ce que nous avons à craindre du Dieu des vengeances ; or, quelle main a pu jusqu'ici suspendre ses coups ? Sans doute, ô Marie ! c'est à vous que nous en sommes redevables, vous seule avez pu fléchir son juste courroux. Il me semble encore entendre le Seigneur irrité vous dire, comme autrefois au législateur de l'ancien peuple : Laissez éclater ma justice contre les ingrats ; et vous, Vierge sainte, lui répondre comme Moïse, mais avec bien plus de vérité et d'énergie : Souvenez-vous, Seigneur, que tout ingrats qu'ils sont, vous me les avez fait adopter, ils sont mes enfans ; Jésus, mon Fils et le vôtre, est leur frère : c'est pour eux qu'il a versé son sang, qu'il a donné sa vie ; pardonnez-leur donc, ou dépouillez-moi des titres augustes dont vous ne m'avez honorée que pour eux : *Aut dimitte, aut dele me.*

Ne cessez, ô Marie ! de redoubler vos instances, ne cessez d'intercéder pour nous auprès du Seigneur ; je sais que, pour obtenir plus efficacement les secours dont nous avons besoin, il faudrait en nous des mœurs mieux disposées, qu'il faudrait cesser d'être coupables et commencer au moins à nous rapprocher de la vertu ; mais dans l'état de faiblesse où nous sommes, ce retour au bien est une grace que vous seule pouvez nous ménager. Demandez-la pour nous, demandez pour tant de malheureux qui se perdent une foi docile, des cœurs chastes, l'esprit de pénitence, l'amour de la justice ; demandez enfin notre conversion, et bientôt les troubles qui nous agitent cesseront, le calme succèdera à l'orage, parce que Dieu une fois apaisé, les passions des hommes ne pourront plus rien. Nous comptons sur votre amour, tout indignes que nous en sommes ; nous comptons sur votre pouvoir, malgré l'abus que nous

en avons peut-être fait : ce sont des enfans qui vous réclament; faites les derniers efforts pour les sauver, et montrez que vous êtes leur mère : *Monstra te esse matrem.* Vous êtes dans ces jours d'affliction notre consolation, notre refuge, notre espérance, notre vie. Puissions-nous vous devoir la prospérité temporelle après laquelle nous soupirons, mais plus encore le salut éternel que nous avons trop négligé jusqu'à présent et dont nous voulons sérieusement nous occuper !

Peut-être nous opposerons-nous encore au bien que vous voulez nous faire; que notre ingrate résistance ne vous rebute pas : nous sommes des malades qui ne connaissons ni l'excès de nos maux ni l'efficacité des remèdes; ne nous laissez pas périr dans le délire insensé qui nous ôte jusqu'à la raison : eh ! plus notre état est dangereux, plus il vous sera glorieux de nous en avoir retirés; plus nous apportons d'obstacles à notre guérison, plus vous serez bénie de nous l'avoir procurée. Nés pour le bonheur, nous le désirons, et cependant nous le fuyons. Priez pour nous, afin que nous marchions désormais dans la route qui seule peut y conduire : *Ora pro nobis.* Priez pour nous, afin que Dieu dissipe les ténèbres qui nous aveuglent, écarte l'illusion qui nous séduit, détruise les préjugés qui nous dominent, et nous arrache à l'erreur qui nous trompe : *Ora pro nobis.* Priez pour nous, afin que, par un de ces coups de miséricorde que nous ne méritons pas, mais que votre divin Fils ne saurait refuser à vos tendres sollicitudes, il change nos cœurs, il épure nos sentimens, il réforme nos mœurs, il nous rende enfin heureux malgré nous-mêmes ; heureux pour le temps, heureux pour l'éternité : c'est la grace que nous attendons de sa bonté, et que nous espérons obtenir par votre puissante intercession. (L'abbé Duquesne, *Grandeurs de Marie.*)

En quoi consiste la dévotion du Rosaire ; quel est son objet, sa fin.

Le Rosaire est une manière particulière d'adorer Dieu et d'honorer la sainte Vierge, en priant et en méditant sur les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, auxquelles sa sainte mère a eu le plus de part.

Dès l'origine du christianisme, les fidèles s'assemblaient pour prier en commun : ils unissaient, dit Tertullien, leur voix et leur cœur pour faire au ciel une douce et sainte violence ; car le Seigneur ne résiste point à des vœux que plusieurs personnes assemblées en son nom lui adressent. C'est dans cet esprit que la confrérie du

Rosaire a été instituée. Elle a encore une autre fin, qui est de renouveler la ferveur ralentie, et d'établir parmi les Chrétiens une communion spirituelle de prières et de bonnes œuvres, afin de se prêter un mutuel secours dans la voie du salut.

Le saint Rosaire, bien approfondi, bien connu, n'est en lui-même que l'esprit du christianisme, un précis de l'Évangile, l'abrégé de la religion; c'est la dévotion propre à tous les Chrétiens; c'est un livre ouvert à toutes sortes de personnes, aux plus simples comme aux plus parfaits, où chacun peut apprendre à s'élever à la plus haute perfection, en méditant, par une méthode aussi sûre que facile, les objets les plus intéressans que la foi nous propose.

La religion consiste surtout dans le culte spirituel qu'on rend à Dieu; l'adoration et l'amour en sont les plus nobles parties; et comme c'est du cœur de Jésus, et après lui du cœur de Marie que la divine majesté a reçu les hommages les plus dignes de sa grandeur, on adore Dieu et on l'aime d'une manière d'autant plus parfaite qu'on s'unit plus étroitement à Jésus-Christ et à Marie. Or, n'est-ce pas dans la dévotion du Rosaire qu'on y trouve le plus excellent moyen de parvenir à cette union, soit qu'on réfléchisse, comme elle en fait un devoir, sur les ineffables mystères du Sauveur pour se pénétrer de leur esprit, soit qu'on implore le secours de sa sainte mère pour obtenir la grace d'entrer dans les sentimens dont elle fut toujours animée pour son Dieu?

La fin du Chrétien est d'accomplir l'œuvre de sa sanctification: pour y réussir il faut qu'il contemple souvent les parfaits modèles sur lesquels se sont formés tous les saints; c'est ce qu'il fera de la manière la plus utile en embrassant la dévotion du Rosaire, qui lui met continuellement sous les yeux les principales vertus dont le plus saint de tous les fils et la plus pure de toutes les mères nous ont donné l'exemple. En fixant souvent ses regards sur Jésus et Marie, on s'humilie d'avoir avec eux si peu de ressemblance; on réclame avec ardeur le secours de la grace que le Sauveur nous a méritée; on sollicite avec confiance la protection que sa sainte mère est toujours prête à nous accorder, et, malgré la faiblesse de la nature, on s'efforce de marcher sur leurs traces, infaillible moyen de se sanctifier et de croître toujours en vertu.

La dévotion du Rosaire est donc solide dans tous ses points, puisque son objet est d'adorer Dieu par Jésus-Christ en honorant Marie, et sa fin, de former de véritables Chrétiens par l'imitation des exemples de Jésus et de sa sainte mère.

De l'institution et des progrès de cette dévotion.

La dévotion du Rosaire est une des dévotions à la sainte Vierge des plus célèbres et des plus autorisées par l'Église; elle remonte au commencement du treizième siècle, et elle doit son origine à saint Dominique, fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs ou Dominicains, illustré par un grand nombre de saints personnages, et principalement par saint Thomas d'Aquin, que sa piété et sa science ont fait appeler le docteur angélique.

Deux objets s'offrirent au zèle de saint Dominique : l'hérésie des Albigeois qui ravageait la partie méridionale de la France, et l'ignorance des Chrétiens, à peine instruits des principaux articles de la foi. La prière vocale, jointe à la méditation des mystères de la religion, furent les armes spirituelles qui le firent triompher de l'un et de l'autre. Tandis qu'il s'appliquait à instruire les peuples, il attirait sur ses travaux, par la puissante médiation de la sainte Vierge dont il implorait continuellement le secours, les plus abondantes bénédictions; et c'est ainsi qu'à la faveur de la dévotion du Rosaire, cet apôtre infatigable détruisit l'hérésie, confondit l'impiété, dissipa l'ignorance, rétablit le culte du vrai Dieu, fit cesser le vice et combla l'Église de consolation. Ses succès furent si rapides et si prodigieux, le nombre de ceux qui se convertirent et qui abjurèrent leurs erreurs fut si grand, que les souverains pontifes en ont parlé comme d'une merveille, et ont comblé d'éloges la dévotion du Rosaire. Dès qu'elle fut connue, on vit les villes, les provinces, les royaumes l'embrasser avec zèle. On ne doit donc pas être surpris si les plus grands saints, tels que les Philippe de Néri, les François de Borgia, les Thérèse, les Vincent de Paul, lui donnaient un rang distingué dans leurs exercices de piété. Saint Charles Borromée, non content de l'honorer par son exemple, en établit la confrérie dans sa cathédrale. Saint François de Sales, qui l'embrassa dès sa jeunesse et qui y fut fidèle toute sa vie, en recommandait fortement les pratiques. Beaucoup d'autres illustres prélats se sont fait gloire de marcher sur les traces de ces admirables modèles. Bossuet s'inscrivit aux registres de la confrérie du Rosaire, le 10 août 1680. Vingt souverains pontifes, parmi lesquels se trouvent saint Pie V, Benoît XIII et Benoît XIV, ont honoré cette dévotion de magnifiques louanges, et l'ont décorée de glorieux priviléges.

Les plus puissans monarques, tels que saint Édouard, roi d'Angleterre, l'empereur Charles-Quint, Sigismond et Casimir, rois de

Pologne, saint Louis, François Ier, Louis-le-Grand, rois de France, en faisaient une profession publique. Enfin les hommes apostoliques, les missionnaires les plus zélés, dans tous les lieux où la Providence les appelait à annoncer l'Évangile, la recommandaient comme un moyen efficace pour bannir des ames l'empire du démon et du péché, et y substituer le règne de Jésus-Christ et de sa grace. Ainsi, on peut dire avec justice que la dévotion du Rosaire est devenue la dévotion des pontifes, des rois et de tous les peuples catholiques.

Des avantages et des fruits de la dévotion du Rosaire.

Pour juger des grands avantages que procure la dévotion du Rosaire, il suffit de considérer qu'en l'embrassant on trouve un moyen facile de s'avancer dans la connaissance de Jésus-Christ, qu'il importe si fort au Chrétien de bien connaître; et on acquiert un droit particulier à la protection de cette auguste Vierge, qui, en qualité de mère de Dieu, est, selon les saints docteurs, la dispensatrice de ses graces. Quelle confiance ne doit pas inspirer à celui qui désire sincèrement son salut, cette pensée, que Marie, toute-puissante auprès de Dieu, devenue sa protectrice spéciale, s'intéresse vivement à son sort! Nous ne parlerons point ici d'une multitude de bienfaits dans l'ordre même temporel que cette Reine des cieux a souvent procurés à ses fidèles serviteurs dans la dévotion du Rosaire; il nous suffira de remarquer qu'ils sont presque innombrables, et non moins avérés qu'éclatans. Nous dirons cependant que ce fut indubitablement par son intercession réclamée dans tout l'univers par les confrères du saint Rosaire, comme le font observer plusieurs souverains pontifes, que les Chrétiens remportèrent sur les musulmans, le premier dimanche d'octobre 1571, la plus mémorable victoire qu'ils eussent encore gagnée; et on fut si persuadé qu'elle était due à la dévotion du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie que le pape Grégoire XIII en fixa la principale solennité au premier dimanche d'octobre. C'est encore en mémoire de cette protection signalée que Marie, dans cette circonstance, accorda aux Chrétiens, que l'Église a ajouté aux litanies ces paroles: *Auxilium Christianorum.*

Mais de quels biens spirituels surtout cette dévotion n'est-elle pas la source! Persévérance des justes, conversion des pécheurs, graces pour le temps de la vie, graces pour le moment de la mort, graces même pour le temps qui suivra notre mort, on peut les

attendre toutes avec confiance de cette dévotion, puisqu'une de ses principales pratiques est de les demander à Dieu par l'entremise de celle qu'il ne saurait refuser. Quel secours plus efficace contre la langueur et le relâchement où entraîne insensiblement le poids de la nature, que cette émulation qui règne entre tous les membres de cette sainte société, pour s'animer mutuellement par leurs édifians exemples à la persévérance chrétienne, sans laquelle tout devient inutile, tout est perdu pour l'éternité! Cette association en effet ne se borne pas à une piété stérile : son caractère propre est de porter ceux qui s'y engagent à la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes, à copier pour cela le sublime modèle qu'elle leur propose dans cette incomparable Vierge à qui ils font profession de rendre un culte particulier; à imiter sa pureté, son humilité, son détachement, sa patience, sa charité, sa douceur, toutes les vertus enfin dont elle a donné pendant sa vie de si beaux, de si continuels exemples.

Un des grands avantages que procure encore cette sainte confrérie, c'est de resserrer entre les membres qui la composent les liens de la communion des saints, et de former un trésor commun de bonnes œuvres et de mérites, que chacun des associés peut regarder comme son propre bien. En travaillant pour l'avantage de tout le corps, bien loin qu'il ait à craindre de nuire à ses propres intérêts, il est assuré, au contraire, d'avoir une part d'autant plus abondante à toutes les bonnes œuvres de l'association qu'il leur sera lui-même plus utile. Il en est de ces pieuses sociétés, par une sorte de comparaison, comme de celles que forment entre eux les enfans du siècle pour leurs intérêts temporels, où le profit pour chacun augmente en proportion de la somme qu'il a fournie. Dans les associations, disait le saint évêque de Genève, *il y a tout à gagner et rien à perdre.*

Non seulement elle contribue à la sanctification des vrais fidèles, mais encore à la conversion des pécheurs. Que de conversions éclatantes cette dévotion n'a-t-elle pas produites! Les exemples s'en présentent en foule dans les ouvrages des auteurs qui les ont recueillis, et ces prodiges de grace n'ont rien d'incroyable, dès qu'on fait attention que Marie, dont on implore sans cesse le secours, a porté dans son sein celui qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, qu'elle se plaît à entendre appeler leur refuge, que sa tendresse pour les hommes et son zèle pour leur salut n'ont fait que recevoir dans le ciel de nouveaux accroissemens, et qu'elle trouve dans la grandeur du pouvoir dont elle jouit de quoi satis-

faire pleinement les inclinations de son cœur. Quelle ressource un pécheur qui veut quitter enfin les voies de l'iniquité ne trouve-t-il pas dans les prières, les gémissemens et les larmes de tant d'ames saintes, qui, comme autant de Marthes affligées, de Maries désolées, demandent instamment la résurrection de leur frère!

Tels sont les fruits heureux que produit cette association; aucun des devoirs qu'elle impose qui ne tende à éloigner les ames du péché et à les conserver dans la grace, puisque autrement on ne peut jouir des priviléges qui y sont attachés.

Source féconde de graces pendant la vie, cette dévotion ne sera pas moins utile au fidèle associé au moment de la mort. Le nom de Marie tant de fois invoqué, le souvenir de tant d'années passées à son service, les prières qu'il lui a si souvent adressées pour obtenir sa protection à son heure dernière, le rempliront de confiance; il obtiendra la force dont il a besoin pour résister aux derniers efforts des ennemis de son salut, et il quittera cette vie avec la douce espérance d'en retrouver une meilleure.

Et après même qu'il aura disparu de ce monde, que de secours puissans ne trouvera-t-il pas, s'il en a encore besion, dans les confrères qu'il aura laissés sur la terre!

Outre les derniers suffrages qu'il en recevra à ses funérailles, il peut compter sur toutes les prières et le mérite des bonnes œuvres de tous ceux qui composent l'association; et tandis qu'on ne pensera plus à lui ici-bas, ou qu'on ne lui donnera que des regrets inutiles à son bonheur, sa mémoire vivra dans le souvenir de ses chers associés qui s'empresseront à lui ménager l'adoucissement de ses peines et une prompte entrée dans le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

INDULGENCES ACCORDÉES PAR LES SOUVERAINS PONTIFES AUX ASSOCIÉS DU SAINT ROSAIRE.

Indulgences partielles ou non plénières.

Il serait difficile de donner un détail bien exact de toutes les faveurs et indulgences partielles dont les souverains Pontifes ont comblé cette société; il suffira de dire, 1° que Benoît XIII a accordé à tous les fidèles qui réciteront dévotement, au moins la troisième partie du Rosaire, cent jours d'indulgences pour chaque Oraison Dominicale et chaque Salutation Angélique;

2° Qu'il y a cent jours d'indulgences accordés à ceux qui, à la

fin de chaque dizaine, ajoutent le verset: *Que les noms de Jésus et de Marie soient loués, maintenant et dans l'éternité;*

3° Que les associés qui visitent cinq autels dans l'église du Rosaire, ou cinq fois le même autel, s'il n'y en a qu'un, gagnent toutes les indulgences accordées à ceux qui font les stations de Rome;

4° Que les confrères du Rosaire gagnent cent jours d'indulgences à chacune des œuvres de charité qu'ils exercent (Grégoire XIII, dans sa Bulle de 1578). Ces œuvres sont: l'aumône, la visite des prisonniers et des malades, la consolation des affligés, l'instruction des ignorans dans les principes de la foi, etc. Ainsi, tout confrère du Rosaire, jaloux de ne rien perdre de ces graces, doit se proposer chaque jour de gagner toutes les indulgences que ses bonnes œuvres peuvent lui procurer, sans qu'il soit nécessaire de penser à chaque action méritoire qu'il fera dans la journée.

Indulgences plénières.

Les indulgences plénières que les associés peuvent gagner, sont:

Premièrement. Indulgence plénière pour ceux et celles qui, étant confessés et communiés, se font recevoir dans cette sainte confrérie.

Deuxièmement. Indulgence plénière pour les associés du Rosaire qui, étant confessés et communiés, assisteront à la procession qu'on fait aux fêtes des mystères du Rosaire et le premier dimanche de chaque mois. Paul V, dans son Bref *Piorum hominum.*

Troisièmement. Indulgence plénière pour lesdits associés qui, étant confessés et communiés, visiteront dévotement la chapelle du Rosaire, le premier dimanche de chaque mois, les fêtes des mystères du Rosaire et de la sainte Vierge. Grégoire XIII, dans son Bref *Ad augendam.*

Quatrièmement. Indulgence plénière pour les confrères malades ou légitimement empêchés de visiter la chapelle du Rosaire aux jours susdits, pourvu que, véritablement contrits, confessés et communiés, ils récitent la troisième partie du Rosaire. Sixte V, dans le Bref *Dum ineffabilia.*

Cinquièmement. Indulgence plénière à l'heure de la mort pour tous les confrères du Rosaire qui auront reçu les sacremens de Pénitence et de l'Eucharistie, ou du moins qui, étant bien contrits, invoqueront de bouche ou de cœur le saint nom de Jésus. Saint Pie V, dans le Bref *Consueverunt.*

Sixièmement. Indulgence plénière pour le jour qu'on a choisi dans l'année pour réciter le Rosaire entier.

Septièmement. Indulgence plénière accordée à ceux et celles qui communieront quinze samedis en l'honneur des quinze mystères du Rosaire.

Toutes ces indulgences accordées, en différens temps par divers souverains Pontifes, ont été confirmées par Benoît XIV, dans sa Bulle du 16 décembre 1746, et peuvent être appliquées par manière de suffrage au soulagement des fidèles trépassés. Clément X, dans le Bref *Cœlestium munerum.*

Un confrère du Rosaire est assuré de gagner ces indulgences, s'il n'y met aucun empêchement par l'attache au péché, s'il fait les choses ci-dessus marquées, et s'il prie suivant l'intention des papes pour l'exaltation de la sainte Église, pour la destruction des hérésies et pour la paix entre les princes chrétiens. Il suffit de réciter à ces intentions cinq *Pater* et cinq *Ave.*

Devoirs des associés du saint Rosaire.

Pour pouvoir participer aux biens spirituels de la société du Rosaire, il faut, en s'y faisant recevoir, faire inscrire son nom dans les registres de cette société. On peut, sans cette association, réciter avec fruit les prières qui composent le Rosaire; mais non pas prétendre aux graces, aux indulgences et à tous les secours spirituels réservés pour ceux qui composent cette société.

Premièrement. Avant de se faire recevoir, il faut se confesser et communier; sans cela on se priverait de l'indulgence accordée pour l'entrée à cette confrérie.

Deuxièmement. On doit réciter le Rosaire tout entier chaque semaine, en un ou plusieurs jours.

Troisièmement. Si on a la dévotion de concourir à rendre perpétuelle la récitation du Rosaire, on prend une heure dans l'année pour le réciter de suite tout entier.

Quatrièmement. On doit, autant qu'il se peut, assister à la procession du Rosaire, qui se fait les premiers dimanches de chaque mois, et les fêtes des mystères du Rosaire.

Cinquièmement. On exhorte les confrères à se confesser et à communier les premiers dimanches de chaque mois, et les jours auxquels on célèbre quelques mystères du Rosaire, pour ne pas se priver des indulgences accordées pour ces jours.

Aucun de ces devoirs n'oblige sous peine de péché, mais ceux

des associés qui manqueraient à réciter le Rosaire dans le cours de la semaine se priveraient des graces particulières accordées à cette pieuse confrérie.

Sixièmement. Les confrères dangereusement malades se disposeront à recevoir l'absolution du Rosaire pour gagner l'indulgence plénière accordée à l'article de la mort.

La fête principale du Rosaire se célèbre tous les ans, le premier dimanche d'octobre [1].

Les jours des mystères du Rosaire sont, pour les mystères joyeux :

Le 25 mars, jour de l'Annonciation.

Le 2 juillet, jour de la Visitation.

Le 25 décembre, jour de Noël.

Le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

Le 2 février, jour de la Purification.

Pour les mystères douloureux :

Les vendredi des 1re, 2e, 3e, 4e, 5e semaines de carême.

Pour les mystères glorieux :

Le saint jour de Pâques.

Le jour de l'Ascension.

Le jour de la Pentecôte.

Le 15 août, fête de l'Assomption.

Le dimanche dans l'octave de cette fête.

Pour former un point de réunion et une communication de prières entre tous ceux qui composent l'association, 1° tous les dimanches, tous les jours de mystères et autres fêtes de l'année, on récitera publiquement, à l'issue de l'office du soir, une des parties du Rosaire, devant l'autel de la sainte Vierge.

2° Tous les premiers dimanches de chaque mois et les fêtes des mystères du Rosaire, il sera célébré, à neuf heures, à l'autel de la sainte Vierge, une messe à l'intention des associés vivans, à laquelle on les engage tous à réunir leurs prières et communions pour y gagner l'indulgence plénière.

3° Ces mêmes jours, à l'issue de l'office, se fera la procession dont il a été parlé à l'article quatrième.

4° Le premier jour libre après celui où l'on aura célébré un des mystères du Rosaire, il y aura une messe à neuf heures pour tous les associés décédés.

[1] Dans les diocèses où l'on célèbre saint Denis, lorsque ce jour est empêché par la fête de ce saint, on renvoie au troisième dimanche la fête du Rosaire.

5° Aussitôt qu'on aura connaissance de la mort d'un des associés, on en informera tous les membres de l'association, en leur indiquant le jour où l'on célèbrera une messe pour le repos de son ame, et en les invitant à une communion dans le mois, à la même intention.

6° Tous les ans, le premier jour libre après la fête du Rosaire, on célèbrera un service solennel pour tous les associés morts, et spécialement pour ceux qui seront décédés dans le cours de l'année.

7° On ne peut trop exhorter les associés à exercer mutuellement entre eux les œuvres de miséricorde, à soulager les pauvres, à visiter et à consoler les malades, et à les disposer à recevoir avec fruit les derniers sacremens de l'Église. Ceux et celles qui désireront se livrer à ces importantes fonctions sont priés de se faire connaître afin qu'on puisse en temps et lieux leur désigner les objets de leur zèle.

Des prières dont le Rosaire est composé.

Le Rosaire est composé de quinze *Pater* et de cent cinquante *Ave, Maria*, divisés en quinze dizaines, pour honorer Jésus-Christ et sa sainte Mère par le souvenir de quinze principaux mystères de notre Seigneur, auxquels Marie a eu quelque part. On médite un de ces mystères de notre rédemption à chacune de ces dizaines. On les divise en trois classes, dont chacune renferme cinq de ces mystères, savoir : cinq mystères joyeux, cinq mystères douloureux, et cinq mystères religieux.

Les cinq mystères joyeux sont :
L'Annonciation,
La Visitation,
La naissance de Jésus-Christ,
La présentation de Jésus-Christ au Temple,
Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des docteurs.

Les cinq mystères douloureux sont :
Jésus agonisant au jardin des Oliviers,
Jésus flagellé,
Jésus couronné d'épines,
Jésus portant sa croix,
Jésus crucifié.

Les cinq mystères glorieux sont :
La résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ,
Son Ascension,
La descente du Saint-Esprit,

L'Assomption de la sainte Vierge dans le ciel,
Son couronnement dans la gloire.

La distribution de ces mystères et de ces dizaines est facile ; elle est à la portée des plus simples; tout le monde sait ces prières et connaît ces mystères. Elle est utile : on prie des heures entières sans peine et avec fruit, en rappelant les objets les plus intéressans de la Foi. Elle est sublime : l'ame s'y élève à la contemplation de tout ce qu'il y a de plus grand dans la religion.

En effet, le Rosaire est le livre de la naissance, de la vie, de la passion et de la gloire de Jésus-Christ; c'est l'abrégé de l'Évangile. On apprend dans les mystères joyeux l'excessive charité d'un Dieu qui a donné son Fils au monde; l'amour incompréhensible de Jésus-Christ envers les hommes, son ardeur à opérer notre salut, ce qu'il a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui. On s'y détache des richesses, des plaisirs et des biens de ce monde, que Jésus-Christ a méprisés; on y connaît combien on doit aimer l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, et les autres vertus qui ont fait les délices de Jésus et la gloire de Marie.

Par les mystères douloureux on comprend quelle est la malice du péché, quelle horreur nous devons en concevoir, quels châtimens il mérite, et quelle vengeance Dieu tirera des pécheurs, puisque Jésus-Christ, qui n'en avait que l'apparence, a été traité avec tant de rigueur, et qu'il a souffert tant et de si ignominieux supplices pour apaiser sa colère. Par conséquent, les peines et les afflictions de cette vie ne sont que de légers châtimens, eu égard à l'énormité de nos crimes. Il faut donc les souffrir toutes avec patience, et les recevoir de la main de Dieu comme des pénitences très salutaires.

Les mystères glorieux nous font connaître les biens et la gloire que Jésus-Christ a préparés dans le ciel pour ceux qui l'imitent sur la terre; le bonheur d'une ame vraiment ressuscitée par la grace du Saint-Esprit; l'inébranlable fondement de notre espérance, Jésus, dans le ciel comme notre pontife, notre frère, notre avocat, notre médiateur, et la confiance avec laquelle nous devons nous adresser à Marie, mère de Dieu, reine du ciel et dispensatrice des graces.

Par le saint Rosaire nous prions Dieu, ainsi que Jésus-Christ le désire de ses disciples. Nous demandons tout ce que nous pouvons demander pour la gloire de Dieu, pour nous et pour le prochain, pour le temps et pour l'éternité. (M. Le Tourneur, évêque de Verdun, *Mois de Marie.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Salvum fac filium ancillæ tuæ, fac mecum signum in bonum ut videant qui oderunt me, et confundantur.

Sauvez le fils de votre servante, faites éclater, ô mon Dieu, quelque signe de votre bonté envers moi, afin que ceux qui me haïssent le voient, et soient confondus. (*Ps.*, 85, 16, 17.)

Ego diligentes me diligo, et qui vigilant ad me invenient me.

J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me chercheront de bonne heure me trouveront. (*Ibid.*, 17.)

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia, ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam.

J'ai en ma puissance les richesses, la gloire, l'abondance et la justice, pour enrichir ceux qui m'aiment et remplir leurs trésors. (*Prov.*, 8, 18, 21.)

Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.

Celui qui me trouvera trouvera la vie, et obtiendra le salut du Seigneur. (*Ibid.* 35.)

Qui in me peccaverit, lædet animam suam : omnes qui me oderunt diligunt mortem.

Celui qui m'offense blesse son ame, et tous ceux qui me haïssent aiment la mort. (*Ibid.*,36.)

Filii matris meæ pugnaverunt contra me.

Les enfans de ma mère m'ont déclaré la guerre. (*Cant.*, 1, 5.)

Qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hereditare, et in electis meis mitte radices.

Celui qui m'a créé a reposé dans moi, et il m'a dit : Demeurez dans Jacob, et prenez Israël pour votre héritage, et jetez des racines dans mes élus. (*Eccl.*, 34, 12,13.)

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei.

Je suis la mère de la belle dilection, de la connaissance et de la sainte espérance. (*Eccl.*, 24, 24.)

In me gratia omnis vitæ et veritatis, in me omnis spes est virtutis.

C'est dans moi qu'est toute la grace de la vérité et de la vie, et c'est dans moi qu'est toute l'espérance de la vertu. (*Eccl.*, 24, 25.)

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur utero filii sui?

Une femme peut-elle oublier qu'elle est mère, au point d'abandonner son enfant? (*Is.*, 49, 15.)

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les nations me proclameront heureuse. (*Luc.*, 1, 4, 8.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (*Luc.*, I, 49.)

Dans le dessein que je me propose, de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière, et, sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties : la première établira les solides et inébranlables fondemens de cette dévotion ; la seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très sainte Vierge, non seulement dans la fête de sa Conception [1], mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine Mère, pour de là l'accompagner persévéramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle, je veux tâcher de vous inpirer dès ce premier pas des sentimens convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Évangile.

Ne me dites pas, Chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfans de Dieu est la loi suprême de la chaire, et je vous accorderai sans peine que je pouvais prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire.

[1] Ce Discours fut prêché le jour de la Conception.

Écoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge; voyez quel en est le fondement et quel en est l'exercice. (Bossuet, *IIIe Sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge.*)

Quel est le fondement de la dévotion à la sainte Vierge.

« Personne, dit le saint Apôtre [1], ne peut poser d'autre fonde-« ment que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Élevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit le simple canal d'une telle grace, mais un instrument volontaire qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un Ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti, tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grace a pris son cours et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas : « C'est « de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet esprit « de sainte ferveur, qui étant premièrement survenu en elle, a « inondé toute la terre : » *Uterus Mariæ, spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, quum peperit Salvatorem.* « Elle a reçu, dit encore saint Thomas, une si grande plénitude « de graces, qu'elle est parvenue à une union très intime avec l'Au-« teur de la grace, et a mérité de recevoir en elle celui qui est

[1] Cor., III, 11.

« rempli de toutes les graces; en l'enfantant, elle a en quelque ma-« nière fait découler la grace sur tous les hommes : » *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret.*

Il a donc fallu, Chrétiens, que Marie ait concouru par sa charité à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et « les dons de Dieu sont « sans repentance.[1] » Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grace, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différens qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grace, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que les dépendances.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grace de Jésus-Christ. Dieu nous appelle; Dieu nous justifie; Dieu nous donne la persévérance. La vocation c'est le premier pas; la justification fait notre progrès; la persévérance conclut le voyage, et unit dans la patrie ce qui ne se trouve pas sur la terre, le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire; mais il faut vous faire voir, par les Écritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages : et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grace de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle; vous y verrez une image des pécheurs que la grace appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs? dans quelle nuit? dans quelles ténèbres? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil; puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Évangile,

[1] Rom., XI, 29.

n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible: pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appelait à la pénitence. C'est lui qui inspire ces dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plutôt frappé « mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tres« sailli de joie dans mon sein [1]. » « C'est Marie, dit saint Ambroise, « qui a élevé Jean-Baptiste au dessus de la nature; et cet enfant, « touché de sa voix, avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété: *Levavit (Maria) Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit,... prius sensu devotionis quam spiritus infusione vitalis animatus.* Et selon le même saint Ambroise, « la « grace dont Marie fut remplie était si grande, qu'elle ne conser« vait pas seulement en elle le don de sa virginité, mais qu'elle « conférait encore à ceux qu'elle visitait la marque de l'innocence: *Cujus tanta gratia, ut non solum in se virginitatis gratiam reservaret, sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret.....* « C'est à sa voix que l'enfant tressaille dans le sein de sa mère, « obéissant avant que d'être engendré. Il n'est pas étonnant qu'il « ait persévéré dans une intégrité parfaite, lui que la mère du Sau« veur oignit pendant trois mois comme de l'huile de sa présence « et du parfum de sa pureté: » *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immerito mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento, Domini mater exercuit.*

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des Apôtres. Car écoutez les paroles de l'évangéliste: Jésus changea l'eau en vin: « Ce fut là le premier des miracles de Jésus, « qui fut fait à Cana en Galilée; et il fit paraître sa gloire, et ses dis-

[1] Luc., I, 44.

« ciples crurent en lui [1]. » Les Apôtres étaient déjà appelés, mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification est attribuée à la foi [2] ; » non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente [3], « la racine de toute grace. » Ainsi le texte sacré ne pouvait nous exprimer en termes plus clairs la grace justifiante ; mais il ne pouvait non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand miracle sur lequel a été fondée la foi des Apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie ? Lorsqu'elle demanda cette grace, il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon « heure n'est pas encore venue [4]. » Quoique ces paroles paraissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les ames fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle mère à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean-Chrysostôme, l'heure qu'il avait résolue ? Jésus qui semblait l'avoir refusée fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, Messieurs, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? ce miracle en cela différent des autres, miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? Cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que la Vierge incomparable, étant mère « de notre Chef selon la chair, a dû être selon l'esprit la mère de « tous ses membres, en coopérant par sa charité à la naissance spi« rituelle des enfans de Dieu : » *Carne mater capitis nostri, spiritu*

[1] Joan., II, 11. — [2] Rom., IV, 5. — [3] Sess., VI, 8. — [4] Joan., II, 4.

mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia. Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Écritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfans de Dieu ; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paraissez donc, enfans de miséricorde et de grace, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître et le Disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite ; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérans, et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils [1]. Elle est, dit saint « Ambroise, confiée à Jean l'évangéliste, qui ne connaît point le « mariage. Aussi je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de « mystères que tous les autres, lui à qui le trésor des secrets célestes « était toujours ouvert : » *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum.* Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse connaîtront par ces trois exemples que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérans, et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grace. Par conséquent réjouissons-nous de sa conception bienheureuse, le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice. Car quelle autre peut parler pour nous plus utilement que cette divine Mère? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son Fils où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentimens de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire ; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour du Fils parle pour les vœux de la Mère ; la « nature elle-même le sollicite en sa faveur : on cède facilement « aux prières, quand on est déjà gagné par son amour même : » *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat :... cito annuunt qui suo ipsi amore superantur.*

[1] Joan., XIX, 26.

Par conséquent, mes frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie et ôte aux Chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue, il affaiblit les sentimens de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse? Non, mes frères, ils sont enfans de l'Église, soumis à ses décrets, quoiqu'ignorans de ses maximes : ne les soumettons pas à nos anathèmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel serait notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Église. (BOSSUET.)

La dévotion à Marie vient visiblement de Dieu.

Je ne puis appuyer sur un fondement plus solide la dévotion à la Reine des Vierges, qu'en vous exposant comment Dieu nous invite lui-même à ce culte particulier que nous rendons à Marie. Et, parce que je me suis engagé à vous faire entendre à cet égard la voix du Seigneur, reconnaissez-en la force; premièrement, dans ce qu'a de grand et de singulier la providence de Dieu envers Marie; secondement, dans ce qu'a de clair et de formel la conduite de l'Église de Dieu relativement à Marie; troisièmement, dans ce qu'a de respectueux et de tendre le sentiment des vrais serviteurs de Dieu pour Marie. Ce que Dieu a fait immédiatement par un effet de sa prédilection et de sa magnificence, ce qu'il propose expressément aux fidèles par l'interprète sûr de ses oracles et de sa vérité, ce qu'il inspire habituellement aux véritables Chrétiens par l'impression de son Esprit et le mouvement de sa grace, tout se réunit sensiblement de la part de Dieu pour nous apprendre combien nous devons honorer Marie.

Et, puisqu'il faut le rappeler, combien Dieu a-t-il daigné l'honorer lui-même! Si l'audace de l'orgueil et l'aveuglement de l'erreur, sous le vain prétexte de défendre les intérêts de Dieu, ose nous reprocher d'avoir trop à cœur les intérêts de Marie, nous n'hésiterons pas à porter cette accusation sacrilége au tribunal de Dieu même, sur qui directement elle paraît rejaillir, puisque c'est la voix de son exemple qui nous autorise et qui nous dirige.

Eh! dites-moi, mes chers auditeurs, dès que, par un choix spécial, Dieu a prédestiné Marie avant les temps, pour donner au monde celui qui devait en être le Réparateur; dès que, par la faveur

unique d'une sainteté originelle, il a fait du premier instant de l'être de Marie un instant de justice et d'innocence; dès que, par la divine prodigalité de ses dons, il l'a tellement enrichie de ses graces que l'Ange du Seigneur reconnaît et déclare qu'elle en est remplie; dès que, par l'abondante supériorité de ses bénédictions, il lui a ménagé la gloire d'entendre affirmer par l'envoyé du ciel que, par une préférence spéciale, elle en est comblée; dès que, par le prodige ineffable de sa toute-puissance, en lui accordant l'honneur de devenir mère d'un Dieu, il a en même temps consacré lui-même tout l'éclat de l'angélique vertu qui l'avait consacrée à Dieu; dès que, par la suite et par l'ordre de ses desseins, il a établi entre elle et le Dieu devenu son Fils, le rapport intime et nécessaire qui dérive de la qualité de Mère; dès qu'il a permis que, frappée du glaive de l'affliction, elle fût rapprochée par les douleurs de celui dont, autant qu'il est possible à une simple créature, elle se rapprochait par les vertus; en un mot, dès que Marie est la créature la plus visiblement privilégiée de Dieu, la plus particulièrement employée à l'accomplissement des grands desseins de Dieu, la plus saintement unie à Dieu, quelles idées nous formons-nous de Marie, quels sentimens avons-nous pour Marie, quels honneurs rendons-nous à Marie, qui n'aient évidemment leur source dans les idées de Dieu, dans les sentimens de Dieu, dans les honneurs que Marie a reçus de Dieu?

Vous le savez, mes chers auditeurs, lorsque se présente à nous le plan de la religion de la part de Dieu, l'économie de l'ordre du salut dans les vues de Dieu, la liaison des événemens qui ont rapport à l'Homme-Dieu, partout nous apercevons Marie. Pourquoi donc l'hérésie serait-elle étonnée de ce que nous suivons la route que Dieu lui-même nous a tracée; de ce qu'en offrant nos adorations au Dieu Rédempteur, nous y unissons les hommages dus à sa mère; de ce qu'en distinguant le culte suprême que nous ne rendons et que nous ne pouvons rendre qu'à Dieu, nous ne perdons point de vue celui que mérite Marie par la grandeur, par la sainteté, par le caractère distinctif des relations qu'elle a avec Dieu! Elle est l'objet particulier de notre culte, il est vrai; mais elle est l'objet particulier des complaisances de Dieu. Elle fixe spécialement les regards de notre admiration, sans doute; mais c'est spécialement sur elle qu'a été fixé le choix de Dieu. Nous l'honorons comme la plus élevée de toutes les créatures; mais, pour appliquer ici la pensée de saint Paul, lorsqu'exposant les grandeurs de Jésus-Christ il s'écrie : Quel est celui des Anges à qui Dieu le Père ait jamais dit : Vous

êtes mon Fils : *Cui dixit aliquando Angelorum : Filius meus es tu* [1]? nous demandons aussi à qui peut convenir ce titre d'une incompréhensible élévation: Vous êtes la mère d'un Dieu. Or, voilà le titre de Marie.

Loin donc d'être surpris de ce qu'il y a de constant, de public et de solennel dans nos hommages, rien ne serait et ne devrait paraître plus étrange dans le christianisme, que l'indifférence des Chrétiens à l'égard de Marie. Quoi! ils pourraient laisser négligemment dans l'oubli celle que Dieu a pris plaisir à combler de gloire! Ils ne se prosterneraient pas humblement devant celle à qui le Fils de Dieu s'est soumis? Ils ne réclameraient pas ardemment la médiation de celle par qui leur a été donné le divin Médiateur? Ils feraient hautement profession de croire que le Sauveur est né de Marie: La foi le leur apprend : *Natus ex Maria virgine;* et ils se croiraient dispensés d'honorer celle dont il a voulu prendre naissance! Contradiction énorme et frappante que réprouvent les lumières mêmes de la raison.

Aussi, mes chers auditeurs, et c'est une remarque que plus d'une occasion a rendue sensible. Parmi ceux de nos frères en qui l'esprit d'erreur a étouffé la confiance que nous devons aux Saints, et qui, par un respect mal entendu pour les droits de Dieu, ont rejeté l'invocation de ses serviteurs, on en a vu plusieurs renoncer au préjugé de leur secte, lorsqu'il s'agissait de Marie, lui adresser secrètement leurs vœux et former pour elle une exception au fond de leur ame, à la vue de la manière dont Dieu l'avait lui-même exceptée du reste du genre humain. C'est que, malgré les ténèbres de l'hérésie, ils apercevaient clairement les éclatantes distinctions et les sublimes prérogatives dont Dieu avait favorisé Marie. C'est qu'ils ne pouvaient pas méconnaître la prédilection de Dieu manifestement gravée sur tous les avantages réunis dans Marie. C'est qu'ayant conservé jusque dans leur indocilité à la foi les premiers principes qu'ils en avaient reçus, la raison les forçait à conclure qu'il est inconséquent de reconnaître et d'adorer l'Homme-Dieu, sans respecter, sans honorer singulièrement sa divine Mère. Oui, mes frères, tel a été le sentiment d'un grand nombre. Ils en ont fait le sincère aveu ; et ce témoignage que leur bouche rendait à Marie, accompagné et soutenu des prières que lui adressait vivement la droiture de leur cœur, nous l'avons vu sans doute par un effet de la grace due à sa puissante intercession, nous l'avons, dis-je, vu bien des fois suivi

[1] Heb, I, 5.

d'une soumission pleine et entière qui les fit rentrer heureusement dans le sein de l'Église de Jésus-Christ.

Consultons-la, mes chers auditeurs, ou seulement écoutons-la, cette Église sainte, règle infaillible de notre créance et de notre culte, dès qu'après l'avoir acquise par son sang, le Fils de Dieu qui la soutient par sa puissance, l'éclaire en même temps par ses lumières, conformément à la promesse authentique de ne laisser jamais les portes de l'Enfer prévaloir contre elle, et par là de ne permettre jamais que dans elle le mélange de l'erreur ternisse l'éclat de la vérité. Principe incontestable d'où résulte la consolante certitude pour les fidèles qu'ils n'ont ni abus, ni danger, ni excès à craindre, en adoptant une dévotion autorisée, excitée, réglée par l'Église.

Et pour n'entrer pas dans une carrière immense, en remontant jusqu'aux dogmes proposés formellement par l'Église, qui établissent si expressément les grandeurs de Marie, en se rappelant les anathèmes dont l'Église a frappé solennellement l'impie hérésiarque qui osait contester sacrilégement l'honneur de la maternité divine à Marie; en parcourant dans la suite des siècles ce nombre de témoignages et de monumens qui, sans interruption, ont perpétué dans l'Église la gloire de Marie; bornons-nous ici, mes chers auditeurs, à recueillir ce que nous offre tous les jours de clair et de sensible la conduite de l'Église de Jésus-Christ, pour nous animer à la dévotion envers Marie.

Eh! que veut dire ce culte particulier qu'on reconnaît universellement lui être dû, et qui, sans pouvoir être jamais comparé à celui qu'on doit à Dieu, est supérieur, de l'aveu de tous les théologiens, à celui qu'on rend aux saints? N'est-ce pas nous faire entendre clairement qu'il est, pour Marie, que l'Église appelle la Reine des saints, un trône qui la distingue d'eux, et qui l'élève au dessus d'eux? Sentiment formel et unanime, que les docteurs catholiques fondent et appuient sur la prééminence, et de la dignité dont Marie a été revêtue, et des graces qu'elle a reçues, et des vertus qu'elle a pratiquées? Que veut dire ce soin de joindre assidument au souvenir des mystères de la vie de l'Homme-Dieu, le souvenir des mystères qui ont un rapport direct à la vie de Marie? Chaque année l'Église nous remet sous les yeux la naissance, l'oblation, la croix, la résurrection du Fils; chaque année elle célèbre la naissance, la consécration, les douleurs, le triomphe de la mère. N'est-ce pas vouloir imprimer profondément dans nos esprits que si, d'une part, nous ne pouvons trop nous occuper de la tendresse et des bienfaits de Dieu, seul auteur de notre salut; de l'autre, nous

ne devons jamais oublier ce que mérite la sainte mère de notre Sauveur? Que veut dire, dans la solennité des prières adressées au Seigneur, la réunion habituelle des supplications présentées à Marie ? Nous ne quittons presque jamais nos temples, cette Maison de Dieu qui retentit de ses louanges, sans avoir la douce et consolante édification d'y entendre invoquer humblement Marie. Est-il un moyen plus propre à nous persuader que, comme tout don dérive de la puissance et de la libéralité de Dieu, il est singulièrement intéressant de tout solliciter par le crédit et sous les auspices de Marie ?

Il n'est rien sans doute dans l'Église de plus saint, de plus auguste et de plus sacré que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce sacrifice, institué par Jésus-Christ lui-même, et où lui-même s'offre journellement à son Père par le ministère des prêtres ; ce sacrifice qui est tout ensemble la gloire, le trésor, la ressource, la consolation de l'Église; ce sacrifice, dont toutes les cérémonies, toutes les paroles, toutes les prières sont munies du sceau de l'approbation et de l'autorité de l'Église; ce sacrifice, nous ne l'offrons jamais sans y rappeler respectueusement et d'une façon particulière la mémoire de la glorieuse Vierge Marie : *Memoriam venerantes imprimis gloriosæ semper Virginis Mariæ.* Nous ne l'achevons point sans réclamer de nouveau auprès de Dieu la puissante intercession de Marie : *Intercedente beata et gloriosa semper Virgine Dei genitrice Maria.* Quelle plus éloquente leçon pouvait nous apprendre que, si dans le sacrifice que nous offrons à Dieu, et que nous ne pouvons offrir qu'à lui, c'est des mérites de son Fils immolé que nous devons tout attendre, nous devons regarder aussi comme un excellent moyen de participer aux fruits de ces mérites infinis la protection de Marie?

Qu'ils la dédaignent donc fièrement, ou qu'ouvertement ils combattent cette dévotion, ces esprits superbes qui blasphèment toute vérité; qu'ils la rejettent et qu'ils la décrient ces ennemis décidés de toute révélation divine, dans l'idée desquels il n'est ni Sauveur ni salut : je ne m'en étonne pas. Il est naturel, et c'est une des conséquences de leur impiété, que, comme le Fils, la mère soit en butte à leurs outrages. Mais que l'on confesse, que l'on adore sincèrement Jésus-Christ; mais que l'on reconnaisse, que l'on respecte son Église, et qu'on n'aperçoive pas ce qu'a d'intéressant, d'utile et de saint une dévotion que l'Église non seulement avoue, mais que constamment elle inspire, à laquelle solennellement elle exhorte, dont elle étale de toutes parts les principes, que, de concert avec

son autorité, sa sagesse garantit, c'est là ce que je ne saurais comprendre, et ce que je ne puis expliquer.

Car, enfin, mes chers auditeurs, lorsque nous vous invitons, avec toute l'ardeur du zèle, à honorer, à prier, à implorer la Reine des vierges, que faisons-nous que vous inculquer et vous développer les sentimens et les désirs de cette Église sainte dont vous vous dites les enfans? Quel reproche oserait-on nous faire, que ne vienne aussitôt repousser et confondre la voix de l'Église? Nous accusera-t-on d'affaiblir la gloire du Créateur en partageant le culte entre Dieu et la créature qui en est l'ouvrage? Frivole et méprisable objection! Non, sans doute, nous ne prétendons point combler l'intervalle immense qui nécessairement sépare de Dieu tout ce qui n'est pas lui. Peut-on l'ignorer? La gloire que l'Église nous apprend à révérer dans Marie, c'est d'avoir fixé, par ses vertus, le choix qui l'a élevée à la qualité de mère de Dieu : *Quem meruisti portare.* Nous condamnera-t-on de lui attribuer un pouvoir duquel nous avons tout à attendre? Mais c'est dans Dieu, et ce n'est que dans Dieu que nous honorons la source de toute autorité, de tout don, puisque nous reconnaissons avec les saints Pères que c'est dans Marie une toute-puissance qui demande et qui supplie, *Omnipotentia supplex;* et c'est d'après l'Église que, dans ce sens, nous l'appelons notre espérance, *Spes nostra.* S'étonnera-t-on de nous entendre demander à Marie de nous protéger contre l'ennemi du salut, comme si, contre la parole expresse de l'Apôtre, il y avait un autre nom que celui de Jésus-Christ, par lequel les hommes puissent être sauvés [1]? Mais c'est l'Église qui, en reconnaissant Jésus-Christ pour seul auteur de notre rédemption, par voie de justice et de mérite, nous met dans la bouche cette tendre invocation, par laquelle nous employons la médiation de Marie pour recueillir les fruits de la médiation de Jésus-Christ: *Sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus.* Parcourons, ou les titres de gloire, ceux de Reine du ciel, Reine des Anges, Reine des Saints, Reine du monde; ou les titres de bonté, ceux de mère des miséricordes, consolatrice des affligés, refuge des pécheurs; ou les titres de mérite, ceux de Vierge sans tache, miroir de justice, modèle de perfection; ou les titres de puissance, ceux de mère du Créateur, mère du Sauveur, secours des Chrétiens: quel est, demanderai-je, celui de ces titres que nous n'ayons appris à lui donner de la voix même de l'Église? D'où il

[1] Act., IV, 12.

suit avec une évidenee palpable, que la qualité de serviteur zélé de Marie est étroitement liée à celle d'enfant docile de l'Église de Jésus-Christ.

Et voilà pourquoi l'on a vu, dans tous les temps, se réunir en faveur de la dévotion à Marie tout ce qu'il y avait de plus éclairé et de plus saint parmi les sincères adorateurs de Jésus-Christ. Et, parce que le sentiment qui règne universellement dans le cœur des vrais Chrétiens devient un indiee frappant qui en montre la source dans l'esprit même du véritable christianisme, nous sommes autorisés à regarder l'universalité de la dévotion à Marie eomme un nouveau rayon de lumière qui jette un éclat brillant sur les principes qui l'établissent, et, si je puis m'exprimer ainsi, c'est Dieu qui rend visibles les impressions de sa graee par les sentimens qu'étale la piété.

Or, quelles aeclamations s'élèvent de toutes parts, dans tous les sièeles et chez toutes les nations, en l'honneur de Marie? Prenons en mains les annales du ehristianisme; écoutons eeux qui, par leur sainteté, y furent des modèles, et que leur doctrine en rendit les oracles; entendons-les s'expliquer avec toute l'éloquenee de leur génie, toute la tendresse de leur cœur. Depuis les premiers qui forment eette ehaîne respectable, jusqu'à eeux qui touchent à nos jours, ee n'est qu'un eri soutenu de louange, d'admiration et de vénération pour Marie. Je n'en eite aucun, il faudrait les nommer tous.

Ah! il faut que les effusions de leur piété aient été bien vives, leur zèle bien ardent, leurs expressions bien énergiques, puisque, au lieu de s'en déguiser la force, l'hérésie s'est enhardie à la censurer : censure téméraire qui n'a servi qu'à justifier le vrai sens des titres et des éloges aeeordés à Marie; censure inefficaee qui, bien loin d'empêcher les fidèles de souserire à ces sublimes témoignages, a redoublé leur empressement à les rendre eux-mêmes à Marie; eensure odieuse qui, prenant son origine dans les ténèbres de l'erreur, est devenue le funeste indice des ennemis de l'Église, tandis que la véritable foi était toujours aeeompagnée de la dévotion à Marie.

Et, eomme tel a été toujours l'esprit du vrai christianisme, tel a toujours été l'esprit du peuple vraiment ehrétien. Je puis même avaneer qu'à mesure que dans tout le reste il se montre plus exaetement Chrétien, il est aussi plus ardemment dévoué au serviee de Marie. Il se plaît à solenniser les fêtes établies en son honneur; il voit avec consolation les divers monumens érigés à sa gloire, les

temples dédiés à Dieu sous son nom, les lieux particuliers spécialement consacrés à son culte ; il goûte les différentes manières de célébrer, d'invoquer Marie. A ce nom se réveille, dans les cœurs des fidèles, un attrait secret d'espoir et de confiance ; ce nom, ils le prononcent avec vénération et avec amour ; ce nom, ils le respectent, ils l'implorent dans leurs peines et dans leurs dangers ; ce nom, ils le louent, ils l'exaltent avec complaisance, ils veulent en entendre publier les grandeurs. (Le P. Lenfant, *sur la Dévotion à la sainte Vierge.*)

Règles qui doivent diriger l'exercice de la dévotion à la sainte Vierge.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car, s'il n'était rapporté à Dieu, ce serait un acte purement humain, et non un acte de religion : et nous savons que les saints, étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu ; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie : *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo.* Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des Chrétiens et celui des idolâtres, et quoi qu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie, dans cette grande lumière du christianisme, toutefois, la vérité paraîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens, ne connaissant pas la force du nom de Dieu qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la Divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les élémens et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre et d'un héritage : le ciel, comme le plus noble et le principal domicile, étant demeuré à leur Jupiter et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur ; comme si la possession du monde pouvait être séparée en lots, et n'était pas solidaire et indivisible ; ou que Dieu

eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte; et « au lieu, dit ce saint évêque, qu'un seul homme suffit « pour garder la porte d'une maison, les Grecs ont voulu qu'il y eût « trois dieux ? » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt.* A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté? Ne pensez pas, Chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, était livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Évangile. « Rendons graces à Dieu « pour son ineffable don : *Gratias Deo super inerrabili dono ejus* [1]. »

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême (ô grace mal conservée ! ô foi violée trop facilement !), et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujétis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion), mais « nous les honorons, dit saint Ambroise, d'un « honneur de charité et de société fraternelle. » *Honoramus eos charitate, non servitute,* comme dit saint Augustin, et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grace, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujétis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentimens de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Église. Mais,

[1] II Cor., IX, 15.

certes, c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable, que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grace? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant « la lune qui préside à la nuit, » comme dit Moïse [1], par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnaissions en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de sa compassion lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostôme, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Église catholique, nous aigrissent nous-mêmes contre eux; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisans, et nous inspirent par la charité un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimaient que la nature divine était inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêlait pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines où sa pureté, disaient-ils, se serait souillée; et que ne voulant pas que des créatures si faibles que nous pussent aborder son trône, elle avait disposé des médiateurs entre elle et nous qu'ils appelaient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avait faits dans notre première institution pour converser avec lui, et, si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute

[1] Gen., I, 16.

favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres: oui, tous les Esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présens; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, Chrétiens, « une doctrine « plus utile et plus excellente : » *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro*[1]. Les idolâtres adoraient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvait les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvait les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le Chrétien doit imiter tout ce qu'il honore: tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie.

Le Psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les idoles muettes et insensibles que les païens adoraient, conclut enfin en ces termes : « Puissent leur ressembler ceux qui les servent et qui met- « tent en elles leur confiance : » *Similes eis fiant qui faciunt ea*[2]. Il voulait dire, Messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivans comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, parce que le Dieu que nous servons « est saint[3]. » Il faut que « nous soyons miséricordieux, parce que « notre Père céleste est miséricordieux[4]; » et que « nous pardonnions « comme il nous pardonne[5]. » « Il fait lever son soleil sur les bons et « sur les mauvais[6]; » nous devons étendre de même notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que « nous soyons des ado- « rateurs spirituels et que nous adorions en esprit, parce que Dieu « est esprit[7]. » Enfin, « nous devons nous rendre parfaits, dit le Fils « de Dieu, parce que celui que nous adorons est parfait[8]. »

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Église dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; et elle dé-

[1] I Cor., XII, 31. — [2] Ps. CXIII, 16. — [3] Levit., XI, 44. — [4] Luc., VI, 36. — [5] Matth., VI, 14. — [6] Ibid. V, 45. — [7] Joan, V, 24. — [8] Matth., V, 48.

clare son intention par cette belle prière : « O Seigneur, donnez-« nous la grace d'imiter ce que nous honorons. » « Autant de fêtes « que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de ta-« bleaux nous sont proposés pour nous servir de modèles. » « Les « solennités des martyrs, dit saint Augustin, sont des exhortations « au martyre. » « Les martyrs, dit le même Père, ne se portent pas « volontiers à prier pour nous, s'ils n'y reconnaissent quelques-unes « de leurs vertus. » C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs ; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfans de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima mea Dominum; et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*[1] : « Mon ame glorifie le Seigneur, et mon esprit est « ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise : « Que « l'ame de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur ; que « l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu : » *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même « Père, que toute ame chaste et pudique qui conserve sa pureté et « son innocence, conçoit la Sagesse éternelle en elle-même, et qu'elle « est remplie de Dieu et de sa grace, à l'imitation de Marie : » *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis a vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, Mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les graces pudi-

1, 46, 47.

ques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui et que je vous invite, Messieurs, et vous pricipalement, Mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, si je l'ose dire, d'après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Écriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur; elle ne songeait ni à se faire voir, quoique belle; ni à se parer, quoique jeune; ni à s'agrandir, quoique noble; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées! Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes qu'elle est même troublée à l'aspect d'un Ange. « Elle fut donc « troublée, dit l'historien sacré [1], à la parole de l'Ange, et elle pen« sait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : elle est troublée, et elle pense; elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son ame, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les ames pudiques; on « les voit toujours craintives, jamais assurées; elles tremblent où il « n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril « même; elles soupçonnent partout des embûches, et craignent « moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que « ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire : » *Solent virgines, quæ vere virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ, et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum.* Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui tendent des piéges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au

[1] Luc., I, 29.

dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être mère du Fils du Très-Haut; quelle femme ne serait point touchée d'une fécondité si glorieuse? « Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu « d'être toujours vierge [1]? » Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques, que l'Ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire; et, plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même! L'Ange lui explique le divin mystère et le secret inoui de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine: « Voici, dit- « elle, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. [2]» Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance!

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les Anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, dit-elle, « regardé la bassesse de sa servante[3] ». Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine, sainte Élizabeth; et, plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux graces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute et garde un humble silence. « Elle conserve tout en son cœur[4]. » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité; et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle, mes frères, cette Vierge, dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-

[1] Luc., I, 34. — [2] Ibid., 38. — [3] Ibid., 48. — [4] Ibid., II, 19.

mêmes son image. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse [1], est le « peintre et le sculpteur de sa vie. » Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes ; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement, mes sœurs, ce qu'elle ne doit pas laisser paraître ; si vous plaisez moins, par là vous plairez à qui il faut plaire : et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez, quand vous imiterez ses vertus ; elle priera pour vous quand vous serez soigneuse de plaire à son Fils ; et vous plairez à son Fils quand il vous verra semblables à la mère qu'il a choisie.

Jusques ici, Chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les Saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, Chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux et de demander du secours aux Saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion ? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde ? Et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses Saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les faire complices de nos crimes ! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre. S'il nous arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les Saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux : car est-il rien qui le

[1] *De Perf. Christiani forma*, t. III, p. 288.

fatigue davantage, et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup; et très contens de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Éternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! Sainte Vierge, Esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! Ils vous chargent de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples! Oh! que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois [1]. «La foule m'accable : » *Turbæ me comprimunt* [2]. Tous vous pressent, aucun ne vous touche; cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires qui ne vous demande qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui qui a prononcé que « son royaume n'est pas de ce monde : » *Regnum meum non est de hoc mundo* [3].

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquait dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si faibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas : mais du moins n'oublions pas que nous sommes Chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande : elle est placée au milieu de l'Oraison Domi-

[1] C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt.*

[2] Luc., VIII, 45. — [3] Joan., XVIII, 36.

nicale, au milieu de sept demandes; tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avénement de son règne; nous nous conformons à sa volonté : après, nous demandons humblement la rémission des péchés; la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal : au milieu, est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'Esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'ame, c'est-à-dire l'Eucharistie, qui est le pain véritable des enfans de Dieu : tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment; tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons, pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervens pour sa sainte loi, mais plus ardens et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétiens, vous vous oubliez : le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut? Je sais qu'il est écrit que « Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent [1]; » mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation « de l'esprit à Dieu : » *Ascensio mentis in Deum.* Par conséquent il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourrait supporter cette irrévérence? Aussi nous, hommes charnels, nous avisons-nous d'un

[1] Ps. CXLIV, 17.

autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec les hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services, et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, « qui sont entrés, comme dit David [1], dans « les puissances du Seigneur, » dans les intérêts de sa gloire, dans les sentimens de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu ! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les Chrétiens ? Ils se font des lois, et ils les suivent; ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes ; dignes, certes, de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son Prophète [2] : Malheur à vous « qui cherchez dans vos dévotions, non « ma volonté, mais la vôtre. C'est pourquoi, dit le Seigneur, je « déteste vos observances : vos oraisons me font mal au cœur, j'ai « peine à les supporter : » *Laboravi sustinens.* En effet, quelle religion ! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au dessus de tous les chœurs des Anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiété, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave, Maria* à la dizaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise! je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme? Étrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine!

[1] Ps. LXX, 17. — [2] Is, LVIII, 3, 1, 13, 14.

Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé : il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, Chrétiens, priez la sainte Vierge, je vous y exhorte; elle nous fortifiera dans les tentations; elle nous impétrera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce « que mon Fils vous ordonnera : »*Quodcumque dixerit vobis, facite* [1]. J'ai prié, j'ai intercédé; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera : c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous? quitterai-je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout-à-fait à Dieu, et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle? Non, mes frères, à Dieu ne plaise! Dites toujours vos prières; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites que de vous voir mépriser toute dévotion et oublier que vous êtes Chrétiens. Le médecin qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle vous ordonne des remèdes forts; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres : il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui ou plutôt contre vous-mêmes, et vous lui dites que vous quitterez tout régime et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal, et il vous répond : Ne le faites pas; prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes frères, pratiquez ces dévotions, faites ces prières; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques;

[1] Joan., II, 5.

elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée et le mépris tout manifeste de Dieu, et c'est pour cela qu'on vous les souffre ; mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils ne cherchent pas la justice, et ne jugent pas droitement. Ils « mettent leur confiance dans des choses de néant, et ils s'amusent « à des vanités. La toile qu'ils ont tissue est une toile d'araignée, et « pour cela, dit le Seigneur, leur toile ne sera pas propre à les « revêtir, et ils ne seront point couverts de leurs œuvres. Car leurs « œuvres sont des œuvres inutiles, et leurs pensées sont des pensées « vaines. Ils marchent dans un chemin de désolation et de ruine : » *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet vere : confidunt in nihilo et loquuntur vanitates.... Telas araneæ texuerunt..... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia... cogitationes eorum cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum* [1]. (Bossuet.)

Péroraison.

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces : permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Évangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir, leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs, et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable, soyez chastes, soyez droits, soyez charitables; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi; suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcumque dixerit, facite :* « Faites ce qu'il ordonne, » et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.* (Le même.)

[1] Is., LIX, 4, 6, 7.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA DÉVOTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Intravit Jesus in quoddam castellum, et mulier quædam excepit illum in domum suam.

Jésus entra dans une bourgade, et une femme le reçut dans sa maison. (*Luc.*, x.)

Cette femme ainsi honorée de la présence de Jésus-Christ, ce fut, Chrétiens, dans le sens littéral de notre Évangile, Marthe, sœur de Madeleine ; mais, selon l'application de l'Eglise, c'est Marie, la Mère du Rédempteur, la Reine des vierges et la souveraine du ciel et de la terre. C'est elle qui reçut dans ses chastes entrailles le Fils de Dieu, et c'est elle qui est aujourd'hui reçue par cet Homme-Dieu dans le séjour de la gloire. Heureuse, mes frères, s'écrie saint Bernard, heureuse réception de l'une et l'autre part ! *Felix utraque susceptio !* soit celle que Marie fit à Jésus-Christ dans le mystère de son Incarnation, soit celle que Jésus-Christ fait à Marie dans le mystère de son Assomption. Mais pourquoi parler maintenant de la première, demande le même saint Bernard ? Pour mieux juger de la seconde répond ce saint docteur, pour s'en former une juste idée, pour en concevoir toute la gloire et toute l'excellence, ou plutôt pour reconnaître que comme la première est absolument inconcevable à nos esprits, le seconde est au dessus de toutes nos vues et de toutes nos expressions : *Ut juxta inæstimabilem illius gloriam inæstimabilis cognoscatur et ista.* En effet, quel langage pourrait jamais expliquer comment ce Dieu de majesté, qui ne peut être compris dans la vaste étendue de l'univers, se renferma dans le sein d'une Vierge ; et qui pourrait dire aussi avec quelle pompe cette Vierge entre dans le ciel pour y être couronnée, et pour y régner pendant toute l'éternité ? *Christi generationem et Mariæ assumptionem quis enarrabit ?* J'ai donc cru, mes chers auditeurs, devoir prendre un sujet plus proportionné à notre faiblesse, et même plus utile pour vous. J'ai cru

que le grand et ineffable mystère de l'Assomption de Marie me donnait une occasion favorable de vous entretenir de la dévotion envers cette Mère de Dieu. C'est ce que je me propose, et c'est pour cela même, Vierge sainte, que j'ai besoin de votre secours. Daignez agréer le zèle qui m'anime pour vous, et le seconder; daignez écouter la prière que je vous fais en vous saluant et vous disant : *Ave, Maria.*

Si j'entreprends aujourd'hui de vous parler de la dévotion à la Vierge, ce n'est point précisément pour vous l'inspirer, puisque je vous suppose trop Chrétiens pour n'avoir pas envers la Mère de Dieu tous les sentimens de zèle et de respect qui lui sont dus : c'est donc seulement pour vous donner sur cette importante matière toute l'instruction que des Chrétiens parfaits et spirituels doivent avoir, s'ils veulent parvenir à la pratique de ce culte raisonnable que le grand Apôtre nous a si fortement recommandé : *Rationabile obsequium vestrum* [1]. Ainsi, mes chers auditeurs, au lieu de vous exhorter à la dévotion envers Marie, je veux vous apprendre à régler cette dévotion, à profiter de cette dévotion, et à vous sanctifier vous-mêmes par cette dévotion; je veux vous en faire connaître les véritables caractères, vous en marquer les défauts, vous en découvrir les abus, et par là vous engager à en faire un saint usage. Pouvais-je choisir un dessein plus convenable à votre piété, et plus avantageux à la dévotion même dont il s'agit? Elle consiste, selon saint Bernard, en trois principaux devoirs : à honorer Marie, à l'invoquer, à l'imiter. Or, c'est à ces trois devoirs que je m'attache, et voici en trois mots le partage de ce discours. Il faut honorer Marie, mais l'honorer judicieusement, c'est la première proposition; il faut invoquer Marie, mais l'invoquer efficacement, c'est la seconde proposition; enfin, il faut imiter Marie, et l'imiter religieusement, c'est la dernière proposition. Il faut honorer cette Vierge judicieusement; car l'honneur de la Reine du ciel, aussi bien que celui de Jésus-Christ, le Roi des rois, demande sur toutes choses cette condition : *Nam et honor reginæ judicium diligit,* dit saint Bernard, appliquant à la Mère ce qui est écrit du Fils : *Et honor regis judicium diligit* [2] : ce sera le sujet de la première partie. Il faut invoquer cette Vierge efficacement; car en vain Marie a-t-elle pour nous du crédit auprès de Dieu, si, par l'indignité de nos prières ou par l'impénitence de notre vie, nous nous rendons son crédit inutile : ce sera la seconde partie. Il faut, autant qu'il est en notre pouvoir,

[1] Rom., XII. — [2] Ps. LCXVIII.

imiter cette Vierge religieusement; car la sainteté de Marie est un modèle sur lequel Dieu prétend que nous nous formions, et, si nous ne le faisons pas, sur lequel il nous jugera : ce sera la dernière partie. Trois vérités également capables de contribuer à la conversion des pécheurs et à la sanctification des justes. Commençons. (BOURDALOUE, *Pour la fête de l'Assomption.*)

Il faut honorer Marie, mais l'honorer judicieusement.

Pour honorer saintement la Mère de Dieu, il faut l'honorer judicieusement. C'est un principe qui ne peut être contesté, et dont il n'y a sans doute personne qui ne convienne avec moi. Mais on doit en même temps, convenir d'une autre vérité qui me paraît également incontestable, savoir, que s'il faut du discernement et de la prudence pour honorer la Mère de Dieu, il n'en faut pas moins, que dis-je? il en faut même encore plus pour censurer ceux qui l'honorent, et pour s'ériger en juge du culte et des honneurs qu'ils lui rendent. J'ai droit, ce me semble, d'exiger d'abord de votre piété que vous ne sépariez jamais ces deux principes quand il s'agit de décider sur un sujet aussi important que celui-ci; et vous avez trop de pénétration, Chrétiens, pour n'entrer pas dans ma pensée, et trop d'équité pour n'avouer pas que la raison, aussi bien que la droite et sincère religion, le demandent ainsi : je m'explique. Il peut y avoir dans le monde, parmi les personnes adonnées au service de la Vierge, des dévots indiscrets, j'en veux bien tomber d'accord avec vous, et s'il y en a de tels, à Dieu ne plaise que je prétende ici les excuser ni les autoriser! mais aussi peut-il y avoir des censeurs indiscrets de la dévotion envers cette même Vierge, et c'est à quoi l'on ne pense point assez. De ces deux désordres on se pique d'éviter le premier, et il arrive tous les jours qu'on se fait un faux mérite ou une vanité bizarre du second. Cependant le second n'est pas moins dangereux que le premier, et l'homme chrétien ne court pas moins de risques devant Dieu en condamnant avec témérité un culte légitime et saint, qu'en pratiquant par ignorance un culte outré et superstitieux. C'est donc à nous, mes chers auditeurs, à nous préserver de l'un et de l'autre; c'est à moi, comme prédicateur de l'Évangile, à vous conduire entre ces deux écueils, et par quelle voie? En vous donnant des règles sûres pour honorer discrètement la Reine du ciel, et vous proposant les mêmes règles pour ne pas critiquer légèrement les honneurs même populaires qu'elle reçoit sur la terre. Ne disons rien de vague, et dans le dessein que j'ai

formé d'éclaircir ces vérités, ne combattons point des fantômes, mais venons au détail des choses.

On a prétendu que, malgré le soin qu'ont eu nos pasteurs d'instruire les peuples et d'épurer, dans notre siècle, la religion ou la dévotion des fidèles, il y avait encore de l'excès et par conséquent de l'abus dans le culte qu'on rend à la sainte Vierge; et ce que je vous prie de bien remarquer, ce ne sont pas seulement les ennemis déclarés de l'Église qui en ont jugé de la sorte; quelques uns même de ses propres enfans ont déploré cet abus ; des catholiques prétendus zélés, mais dont le zèle sans doute n'a pas eu toutes les qualités requises pour être ce zèle selon la science que demandait l'Apôtre. Quoi qu'il en soit, des catholiques même ont cru devoir prendre sur ce point la cause de Dieu; et de la manière qu'ils s'en sont expliqués, voici les trois chefs où la vénération du commun des fidèles pour la Mère de Dieu leur a paru aller jusqu'à l'indiscrétion : car c'est le terme dont ils se sont servis, et il nous importe une fois de bien comprendre à quoi ils l'ont appliqué. Touchés des intérêts de Dieu, ils se sont plaints qu'on rendait des hommages à Marie comme à une divinité; ils se sont plaints qu'on lui donnait des titres d'honneur qui ne lui appartenaient pas, surtout ceux de médiatrice et de réparatrice du monde perdu; ils se sont plaints qu'on lui attribuait de nouveaux priviléges, qui ne nous étaient révélés ni dans l'Écriture, ni dans la Tradition. Examinons leurs plaintes sans préjugés; et puisqu'ils les ont publiées dans le monde chrétien, en forme d'avertissemens donnés par Marie elle-même à ses dévots indiscrets, nous qui voulons de bonne foi que notre dévotion soit prudente, qu'elle soit solide, qu'elle soit sans reproche, profitons de ces avis, pour peu qu'ils soient fondés, édifions-nous-en; du moins servons-nous de l'examen que nous en allons faire, pour nous rendre plus exacts et plus irrépréhensibles dans le culte de la Vierge que nous honorons. Écoutez-moi, ceci n'aura rien de trop abstrait ni d'ennuyeux.

Il est donc vrai, Chrétiens, et je le dis hautement, que d'honorer Marie comme une divinité, quoique *subalterne*, ce serait, non pas un simple abus, ni une simple indiscrétion, mais un crime et une impiété. Car Marie, toute mère de Dieu qu'elle est, n'est qu'une pure créature; l'humble servante du Seigneur, dont tout le bonheur est fondé sur l'aveu authentique qu'elle a fait elle-même de sa bassesse et de son néant: *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* [1]. C'est

[1] Luc., I.

ainsi qu'elle nous l'a appris, et nous le savons si bien, que, pour ne l'oublier jamais, nous nous faisons un devoir de la saluer chaque jour en cette qualité de servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Ainsi, grace à la Providence et à l'esprit qui gouverne le christianisme, je prétends que l'Église de Jésus-Christ, surtout dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, n'avait nul besoin de l'avis prétendu salutaire qu'on a voulu nous donner là dessus. Car, comme je vous l'ai fait déjà remarquer d'autres fois, ce que disait saint Augustin dans un sujet à peu près semblable, pour répondre aux manichéens, qui, malicieusement et sans raison, accusaient, de son temps, les catholiques de rendre aux martyrs un culte idolâtre; ce que disait ce Père touchant les martyrs, qui de nous ne le dit pas de la mère de Dieu, que ce n'est point à elle que nous dédions des autels, ni à elle que nous offrons le sacrifice, mais à Dieu qui l'a choisie, à Dieu qui l'a sanctifiée, à Dieu qui l'a glorifiée? Nous sommes donc bien éloignés de cette grossière erreur, ou de cette énorme indiscrétion qui consisterait à faire de Marie une déesse; et l'indiscrétion, s'il y en avait ici, serait plutôt de la part de ceux qui, dans leurs avis, auraient supposé qu'un grand nombre de fidèles, à la vue de leurs pasteurs, avaient pu tomber et étaient en effet tombés dans une telle corruption de foi; l'indiscrétion serait, non seulement d'avoir par là renouvelé les accusations vaines et frivoles des anciens hérétiques contre l'Église, mais d'avoir donné l'avantage à l'hérétique protestant, de voir des catholiques même persuadés que notre foi s'était ainsi corrompue dans ces derniers siècles. Non, mes chers auditeurs, je le répète, l'Église de Jésus-Christ n'a point été abandonnée de la sorte. Car qu'est-ce, selon nous, que d'honorer judicieusement la mère de Dieu? C'est l'honorer d'un culte inférieur à celui de Dieu, mais supérieur à tout autre que celui de Dieu : or, voilà comment nous l'honorons, voilà comment tous les siècles du christianisme l'ont honorée: malheur à celui qui la confondrait avec Dieu! mais aussi malheur à celui qui ne lui rendrait pas des hommages particuliers, et qui, dans son estime, ne la mettrait pas au dessus de tout ce qui n'est point Dieu! Il a été de mon devoir d'appuyer d'abord sur cet article, et de vous le faire sentir; mais allons plus loin.

On a blâmé comme indiscret le zèle des fidèles, qui attribuaient à Marie des titres d'honneur qu'on prétend ne lui pas convenir: et moi, j'avance et je soutiens que depuis que l'Église universelle, par le plus solennel de ses décrets, qui fut celui du concile d'Éphèse, a maintenu la Vierge, dont je défends ici la gloire, dans la

possession du titre de mère de Dieu, que l'hérésiarque Nestorius lui disputait, il n'y a point de titre d'honneur qui ne lui convienne, ni de qualité éminente qu'on puisse sans indiscrétion lui contester. Appliquez-vous, et vous en allez être convaincus. Car, puisqu'il s'agit surtout de la qualité de médiatrice et de réparatrice du monde, que les réformateurs de son culte voudraient lui ôter, voyons comment en a parlé saint Bernard; non point dans ces occasions et dans ces discours où il n'a pensé qu'à exalter Marie par les magnifiques éloges qu'ils en a faits, mais dans cette célèbre Épître aux chanoines de Lyon, où, raisonnant en théologien, et décidant à la rigueur, il a voulu nous marquer les bornes que doit avoir le culte que nous rendons à la mère de Dieu. Je me contenterai de traduire ces paroles, et je ne puis douter que vous n'en soyez touchés. Donnez, dit-il, donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent, et souvenez-vous que la sainteté, pour être honorée, n'a besoin que de la vérité. Dites, par exemple, que Marie a trouvé pour elle et pour nous la source de la grace; dites qu'elle est la médiatrice du salut et la restauratrice des siècles, vous le direz avec raison; car c'est ce que toute l'Église publie, et ce qu'elle chante tous les jours dans ses divins offices: *Magnifica gratiæ inventricem Mariam mediatricem salutis, restauratricem cœlorum: hæc mihi de illa cantat Ecclesia.* Ceux à qui ces titres déplaisent oseront-ils s'inscrire en faux contre le témoignage de saint Bernard, et récuser un homme d'une si grande autorité parmi les Pères, et qui rapporte en fidèle historien ce que l'Église croyait de son temps, et ce qu'elle pratiquait? Or, voilà ce que j'appelle honorer judicieusement la Vierge, lui attribuer les qualités que toute l'Église lui attribue. On sait bien qu'il n'y a, pour ainsi parler, qu'un Médiateur de rédemption; mais on est certain de ne point déroger à ses droits, quand on reconnaît avec l'Écriture, outre cet unique Médiateur de rédemption, qui est Jésus-Christ, d'autres médiateurs d'intercession; et Marie, entre ceux-ci, ne doit-elle pas avoir la première place? On sait que Jésus-Christ seul a racheté le monde par son sang, mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu a été formé de la substance même de Marie, et par conséquent que Marie a fourni, a offert, a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon; car c'est sur quoi toute l'Église s'est fondée pour la qualifier de médiatrice et de réparatrice des hommes. Ce serait donc encore par-là une indiscrétion (je devrais peut-être user d'un terme plus propre et plus fort); ce serait, dis-je, une indiscrétion de lui refuser ces titres glorieux et si solidement établis. Mais, sans

raisonner davantage, il me suffit, reprend saint Bernard, que l'Église m'ait appris à honorer de cette manière la mère de Dieu : car ce que m'enseigne l'Église, ajoutait ce saint docteur, c'est à quoi je m'attache inviolablement, et de quoi je ne me départirai jamais. Tout ce qu'elle croit, je le crois ; et tout ce qu'elle pratique, je le veux pratiquer : en le croyant, en le pratiquant sans distinction et sans restriction, je me tiens en assurance, puisqu'elle est l'oracle que je dois écouter sur tout, et le guide infaillible que je dois suivre : *Quod ab illa accepi, securus teneo.*

Or, selon cette règle, mes chers auditeurs, nous ne craignons point d'être des dévots indiscrets de Marie, quand nous l'appelons notre médiatrice et notre réparatrice ; quand nous disons qu'elle est pour nous une source de vie, qu'elle est dans cette terre d'exil notre consolation, qu'elle est au milieu de tous les dangers notre espérance : pourquoi? Parce que jusqu'à la fin des siècles, malgré le chagrin de l'hérésie, l'Église la réclamera et la saluera sous toutes ces qualités : *Vita, dulcedo, et spes nostra, salve.* Notre vie ; comment? après Dieu et après Jésus-Christ : notre espérance ; comment? après Dieu et après Jésus-Christ. Peut-on, sans indiscrétion et même sans malignité, nous soupçonner, ou plutôt soupçonner l'Église de l'entendre dans un autre sens ? Et parce qu'il est évident et incontestable que c'est là le sens de l'Église, et que nous n'en avons point d'autre, malgré la fausse délicatesse des censeurs de notre dévotion envers la mère de Dieu, nous ne faisons point difficulté de l'appeler absolument notre vie, absolument notre consolation, absolument notre espérance : *Vita, dulcedo, et spes nostra.*

Oui, c'est ainsi que nous le chantons avec l'Église, et qu'on le chantera jusqu'à la dernière consommation des temps. Les ennemis de Marie passeront ; mais l'Église leur survivra, l'Église après eux subsistera, et, touchée des mêmes sentimens, elle dira toujours, en s'adressant à la mère de son Époux et de son Sauveur : *Vita, dulcedo, et spes nostra.*

Enfin, on a traité de zèle indiscret celui que fait paraître le peuple chrétien à défendre certains priviléges de Marie. Priviléges de grace dans son immaculée Conception, priviléges de gloire dans sa triomphante Assomption ; et bien d'autres, dont je n'entreprends point de faire ici le dénombrement, et qu'on s'est aussi contenté de nous marquer sous des termes généraux, en les rejetant. Mais moi, voici encore, et sur le même principe, comment je raisonne : car, puisque nous reconnaissons Marie pour mère de Dieu, de tous les priviléges propres à rehausser l'éclat de cette maternité divine,

y en a-t-il un seul que nous devions être disposés à lui accorder, ou, pour mieux dire, y en a-t-il un seul que Dieu ne lui ait pas accordé? Si Dieu ne nous les a pas tous également révélés, si nous n'avons pas sur tous la même certitude, et si tous ne sont pas dans le christianisme des points de foi, n'est-ce pas assez pour les attribuer à cette Vierge, sans préjudicier aux droits de Dieu, que ce soient des priviléges convenables à la dignité de Mère de Dieu? N'est-ce pas assez que ce soient des priviléges reconnus par les plus savans hommes de l'Église, autorisés par la créance commune des fidèles, appuyés, sinon sur des preuves évidentes et des démonstrations, au moins sur les plus fortes conjectures et les témoignages les plus solides et les plus irréprochables? Or, tels sont les priviléges que nous honorons dans Marie, et c'est par là que nous les honorons prudemment. Un esprit raisonnable et sage, surtout un esprit bien prévenu à l'égard de Marie, et affectionné à son culte (car voilà le point); un esprit, dis-je, guéri de certains préjugés, ou dégagé de certains intérêts dans le choix des deux partis, s'il y en avait deux à prendre, ne penchera-t-il pas toujours vers le plus favorable à la sainte Mère que nous révérons? Ne le préfèrera-t-il pas, et ne l'embrassera-t-il pas, quand c'est d'ailleurs le mieux établi et le mieux fondé? Mais que devrait-on penser d'un esprit toujours prêt à faire naître des doutes sur les grandeurs de Marie et sur ses plus illustres prérogatives, toujours appliqué à imaginer de nouveaux tours pour nous les rendre suspectes, mettant toute son étude à troubler la piété des peuples, et par toutes ses subtilités ne cherchant qu'à la resserrer, qu'à en décréditer les plus anciennes pratiques, peut-être qu'à l'anéantir, au lieu de travailler à la maintenir et à l'étendre? Ah! mon Dieu, fallait-il donc que le ministère de votre parole fût aujourd'hui nécessaire pour défendre l'honneur et le culte que le monde chrétien est en possession de rendre à la plus sainte des vierges! après que les premiers hommes de notre religion se sont épuisés à célébrer les grandeurs de Marie, après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état, après qu'au nom de tous saint Augustin a confessé son insuffisance et protesté hautement qu'il manquait d'expressions pour donner à la Mère de Dieu les louanges qui lui étaient dues : *Quibus te laudibus efferam nescio;* fallait-il que je fusse obligé de combattre les fausses réserves de ceux qui craignent de la louer avec excès, et qui osent se plaindre qu'on l'honore trop? Voilà toutefois un des désordres de notre siècle. A mesure que les mœurs se sont perverties, par une apparence de réforme, on a raffiné sur la simplicité

du culte; à mesure que la foi est devenue tiède et languissante, on a affecté de la faire paraître vive et ardente, sur je ne sais combien d'articles qui n'ont servi qu'à exciter des disputes et à diviser les esprits sans les édifier. Si ces prétendus zélés et ces censeurs indiscrets du culte de la Vierge avaient été appelés au conseil, et qu'on eût pris leur avis, jamais ils n'auraient consenti à cette multiplicité de fêtes instituées en son honneur. Ce nombre infini de temples et d'autels consacrés à Dieu sous son nom n'eût pas été de leur goût.

Tant de pratiques établies par l'Église pour entretenir notre piété envers la mère de Dieu les auraient choqués; et, pour peu qu'on les écoutât, ils concluraient à les abolir. Il n'a pas tenu à eux, et il n'y tiendrait pas encore, que sous le vain prétexte de ce culte judicieux, mais judicieux selon leur sens, qu'ils voudraient introduire dans le christianisme, la religion ne fût réduite à une sèche spéculation, qui bientôt dégénèrerait, et qui de nos jours, en effet, ne dégénère que trop visiblement en une véritable indévotion. Mais, malgré toutes les entreprises que l'hérésie, depuis tant de siècles, a formées contre vous, Vierge sainte, votre culte a subsisté, et il subsistera; jamais les portes de l'Enfer ne prévaudront contre le zèle des vrais Chrétiens, et contre leur fidélité à vous rendre les justes hommages qui vous appartiennent. De quelque artifice, et quelque effort qu'on fasse pour arracher de leurs cœurs les sentimens tendres et respectueux qui les lient étroitement à vos intérêts, ils les conserveront, ils les publieront, ils en feront gloire. Leur piété l'emportera, et rien ne sera capable de les séduire ni de les ébranler. Vous êtes, ô sainte mère de Dieu! vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les hérésies : à peine s'en est-il formé une dans le christianisme, qui ne vous ait attaquée, et il n'y en a point que vous n'ayez confondue : *Cunctas hœreses sola interemisti in universo mundo.* La victoire que vous remporterez, et que vous remportez déjà sur les téméraires censeurs de votre culte, achèvera votre triomphe : s'il y faut contribuer par nos soins, nous n'y épargnerons rien; s'il faut parler, nous parlerons : dans la chaire de vérité, nous élèverons la voix, nous nous ferons entendre, et, après avoir appris au peuple chrétien à vous honorer judicieusement, nous lui apprendrons à vous invoquer efficacement. (BOURDALOUE.

Il faut invoquer Marie, mais l'invoquer efficacement.

Que nous puissions invoquer Marie, et qu'elle soit pour nous dans nos besoins une protectrice toute-puissante et toute miséricordieuse, c'est une vérité, Chrétiens, sur laquelle nous ne pouvons former le moindre doute, si nous sommes de fidèles enfans de l'Église, et si nous sommes bien instruits des principes de notre foi; car, puisque l'Église a défini en général que nous pouvons invoquer les Saints que Dieu a retirés de cette terre d'exil où nous vivons et qu'il a placés auprès de lui dans son royaume, à combien plus forte raison pouvons-nous, dans toutes les nécessités de cette vie, nous adresser à la Reine, non seulement des Saints, mais des Anges bienheureux et lui présenter nos prières? Que lui manque-t-il de tout ce qui peut affermir notre confiance? Croirons-nous qu'uniquement touchée de son bonheur, et tout occupée, pour ainsi dire, de sa propre gloire, elle soit devenue insensible à nos intérêts? mais n'est-elle pas toujours la Mère de miséricorde? Nous persuaderons-nous que Dieu, en la glorifiant, ait tellement borné son pouvoir, qu'elle ne soit plus en état de nous en faire sentir les salutaires effets? Mais n'est-elle pas toujours la mère de ce Dieu sauveur qu'elle a donné au monde et qui lui fut si soumis? est-ce en recevant la récompense de ses mérites qu'elle a perdu ses plus beaux droits; et si ce Fils adorable qu'elle porta dans son sein a fait pour elle des miracles sur la terre, que lui refusera-t-il dans le ciel? C'est ainsi que les Pères ont raisonné, et c'est là dessus qu'ils se sont fondés pour nous exhorter, dans des termes si énergiques et si forts, à réclamer sans cesse la mère de Dieu. Que ne puis-je les faire tous ici parler, ou plutôt que ne puis-je rapporter ici, dans un recueil abrégé, tout ce qu'ils ont dit de l'invocation de Marie et des avantages qui y sont attachés! que ne puis-je vous faire entendre ces grands maîtres, et, selon l'expression de saint Paul, vous convaincre par cette nuée de témoins! car, quand nous n'aurions point d'autres preuves, en faudrait-il davantage, et ne serait-ce pas une témérité; que dis-je? ne serait-ce pas l'obstination la plus outrée, que de vouloir tenir contre l'autorité de tout ce qu'il y a eu depuis tant de siècles d'oracles et de docteurs dans l'Église de Jésus-Christ?

Je vais plus loin, et je ne dis pas seulement que nous pouvons invoquer Marie, mais j'ajoute que nous le devons: et pourquoi? Pour nous conformer à l'Église, pour nous attirer la grace, pour nous procurer contre les dangers du monde un secours puissan

et un ferme soutien pour assurer notre salut. En effet, Chrétiens, si nous sommes obligés de croire ce que croit l'Église, comme la règle de notre foi, ne sommes-nous pas obligés de faire ce que fait l'Église, comme la règle de nos mœurs? Or, combien de prières solennelles l'Église, tous les jours, adresse-t-elle à la mère de Dieu pour implorer son assistance? et n'est-ce pas une espèce d'infidélité de ne pratiquer pas ce qu'elle pratique avec tant de soin et de ne demander pas ce qu'elle demande, ni à qui ou plutôt par qui elle le demande? Si la grace nous est nécessaire, et si nous ne pouvons surtout ignorer combien il nous est important d'avoir certaines graces particulières et en certaines conjonctures, nous est-il permis de négliger un des plus sûrs moyens de les obtenir? Or, ce moyen, c'est l'intercession de Marie; et mille fois ne vous a-t-on pas avertis que c'est par elle que Dieu dispense ses dons, et par les mains de cette Vierge qu'il les fait passer en nous les communiquant? Si nous sentons notre faiblesse, et si nous gémissons de nous voir exposés à tant de périls, dans l'obligation où nous sommes d'ailleurs de nous conserver, ne devons-nous pas pour cela mettre tout en œuvre? Or, de tout ce que nous pouvons mettre en œuvre, rien de plus efficace, de plus présent que la médiation de Marie; et puisque tant d'autres qui l'ont éprouvé nous en instruisent, n'est-ce pas consentir à notre perte, que de ne vouloir pas nous servir d'une telle défense? Enfin, si le salut est notre affaire, et, par ses conséquences infinies, notre grande affaire, notre essentielle affaire, notre unique affaire, nous peut-il être pardonnable de n'y pas employer tout ce que la religion nous fournit de plus propre à en garantir le succès? Or, la coadjutrice de Dieu, dans l'accomplissement de ce salut, c'est Marie, et comme ce salut a commencé par elle et par son consentement à la parole de Dieu, c'est par elle et par sa coopération qu'il doit être consommé; d'où il s'ensuit que nous ne pouvons donc trop, dans cette vie mortelle, la solliciter, la presser, l'intéresser en notre faveur par nos supplications et par nos vœux. Avançons.

On peut invoquer Marie, on doit invoquer Marie: vérités incontestables; 3. mais le point est de l'invoquer efficacement, c'est-à-dire de l'invoquer de telle sorte qu'elle puisse agréer nos prières, qu'elle puisse les trouver dignes d'elle, et y prendre part. Car, selon l'oracle de Jésus-Christ, tous ceux qui disent à Dieu: Seigneur, Seigneur, ne seront pas écoutés pour cela de Dieu, ni n'entreront pas dans le royaume de Dieu; et, suivant la même règle, j'ajoute que, de ceux qui se mettent ou qui prétendent se mettre sous la

protection de la mère de Dieu, plusieurs l'invoquent en vain : pourquoi? parce qu'ils ne le font pas dans un esprit chrétien ni avec les sentimens convenables pour l'engager dans leurs intérêts et pour la toucher. Il y a donc ici deux écueils à craindre et deux extrémités à éviter; et comme la vertu tient le milieu entre deux vices opposés, la vérité se trouve toujours entre deux erreurs contraires. Je veux dire que les uns comptent trop sur la protection de Marie, mais que les autres aussi ne connaissent point assez ou semblent ne point assez connaître tout le fond qu'on y doit faire; que les uns, selon leurs désirs et le gré de leurs passions, lui donnent trop d'étendue, et c'est l'erreur des Chrétiens présomptueux; mais que les autres aussi, selon leurs fausses maximes, la resserrent dans des bornes trop étroites, et c'est l'erreur de nos réformateurs, je dis de ceux à qui je parle dans ce discours, et qui, par une autre prudence que celle de l'Évangile, se sont ingérés à nous donner des avis dont le peuple fidèle n'a pu tirer qu'un scandale auquel je me sens obligé, par le devoir de mon ministère, d'opposer toute la force de la divine parole. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

Car, pour combattre d'abord ce que j'ai marqué comme la première erreur, il faut convenir, Chrétiens, que nous portons quelquefois trop loin notre confiance, et que nous faisons à Marie des prières qu'elle ne peut écouter : comment cela? Parce que ce sont des prières injurieuses à Dieu, parce que ce sont des prières indignes de la Mère de Dieu, parce que ce sont des prières pernicieuses pour nous-mêmes. Prières injurieuses à Dieu : pourquoi? c'est qu'elles sont directement opposées à l'ordre de sa providence et qu'elles vont à renverser toute l'économie de notre salut. En effet, tel est l'ordre de la Providence, que le salut dépende premièrement de Dieu, et ensuite de nous-mêmes; qu'aidés de la grace de Dieu, nous y travaillions nous-mêmes; que nous obtenions cette grace par la Mère de Dieu, mais pour la faire valoir par nos soins, mais pour la rendre féconde par nos œuvres, mais pour la conserver par notre vigilance : voilà le plan que Dieu s'est tracé, et qu'il nous a proposé. Et nous, sans égard aux vues de Dieu et nous promettant tout de la Mère de Dieu, nous nous en formons un autre selon nos idées particulières, c'est-à-dire selon notre sens réprouvé et nos inclinations corrompues. Car, si nous prétendons que sous la protection de Marie, le salut ne nous coûtera plus rien; qu'après avoir satisfait à certaines pratiques d'une fausse piété envers Marie, nous pourrons devant Dieu nous tenir quittes de tout le reste, que, revêtus des livrées de Marie, nous serons à couvert de tous

les dangers du monde, à couvert de toutes les tentations de la vie, à couvert de tous les arrêts de la justice divine et de tous les foudres du ciel; et qu'ainsi nous n'aurons rien à craindre en nous exposant aux occasions, en demeurant dans nos habitudes, en vivant dans l'état de péché, en remettant notre pénitence : ah! Chrétiens, si c'est de la sorte que nous l'entendons, ce n'est pas de la sorte que Dieu l'entend, ni jamais ce ne sera de la sorte qu'il l'entendra. Autrement il se démentirait bien lui-même : et quel lieu auriez-vous d'espérer, surtout en de pareilles dispositions, qu'il changeât pour vous les immuables décrets de sa sagesse éternelle? Prières indignes de la mère de Dieu, puisque c'est attendre d'elle qu'elle nous autorise contre Dieu même, qu'elle nous rassure contre la crainte de ses jugemens jusqu'à ne plus nous mettre en peine de les prévenir; qu'elle nous serve de prétexte pour persévérer dans nos désordres et pour mourir dans l'impénitence. Et de là enfin, prières qui, bien loin de nous sanctifier, ne peuvent servir qu'à nous corrompre; qui, bien loin de nous approcher de Dieu, ne peuvent servir qu'à nous en éloigner sans retour; qui, bien loin de nous sauver, ne peuvent servir qu'à nous perdre, par conséquent, prières infiniment pernicieuses pour nous-mêmes. Or, de penser que de telles prières fussent assez efficaces pour toucher le cœur de la plus sainte de toutes les Vierges, de la plus fidèle à la loi de Dieu, de la plus soumise aux desseins et aux volontés de Dieu, de la plus zélée pour la gloire de Dieu et pour la sanctification du peuple de Dieu, ne serait-ce pas la plus sensible et la plus évidente contradiction?

Vous me direz qu'il faut donc conclure de là qu'un pécheur, dans l'état de son péché, ne peut invoquer efficacement la mère de Dieu; que n'ayant pas alors l'amour de Dieu, que vivant actuellement sans pénitence, il a beau, du reste, se confier en Marie et la prier, tous ses vœux sont inutiles et que toute sa dévotion envers la Vierge ne le sauvera pas : autre erreur dont nous avons à nous préserver, mais qui, déguisée sous des termes captieux et pleins d'artifice, proposée sous la forme trompeuse d'avertissemens utiles et chrétiens, cachée sous un air de vérité qui en impose et qui empêche d'en voir le danger, demande toute la précision nécessaire pour la découvrir. Rien de plus spécieux que les propositions qu'on nous fait : propositions équivoques, vraies dans un sens, fausses dans l'autre, toujours dangereuses, parce qu'elles ne tendent qu'à détruire toute notre confiance en cette Mère de miséricorde qui doit être l'asile des pécheurs. On nous dit qu'il ne faut pas jeter les simples dans l'illusion, en leur faisant plus espérer de Marie qu'il

ne convient; je l'avoue, mais je dis aussi qu'il ne faut pas jeter les simples dans l'illusion en ruinant toute leur espérance; et pour donner plus de jour à ma pensée et vous faire prendre là-dessus le point juste à quoi tout fidèle doit s'en tenir, je m'explique, mes chers auditeurs, et je vous prie de me suivre.

Il est vrai, dire à un pécheur que sans pénitence, et par la seule intercession de Marie, il peut être réconcilié et sauvé, c'est le jeter dans l'illusion et dans la plus grossière de toutes les illusions; car, sans la pénitence, il n'y a ni justification ni salut. Mais aussi lui faire entendre que s'il ne renonce actuellement à son péché, que s'il n'est actuellement dans la résolution de rompre ses engagemens criminels, que s'il n'est actuellement touché d'un sentiment de pénitence, il ne lui sert à rien d'invoquer Marie, et que sa confiance ne lui peut être de nul avantage, c'est le séduire et le tromper. Car, sans être encore pénitent, ne peut-il pas, par l'intercession de la mère de Dieu, le devenir? sans avoir encore le courage de s'arracher au monde et à ses honteux attachemens, ne peut-il pas, par l'intercession de la mère de Dieu, le demander et l'obtenir? sans être encore assez vivement touché de Dieu, sentant la faiblesse de son cœur et se défiant de lui-même, ne peut-il pas, par l'intercession de Marie, engager Dieu à lui accorder une grace qui le touche, une grace qui l'éclaire et le fortifie? ne peut-il pas du fond de l'abîme où il est plongé, lever les mains vers cette Vierge et s'écrier en l'appelant à son secours : Reine du ciel et toute-puissante médiatrice des hommes, ne m'abandonnez pas, moi pécheur, moi aveugle et endurci, moi faible et affaissé sous le poids de mes iniquités, incapable par moi-même de me relever, et n'ayant point d'autre avocate que vous pour prendre mes intérêts auprès de mon Juge, et pour le porter à me rendre les forces que j'ai perdues et qui me manquent : *Ora pro nobis peccatoribus !* ne peut-il pas, dis-je, l'invoquer de la sorte; et pouvons nous croire qu'elle soit insensible à ses gémissemens, et qu'elle ne s'emploie pas à lui ménager la grace de sa conversion?

Il est vrai, dire à un pécheur que sans amour pour Dieu, par la seule médiation de Marie, il peut parvenir à l'héritage de Dieu, ce serait non plus seulement une illusion, mais une impiété. Car, sans la charité de Dieu, l'on ne peut être ami de Dieu; et Dieu ne recevra jamais au nombre de ses élus et dans son royaume que ses amis. Mais aussi faire entendre à ce pécheur que n'ayant pas actuellement l'amour de Dieu, il ne peut rien prétendre de Marie, et qu'inutilement il s'efforce de se la rendre propice, c'est abuser de sa crédu-

lité, et lui ôter, dans son malheur, une des plus certaines et des plus solides ressources. Car cet amour de Dieu qu'il n'a pas, ne peut-il plus l'avoir dans la suite; et pour l'avoir, ne peut-il plus, selon le langage de l'Écriture, recourir à la Mère du bel amour : *Ego, mater pulchræ dilectionis*[1]? Comme, sans un amour actuel de Dieu, il peut néanmoins croire en Dieu, et de cette foi passer à l'espérance, pour s'élever enfin à la charité de Dieu, ne peut-il pas, sans un amour actuel de Dieu, former dans son cœur un sentiment de confiance en Marie? et, animé de ce sentiment, ne peut-il pas se prosterner devant elle, lui exposer sa misère, et par là réveiller toute la tendresse d'une Vierge déjà si favorablement prévenue pour nous; par là trouver accès auprès d'elle, et par elle se mettre en grace avec Dieu, et recouvrer le don précieux de l'amour de Dieu? Et il ne faut point m'opposer que sans l'amour de Dieu l'on ne peut être prédestiné, et par une conséquence qui paraît nécessaire, que sans l'amour de Dieu l'on ne peut se promettre aucun fruit du culte et de l'invocation de la Mère de Dieu : raisonnement dont il ne faut qu'éclaircir l'ambiguité pour en faire connaître la fausseté et, j'ose dire, la malignité. Je le sais, sans l'amour de Dieu l'on ne peut être prédestiné d'une prédestination parfaite et consommée; ou, pour m'exprimer encore plus clairement, sans l'amour de Dieu l'on ne peut arriver au terme de la prédestination qui est la gloire; mais avant d'y arriver, et dans le temps même qu'on est pécheur et sans amour de Dieu, on peut être prédestiné pour parvenir un jour à cette gloire: comment cela? Parce qu'on peut être prédestiné pour sortir de l'état du péché, pour rentrer dans les voies de la justice, pour rallumer dans son cœur le feu de la charité; et par où? par les moyens que Dieu nous fournira. Ainsi Madeleine, au milieu même de ses désordres, était prédestinée; ainsi l'Apôtre des nations, saint Paul, lors même qu'il persécutait l'Église de Dieu, était prédestiné; ainsi des millions de libertins, jusque dans leur libertinage même, ont été prédestinés. Or, ces moyens de prédestination, par qui pourrons-nous plus sûrement et plus infailliblement les obtenir que par Marie?

Disons-le même de bien d'autres avis par où l'on a prétendu régler notre confiance en la Mère de Dieu, et nous précautionner contre des abus imaginaires; je dis contre des abus imaginaires: car, quand on nous avertit de ne pas croire qu'il ne soit plus au pouvoir de Dieu de damner un pécheur, dès qu'il porte quelque marque d'une dévotion extérieure à la bienheureuse Vierge; de ne nous pas persuader

[1] Eccli., XXIV.

qu'elle ait plus de bonté, plus de zèle pour nous que Jésus-Christ même, et de ne pas plus compter sur ses prières que sur les mérites de son Fils; de ne penser pas que sans elle on ne puisse approcher de Dieu par le Sauveur même des hommes, et de ne la point mettre en parallèle ni avec Dieu ni avec l'Homme-Dieu; de ne pas ôter à cet Homme-Dieu la miséricorde pour la donner toute à sa Mère et de ne pas préférer le culte de cette divine Mère à l'amour de Dieu et à la confiance que nous devons avoir en lui; quand, dis-je, on s'arrête vainement à nous étaler ces pompeuses maximes, n'est-ce pas attribuer au peuple chrétien des abus que l'on imagine pour décrier les dévots de Marie? n'est-ce pas sans sujet vouloir les représenter comme des esprits outrés, comme des esprits frivoles et superstitieux? Et qui de nous eut jamais de telles idées? qui de nous porta jamais les choses à de tels excès, et pour user d'une expression plus forte, mais plus propre, à de telles extravagances? Ah! mes frères (je parle à vous, ministres des autels, à vous que Dieu a choisis pour être les conducteurs et comme les sauveurs de son peuple), dans un siècle où la corruption est si générale et où nous voyons tant d'ames rachetées du sang de Jésus-Christ s'égarer et se pervertir, ne leur fermons pas les voies du retour au salut; or, une de ces voies les plus assurées, c'est une sincère dévotion envers la mère de Dieu. Disons aux fidèles que, pour invoquer efficacement Marie, il faut l'invoquer chrétiennement, c'est-à-dire l'invoquer en vue de pouvoir, par son crédit auprès de Dieu, changer de vie et réformer leur conduite, abandonner le vice et réprimer leurs passions, vaincre la chair et résister à ses attaques, se préserver des piéges du démon et du monde plus dangereux encore mille fois pour eux que toutes les puissances de l'Enfer, s'adonner aux exercices de la religion et en soutenir la pratique, se sanctifier et mériter l'éternité bienheureuse. Mais, en même temps, disons-leur qu'en quelques dérèglemens qu'ils aient vécu, que, quelques pécheurs qu'ils aient été et qu'ils soient même à présent, ils peuvent être favorablement écoutés de Marie en s'adressant à elle avec une confiance humble et filiale; que, bien loin de les rejeter, elle leur tend les bras, elle leur ouvre son sein, elle les invite et leur offre son secours. Voilà ce que nous leur devons dire et ce que je leur dis, Vierge sainte, de votre part et en votre nom. Vous ne m'en désavouerez point, et vous confirmerez toutes mes paroles. Je parle dans un auditoire chrétien; mais, dans cet auditoire, tout chrétien qu'il est, combien y a-t-il d'ames chancelantes et sur le point d'une ruine prochaine! combien d'ames tièdes et languissantes dans le

service de Dieu et dans l'observation de leurs devoirs! combien d'ames aveugles et trompées qui se flattent d'une prétendue innocence, et qui vivent dans l'état d'une fausse conscience! combien d'ames criminelles, ennemies de Dieu, haïes de Dieu, exposées à toutes les vengeances de Dieu! C'est pour ces ames et pour moi-même que je vous fais entendre ma voix, et que je pousse des cris vers vous; ou plutôt c'est à vous que je les envoie ces tièdes et ces lâches, ces aveugles et ces ignorans, ces mondains et ces pécheurs; vous les recevrez, vous les ranimerez, vous les éclairerez, vous les réconcilierez, vous ferez agir pour eux tout le ciel, et vous agirez vous-même. (Bourdaloue.)

Il faut imiter Marie, et l'imiter religieusement.

C'est une belle pensée de saint Augustin, lorsque, parlant des martyrs et des honneurs que nous leurs rendons, il nous avertit de célébrer tellement leurs fêtes, que nous travaillions en même temps à imiter leur constance. Car, dit ce grand docteur, les Saints ne sont bien honorés sur la terre que par ceux qui s'efforcent de suivre leurs exemples, et les solennités qu'a instituées l'Église en mémoire des martyrs doivent être pour nous comme autant d'exhortations au martyre: *Solemnitates enim martyrum exhortationes sunt martyriorum.* Or, Chrétiens, j'applique ces paroles à mon sujet; et dans ce jour où nous célébrons le triomphe de Marie et sa bienheureuse Assomption au ciel, je prétends que nous ne pouvons mieux renouveler notre dévotion envers cette Mère de Dieu ni la rendre plus solide que par une fidèle et constante imitation de ses vertus. Sur quoi j'ai deux choses à vous dire: premièrement, ce que nous devons imiter dans Marie, et secondement pourquoi nous le devons imiter! Ce que nous devons imiter, c'est la sainteté de sa vie: et voilà le vrai modèle que nous avons à nous proposer: pourquoi nous le devons imiter, c'est pour avoir part à sa gloire; et voilà le motif qui doit nous animer. Ceci suffirait pour faire la matière de tout un discours: j'abrège, et je vous demande encore un moment de votre attention.

Ce que nous devons imiter dans la Vierge, que nous honorons et que nous invoquons, c'est la sainteteté de sa vie; et voilà en quoi nous pouvons nous la proposer comme notre modèle. Ce n'est point dans les graces singulières et extraordinaires qu'elle a reçues du ciel; dès que ce sont des graces extraordinaires et singulières à Marie, Dieu n'a point voulu nous les communiquer,

et ce serait une présomption que d'y prétendre. Ce n'est point dans l'éclatante dignité dont elle a été revêtue, ni dans les glorieux privilégesqui lui furent accordés en conséquence du choix que Dieu fit d'elle : admirons toutes ces merveilles, reconnaissons-y la souveraine grandeur du Tout-Puissant qui les a opérées; concevons pour le digne sujet sur qui le Très-Haut jeta les yeux, et en qui il exerça toute sa vertu, les sentimens de zèle, de respect, de vénération qui lui sont dus; mais ce ne sont point de tels miracles qui nous doivent servir de règles, puisque Dieu ne les a point mis en notre pouvoir, et qu'ils sont si fort au dessus de nous. En quoi donc, je le répète, nous devons imiter la mère de Dieu, c'est dans la sainteté de sa vie; c'est, dis-je, dans la plénitude de sa sainteté, dans la perfection de sa sainteté, dans la persévérance et la fermeté inviolable de sa sainteté. Quel fonds d'instruction pour nous, mes chers auditeurs, et quel champ à nos réflexions !

Je dis dans la plénitude de sa sainteté : car, selon que l'a remarqué saint Ambroise, il n'en est pas de Marie comme de certaines ames en qui nous voyons reluire quelques vertus à quoi elles se bornent et où elles font consister tout leur mérite. Étudions la vie de cette mère de Dieu; c'est une leçon universelle de toute vertu et pour tout état : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.* En formant notre conduite sur la sienne, nous apprendrons à être fidèles à Dieu, à être équitables et charitables envers le prochain, à être détachés de nous-mêmes et attentifs sur nous-mêmes; vous apprendrez, jeunes personnes, ce que vous êtes si peu en peine de savoir, et ce qu'il vous est néanmoins si important de ne pas ignorer, à mettre en sûreté l'innocence de votre ame, et le précieux et inestimable trésor d'une virginité sans tache; à fuir pour cela le monde, et surtout certaines sociétés du monde ; à vous tenir dans une défiance continuelle de votre cœur, et à ne lui permettre pas de s'échapper jusque dans les moindres rencontres; à réprimer vos sens et à leur interdire toute liberté, non seulement criminelle, mais dangereuse; à garder en toutes choses la retenue, la modestie, la sagesse qui conviennent à votre sexe, et qui en font le plus bel ornement. Pères et mères, vous apprendrez à régler vos familles, à y maintenir l'ordre et la piété; à élever vos enfans, non selon vos vues, mais selon les vues de Dieu ; non pour vous-mêmes et pour votre consolation, mais pour Dieu et pour la gloire de Dieu; à les lui dévouer, et à lui en faire le sacrifice. Je m'engage insensiblement dans un détail qui me conduirait trop loin; et sans qu'il soit nécessaire que je descende à tant de

points particuliers, qui ne sait pas que dans la prospérité ou dans l'adversité, dans la grandeur ou dans l'humiliation, soit qu'il faille agir ou souffrir, ordonner ou obéir, prier ou vaquer aux affaires même humaines, satisfaire aux devoirs de la vie civile ou à ceux de la vie chrétienne et dévote, aux lois de Dieu ou aux lois des hommes, en quelque conjoncture que ce puisse être, partout Marie se présente à nous pour nous introduire et pour nous servir d'exemplaire et de guide? *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

Je dis dans la perfection de sa sainteté, de cette sainteté éminente et au dessus de toute autre sainteté que celle de Dieu; car voilà où sa fidélité à la grace l'a élevée. Mais ne semble-t-il pas que plus la sainteté de Marie a été sublime et parfaite, moins nous pouvons l'imiter? A cela je réponds que Jésus-Christ veut bien que nous l'imitions lui-même, tout Dieu qu'il est, et comme Dieu, infiniment encore plus saint que Marie; qu'il veut bien que nous imitions son Père, et que nous soyons parfaits comme son Père: *Estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* [1]. Il est vrai, nous n'avons pas été prévenus des mêmes graces que la mère de Dieu, et par conséquent nous ne devons pas espérer d'atteindre jamais à la même perfection que la mère de Dieu. Mais nous pouvons plus ou moins en approcher; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et la ferveur de sa piété, nous réveiller de cette langueur qui nous rend si tièdes et si négligens dans la pratique des devoirs les plus ordinaires de la religion; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et son amour pour Dieu, nous reprocher notre indifférence pour un maître si digne de tout notre zèle, et rallumer dans nos ames un feu tout nouveau; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et le recueillement de son cœur, nous confondre de ces dissipations volontaires et si fréquentes dans les plus saints exercices, et nous former à l'usage de la prière; mais nous pouvons, en nous proposant Marie et l'ardeur de son courage, et la force de sa patience, et la droiture de ses vues, et la profondeur de son humilité, reconnaître devant Dieu nos faiblesses, nos délicatesses, la vanité de nos intentions, les folles complaisances de notre orgueil, et nous exciter à les combattre et à les corriger. Nous ne monterons pas au même degré qu'elle; mais, suivant d'aussi près que nous le pouvons ses vestiges, nous tiendrons après elle les premiers rangs.

[1] Matth., v.

Enfin, je dis, dans la persévérance et la fermeté invariable de sa sainteté. Ah ! Chrétiens, en célébrant aujourd'hui la fête de sa bienheureuse assomption, nous célébrons pareillement la mémoire de sa précieuse mort : et par où cette mort fut-elle si précieuse devant Dieu ? Parce qu'elle avait été précédée d'une vie toujours sainte, ou plutôt d'une vie toujours plus sainte d'un jour à un autre, par de continuels et de nouveaux accroissemens de mérites. Imitons Marie dans tout le reste, et ne l'imitons pas dans cette persévérance : tout le reste, quelque grand, quelque héroïque qu'il soit, ne vous est peut-être de nul avantage, puisque, dans les Chrétiens, ce ne sont pas tant les commencemens que Dieu couronne, dit saint Jérôme, que la fin. Tel est donc, je le répète, l'excellent modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux, la sainteté de Marie, cette sainteté pleine et entière, cette sainteté relevée et sublime, cette sainteté durable et constante : voilà ce que nous devons étudier, ce que nous devons méditer, ce que nous devons nous appliquer, si nous voulons être solidement dévoués à cette mère de Dieu. Mais voilà, mes chers auditeurs, avouons-le de bonne foi, voilà le point essentiel où notre dévotion se dément et où notre zèle se refroidit. Nous ne manquons pas de zèle pour publier les grandeurs de Marie, nous ne manquons pas de zèle pour défendre ses prérogatives et ses priviléges, nous ne manquons pas de zèle pour lui rendre certains honneurs et pour nous acquitter de certaines pratiques ; tout cela est bon et louable, et nous y sommes assez fidèles, parce que tout cela coûte peu : mais imiter cette Vierge dans son inviolable pureté et dans le soin qu'elle eut de la conserver ; l'imiter dans son éloignement du monde, dans son amour pour la retraite, dans son détachement d'elle-même et de tous les biens temporels, dans son obéissance aveugle à toutes les volontés de Dieu, dans sa générosité à tout faire et à tout souffrir pour Dieu, dans la mortification de ses sens, dans son assiduité à la prière, en tout ce qui l'a sanctifiée, c'est ce qui effraie la nature, parce que c'est ce qui la combat et ce qui la gêne. Toutefois ne nous trompons pas ; et comme nous savons ce qu'il faut imiter dans Marie, apprenons encore pourquoi il le faut imiter ; je dis que c'est pour avoir part à la gloire dont cette Reine du ciel va prendre possession : ceci est d'une extrême importance, ne le perdez pas de vue.

Car prenez garde, Chrétiens, Marie est aujourd'hui portée dans le sein de Dieu pour y goûter une éternelle et souveraine béatitude ; mais ce suprême bonheur n'est point pour elle, comme bien d'autres dons qu'elle avait reçus, une pure grace ; c'est une récom-

pense, et, selon l'ordre de la prédestination de Dieu, il fallait que ce fût le fruit de ses mérites et de sa sainteté. Tout autre titre n'eût point suffi pour lui donner droit à ce bienheureux héritage; et de là n'ai-je pas raison de conclure que, si nous voulons entrer en participation de sa gloire, nous devons nous y disposer par une fidèle imitation de sa vie? Oui, mes chers auditeurs, je puis bien vous dire ici, en vous montrant la mère de Dieu, ce que saint Paul disait aux premiers fidèles, en leur proposant Jésus-Christ même : *Si compatimur, et conglorificabimur;* si vous agissez comme Marie, vous serez couronnés comme Marie; si vous souffrez comme elle, vous serez glorifiés comme elle : voilà tout à la fois et le terme où vous devez aspirer, et la route par où vous devez y arriver. Ne séparons jamais ces deux choses, puisque c'est en les séparant que nous tombons, ou dans une présomption criminelle, ou dans une lâche pusillanimité. Présomption criminelle, si, ne considérant que le triomphe de Marie et l'éclat de sa gloire, vous prétendez y parvenir sans marcher par la même voie, et sans user des mêmes moyens; car ne serait-il pas bien étonnant que Dieu fût plus libéral pour vous que pour sa mère, et que, par une faveur toute gratuite, il vous donnât, sans rien exiger de vous, ce qu'il a voulu lui vendre et ce qu'elle a dû acheter si cher? Pusillanimité lâche, si, n'ayant égard qu'aux difficultés du chemin où Marie vous a précédés, vous désespérez d'atteindre au terme où elle est parvenue, au lieu de vous animer par la vue du terme à soutenir toutes les difficultés du chemin et à vaincre tous les obstacles qui s'y rencontrent. (BOURDALOUE.)

Marie est un objet d'imitation par ses aimables vertus.

Lorsque nous proposons Marie à votre imitation, ce ne sont pas, messieurs, ces prérogatives singulières que vous avez admirées en elle, dont nous prétendons vous parler : elles ne dépendent point de vous, nous le savons, disait saint Bernard. Dépend-il de vous d'avoir été promis et figurés, comme Marie, long-temps avant que de naître? Dépend-il de vous d'être nés sous un ordre spécial de providence qui fasse exception aux décrets les plus généraux du Créateur? Une conception immaculée, une vie toute de mystères, une maternité divine, une mort singulière, une assomption glorieuse : tout cela, poursuit saint Bernard, c'est le privilége de Marie : *Secretum suum sibi.* Que mille vierges offrent à Dieu, comme elle, le sacrifice d'un corps et d'un cœur purs : *Afferantur Regi*

Virgines; ce ne sera jamais qu'un sacrifice bien inférieur à celui de Marie : *Sed post eam.* Son privilége est d'être, en effet, la reine de toutes : *Secretum suum sibi.* Que les filles de Sion s'enrichissent des trésors les plus précieux de grace et de vertu : *Multæ filiæ congregaverunt divitias;* Marie sera toujours la plus favorisée, la plus distinguée, la plus riche de toutes : *Tu supergressa es universas.* Car il n'appartiendra jamais qu'à elle seule, entre les créatures, de régner dans les cieux; et son trône placé au-dessous de celui de Dieu, sera toujours élevé au dessus de tous les autres; c'est-là son privilége : *Secretum suum sibi.*

Mais si la vie de Marie, ajoute saint Bernard, est toute miraculeuse d'une part, de l'autre elle est toute simple : d'un côté, tout y est extraordinaire; de l'autre tout y est commun. Soutenez un moment de détail.

Vous, par exemple, qui peut-être trop prévenus des maximes du monde, avez donné entrée à la vanité dans votre cœur, considérez Marie, cette mère de Dieu, cette reine du ciel et de la terre, née cependant dans la pauvreté, vivant dans l'humiliation. A cette vue, est-il possible que le monde, avec toutes ses pompes et toutes ses grandeurs, ne vous devienne méprisable?

S'il était ici quelqu'un de ces génies inquiets, superbes; car où l'orgueil ne se glisse-t-il pas? Cette passion est de tous les états et de tous les âges; le plus beau sang, surtout, ne coule guère sans cette tache; cette adroite passion se replie selon les penchans de chacun, selon ses occupations diverses; et tous les objets, quels qu'ils soient, les plus saints comme les plus criminels, les plus grands comme les plus petits, lui conviennent pour en faire ses idoles. Marie, la mère de Dieu, ne se distinguant que par son humilité, par sa douceur, par sa soumission, gagnant tous les cœurs par sa complaisance et sa modestie : le beau modèle à opposer à notre orgueil!

Quel motif de conversion pour le pécheur, de ferveur pour le juste! Quel modèle de perfection pour celui-ci, et de pénitence pour celui-là! Pauvres, infortunés, qui que vous soyez, quels que soient les maux qui vous tourmentent, que n'y trouverez-vous pas pour soutenir votre patience, pour animer votre courage! quelle source de consolation pour tous!

Mais surtout, dans les combats que vous avez peut-être à essuyer pour la pudeur; car où ne souffle point l'esprit impur? est-il une retraite si bien fermée où l'on n'ait point à craindre son venin? pénétrez-vous bien de l'estime qu'eut Marie pour cette belle vertu;

gravez profondément dans votre ame le portrait de la reine des vierges ; si votre esprit s'en pénètre, si votre cœur s'y attache, ce sera pour l'un et pour l'autre une armure impénétrable à tous les traits de Satan.

Qu'aucun obstacle, aucune difficulté ne vous effraient. De grands motifs doivent vous animer, la gloire de participer, en quelque sorte, aux prérogatives les plus distinguées de Marie; l'avantage, le bonheur de pouvoir compter sûrement sur sa protection.

Lorsque vous m'avez entendu rassembler sous un seul point de vue tout ce que les saints docteurs ont dit de grand sur la mère de Dieu, sans doute, messieurs, vous vous êtes récriés plus d'une fois au dedans de vous-mêmes, avec cette femme dont parle l'Évangile : Heureux le sein qui a porté le Fils de Dieu! Éloge trop ambigu, que Jésus-Christ véritablement ne blâme point, mais qu'il achève et qu'il perfectionne. Oui, heureuse, mille fois heureuse cette mère, mais bien plus pour avoir porté dans son cœur que pour avoir porté dans son sein le Fils de Dieu! Heureuse, mais bien plus pour avoir accompli la volonté du Père céleste que pour avoir nourri son Fils! *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Et voilà, messieurs, en effet, la vraie gloire de Marie, à laquelle nous pouvons tous participer : heureux par proportion, comme elle, si, comme elle, nous rendons et notre esprit et notre cœur dociles aux leçons de la vérité que le Père céleste nous fait annoncer; si, pénétrés d'estime pour sa parole, nous ne nous appliquons qu'à l'accomplir : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* Nous ne serons pas même exclus, au jugement de Jésus-Christ, des prérogatives les plus spéciales de Marie.

Son grand privilége, en effet, n'est-ce point d'avoir été mère de Dieu? Or, demandez à Jésus-Christ quelle est sa mère, quels sont ses frères. Il étendra la main sur nous tant que nous sommes, si nous écoutons sa parole, si nous pratiquons sa loi. Voici, ma mère, s'écriera-t-il, voici mes frères : *Ecce Mater mea, fratres mei.* Belle interprétation de saint Grégoire sur cet endroit de l'Évangile. Qui sont ses frères? *Qui sunt fratres mei?* Quiconque est son disciple : *Extendens manum in Discipulos ait : Ecce fratres mei.* Mais quelle est encore sa mère? Quiconque, ajoute saint Grégoire, le nourrit dans ses membres, quiconque le fait naître, en quelque sorte, dans son cœur, et surtout dans le cœur de ses frères, en s'instruisant lui-même, en instruisant les autres de sa doctrine : *Ecce mater mea.*

Marie elle-même ne reconnaît aussi point d'autres enfans; ne comptez sur sa protection qu'à ce seul titre; c'est, en effet, l'intention de son Fils même. Il donne Marie pour sa mère; mais à qui? demande un saint docteur. C'est à Jean son disciple : *Discipulo.* Il la donne véritablement pour mère à tous les hommes, représentés par la personne de Jean; c'est donc à dire, à tous les hommes qui peuvent être représentés par Jean, c'est-à-dire qui, comme Jean, sont ses disciples : *Discipulo.*

Et vous-mêmes, messieurs, quelle idée auriez-vous donc de Marie? Prétendriez-vous en faire un appui de vos passions, et l'ériger en protectrice de vos crimes? Non, non; si elle consent à s'intéresser pour vous, c'est à condition que vous vous rendrez agréables à son Fils par une soumission prompte et généreuse à sa loi. En voulez-vous encore la preuve? La voici dans un exemple bien sensible.

Marie s'intéresse pour l'époux de Cana; elle demande, et d'avance ose promettre un miracle en sa faveur. Mais à quelle condition? Prenez-y garde, dit saint Bernard : *Quodcumque dixerit, facite.* C'est à nous que cette parole s'adresse : suivons les maximes de Jésus-Christ, conformons notre conduite à sa doctrine : *Quodcumque dixerit, facite.*

A cette condition, il n'est rien que nous ne devions en attendre; comptons sur des miracles même, s'il nous en faut. Mais, sans cela, portez, mes frères, portez vos hommages loin de ce temple! Réservez-les pour ces idoles de grandeur qu'encensent votre orgueil et votre ambition; réservez-les pour ces idoles de volupté aux pieds desquelles vous fait tomber votre lâche mollesse; mais gardez-vous de confondre, avec ces idoles, l'humble, la chaste, la docile Marie. Elle recevra les vœux de ceux qui veulent lui être semblables, qui ne veulent savoir, comme elle, qu'adorer, aimer Jésus-Christ, que croire à la parole de Jésus-Christ. (L'abbé Clément, *Sur la dévotion à la sainte Vierge.*)

Péroraison.

O Vierge sainte, vous recevrez les nôtres; car c'est dans cette disposition que nous tombons maintenant à vos pieds, et que nous élevons nos voix vers votre trône.

Mère de Dieu, mère toujours Vierge, la joie, la consolation des pauvres voyageurs qui voguent sur la mer orageuse de ce monde; étoile heureuse qui nous annoncez le calme, nous marquez notre

route, nous conduisez au port : *Maris stella, porta cœli, Dei Mater!* nous vous saluons. Recevez de nous le salut, que l'Ange du Seigneur vous adressa, Eve nouvelle, par qui nous fûmes tous créés de nouveau en Jésus-Christ, qui changeâtes en bénédiction la malédiction de la première, et rompîtes les fers dont elle nous avait chargés. Achevez votre ouvrage, achevez notre délivrance.

Car, hélas! que de funestes apanages du premier péché nous sont restés, malgré votre victoire! Quelle épaisse nuit sur nos esprits! Dissipez nos ténèbres, éclairez notre ignorance : *Profer lumen.*

Quel joug de fer sur notre volonté! Rompez nos chaînes, les chaînes de nos penchans vicieux, de nos habitudes criminelles : *Solve vincla.*

Quel affreux combat au dedans de nous-mêmes! Notre cœur, théâtre de la plus violente des guerres, est sans cesse en proie aux passions qui le déchirent. L'Enfer se met encore de la partie : tantôt il trouble nos esprits de ses fantômes, tantôt il porte dans nos cœurs ses plus noires fureurs. Ramenez le calme, rétablissez la paix dans nos ames alarmées : *Funda nos in pace.*

D'autre part, quelle indigence de biens au milieu d'un océan de maux où nous sommes plongés! Que de sortes de dangers nous assiègent! Adoucissez les maux qui nous tourmentent; obtenez-nous les biens dont nous avons besoin : *Mala pelle, bona posce.*

Montrez que nous sommes vos enfans et que vous avez pour nous les sentimens de Mère : *Monstra te esse Matrem.* Mère de Dieu, votre Fils ne peut certainement rejeter vos prières; il exaucera les vœux que vous ferez pour nous; car lui-même il nous aime, puisqu'il est né pour nous : *Sumat per te preces qui pro nobis natus tulit esse tuus.*

Vierge toute miraculeuse, Vierge en qui tout est singulier, tout est extraordinaire : tout est singulier, et dans la naissance, et dans la vie et dans la mort; tout est extraordinaire, et dans la dignité et dans la puissance : *Virgo singularis.* Mais, Vierge, qui vous plaisez surtout à vous distinguer par des traits singuliers de miséricorde et de tendresse : *Inter omnes mitis.*

Ce que nous voulons principalement obtenir de vous aujourd'hui, ce sont vos vertus, l'innocence de mœurs, la douceur surtout; en un mot, que nous menions une vie pure : *Vitam præsta puram.* Que nous marchions d'un pas assuré, d'un pas égal, uniforme et constant dans la voie des commandemens de votre Fils : *Iter para tutum;* afin qu'un jour, présentés à son tribunal de votre main, il nous reçoive dans sa cour.

Heureux alors par sa seule vue, nous chanterons le cantique éternel de triomphe et de joie : Gloire au Père, gloire au Fils, gloire à l'Esprit saint, même gloire à tous trois qui ne sont qu'un seul Dieu, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (*Luc.*, II, 22.)

L'Église célèbre à la fois en ce jour le mystère de la Présentation de Jésus-Christ dans le temple, et celui de la Purification de Marie [1]. Elle se plaît, dans ses plus touchantes solennités, à réunir ainsi le Fils et la Mère, afin que nous apprenions à ne les pas séparer dans notre amour ; et qu'après le culte suprême d'adoration dû à notre divin Rédempteur, rien ne nous soit plus cher et plus sacré que le culte de vénération et d'honneur dû à la Reine des vierges. Entrons donc dans les vues de cette Église sainte que l'Esprit de Dieu conduit; et puisque, d'après l'antique usage établi par la piété de nos pères, nous commençons cette carrière d'instructions chrétiennes en un jour si glorieux à Marie, commençons-la en publiant ses louanges, et proclamant ses titres aux respects et aux hommages que lui rend tout le monde catholique.

Je n'ignore point que dans ce siècle d'impiété et d'orgueil il se trouve, jusque parmi ceux qui se disent fidèles, des esprits superbes et aveugles qui renvoient avec dédain la dévotion dont la mère de Dieu est l'objet, au peuple ignorant et crédule. C'est pour cela même que je me sens obligé d'en prendre hautement la défense devant une assemblée si auguste et si éclairée, et de faire voir qu'il n'y a point de dévotion plus solide, plus conforme aux principes du christianisme, et plus digne des ames grandes et élevées.

Ce n'est pas aux ennemis de la religion que je m'adresse aujour-

[1] Ce discours fut prêché à la cour le jour de la Purification de la sainte Vierge.

d'hui, mes frères; ceux qui blasphèment Jésus-Christ auraient trop de peine à comprendre le devoir d'honorer sa mère. Je m'adresse aux disciples de l'Évangile, aux enfans de l'Église qui savent adorer et croire; et s'il en est parmi eux qui, éblouis par les sophismes de quelques censeurs téméraires, aient conçu d'injustes préventions contre le culte que nous rendons à Marie, j'espère les désabuser par ce discours et les convaincre qu'ils ne peuvent avoir trop de vénération ni trop de zèle pour un culte si saint: pourquoi? parce que c'est un culte que les autorités les plus imposantes et les plus sacrées aux yeux de la loi les obligent de respecter, premier point; parce que c'est un culte que les motifs les plus pressans et les plus graves, aux yeux de la raison même, leur font une loi de pratiquer, second point. Tel est le sujet que j'entreprends de développer, sujet qui se lie à tout ce qu'il y a de grand et de touchant dans la religion, et qui ne peut qu'intéresser vivement les cœurs sensibles et les ames chrétiennes. (Le P. de Mac-Carthy, *sur la Dévotion à Marie.*)

Le culte que nous rendons à Marie est fondé sur les autorités les plus imposantes et les plus sacrées aux yeux de la foi.

Pourquoi, nous disent des censeurs chagrins, ces honneurs extraordinaires prodigués partout à Marie? Notre zèle pour sa gloire ne doit-il connaître ni mesure, ni bornes? Révérons-la, sans doute, pour les priviléges singuliers qu'elle a reçus, et pour les vertus admirables qu'elle a pratiquées. Mais est-il nécessaire que les temples retentissent continuellement de ses louanges, que l'encens y fume sans cesse devant ses images, et que son nom soit mêlé à toutes nos prières? N'y a-t-il ni abus, ni excès à craindre dans toutes ces dévotions populaires si multipliées de nos jours? au lieu de les encourager, du haut de ces chaires, ne ferions-nous pas mieux d'imiter la réserve et la circonspection si remarquables dans les Livres saints, où il est, dit-on, si peu parlé de cette Vierge; la retenue des Apôtres qui paraissent, dit-on encore, avoir gardé le silence sur elle dans leur prédication; la sagesse de l'Église primitive et des anciens Pères, qu'on nous assure avoir été si sobres à la louer et à lui décerner des hommages publics, de peur que le peuple chrétien, nouvellement revenu des erreurs du paganisme, n'attribuât, par un reste de superstition, la divinité à la mère du Dieu fait homme?

C'est ainsi qu'on prétend nous opposer, mes frères, l'autorité

des divines Écritures, celle des premiers prédicateurs de l'Évangile, des beaux siècles de l'Église et des saints docteurs qui en furent l'ornement et la lumière. Mais, loin de convenir que ces autorités si vénérables et si sacrées nous soient contraires, nous les invoquons nous-mêmes, et nous allons les produire avec confiance pour prouver que l'Esprit qui inspira les Prophètes et les Apôtres, qui anima l'Église dès sa naissance, et qui conduisit la plume de ses plus sages et de ses plus savans docteurs, est le même qui lui inspire encore aujourd'hui ce religieux respect, cette tendre piété envers Marie, qu'on voudrait nous reprocher comme une faiblesse.

Mais d'abord comment ose-t-on avancer que les divins Livres parlent peu de cette bienheureuse Vierge? Saint Bernard les connaissait donc mal, lui qui les croyait remplis de ses louanges; lui qui voyait Marie et dans les promesses faites aux patriarches, et dans les oracles des Prophètes, et dans une foule de symboles mystérieux et de prodiges qui la figuraient: *Maria patribus cœlitus repromissa..... mysticis præfigurata miraculis...... oraculis prænuntiata propheticis* [1]; lui, qui disait avec tant d'assurance: Lisez, approfondissez les saintes Écritures, et, comme moi, vous y trouverez partout Marie: *Scrutare scripturas, et proba quæ dico* [2]. Et en effet, mes frères, ouvrons le plus ancien de ces Livres sacrés, celui où sont racontées les merveilles de la création, et avec l'origine du monde celle de l'homme et de la religion; qu'y trouvons-nous dès la première page? La chute fatale des auteurs du genre humain séduits par l'antique serpent; et aussitôt après cette grande et solennelle promesse d'un futur Réparateur, qui a fait pendant quatre mille ans toute la consolation et toute l'espérance de la malheureuse postérité d'Adam. Or, remarquez-le bien: en quels termes cette divine promesse est-elle conçue? Marie y est-elle oubliée? Écoutez, je vous prie: Le Seigneur dit au serpent: *Ait Dominus Deus ad serpentem* [3]: Parce que tu as fait cette chose, *quia fecisti hoc* [4], et que par une femme tu as introduit le péché sur la terre, je te susciterai pour ennemie une femme: *Inimicitias ponam inter te et mulierem* [5]; elle mettra au monde un Fils qui sera la terreur de ta race et le destructeur de ton empire: *Inter semen tuum et semen illius* [6]; et c'est elle enfin qui, te désarmant de tout ton venin, t'écrasera la tête: *Ipsa conteret caput tuum* [7]. Voilà donc, mes frères, dans le premier de tous les oracles sortis de la bouche

[1] S. Bern serm. infra oct. Assumpt. — [2] Hom., II, sup. *Missus est*, de laud. Mar. — [3] Gen., III, 14. — [4] Ibid. — [5] Ibid., 15. — [6] Ibid. — [7] Ibid.

de Dieu même, dans celui qui est le fondement de toute la religion, et dont les autres prophéties ne seront plus que le développement, Marie annoncée et solennellement promise à l'univers avec Jésus-Christ : *Mulierem..... et semen illius.* Elle paraît avec lui en tête du livre des révélations divines : *In capite libri scriptum est de me*[1] ; et peinte des traits les plus touchans et les plus augustes, comme la mère du Libérateur à venir, et comme une reine victorieuse qui doit fouler à ses pieds toutes les puissances de l'Enfer, elle est montrée, quarante siècles d'avance, à l'attente et aux désirs, et par là même à la vénération et à l'amour du genre humain.

Entendez maintenant Isaïe prédisant de plus près le grand événement auquel est attaché le salut du monde. Que voit ce Prophète? quel est ce prodige qui le frappe d'étonnement, et sur lequel il appelle toute l'attention de la maison de David : *Audite ergo, domus David*[2] ? ce signe que Dieu doit donner lui-même à son peuple, et où doit éclater toute sa puissance : *Dabit Dominus ipse vobis signum*[3] ? Ce signe, ce prodige, mes frères, c'est Marie, Marie et sa virginité féconde, Marie et sa maternité divine. Écoute, ô maison de David..... Le Seigneur te donnera lui-même un signe : Voilà qu'une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ; elle sera vierge et mère d'un Dieu : *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel*[4].

Toutes les prophéties sont pleines de magnifiques images sous lesquelles l'Esprit-Saint nous représente Marie. Elle est ce rejeton précieux de la tige de Jessé, d'où naît, comme une divine fleur, le Messie : *Flos de radice ejus ascendet*[5] ; cette terre de bénédiction sur laquelle tombe la rosée du ciel, et où germe le Sauveur : *Terra... germinet Salvatorem*[6] ; elle est la chaste et unique Épouse, objet de l'ineffable amour de son Dieu : *Soror mea sponsa*[7] ; la glorieuse reine que les Anges contemplent avec ravissement, assise à la droite de son Fils qu'ils adorent : *Astitit regina a dextris tuis*[8].

Mais, laissant les figures et les prédictions anciennes, voyons si l'Évangile nous donne de moins sublimes idées de cette Vierge. Ah! lisez-le, mes frères, et dites-moi ce que nous devons penser d'une mortelle vers qui le Dieu de l'univers envoie du haut des cieux

[1] Ps. XXXIX, 8; Hebr., X, 7. — [2] Is., VII, 13. — [3] Ibid., 14. — [4] Ibid. — [5] Ibid., XI, 1. — [6] Ibid., XLV, 8. — [7] Cant., IV, 9. — [8] Ps. XLIV, 10.

une ambassade solennelle : *Missus et angelus Gabriel a Deo.... ad virginem* [1]; d'une mortelle que le messager céleste aborde avec respect et contemple avec admiration, s'inclinant devant elle et lui disant : Je vous salue , ô pleine de grace : *Ave , gratia plena* ; ô vous, en qui le Dieu de majesté réside : *Dominus tecum ;* et qu'il a choisie entre toutes les filles d'Adam pour être l'objet de ses bénédictions les plus rares : *Benedicta tu in mulieribus* [2] ? Quel éloge! et dans la bouche d'un Ange ! Que penser d'une mortelle qui, par la vertu du Très-Haut dont elle est investie, et par l'opération toute-puissante de l'Esprit saint qui est en elle, conçoit le Verbe incarné dans ses chastes entrailles, et enfante le Fils de l'Éternel devenu son propre Fils : *Quod nascetur ex te... vocabitur Filius Dei* [3] ? O mystère incompréhensible ! ô dignité sans exemple de Marie ! Poursuivez. Que lisez-vous encore ? qu'au seul son de sa voix, *ut facta est vox... in auribus meis* [4], l'Esprit de Dieu se répand comme un torrent autour d'elle, remplit Élizabeth de la lumière des Prophètes, et, se communiquant à l'enfant même qu'elle porte encore dans son sein, le fait tressaillir d'une allégresse divine : *Exultavit in gaudio infans in utero meo* [5]. Qui jamais ouït parler de semblables prodiges ? Mais ce qui ne me paraît pas moins frappant que tout cela , c'est le témoignage que rend elle-même cette Vierge si humble, lorsque, dans le transport de sa reconnaissance, elle s'écrie, que le Seigneur a fait en elle des choses grandes et merveilleuses : *Fecit mihi magna qui potens est* [6]; que , par la magnificence de ses promesses , il a daigné, dès l'origine des siècles, la montrer à la fois et aux respects des patriarches et des anciens justes : *Sicut locutus est ad patres nostros* [7] ; et que maintenant , par l'excès de ses faveurs , il la présente aux hommages de toutes les générations à venir, qui ne cesseront jamais de la nommer bienheureuse : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes* [8]. Voilà , mes frères , une partie seulement du tableau que nous offre l'Évangile. Est-ce là dissimuler les grandeurs de Marie ?

Mais , ajoute-t-on , les Apôtres ont affecté le silence sur cette Vierge, dans leur prédication. Quoi ! pendant que les Évangélistes en publiaient tant de merveilles , les Apôtres se seraient fait une loi de n'en pas même parler ! Qui pourrait admettre une contradiction si étrange? Mais s'agit-il ici de raisonnemens et de conjectures ? n'avons-nous pas entre les mains le monument le plus

[1] Luc., I, 26, 27. — [2] Ibid., 28. — [3] Luc., I, 35. — [4] Ibid., 44. — [5] Ibid. — [6] Ibid. 49. — [7] Ibid., 55. — [8] Ibid., 48.

authentique de l'enseignement des Apôtres, le symbole de foi qu'ils ont eux-mêmes dressé, qui porte encore leur nom, et que nous récitons tous les jours? Dans cette courte exposition des points fondamentaux du christianisme, ils n'ont pu tout dire; plus d'un grand mystère, plus d'un dogme important y a été omis; en est-il de même de Marie, et ses augustes prérogatives y sont-elles omises? Marie n'a-t-elle pu trouver place dans le Symbole des Apôtres? O mes frères, quelle place elle y occupe! qui n'en serait ravi d'étonnement? Son nom y est mêlé aux noms adorables des trois personnes divines; elle y paraît entre le Père, le Fils, et l'Esprit saint, non comme étrangère au milieu d'eux, mais comme leur étant unie par la plus étroite et la plus indissoluble alliance, en qualité de fille, d'épouse et de mère. Est-il bien vrai, mes chers auditeurs, et n'en dis-je point trop? Jugez vous-mêmes, et pesez une fois attentivement ces paroles, que vous avez peut-être mille fois répétées sans réflexion: « Je crois en Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de Dieu le Père tout-puissant, conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie. » C'est-à-dire, je crois un Dieu engendré de Dieu, et enfanté par Marie; Fils unique du Très-Haut, et véritable Fils de Marie; consubstantiel au Père éternel, et formé de la substance de Marie; conçu de l'Esprit divin, conçu et né de Marie. O liens, ô rapports ineffables! ô affinité prodigieuse d'une pure créature avec le Créateur! ô élévation devant laquelle disparaît toute la grandeur des bienheureux et des Anges mêmes! Un Dieu en trois personnes, un Dieu-Homme, et Marie sa mère, voilà presque tout le Symbole; voilà ce qu'enseignaient les Apôtres, ce qu'ils développaient dans leur divine prédication. Or, mes frères, ce n'est pas là seulement louer, honorer Marie, ce n'est pas seulement la proposer à la vénération la plus profonde des fidèles; mais c'est l'élever au dessus de tout honneur, de toute louange, de toute pensée, et je ne crains pas de dire qu'après ces mots de la formule sacrée de notre foi, tous les efforts de l'éloquence humaine pour exalter cette incomparable Vierge, tous nos éloges et nos panégyriques, avec leur exagération prétendue, ne sont plus que le faible langage d'une admiration impuissante, qui ne saurait atteindre à la hauteur où Marie est placée.

Mais, nous dit-on encore, l'Église des premiers siècles ne crut-elle pas devoir user de sobriété et de réserve, dans les hommages qu'elle rendait à Marie, de peur que, dans ces temps où les esprits étaient encore imbus des superstitions païennes, on ne vînt à confondre une créature si privilégiée et si sainte avec la Divinité même?

Quand il en serait ainsi, mes chers auditeurs; quand j'accorderais qu'une telle précaution fût alors nécessaire, ne faudrait-il pas avouer qu'elle cessa bientôt après de l'être, lorsque le paganisme et ses erreurs eurent disparu devant la lumière de l'Évangile? Mais est-il vrai que l'Église, même à son origine, ait été aussi réservée qu'on le prétend, dans les témoignages de sa piété envers la Mère de Dieu? Pour répondre à cette question, faisons parler les faits; et parce que la brièveté d'un discours ne permet pas de les rapporter tous, choisissons, dans l'histoire des temps reculés, un fait éclatant, qui puisse faire juger de tous les autres, qui réunisse, pour ainsi dire, en un seul point toute la tradition primitive, et nous montre d'un coup d'œil quels furent, dès le commencement, à l'égard de la bienheureuse Vierge et de son culte, les sentimens du clergé et des peuples de l'Orient et de l'Occident, des pasteurs, des docteurs, des souverains pontifes et des conciles. Ecoutez, mes frères.

Le quatrième siècle venait de finir, Nestorius était monté sur le siége de Constantinople; et sa foi n'étant point encore suspecte, il gouvernait en paix cet immense troupeau que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostôme avaient nourri du lait de la plus saine doctrine. Tout à coup l'hérésiarque, caché sous la peau de brebis, se décèle; du haut de sa chaire épiscopale et dans le temple du Seigneur, Nestorius fait entendre ces étranges paroles: « Ne disons pas que Marie soit la mère de Dieu, de peur que nous ne paraissions faire de cette Vierge une déesse : *Ne faciat Virginem deam* [1]; ou que nous ne ressemblions aux Païens qui donnent des mères à leurs dieux : *Ergo excusabilis gentilitas matres diis subintroducens* [2]. » A ces mots, l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper, éclate en murmures: une voix courageuse accuse hautement l'évêque impie de blasphème; les prêtres et le peuple sortent en foule du lieu saint, et le troupeau abandonne le pasteur; Constantinople est dans le trouble et l'alarme comme dans les calamités publiques. Bientôt, le bruit de l'outrage fait à Marie se répandant au loin, tout le monde chrétien s'ébranle : l'Afrique, avec le grand Cyrille d'Alexandrie, pousse un cri d'indignation; l'Asie et l'Europe y répondent; le saint pape Célestin assemble les évêques d'Italie, et à leur tête foudroie l'hérésie naissante et son auteur. Ce n'est pas assez : un concile général est convoqué à Éphèse; les chefs des églises y accourent de toutes parts, et là, dans cette basilique fameuse qui déjà portait le nom de Sainte-Marie, deux

[1] Nestor. serm. v, ap. Mercat., p. 30. — [2] Nestor. serm. i, p. 5.

cents évêques, présidés par les légats du Saint-Siége, représentant la catholicité entière, invoquant la doctrine de tous leurs prédécesseurs depuis les Apôtres, prononcent l'anathème et la sentence de déposition contre l'audacieux novateur qui ose attenter à la gloire de la mère de Dieu. L'assemblée ne se sépare que bien avant dans la nuit. Mais, ô zèle! ô foi vive de ces premiers temps! tout le peuple veillait aux portes de la basilique dans l'attente d'un jugement, qui lui paraissait devoir décider de toute la religion [1]. A peine la victoire de Marie est-elle proclamée, que la ville retentit d'applaudissemens et de cantiques d'allégresse; les Pères du concile sont reconduits chez eux en triomphe; on brûle des parfums sur leur passage; des feux et d'innombrables flambeaux allumés attestent la joie universelle et donnent à cette nuit mémorable l'éclat d'un beau jour. Qu'ajouterai-je enfin? L'anathème porté contre Nestorius fut répété aussitôt par toutes les Églises de la chrétienté, comme il l'a été depuis par tous les siècles; des temples magnifiques s'élevèrent et furent dédiés sous l'invocation de la divine Mère; les fêtes déjà nombreuses, qui se célébraient en son honneur, se multiplièrent encore, et la piété envers elle devint le signe distinctif auquel on reconnut les vrais fidèles. Tels sont, mes frères, les exemples de la sainte et vénérable antiquité. Je demande maintenant si le culte que nous rendons à Marie est une dévotion puérile et nouvelle.

Que ne puis-je, pour vous en faire mieux comprendre l'excellence, citer ce qu'en ont dit les plus anciens Pères, ces pieux et savans hommes que le paganisme admira, devant qui les hérésies pâlirent, et que toute la catholicité révère : les Irénée, les Basile, les Éphrem, les Épiphane, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise. Mais ne sera-ce pas les faire parler tous en quelque sorte, et vous faire entendre la voix de tout le sacerdoce, de tout l'épiscopat antique, que de rapporter ici les paroles prononcées dans le même concile d'Éphèse, avec l'applaudissement unanime de tous les Pères, par cet illustre patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille, qui fut l'ame de cette grande assemblée? S'adressant donc à Marie, en présence et au nom de tant d'évêques, il s'écria : « Nous vous saluons, ô Vierge-mère, vous, le temple vivant et immortel de la Divinité, le trésor et la lumière du monde, l'honneur de la virginité, le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les églises; vous qui enfantâtes un Dieu et renfermâtes dans votre chaste sein celui

[1] Epist. Cyr. Concil. T. III, col. 534.

qu'aucun lieu ne peut contenir; vous, par qui la Trinité sainte est connue et adorée, la divine croix honorée de toute la terre; par qui les Anges bienheureux se réjouissent, et les démons chassés du ciel fuient devant les chrétiens; vous, par qui l'homme déchu est réintégré dans ses droits à l'héritage céleste, par qui l'idolâtrie est détruite, et l'univers converti; vous, par qui les Prophètes ont parlé, les Évangélistes ont écrit, les Apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations. Que dirai-je encore? vous, par qui règnent les rois, par qui les morts ressuscitent, par qui le Fils unique de Dieu a brillé comme un astre bienfaisant aux yeux des peuples ensevelis dans les ombres de la mort. Mais, ajoute-t-il, comme transporté hors de lui-même, qui peut louer dignement celle qui est au dessus de toute louange? O fécondité virginale! merveille incompréhensible, dont la seule pensée me ravit d'admiration! Que d'autres combattent par des subtilités impies ce divin mystère ; pour nous, qu'il nous suffise de respecter, et de croire que toute notre science et tout notre bonheur soient de rendre nos profondes adorations au Dieu en trois personnes et de célébrer à jamais les grandeurs de l'auguste Marie toujours vierge et de son Fils immaculé à qui toute la gloire appartient dans les siècles des siècles. » Avez-vous bien entendu, mes frères? Auriez-vous pensé qu'on pût élever si haut la dignité, les droits, la puissance de Marie? Et ce ne sont pas seulement ici les paroles d'un des plus doctes et des plus célèbres d'entre les anciens Pères; mais ce sont, de plus, des paroles consacrées par l'approbation solennelle d'un des premiers conciles œcuméniques, insérées dans ses Actes où nous les lisons encore, et conservées précieusement dans les archives de l'Église catholique. Ne parlons plus après cela des Jean Damascène, des Ildefonse, des Anselme, des Bernard qui, dans des volumes entiers écrits à la louange de cette glorieuse Vierge, n'ont pu surpasser ce que renferme ce seul discours; et rougissons, nous faibles orateurs, non de l'excès, mais de la timidité de nos éloges, qui tous ensemble sont si loin d'égaler ce peu de mots du grand Cyrille.

Mais pourquoi tant insister sur les témoignages et les monumens de ces siècles reculés? l'Église de nos jours est-elle moins assistée de l'Esprit saint, moins infaillible dans sa doctrine et dans son culte que celle d'autrefois? ou plutôt, n'est-ce pas toujours une seule et même Église, se perpétuant avec les âges et également incapable d'erreur dans tous les temps? Or, qui peut se dissimuler aujourd'hui son zèle pour la gloire de Marie? Comptez, si vous le pouvez, les prières et les supplications qu'elle lui adresse dans

toutes les parties de sa liturgie, les fêtes qu'elle a instituées en son honneur, les temples et les autels qu'elle a consacrés sous son nom dans tous les lieux de la terre, les graces et les faveurs qu'elle prodigue à ceux qui se dévouent spécialement à l'honorer. (Le P. DE MAC-CARTHY.)

Il n'y a point d'excès à craindre dans la dévotion à la sainte Vierge, pour peu que l'on soit instruit de la religion.

Convaincus des avantages réels et des graces ineffables dont nous sommes redevables à la puissante médiation de Marie, la seule reconnaissance ne nous porterait-elle pas d'elle-même à lui rendre les hommages qui lui sont dus et en qualité de mère de Jésus-Christ, et en qualité de mère de tous les hommes? Si des peuples assis à l'ombre de la mort[1], et ensevelis dans les ténèbres du paganisme, ont regardé l'ingratitude comme le vice le plus odieux et celui qui avilissait l'homme au dessous de la bête la plus brute, jusqu'à poursuivre, même après leur mort, par les châtimens les plus ignominieux, ceux qui étaient atteints de cette lâche faiblesse pendant leur vie, de quel œil devrait-on regarder la plupart des Chrétiens qui, oubliant bientôt les bienfaits obtenus par les demandes de cette protectrice compatissante, méconnaîtraient le canal d'où ils sont parvenus jusqu'à eux? Quels prétextes assez frivoles pour se soustraire à un si juste devoir? Un bien passager et périssable que vous tenez de la bonté, quelquefois de la fantaisie d'un grand de la terre, excite dans vous des sentimens de zèle et d'amour que toutes les horreurs de la mort ne sauraient ralentir; et des graces qui vous conduisent comme par degré à une immortalité bienheureuse, vous trouvent froids et insensibles à l'égard de celle qui vous les a obtenues. Je crois découvrir deux sources funestes de cet engourdissement où vous languissez par rapport à la mère de Jésus-Christ. La première est un certain langage trop répandu de ces prétendus esprits-forts qui, sans distinction, sans exception, soumettent à l'amertume de leur critique ce qu'ils ne connaissent pas en effet ou ce qu'ils feignent de ne pas connaître; la seconde est le peu d'instruction que l'on cherche à se procurer des vérités de la religion.

C'est dans ces deux sources empoisonnées que l'envie va tremper ses traits. Elle se sert des uns pour jeter dans les ames une défiance

[1] Les Égyptiens.

injuste, en leur faisant craindre de tomber dans l'illusion et dans l'erreur; elle emploie les autres pour faire tomber dans le précipice des cœurs innocens, il est vrai, mais trop peu éclairés. Deux défauts, mes chers auditeurs, également à craindre et également faciles à éviter. On craint, dit-on, l'excès dans une dévotion qui ne touche en rien à l'affaire du salut. Un cœur nourri et pénétré des vérités évangéliques connaîtra toujours et l'étendue et les bornes de ce devoir. A l'abri de l'illusion, il ne craindra point les abus dont on cherche à lui inspirer tant d'horreurs. Ces abus ne peuvent provenir sans doute que des hommages qu'on rend à cette Reine des vierges, que des éloges qu'on lui donne, ou que des grâces qu'on en espère. Or, les premiers principes du christianisme ne nous garantissent-ils pas de l'erreur en nous dirigeant sur chacun de ces points? les alarmes qu'on nous donne à ce sujet sont bien moins l'effet d'un zèle pour la religion que d'un zèle imprudent et dénué des connaissances nécessaires. C'est donc à cette nourriture céleste qu'il faut recourir sans cesse pour échapper au naufrage qui nous menace, soit en négligeant de rendre à Marie cet hommage reconnaissant qu'elle mérite à si juste titre, soit en nous plongeant sans autre guide qu'un accès d'une ferveur aveugle et insensée dans un culte que, bien loin d'agréer, elle ne peut voir qu'avec indignation. Renouvelez votre attention, mes chers frères, et vous, Vierge sainte, obtenez-moi par votre secours puissant les lumières de cet Esprit qui procède du Père et du Fils, afin que je confonde les ennemis qui s'élèvent contre vous, et que j'arrache aux horreurs de l'abîme ces malheureuses victimes d'une crédulité aveugle. *Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

1° Je reprends donc, mes chers auditeurs, et je commence par les devoirs que le monde chrétien rend à la Vierge, pour vous faire convenir qu'il n'y a sur ce point nul excès à craindre, pour peu que l'on soit instruit de sa religion. Dites-moi, mes chers auditeurs : n'est-ce pas un de ces principes connus de tout homme raisonnable et plus encore de l'homme chrétien, que Dieu, nécessairement un et indivisible de sa nature, mérite seul l'adoration et l'hommage souverain, et qu'il ne pouvait lui-même élever une pure créature, quelque degré d'excellence qu'il lui communiquât, jusqu'à mériter cette sorte d'hommage? Qui de nous pourrait ignorer cette vérité fondamentale que la raison même enseigne à tous les hommes? Et si l'on a vu le genre humain idolâtre, à la honte de sa raison, adorer de simples créatures et s'en faire des divinités, pourrait-il rester encore parmi des hommes éclairés des sciences divines et humaines,

pourrait-il rester quelque trace de cette superstition grossière? Et cependant, mes chers auditeurs, c'est ce principe de religion si facile à concevoir qu'il suffit à l'homme de ne pas ignorer, pour se garantir de tout excès dans les honneurs qu'il rend à la reine des vierges. Car, cette première vérité une fois connue, on sera bien éloigné sans doute d'honorer Marie comme une divinité, même subalterne; et l'hommage de l'adoration affecté à Dieu seul, loin de nous paraître convenir à sa mère, tout élevée qu'elle peut être au dessus du reste de monde, nous paraîtra toujours à son égard, je ne dis pas un simple excès, mais un crime énorme et une véritable impiété. Or, dès que l'on ne rend pas à Marie le culte suprême, peut-on craindre encore de porter trop loin le zèle pour sa gloire, et doit-on conserver d'autre crainte, en l'honorant, que celle de demeurer toujours, malgré son zèle, bien au dessous de l'hommage distingué qui lui est dû?

Élevons donc, mes chers frères (dès que nous savons dans notre culte distinguer la créature de son Dieu), élevons cette Vierge, tant qu'il nous plaira, au dessus de tous les êtres créés visibles et invisibles; plaçons-la dans nos esprits comme elle est dans le ciel, dans un rang supérieur à toutes les puissances célestes dont elle est la reine comme celle des hommes, sans égard aux vains discours des mondains; couvrons-nous avec une sainte ardeur de tous ces dehors qui caractérisent les vrais enfans de cette tendre mère; que les exercices autorisés dans l'Église pour célébrer sa gloire soient aussi multipliés dans le cours de notre vie, que le nombre de nos années et des momens même qui composent nos jours; enfin, venons-en, s'il est possible, par l'assiduité des prières et des vœux que notre piété lui adressera, jusqu'à pratiquer le conseil que nous donne un de ses plus zélés panégyristes d'avoir toujours le nom vénérable de Marie, soit dans la bouche, soit dans le cœur : *Non recedat ab ore, non recedat a corde.* Et, après tant d'éclatans témoignages d'attachement et de consécration au service de Marie, si nous avons conçu pour elle l'estime et la vénération qu'elle mérite, loin d'appréhender alors d'avoir péché par excès dans les sentimens et les démonstrations de notre piété, nous reconnaîtrons encore, malgré tous nos désirs de lui plaire, que nous n'avons pu lui rien présenter qui fût vraiment digne d'elle; parce que sa dignité sans égale, en l'élevant au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, l'élève en même temps au dessus de tous les hommages que nous pouvons lui rendre ici-bas. Du moins, mes chers frères, est-ce ainsi qu'en a jugé tout ce qu'il a paru dans l'Église de plus illustres personnages, soit par

l'éclat de la naissance et des dignités, soit par la sainteté des mœurs et l'étendue des lumières. Est-ce ainsi qu'en ont jugé sans partage de sentimens, les Chrysostôme, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Grégoire, les Épiphane, mille autres grands hommes aussi connus dans l'Église que l'Église même, sans qu'aucun d'eux ait jamais éprouvé d'autre crainte, en parlant de la gloire de Marie, que de ne pas rendre à la mère de son Dieu tout l'honneur qui lui était dû.

Ne serait-ce donc pas, mes chers auditeurs, un effet de la faiblesse ou de l'inattention de l'esprit humain, de craindre de rendre à Marie des honneurs outrés et excessifs? Lorsque l'on voit des hommes semer partout le principe de ces craintes frivoles par mille précautions timides dont ils remplissent leurs écrits et leurs discours, dès qu'il est question des devoirs rendus à la Vierge; eh! comment la prudence prétendue de ces déclamateurs pusillanimes pourrait-elle encore refroidir notre piété pour Marie et nous rendre suspects les honneurs que nous lui rendons? Car, quelque peu d'idée que l'on ait conçu de soi-même, croira-t-on manquer assez de lumières pour ignorer que la Vierge, quoique pure et sans tache, n'est après tout qu'une créature qui ne peut entrer en parallèle avec Dieu? Se croira-t-on assez peu instruit pour ne pas savoir que l'hommage suprême que Dieu mérite est incommunicable à tout être créé, quel qu'il puisse être; et conséquemment que c'est toujours à Dieu, et jamais à Marie, que doivent se dédier les autels et s'offrir les sacrifices? Ah! Chrétiens, le peuple même dans l'Église de Jésus-Christ, et le peuple le moins éclairé, n'est-il pas imbu de ces vérités vulgaires? Et si ces sortes de connaissances, dont on ne peut nous croire dépourvus, sans nous mettre au rang du païen et de l'idolâtre, suffisent pour nous préserver de tout excès dans les devoirs rendus à la Vierge, à quoi peut tendre et aboutir la crainte que l'on affecte de répandre parmi les fidèles, sinon à les détacher peu à peu d'un culte légitime par la fausse alarme qu'on veut leur faire prendre de tomber dans la superstition et dans l'erreur?

Voilà en effet, Chrétiens (et vous n'en douterez pas si vous voulez y réfléchir), voilà l'unique but que se proposent évidemment ces prétendus zélés pour la pureté du culte divin. Car, s'ils raisonnaient conséquemment, ils ne témoigneraient pas moins de zèle pour nous précautionner sur le défaut que sur l'excès de piété pour Marie. Quelque zèle en effet qu'ils fassent paraître pour le progrèss de la gloire de Jésus-Christ, ce ne serait pas en faisant leurs efforts pour éteindre entièrement le zèle pour celle de sa mère qu'ils pré-

tendront dessiller les yeux de leurs frères. Se croiraient-ils à cet égard plus zélés et plus éclairés que les Saints qui, pour glorifier Dieu, ne s'avisèrent jamais de chercher à diminuer la gloire de Marie? Consultons le langage respectable de la tradition; considérons la foi constante de l'Église depuis son berceau jusqu'à notre siècle. Les mêmes craintes toujours renaissantes, toujours combattues et anéanties, nous offrent le tableau d'un vaisseau battu des vents et de l'orage que des vagues écumantes, et se succédant sans interruption les unes aux autres, paraissent ensevelir à chaque instant au fond de l'abîme. Mais l'adresse et l'expérience du pilote sait, par des ordres et une manœuvre habile, mettre un frein à la fureur des flots et ramener, après mille dangers, le bâtiment dans le port; ainsi, mes chers frères, l'honneur de la plus pure et de la plus chaste de toutes les Vierges, sans cesse en butte aux traits de ses ennemis, s'est conservé dans toute sa splendeur jusqu'à nous par les sages décisions de l'Église; ainsi le culte public que lui rend cette même Église, loin de jeter le trouble dans nos ames, doit au contraire ranimer notre zèle, nous réveiller de notre honteux engourdissement, et bannir pour jamais de nos cœurs ces craintes puériles d'excès, de superstition, d'illusion dans des œuvres éclairées du flambeau de la foi.

2° Tenons le même langage, mes chers auditeurs, par rapport aux magnifiques éloges que l'Église donne à la Vierge, et sur lesquels il n'y a pas plus d'excès à craindre que sur les devoirs que nous lui rendons avec l'Église. Car ne serait-il pas étonnant que des esprits sensés appréhendassent sérieusement de dire et de penser de trop grandes choses de la mère d'un Dieu? Eh quoi! mes chers frères, j'entendrais tout ce que le monde a vu d'esprits plus sublimes et plus éclairés dans le christianisme, ces rares génies que l'Église adopta pour ses Pères et ses docteurs, et qu'elle regarde encore comme les appuis de sa doctrine et de sa croyance; j'entendrais cette foule d'esprits singulièrement versés dans la science de la religion reconnaître unanimement qu'il n'est point d'éloges, de prérogatives, de priviléges, qui ne conviennent à Marie considérée sous l'aspect auguste de mère de Dieu. Je les entendrais, dans cette persuasion unanime, s'avouer eux-mêmes humblement vaincus; reconnaître sans honte l'insuffisance de leurs efforts, et tomber comme accablés sous le poids glorieux de leur sujet. J'entendrais Augustin, entre tous les autres, se désister de l'éloge de Marie par la crainte de ne la pouvoir louer dignement: *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Et nous, faibles esprits que

nous sommes, séduits par la vaine prudence de quelques esprits présomptueux qui ne méritèrent jamais d'être comparés à ces lumières de l'Église, nous croirions comme eux devoir mesurer nos expressions, quand il s'agit de louer Marie! Nous croirions devoir user de modification et de correctif dans les prières même que lui adressa l'Église de tous les temps! Nous pourrions craindre d'exagérer les éloges d'une Vierge au dessus de l'éloge des plus grands hommes et des Anges même; d'exagérer les titres d'une Vierge que sa maternité divine met en possession, j'ai pensé dire, au dessus des titres les plus relevés et les plus sublimes; d'exagérer les priviléges d'une Vierge, dont les grandeurs passent la portée de tout esprit humain!

Promenons, en effet, nos regards sur ces temps heureux que Marie a illustrés par l'assemblage de toutes les vertus. Ce vase d'élection, destiné de tous les temps pour porter dans ses chastes entrailles celui qui écraserait la tête du serpent, devait présenter au monde la réunion de toutes les qualités qui devaient former le sanctuaire que le Verbe éternel s'était choisi sur la terre. Il nous sera permis de rehausser l'éclat de la vertu en elle-même, et nous ne pourrions préconiser l'heureuse créature qui, par une grace spéciale, les a rassemblées dans un degré éminent! Considérons, Chrétiens, l'effet prodigieux que peut produire sur vos cœurs et l'exemple et l'éloge des vertus de Marie. Nous devons donc y trouver un double avantage : le premier est de trouver dans l'éloge de chacune de ces vertus une nouvelle source de perfections pour nous-mêmes; le second est que chacune de ces mêmes vertus nous présente la matière d'un nouvel hommage pour honorer la Mère de notre Dieu. Ces deux considérations demandent quelque détail, dans lequel j'entrerai d'autant plus volontiers qu'il ne peut servir qu'à votre propre instruction et à vous porter à rendre à l'Auteur de toutes les graces l'hommage suprême qui lui est dû, en reconnaissant son pouvoir tout-puissant dans celle qui fut choisie entre toutes les femmes pour mettre au monde son Rédempteur, et donner dans elle-même aux pécheurs un appui et une puissante avocate auprès de son Fils.

Cette Vierge, destinée de tous les temps pour donner à la terre le Fils de Dieu, revêtu de l'humanité pour expier, par le sacrifice sanglant de la croix, les crimes du genre humain, et satisfaire à la majesté divine offensée par la désobéissance de nos premiers parens, ne devait pas naître souillée de cette tache qui nous rend tous criminels avant d'être régénérés dans les eaux salutaires du Baptême.

Ainsi l'a cru le concile d'Éphèse. Ainsi, à son exemple, devons-nous le croire, mes chers auditeurs. Cette doctrine fut toujours constamment soutenue et enseignée dans l'Église. La sainteté et la grandeur du fruit qui devait sortir de son sein demandaient sans doute que cette créature privilégiée fût exemptée de la sentence commune à tous les hommes : *Pie credidit, pie docuit Ecclesia.* Sublime prérogative qu'elle dut à sa qualité de Mère prédestinée du Christ. Or, mes chers frères, quels tributs de louanges, quels hommages ne devons-nous pas à Marie, qui, de tous les temps, fut constituée pour servir de tabernacle vivant à l'Homme-Dieu? Mais sa constance à conserver dans toute leur intégrité les plus hautes vertus pendant tout le cours de sa vie, et surtout dans les circonstances critiques de la mort sanglante de son cher Fils, met en doute si nous le lui devons plus, cet humble tribut d'éloges, tant pour ce qu'elle reçut de la plénitude de la divinité, que pour sa persévérance à garder le dépôt sacré de toutes les graces. En effet, mes chers auditeurs, Marie ne tenait que du choix de la suprême majesté cette prérogative suréminente de naître exempte de la tache du péché originel; mais elle tint de cette volonté, et de cette soumission non interrompue aux mouvemens intérieurs de la grace, cette plénitude de foi dans les paroles de l'Ange qui lui annonce les plus grands mystères, d'humilité dans le plus haut degré de grandeur où puisse être élevée une créature mortelle, de constance dans les plus rudes épreuves.

La petite ville de Nazareth, un toit humble et pauvre renferme dans son sein une Vierge pure. Sa tendre et timide innocence ne connut jamais les dangers presque inséparables des lambris dorés des princes et des grands de la terre. Uniquement occupée de la lecture et de la méditation de l'Écriture et des Prophètes, elle attend dans un silence modeste le temps marqué par l'Éternel pour la venue de son Messie. Tout innocente qu'elle est, elle fait aux yeux de son Créateur un aveu humiliant de sa faiblesse et de son indignité. Absorbée et comme anéantie à la vue des fléaux qui inondaient la terre, à l'aspect des crimes honteux qui avilissaient la nature humaine, elle demandait à Dieu, dans l'effusion de son cœur, le règne de ce Désiré des nations qui devait faire sortir la vérité de l'abîme où elle était ensevelie, faire renaître la justice et l'équité, vertus ignorées de presque tous les mortels, et rendre enfin à l'humanité son ancienne splendeur. Un Ange descend du séjour de la Divinité, se présente à Marie et lui annonce qu'elle-même est l'instrument mystérieux que Dieu a choisi et préparé pour

envoyer son Fils dans le monde; qu'elle concevra et enfantera ce Messie promis et attendu depuis tant de siècles. D'abord, sa vertu alarmée a peine à comprendre l'obscurité mystérieuse des paroles de l'Envoyé céleste; sa chasteté se trouve ébranlée et comme confondue aux seules idées de conception et d'enfantement. Mais bientôt les rayons d'une foi aussi pure que vive et sincère viennent luire sur son cœur; un sentiment de soumission aux décrets éternels de la suprême puissance embrase toutes les facultés de son ame; elle croit, et, tout incompréhensible que soit pour la fidèle Marie le mystère de l'Incarnation du Verbe, elle soumet son entendement et sa volonté aux avertissemens qu'elle reçoit de la part de son Dieu : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Ce serait peu, mes chers auditeurs, si à la vue de cette foi victorieuse et sans réserve, nous nous contentions de la rehausser par les éloges les plus pompeux. Ce n'est pas par la simple spéculation de cette brillante vertu qu'on prétend honorer Marie, comme un Chrétien le doit faire. Mais, à l'exemple de cette Vierge soumise, il doit abaisser son orgueil et sa fierté; il doit réprimer ces sentimens tumultueux qu'excite dans son ame le doute enfanté par les ténèbres où s'enveloppe la majesté divine. Comme autrefois Israël au milieu du désert se laissa guider par une nuée épaisse, sans savoir où elle pouvait conduire ses pas, et sans approfondir ce qu'elle pouvait être en elle-même; de même, Chrétiens, sans prétendre connaître ce qui est au dessus de l'entendement humain, sans vouloir pénétrer ce que Dieu s'est réservé à lui-même, devons-nous suivre les routes où sa voix nous appelle. Que nous importe quels sont les moyens qu'il emploie pour nous amener à lui. Est-ce à nous, faibles mortels que nous sommes, à vouloir sonder les profondeurs de sa sagesse immense? Ce Dieu tout-puissant nous a fait entendre sa voix par ses Prophètes, il a frappé nos yeux de l'éclat de ses miracles, cela doit nous suffire. C'est ainsi, Chrétiens auditeurs, que conduits et éclairés du flambeau de la vérité, nous puiserons dans la foi de Marie de nouveaux accroissemens pour la nôtre.

Jetez vos regards sur l'humilité de la mère d'un Dieu, cœurs superbes et orgueilleux, vous qui regardez l'univers comme tiré du néant pour servir à votre grandeur. Cette Vierge, du sein de la bassesse, se voit tout à coup élevée au dessus de toutes les créatures et des Anges, par l'union de sa substance à l'humanité divine. Son ame, loin de se livrer à ces sentimens qu'inspire ordinairement une élévation subite, paraît au contraire se concentrer dans les idées convenables à l'état qu'elle avait gardé jusqu'alors.

Si sa foi lui fait connaître la dignité du rang où sa nouvelle qualité la fait monter, elle lui fait connaître aussi toutes les perfections qu'exige la supériorité de ce rang. Elle craint de se trouver toujours au dessous de ce qu'elle doit à la dignité de mère de son Dieu; et son humilité augmente à proportion de la grandeur où elle est appelée. Combien peu de Chrétiens, je parle de ceux que les dignités ou la naissance élèvent au dessus d'un petit nombre de leurs frères, règlent leurs sentimens sur ceux de Marie! Mère d'un Dieu, Marie s'en regarde comme l'humble servante; pour nous, frêles vermisseaux, nous osons nous regarder comme les ministres du Dieu que nous prétendons servir. Possédant dans son sein le Réparateur du monde, Marie cache aux yeux de sa nation les merveilles que Dieu a opérées en sa faveur. Pour nous, peu contens du patrimoine de nos pères, et de la servitude où nous faisons gémir nos concitoyens, nous cherchons d'autres climats à notre gloire, et de nouvelles victimes à notre ambition. Les brigues, les complots, le sang, les crimes les plus honteux, rien ne coûte quand il s'agit d'assouvir cette soif insatiable des honneurs. Contemplez cette reine des Anges et des hommes, humble et modeste, au faîte de la grandeur; et songez, en prononçant les éloges que l'Église lui consacre, à réformer sur son humilité l'orgueilleuse tyrannie de cette passion funeste qui vous aveugle au point de vous méconnaître.

Mais, Chrétiens auditeurs, lors même que vous joindriez jusqu'à un certain point la foi de Marie avec son humilité, qu'il en est peu parmi vous qu'une constance victorieuse conduit jusqu'à la fin de la carrière! Marie voit son Fils, le tendre objet des complaisances célestes, illustre par tant de prodiges éclatans, devenir tout à coup le rebut et l'opprobre d'une nation qu'il a comblée de bienfaits. Sa foi, loin d'en être ébranlée, semble puiser dans les ignominies et le supplice de Jésus-Christ de nouvelles forces. Elle le voit dans le temple confondre les docteurs, chasser les marchands; elle le suit dans les places où il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, leurs membres aux estropiés, la vie aux morts; elle assiste sur le Calvaire au dernier acte de sa vie mortelle, où ses bourreaux, assouvissant leur rage sur son corps innocent, accomplissent le grand ouvrage de la rédemption du genre humain; son cœur inébranlable au milieu des vicissitudes qui l'ont sans cesse assiégée depuis le commencement de la mission de son Fils, conserve toujours au fond de lui-même la même constance, la même uniformité de sentimens. Retenue dans la joie que lui doit causer

le triomphe de Jésus-Christ avant sa passion, retenue dans les larmes qu'elle verse au spectacle sanglant de sa mort, elle attend sans murmurer l'effet immanquable de cette foi dont elle est comme inondée. Quel tableau, Chrétiens, quand on le met en parallèle avec celui de ces chutes et de ces retours qui paraissent s'accorder avec les circonstances ! Semblables à de faibles roseaux, le moindre vent de tribulation vous fait plier. Votre inconstance naturelle l'emporte, et vous ne paraissez souvent Chrétiens que suivant l'occasion. Gravez au fond de vos cœurs le modèle que vous offre ici l'Église. Que les éloges qu'elle donne à Marie, ne deviennent pas sur vos lèvres des sons inutiles et infructueux; c'est en l'imitant que vos louanges lui seront agréables; c'est par notre amour pour Jésus-Christ, par nos œuvres saintes, par la régularité de nos mœurs, que nous ferons voir à l'univers qu'il n'y a point d'excès à craindre dans les éloges que nous prodiguons à la Reine du ciel et de la terre.

3° Ce n'est donc point, mes chers auditeurs, dans les devoirs que nous rendons à la Vierge, ce n'est donc point dans les éloges que nous lui donnons, que l'excès de piété de notre part pourrait être à craindre; le serait-il davantage au sujet des graces que le monde chrétien lui demande et qu'il espère? Non, tant qu'il ne s'agira point de graces qui fassent injure à Dieu, et qui entretiennent le pécheur dans son désordre, ne craignons point de demander trop à Marie, et de porter trop loin notre confiance en elle. Quelque vivacité, quelque étendue que cette confiance puisse avoir, elle ne sera jamais aussi vive, aussi animée, aussi universelle qu'elle doit l'être. Je dis, tant qu'il ne s'agira point de graces qui outragent Dieu, et qui fomentent le désordre du péché dans nous. Car il faut l'avouer de bonne foi, que la présomption, seul inconvénient à craindre dans la confiance des Chrétiens au pouvoir de Marie, les porte quelquefois à les prier de nous obtenir de pareilles graces; je veux dire, des graces que l'on sollicite par sa médiation, sans aucun désir de se convertir, et à l'abri desquelles on croit pouvoir vivre tranquillement dans le sein du péché; de ces graces qui seraient capables de justifier, de conduire au ciel sans le mérite de la pénitence et des œuvres satisfactoires. Mais, à la réserve de ces graces que les premiers principes de la religion doivent nous faire regarder comme chimériques, parce qu'elles seraient opposées à la sainteté de Dieu même, demandez, mes chers frères, demandez tout et en tout temps à Jésus-Christ, par la médiation de sa Mère; non, il n'en est point qui surpasse le pouvoir qu'elle aura toujours sur le cœur de son Fils. Et loin de nous, si

nous savons penser, ce préjugé misérable dont quelques uns se laissent éblouir, que ce serait dégrader Jésus-Christ que de ne mettre nulle borne à notre confiance en Marie; parce que ce serait l'égaler en quelque sorte à Jésus-Christ même; parce que ce serait égaler son pouvoir à la toute-puissance de Jésus-Christ. Objection en effet, quoique spécieuse, la plus vaine entre toutes les autres, et la plus frivole. Car de ce que l'Église ne paraît mettre aucune borne dans la confiance qu'elle vous inspire pour l'auguste Mère de Jésus-Christ, on ne doit pas conclure que jamais cette Église, cette épouse de Jésus-Christ, ait jamais prétendu introduire aucune espèce d'égalité entre le pouvoir suprême du Fils qu'il possède par lui-même et comme Dieu, et la puissance de médiation et d'intercession accordée à la mère en vertu de cette union qui la lie à la divinité. Jésus-Christ, éternel et tout-puissant comme son Père, conçu dans le sein d'une Vierge comme homme et pour servir d'holocauste pour apaiser la justice offensée de son Père, reçoit sur le trône de sa gloire toutes les demandes que lui fait cette mère qu'il a chérie sur la terre, et dont il nous a fait les enfans en entrant en possession de son royaume. C'est donc cette tendre complaisance d'un Fils pour sa mère qui devient le motif et le fondement de notre confiance pour Marie. Elle demande, elle prie, elle conjure au nom de ce sang précieux répandu sur le Calvaire, et Jésus-Christ, Dieu de miséricorde aussi bien que de justice, se laisse émouvoir et par son amour pour cette Vierge, et par son amour pour les hommes. C'est ainsi que tant de prodiges ont été opérés dans toutes les parties du monde chrétien par l'efficace des prières de Marie.

Car est-il quelque contrée dans l'univers chrétien; est-il un royaume, une province, une ville, une bourgade, une famille, un particulier même, ou juste, ou pécheur, qui n'ait pas éprouvé les effets toujours bienfaissans de sa puissante protection? Est-il un lieu si obscur sur la surface de la terre, où l'on ne découvre quelque monument de la piété des peuples et de leurs rois envers Marie, qui ne soit en même temps un monument solennel de leur reconnaissance, pour cette bienfaitrice universelle du genre humain? Qui pourrait dire, en effet, et retracer au monde tant d'infirmes rendus à la santé, tant de malheureux soulagés dans leurs peines, tant de familles tirées du sein de l'indigence? Qui pourrait dire et retracer au monde des embrasemens éteints, des pestes arrêtées, des armées formidables subitement vaincues et mises en déroute? Qui pourrait dire et raconter au monde tant de fléaux dissipés, de

contagions apaisées, de tempêtes calmées, de naufrages évités à l'invocation seule du nom puissant de Marie ? Eh quoi ! mes frères, ce monde terrestre que nous habitons, n'est-il pas couvert et comme inondé des monumens incontestables de tant de prodiges ? Et faudrait-il d'autres témoins que cette foule de merveilles, trop multipliées pour se renfermer dans un seul discours, pour convaincre l'esprit le moins crédule que Marie peut contribuer sans cesse à la félicité du monde, et conséquemment qu'il ne peut y avoir d'excès dans un sentiment de confiance chrétienne en son pouvoir, dès qu'il ne dégénère pas en sentiment de présomption ?

Que serait-ce donc, sainte mère de mon Dieu, si, éclairé d'une lumière plus qu'humaine, je pouvais pénétrer dans le secret des cœurs, et y découvrir ces miracles plus étonnans encore que tout ce que j'ai pu dire ? J'entends, Chrétiens, ces miracles de grace que son crédit opère encore tous les jours dans les disciples du christianisme, et qui arrachent à l'Enfer une infinité de victimes : tant de vertus chancelantes et prêtes à succomber, que sa vigilance sur les justes garantit tous les jours de ces chutes terribles dont il est si rare de se relever pleinement; tant de passions indomptées et devenues comme nécessaires par l'habitude, que sa compassion pour les pécheurs a soumises tout à coup au joug de la raison et de la grace; tant de vocations saintes qu'elle a inspiré de suivre, malgré les attraits séduisans et les sollicitations engageantes du monde; tant de généreux projets qu'elle a formés dans les cœurs les plus faibles, et pour l'exécution desquels elle leur a obtenu une force et un courage plus qu'humain; tant de repentirs amers et efficaces qu'elle a fait concevoir aux coupables les plus déterminés au crime, malgré les obstacles comme infinis qui s'opposaient à leur pénitence; tant de miracles, mes frères, tant de prodiges de tout ordre et de toute espèce, partis de la même source, ne suffisent-ils pas également et pour autoriser le monde à ne prescrire aucune borne au sentiment de sa confiance envers Marie, et pour confondre ces esprits chancelans, timides ou téméraires qui cherchent à affaiblir dans les cœurs l'idée de ce pouvoir accordé à Marie, afin d'affaiblir dans les ames ce sentiment de confiance dans lequel les Chrétiens peuvent trouver de si puissans secours.

Interrogeons en effet un homme, quel qu'il soit, accablé sous le fardeau de ses malheurs ou de ses crimes, qui ait élevé ses regards vers cette médiatrice, qui lui ait demandé du fond de son cœur ou la force de supporter les épreuves que la Providence lui suscitait, ou cet esprit de pénitence qui fait le premier degré pour

parvenir à la satisfaction, qui n'ait ressenti au dedans de lui-même ou la force nécessaire pour supporter avec une humble patience les maux qui l'environnent, ou ces désirs intérieurs de se rapprocher de ses devoirs, ou cette aversion qui lui fait détester le péché. Ne puis-je pas, après saint Bernard, défier l'univers de nous présenter un malheureux ou un criminel qui ait langui sans consolation, ayant mis toute sa confiance dans la protection de cette reine des vierges? Peut-il être un mortel qui se plaigne de l'avoir réclamée inutilement? Peut-il être une mère sensible et compatissante qui voie, sans en être attendrie, les maux de ses enfans, qui n'emploie tout son crédit, tout son pouvoir pour leur soulagement? De là que ne devons-nous pas espérer de son ascendant sur le cœur de ce même Fils que l'excès de son amour pour nous a conduit sur le Calvaire? de là tant de prodiges opérés soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace. Les orages les plus affreux qui menacent à chaque instant la faible humanité n'ont pu résister à l'efficacité de son invocation; les élémens agités ont calmé tout à coup leur fureur; les infirmités les plus opiniâtres ont disparu; ces habitudes enracinées dans le péché ont cédé la place aux plus austères vertus; et la mort, cette effrayante dissolution pour une ame endurcie dans le crime, n'a laissé que les plus douces espérances de la béatitude éternelle dans nombre de Chrétiens qui ont quitté cette terre qu'ils avaient souillée par tant de désordres affreux, en invoquant le nom et la puissance de Marie sur le cœur de Jésus-Christ. Quelque étendues, quelque nombreuses, quelque effroyables que soient les misères humaines, que l'on reconnaisse, pour parler le langage de l'Église, qu'elles sont bien moindres dans leur universalité que n'est grand le pouvoir de cette Vierge mère sur la volonté et les complaisances de son Fils!

Concluons, mes chers auditeurs, et ne craignons point de reconnaître que, quand il s'agit de cette dévotion éclairée, de cet hommage guidé par les lumières de notre religion que nous devons à Marie, c'est bien moins l'excès que nous avons à craindre que le défaut de cette piété salutaire. Ne craignons point d'avouer que nous devons plutôt craindre ce froid engourdissement dans lequel nous languissons à l'égard d'une mère de Jésus-Christ, à l'égard de notre propre mère, que cette ferveur dans l'hommage que nous nous empressons de lui rendre. Car, fussions-nous moins éclairés que nous ne le sommes dans la science de la foi, nous le serons assez pour savoir qu'il ne peut être qu'un seul et unique vrai Dieu, digne de l'hommage souverain qui est le Dieu du christianisme; qu'il

ne peut être qu'un seul et unique Médiateur du salut des hommes qui est Jésus-Christ, qu'il ne peut être qu'une seule et unique voie de salut pour l'homme coupable, qui est la pénitence. Dès que le cœur est pénétré de ces sublimes vérités, il n'y a plus, mes chers frères, d'excès à craindre dans le culte que nous rendons à la mère de Dieu, soit par rapport aux hommages extérieurs qu'on lui rend, soit dans les éloges qu'on lui donne, soit pour les graces qu'on lui demande et qu'on en espère. (Le P. Le Chapelain, *sur la Dévotion à la sainte Vierge.*)

Le culte que nous rendons à Marie est un culte que les motifs les plus pressans et les plus graves, aux yeux de la raison même, nous font une loi de pratiquer.

Je ne prétends pas, mes chers auditeurs, que la faible raison de l'homme puisse par elle-même, et sans l'aide de la foi, s'élever à la connaissance des mystères sur lesquels se fondent la grandeur et les droits de Marie; mais ces mystères étant connus et les principes supposés, je dis que la raison éclairée du Chrétien n'aura point de peine à comprendre toute la force et la solidité des motifs qui nous obligent à honorer cette incomparable Vierge. Appliquez-vous à un sujet digne de toute votre attention.

Le premier de ces motifs est un motif de justice pris de la dignité singulière et de l'élévation sans égale de Marie. Je sais qu'à proprement parler il n'y a de grand que Dieu, et qu'à lui seul appartiennent essentiellement l'honneur et la gloire : *Soli Deo honor et gloria* [1]. Mais il plaît à ce grand Dieu de glorifier aussi ses créatures faites à son image; et il veut qu'on les révère, à proportion de ce qu'il les élève, les approche par quelque endroit de lui-même, et leur communique quelque portion de sa grandeur, de sa sainteté ou de sa puissance. De là le précepte de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû : *Cui honorem, honorem* [2]. De là le devoir sacré de respecter et d'honorer les rois, à cause de la suréminence de leur dignité, *Regi quasi præcellenti* [3]; et parce qu'ils sont les lieutenans de Dieu sur la terre, les représentans de sa Majesté parmi les hommes, et les dépositaires de son autorité souveraine : *Dei enim minister est* [4]. De là encore les hommages que nous rendons aux Saints comme aux amis de Dieu : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* [5], et aux Anges comme aux ministres de ses volontés, et à ses ambassadeurs auprès de nous : *Mittam angelum meum...... observa eum* [6]. Or, si

[1] I Tim., I, 17. — [2] Rom., XIII, 7. — [3] I Petr., II, 13. — [4] Rom., XIII, 4. — [5] Ps. CXXXVIII, 17. — [6] Exod., XXIII, 20, 21.

tels sont les droits que donnent à de simples créatures les titres d'amis, d'envoyés, de représentans de Dieu, quels seront les droits d'une créature privilégiée entre toutes les autres, qui, par une faveur ineffable et unique, a été choisie pour être la mère de ce même Dieu; qui a conçu dans son sein et produit de son pur sang un Dieu-Homme; qui l'a porté enfant dans ses bras et l'a nourri de son lait; qui a dirigé et soutenu ses premiers pas; qui, en vertu de l'autorité maternelle, a pu lui commander et l'a vu obéir en fils respectueux et soumis: *Et erat subditus*[1]! J'avoue, mes frères, que ce sont ici des merveilles qui surpassent de bien loin notre intelligence; et que ces prodigieux rapports entre un enfant Dieu qui obéit et une mère mortelle qui commande, ont de quoi confondre toutes les pensées de l'esprit humain. Mais il n'en est pas moins certain que ces rapports sont une suite nécessaire de l'Incarnation du Verbe, ce mystère fondamental du christianisme; et qu'en se revêtant de notre nature dans les entrailles d'une Vierge, celui qui par sa divinité est infiniment au dessus de toute nature créée et de toute loi, s'est imposé à lui-même une obligation naturelle d'honorer, comme homme et comme fils, celle de qui il a daigné recevoir le jour: *Honora matrem tuam*[2]; obligation qu'il ne pouvait manquer de remplir dans toute son étendue, lui qui était venu pour accomplir toute justice, et donner l'exemple de la plus parfaite observation de toute la loi: *Non veni solvere legem, sed adimplere*[3]. Plus donc l'élévation qui résulte de là pour Marie est étonnante et incompréhensible à notre raison, plus cette même raison nous dit qu'il est juste que nous honorions celle à qui l'Homme-Dieu, notre modèle et notre maître, s'est fait un devoir de rendre l'honneur et l'obéissance même: *Erat subditus.* Ajoutez que ces sacrés rapports étant indissolubles et éternels, puisqu'il sera éternellement vrai que le Fils de Dieu est le fils de Marie, la gloire dont il la comble en cette qualité n'est pas passagère, mais éternelle; et il veut qu'éternellement elle soit glorifiée dans le ciel par ses Saints et ses Anges. Comment donc l'Église militante et voyageuse de la terre, qui trouve toute sa consolation à répéter dans son exil les cantiques de l'immortelle Sion, refuserait-elle en ce point seul, et lorsqu'il s'agit de la mère de son Époux, d'unir sa voix à celle de l'Église triomphante sa sœur, et de prendre part aux concerts de la bienheureuse patrie? Oh! non, mes frères, l'accord est parfait; le ciel et la terre se répondent, et chantent à

[1] Luc., II, 51. — [2] Exod., XX, 12. — [3] Matth., V, 17.

à l'envi les louanges de celle que des nœuds si étroits unissent au Sauveur qu'ils adorent : *Filiæ.... beatissimam prædicaverunt...... et reginæ..... laudaverunt eam* [1].

Qui sont ceux qui voudraient troubler une si belle harmonie, en nous disant que Dieu s'offense de ces hommages rendus à une pure créature, qu'il les voit d'un œil d'indignation et de jalousie? O erreur! ô inconcevable aveuglement! Quoi! Seigneur, vous qui nous commandez dans vos Ecritures d'honorer la mémoire des justes et de les louer dans l'assemblée des fidèles : *Laudem eorum nuntiet Ecclesia* [2]; vous qui promettez de bénir ceux qui bénissent vos serviteurs, et menacez de vos malédictions ceux qui les maudissent : *Benedicam benedicentibus tibi, et maledicam maledicentibus* [3]; vous qui revêtez vos saints d'un éclat de gloire et de majesté, qui les rend vénérables aux rois et aux peuples : *Glorificavit illum in conspectu regum* [4]; vous vous offenseriez des marques de respect que nous donnons à votre mère! il ne nous serait pas permis de bénir, avec cette femme de l'Évangile, les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri! de saluer humblement, avec l'Ange, cette Vierge pleine de grace, qui maintenant est rassasiée de la gloire céleste! de la nommer, avec Élizabeth, sainte et heureuse entre toutes les filles d'Adam! de mêler à nos profondes adorations pour vous les témoignages de notre religieuse vénération pour celle qui vous a donné vous-même à la terre, et sans qui nous n'aurions pu vous connaître! Eh! Seigneur, à qui se rapporte et se termine enfin tout ce culte que nous lui rendons, si ce n'est à vous? Ce que nous révérons en elle, n'est-ce pas la vive image que vous y avez tracée de vos perfections divines? ce que nous y louons, n'est-ce pas l'excellence de vos dons et de vos graces? ce qui nous prosterne à ses pieds, ne sont-ce pas les relations intimes et les liens ineffables qui l'attachent inséparablement à vous? Loin de craindre que vous soyez jaloux de ces hommages, nous croirions vous outrager en les lui refusant. Si les rois mortels exigent à bon droit des respects pour leurs proches et pour les auteurs de leurs jours, comment n'en exigeriez-vous pas, vous le Roi immortel des siècles, pour celle qui vous a donné la vie? Et si, comme vous nous l'apprenez vous-même, c'est toucher à la prunelle de votre œil, *qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* [5], que de manquer d'égards pour le moindre de vos élus; comment ne serait-ce pas

[1] Cant. VI, 8. — [2] Eccli., XLIV, 15. — [3] Gen., XII, 3. — [4] Eccli., XLV, 3. — [5] Zach., II, 8.

blesser votre cœur dans l'endroit le plus sensible, que de traiter avec indifférence et mépris votre mère?

C'en est assez, mes chers auditeurs, sur le premier motif qui nous oblige d'honorer Marie et que j'ai appelé un motif de justice; le second est un motif d'amour.

Sans exposer ici tous les titres de la plus parfaite et, par conséquent, de la plus aimable des créatures à notre amour, il en est deux qui doivent particulièrement toucher nos cœurs : elle est notre grande bienfaitrice, elle est notre véritable mère. Pour parler d'abord de ses bienfaits, est-ce assez de dire qu'ils sont immenses? ne faut-il pas avouer qu'ils sont, dans un sens, infinis? O vous qui avez la foi, veuillez m'entendre. A qui sommes-nous redevables de tous les biens, si ce n'est à notre divin Rédempteur, qui, voyant la malheureuse postérité d'Adam déchue de tous ses droits, enveloppée dans le crime et dans la disgrace d'un père coupable, vouée sans ressource à des maux éternels, est venu s'offrir pour nous à la justice d'un Dieu irrité, et, en prenant sur lui notre châtiment, nous a rendu la vie, l'espérance et le salut? Or, ce Rédempteur à qui nous devons tout, n'est-ce pas Marie, après Dieu, qui nous l'a donné ? Comment donc ne serait-il pas vrai qu'avec lui elle nous a donné toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [1]? En le concevant dans son sein et le mettant au monde, elle a conçu la grace, enfanté la miséricorde, répandu le torrent des bénédictions divines sur la terre. Oui, tout nous vient de Marie, puisque tout nous vient de Jésus. Ce sang précieux qui a coulé sur la croix pour l'expiation des nos péchés, et que nous buvons encore tous les jours comme le breuvage d'immortalité dans la coupe du salut, ce sang de la nouvelle et éternelle alliance a eu sa source dans le cœur et les veines de Marie. Cette chair adorable, déchirée, immolée pour nous sur le Calvaire, et devenue, dans l'Eucharistie, le pain vivant de nos ames, le germe de la future résurrection de nos corps, est une portion de la chair et des entrailles de Marie. L'union ineffable de la Divinité avec notre faible nature, par laquelle Dieu est descendu jusqu'à l'homme et l'homme est élevé jusqu'à Dieu, a été formée dans le chaste sein de Marie, devenu le sanctuaire où s'est opérée la réconciliation du ciel avec la terre. Disons-le donc hautement, et que notre reconnaissance proclame une si étonnante merveille : le bienfait que nous devons à Marie, c'est le grand bienfait de Dieu même, le mystère de la rédemption du genre humain, dont

[1] Rom, VIII, 32.

elle a été non l'instrument aveugle, mais la libre et volontaire coopératrice. Nous fûmes rachetés, nous fûmes sauvés, du moment où cette glorieuse Vierge, donnant le consentement que Dieu, les Anges, l'univers attendaient, prononça ces humbles mais efficaces paroles : « Qu'il me soit fait comme vous avez dit : » *Fiat mihi secundum verbum tuum* [1]. Dès lors nous eûmes un libérateur, l'enfer fut vaincu, et le ciel ouvert à nos espérances ; il exista un Homme-Dieu, et tous les desseins d'une miséricorde infinie durent s'accomplir. Je le demande après cela, qu'ont fait pour notre salut toutes les autres créatures ensemble, qui puisse entrer en comparaison avec ce qu'a fait Marie ? Les Prophètes ont annoncé le Sauveur, les Anges ont célébré sa naissance ; le saint Précurseur l'a montré au monde ; les Apôtres et les Evangélistes l'ont fait connaître à tous les peuples ; les ministres de l'Église, dans tous les siècles, nous prêchent sa parole, nous dispensent ses sacremens et ses mystères. Mais Marie a produit de sa substance ce Sauveur lui-même ; elle l'a nourri, élevé, avec des soins et des sollicitudes qui ne peuvent s'exprimer, pour être notre victime ; et, entrant dans l'amour du Père pour les hommes, elle n'a pas épargné son Fils unique, elle a consenti à sa mort qui nous était nécessaire ; et, muette au pied de la croix, le cœur percé d'un glaive de douleur, elle l'a offert et sacrifié pour nous : *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* [2]. Telle est, mes chers auditeurs, la part qu'elle a eue au grand ouvrage de notre rédemption. C'est ce qu'ont reconnu tous les saints Pères ; c'est ce qui a fait dire à saint Irénée qu'Eve avait perdu le genre humain, et que Marie l'a sauvé : *Ut Virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata, et quemadmodum astrictum est morti genus humanum per virginem, salvaretur per virginem* [3] ; — à saint Augustin, qu'une femme nous avait donné la mort, et qu'une femme nous a rendu la vie : *Per feminam mors, per feminam vita ; per Evam interitus, per Mariam salus* [4] ; — à Tertullien, que nous avons été retirés de l'abîme par le même sexe qui nous y avait précipités : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem* [5]. Eh ! que dit autre chose l'Esprit-Saint lui-même, lorsqu'il annonce, dès l'origine du monde, qu'une femme écrasera la tête du serpent, c'est-à-dire détruira toute la puissance de l'enfer : *Ipsa conteret caput tuum* [6] ? Voilà les bien-

[1] Luc., I, 38. — [2] Rom., VIII, 32. — [3] Iren. cont. hær. l. 5, c 19, p. 316. — [4] Aug. de Symb. t. VI, col. 571. — Tertullien exprime la même pensée, *De carn. Christi*, n° 17. — [5] Tertul., *De carn. Christi*, ibid. — [6] Gen., III, 15.

faits tout divins de cette auguste Vierge, et nous n'y répondrions que par une noire ingratitude! et ce ne serait pas une partie de notre religion, de faire éclater notre reconnaissance et notre amour envers celle à qui nous devons, selon le langage de saint Cyrille [1], et la religion même, et la connaissance du vrai Dieu, et tous les priviléges de l'adoption divine en Jésus-Christ! Ce dernier mot me rappelle que Marie n'est pas seulement notre grande bienfaitrice, mais qu'elle est encore notre mère.

Oui, mes chers auditeurs, la même adoption qui nous fait enfans de Dieu nous fait aussi enfans de Marie. Souffrez que je développe en peu de mots ce profond et touchant mystère; que je vous montre, à vous qui êtes grands selon le monde, les fondemens d'une plus solide grandeur, d'une noblesse plus haute, que celle qui vient d'une longue suite d'aïeux, et de la plus illustre naissance. Par un effet admirable de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge, celui qui était, dans l'éternité, le Fils unique du Père, *Unigenitus filius, qui est in sinu Patris* [2], est devenu, dans le temps, le premier-né d'une multitude innombrable de frères: *Primogenitus in multis fratribus* [3]. Ces heureux frères d'un Dieu incarné, c'est nous, Chrétiens; lui-même il nous a donné ce doux et glorieux nom: *Vade ad fratres meos* [4]. Or, Jésus-Christ, n'étant pas moins le Fils de Marie par son humanité, qu'il est par sa Divinité le Fils du Très-Haut, nous ne serions ses frères qu'à demi, si nous n'étions associés à cette double filiation divine et humaine; si nous n'avions, en qualité de chrétiens, un même père et une même mère avec lui. Aussi n'a-t-il voulu nous laisser à cet égard aucun doute; car de même qu'avant de monter aux cieux il nous a dit, dans la personne des premiers disciples: Je monte vers mon Père et le vôtre: *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* [5]; de même, avant de mourir, il nous a dit, dans la personne du Disciple bien-aimé: Voilà votre mère en montrant la sienne, *Ecce mater tua* [6]. O la touchante parole! Et nous voudrions la rendre vaine! et nous méconnaîtrions la mère que notre Sauveur expirant nous donne! cette divine mère que le ciel se glorifie d'avoir pour Reine! cette mère si tendre, qui ne se contente pas de nous adopter pour ses enfans, mais qui, au moment de ses plus cruelles douleurs, sur le Calvaire, nous enfante, d'une manière ineffable, par les entrailles de sa charité, dans le

[1] Voyez dans la 1re part, p. 19, le texte de saint Cyrille, tiré du tom. 3 des Conciles., col. 583. — [2] Joan., I, 18. — [3] Rom, VIII, 29. — [4] Joan., XX, 17. — [5] Ibid. — [6] Ibid., XIX, 27.

sang et la mort de son premier-né, immolé pour nous en holocauste! Ah! prenons garde, mes chers auditeurs: si nous ne voulons pas avoir Marie pour Mère, nous ne sommes plus, ni les frères de Jésus-Christ, ni par conséquent les enfans de Dieu, ni les héritiers de son royaume, destinés à une éternelle vie, puisque Marie, ou la nouvelle Ève, est la seule véritable mère de tous ceux qui vivent éternellement: *Mater cunctorum viventium* [1]. Mais, d'autre part, quelle inconséquence et quel outrage, si, en l'avouant pour notre mère, nous lui refusions le respect et l'amour qui lui sont dus, nous affections à son égard une odieuse indifférence, et demeurions étrangers au culte que la piété filiale des Chrétiens lui décerne! O heureux mille fois ceux qui savent chérir cette mère de miséricorde! Quelle consolation ils goûtent à l'invoquer et à la bénir! quelles beautés ravissantes ils découvrent dans la contemplation de ses vertus! mais, surtout, quels fruits précieux ils retirent de son intercession, devenue pour eux le canal de toutes les graces, et comme une source intarissable de biens! De sorte que, si la justice, la reconnaissance et l'amour n'étaient pas des motifs assez puissans, notre intérêt même suffirait pour nous obliger à l'honorer: dernier motif par lequel je finis.

Êtres fragiles, et à la fois immortels, nous avons des intérêts de deux sortes, ceux du temps, qui finissent avec la vie, et ceux de l'éternité, qui durent autant que Dieu même. Or, pour commencer par ces derniers, comme les plus importans, c'est la doctrine constante des saints, qu'on ne se sauve pas sans l'assistance de Marie. Ecoutez saint Bernard: Dieu, nous dit-il, ayant renfermé, dans le sein de cette Vierge, le prix entier de notre rédemption, et la plénitude de tout bien, nous n'avons ni espérance, ni grace, ni salut que par elle: *Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.* Saint Anselme ne craint pas d'affirmer que quiconque est abandonné de Marie périra inévitablement: *Necesse est ut pereat.* D'autres nous la représentent comme l'unique dispensatrice des trésors de Jésus-Christ; d'autres comme médiatrice nécessaire auprès du divin médiateur. Mais que peut-on ajouter à la belle expression de saint Epiphane, qui la nomme le commun propitiatoire de l'univers: *Commune mundi propitiatorium?* (Le P. de Mac-Carthy.)

[1] Gen., III, 20.

Péroraison.

Le grand évêque de Meaux n'a fait que répéter le langage de toute la tradition, lorsqu'il a dit cette parole frappante : « Qu'en vertu d'un décret immuable de la sagesse divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grace pour le salut des hommes[1]. » Ainsi c'est le sentiment, non de quelques panégyristes enthousiastes, mais des plus graves et des plus savans docteurs, comme des plus grands saints, qu'elle est la perpétuelle coopératrice de notre salut, et que la grace n'opère rien en nous sans sa participation. Invoquez-la donc, vous tous qui ne voulez pas périr, et qui aspirez à une immortelle vie. Ames justes et ferventes, invoquez Marie, afin qu'elle vous soutienne dans la voie étroite et escarpée de la justice, et que, montant de vertus en vertus, vous parveniez à ce sommet de la montagne sainte, où Dieu couronne ses élus. Ames tièdes et imparfaites, qui traînez si lâchement le joug du Seigneur, invoquez Marie, afin qu'elle se hâte de ranimer votre langueur, avant que Dieu ne vous rejette entièrement de sa bouche, et que votre cœur affadi, se lassant d'une piété sans goût et sans consolation, parce qu'elle est sans fidélité et sans amour, ne regrette les délices du crime, et ne retourne, selon l'expression de l'Écriture, à son vomissement. Et vous, pécheurs, qui, plongés dans l'abîme des plus honteux désordres, sentez l'horreur de votre état, mais désespérez d'en sortir ; qui ne croyez plus à la possibilité de rompre des chaînes si pesantes, et de vaincre des habitudes si invétérées, recourez à Marie, avec son secours tout vous deviendra possible ; vos ténèbres se dissiperont ; le vice perdra pour vous ses charmes trompeurs qui vous ont séduits ; la vertu vous fera sentir ses attraits bien plus puissans et plus doux ; et vous retrouverez, dans des mœurs plus pures, la paix et le bonheur que vos passions n'ont pu vous donner. Et vous-même, ô impie, dont la perte semble inévitable, puisque vous êtes en guerre ouverte avec le ciel, s'il vous reste encore quelque pitié de vous-même, si quelquefois, à la pensée de l'affreuse alternative où vous êtes, et de l'épouvantable problème que la mort viendra bientôt résoudre, vous ne pouvez vous empêcher de frémir, et ne renoncez pas à prendre quelques mesures contre un éternel malheur, tournez aussi vos regards vers Marie, et, dans

[1] Sermon de Bossuet sur la Nativité de Marie, 3e part.

votre amère perplexité, n'hésitez pas à lui dire : ô Vierge, dont on raconte tant de merveilles, s'il est vrai que vous ayez un si grand pouvoir auprès de Dieu et qu'il ne rejette aucune de vos demandes, s'il est vrai qu'on ne se sauve que dans la foi des Chrétiens, et que l'incrédulité soit une déplorable erreur qui mène à une éternité de désespoir, obtenez qu'un rayon de cette foi divine, depuis si long-temps éteinte dans mon esprit, y luise de nouveau, et me fasse retrouver la route hors de laquelle on se précipite et on se perd ; je reconnaîtrai à ce signe que vous m'avez exaucé ; je marcherai à cette lumière, et, revenu de mes égaremens, je n'oublierai jamais que je vous dois le plus grand des bienfaits. O impie, essayez : et, quelque faible que soit cette prière, j'ose me rendre garant que, si la sincérité l'accompagne, elle ne sera pas inutile ; et peut-être serez-vous du nombre de ces heureux incrédules, qui, touchés d'une grace victorieuse, retirés, comme par miracle, du chaos de toutes les erreurs, passent des ombres de la mort dans les régions de la lumière et de la vie. (Le P. de Mac-Carthy.)

Autre péroraison.

Mais c'est à vous, sainte Mère de Dieu, et qui daignez être la nôtre, c'est à vous de nous préserver de ces piéges de la séduction qui de tous les temps ont été dressés contre les fidèles : que le masque tombe ; que la vérité, plus brillante qu'elle n'a jamais été, perce à travers les nuages dont on tâche de l'obscurcir ; que l'innocence et la simplicité soient par votre secours à l'abri de l'illusion. Il s'agit de l'honneur suprême dû à notre Dieu ; il s'agit de la gloire de votre Fils, Dieu comme son Père ; il s'agit des honneurs que les Chrétiens doivent vous rendre en vertu de cette liaison établie entre vous et la Divinité. Que votre grandeur soit connue de l'univers ; qu'il entende pour l'intérêt de son éternité ce qu'il n'a jamais assez compris, que la profession du christianisme est pour tous les hommes un engagement d'adoration pour le fruit de vos entrailles, et de vénération pour vous-même. Inspirez aux ministres évangéliques cette force, cette fermeté, cet amour éclairé de la vérité, nécessaires pour éloigner de nous et le langage trompeur qui nous ferait tomber insensiblement dans le précipice creusé sous nos pas par l'incrédule, et dans l'erreur que nous ferait embrasser un zèle aveugle et inconsidéré. Repandez surtout, Vierge sainte, vos bénédictions et les graces dont votre Fils glorieux vous a rendue la dispensatrice sur ce discours, où je n'ai exprimé que faiblement le zèle dont

je me sens animé pour sa gloire et la vôtre. Quel avantage plus réel pourrais-je vous désirer, mes chers auditeurs, qui m'écoutez, quel bien plus solide pourrais-je vous voir choisir avec plus de satisfaction, que ce respect, cette vénération, cette confiance pour la Reine des vierges, dont tant de Chrétiens ont ressenti les douces et salutaires influences? Heureux si je peux faire passer dans vos cœurs l es sentimens dont je suis pénétré pour cette auguste et tendre protectrice. Je pourrais vous regarder comme autant d'enfans chéris qui reposent sous son ombre. Aurais-je encore à craindre pour vous au milieu du monde les périls qui vous environnent de toutes parts?

Oui, mes chers auditeurs, si votre attachement et votre vénération pour la Reine du ciel et de la terre sont tels que je voudrais vous les avoir persuadés, est-il quelque grace du ciel qui puisse vous être refusée pour vous soutenir dans les dangers de la vie humaine? Au milieu des richesses et de l'opulence, un détachement intérieur des biens frivoles et passagers du monde; au milieu des horreurs de la pauvreté, une patience inébranlable; au milieu des revers les plus terribles et les plus inattendus, une fermeté douce et paisible; dans la tristesse, une consolation salutaire; un renouvellement de forces dans un excès d'abattement; une innocence et une pureté à l'épreuve de tous les traits de la corruption et de l'impiété; une victoire complète sur les passions les plus violentes. Que ne peut-elle pas obtenir de son Fils la source inépuisable de toutes les graces! Si elle a employé sa médiation, si elle a prié, à l'exemple de Jésus-Christ, pour ses ennemis, si elle a été pour eux une source de biens, que ne fera-t-elle pas pour assurer contre 'Enfer le salut de ses fidèles serviteurs?

Hommes justes, si votre confiance dans le pouvoir de Marie est aussi grande et aussi sincère qu'elle doit l'être, vous conserverez toujours dans son intégrité la fleur immortelle de votre justice: vous craindrez de plus en plus de voir ternir l'éclat de sa beauté; chaque jour la grace, qui en est le germe, fera de nouveaux progrès dans votre ame: le goût de la piété, l'attrait de la prière, le plaisir divin d'être sans cesse à Dieu et avec Dieu, croîtra de jour en jour dans votre cœur. Soutenus de la protection de cette Vierge mère, semblables à des aigles, vous vous élèverez d'un vol rapide aux plus éminentes vertus du christianisme. Et vous, pécheurs habitués dans le crime, quels que soient les désordres dans lesquels vous avez croupi jusqu'à ce moment, l'invocation du nom de Marie va faire succéder au plus affreux désespoir le calme

d'une douce espérance. Bientôt vous mériterez le pardon de vos coupables plaisirs par la vivacité de vos regrets, par la sincérité de votre douleur. Les passions tumultueuses de votre cœur, les exemples dangereux d'un monde corrompu ne résisteront point à la grace de Jésus-Christ, que cette Vierge ne cessera d'implorer en votre faveur.

Tristes victimes de l'erreur, faibles mortels, qui avez refusé vos regards à la lumière de la vérité, qui vous êtes séparés de la vraie Église, adressez-vous à Marie, elle obtiendra de son Fils la fin de votre funeste aveuglement. Vous triompherez de l'illusion qui vous a séduits : bientôt vous serez changés en d'autres hommes; vous irez comme Pierre déplorer votre faiblesse et votre lâcheté; les ténèbres se dissiperont comme les écailles qui tombèrent des yeux de Paul, vous sentirez vos préjugés disparaître, vous détesterez les discours profanes que vous aurez prononcés contre cette Église sainte qui vous a vu naître dans son sein, et vous partagerez avec les autres membres de cette épouse de Jésus-Christ tous les bienfaits émanés de la puissante protection de son auguste mère.

Citoyens de tous les états, mortels de tous les ordres, ministres des autels, guerriers, magistrats, négocians, grands et petits qui m'écoutez, soyez remplis d'un saint zèle pour Marie; bientôt le monde ne verra qu'édification dans le sacré mystère, que modération et douceur dans le métier des armes, que justice et qu'équité régner dans le barreau; que bonne foi et sincérité dans tous les genres de commerce; que compassion et affabilité dans les grands, que respect et docilité dans les petits. Le christianisme, aujourd'hui si défiguré dans les conditions même les plus saintes, prendra bientôt une nouvelle face par la réforme des mœurs, et, devenus les vrais serviteurs de la Mère, tout ce qu'il y a dans ce temple de Chrétiens rassemblés deviendront bientôt les disciples fidèles du Fils. Qui que vous soyez, en un mot, qui vous jetiez avec une entière confiance entre les bras de cette reine des hommes et des Anges, de cette souveraine des Prophètes, des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, de cette souveraine de tous les saints comme de tous les pécheurs, cette mère d'un Dieu, devenue spécialement la vôtre, elle veillera sur tous vos momens, écartera par ses instantes prières les dangers qui vous menacent sur cette mer orageuse du monde; et, après vous avoir préservés de tous es écueils qui vous environnaient, vous fera arriver heureusement au port de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils, etc. (Le P. Le Chapelain.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA DÉVOTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXORDE.

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre Fils; après il dit à son disciple : Voilà votre mère. (*Joan.*, XIX, 26, 27.)

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe[1], qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfans au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on, qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, Chrétiens, il paraît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation que pour la vertu ; et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Évangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, messieurs, si je dis que ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie, et son cher disciple; c'est-à-dire ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa Mère; après, il donne sa Mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet Évangile en l'Église, dans la

[1] Eudamidas de Corinthe.

sainte solennité du Rosaire[1], pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait mère de Jésus-Christ même : *Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons en la Genèse[2] que Dieu, nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît, dans le feu même de la colère, afin que nous entendions, Chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentimens les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable, dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Ève, qui est la source de notre misère, nous sont représentés, dans les Écritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève; et, par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue que saint Épiphane a considéré un passage de la Genèse[3], où Ève est nommée mère des vivans : il a doctement remarqué que c'est après sa condamnation qu'elle

[1] Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les Chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de *sainte Marie de la Victoire,* et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire.* Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire*, et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave,* avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine, en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet* ou *Couronne*, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion, et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez Godescard, *Vie des Saints*, tome IX, au 1er octobre.

[2] Gen, III, 15. — [3] Liv. III, Hæres. LXXVIII, t. I, n° 18, p. 105.

est appelée de la sorte; et voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le Paradis, il s'étonne avec raison que l'on commence à l'appeler mère des vivans seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée avec Jésus-Christ à la chaste génération des enfans de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivans, c'est-à-dire de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui; et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'Évangile de cette fête.

Car, que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre Évangile nous y représente? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des ames, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son maître, mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle! Toutefois, ce n'est pas là, Chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils: «Femme, lui dit-il, voilà votre fils.» Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Église presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des fans de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau; c'est toute la société de l'Église, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple; et par cette divine parole, elle devient non seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Épiphane, que la bienheureuse Marie est l'Ève de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivans, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus?

C'est, fidèles, sur cette doctrine, toute évangélique, que j'éta-

blirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfans de Dieu par la grace. Il fallait que nous fussions adoptés ; il fallait que nous fussions rachetés : car, puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfans, si sa bonté ne nous adoptait? et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à Sátan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetait? Et donc, pour nous faire les enfans de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente ; car, puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfans, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour du Père pour devenir enfans d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfans de rédemption, et ainsi nous sommes nés tout ensemble de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Ève, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et, comment contribuez-vous à la chaste génération des enfans de Dieu? Chrétiens, voici le mystère ; et, afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver par les saintes lettres que le Père et le Fils l'ont associée, le premier, à la fécondité de son amour, le second, à celle de ses souffrances; tellement qu'elle est notre mère : premièrement, par un amour maternel, secondement, par ces souffrances fécondes qui déchirent son ame au Calvaire. C'est le partage de ce discours, et sans sortir de mon Évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir sur ce fondement une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie. (Bossuet, *Pour la fête du Rosaire.*)

Le Père a associé Marie à la fécondité de son amour.

Jésus-Christ, notre Rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature et

d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine, afin que nous devenions par la grace une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfans de Dieu ; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Évangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* [1]. « Je retourne à mon Père et au vôtre ; » afin que nous comprenions par cette parole qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfans de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine Mère ; il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit comme elle l'a engendré selon la chair, et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie, et vous êtes persuadés que les véritables enfans de Dieu se reconnaissent aussi les enfans de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles ; toutefois je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture pour connaître parfaitement cette vérité. Écoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte virginité : c'est là que, parlant admirablement de la très heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la mère de Jésus-Christ, et aussi que, « selon l'esprit, elle est la mère de tous ses membres : » *Carne mater capitis nostri, spiritu membrorum ejus;* « parce que, poursuit « ce grand homme, elle a coopéré par sa charité à faire naître dans l'Église les enfans de Dieu : » *Quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia.* Vous voyez la question décidée, et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur, et expliquons par les Écritures cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la

[1] Joan., xx, 17.

première dans la nature, la seconde dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir par les saintes Lettres que non seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne pas voir cette vérité, entendant le divin Apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfans « que j'enfante encore, pour lesquels je ressens encore les douleurs « de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en « vous : » *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* [1]. Ne voyez-vous pas, Chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul? Car quels sont ces petits enfans que cet Apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressemens de sa charité et la sainte inquiétude qui la travaille pour engendrer les fidèles en notre Seigneur? et, par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Écriture qui nous enseigne qu'elle a des enfans lui attribue aussi en divers endroits toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle qui se fait des enfans par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte, elle a des mamelles qu'elle leur présente, elle a un lait qu'elle leur donne, et c'est ce qui fait dire à saint Augustin que « la charité est une mère, et que « la même charité est une nourrice » : *Charitas mater est, charitas nutrix est.* La charité est une mère qui porte tous ses enfans dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion que nous voyons souvent dans les Écritures : *Charitas mater est.* Cette même charité est une nourrice qui leur présente les chastes mamelles d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : *Sine dolo lac,* comme parle l'Apôtre saint Pierre [2]. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités : la première dans la nature, la seconde dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père Éternel dans la chaste génération des enfans du Nouveau-Testament.

Et, premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu

[1] Gal., IV, 19. — [2] I Petr., II, 2.

comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde, son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde, et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond. Il l'est premièrement par nature, et par là il engendre son Fils naturel; il l'est secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais, après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source, voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe en quelque manière à la fécondité naturelle par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même? est-ce votre fécondité propre qui vous donne cette vertu? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a faite, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* [1]. Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud* [2]? « Comment cela se pourra-t-il faire? » Puis-je bien concevoir un Fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère et encore mère du Fils du Très-Haut? Écoutez ce que lui dit l'Ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [3] : « La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même, et c'est pourquoi l'Ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, ajoute aussitôt après ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei :* comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrerez non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

[1] Luc. I, 49. — [2] Ibid., 34. — [3] Ibid., 35.

N'admirez-vous pas, Chrétiens, cette dignité de Marie? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique, celui qui lui donne son propre Fils qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfans qu'il adopte par sa charité? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ, ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour pour être mère de tous ses membres? Et c'est pour cela, Chrétiens, que mon Évangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très sainte Vierge s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité par laquelle il nous choisit pour enfans; car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin, nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfans. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour; tellement que cet amour qui adopte n'est établi que pour venir au secours et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour! ô miséricorde! Mais il passe encore plus loin.

Non seulement il joint à son propre Fils des enfans qu'il adopte par miséricorde, mais il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-il [1], qu'il a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, Chrétiens, qu'il donne son

[1] Joan., III, 16.

propre Fils à la mort pour faire vivre les enfans d'adoption, et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère?

Mais, après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel, et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré, serré par une extrême douleur, mais ouvert en même temps au salut des hommes par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse à laquelle vous abandonnez le Sauveur. Vous le condamnez, j'y souscris; vous voulez sauver les pécheurs par la mort de notre Fils innocent, qu'il meure afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel; mais admirez qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. «Femme, dit Jésus, voilà votre Fils.» Son amour lui ôte un Fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre; et, en la personne de ce seul disciple, elle devient par la charité l'Ève de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles; car qui ne voit ici un amour de mère? Donnerait-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimait comme ses enfans? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour, et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie? Quoi! des hommes mortels pour un Dieu! des pécheurs pour un Jésus-Christ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes, et faisons revivre en nos ames ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel; mais, encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, Chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidè-

les. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissans comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables, oublions toutes les injures comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous, dans nos ames par la charité, dans nos corps par la continence, sur les yeux même et sur les visages par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne? C'est alors que, reconnaissant en nous Jésus-Christ par la pratique exacte de son Évangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé, et, touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils? Que si nous ne sommes pas encore attendris, si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances, pour briser la dureté de nos cœurs, en voici, je vous en prépare; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissemens, parmi lesquels elle nous engendre. (BOSSUET.)

Le Fils a associé Marie à la fécondité de ses souffrances.

Saint Jean nous représente la très sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse [1], par une excellente figure. « Il parut, « dit-il, un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, « qui avait la lune à ses pieds, et la tête couronnée d'étoiles, et qui « allait enfanter un fils. » Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes, que cette femme de l'Apocalypse c'est la bienheureuse Marie, et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée; car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle criait, dit saint Jean, et elle était tourmentée pour enfanter: » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* [2]. Que dirons-nous ci, Chrétiens? Cette femme, ainsi tourmentée, peut-elle être la très sainte Vierge? Avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été

[1] Apoc., XII, 1. — [2] Ibid., 2.

sujette à la malédiction de toutes les mères qui mettent leurs enfans au monde au milieu des gémissemens et des cris? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes frères, qu'il y a deux enfantemens en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles, c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourmens et les cris; c'est pourquoi je vois dans mon Évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos ames.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils, afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'était-il pas nécessaire que l'Ève de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix, afin que, de même que la première Ève a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu, ainsi l'Ève de mon Évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour, et posons pour premier principe que c'était la volonté du Sauveur des ames que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare dans son Évangile à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre et devient fécond par la mort: *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*[1].

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers de-

[1] Joan., XII, 24.

grés, aux misères qui ont affligé sa vie; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute, parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plus tôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force; et ce germe d'immortalité qu'il tenait caché en lui-même sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance et donner partout des enfans à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse par laquelle il nous engendre à son Père est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils, afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, Chrétiens, cette sainte correspondance qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglans à un peuple incrédule et impitoyable, ses yeux meurtris inhumainement et sa face devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées? Saint Basile de Séleucie, voyant la Cananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, « ayez pitié de moi; car ma fille est tourmentée par le démon[1], » paraphrase ainsi ses paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souf« fre; je suis tourmentée en sa personne : à elle la souffrance, à moi « l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : « je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fu« reur de Satan passent par elle jusque sur moi-même. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais, comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer dans laquelle son ame est toute abîmée; et, par là, vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives, c'est dans cette désolation par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà

[1] Matth., xv, 22.

« votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole? Elle gémissait au pied de la croix, et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentimens furent réveillés par cette nouvelle blessure; il n'y eut goutte de sang en son cœur qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre fils : » *Ecce filius tuus*[1]. Quoi, un autre en votre place, un autre pour vous! quel adieu me dites-vous, ô mon Fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère? Ainsi cette parole la tue ; et, pour accomplir ce mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, Chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfans, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure. Et, lorsque nous paraissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfans de votre douleur. (BOSSUET.)

La dévotion de Marie est une des plus consolantes ressources de notre religion.

C'est par l'assemblage et la perfection de toutes les vertus que Marie a mis le comble à l'élévation de sa gloire ; c'est aussi ce qui achève de mettre le sceau à la nécessité de son culte. Non, mes frères, ne regardez pas comme une dévotion purement arbitraire celle qui a pour objet la reine même des Saints. S'il est permis de négliger son culte, d'abandonner ses autels, il faut renverser tous les autels que l'Église élève à la sainteté. Supérieure à tous les Saints, non seulement en privilèges et en graces, mais encore en vertus et

[1] Joan., XIX, 26.

en mérites, Marie a donc elle seule plus de titres à nos hommages que tous les Saints ensemble : par conséquent, le culte de Marie est un devoir de notre religion plus rigoureux et plus indispensable que celui de tous les Saints. Or, je parle à des fidèles convaincus de l'obligation qu'entraîne l'obéissance due à l'Église de rendre aux Saints ce culte religieux pour lequel l'Église a livré tant de combats, lancé tant d'anathèmes.

Mais peut-être que l'héroïsme des vertus de Marie perdrait beaucoup de son éclat à la lumière de la vérité; et le zèle outré d'une superstition populaire ne lui a-t-il pas élevé tout seul ce majestueux et fragile édifice de sainteté où nous aimons à la contempler d'un œil séduit et fasciné par l'erreur? Doute sacrilége, enfanté jadis par l'hérésie, adopté depuis par l'impiété, par ces hommes audacieux qui, après avoir ramassé dans la boue de tous les siècles ce qu'a produit de plus extravagant et de plus honteux le libertinage de l'esprit et du cœur, rajeunissent ces horreurs, en composent le venin répandu dans leurs écrits, et vont de toute part, le blasphème à la bouche, désolant la terre et bravant les cieux. Pour nous, soumis à cette Église qu'une main invisible soutient contre les efforts de l'enfer, consultons encore ici l'idée qu'elle nous donne de la mère du Saint des saints. Sur les traces certaines d'une tradition qui, appuyée par l'Écriture, remonte d'âge en âge jusqu'à la naissance du christianisme, suivons Marie dans les principales circonstances de sa vie mortelle : toutes les vertus n'ont-elles pas formé le tissu de ses jours?

Quelle tendresse de piété! La grace avait guidé ses premiers pas dans le temple du Seigneur. Là, élevée et nourrie à l'ombre du sanctuaire, sa timide innocence ne connut point les dangers du siècle, et les yeux seuls de Dieu virent croître et se développer la fleur de ses années. Dans cet asile sacré, la prière faisait les délices de son jeune cœur déjà comblé des bénédictions célestes; et absorbée dans la contemplation des choses saintes, hâtant par ses soupirs la venue du libérateur du monde, elle se rendait digne d'en être la mère, et préludait à sa haute destinée.

Quelle vivacité de foi! Du séjour de la divinité un envoyé céleste vient lui annoncer un mystère qui étonne, accable et confond la raison. Marie fait taire sa raison devant l'autorité de Dieu, et dans un genre d'épreuve, où ne fut point mise la foi d'Abraham, supérieure à ce père des croyans, elle croit qu'elle enfantera son Créateur et deviendra mère sans cesser d'être vierge : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Quel prodige d'humilité! ce n'en serait pas un, si, héritière du trône de David, issue du sang des rois et des Prophètes, elle n'eût fait qu'allier la modestie des sentimens à ces frêles avantages que le monde étale avec une orgueilleuse complaisance; mais que, mère de Dieu et le chef-d'œuvre de ses mains, elle ne prenne que le titre de la dernière de ses servantes, mais qu'au faîte de la grandeur elle ne soit frappée que de la vue de sa bassesse, voilà, dit saint Bernard, cette humilité toute-puissante qui attira le Verbe du sein de son Père dans celui de Marie : *Humilitate concepit.*

Quelle éclatante pureté! Vertu singulièrement chère à Marie, rien ne put vous donner la moindre atteinte dans son cœur épris de vos charmes et soumis à vos lois. Foulant aux pieds la gloire si flatteuse de donner au monde le Messie attendu depuis tant de siècles, se mettant au dessus de l'espèce de honte attachée dans la Synagogue à la virginité, elle eût sacrifié à la sienne la maternité divine, et la pureté sans tache de cette Vierge par excellence, dit encore saint Bernard, offrit une demeure pleine d'attraits au Dieu de la pureté : *Virginitate placuit.*

Quelle ardente charité! l'humble toit de Nazareth la vit porter si long-temps entre ses bras celui dont l'aspect ravit et enflamme les Anges, et qui, à travers les traits aimables de l'enfance, ne laissant échapper que le plus doux rayon de la divinité, recevait ses caresses et l'honorait des siennes. Quels traits de feu durent pénétrer, embraser son cœur si dégagé de toute affection terrestre, et où la tendresse d'une mère pour son Fils était confondue avec l'amour d'une créature pour son Dieu! Marie en fut la plus noble victime, et sa mort précieuse fut l'effet et le triomphe de l'amour divin.

Quelle constance héroïque! la vertu la plus pure devait être la plus affligée. Tendre mère, le plus aimable des Fils expire à vos yeux baignés de larmes, et chaque coup que lui portent ses bourreaux enfonce un trait mortel dans votre cœur éperdu. O douleur, s'écrie saint Anselme, qui réunit et surpasse même dans le cœur de Marie tous les tourmens des martyrs! mais désolée et soumise, souffrant mille morts dans une seule, et baisant la main qui prolonge ses maux avec sa vie, au milieu du deuil de la nature, elle ramasse ses forces, jette un regard vers le ciel, souscrit de nouveau à ses ordres, et, attachée au pied de la croix : *Stabat juxta crucem*, elle immole à Dieu sur ce sanglant autel sa tendresse, sa douleur et son Fils.

Parlez à ma place, et à la faiblesse de mes expressions substituez

la grandeur et la majesté des vôtres, génies sublimes de l'antiquité sacrée qui, prodiguant à l'envi votre encens à la mère de Dieu, trouvâtes dans ses éminentes vertus une matière inépuisable à vos éloges. Ah! mes frères, que de grands hommes s'avancent, pour ainsi dire, tout rayonnans de lumière, à travers l'obscurité des temps, les Athanase, les Cyrille, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise et tant d'autres qui, du fond des siècles les plus reculés, poussent un cri général à la gloire de la plus sainte des créatures! Dans le portrait qu'ils ont tracé des vertus de la Mère, ils nous offrent l'image la plus ressemblante des vertus du Fils. Pour elle la carrière de la vertu fut ouverte à l'entrée même de la vie; elle y marche à pas de géant jusqu'à la mort. Ses passions soumises n'y sèment aucun obstacle; soumise elle-même à la grace, elle en suit tous les mouvemens sans délai, sans réserve, sans interruption. Son grand cœur verse toute la ferveur de ses sentimens sur ses moindres actions : pas une qui, par la noblesse de son principe et la pureté de son motif, ne respire quelque chose de divin : pas un moment d'une si belle vie qui ne fasse éclore une merveille, et dont la piété n'aille marquer au ciel la récompense. Aussi l'amas prodigieux de ses mérites s'élève jusqu'au trône de la Divinité, dit saint Grégoire pape, et ne peut monter plus haut. Placée sur cette hauteur, aussi riche, aussi heureuse et aussi grande en un sens par ce qu'elle a fait pour Dieu que par ce que Dieu a fait pour elle, Marie ne doit pas moins l'éclat de sa couronne à l'immensité de ses mérites qu'à la grace, et si les plus brillans citoyens de la Jérusalem céleste déposent humblement à ses pieds les marques de leur triomphe, si elle est la plus élevée dans le séjour de la gloire, c'est qu'elle fut la plus fidèle aux dons de la grace, et que sur les ailes de la grace la mère du Dieu des vertus s'éleva jusqu'au comble et à la perfection de toutes les vertus.

Ainsi parlent ces saints docteurs si versés dans la science de la religion ; ainsi l'Église reconnaît avec eux une sorte d'égalité, si je puis m'exprimer ainsi, entre la maternité divine et les mérites de Marie : *Quem meruisti portare.* Ainsi, ô mon Dieu, vous, devant qui les astres ne sont pas purs, vous voulûtes que tout fût digne de la pureté de vos regards dans celle avec qui vous deviez contracter la plus étroite alliance, et qu'au sublime honneur d'une dignité qu'elle ne tenait que de votre choix, elle joignît l'éclat plus précieux d'une sainteté qui demanda tous ses efforts.

Sainteté de Marie, non moins solennellement révérée qu'authentiquement reconnue par l'Église : oui, mes frères, l'Église qui ne place que la sainteté sur ses autels ne peut, ce me semble, en élever

assez à son gré à Marie. Elle l'honore d'un culte supérieur à celui qu'elle rend à tous les Saints ; c'est que le titre de Reine des Saints, si légitimement acquis à Marie par la réunion de toutes les vertus, relève, consacre et couronne toutes ses grandeurs. De là, combien de temples érigés à sa gloire, combien de fêtes instituées en son honneur ! combien de foudres lancées contre les ennemis de son culte ! Culte le plus ancien : le disciple bien aimé en Asie, le prince des Apôtres dans la capitale du monde, les divers coopérateurs de leur zèle dans d'autres contrées en jetèrent les fondemens avec ceux de la religion. Culte le plus constant : interrogez tous les siècles ; tous les siècles vous offriront une foule de monumens qui en attestent la perpétuité : tous l'ont vu passer majestueusement devant eux, et aller de pair avec le dépôt de la foi. Culte le plus universel : partout où a pénétré la lumière de l'Évangile, le nom de Marie y a suivi celui de Jésus-Christ : ses louanges mêlées dans nos chants sacrés à celles de Jésus-Christ, ses images exposées à la vénération publique, tant de pieux établissemens formés sous ses auspices, tant de saintes pratiques destinées à nous rappeler son souvenir et à lui marquer notre respect, sont le fruit des soins de l'Église, attentive à cultiver dans tous les lieux soumis à ses lois une dévotion née avec elle, perpétuée avec elle, de tout temps aussi répandue qu'elle ; en sorte que la dévotion à la Reine des Saints est le caractère le plus éclatant et le moins suspect des vrais enfans de l'Église.

Ne vous flattez donc pas, mes frères, d'en remplir toutes les obligations si Marie n'occupe un rang distingué et invariable dans les exercices de piété qui doivent partager et sanctifier vos jours. Eh quoi donc ! disciples et adorateurs de Jésus Christ, ne devez-vous pas régler sur une autorité, qui représente la sienne, vos démarches dans les voies du salut, suivre dans le détail des devoirs de sa religion l'interprète et l'organe de ses volontés, entrer en un mot dans la route qui vous est ouverte par l'Église, et où toute l'Église marche à votre tête ? Son exemple n'a-t-il pas ici la même force que ses décisions, et n'est-elle pas l'arbitre suprême de notre culte comme la règle infaillible de notre foi ?

Et ne croyez pas, au reste, que vous vous acquittiez envers la Reine des Saints de ce que vous lui devez, si vous n'avez à lui offrir ou qu'une dévotion vague et stérile dont les mouvemens passagers s'évanouissent avec la cérémonie qui les a fait naître, et ne vous astreignent à aucune de ces pratiques transmises et consacrées par l'usage des fidèles, ou qu'une dévotion obscure et rampante, es-

clave du respect humain, et qui rougirait de se déclarer dans ces occasions où le silence seul est un crime; fausse dévotion à laquelle on doit substituer cette piété active et fervente, dont le sentiment aime à se manifester par les œuvres à remplir envers Marie, par les devoirs prescrits par l'Église, suggérés par une éducation chrétienne, inspirés par l'attrait de la grace. Cette piété généreuse et magnanime qui ose se montrer au grand jour, et, sur les pas de tant d'illustres personnages, marche avec assurance au milieu des vils ennemis du culte de Marie; intrépide à soutenir les intérêts de sa gloire, à repousser les traits lancés contre elle par ces faux sages qui, sous un masque de christianisme, hardis à se former un système d'opinions inconnues à nos pères dans la foi, et indignes surtout de la mère de notre Dieu, renvoient dédaigneusement son culte à l'imbécile crédulité du vulgaire.

Que ne puis-je, Vierge sainte, venger ici l'honneur de vos autels! que ne puis-je grossir le nombre de vos serviteurs, et attacher, pour ainsi dire, à votre char toutes les nations de la terre! Dieu serait honoré dans les progrès d'un culte qui fait partie du sien. Jetez du moins un regard propice sur les vœux ardens que je forme pour votre gloire. Mais que dis-je ? et ne l'ai-je pas obscurcie, en voulant en rehausser l'éclat? Si d'une main indiscrète et téméraire j'ai flétri aux yeux de ceux qui m'écoutent la triple couronne formée par votre dignité, vos priviléges, vos vertus; qu'à vos yeux la sincérité de mon zèle excuse la faiblesse de mes efforts, et réparez-en vous-même le peu de succès, montrez-vous telle que vous êtes, et votre culte fleurira parmi les Chrétiens. Mais n'en ai-je pas assez dit, mes frères, pour vous convaincre du moins que le culte de la mère de Dieu est un devoir important de notre religion? et le respect dû à la majesté de Dieu, à la volonté de Dieu, à la sainteté de Dieu; la conduite de tous les peuples, l'exemple de tous les Saints, l'autorité de toute l'Église, que de bouches éloquentes vous prêchent la dévotion à Marie! Marie, de tous les objets créés, le plus élevé et le plus grand, le plus parfait et le plus aimable, le plus saint et le plus divin! (L'abbé Richard, *Sur la Dévotion à la sainte Vierge.*)

Péroraison.

Souvenons-nous donc, Chrétiens, que nous sommes enfans de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris*

tuæ ne obliviscaris [1] : « N'oublie pas les gémissemens de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissemens de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissemens de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son ame au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament; et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissemens parmi lesquels elle nous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfans de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfans de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfans? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfans de Marie. Ah! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux

[1] Eccli., VII, 29.

qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfans; afin que vous nous montriez un jour dans le ciel le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.* (BOSSUET.)

Autre péroraison.

Si, dans les voies ordinaires de la Providence, il n'est donné qu'aux fidèles serviteurs de Marie d'éprouver les salutaires effets de sa protection, mes frères, honorez donc Marie : l'idée impérieuse du devoir, l'attrait du sentiment, l'intérêt de votre éternité, que faut-il de plus pour vous consacrer au culte de cette puissante protectrice?

Honorez, invoquez Marie, pécheurs qui traînez le poids de vos chaînes dans la fange des passions et les ténèbres de la mort. Dieu n'est plus pour vous qu'un maître courroucé, qu'un juge inexorable : je me trompe, il est encore votre père, votre Sauveur, et c'est même sa miséricorde, qui, pour vous pardonner sans blesser sa justice, vous a ménagé une ressource dans Marie, respectable à sa justice même. Elle a sur le cœur de Dieu des droits que vous n'avez pas; elle n'est que douceur et que bonté. Jetez-vous donc entre ses bras avec confiance; intéressez sa tendresse par l'humble aveu de vos crimes et le désir de les laver dans vos larmes. Elles couleront bientôt de vos yeux; vos yeux s'ouvriront bientôt à la lumière, et votre ame aux regrets. Vous secouerez le joug accablant du vice, vous rentrerez sous l'aimable empire de la vertu, et votre conversion, comme celle de tant d'autres, sera le fruit de votre recours à Marie, et l'ouvrage de son crédit auprès de Dieu.

Honorez, invoquez Marie, ames justes qui marchez avec ferveur dans les voies de la sainteté : elle y soutiendra, elle y affermira vos pas. Par ses mains bienfaisantes et pures, Dieu répandra sur vous les bénédictions de sa douceur. L'éclat de votre justice croîtra de jour en jour, et le caractère immortel des élus brillera sur vos fronts. Oui, ce don précieux, sans lequel les autres dons ne sont rien, et que nous ne pouvons pas mériter, le don de la persévérance finale sera votre partage, puisqu'il est, dit saint Anselme, celui de toutes les ames sincèrement dévouées à Marie.

Honorez, invoquez Marie, Chrétiens de tous les âges et de tous les états; la mère de Dieu sera pour vous la plus tendre des mères.

Dans tous vos dangers elle volera à votre secours, dit saint Bernard; redoutable aux puissances de l'Enfer, elle vous arrachera à leur fureur, ou vous mettra à couvert de leurs traits. A l'abri de sa protection, vos jours couleront moins agités et plus innocens. Elle dirigera votre course sur la mer orageuse de ce monde, elle en éclairera surtout la fin. Puisse son nom, que nous apprîmes à invoquer dès notre enfance, être sur nos lèvres et dans notre cœur au moment de la mort. Puissions-nous expirer en prononçant mille fois les saints noms de Jésus et de Marie; ils seront le gage assuré de notre immortalité glorieuse. Ainsi soit-il! (L'abbé RICHARD.)

HOMÉLIES

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LES HOMÉLIES ET SUR LES PRONES.

C'est par la prédication que se répandent dans les cœurs les germes de la foi, de l'espérance et de la charité. C'est elle qui fonde tout l'honneur du ministère pastoral, et en assure les fruits, influe le plus puissamment sur la religion et sur la morale, maintient l'ordre public, et contribue le plus efficacement à la sanctification des ames.

Les Apôtres estimaient la prédication au point de la préférer même aux œuvres de charité et à l'administration des sacremens [1]. Ils ne manquaient pas, dans toutes les assemblées des fidèles, d'en acquitter le devoir. Ce fut pour n'être pas détournés dans l'exercice de cette obligation, qu'ils établirent des diacres sur lesquels ils se reposaient du soin des pauvres et des veuves. A leur exemple, les hommes apostoliques, les premiers disciples des Apôtres et ceux qui succédèrent à ceux-ci, ne se montrèrent pas moins empressés de satisfaire à ce saint office. Toutes les fois que les Chrétiens se réunissaient, à la suite de la lecture d'un passage des Livres saints, il se faisait un discours au peuple pour l'instruire des vérités de la foi et de la morale chrétiennes. Tous les monumens de cette vénérable antiquité témoignent combien cet usage était sacré, universel. C'était en présence de toute l'assemblée des fidèles, durant la participation aux saints mystères, que la prédication avait lieu ; elle portait le plus communément sur l'explication de l'Écriture. Cet usage s'est maintenu persévéramment dans la longue succession des siècles chrétiens, nous en avons la preuve dans les recueils des Homélies et discours des saints Pères et des docteurs de notre Église, qui nous ont été conservés pour la plupart. Pas un

[1] Act., II; I Cor., I, 17.

siècle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous, où nous ne voyions que tous ceux qui étaient admis au ministère pastoral recevaient par là même mission d'évangéliser. C'est là un engagement nécessaire, et duquel rien ne peut les dispenser : « Malheur à eux, » dit l'Apôtre, « s'ils négligent la prédication de l'Évangile [1]. » La même parole qui fut dite à Pierre par le prince des pasteurs : « Si tu m'aimes, pais mes brebis [2], » s'adresse à chacun de ceux à qui un troupeau a été donné. Car, qu'est-ce que paître ses brebis, sinon les nourrir de la parole évangélique? Vous n'êtes pasteur, écrivait saint Jérôme, qu'à la condition d'être maître, et quelque sainteté que vous puissiez avoir d'ailleurs, il ne vous est pas permis de prendre le nom de pasteurs si vous ne pouvez instruire ceux que vous avez à paître, sans vous exposer à ce terrible anathème proclamé par la bouche du Seigneur : « J'enverrai la famine sur la terre, non une famine de pain, mais la famine de la divine parole. [3] »

Je ne finirais pas si j'entreprenais de parcourir en détail les ordonnances rendues par l'Église pour obliger de la manière la plus expresse tous les pasteurs des ames au devoir de la prédication. Nous nous contenterons de rappeler sommairement les paroles du saint concile de Trente : « Tous ceux qui gouvernent des Églises « paroissiales ou autres, ayant charge d'ames, à quelque titre que « ce soit, sont tenus de prêcher au moins chaque jour de dimanche « et fête solennelle ; il ne leur est permis de se faire remplacer que « dans les cas d'empêchemens légitimes. S'ils viennent à y manquer « l'espace de trois mois, ils encourent les censures ecclésiastiques [4]. »

Tous les Rituels, tous les Statuts synodaux sont uniformes sur ce point. Il n'en est pas un seul qui ne mette la prédication au premier rang des obligations pastorales. Tous avertissent les curés et leurs vicaires que le devoir qui leur est imposé dans cette partie du saint ministère n'est pas borné à la seule lecture des prières du prône. L'Église veut davantage : elle leur commande chaque dimanche une homélie sur l'Évangile du jour ou sur quelque point de foi ou de morale qu'ils aient composée ou préparée à l'avance, et qu'ils puissent prononcer de mémoire.

Le précepte que donne à cet égard l'Apôtre saint Paul à son disciple Timothée est formel ; et il regarde chacun des pasteurs en particulier : « Je vous le dis, » lui écrit-il, « au nom de Dieu et de « Jésus-Christ qui viendra juger les vivans et les morts, prêchez la

[1] I Cor., I, 17 ; IX, 16. — [2] Joan., XXI, 17. — [3] Amos., VIII, 11. — [4] Conc. Trid., sess. V ; de reform., cap. 11.

« parole sainte, prêchez à temps, à contre-temps; instruisez, exhortez, reprenez, sans vous relâcher jamais [1], » et tremblez qu'en présence du redoutable tribunal, vos peuples, délaissés par vous, ne vous reprochent votre négligence à leur donner d'utiles avertissemens qui les auraient entretenus dans leurs bonnes dispositions ou fait revenir de leurs égaremens, et ne vous rendent par là comptables de leur perte. La carrière est pénible, sans doute; mais quand nous ne parviendrions qu'à procurer du soulagement à une seule famille abandonnée, à ramener un seul homme pervers dans les sentiers de la vertu, à éteindre dans un seul cœur les fureurs de la vengeance, à préserver un seul malheureux du désespoir, à épargner enfin un seul crime à la terre, que faudrait-il de plus pour animer notre ardeur? Quelle ame honnête et chrétienne ne serait pas enflammée par une si encourageante perspective? nous aurions rempli notre vocation en nous rendant utiles à nos semblables; nous serions dédommagés de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices par leurs progrès dans le bien, autant que par la certitude de leur bonheur qui serait notre ouvrage. Pasteurs des peuples, vous êtes les Pères spirituels de vos ouailles; vous leur devez donc la nourriture nécessaire au salut de leurs ames. Jésus-Christ vous appelle la *lumière du monde*, pour en dissiper l'ignorance, et *le sel de la terre* [2], pour la purifier et éloigner d'elle la corruption du vice par les paroles de sagesse épanchées de notre bouche.

Vainement vous vous excuseriez sur votre peu de capacité, chacun n'étant tenu d'enseigner que *selon la mesure du talent qui lui a été donnée* [3]. La capacité qui vous manque, demandez-la *au Dieu qui délie les langues des enfans* [4], avec un ardent amour pour le salut de vos frères; vous serez à coup sûr exaucé; les paroles de la sagesse viendront sans effort se placer sous votre plume et sur vos lèvres; et celles-là, fécondées par la bénédiction du ciel, ne seront pas les moins éloquentes ni les moins efficaces. Pour instruire les peuples de manière à porter des fruits de vie, ce n'est pas une pénible contention de l'esprit qu'il vous faut; non, mais un fond de piété qui vous servira dans toutes les circonstances; mais les vives flammes de la charité qui supplée le génie ou qui le donne. Vous êtes Évangéliste, non pas un rhéteur; le ministre de la parole de Dieu, non un maître d'éloquence. S'il était vrai, toutefois, que vous fussiez absolument incapable de prêcher, et que vous méritiez

[1] II Tim., IV, 1, 2. — [2] Matt., V, 14; Ibid., 13. — [3] Eph., IV, 7. — [4] Jac., I, 5; Sap., X, 21.

d'être relegué parmi ceux que le Prophète appelle *des chiens muets,* ayez du moins le courage de renoncer à cet office de pasteur pour lequel vous étiez si peu fait, à moins que l'autorité supérieure ne vous y retienne.

On ne serait pas mieux fondé à prétexter l'embarras des affaires, même les détails de l'administration spirituelle et la longue durée des offices divins. Consultez l'histoire, et dites-nous si les Pères qui prêchaient tous les jours, et souvent plusieurs fois le jour, étaient moins occupés que vous; s'ils étaient moins adonnés aux œuvres de charité, au gouvernement de leurs vastes diocèses, eux qui trouvaient encore le temps de composer tant d'ouvrages qui nous étonnent et qui nous éclairent.

« On craint de fatiguer son auditoire par l'habitude d'être entendu. » Cette pusillanime assertion est démentie par l'expérience. Tenez-vous-en à une explication lumineuse et solide de l'Épître et de l'Évangile du jour; laissez aller votre cœur après vous être nourri l'esprit de ce que vos lectures et vos méditations ont pu vous fournir qui vous ait fait le plus d'impression à vous-même; et soyez bien assuré que chacune d'elles vous fournira un fonds d'instruction inépuisable, sans cesse renouvelé, et que jamais on ne se lassera d'entendre. Des instructions ainsi préparées n'alongent pas les saints offices. Au contraire, elles sont pour les fidèles un attrait de plus qui les y amène. Ils aiment à y retrouver la voix paternelle qui les dirige et les console. Le peuple des campagnes ne s'y méprend pas plus que celui des villes. L'un et l'autre savent bien apprécier la voix du père parlant à la famille rassemblée autour de lui; et ce ne sont pas ceux-là qui se plaignent d'entendre trop souvent celui dont ils connaissent les ardentes sollicitudes pour leurs plus vrais intérêts. Au reste, nous ne demandons pas, nous ne pardonnons même pas la prolixité des discours. Le devoir ne consiste pas à parler beaucoup, mais à bien parler; s'il y a du mal à être trop court, il n'y en a pas moins à être trop long. Là dessus point de règles générales : elles tiennent aux circonstances, à la nature du sujet, aux dispositions particulières de l'auditoire. Nous avons dans saint Augustin, saint Léon, pape, saint Bernard, dans saint Jean-Chrysostôme lui-même, des Homélies qui ne contiennent pas plus d'une page, d'autres qui forment des volumes et présentent des traités complets.

De la manière de prêcher.

Trois choses doivent concourir à rendre nos discours efficaces et persuasifs, dit saint Grégoire de Nazianze. D'abord, de la part du prédicateur, un esprit éclairé de la lumière de Dieu pour se bien pénétrer lui-même de toutes les vérités qu'il est chargé d'annoncer aux autres; ensuite, le talent de la parole pour les traiter avec dignité; après cela, de la part de l'auditeur, la docilité jointe à une grande pureté de cœur. Que quelqu'une de ces dispositions manque, nos discours sont sans effet; et c'est ce qui arrive tous les jours[1]. La conséquence qu'il tire de ces principes, c'est qu'il n'est pas permis aux pasteurs des ames de négliger aucun des moyens, même humains, que la Providence a mis à notre disposition. Or, on ne peut nier que l'éloquence de la prédication ne soit un de ces moyens et des plus puissans pour nous assurer cette confiance, cette docilité des peuples sans laquelle tous nos efforts seraient infructueux.

Le prédicateur est redevable à tous, a dit saint Paul[2] parlant de lui-même. Il doit donc travailler d'abord à se rendre clair et intelligible à tous, aux simples, aux ignorans comme aux plus savans, au pauvre comme au riche. La première qualité de l'orateur, c'est la clarté; rien de ce qui peut y contribuer ne doit être négligé par lui : ordre et développement du discours, sentences, élocution, prononciation. Qu'il faille de l'esprit pour le comprendre, son but est manqué. Sa parole doit avoir la clarté des rayons du soleil dont la lumière vient d'elle-même se présenter à tous les yeux. La perfection du genre serait sans doute qu'il pût réunir l'élégance à la clarté; mais, s'il fallait choisir et qu'il ne pût se faire entendre qu'aux dépens de l'élégance, mieux vaudrait être incorrect dans son style qu'obscur dans sa pensée.

Il doit donc s'étudier d'abord à bien connaître la portée de son auditoire. Pour les villes comme pour les campagnes, la première règle que tout prédicateur doit se proposer, c'est de ne parler que pour être entendu. Il faut à quelques-uns une nourriture plus substantielle; combien d'autres ne peuvent supporter que les alimens les plus simples! et n'est-ce pas le plus grand nombre? Combien de peuple au sein des villes! combien d'enfans à qui il ne faut que du

[1] *Discours sur les devoirs du sacerdoce*, dans la Bibliothèque choisie des pères grecs et latins, par M. N.-S. Guillon, t. VI, p. 121. — [2] Rom., XIV.

lait! « Si la Sagesse éternelle n'a pas dédaigné de venir sur la terre, « se couvrant des voiles de notre humanité, pour nous donner elle-« même les instructions de la vie céleste, est-il un prêtre, pour peu « qu'il soit animé de la charité de Jésus-Christ, à qui il puisse en « coûter pour s'abaisser à l'exemple du Sauveur des hommes, et qui « rougisse de se faire petit au milieu de ses frères, et d'imiter les « tendres soins de la nourrice pour les enfans qu'elle allaite. »

Le moyen que le discours soit clair, accessible à toutes les intelligences, c'est d'éviter qu'il soit vague et décousu, irrégulier, sans plan et sans méthode dans l'exposé des sujets qui traitent de la foi et de la morale. Qui ne fait qu'effleurer ses matières ne laisse point dans l'esprit de ses auditeurs d'impressions vives et durables. Attachez-vous donc à bien marquer votre plan : qu'il soit net et distinct. L'esprit, saisi dès l'abord de l'objet dont vous allez l'entretenir, se dispose à lui prêter une attention favorable. Que vos divisions naissent du sujet que vous venez d'annoncer; établissez-les de manière à ce qu'elles soient graduées, susceptibles de se prêter une force réciproque, toutefois avec la précaution de ne point trop les multiplier. On reproche avec raison à plusieurs de nos sermonnaires, tant anciens que modernes, ce laborieux échafaudage de divisions et de subdivisions que l'auditoire ne peut suivre qu'avec peine, et dans lesquelles l'orateur lui-même s'embarrasse trop souvent.

La clarté n'exclut ni la précision ni l'élégance, il y a une parure légitime et des ornemens convenables dont la vérité elle-même ne peut se passer. Ce n'est qu'en flattant l'esprit qu'elle parvient jusqu'au cœur. Il y a un milieu à tenir entre un genre d'éloquence recherchée, prodigue de fleurs, brillantée, comme parle saint Augustin, et le discours négligé, traînant à terre, qui tienne de la sécheresse de l'école. L'éloquence sacrée n'admet ni le défaut ni l'excès des ornemens. Belle de sa beauté mâle et naturelle, elle repousse le fard de l'artifice qu'elle abandonne à l'éloquence mondaine. On s'indigne d'entendre un ministre de l'Évangile, plus curieux de plaire que d'instruire, assaisonner de pensées subtiles, ingénieuses, les descriptions du dernier jugement, des peines des réprouvés, et répandre des fleurs là où l'Évangile lui met les foudres à la main, se complaire à cadencer ses périodes, à symétriser ses phrases, à jouer sur les paroles, là où il faut des gémissemens et tous les ressorts du pathétique. Ce qui est indigne de la chaire, c'est d'y paraître disputer un prix de rhétorique avec des tournures élégantes, et d'y faire sa cour à l'auditoire en s'étudiant à l'amuser.

Un autre vice non moins contraire à la dignité du ministère de la prédication, c'est le défaut de travail, la rudesse du style et la négligence de la composition. On paraît en chaire sans y être préparé. On oublie que Bourdaloue lui-même, ce savant et profond théologien à qui il eût coûté si peu pour improviser ses discours, répondait à ceux qui lui faisaient une sorte de reproche [1] *de ne point parler d'abondance :* J'ai trop de respect pour la parole de Dieu. C'est de plus un manque de bienséance et d'égards pour l'auditoire, qui ne manque jamais de s'en venger sur le ministre par l'amertume de ses représailles, quand il ne s'en venge pas sur le ministère lui-même par l'injustice de ses sarcasmes. Qu'arrive-t-il ? La sainte parole reste sans fruit. On la dédaigne, on la repousse; on néglige de s'instruire, et l'on vieillit dans une malheureuse ignorance. Malheur à ces pasteurs lâches, ennemis du travail, qui n'offrent aux oracles de l'Esprit saint que des organes sans vie et sans chaleur! Malheur à ces ministres infidèles qui, dégradant le sacré caractère dont ils sont revêtus, font méconnaître dans leur personne le titre auguste d'ambassadeur du Roi des rois. Or, tel est le défaut où tombent trop communément ceux qui se hasardent à parler sur toutes sortes de sujets sans préparation.

La préparation que nous demandons est celle qui résulte de la méditation du sujet fortement conçu à l'avance, supposant toujours les facultés naturelles sans quoi l'on ne peut s'engager dans le saint ministère et les études analogues faites antérieurement. « Il n'est pas temps de se préparer deux ou trois mois avant que de faire un discours public. Ces préparations particulières, quelque pénibles qu'elles soient, sont nécessairement très imparfaites, et un habile homme en remarque bientôt le faible. Il faut avoir passé plusieurs années à faire un fonds abondant. Après cette préparation générale, les préparations partielles coûtent peu, au lieu que, quand on ne s'applique qu'à des actions détachées, on est réduit à payer de phrases et d'antithèses; on ne traite que des lieux communs; on ne dit rien que de vague, on coud des lambeaux qui ne sont point faits les uns pour les autres; on ne montre point le principe des choses; on se borne à des raisons superficielles et souvent fausses; on n'est pas capable de montrer l'étendue des vérités, parce que toutes les vérités générales ont un enchaînement nécessaire, et qu'il les faut connaître presque toutes pour en traiter solidement une en particulier [1]. » Tels sont les préliminaires qui assurent au prédicateur

[1] Fénelon, *Dialogues sur l'éloq.*, 77, 78.

ce caractère de persuasion si facile à reconnaître dans sa personne, et qui se communique aisément à l'auditeur. Quant à la méthode de préparation qui consiste à charger péniblement sa mémoire de tous les mots d'un discours écrit, elle n'est pas ni sans inconvenance ni sans dangers. Outre le travail qu'il en coûte pour apprendre, on court le risque d'être quelquefois trahi par sa mémoire qui s'embarrasse et se perd dans ce mécanisme en quelque sorte artificiel ; l'orateur balbutie, il s'égare ou s'arrête, laissant son auditoire affecté de douloureuses sensations. Voyez d'autre part ces mémoires heureuses que rien ne déconcerte : ce n'est la plupart du temps qu'une leçon récitée sur le même ton du commencement à la fin. Il est bien rare qu'il y ait là de l'onction; rien qui vous remue, rien qui persuade et porte fruit.

Tout discours qui laisse l'auditeur froid et tranquille, qui ne l'émeut pas vivement, a beau être élégant et bien travaillé, il pourra plaire, mais il ne mérite pas le titre d'éloquent. De quoi s'agit-il dans le ministère de la prédication? D'inspirer l'horreur du vice et la crainte des jugemens de Dieu, de détromper l'homme de la vanité des biens terrestres, de dissiper l'aveuglement des passions qui l'enchaînent, de lui faire détester ce qu'il poursuivait avec une coupable ardeur, embrasser ce pour quoi il n'avait que de l'éloignement, de rompre des liens qui l'attachent, de l'arracher à lui-même, à des affections désordonnées dans lesquelles il mettait son bonheur et sa vie, c'est là tout l'objet et le triomphe de l'éloquence. Sans doute un tel changement ne peut être que l'ouvrage de la grace : à Jésus-Christ seul appartient l'honneur d'une semblable conquête. Qui penserait autrement et prétendrait obtenir la conversion des ames du seul charme de son talent, s'abuserait étrangement. L'insensé ! il *évacuerait* la prédication *de la croix* [1], en se rapportant à lui-même ce qui ne peut venir que de Dieu. Qui est-ce en effet, demande saint Augustin, qui nous porte à dire ce qu'il faut, et comment il faut le dire, si ce n'est celui-là seul dans la main de qui sont et nos personnes et nos discours [2]? Le prédicateur qui veut atteindre l'unique but proposé à notre ministère, qui est le salut des ames, doit commencer par » prier avec ardeur le maître « de la moisson, qui seul peut donner l'accroissement à la se- « mence [3], » pour qu'il daigne la féconder, et dans lui-même et dans les ames de ceux qui l'écoutent. De son côté, qu'il ne néglige rien de ce qui est en son pouvoir pour se ménager l'entrée de leurs

[1] I Cor., I, 17. — [2] *De Doct. Christ.* lib. IV, c. 15. — [3] Luc., X, 2.

cœurs, » en se reposant sur Dieu seul de tout le succès de ses efforts. Qu'il ne craigne pas de s'abandonner, mais avec sagesse, à tous les mouvemens de l'éloquence; mais la première condition pour les exciter dans les autres, c'est d'en être pénétré soi-même, c'est d'éprouver les sentimens que l'on veut faire passer dans ceux qui nous écoutent. Pourquoi voulez-vous que je pleure, si vous-même ne pleurez pas? Il faut sentir la passion pour bien la peindre; l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la nature [1]. Seulement ne confondez pas le faux pathétique avec le vrai : si l'éloquence profane le repousse, à plus forte raison la chaire de vérité. Point d'éloquence sans sagesse ; autrement ce n'est que pure déclamation.

La source de toute sagesse est l'Écriture sainte : « utile, nous dit saint Paul, « pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour « conduire à la piété et à la justice [2]. » C'est à cette source que doit puiser le prédicateur. Quiconque s'en est pénétré trouvera sans beaucoup d'efforts, dans ce réservoir inépuisable, de quoi fournir abondamment à l'invention, aux développemens et aux ornemens des sujets qu'il a à traiter.

Toute la religion, toute la science nécessaire à l'homme pour la vie présente comme pour la vie future, consiste « à connaître le « seul vrai Dieu et Jésus-Christ [3], » envoyé sur la terre par Dieu son Père, en éclairant son intelligence des lumières de la foi. Celui qui possède cette double connaissance, qu'a-t-il à désirer de plus? Or, où la trouver ailleurs que dans la sainte Écriture? « Qui est entré « plus avant que nos écrivains sacrés dans les profondeurs de ces « trésors de la sagesse et de la science divine qui n'ont été révélés « qu'à ceux à qui l'Esprit de Dieu lui-même a daigné les faire con- « naître [4]? » Non, il n'y a que les saints Évangélistes et les Apôtres de Jésus-Christ qui eussent le droit de dire : « Nous avons reçu l'Es- « prit qui est de Dieu, nous avons le sens de Jésus-Christ. [5] » Dans quelles circonstances les ministres du Seigneur sont-ils plus fondés à dire, avec l'apôtre saint Paul : « Nous sommes les ambassadeurs « de Jésus-Christ, » c'est lui, lui-même « qui exhorte, qui parle par « notre bouche [6], » que dans celles où ils empruntent à sa sainte Écriture, divinement inspirée, les paroles et les instructions que Dieu lui-même a bien voulu nous révéler? Il y a peu de fruits à

[1] Fénelon, *Dialog. sur l'éloq.*, p. 123, édit. de Paris, 1740. — [2] II Tim., III, 16. — [3] Joan., XVIII, 3. — [4] Rom., XI, 34; Col., II, 2, 1, 27; Eph. III, 4, 8, 9. — [5] I Cor., II, 12, 16. — [6] II Cor., V, 20.

attendre des leçons qui ne sont appuyées que sur les raisonnemens humains; mais ce qui se fonde sur l'autorité divine a une toute autre force pour gagner la confiance et pour subjuguer les résistances elles-mêmes, quand le prédicateur sait l'employer à propos et la développer de la manière convenable. C'était là la méthode des prédicateurs des temps apostoliques, ils s'étaient nourris de la substance des saintes Écritures, et cette science leur suffisait pour opérer des fruits merveilleux. Pour eux ce divin Livre suppléait à tous les autres. Ils n'avaient pas besoin de chercher ailleurs de quoi instruire toutes les conditions confiées à leurs soins, à commencer par les dernières de la société, par les ignorans et les enfans, à qui ils se prodiguaient avec non moins d'empressement qu'aux conditions les plus relevées. Avec le seul livre du Nouveau-Testament, ils étaient toujours assez éloquens, parce qu'ils y trouvaient tout ce qu'il nous faut connaître pour la science du dogme et de la morale. Il y a une infinité d'ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs, destinés cependant à instruire les enfans et les personnes du peuple et de la campagne, que la seule lecture des livres saints, et surtout du Nouveau-Testament, mettra en état de s'acquitter avec succès de leur emploi, et en qui cette lecture faite avec quelque soin suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science et de la facilité de parler; et saint Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fond, plus ils aient recours aux richesses de l'Écriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils n'ont pas par eux-mêmes, en appuyant leurs paroles de son témoignage, et qu'ils trouvent dans sa grandeur et dans sa force le moyen de croître et de se fortifier avec elle [1].

A l'étude des saintes Écritures il est également indispensable de joindre celle des saints Pères, qui en ont été les fidèles interprètes. Quelque matière que nous ayons à traiter, nous sommes assurés de trouver dans ces hommes admirables de quoi la remplir de la manière la plus solide et la plus instructive, non seulement pour les principes et les conséquences, les vérités et leurs preuves, les règles et leur application, mais les pensées et l'expression même dont elles doivent être revêtues. De telle sorte que l'orateur le moins riche de son propre fonds s'enrichit de ces généreux emprunts qu'il transforme dans sa propre substance. Et que l'on ne craigne pas, en se les appropriant, le reproche d'être plagiaire. Bien loin de là, ces richesses étrangères sont devenues pour nous

[1] *De Doct., christ.*, lib., IV, c. 5; Rollin, *Traité des études*, t. II, p. 626-627.

un patrimoine de famille dont nous pouvons user à discrétion. On ne verrait qu'avec peine un prédicateur préférer ses propres conceptions à celles que nous ont léguées ces hommes excellens à qui a été donné le privilége spécial d'éclairer après leur mort l'univers entier par leurs savans écrits, devenus le modèle de tous les âges.

Le prédicateur doit donc s'appliquer continuellement à la science de l'Écriture sainte et des Pères. C'est là qu'il apprendra toutes les vérités qu'il est chargé de répandre parmi les peuples; là, que de son cœur enflammé jaillira la lumière et la véritable éloquence. « Je « voudrais que les prédicateurs ne se contentassent pas de coudre « ensemble des passages rapportés. Je voudrais qu'ils expliquassent « les principes et l'enchaînement de la doctrine de l'Écriture. Je « voudrais qu'ils en prissent l'esprit, le style et les figures, que tous « leurs discours servissent à en donner l'intelligence et le goût. Il « n'en faudrait pas davantage pour être éloquent; car ce serait imi- « ter le plus parfait modèle de l'éloquence [1]. »

Sans négliger les histoires tirées de la Vie des Saints, qu'il ne les emploie qu'avec une sage réserve, omettant celles qui sont douteuses et contestées, rejetant absolument celles qui sont apocryphes ou ne seraient propres qu'à nourrir la curiosité. En fait de miracles et d'événemens extraordinaire, qu'il ait la précaution de n'alléguer que ceux qui sont bien prouvés, et d'où on peut tirer des règles de conduite plutôt que des sujets d'admiration. La chaire auguste de vérité n'admet rien que de vrai, de salutaire et d'efficace pour enflammer l'ardeur de la piété; rien que de saint et digne de Dieu. Évitons scrupuleusement toutes questions inutiles. Le champ de la philosophie chrétienne est assez vaste pour occuper à lui seul toutes nos méditations, sans y porter les recherches subtiles d'une métaphysique réservée à l'école, et des controverses qui n'apprennent rien à l'esprit et laissent le cœur à sec.

Quant à la manière de reprendre les vices, c'est là surtout que le zèle doit être tempéré par la sagesse et dirigé par la charité. C'est dans la plupart des situations une règle de prudence d'attendre le moment favorable pour éviter d'aigrir au lieu de corriger. La vérité se ferait difficilement jour à travers les orageux emportemens d'une passion aveugle. Laissez tomber cette première effervescence, ne l'irritez point par des reproches qui ne seraient point entendus. Surtout gardez-vous bien qu'aucun ressentiment personnel ne vienne se mêler à vos censures, ou ne se fasse soupçonner, ce qui

[1] Fénelon, *supr.*, c. 199.

entraînerait d'incalculables désordres et décréditerait infailliblement et le ministre et le ministère lui-même. Rien de plus utile que le ministère de la parole, rigoureusement limité à la censure générale des mœurs. Rien de plus dangereux que ce ministère s'il s'arrogeait le droit de la censure personnelle. On voit évidemment que l'esprit de parti, le fanatisme, la révolte, les animosités., les haines, la vengeance deviendraient, sous le nom de la religion, les fléaux de la société, si le poignard de la satire était l'arme de l'éloquence. Tout en faisant du vice une description propre à en faire concevoir une profonde horreur, évitez d'en tracer des portraits tellement applicables à tel ou tel individu, que l'on ne puisse le méconnaître ou s'empêcher de croire que vous ayez eu l'intention de le signaler. Ne vous permettez jamais de mêler à la gravité de vos discours de ces bruits populaires, ni aucune de ces expressions triviales indignes de se produire dans la pensée ou sur les lèvres du ministre de Jésus-Christ.

Parce que la foi est le fondement de la morale, et qu'il faut surtout commencer par connaître ce qu'il faut croire, le prédicateur ne manquera pas de se dresser à lui-même un ordre de vérités dogmatiques qui lui servent de fondement à l'exposition des principes de la morale. Point de meilleur guide à proposer dans ce travail que la méthode qui nous est indiquée par le catéchisme du concile de Trente, à savoir, l'explication successive des articles du Symbole, puis les sacremens, les commandemens de Dieu contenus dans le Décalogue, finissant par la Prière Dominicale et la Salutation Angélique. Ce cercle enferme tout ce qu'il y a de nécessaire à connaître sur le dogme et la morale. Par là vous aurez un enseignement substantiel, varié, sans cesse renouvelé d'une année à l'autre, et qui ne laisse rien à désirer ni pour l'instruction ni pour la curiosité des fidèles. Ils s'instruiront à cette école de tout ce qui concerne la vie et la doctrine de notre divin Sauveur, ses mystères et ses miracles, les obligations de la vie chrétienne, tout ce que nous devons de reconnaissance et d'amour au divin Maître qui a daigné nous appeler à l'admirable lumière de son Évangile et à la dignité d'enfans de Dieu.

Mais, avant tout, les pasteurs des peuples doivent vivre de manière que leurs troupeaux puissent reconnaître dans leurs personnes non seulement leurs guides, mais leurs modèles. Que leur propre vie soit la première leçon de leur ministère et que leur prédication soit confirmée par leurs œuvres. Quel opprobre pour le prêtre de Jésus-Christ si l'une allait être démentie par les autres! C'est à lui

que s'adresserait cette foudroyante parole du Prophète : « Malheur « à vous, docteurs de la loi, qui avez dans les mains la clef de la « science et qui, non contens de ne pas entrer vous-mêmes dans le « sanctuaire, avez empêché les autres d'y entrer[1], » par le scandale que vous leur avez donné. Que tout prêche dans sa personne, son langage, son maintien, jusqu'à son silence et sa réputation. Il est bien rare que l'Esprit divin repose dans les ames des auditeurs, quand il ne siége pas dans celle du prêtre chargé de les instruire. Il y a bien peu de fruit à espérer, dit saint Grégoire de Nazianze, de celui en qui l'Esprit de Dieu ne réside pas; souvent même il arrive que Dieu accorde à de saints prédicateurs dépourvus de talens ce qu'il refuse à des orateurs d'une haute renommée.

Le prédicateur n'apportera pas moins de soin à exciter et entretenir en lui la pureté d'intention dans l'exercice de son ministère. Son but (il ne doit jamais se lasser de l'entendre, et de se le dire à lui-même), son unique but est de travailler à rendre les hommes meilleurs moyennant les secours de la grace divine. Il ne l'a pas atteint, tant que son auditoire ne lui donne que des applaudissemens. Ce sont les pleurs, les gémissemens de la pénitence qu'il lui faut, non les acclamations et les témoignages de la faveur populaire. Quiconque cherche en prêchant les applaudissemens et la gloire de bien prêcher a déjà reçu sa récompense. Stériles pour lui comme pour ses auditeurs, ces vains applaudissemens ne doivent être recueillis par lui, comme ils l'étaient autrefois par saint Augustin, qu'avec un sentiment profond de douleur, que comme des amorces empoisonnées dont la vapeur subtile enivre et détruit tout l'effet de son ministère. Qu'il se tienne en garde contre les impressions de la vaine gloire; qu'il éloigne sévèrement de sa personne et de son discours tout ce qui en présente l'ombre; la recherche de l'érudition, l'affectation de traiter des sujets qui sortent de l'ordre commun, de produire des raisonnemens nouveaux, ou un langage auquel on ne soit pas accoutumé. Soyez utile, soyez solide, vous serez toujours neuf.

Je ne dirai qu'un mot de l'action nécessaire au prédicateur, laquelle se compose, dit l'Orateur romain, de l'attitude du corps, du geste, du ton de voix, et de la déclamation. Pour tout cela le meilleur guide c'est la nature. Le sentiment et l'onction, quand le cœur en est bien pénétré, dirigent sans étude les mouvemens du prédicateur, et donnent à la foi les inflexions convenables. Ici l'artifice

[1] Luc., XI, 52.

et le travail seraient pires que l'irrégularité ou l'absence même du naturel, pourvu néanmoins qu'il n'y ait dans l'action rien de choquant pour les yeux et les oreilles des auditeurs. Par exemple des cris forcenés, une gesticulation redoublée peuvent convenir au théâtre, mais doivent être sévèrement bannis de la chaire. Saint Jérôme et avec lui le bon goût et les bienséances ne permettent point à l'orateur sacré d'être un histrion ni un déclamateur [1]. (*Pastoral parisien* de M. de JUIGNÉ, archevêque de Paris, traduit librement par M. Guillon, évêque de Maroc.)

Objet des prônes, et principes sur leur composition.

Les objets ordinaires des prônes et des sermons sont d'abord les dogmes de la foi, que les peuples doivent savoir; ensuite les principes de la morale, auxquels ils doivent se conformer. On doit insister principalement sur les devoirs les plus essentiels du Chrétien, et sur ceux qui sont les plus importans relativement au plus grand nombre des habitans de la paroisse. Nous avons remarqué, dans le cours de ces instructions, un grand nombre d'objets sur lesquels les curés doivent de temps en temps instruire leurs paroissiens.

Les prônes et les sermons doivent avoir une juste longueur. Des instructions trop courtes auraient l'air de la précipitation, et annonceraient l'envie d'avoir promptement fini une tâche fatigante : des exhortations trop longues seraient plus préjudiciables encore, elles pourraient éloigner les auditeurs de la messe paroissiale, et leur inspirer du dégoût pour la parole de Dieu. Nous pensons que les sermons les plus longs ne doivent pas durer plus d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure, et que les prônes doivent être tels que la messe de paroisse entière, depuis le commencement de l'eau bénite jusqu'après le dernier Évangile, ne dure pas plus d'une heure et demie. C'est surtout aux jours où les besoins publics exigent que l'on permette au peuple de travailler, malgré la solennité, que les exhortations du pasteur doivent être très courtes.

La première qualité de tout discours est la clarté. On ne parle que pour être entendu, on doit faire en sorte de l'être de toutes les classes des auditeurs, des plus simples comme des plus instruits. Quelque mérite que puisse avoir un sermon, quelque solidité, quelque grace qu'il ait, s'il n'est pas compris parfaitement de tous ceux qui l'écoutent ; s'ils sont obligés de chercher ce que l'orateur a

[1] *De Hieron. epist. ad Nepotiam.*

voulu dire, le sermon est mauvais, et ne peut produire aucun effet.

De là résulte, pour le prédicateur, la nécessité de se proportionner à la portée de ses auditeurs. Le discours doit être plus relevé ou plus simple, selon la nature de l'auditoire. Celui qui exhorte les citoyens d'une ville peut jeter dans son discours plus d'ornemens: celui qui instruit les habitans grossiers de la campagne doit être plus uni et plus naturel. Et même dans la ville souvent le prône de la seconde messe doit être plus relevé que celui de la première, parce qu'il est d'usage assez ordinaire que les personnes d'un état supérieur y assistent, et que la première messe soit fréquentée seulement par les domestiques et par le peuple.

Le prédicateur doit aussi proportionner son ton à la nature du discours. Depuis la simple instruction familière jusqu'aux genres les plus élevés, il y a beaucoup de nuances. Le prône doit être d'un ton plus simple que le sermon de morale; le sermon, que le panégyrique d'un saint; le panégyrique, que l'oraison funèbre. Ce n'est pas ici le lieu de montrer ce qui constitue chacun de ces genres, d'expliquer en quoi consiste le ton qui leur convient, et de leur appliquer le principe général que nous venons d'exposer. Mais il n'est personne qui ne sente la nécessité de régler son style sur ce qu'il a à dire.

Une autre qualité essentielle du discours chrétien est qu'il soit solide et raisonnable. Il doit y régner un ton de vérité qui éclaire. Jamais rien de faux ou de hasardé, jamais aucune histoire apocryphe, ou même douteuse; jamais un raisonnement faux ou même faible n'y doit trouver place. La vérité dont nous sommes les ministres n'a pas besoin de l'erreur pour se soutenir. Elle rejette avec indignation tout mélange de fausseté; et le discours le mieux composé, le plus rempli d'ornemens et de sentimens, est indigne de la chaire évangélique, s'il n'est pas entièrement fondé sur la vérité.

Tout discours, pour atteindre son but, doit être composé avec ordre. Un sermon sans ordre, sans suite, décousu, ne frappe point les esprits, et n'y laisse aucune trace; mais lorsqu'il présente un ordre clair et méthodique, lorsqu'on aperçoit la suite et le rapport de ses parties, il fait une impression profonde et durable, et il se grave dans les esprits. Il faut cependant éviter cette affectation de divisions et de subdivisions subtiles, autrefois à la mode, qui exercent l'esprit au lieu de le reposer.

Quoique le discours doive être clair, quoiqu'il doive même quelquefois être simple et uni, il ne doit cependant rien présenter de bas ou de rampant. Les habitans même les plus grossiers de la cam-

pagne sentent parfaitement, par une sorte de tact naturel, quand un discours déroge à la dignité de la chaire évangélique. Il est une espèce d'éloquence naturelle, il est un genre d'ornemens simples, que, dans les discours les plus familiers, un prédicateur doit adopter. Un discours sans fleurs, sans graces, est froid et sec; au lieu d'attacher, il dégoûte et rebute l'auditeur. Mais la profusion excessive des ornemens et des fleurs est aussi répréhensible. Un prédicateur doit toujours avoir devant les yeux la gravité de son ministère, et ne permettre aucun ornement qui puisse y être contraire.

Les mouvemens de l'éloquence font encore une plus grande impression que les ornemens; l'orateur chrétien doit donc les employer : ils peuvent même produire de grands effets dans les discours les plus simples; mais on n'en doit faire usage qu'avec sobriété. Leur multiplicité nuirait à leur effet. C'est le défaut ordinaire des jeunes gens qui entrent dans la carrière du ministère de prendre pour de l'éloquence les véhémentes apostrophes, les menaces dures, tous les mouvemens violens. Qu'ils se persuadent que le ministère de la prédication étant un ministère de charité, son ton général doit être doux et paternel, que c'est par cette douceur qu'on s'insinue dans les esprits, et qu'on les touche; que lorsqu'il est nécessaire, ou de tonner contre les vices, ou de présenter les vérités terribles de la religion, ce doit toujours être avec un esprit de charité, et un ton qni annonce le vrai zèle, l'amour du prochain, et le désir ardent de son salut; enfin, que ce ton véhément, brusque et dur convient peu, surtout à la jeunesse, dont le mérite particulier doit être la modestie.

Les avis que nous venons de donner sur la composition des prônes et des sermons sont bien généraux et même vagues; mais en voici un très précis, auquel les ecclésiastiques chargés du ministère de la parole ne sauraient trop faire attention. Quoiqu'il soit utile de prêcher principalement contre les vices les plus communs et qui scandalisent le plus la paroisse où l'on prêche; quoiqu'il soit même quelquefois à propos de caractériser ces vices, afin que ceux qui en sont atteints puissent saisir et s'appliquer ce qui est dit, il est cependant de la dernière importance de ne point particulariser le discours de manière à faire reconnaître les coupables. Le prédicateur doit être sur ce point d'une circonspection si grande qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il a eu quelqu'un en vue. En agissant autrement, il scandalise son peuple dans l'acte même fait pour l'édifier; il pèche contre la charité, qui doit constamment être

l'ame de notre ministère; il abuse de ce ministère respectable en le faisant servir d'instrument à ses inimitiés ou à son faux zèle; il le compromet en s'exposant à l'animadversion des tribunaux qui veillent avec une exacte sévérité sur ce genre de prévarication. Il est de certains vices que l'on corrige mieux par d'autres voies que par celle de la prédication publique. Les moyens les plus doux, les plus prudens, sont toujours les plus conformes à notre profession.

Personne ne doit s'ingérer, même dans les paroisses de campagne, à prêcher sans préparation. Ceux qui croient avoir la facilité suffisante pour porter la parole sans s'y être préparés, sont constamment punis de leur présomption par la manière déplorable dont ils s'en acquittent et par le mépris de leur auditoire. Il se trouve cependant des personnes qui ont le talent de parler, et même bien, sans avoir écrit leurs discours. C'était la méthode de Fénelon, qui la recommande. Elle peut avoir effectivement des avantages. Les efforts que l'orateur est obligé de faire pour tirer de son fonds ce qu'il a à dire, donnent à son action une force et une impulsion plus grandes, qui peuvent faire une impression plus vive et réparer même avec avantage ce qui manque à la correction et à la pureté de l'expression. Mais il faut bien se garder d'imaginer que cette manière de prêcher ne demande aucune préparation. Elle en exige au contraire une très profonde, et le grand orateur qui prêchait ainsi, recommande à ceux qui voudront le suivre de s'y préparer avec soin. Il faut avoir longuement et profondément médité son sujet, avoir disposé dans son esprit toutes les parties de son discours, imaginé ses preuves, arrangé leur ordre, prévu les divers mouvemens propres à toucher. En un mot, excepté sur quelques parties de l'élocution qui viennent d'elles-mêmes à l'orateur qui a de la facilité et que la chaleur du débit amènera, cette méthode n'exige pas moins de préparation que la prédication qui se fait de mémoire. Au reste, nous devons avertir les jeunes gens qui entrent dans la carrière que cette manière de prêcher ne leur convient pas; qu'il faut pour y réussir avoir acquis l'assurance, la facilité de parler que donne l'expérience. Ils commenceront donc par écrire tous leurs discours avant que de les débiter. Ils pourront par la suite s'essayer par degrés à l'autre méthode de prédication, mais ils ne monteront jamais en chaire sans s'y être préparés.

Cette préparation, que l'orateur sacré doit faire de chaque sermon, exige elle-même des préparations antérieures. La première est qu'il possède parfaitement et les matières sur lesquelles il prêche, et les sources où il doit puiser les vérités évangéliques. Il doit

donc d'abord être instruit à fond des dogmes et de la morale : sans cette connaissance il court le risque de tomber dans des erreurs, de dire des choses ou fausses ou exagérées. Et comment pourrait-il développer, comme il convient, les vérités sacrées et les saintes maximes de la religion s'il n'en a fait une étude profonde et réfléchie.

Une autre étude aussi essentielle est celle de l'Écriture sainte; c'est dans cette source sacrée qu'il trouvera et les objets, et les motifs qu'il doit présenter au peuple, et qu'il puisera la solidité et l'onction nécessaires pour les exposer avec fruit. L'Écriture sainte est l'ame du discours chrétien. Les exhortations des saints Pères qui, après tant de siècles, sont encore l'objet de notre admiration et de notre vénération, n'étaient le plus souvent que des explications des Livres saints. En nourrissant ses sermons de cette sève divine, le prédicateur doit surtout avoir le plus grand soin que ses citations ou ses allusions soient justes et claires, et que l'Écriture sainte ne soit jamais ou détournée de son vrai sens, ou tirée avec force et difficulté à un sens douteux.

Les écrits des saints Pères doivent être aussi parcourus avec soin. Il n'est aucun dogme de la foi, aucun point de la religion, aucun principe de morale, aucun motif de vertu que ces grands personnages n'aient traité plusieurs fois, toujours avec solidité, et presque toujours, ou avec dignité, ou avec force, ou avec grace, ou avec action, suivant leurs différens génies. C'est dans la méditation de leurs immortels ouvrages que se sont formés les grands orateurs qui ont honoré parmi nous le ministère de la chaire, et spécialement le célèbre Bourdaloue. On ne doit pas se croire dispensé de cette étude, parce qu'on est chargé d'un genre de discours moins élevés. Les sermons des saints Pères étaient, pour la plupart, des discours familiers qu'ils faisaient à leurs peuples, et on y trouvera le modèle du ton que l'on doit prendre dans ce genre d'exhortation, comme de toutes les autres parties de la prédication.

A ces études principales, le prédicateur fera bien d'en joindre quelques autres. Il connaîtra les canons de l'Église, ces sources précieuses de la discipline où le dogme est affermi et la morale développée; mais il ne s'attachera qu'à ceux qui sont en usage dans notre temps et dans notre pays. Il s'instruira de l'histoire ecclésiastique qui lui offrira de grands exemples de toutes les vertus à donner à son peuple; mais il ne fera usage que de ceux qui sont bien constatés. Il lira les prédicateurs modernes qui présentent de

si beaux modèles; mais il distinguera ceux que leur solidité et leur goût pur élèvent au dessus des autres. Il étudiera sa langue pour ne rien dire d'inusité ou d'incongru; mais il se gardera de toute affectation.

La plus importante de toutes les préparations, celle qui doit occuper toute la vie du prédicateur, c'est que sa conduite soit toujours conforme à ce qu'il annonce. Quel fruit peut espérer le prédicateur dont les discours sont en opposition avec ses actions? Ce contraste, que les peuples ne manquent jamais de faire, décrédite ses discours, et malheureusement aussi nuit à la religion qu'il prêche. Au contraire, de toutes les exhortations, la plus efficace est celle de l'exemple. Les fidèles entrent à moitié convaincus au sermon d'un prêtre qu'ils révèrent; et ils sont facilement touchés lorsqu'ils voient que celui qui les exhorte l'est lui-même. Loin de la chaire de vérité tout ecclésiastique qui n'y monte que dans la vue des applaudissemens de son auditoire! Un orateur chrétien ne doit rechercher de gloire que devant Dieu, de succès que le salut des ames. C'est là le seul but digne de son sacré ministère; mais, pour l'atteindre, il doit employer tous les moyens que le zèle suggère et que la religion autorise. Il doit spécialement supplier le Père des miséricordes, qui tient tous les cœurs dans sa main, de toucher ceux de ses auditeurs. Paul plantait, Apollo arrosait, mais Dieu seul donnait l'accroissement [1]. (Le C. DE LA LUZERNE *Instructions sur le Rituel de Langres.*)

[1] I Cor., III, 6.

MAUVAIS RICHE.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LES RICHESSES.

Dives quum dormierit, nihil secum auferet; aperiet oculos suos, et nihil inveniet; apprehendet eum quasi aqua inopia, et nocte opprimet eum tempestas.

Lorsque le riche s'endormira, en mourant il n'emportera rien avec lui; il ouvrira les yeux, et ne trouvera rien; il sera surpris de la pauvreté comme d'une inondation, et il sera accablé de la tempête durant la nuit. (*Job.*, 27, 19, 20.)

Non proderunt divitiæ in die ultionis.

Les richesses ne serviront de rien au jour des vengeances. (*Prov.*, 14, 4.)

. *Qui confidit in divitiis suis corruet.*

Celui qui met son appui dans ses richesses, tombera. (*Ibid.*, 28.)

Melius est parum cum timore Domini, quam thesauri magni insatiabiles.

Peu, avec la crainte de Dieu, vaut mieux que les grands trésors qui ne rassasient point. (*Ib. C.*, 15, 16.)

Si dives fueris, non eris immunis a delicto.

Si vous êtes riche, vous ne serez pas exempt de péché (*Eccl.*, 11, 10.)

Domus quæ nimis locuples est annulabitur superbia.

La maison qui abonde en richesses se ruinera par l'orgueil (*Ibid.*, 21, 5.)

Omnes thesauros tuos in direptionem dabo.

J'abandonnerai vos trésors au pillage. (*Jérem.*, 17, 3.)

Argentum et aurum eorum non poterit liberare eos in die iræ Domini.

Leur argent et leur or ne pourra les sauver au jour de la colère du Seigneur. (*Sophon.*, 1, 18.)

Non potestis Deo servire et mammonæ.

Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu, l'or et l'argent. (*Matth.*, 6, 24.)

Sollicitudo seculi istius et fallacia divitiarum suffocat verbum; et sine fructu efficitur.

Les inquiétudes du siècle et l'illusion des richesses étouffent la parole, et elle ne porte point de fruit. (*Idem.*, 13, 22.)

Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. Væ vobis qui saturasti estis, quia esurietis.

Malheur à vous, riches, parce que vous recevez à présent votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. (*Luc.*, 6, 24, 25.)

Nihil intulimus in hunc mundum; haud dubium quod nec auferre quid possumus.

Nous n'avons rien apporté en ce monde; il est constant que nous ne pouvons non plus rien emporter. (*Tim.*, 6, 7.)

Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis : divitiæ vestræ putrefactæ sunt; et vestimenta vestra a tineis comesta sunt; aurum et argentum vestrum æruginavit; et ærugo eorum in testimonium vobis erit.

Pleurez, riches, poussez des soupirs et des cris dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous : la pourriture consume les richesses que vous gardez; les vers mangent les vêtemens que vous avez en réserve; la rouille gâte l'or et l'argent que vous cachez, et cette rouille s'élèvera en témoignage contre vous. (*Jacob.*, 5, 1, 2, 3.)

HOMÉLIE SUR LE MAUVAIS RICHE.

EXORDE.

Crucior in hac flamma.

Je suis tourmenté dans cette flamme. (*Luc.*, XVI, 24.)

Quels sont donc les crimes affreux, mes frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Écoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Évangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire était riche, dit Jésus-Christ; il était vêtu de pourpre et de lin; il faisait tous les jours bonne chère: du reste, moins attentif qu'il n'aurait dû aux besoins de Lazare qui languissait à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens; il en goûtait toutes les douceurs: Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation: nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence: nous contredirions même les intentions du Sauveur en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront

point de part dans son royaume : toute l'Écriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'Enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses ses yeux, digne de l'Enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui ; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener, par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Évangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée. C'est-à-dire l'innocence du monde exposée et condamnée : c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.* (MASSILLON, *sur le mauvais riche.*)

Dans le portrait du mauvais riche, peinture de la vie mondaine.

Il importe peu à notre instruction, mes frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et, tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules, ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égaremens, la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire : ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait, ou une figure ; la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avait donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche : *Homo quidam erat dives* [1]. Il semble que ce soit ici son premier crime : il était né heureux, *erat dives.* Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit

[1] Luc., XVI, 19.

pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem pauvre et dépourvu de tout; et que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité, où il avait depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avait acquis avec bassesse. Ce n'était pas ici un autre Zachée, qui sur la misère publique eût élevé une fortune monstrueuse; qui eût exigé pour lui-même les tribus dus à César; et qui ensuite à prix d'argent eût acheté un nom, et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que, descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité; le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches; il était riche, *erat dives;* il jouissait paisiblement du patrimoine de ses pères; libre d'ambition, exempt de souci, environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui était à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il était riche, *erat dives.*

En second lieu, il était vêtu de pourpre et de lin : *Induebatur purpuro et byssa.* La pourpre, à la vérité, était une étoffe précieuse : mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence; et qu'enfin, comme dit le Prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus.... plus quam fortitudo ejus* [1]. Son siècle ne connaissait pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états, où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connaît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage; et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre infortuné riche que, dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde,

[1] Is., xvi, 6.

vous excusez tant d'indécence et l'artifice de vos ajustemens. En un mot, ce riche était vêtu superbement; il aimait la splendeur et la magnificence : et dans la Synagogue, où le culte était encore sensible et grossier; où l'on croyait que la magnificence du temple toute seule, et l'appareil des sacrifices, honoraient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisait toute la majesté; où Dieu même ne s'était montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès était plus pardonnable que sous l'Évangile, où Jésus-Christ, pauvre et humilié, est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitait tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidie splendide;* mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; elle n'ordonnait pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Évangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étaient renfermés dans les promesses faites aux enfans d'Abraham, et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivait? Il ne se faisait pas de sa naissance, de ses grands biens, et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguait les temps et les jours, et, quoiqu'il vécût dans les délices, il savait, quand il le fallait, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère, *quotidie;* mais son revenu pouvait soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle était encore somptueuse et magnifique, *splendide :* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas : il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfans et l'héritage de ses ancêtres; ou qu'enfin, des entretiens dangereux, et des commerces de passion, remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en

lui ; il ne faisait pas l'esprit-fort, et ne croyait pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avait autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux patriarches : il ne regardait pas la croyance commune comme un préjugé vulgaire ; les superstitions des pharisiens, les erreurs des saducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiraient la Synagogue, ne lui faisaient pas conclure que la Synagogue elle-même n'avait rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion était une invention humaine : il offrait les sacrifices ordonnés : il pratiquait les ablutions prescrites : en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servait pas de ses biens pour corrompre l'innocence ; le lit de son prochain était pour lui inviolable : la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avaient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : et de la manière dont on nous parle de lui, c'était un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille, d'ailleurs essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à sa table les citoyens et les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oserait souvent condamner.

Or, mes frères, tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il était en effet, vous paraît-il fort coupable ? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avait prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et que cet homme est digne de l'Enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle ? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel ? *Ergone Jonathas morietur*[1] ? Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche ; cependant de quoi s'agit-il ? Venons au fond ; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Évangile. Il était riche ; il était vêtu magnifiquement ; il faisait bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non seulement il ne paraît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlais

[1] I Reg., XIV, 45.

comme un sage mondain, ce serait un modèle que je vous proposerais à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent? Un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer; on fait, ô mon Dieu! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs : on dit que voilà comme il faudrait vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes frères; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paraître dans l'Évangile se trouverait presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare; et du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurais d'abord qu'à répondre avec saint Paul qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *Nihil sum*[1]. L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique; et quoique y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute sa loi.

Mais, d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous plus coupable que lui. *Il y avait*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de sa table; mais personne ne lui en donnait*[2]. Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentimens même de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies et réduit à souhaiter des miettes pour

[1] I Cor., XIII, 2. — [2] Luc., XVI, 20, 21.

apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse, et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare était un mendiant public, *mendicus;* or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices, et que l'oisiveté bien plus que le besoin forme leurs plaintes et leur misère; en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre riche pouvait s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, était couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié aurait dû l'attendrir sans doute; mais du moins c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devait être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux, et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelque largesse; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant y eût eu plus de part que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnaître alors dans une chair tout ulcérée l'image des plaies honteuses que votre ame étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards en les laissant reposer sur un objet désagréable; ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de

délicatesse, que le réprouvé de notre Évangile par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnait pas même les miettes qui tombaient de la table, mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées; on se contente de remarquer qu'il les souhaitait, *cupiebat;* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées, mais seulement que personne ne les lui donnait : *Nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue semblait solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettent guère de descendre dans ce détail et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avait-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles de secourir ce mendiant; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu; il avait faim, et vous ne l'avez pas rassasié; il était malade, et vous ne l'avez pas soulagé; il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avaient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédaient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avaient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu; vous n'êtes plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles : vous avez fait du lieu de votre pèlerinage le lieu de vos délices; cette injuste félicité ne pouvait pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées; mais vos ris et vos joies se changent en grincemens de dents, et vos plaisirs d'un instant en des tourmens qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà son grand crime : une vie passée dans les plaisirs de l'abondance et dans la mollesse ; voilà ce qui l'a damné; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres

raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Évangile.

Vous en êtes surpris, mes frères? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des Chrétiens de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'Enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes? Ah! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle où les vertus qu'on exigeait étaient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu; un membre de Jésus-Christ crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'Évangile où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès crians et des plaisirs injustes et honteux!

Mais, mes frères, c'est une vérité du salut qu'un Chrétien ne peut être prédestiné que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes, si le Père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son Fils, si le membre porte des traits différens du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble, vous serez rejeté comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, et qu'on ne saurait assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne, de ne point soulever les peuples, de rendre à César ce qui est dû à César, de ne pas être un buveur et un homme de bonne chère, de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un samaritain et un ennemi de la loi? A-t-il borné là toutes ses vertus? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'est-il conformé au monde, lui qui n'était venu que pour le corriger et pour le reprendre? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que

le monde se réjouirait, mais que ses disciples ne prendraient aucune part à ces vaines joies et seraient dans la tristesse? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle : soyez du monde, soyez solitaire; à la cour ou dans le croître; consacré à Dieu ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant; et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes, vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignait autrefois que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortait, dit ce Père, à passer du côté des Chrétiens : Il est question de bien vivre, répondaient-ils : *Bene vivere opus est.* Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez? *Quid mihi præcepturus est Christus?* que je mène une vie exempte de blâme? *Ut bene vivam?* Je la mène depuis longtemps, je ne fais tort à personne, je ne souille pas le lit de mon prochain, je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam bene vivo; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie était criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs et qui défend les excès; mais si, sans la loi de Jésus-Christ, je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes frères, la situation de ces Chrétiens voluptueux et indolens, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes

de l'Évangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ, que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés, ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs ou de n'en être point, d'aller se délasser à un spectacle ou de s'en faire un scrupule, de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus est*, d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère; que voilà l'essentiel; qu'avec ces vertus on se sauve partout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo, quid mihi necessarius est Christus* [1]?

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet, dans un autre endroit : Leur conduite est irréprochable selon le monde; ils sont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parens; ils ne trompent pas leurs frères; ils sont fidèles dans leurs promesses; ils ne font point d'injustices; mais ils ne sont pas chrétiens : *Christiani non sunt.* Pourquoi cela? Les Chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, et vous nourrissez et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques; les Chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste; les Chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, et des objets de la vanité qui les environnent, et vous les aimez; les Chrétiens se font une violence continuelle, et vous vivez dans une indolence et dans une paix profonde avec vous-mêmes; les Chrétiens sont des voyageurs sur la terre, qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie, et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur; les Chrétiens rachètent le temps, qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur, et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente; les Chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe; voyez-vous les choses des mêmes yeux? En un mot, les Chrétiens sont spirituels, et vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt.*

[1] S. Aug. in Joan., XLV

Ah ! si pour être Chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérans, des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur ? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles ? Ce ne sont donc pas des désordres évités qui font les Chrétiens, ce sont les vertus de l'Évangile pratiquées ; ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes, c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié ; ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité, c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte. Toute vie qui ne peut pas mériter le ciel est une vie de péché ; toute vie qui n'est pas digne d'un saint est indigne d'un Chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction comme l'arbre mort et déraciné ; et l'Évangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. (Massillon.)

Dans la peinture du mauvais riche, on en voit la fin et la destinée.

« Or il arriva, continue Jésus-Christ, que ce pauvre mourut et « fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut « aussi, et il fut enseveli dans l'Enfer. » Quel nouvel ordre de destinées, mes frères ! Lazare meurt le premier, car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances ; le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs pour les attendre plus long-temps à pénitence. Mais enfin le riche meurt, car les grands biens nous attachent à la vie, mais il ne nous rendent pas immortels ; il est enseveli, *sepultus*, circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire, la pompe et la vanité paraissent jusque sur son tombeau ; on rehausse par des monumens superbes son néant et ses cendres ; mais son ame toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in Inferno*. Lazare meurt : son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture ; sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son ame glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portare-*

tur ab Angelis in sinum Abrahæ. Le riche meurt : tout Jérusalem en parle ; on loue ses vertus ; on vante sa magnificence ; ses amis le pleurent ; ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes ! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous ; nous ne le connaissons que par ses malheurs ; nous savons seulement de lui qu'il était riche, et qu'il est réprouvé. Sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui ; car les impies, dit l'Esprit saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été ; ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint ; et nati sunt, quasi non nati* [1]. Lazare meurt : on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu ; sa mort est obscure comme sa vie ; le monde, qui ne l'avait pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier ; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : « Car le corps des justes est enseveli dans la « paix, et leur nom vivra dans tous les siècles [2]. » En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les Anges dans le sein d'Abraham ; le riche meurt, et il est enseveli dans l'Enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes ! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paraissons sur la terre ? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité ? Or, mes frères, continuons l'histoire de notre Évangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein, *elevans oculos.* Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise ! c'est-à-dire que, pendant toute sa vie, il ne les avait pas ouverts une seule fois sur le danger de son état ; c'est-à-dire, qu'il ne s'était même jamais avisé de se défier que la voie où il marchait, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition. Car les pécheurs déclarés, les ames entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour et de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont

[1] Eccli., XLIV, 9. — [2] Ibid., 14.

vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avait pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors ! quels désirs de lui avoir ressemblé ! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas ! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer [1].

Oui, mes frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité le sein de sa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme, et que là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux comme le réprouvé dans notre Évangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge : vous vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer ; et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous qu'avec ses remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices, et êtes morte devant Dieu, et, du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même ame, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfans comme de sa

[1] Chrysol.

tendresse ; et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés pour consoler votre affliction, employés à le déshonorer, et ses enfans mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines ; ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur, que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu ; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit ou qu'on n'aime plus touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici, un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé, et une main invisible le repoussera loin de lui ; ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violens que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs, et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inséparable de leur être ; et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmenteront plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes frères, la violence de l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu, parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent ; mais l'ame une fois séparée du corps, ah ! tous ces fantômes qui l'abusaient s'évanouiront, tous ces attachemens étrangers périront ; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable, tous ses penchans, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvemens, tout son être se réunira dans ce seul amour ; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même ; éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pou-

voir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée! Le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé; voilà le sort qui nous attendait ; voilà les promesses qui nous étaient faites; voilà le Seigneur, seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourmens du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie; seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir! l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des Prophètes, les exemples des justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourmens, cette voix amère : « Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie. » Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avaient fait passer des momens si doux et si agréables ; ces talens éclatans qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez; on lui rappellera encore tous les biens de la

grace dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints et né au milieu d'un peuple fidèle ; vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne ; je vous avais donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations ; tous vos momens presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète ou par quelque événement public qui vous rappelait aux voies du salut ; je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété ; je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *Recordare ;* souvenez-vous-en : rappelez toutes les graces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah ! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore ; plus sa rage croît et augmente, et la plus douce occupation de son désespoir est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice ! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma ;* je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice, la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse, une soif ardente le dévore, il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvraient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes frères, et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante ; mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ; nous savons que des flammes éternelles allumées par la justice divine sont attachées à son corps, et qu'il souffre

tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir; nous savons que, dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée et renaissant sans cesse de ses cendres ; nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles; nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que, ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce désir affreux; nous savons que, lassée de blasphémer en vain contre l'auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes dont il avait été l'asile sur la terre; nous savons enfin que, dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point, et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées; nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des Livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes frères, avec un air déplorable de sécurité, disait autrefois saint Chrysostôme aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien! continuait cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité, écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que l'Enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie, hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse ; une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les ames simples et vulgaires, ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné qui ne vous redit que sa propre infortune et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu et qui sera peut-être votre demeure éternelle?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses qu'on lui fait

connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : « Il y a un grand abîme « entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici « vers vous ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du « lieu où vous êtes. »

Ainsi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs; des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées : plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire; l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens. Elle voudrait pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices; chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourmens affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource et recommencer tous les jours son supplice, telle est la destinée de l'ame malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines : « Père Abra- « ham, s'écrie-t-il, envoyez du moins Lazare dans la maison de « mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de « peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens : « car, si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront « pas. » Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! mes frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'Enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée qui corrompit la

première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son juge afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie, qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères, et qui vous avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, élève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et, détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ses rugissemens jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? que vous avez Moïse et les Prophètes, et de plus les préceptes de Jésus-Christ, et que si les vérités des Écritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule. *Habent Moysen et Prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un Ange qui viendrait vous parler de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie, vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes frères, vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigeaient pas l'hypocrisie des pharisiens, ni l'incrédulité des saducéens; ils en devenaient plus inexcusables, mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine,

c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Écritures; si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste serait inutile. *Habent Moysen et Prophetas. Si Moysen et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (MASSILLON.)

Punition de ceux qui vivent dans la mollesse.

Je me propose de combattre aujourd'hui ceux qui vivent dans la mollesse. Tant que le démon ne cessera pas de blesser les ames, de les asservir à ses voluptés impures, nous ne devons pas cesser de déployer les remèdes spirituels. Hier, nous les avons combattus par cette maxime de saint Paul: « soit que vous mangiez, soit que « vous buviez, agissez en tout pour la gloire du Seigneur. » Aujourd'hui c'est le maître de saint Paul que nous allons vous faire entendre; c'est Jésus-Christ lui-même qui vient, non pas seulement nous commander de fuir la mollesse, mais de châtier sévèrement ceux qui s'en rendent coupables. Tel est l'esprit de la parabole de Lazare et du mauvais riche; matière trop importante pour être effleurée. Je vais en mettre sous vos yeux toutes les circonstances:

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, « et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un « pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ul- « cères, qui eût désiré se rassasier des miettes qui tombaient de la « table du riche, mais personne ne lui en donnait, et les chiens « venaient lécher ses ulcères. »

Il y avait un homme riche. Bien que sa conscience eût à lui reprocher les crimes dont sa vie avait été souillée, il vivait exempt d'adversités et de chagrins. Pour lui, tous les biens coulaient comme de source. Nulle traverse, nulle disgrace; point de ces attaques brusques et violentes qui vont jusqu'à l'ame pour y porter la tristesse, ou, portant le désordre dans la santé, arrêtent le cours des prospérités mondaines. L'Évangéliste nous le donne à entendre par ces mots: «Il se traitait magnifiquement, et chaque jour pour lui « était un jour de fête. » Que sa vie eût été criminelle, je le conclus tant par son dénoûment, que par le mépris habituel qu'il affectait pour les pauvres. S'il traitait de la sorte celui qu'il voyait gisant sous le vestibule de sa maison, pouvait-il être plus compatissant pour les autres? Des yeux toujours fermés sur celui qui était à sa porte, accablé par ses infirmités autant que par sa misère, ne pouvaient guère s'ouvrir sur ceux qui souffraient loin de ses regards.

Qu'il eût été insensible une première fois, le même spectacle sans cesse répété devait à la fin remuer ses entrailles; mais non. Il le voyait chaque jour, et son ame, plus dure que les animaux féroces, n'en était point émue. Eh! que demandait Lazare? Pas autre chose que de ne pas mourir de faim. Il le demandait moins par sa voix que par son silence. N'en était-ce pas assez pour amollir ce cœur de rocher? Ainsi nous passons et repassons journellement près des pauvres; s'ils parlent, nous nous irritons; s'ils se taisent, s'ils cherchent à nous intéresser par le seul aspect de leurs souffrances, à peine ce langage si éloquent produit-il quelque légère impression sur nos cœurs de pierre. Lazare exprimait assez ses misères par la pâleur de son visage décharné. L'insensibilité du riche était donc le dernier degré de la cruauté et de la barbarie. Que dans une condition médiocre on n'assiste pas les pauvres, c'est un crime; combien ne devient-il pas plus grand, lorsqu'au sein de l'abondance de tout on les laisse mourir de faim! Passer une fois ou deux près d'un pauvre sans le soulager c'est de l'inhumanité; mais tous les jours fermer son cœur et ses mains sans que le sentiment de bonheur dont on jouit vous porte à vous attendrir sur le sort du malheureux qui manque de tout, c'est là surpasser en férocité les animaux mêmes les plus cruels. Et voilà pourtant l'homme qui vivait heureux, bien qu'il menât une conduite criminelle. Vous voyez ce navire si bien équipé, si chargé de marchandises, il a le vent en poupe. Vous l'admirez, il touche au naufrage. A côté de lui était un juste, un homme vertueux, et dans la plus extrême misère. Tel était Lazare; ce qui le prouve, c'est la manière dont il meurt, et sa courageuse résignation dans les maux. Quelle inégalité! Écoutez ce que dit le Prophète: « Malheur à vous qui êtes couchés pour « manger sur des lits d'ivoire, et satisfaire votre mollesse sur vos « couches criminelles; qui mangez les agneaux les plus excellens « et les veaux les plus engraissés; qui buvez le vin à pleines coupes, « qui vous parfumez d'huiles de senteur les plus précieuses. »

Reposer sur des lits d'ivoire? En dort-on mieux? Ah! quand vous allez vous étendre sur cette couche voluptueuse, si vous pensiez que d'autres n'ont pas eu, durant tout le jour, un morceau de pain, le cri de votre conscience ne viendrait-il pas troubler votre sommeil et vous reprocher une différence si monstrueuse entre vous et votre frère? Il vous faut une couche brillante? En voici une que je vais, moi, étaler sous vos yeux: c'est la couche non d'un particulier, non d'un général d'armée, c'est celle d'un monarque: en faut-il plus pour exciter votre ambition? et d'un monarque

fameux entre tous les rois de l'univers, celle du bienheureux roi David. Elle n'était point, celle-là, riche d'ivoire, d'or ou d'argent; sa parure, c'étaient les larmes dont elle était trempée; son plus noble ornement, la confession dont elle retentissait. « J'arroserai, « dit-il, mon lit de mes pleurs durant la nuit. » Autour de lui tout reposait plongé dans le sommeil; lui seul interrompait le silence des nuits par les gémissemens de sa douleur. Voilà le lit qui convient au pécheur. Un lit ainsi arrosé des pleurs de la pénitence n'a plus à craindre ni les traits du courroux céleste, ni les flammes de l'Enfer. Vous dormez, vous, sur un lit d'ivoire, échauffé par la vapeur du bain d'où vous sortez, et vous ne songez pas que durant le froid des nuits ce pauvre, couché sur une paille humide, mal défendu par le toit de chaume délabré qui le couvre, haletant, nu, gémit écrasé sous le poids de la souffrance et de la faim! Non, je n'en doute point, quelque dur que vous soyez, vous vous en voudrez à vous-même de vous permettre des superfluités qui contrastent si fort avec le dénûment de ce pauvre. Disciple de Jésus-Christ, vous marchez, dites-vous, sous ses drapeaux. « Le « soldat, vous répond l'Apôtre, ne s'ingère point dans les affaires « temporelles. » C'est la terre qui lui sert de lit, non l'ivoire; il ne se parfume point d'essences, il laisse ces vaines sensualités aux femmes perdues de débauches et aux hommes qui leur ressemblent. Parfumez-vous de vertus et non d'odeurs.

Rendu cruel par sa mollesse, par le luxe de sa table et de ses habits, le mauvais riche courait au châtiment, attisait de jour en jour le feu allumé pour son supplice, et se préparait des vengeances sans miséricorde.

Cependant le pauvre, près de lui, ne se livrait point au murmure ni à la plainte. Point de ces rapprochemens si communs dans la bouche de ceux qui souffrent: Ce méchant homme jouit d'une prospérité constante, inaltérable, tandis que moi, réduit à l'indigence sans l'avoir mérité, je manque même du nécessaire. Où est la Providence? y a-t-il une justice divine qui préside aux choses de ce monde? Blasphème impie, qui ne fut pas un moment ni sur ses lèvres ni dans son cœur; jugez-en par la récompense qui couronna ses vertus. S'il eût été le calomniateur de la Providence, il n'aurait pas eu l'honneur d'être porté par les mains des Anges dans le sein d'Abraham. Et pourtant que pouvait-il manquer au tableau de ses misères? Il est si pauvre qu'il n'a pas même de miettes à manger. Demandez ce que c'est que la pauvreté à ceux qui l'éprouvent. Déchiré par les souffrances aiguës que lui causent ses plaies

ulcérées que les chiens venaient lécher, il n'a pas même la force d'écarter ces importuns animaux; ce n'est qu'un cadavre animé par un reste de vie. Pas un ami, pas un parent, pas une ame charitable qui vienne ou l'assister dans son dénûment, ou le consoler dans ses douleurs. Et ce qui les devait rendre plus déchirantes encore, c'était le spectacle d'un voisinage si différent de la solitude où il vivait. Dans la maison du riche, affluence sans cesse renouvelée de parasites, de courtisans, de domestiques allant, venant, avec le bruyant désordre d'une joie excitée par l'ivresse. Il n'en était si près que pour mieux voir les licencieux emportemens; il ne tenait encore à la vie que pour sentir plus profondément ses maux; semblable au malheureux condamné à mourir de soif sur le bord d'un ruisseau qui fuirait de ses lèvres. Point sous ses yeux d'autre Lazare souffrant comme lui; et ne sait-on pas que c'est pour l'infortune quelque adoucissement d'avoir des compagnons? Ajoutez que, dans un temps où l'Évangile n'avait pas encore été publié, il ne pouvait puiser dans sa doctrine sublime les consolations que donne l'espérance de la résurrection et de l'immortalité. Il pouvait entendre les téméraires jugemens auxquels donnait lieu le tableau de tant de misères. Rien de plus ordinaire que d'accuser ceux qui souffrent, et de faire remonter l'accusation jusqu'à la Providence elle-même. « Si ce n'était pas un méchant homme, se « dit-on sans réflexion, Dieu ne le punirait pas. » Les amis de Job prétendaient expliquer de cette manière les disgraces du saint Patriarche. Les habitans de Milet en disaient autant de saint Paul, après son naufrage dans leur île; et parmi nous cette prévention a passé du théâtre dans le langage commun. Parce que Lazare est malheureux, on le suppose coupable; parce que ce mauvais riche est heureux, on croit que tout finit avec lui. On se demande s'il est bien vrai qu'au sortir de la vie, il y ait pour lui un châtiment à subir, comme si l'on pouvait en douter, sans manquer à la raison même. Quoi! dites-vous, après la vie, tout serait égal entre lui et le juste! mais d'abord, dès la vie présente, est-il bien vrai qu'il reste sans châtiment? Percez ces dehors qui le couvrent, ces essaims d'esclaves qui l'escortent; entrez dans le fond de cette conscience; soulevez ce poids énorme de péchés qui l'accablent; vous y allez voir les inquiétudes continuelles qui l'agitent; le trouble et les orageuses sollicitudes qui l'assiègent; vous y allez voir les remords secrets qui déposent contre lui, un juge incorruptible qui, de son tribunal rigoureux, dresse la sentence, des bourreaux qui l'exécutent par les supplices intérieurs qui le rongent et sans cesse lui reprochent

ce qui échappa aux regards des hommes, et n'a eu que Dieu seul pour spectateur. Ses plaisirs n'ont duré qu'un moment, sa souffrance est de tous les instans : voyez-le craintif, tremblant, soupçonneux, inquiet; il redoute jusqu'à des ombres ; tout lui fait peur, et ses domestiques et ses complices, et ceux mêmes qu'il ne connut jamais, et cette victime de ses séductions ou de ses orgueilleuses brutalités. L'image de ses crimes le poursuit, acharnée à ses pas, sur sa couche, à sa table, en public, en particulier ; elle erre sous ses yeux, elle s'attache à son sommeil : et tel que le fratricide, il traîne une vie fugitive et misérable. Vainement il essaie d'échapper à soi-même; partout il porte avec lui l'aiguillon brûlant qui le dévore. Il n'en est pas ainsi du Juste, même dès la vie présente. Il trouve, et dans sa conscience sans reproche, et dans l'espérance de l'avenir, une double source de voluptés pures ; tandis que le méchant, déjà châtié dès maintenant, est de plus tourmenté par l'effrayante expectative des supplices qui l'attendent après la vie. Oui, Lazare est couvert d'ulcères dans son corps; mais ce riche les porte ces ulcères dans son cœur, et des ulcères bien autrement hideux. Le premier vous semble malheureux ; vous vantez le bonheur de l'autre; mais attendez la fin. Si vous voyez un chef de voleurs allant impunément par les grands chemins, attaquant qui il rencontre, pillant, dévastant les campagnes, et portant le fruit de ses brigandages dans des lieux cachés où il entasse l'or, l'argent, les dépouilles précieuses qu'il s'est faites par le crime ; dites-moi, appelleriez-vous un tel homme heureux, parce qu'il a des richesses ? ou plutôt ne l'appelleriez-vous pas malheureux, à cause du châtiment où il court ? Pourtant on n'en a point fait encore justice ; il est libre; il ne s'est point présenté ni d'archers pour le saisir, ni de commissaire pour instruire son procès, ni même de dénonciateur qui l'accuse; il se livre à la bonne chère ; aux plaisirs, à la joie. Qu'est-ce donc qui détermine votre jugement à son égard ? appliquez-le ce jugement aux mauvais riches. Prononcez, non pas qu'ils sont heureux, pour ce que l'on voit; mais qu'ils sont malheureux, pour ce qui les attend : ajournez-les à ce redoutable jugement, à cette inévitable exécution qui se prépare, à ces ténèbres extérieures qui vont les envelopper. La justice humaine ne saisit pas toujours tous les coupables ; il n'en est pas un qui échappe à la justice divine, qui les réserve à une vengeance implacable et immortelle. (Saint JEAN-CHRYSOSTÔME.)

N'y a-t-il que les ames des justes qui soient après la mort emmenées par les Anges?

Non, toutes le sont, celles des méchans comme les autres. Nous en avons la preuve dans une autre parabole du Sauveur, où il est aussi question d'un mauvais riche. Celui-ci, fier de l'abondante récolte qu'il vient de faire, se disait à lui-même. « Que ferai-je? je «détruirai mes greniers, et j'en construirai de plus grands.» Il détruira ses greniers, et il le fait réellement. L'insensé! Ces greniers véritables qu'il songe à abattre, c'étaient les pauvres qu'il laisse mourir de faim, pour ne s'occuper que de constructions matérielles. Que lui répond le Seigneur? « Dans cette nuit même on te redemandera ton ame. » Et les Anges viennent aussi s'emparer de son ame, pour la traîner chargée de chaînes devant son juge, comme celle de Lazare pour l'accompagner dans sa marche triomphale... Vous m'interrompez pour m'applaudir: j'aimerais bien mieux votre silence que vos acclamations. Des éloges, des applaudissemens, si j'en rapportais l'honneur à moi-même, me deviendraient funestes, en m'inspirant une fausse gloire; votre silence me prouverait votre recueillement. Cette observation vous fait peine; je le vois, mais elle vous est utile et salutaire. Si le riche de notre Évangile n'avait rencontré que des censeurs qui l'avertissent de ses devoirs, et non des flatteurs qui l'encourageassent à les oublier, il ne gémirait point aujourd'hui dans les Enfers, condamné à d'affreux supplices et à d'inconsolables douleurs. Hélas! ce sont les mains de ces flatteurs imprudens qui ont attisé les feux dont il est dévoré. Plût au ciel que vos méditations habituelles et vos entretiens les plus familiers portassent sur ces vérités! C'est le conseil du sage : « Dans toutes vos paroles, « souvenez-vous de votre dernière fin, et vous ne pécherez jamais. Le « riche mourut aussi, et eut l'Enfer pour partage.» Arrêtons-nous sur ce mot. Que deviennent ces tables où l'argent éclatait, ces lits voluptueux, ces riches ameublemens, ces parfums et ces précieuses essences, ces flacons remplis d'un vin recherché, ces mets si délicats, ce nombreux domestique, ces essaims de parasites empressés de s'associer à son intempérance! Toute cette pompe tumultueuse, tout a disparu, tout s'est anéanti. A la place, un bûcher funèbre, un peu de cendre et de poussière; à l'entour, des pleurs, des gémissemens, mais stériles, mais impuissants; ils ne sauraient arracher à la mort la proie dont elle s'est saisie. Et voilà donc à quoi servent les trésors et la richesse! Il est parti du milieu de cette nombreuse maison: on l'en a fait sortir nu, tout seul, dépouillé, n'emportant

rien avec lui de tout ce vaste cortége auparavant attaché à ses pas, abandonné, sans secours et sans défense. Quoi! pas un de ces courtisans, naguère si assidus près de lui, n'a pu venir à son aide, le sauver du supplice qui l'appelle? Pas un. Enlevé à tout par une force souveraine, il est allé tout seul s'engloutir dans son épouvantable châtiment. Oh! combien il est vrai de dire que «toute chair «n'est que de l'herbe, que toute gloire humaine n'est que comme la «fleur de la prairie; l'herbe s'est desséchée, la fleur s'est évanouie: «il n'y a que la parole du Seigneur qui subsiste pour ne périr jamais,» dit le Prophète. La mort est venue, et tout s'est éteint; elle est venue le saisir comme au milieu d'un songe flatteur qui n'a plus rien laissé dans ses mains de ces richesses qui lui apparaissaient durant son sommeil. Elle l'a saisi pour ne le rendre jamais; tremblant, abattu, confus et sans parole pour demander grace. Bientôt vous l'allez entendre s'adresser au pauvre qui resta si long-temps sous le poids de l'indigence, et implorer comme une grace d'être admis à sa table. Comme les choses ont donc bien vite changé de face! On peut reconnaître à présent qui des deux fut le riche, qui des deux fut le pauvre. Le premier, vous l'avez cru riche, parce qu'il avait le masque de l'opulence; dépouillé de son personnage d'emprunt, il n'est plus à vos yeux que le plus vil, le plus malheureux des hommes. Il est si pauvre, qu'il n'a pas même en son pouvoir une goutte d'eau; qu'il est réduit à en supplier le bienfait, et qu'il le demande sans l'obtenir. N'est-ce pas là le comble de l'indigence? «Ayant levé les «yeux, Père Abraham, s'écria-t-il, ayez pitié de moi, envoyez-moi «Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, pour me «rafraîchir la langue.» Merveilleux effet de l'affliction! Tant qu'il fut près de Lazare, il le dédaignait, il passait outre; aujourd'hui qu'il en est loin, il l'invoque. A ces côtés, il était sans yeux pour le voir; aujourd'hui qu'il en est à une distance si reculée, il dirige vers lui ses regards supplians; et dans quelle intention? Peut-être il lui était souvent arrivé de se dire à lui-même: A quoi bon la vertu, la religion? J'ai tous les biens en abondance. Ce pauvre vertueux voit tous les maux fondre sur lui; à quoi sert de lui ressembler? C'est là le langage qui se répète journellement. Pour réfuter ces objections, le voilà lui-même qui vient nous apprendre qu'il y a un lieu où l'injustice est châtiée, un autre où la vertu et la religion reçoivent la récompense due à leurs sacrifices. Dieu permet qu'il soit le témoin de sa félicité pour aggraver, par ce spectacle, le poids du châtiment qu'il subit. Ainsi, après qu'il eut chassé Adam du Paradis, il l'établit dans une contrée voisine, afin que l'aspect du

lieu de délices d'où il était banni, lui rendît plus amer le sentiment de sa perte. J'avais mis à ta porte Lazare, pour que son exemple te formât à la vertu, et que sa misère te ménageât l'occasion d'exercer ta bienfaisance : tu l'as dédaigné; qu'il soit désormais l'instrument de ton supplice. Leçon éloquente qui nous instruit que tous ceux que nous aurons méprisés seront mis sous nos yeux pour être nos accusateurs. Le crime du mauvais riche, à l'égard de Lazare, quel fut-il ? Fut-ce d'avoir dérobé ses biens ? Il n'en avait pas. Mais seulement de n'avoir point partagé ses biens avec lui. Tout son crime fut de manquer de miséricorde. A quelles vengeances ne doivent donc pas s'attendre ceux qui auront été les ravisseurs du bien d'autrui ? Là, il ne sera besoin ni d'enquêtes, ni de témoins, ni de dépositions, ni de procédure. Les seuls faits formeront l'acte d'accusation. Voilà, sera-t-il dit, l'homme et ses œuvres. Après tout, ne pas faire l'aumône au pauvre, c'est en être le ravisseur. Cette proposition vous étonne. C'est l'Écriture qui le déclare. « Ne dépouillez pas, nous dit-elle, le pauvre de l'aumône, qui est sa vie. » Or, dépouiller, c'est ravir. Apprenez donc que toutes les fois que vous refusez l'aumône, vous en serez puni, comme d'autant de vols faits au pauvre. Vos richesses ne sont pas à vous, quelle que soit la source d'où elles vous viennent. Dieu les a fait parvenir dans vos mains, non pour être employées aux plaisirs de table, au luxe des habits, à la mollesse, mais pour être distribuées dans les mains des indigens. Vous n'êtes que dépositaire. En gardant pour vous par delà le nécessaire, vous devenez un dépositaire infidèle, vous dérobez au pauvre un bien que la Providence avait mis dans vos mains pour les besoins du pauvre ; si vous avez reçu davantage, ce n'est pas pour vous, c'est pour lui.

Il n'est pas indifférent de remarquer pourquoi Lazare est porté dans le sein d'Abraham plutôt que de tout autre juste. C'est pour rendre plus sensible la bienfaisance que ce saint patriarche exerçait envers les étrangers, par son opposition avec la dureté du mauvais riche à l'égard du pauvre. Abraham allait à la découverte des étrangers qu'il invitait à venir se reposer sous son toit hospitalier, ce qui lui valut l'honneur de recevoir des Anges à sa table sans les connaître; en quoi il avait bien de mérite; il ne fallait pas un si grand effort de générosité pour faire le plus honorable accueil à de semblables hôtes, quand on les connaît pour ce qu'ils sont. L'homme le moins libéral deviendra prodigue, quand il est question de recevoir un grand seigneur; mais Abraham ne voyait en eux que des hommes, et ne les en recevait pas moins avec le plus vif empres-

sement. Ce qu'il y a de beau, d'héroïque, c'est, à l'exemple d'Abraham, de courir au devant des étrangers, des pauvres les plus abjects, les plus repoussans sans s'embarrasser d'où ils viennent, qui ils sont. Ce pauvre qui vous demande l'aumône, il est pauvre, ne lui en demandez pas davantage ; il a faim, c'en est assez; fût-il le plus méchant des hommes, donnez-lui à manger. Jésus-Christ vous l'ordonne par ces paroles : « Soyez semblable à votre Père céleste » qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchans, et pleuvoir « sur l'injuste comme sur le juste. » Le cœur du miséricordieux est un port ouvert à tous ceux qui font naufrage, bons ou mauvais, n'importe. A quoi bon ces inquiètes recherches, si tel homme qui vous demande l'aumône l'a mérité? Il est pauvre, il est battu par la tempête de l'adversité ; ne lui fermez pas le port de la miséricorde. Dieu nous dispense de ces pénibles soins. Il ne vous dit pas de commencer par lui faire subir un interrogatoire sur ses mœurs et sa conduite. Soyez son bienfaiteur, vous n'êtes pas son juge. S'il fallait aller aux informations pour ne donner qu'à ceux qui le méritent, nous risquerions de n'en jamais trouver; mais, en donnant indifféremment et sans choix, les bons compenseront pour les mauvais, et nous mériterons nous-mêmes de rencontrer, comme Abraham, des Anges à qui distribuer nos largesses.

« Père Abraham, s'écrie le mauvais riche, ayez pitié de moi et « m'envoyez Lazare. » Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à Lazare lui-même? par une secrète honte qui lui fait craindre que ce pauvre n'eût conservé le ressentiment du passé. Il en était incapable sans doute. Mais on juge les autres par soi-même; et parce que l'on fut impitoyable à leur égard, on ne croit plus pouvoir compter sur leur commisération.

« Mon fils, lui répond le patriarche, vous avez reçu vos biens « durant cette vie ». Arrêtons-nous sur la sagesse et la bonté de cette réponse. Abraham ne lui dit point : Cœur barbare, cœur insensible et dur, après tous les maux que tu as fait endurer à ce pauvre, tu viens nous parler de clémence et de pitié; tu viens demander grace? Non, le sage nous le dit : « N'accablez pas l'ame « qui est dans l'affliction. » Il a bien assez de ses tourmens sans insulter encore à son malheur. (Saint JEAN CHRYSOSTÔME.)

Les demandes du mauvais riche refusées.

Le mauvais riche demande deux graces à Abraham ; toutes deux lui sont refusées. La première est pour lui-même : « Envoyez-moi

Lazare; » la seconde pour ses frères. Elle lui sont refusées, la première comme impossible, la seconde comme superflue. Donnez-moi, mes frères, tout votre recueillement.

Lorsque l'on fait subir la question à un homme prévenu d'un grand crime, on accourt, empressé de voir le juge et l'accusé, d'entendre sur quoi portera l'interrogatoire, ce qui sera répondu. Pourriez-vous apporter à cette cause un moindre intérêt? Que va dire ici l'accusé? que demande le riche de notre Évangile? que répondra le Juge, qui est la justice même, siégeant ici et parlant par la bouche d'Abraham? Le saint patriarche n'en est que l'interprète. Comme dans nos tribunaux humains, où il s'agit de prononcer sur un vol ou sur un meurtre, la loi appelle un magistrat subalterne, à qui elle donne commission de recueillir les interrogations et les réponses, parce qu'elle croirait déroger à la dignité du juge en le mettant en présence de l'accusé, de même ici, ce n'est pas le Seigneur en personne qui préside, mais Abraham qui fait l'office d'intermédiaire; c'est lui qui est l'organe du souverain Législateur et proclame l'oracle du ciel. Aussi le riche n'aura-t-il rien à opposer à une telle autorité. Prêtez-lui donc une oreille attentive.

C'est pour la plupart des hommes un sujet de scandale de voir le crime heureux ici-bas et le juste malheureux. Un partage aussi inégal fait murmurer contre la Providence; notre parabole en est l'apologie. Si le méchant prospère, si l'homme vertueux est opprimé, ce n'est que pour un temps; viendra un autre ordre de choses où la récompense et le châtiment auront leur tour. Riches et pauvres, soyez donc attentifs. Imprimons tous cette parabole au fond de nos cœurs, et nous ne verrons dans les prospérités comme dans les afflictions de ce monde que des ombres vaines et sans réalité, telles que ces images tracées sur le bois et sur la pierre, dont l'aspect n'excite en nous ni jalousie ni mépris pour les objets qu'elles représentent.

« Je vous conjure et vous supplie, père Abraham, d'envoyer « Lazare dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères, afin qu'il « leur annonce ce que je souffre, et qu'ainsi ils ne viennent pas « dans ce lieu de tourment. » Après qu'il n'a pu rien obtenir pour lui-même, il demande pour les autres. Comme le châtiment l'a rendu humain et sensible! Naguère, il n'avait que du mépris pour Lazare, qui était sous ses yeux; maintenant, il s'intéresse pour d'autres, qui sont loin de ses regards; il voudrait prévenir les maux qui les menacent; il demande que Lazare soit député vers cette

maison de son père, où sa vertu fut si noblement exercée; qu'on le voie triomphant là où on l'a vu combattant; que les mêmes yeux qui furent témoins de ses souffrances portées à l'extrême, contemplent la gloire qui les a remplacées, et que l'on apprenne donc que tout ne finit pas avec la vie. Abraham répond : « Ils ont Moïse et les « Prophètes; qu'ils les écoutent. » Vous êtes sensibles à l'état de vos frères, l'êtes-vous autant que Dieu qui les a faits, que Dieu qui leur a ménagé cette foule de maîtres chargés de les instruire, de les diriger, de le reprendre? A quoi le riche réplique : « Non, père Abraham; « mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils le croiront. » Tel est le langage que l'on tient dans le monde; les voilà ces mêmes hommes qui nous disent : Qui est revenu de l'autre monde? où sont les morts que l'on ait vus ressuscités? qui est venu nous raconter ce qui se passe dans les Enfers? C'étaient là les propos qui se tenaient journellement dans la maison du riche, au temps de ses prospérités, et il avait bien ses raisons pour demander que l'on envoyât à ses frères quelque mort ressuscité. Quand on lui citait nos saintes Écritures, il s'en moquait; il ne répondait que par le sourire du dédain; il se persuadait que tout cela n'était que des contes en l'air, et supposait ses frères, à cet égard, dans les mêmes sentimens que ceux où il avait été lui-même. Ils ne croient point à l'Écriture; mais à la voix d'un mort ressuscité ils se rendront; plus de matière à plaisanterie, plus de moyen d'être incrédule. Que répond Abraham? « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiront pas quand « quelqu'un des morts ressusciterait. » Les Juifs l'ont bien prouvé : ils ont vu Lazare ressuscité, et ils cherchaient à le faire mourir; ils ont vu, à différentes fois, des morts ressusciter à la voix des Apôtres, et ils n'ont pas cessé de persécuter les Apôtres.

Et encore, en quoi l'autorité d'un mort qui ressusciterait serait-elle plus recevable que celle des Écritures et des prophéties? Ce ressuscité ne serait toujours qu'un mort subordonné à la volonté de Dieu; mais l'Écriture, elle est la parole de Dieu lui-même. Un mort ressuscité, un Ange même, descendu du ciel, équivaudront-ils jamais au maître des Anges, au souverain dominateur des vivans et des morts?

Des morts sortiraient du tombeau, je ne vois pas ce qu'y gagneraient ceux qui demandent à les voir. Jugez-en par ce qui se passe dans les tribunaux humains. Les incrédules ne croient pas à l'Enfer, parce qu'ils ne le voient pas; c'est une vérité qui ne se manifeste qu'aux yeux de la foi; mais les tribunaux où la justice humaine

prononce ses arrêts, où, chaque jour, elle ordonne que tel sera conduit au supplice; que les biens de tel seront confisqués; que tel autre sera condamné, soit aux mines, soit au feu, n'importe à quel genre de torture, on les a sous les yeux : les malfaiteurs, les pervers, les scélérats entendent ces arrêts, voient ces exécutions; en deviennent-ils meilleurs? Ils se rassurent, et continuent leurs déréglemens, parce que ce n'est pas eux qui ont été atteints par les mains de la justice. Mais je vais plus loin. Combien de fois, atteints eux-mêmes par la loi, mais échappés au supplice et sauvés des cachots, combien de fois n'en a-t-on pas vu risquer les mêmes aventures et enchérir sur leurs crimes passés! Ne cherchons donc pas à entendre de la bouche des morts ce que les Écritures nous apprennent tous les jours avec encore plus d'autorité.

Si le témoignage d'un mort ressuscité eût pu être si profitable aux vivans, Dieu, qui ne l'aurait pas ignoré sans doute, n'aurait pas manqué de leur en ménager la ressource, lui qui a tant fait pour notre bien. S'il avait fallu que les morts ressuscitassent pour venir nous raconter ce que devient l'homme après sa mort, l'impression de ces apparitions, affaiblie avec le temps, on aurait fini par s'en moquer. Ajoutez que le démon en aurait aisément profité pour introduire parmi les hommes de fausses doctrines, ou bien en subornant des imposteurs qui se seraient prétendus morts, ensevelis, puis ressuscités, illusions qui n'auraient pas manqué de trouver des dupes. Car si, maintenant que rien de pareil n'existe, les images des morts, retracées en songe, ont trompé plusieurs personnes et causé leur perte, à plus forte raison si c'eût été une vérité certaine et reconnue parmi les hommes que plusieurs morts soient revenus à la vie. Dans ce cas, le démon, cet artisan de crimes, n'aurait pas manqué d'employer toutes les manœuvres imaginables, pour abuser la crédulité. Du temps où il y avait des Prophètes, ne l'a-t-on pas vu susciter de faux prophètes, opposer de faux apôtres aux Apôtres, de faux Christs à Jésus-Christ, quand il était sur la terre, des dogmes impies à la doctrine du salut qui nous fut prêchée, et semer en tous lieux l'ivraie à côté du bon grain? Lui en eût-il coûté davantage, non pas sans doute, pour opérer des résurrections réelles, mais pour en contrefaire? La divine sagesse a bien mieux servi nos intérêts, en ne permettant pas que des morts revinssent. Elle veut que sa parole, énoncée dans les Livres saints, soit pour nous un oracle plus sûr que tout autre témoignage; et, s'il nous faut des miracles, n'en a-t-il pas fait assez,

et de plus éclatans que ne serait la résurrection des morts, en arrachant l'univers tout entier au tombeau de l'erreur et du péché, en établissant le règne de la vérité, en nous environnant de tous les témoignages de la Providence? (Saint JEAN CHRYSOSTÔME.)

Péroraison.

Lisez-les donc ces Livres saints, mes frères; commencez par là toutes vos journées, et par là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Évangile. Hélas! mes frères, si vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordre, est une vie criminelle et digne de l'Enfer; nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usait point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son ame et n'être pas disciple de Jésus-Christ; ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Évangile, les premiers fondemens de la doctrine du salut.

Et au fond; dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez né, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée? Nous paraissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel que le regret d'en avoir joui? Quoi! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier, par des tourmens indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paraîtrait-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices et dans l'oubli de Dieu; vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit avec surprise s'évanouir ce vain fantôme de félicité, qui amusait ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout dis-

paraître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir, durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes frères; apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que, méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables. Ainsi soit-il. (Massillon.)

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Pages.

Réflexions théologiques et morales sur ce sujet. 1
Marie, la plus pure des vierges, malgré toutes les raisons qui semblent l'exempter de la purification, s'y soumet avec la docilité la plus parfaite. 7
Marie, en obéissant exactement, littéralement et sans restriction à la loi de Moïse, nous offre le modèle le plus parfait de la fidélité avec laquelle nous devons accomplir et observer nous-mêmes la loi de Dieu. 13
Marie se soumet à la loi, non seulement avec un cœur docile, simple et fidèle, mais encore avec un cœur généreux et héroïque. 18
Marie offre, non seulement Jésus-Christ dans le temple, mais elle s'offre elle-même à Dieu avec Jésus-Christ, et dans l'esprit de Jésus-Christ. 24
Marie, en se soumettant à la loi de la purification, nous a appris que notre premier devoir à l'égard de Dieu est d'obéir à ses lois; elle nous rappelle, en second lieu, en soumettant son Fils à la loi de la présentation, le devoir de la reconnaissance qui rapporte tout à Dieu. 29
Marie, en se confondant avec les femmes de la terre par une cérémonie humiliante, dont sa virginité et sa maternité même semblaient la dispenser, nous apprend ce que nous devons à la loi de Dieu. 34
Marie, honorée par la loi, nous enseigne quelle sera notre récompense si nous n'agissons que d'après elle. 40
Divers passages de l'Écriture sur ce sujet. 46

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. 48

Siméon nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie. 50
Anne nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits. 55
Marie nous apprend à nous immoler avec Jésus-Christ par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté. 59
Offrande de Marie. 63
Obéissance de Marie opposée à la désobéissance d'Ève. 65
Péroraison. *Ib.*

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. 67

Marie confond notre orgueil en obéissant à la loi. 69
Marie confond notre lâcheté en surmontant toutes les difficultés de la loi. 79
Le Sauveur et sa sainte Mère nous apprennent combien nous devons être soumis à la loi de vérité qui nous règle. 87
Siméon et Anne nous apprennent quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne, et comment nous devons résister à la loi du péché qui nous tyrannise. 94
Péroraison. 100

Pages

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. 103
Quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu? 104
Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu? 116
Jésus Christ, dévoué et consacré au Seigneur, nous donne la science de Dieu. 127
Jésus-Christ, offert et immolé pour nous, nous donne la science de nous-mêmes. 139
Péroraison. 146

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE. 147
Marie nous apprend à observer la loi à la lettre. 149
Marie nous enseigne à observer la loi selon son esprit. 161
Marie, en offrant Jésus-Christ dans la purification, nous montre un esprit de fidélité. 169
Quel sacrifice Marie fait pour nous en qualité de mère d'un Dieu Sauveur. 178
Péroraison. 185

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Réflexions théologiques et morales sur ce sujet. 187
Si Marie n'a pu parvenir à la gloire qu'en marchant dans la voie des humiliations de Jésus-Christ, elle n'a pu de même mériter la félicité dont elle jouit dans le ciel qu'en partageant les souffrances de son Fils. 192
Après avoir parcouru une longue carrière d'humiliations et de souffrances, il était juste que Marie la terminât par une fin glorieuse. 198
Marie, dans le tombeau, n'en éprouve pas la corruption : second degré de gloire dont Jésus-Christ récompense ses vertus. 203
Jésus-Christ dédommage Marie de ses humiliations dans le temps, par la gloire dont il la couronne dans l'éternité. 209
Marie, assise à la droite de son Fils, qui lui communique par amour la puissance qu'il s'est acquise par ses mérites, y partage en quelque sorte son autorité avec sa gloire. 213
Cette éclatante et glorieuse assomption fait non seulement le triomphe de Marie, mais encore celui de l'Église. 219
Il ne suffit pas d'admirer le triomphe glorieux de Marie, il nous faut comme elle tendre au bonheur du ciel; et nous ne pouvons y parvenir que par la pratique fidèle des vertus dont elle nous a présenté le modèle. 224
Divers passages de l'Écriture sur le mystère de l'assomption. 230

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. 232
L'amour divin dépouille Marie de sa mortalité. 234
Marie, mère du Christ, était vierge. 239
Marie est vierge, elle est mère de Dieu : le Verbe est né d'*elle* et non pas seulement en *elle*. 240
Marie a été vierge dans son enfantement. 242
Pourquoi il convenait que la Mère du Verbe, quoique vierge, fût néanmoins mariée. 243
Merveilles que la sainte virginité opère en Marie. 244
L'humilité couronne Marie. 247
Péroraison. 251

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. 254
L'usage que la sainte Vierge a fait de la vie. 255
L'usage que la sainte Vierge a fait de la mort. 261
L'amour a fait mourir la sainte Vierge, il a fait aussi la gloire de son triomphe. 268
Gloire de Marie au jour de l'Assomption. 273
Péroraison. 276

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. 279
Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes de sa vie. 280

Pages
La gloire de la mort de Marie répare les humiliations de sa vie. 289
Le triomphe de Marie est la consommation des graces qu'elle a reçues. 296
Péroraison. 308
PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE. 310
Marie a été grande pendant sa vie par ses humiliations. 312
Marie a été grande après sa mort par une surabondance de gloire presque infinie. 321
Triomphe de Marie favorable à nos intérêts. 327
Péroraison. 331

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Réflexions théologiques et morales sur ce sujet. 333
Il n'est pas de dévotion plus raisonnable, parce que l'honneur que nous rendons à Marie se rapporte singulièrement à Jésus-Christ. 339
Dévotion à Marie, dévotion recommandée par l'Église. 344
La dévotion à Marie, qui est d'obligation pour tout Chrétien, ne nous est pas moins nécessaire, si nous nous considérons comme hommes faibles et comme pécheurs. 250
Dévotion à Marie justifiée et autorisée par une multitude de miracles publics et avérés. 355
Dévotion à Marie, justifiée, autorisée, non seulement par les prodiges que le ciel a opérés par son entremise dans l'ordre de la nature, mais encore dans l'ordre de la grace. 360
Des véritables caractères de la dévotion à Marie. 366
Le culte que nous devons à Marie doit être non seulement extérieur et public, mais encore intérieur et spirituel; il doit être non seulement de vénération, mais d'imitation. 371
En quoi consiste la dévotion du Rosaire; quel est son objet, sa fin. 376
De l'institution et des progrès de cette dévotion. 378
Des avantages et des fruits de la dévotion du Rosaire. 379
Indulgences accordées par les souverains pontifes aux associés du saint Rosaire. 381
Indulgences plénières. 382
Devoirs des associés du saint Rosaire. 383
Des prières dont le Rosaire est composé. 385
Divers passages de l'Écriture sur la dévotion à la sainte Vierge. 387
PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE. 389
Quel est le fondement de la dévotion à la sainte Vierge. 390
La dévotion à Marie vient visiblement de Dieu. 395
Règles qui doivent diriger l'exercice de la dévotion à la sainte Vierge. 402
Péroraison. 414
PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE. 415
Il faut honorer Marie, mais l'honorer judicieusement. 417
Il faut invoquer Marie, mais l'invoquer efficacement. 424
Il faut imiter Marie, et l'imiter religieusement. 431
Marie est un objet d'imitation par ses aimables vertus. 435
Péroraison. 438
PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE. 441
Le culte que nous rendons à Marie est fondé sur les autorités les plus imposantes et les plus sacrées aux yeux de la foi. 442
Il n'y a point d'excès à craindre dans la dévotion à la sainte Vierge, pour peu que l'on soit instruit de la religion. 450
Le culte que nous rendons à Marie est un culte que les motifs les plus pressans et les plus graves, aux yeux de la raison même, nous font une loi de pratiquer. 463

Pages

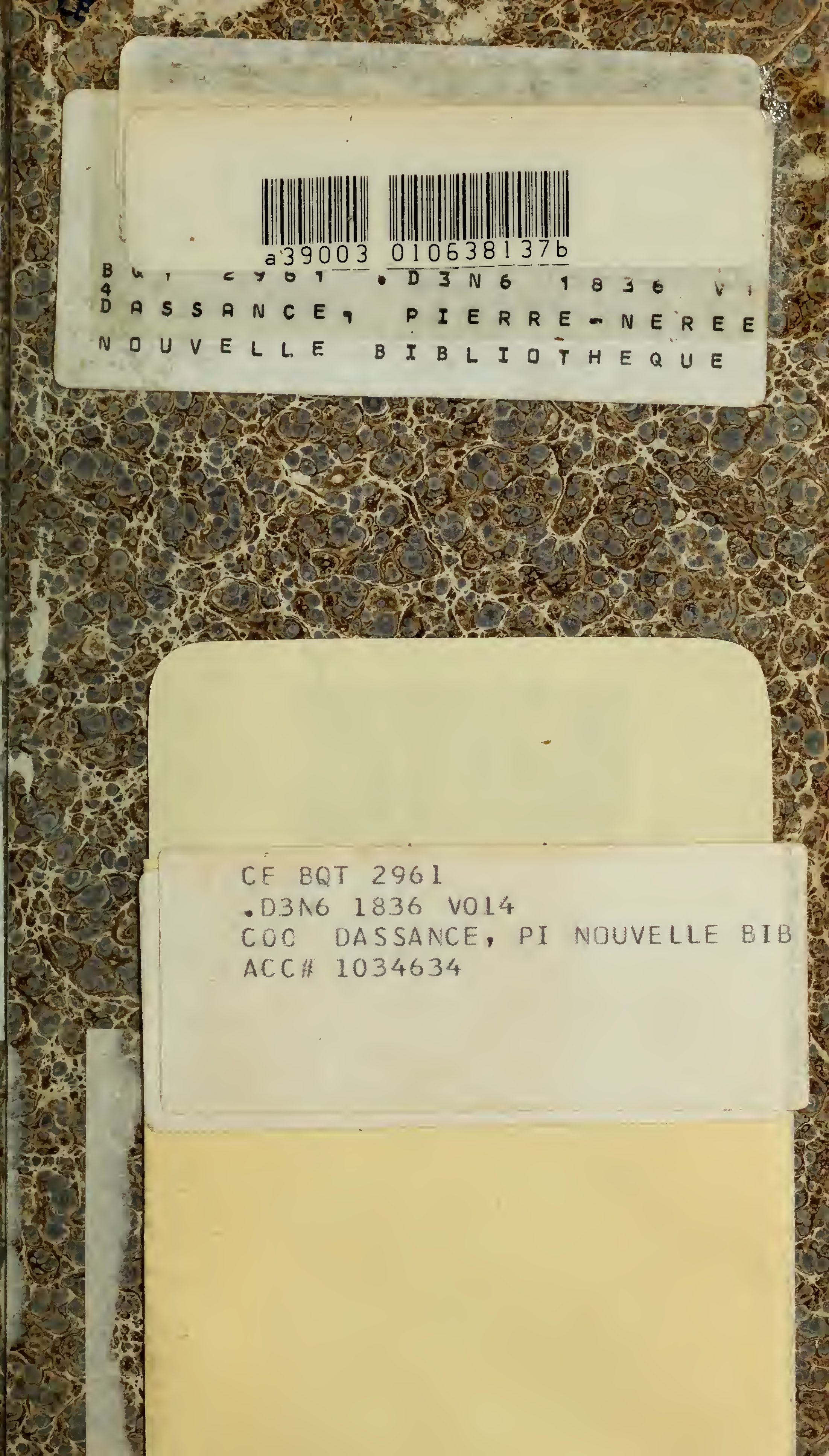
Péroraison. 470
Autre péroraison. 471
PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE 474
Le Père a associé Marie à la fécondité de son amour. 477
Le Fils a associé Marie à la fécondité de ses souffrances. 483
La dévotion de Marie est une des plus consolantes ressources de notre religion. 486
Péroraison. 491
Autre péroraison. 493

HOMÉLIES.

Observations préliminaires sur les homélies et sur les prônes. 495
De la manière de prêcher. 497
Objet des prônes, et principes sur leur composition. 506
Divers passages de l'Écriture sur les richesses. 514
HOMÉLIE SUR LE MAUVAIS RICHE. 516
Dans le portrait du mauvais riche, peinture de la vie mondaine. 517
Dans la peinture du mauvais riche, on en voit la fin et la destinée. 527
Punition de ceux qui vivent dans la mollesse. 536
N'y a-t-il que les ames des justes qui soient après la mort emmenées par les Anges? 541
Les demandes du mauvais riche refusées. 544
Péroraison. 550

FIN DE LA TABLE.





a39003 010638137b
B Q T 2961 .D3N6 1836 V1
4
DASSANCE, PIERRE-NEREE
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE
CE BQT 2961
.D3N6 1836 V014
COO DASSANCE, PI NOUVELLE BIB
ACC# 1034634


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 15 07 0